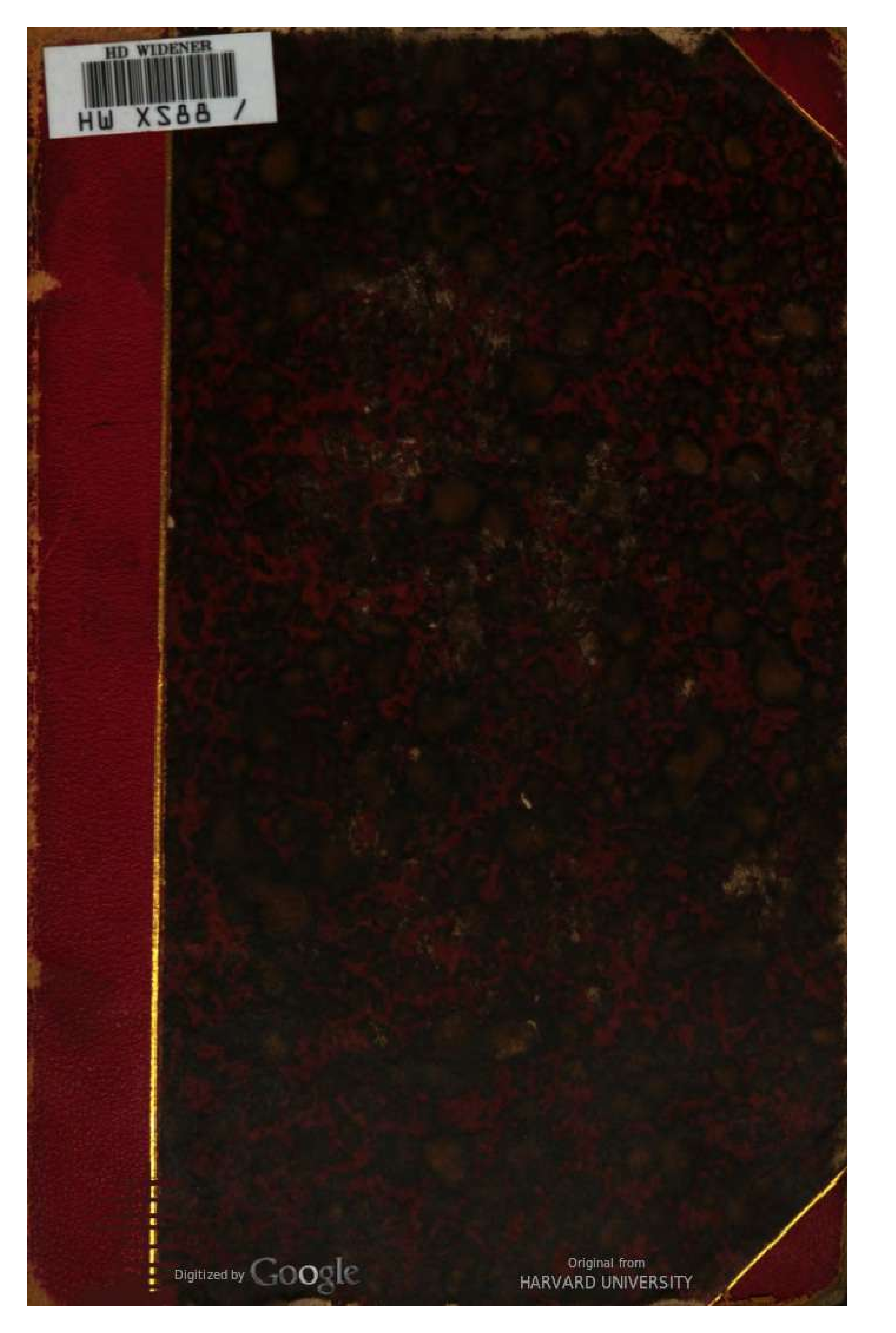
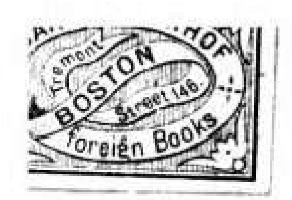
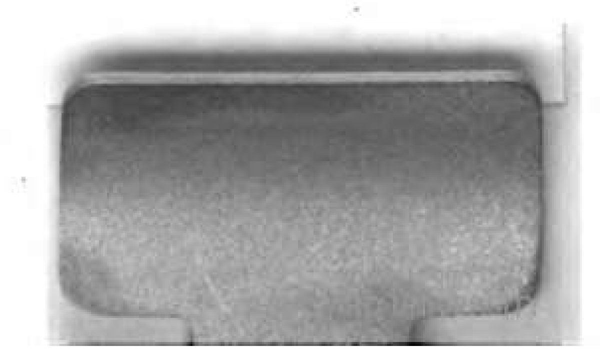

HD WIDENER
HW X588 /


BOSTON
Tremont
Street 146.
Foreign Books


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS



ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME DOUZIÈME

LES CÉSARS

DU TROISIÈME SIÈCLE

III

ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME DOUZIÈME

LES CÉSARS

DU TROISIÈME SIÈCLE

III

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

	fr.	c.
Études sur l'Empire romain, par le comte de Champagny, de l'Académie française. 12 beaux vol. in-8°.	72	»
Le même ouvrage. 12 vol. in-18 jésus	42	»
1re PARTIE : **Les Césars**. Histoire des Césars jusqu'à Néron et tableau du monde romain sous les premiers empereurs. 5e édition, revue et augmentée. 4 vol. in-8°	24	»
Le même ouvrage. 4 vol. in-18 jésus	14	»
2e PARTIE : **Rome et la Judée**. 3e édition, revue et augmentée, avec plan de Jérusalem. 2 vol. in-8° ...	12	»
Le même ouvrage. 2 vol. in-18 jésus	7	»
3e PARTIE : **Les Antonins** (ans de Jésus-Christ 69–180), suite des *Césars* et de *Rome et la Judée*. 3e édition, revue et augmentée. 3 vol. in-8°.................	18	»
Le même ouvrage. 3 vol. in-18 jésus	10	50
4e PARTIE : **Les Césars du troisième siècle**. 3 vol. in-8°.	18	»
Le même ouvrage. 3 vol. in-18 jésus	10	50

Le chemin de la Vérité, précédé d'une lettre de Mgr Dupanloup. 2e édition, revue et considérablement augmentée. 1 vol. in-18 jésus........................	2	50
L'Instruction gratuite, obligatoire et laïque. In-32 ...	»	25
Du Dimanche. In-32	»	15
Les Nouveaux impôts. In-32	»	15
Les Faiseurs de phrases. In-32.....................	»	05
Tout le monde croit aux miracles. In-32.............	»	15

---

696. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.



ÉTUDES SUR L'EMPIRE ROMAIN

TOME DOUZIÈME

LES CÉSARS

DU

TROISIÈME SIÈCLE

PAR

LE C^TE DE CHAMPAGNY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME TROISIÈME

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS
BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS
82, RUE BONAPARTE, 82

1878

LES CÉSARS

DU TROISIÈME SIÈCLE

LIVRE VII

L'ÉPOQUE DITE DES TRENTE TYRANS

— 260-275 —

CHAPITRE PREMIER

DÉCHIREMENTS DE L'EMPIRE SOUS GALLIEN

— 260-272 —

Il y avait eu déjà en ce siècle (et nous les avons signalées), chez le peuple de Rome ou chez le peuple des provinces, quelques velléités de résistance et de liberté. Sous Commode, une émeute populaire, chose bien rare dans les annales de la Rome impériale, avait renversé son ministre Cléandre. Contre le Goth Maximin, l'Afrique avait proclamé les deux Gordiens, Rome et l'Italie les avaient soutenus; Rome et l'Italie avaient été victorieuses. Mais la suprématie des soldats reprenait bientôt son cours; et bientôt, s'il y avait émeute, ce

n'était plus qu'émeute militaire; s'il y avait lutte, ce n'était plus que celle d'une légion contre une autre; s'il y avait empereurs élus ou empereurs détrônés, ils n'étaient élus ou détrônés que par les soldats.

Mais, après la captivité de Valérien, il sembla que la liberté romaine ou plutôt la liberté provinciale, irritée de tant de malheurs et de tant de hontes, se réveillât enfin et fût prête à briser le régime qui lui avait valu tous ces maux. Il y eut un moment où l'impérieuse nécessité de la défense, où l'inaction, soit volontaire, soit forcée, du pouvoir romain, amena tous, peuple et soldats, à pourvoir librement à leur salut; où l'on sembla avoir conscience de ce qu'avait de désastreux cette unité romaine qui opprimait au dedans et ne défendait pas au dehors; où la monarchie d'Auguste fut sur le point, pour le bonheur du monde, de s'en aller par morceaux. Il y eut quelques années d'une crise douloureuse, mais pendant lesquelles on put espérer que de l'anarchie, fille du despotisme, allait naître la liberté; de la suprématie des légions, l'indépendance des peuples; de l'irruption des barbares, le réveil des nations; de la captivité d'un César, la fin de la puissance césarienne; de la dissolution de l'empire romain, la naissance anticipée des peuples modernes.

Jusqu'ici l'armée, c'est-à-dire l'armée prétorienne, faisait un empereur. Mais cette fois, chaque armée se fit son empereur; et comme les armées s'identifiaient à peu près à la province qu'elles habitaient, on peut dire que chaque province se fit son empereur; l'impuissante centralisation romaine ne lui donnant plus de chef ni de défenseur, elle se fit un chef et se défen-

dit. Si ce mouvement avait duré ; si cette unité romaine qui avait été nécessaire dans l'ordre des desseins de Dieu, mais qui maintenant pesait si lourdement et si inutilement sur les peuples, eût pu être définitivement brisée ; de cette crise comme de celle du cinquième siècle, mais par un enfantement plus précoce, seraient sorties les nations européennes, libres, distinctes, vivant chacune de sa vie, et n'ayant plus qu'à accepter le Christianisme, qu'elles eussent, bien moins que Rome, tardé à accepter.

Un lien cependant serait toujours resté entre ces peuples. Rome eût toujours été, non la capitale de leur empire, mais la cité mère de leur civilisation. Tout en se séparant de Rome, ils prétendaient demeurer Romains ; ils revêtaient leur chef de la pourpre, ils l'appelaient César et Auguste ; et, autant qu'on pouvait le faire sous la tente qui lui servait le plus habituellement de palais, ils l'entouraient de toute la pompe du mont Palatin. Ils n'abjuraient pas leur nom de Romain, d'autant qu'ils n'en connaissaient plus d'autre ; ils n'abdiquaient pas cette patrie que la conquête leur avait imposée ; leur patrie originaire était depuis trop longtemps sortie de leur mémoire. Le nom de Rome pour eux voulait dire civilisation ; entre le Romain et le barbare, ils ne connaissaient pas de milieu. Ils eussent ainsi fait ce qu'un peu plus tard les Empereurs eux-mêmes essayèrent de faire : un empire romain divisé en plusieurs rameaux ; un par la civilisation et par les souvenirs ; divers par l'indépendance réciproque des nations sous les chefs divers qui veillaient à leur défense. Ils se séparaient sans se haïr, uuiquement pour



anéantir le tyran commun, le César de Rome, et pour mieux combattre l'ennemi commun, les barbares.

Il ne faut donc pas trop dédaigner cette période, pleine de souffrances et de désastres, mais où se manifeste du moins un effort de la liberté humaine, où une énergie inattendue se fait voir chez des peuples jusque-là si profondément abaissés. Ces empereurs d'une seule province et d'un seul jour, qu'on appelle les *trente tyrans* (quoiqu'ils n'aient été ni trente ni tyrans), ne furent pas en général des êtres méprisables, et en moyenne valurent probablement mieux que les empereurs reconnus à Rome. La plupart étaient de courageux soldats, des paysans daces ou pannoniens, devenus après une carrière laborieuse chefs d'armée, à qui la pourpre était quelquefois imposée de force, ou qui la recevaient par dévoûment, rarement par ambition ; car une prompte mort en était le bénéfice le plus probable. Ils avaient lutté bravement contre l'ennemi du dehors ; ils n'acceptaient avec le titre de César que le droit de continuer cette lutte, et de la continuer avec plus d'indépendance jusqu'au jour vraisemblablement prochain où la fortune des révolutions mettrait fin à leur règne et à leur vie. Ce qui les soutenait, ce qui combattait autour d'eux, c'était un sentiment d'indignation contre cette unité impériale si absorbante et si peu protectrice, qui épuisait la vie des peuples et n'avait en elle aucune vie, qui tuait et ne vivait pas.

Malheureusement, c'est une histoire que nous ne faisons qu'entrevoir. Non-seulement l'unité romaine, triomphante à l'issue de la lutte, a dû effacer, autant qu'elle a pu, le souvenir des vaincus, et leur a infligé,

comme le fait presque toujours l'histoire contemporaine, sinon la calomnie, au moins l'oubli. Mais en outre, la décadence rapide du génie littéraire faisait que désormais aucune histoire un peu grandiose ne pouvait être dignement racontée. Le premier siècle de l'Empire, encore voisin de la grande époque littéraire de Rome républicaine, avait été, bien que moralement plus bas, intellectuellement plus élevé ; il avait subi un Néron, mais il avait eu un Tacite. Le troisième siècle, pendant lequel la décadence littéraire se continuait toujours, en même temps que le Christianisme infiltrait au monde une vie morale nouvelle, le troisième siècle put avoir des héros, non des écrivains. Un chrétien seul eût été en état de raconter cette crise de la vie de l'Empire : mais, étrangers par devoir aux luttes politiques, les chrétiens avaient autre chose à faire qu'à les raconter : ils pansaient les blessures, ils détournaient leurs regards du combat. Il ne nous est resté que de pauvres abrégés, écrits par un païen sujet de Constantin, dans lesquels nous essayons de deviner l'histoire, mais nous ne la lisons pas. Il raconte en trois lignes la vie de chacun de ces empereurs, dont plusieurs, il est obligé de l'avouer, n'ont pas été sans de grandes vertus ni sans rendre de grands services à la république [1].

Les auxiliaires ordinaires de l'histoire, les monuments, ne viennent ici que bien peu à notre aide. Les monuments de l'architecture et de la sculpture sont rares à cette époque de trouble politique et de décadence

[1] Quamvis eorum aliqui non parum virtutis in se habuisse videantur, multum etiam rei publicæ profuisse. Trebellius Pollio *in Salonino*, 3.



artistique. Les monnaies peuvent s'appeler la presse officielle, et les inscriptions, dont une bonne partie a été dictée par de simples citoyens, la presse officieuse de l'empire romain. Et, par aucun temps moins que par un temps de révolution et de trouble, la presse officielle et la presse officieuse n'ont donné des renseignements certains. Elles sont optimistes, elles ne parlent jamais, au milieu des désastres de l'Empire, que de la félicité publique et des triomphes du prince. *Beata tempora!* bienheureux siècle! s'écrient-elles toujours le lendemain d'une invasion de barbares, ou au milieu d'une épidémie. Le prince a beau être cruel et impudique, il est toujours *pieux;* il a beau être battu, il est toujours *heureux;* Gallien, qui a perdu toutes ses provinces, n'en est pas moins *invaincu;* il est appelé le restaurateur de la Gaule [1]; après sept ans de désastres et de guerres, il est tué en assiégeant Milan, il n'en a pas moins été *le restaurateur de la paix.* Ces monarques d'un jour ont tous l'*éternité* pour devise. Lisez *le Moniteur* du huit thermidor, et vous verrez comme le matin de ce jour-là, Robespierre était respecté, aimé, pieux, clément, inébranlable.

Cependant, au premier moment, après le désastre de Valérien, Gallien son fils semble avoir été partout reconnu comme seul empereur. Ce n'est pas que le principe de l'hérédité monarchique eût pour les Romains quelque valeur. Mais Gallien était depuis sept années associé à l'Empire avec le titre, non-seulement de César, mais d'Auguste; il était l'égal de son père; il avait

[1] RESTITUTOR GALLIÆ. Monnaie de Lyon, dans la collection de M. Récamier.

plus de quarante ans : il avait commandé les armées ; la nouvelle du désastre paternel le trouvait dans le nord des Gaules, occupé, sinon à défendre les armes à la main, du moins à garder la frontière du Rhin contre les Francs et les Allemands. Cette association par avance à l'Empire était pour les princes un moyen détourné et rarement efficace d'arriver à l'hérédité du pouvoir. Il réussit pour Gallien ; était-ce pour le bien de l'Empire ? On va le voir.

Gallien n'était pas sans quelque mérite[1] : il était artiste, lettré, poëte, rhéteur : Néron l'avait été aussi ; mais les vers de Néron étaient lourds et plats, et étaient

[1] P. Licinius Egnatius Gallienus, fils de l'empereur Valérien (et d'une Egnatia Galliena ?), né en....., devenu d'abord César, puis Auguste en 253, Consul en 254, 255, 257 ; règne seul en 260, tué en mars 268 ; fait dieu après sa mort.

Sa femme : Cornelia Salonina Augusta (des monnaies grecques l'appellent aussi Julia Licinia et la seconde (?) Chrysogone). On a voulu la croire chrétienne d'après une monnaie où elle est représentée avec les emblèmes de la déesse de la paix et les mots AVGVSTA IN PACE : mais le mot *in pace* ne peut avoir ici la valeur qu'il a dans les épitaphes chrétiennes et on remarque que l'idée de paix est souvent rappelée dans les monnaies du règne peu pacifique de Gallien. (V. M. de Witte, *Du christianisme de quelques impératrices*, dans les *Mélanges d'Archéologie* du P. Martin, t. III.)

Seconde femme (ou concubine) de Gallien : Pipa ou Pipara, fille d'Attale (?) roi des Marcomans. (V. plus bas). On a voulu, mais à tort, la confondre avec Salonina.

Enfants de Gallien : 1° P. Licinius Cornelius Saloninus Gallienus, fait César, prince de la jeunesse et enfin Auguste, tué à Cologne en....., et fait dieu après sa mort.

2° Q. Julius Gallienus, César, déifié également après sa mort. (Orelli 1012 et 1013).

3° Valerianus, dit le jeune Valérien, Consul en 265. (Orelli, 1014).

4° Une Julia mentionnée avec son frère Quintus dans l'inscription citée ci-dessus. (Or., 1013).

Il y a enfin une monnaie d'une *Licinia Galliena Augusta*. Ce ne peut guère être cette Galliena parente de l'empereur qui eut part à la révolte de Celsus en Afrique (Trebellius Pollio). Faut-il croire avec M. Lenormant, que c'est une monnaie ironique, destinée à railler Gallien, en le représentant sous les traits d'une femme ? Elle serait l'œuvre de Postume, usurpateur dans les Gaules, et son poids est en effet analogue à celui des monnaies de Postume.

Nulle histoire spéciale de Gallien que la courte et tres-imparfaite notice de Trebellius Pollion.

souvent faits par d'autres que par lui. Ceux de Gallien et ses harangues demeurèrent longtemps célèbres, et, au mariage de ses deux neveux, l'épithalame qu'il leur chanta l'emporta sur celui de cent autres poètes latins ou grecs. Il eut quelques traits d'esprit, ce que Néron n'eut jamais. On s'amusa un jour d'une saillie qui lui échappa à l'amphithéâtre, où un taureau énorme avait été amené sur l'arène : un chasseur l'ayant ajusté avec son arc et l'ayant manqué dix fois de suite, Gallien décerna une couronne au chasseur. « Comment donc? » murmura le peuple. — « Oui, répondit Gallien, pour manquer ainsi dix fois de suite le taureau, il faut être bien adroit. » Ce qui le séparait davantage encore de Néron, il eut à la fois de l'esprit et de la clémence. Un orfèvre avait vendu à sa femme de fausses perles. L'homme est saisi, mené sur l'arène pour être dévoré par les lions ; la porte de la cage s'ouvre, il en sort au lieu d'un lion, un chapon. « Il m'a trompé, dit Gallien au peuple, je l'ai trompé à mon tour. » Et il le renvoya sans autre châtiment que la peur.

Différent encore de Néron sous un autre rapport, Gallien fut soldat, ou au moins par moments il sut l'être. Quand la colère le poussa, il eut des heures d'activité, d'énergie, de courage. Il donna plus d'une bataille et remporta plus d'une victoire. Il ne fut pas sans doute tout ce qu'il aurait fallu être dans un empire aussi vaste, attaqué de tant de côtés, et où le prince, craignant toujours des rivaux, prétendait être le seul général de son empire : mais quel César ou quel Charlemagne eût suffi à une pareille tâche ?

Il y a même quelque chose de plus en faveur de Gal-

lien, et, quelque chose qui le sépare bien davantage encore de Néron. Au premier jour de son règne, il suspendit la persécution contre les chrétiens, que, dans les fers de Sapor, Valérien expiait à cette heure. Gallien fut-il frappé par ce jugement de la Providence et voulut-il éviter d'encourir un semblable arrêt? Ou bien un sentiment d'équité purement humaine le détermina-t-il à respecter la vie d'hommes irréprochables, et à ne plus prétendre venger sur eux des dieux auxquels on ne croyait même pas? Ou enfin un calcul de pur bon sens lui fit-il comprendre qu'un Empire si menacé et qui avait besoin de toutes ses forces contre l'ennemi du dehors, ne devait pas égorger ses propres enfants? Quel que fût le motif, l'acte était méritoire chez un Empereur, et il semble avoir été complet. Voici ce qu'après cet édit le fils de Valérien écrivait à des évêques pour protéger les lieux de sépulture des chrétiens qui étaient en même temps des lieux de prière: « L'empereur César Licinius Gallienus, pieux, heureux, Auguste, à Denys, Pinna, Demetrius, et aux autres évêques: — Nous voulons que le bienfait accordé par nous se répande sur tout l'univers, et que tous respectent les lieux religieux[1]. Vous pouvez donc agir selon les termes de notre rescrit sans que personne ait le droit de vous nuire. Ce qu'il vous est permis de faire a été depuis longtemps déterminé par moi. Aurélius Cyrenius, intendant du trésor suprême, se conformera à la teneur de notre rescrit. » Et, en même temps, par d'autres lettres, non-seulement la sentence était maintenue, mais les lieux de sépulture

[1] Τῶν τόπων των θρησκενομένων.

envahis par la violence étaient restitués aux évêques chrétiens[1].

Chez cet empereur, que les abréviateurs païens mettent au plus bas rang parmi les Césars, tout n'était donc pas, à en juger par les faits même que ces écrivains révèlent, dépravation, paresse, incapacité. Gallien n'était ni un Néron, ni un Claude, ni un Élagabale. Mais c'était un César. Il avait déjà pendant sept années, dans son association avec son père, bu à la coupe de la toute puissance impériale; il avait respiré l'air du mont Palatin. C'était un César, et c'était un homme de son siècle, je dirais presque un homme de notre siècle.

Pour un païen de ce temps-là, qu'était-ce que le devoir, la vertu, l'honneur? Je ne dirai pas un néant, mais je dirai quelque chose de bien vague. La croyance religieuse ou le peu qu'il y avait eu de foi et de sentiment religieux dans le paganisme était bien affaibli par le discrédit du paganisme lui-même. La croyance philosophique ou une croyance philosophique un peu arrêtée était le partage d'un bien petit nombre d'esprits, et, même chez les plus éminents, tels que Sénèque et Épictète, nés en un siècle moins avancé que celui dont nous parlons, on a déjà pu voir ailleurs[2] combien la doctrine philosophique prêtait un faible appui à la notion du devoir. Le sentiment patriotique, bien illogique lorsque la pensée religieuse ne le soutient pas, était de plus nécessairement effacé chez des peuples qui, à vrai dire, n'avaient plus de patrie. Le sentiment d'honneur personnel

[1] Eusèbe, *H. Eccl.* VII, 13.
[2] V. *les Césars. Tableau du monde romain*, liv. IV, chap. I § 3. *Les Antonins*, II, chap. VII, § 2 (tome 1er).

qui chez nous fausse l'idée du devoir presque aussi souvent qu'il la sert, n'était pas même chez les anciens ce qu'il est chez nous ; il était remplacé par l'amour de la gloire, viande bien creuse et dont le plus grand nombre se passe sans trop de peine. Pourquoi donc alors, en l'absence de toute notion ou de tout sentiment quelque peu élevé, pourquoi se donner tant de fatigue ? Pourquoi vivre si ce n'est pour jouir? Pourquoi être César, si ce n'est pour s'accorder les petites satisfactions sensuelles, ou, (dans la langue française d'aujourd'hui) le *comfort* qui devient le seul bénéfice et le seul but raisonnable de la vie? Pourquoi ne pas avoir, si on y trouve son plaisir, une chambre à coucher garnie de feuilles de roses, des châteaux forts bâtis avec des fruits entassés[1], des melons et des figues en hiver, du vin doux toute l'année, une vaisselle d'or garnie de pierreries, des nappes de table tissues d'or, une tunique dorée, des pierres précieuses sur sa chaussure et de la poudre d'or sur ses cheveux[2]? On a des festins où, couchés sur les lits du *triclinium*, contrairement aux bienséances romaines, hommes et femmes, le prince et ses concubines[3], boivent dans des coupes d'or des vins exquis, mais jamais deux fois le même vin. On a près de sa table la seconde table, celle des bouffons et des mimes. On n'a, il est vrai, ni l'absinthe ni la fumée du cigare ; mais on a bien mieux, on a ce que ne connaissent pas les modernes : le bain antique avec ses raffinements infinis;

[1] Veris tempore cubicula de rosis fecit. — De pomis castella composuit. Trebellius Pollio, *in Gallien.*, 15.
[2] Id. 16, 17.
[3] Concubinæ in ejus triclinio sæpe accubuerunt. 17.

le bain quotidien et plus que quotidien (poison de l'âme et du corps, mais peu importe). On se baigne chaque jour, six ou sept fois en été, deux ou trois fois en hiver. On va chercher le bain au loin ; on va le chercher par exemple dans la villa licinienne du mont Esquilin, villa héréditaire qu'on a embellie, où brille cette profusion de marbre et de porphyre, qui, dans l'Italie antique et même dans l'Italie moderne, constitue un beau jardin. On y va solennellement, emmenant avec soi toute la hiérarchie impériale, préfets, officiers du palais, conseillers du prince, tous admis ce jour-là à la table et même à la piscine impériale, et l'on se dit : « Amusons-nous » pendant qu'on perd l'empire du monde [1]. Pourquoi se refuser rien de tout cela, lorsque, comme aujourd'hui, on ne reconnaît guère de loi divine et qu'on est soi-même la loi humaine ?

On en viendra toujours là, dès qu'on cessera d'avoir une morale positive, c'est-à-dire une morale appuyée sur une croyance religieuse. Il n'y a que Dieu qui ait pu donner une loi à l'humanité ; les lois qu'elle se fait elle-même, comment ne les mépriserait-elle pas ? On en viendra là quand on voudra n'avoir qu'une *morale indépendante*, c'est-à-dire une morale vague, flottante, et que chacun se fait à son gré. L'intérêt terrestre ne remplacera pas le devoir. Il est vrai, l'intérêt terrestre d'un homme peut être d'éviter les fautes que les tribunaux punissent (et encore, en combien de lieux et en combien de circonstances, les tribunaux ne sont-ils pas

[1] Et jocari se dicebat, cum orbem terrarum undique perdidisset. (Trebellius Pollio, 17.)

désarmés ?) L'intérêt terrestre d'un homme peut être aussi d'éviter les excès qui ruinent son corps et son patrimoine ; mais cet intérêt est-il de ceux auxquels on fait toujours attention ? L'intérêt terrestre d'un homme peut être enfin, je veux bien le concéder, de ne pas donner de lui-même une trop mauvaise opinion ; mais encore faut-il pour cela qu'il y ait dans l'opinion dominante l'idée d'une loi morale ; et la morale que nous appliquons aux autres, quoique plus sévère, ne doit-elle pas finir par se proportionner à la morale que nous appliquons à nous-mêmes ? Et de plus, rien de tout cela ne mène à éviter les fautes, (et elles sont innombrables) dont l'intérêt terrestre n'est pas blessé. Rien de tout cela ne mène au dévoûment, au labeur, à la fatigue, à l'offrande de soi-même, au sacrifice. Rien de tout cela n'est assez fort, (revenons-en à Gallien,) pour lui faire quitter ses thermes et ses cabarets de Rome, et lui faire passer, non pas un jour, mais presque toute sa vie, comme l'avait fait Marc-Aurèle, dans les plaines de la Moravie à combattre ou à surveiller les barbares. S'il avait seulement cru sérieusement à son Jupiter !

Tel était l'homme, ni plus ni moins mauvais que son siècle, qui devenait seul chef de l'Empire par la captivité de Valérien. Le désastre paternel ne lui fit pas autrement de peine ; c'était du pouvoir de plus et c'était un censeur de moins. Gallien était un homme sans préjugés : Xénophon apprenant la mort de son fils, disait : « Je savais que je l'avais engendré mortel » ; Gallien apprenant le malheur de son père crut devoir dire aussi : « Je savais que mon père était mortel, » et il ne man-

qua pas de se trouver des courtisans pour admirer sa fermeté philosophique [1].

Les sujets de l'Empire étaient, eux, moins philosophes que leur souverain. Ils ne pleuraient peut-être pas Valérien, mais ils se pleuraient eux-mêmes. Cette victoire sur les armées romaines, si complète et si honteuse pour Rome, ouvrait à Sapor la frontière orientale de l'Empire. Les Francs et les Alemans étaient sur le Rhin, à peine contenus et toujours prêts à envahir. Les Francs étaient aussi sur l'Océan, prêts à se laisser conduire par leurs vaisseaux sur telles côtes romaines où les vents les pousseraient. Les Goths étaient sur le Danube ou non loin du Danube, et ils savaient le chemin de la Thrace et de la Grèce; c'est là que Dèce était mort en les combattant. L'armée romaine sans doute avait des généraux et des généraux doués de courage et d'habileté, tels que Valérien avait su et voulu les choisir. Mais il y avait un grand et éternel obstacle à l'activité des généraux et au succès des armées : l'Empereur. Un général vainqueur était pour lui un rival; triompher c'était se rendre suspect. On ne guerroyait pas, ou l'on guerroyait avec moins d'ardeur, par crainte, non des barbares, mais du prince. Et Gallien, à cet égard moins patriote que son père, donnait une preuve de la défiance politique que lui inspiraient les gens de guerre; dans ce moment où il eût fallu encourager la milice de toutes les façons, il interdisait la milice aux sénateurs. Être à la fois un soldat et un homme quelque peu important dans la vie

[1] Trebell. Pollio, ibid. 17.

publique, c'était trop pour ne pas donner des inquiétudes au prince[1].

Que pouvaient donc faire ces provinces et les légions menacées par les barbares, délaissées ou découragées par les empereurs, que pouvaient-elles faire sinon ce qu'elles firent : jeter tout de suite leurs généraux dans l'abîme pour qu'ils ne fussent pas tenus en échec par la peur d'y tomber; les brouiller une fois pour toutes avec le prince, afin que la crainte de déplaire au prince ne les gênât pas; les faire empereurs pour leur propre compte, afin qu'ils fussent de meilleurs soldats et n'eussent plus à compter avec l'Empereur? On employa la séduction et les menaces, on leur mit bon gré mal gré la pourpre sur les épaules, et c'est ainsi que tous les généraux de Valérien, la plupart soldats actifs et énergiques, furent amenés plus ou moins volontairement à se mettre en rébellion contre l'Empereur, afin de pouvoir mieux défendre l'Empire.

Le mouvement commence dans ces provinces du Danube, qui étaient les provinces militaires de l'empire romain, qui lui donnaient tant de soldats, et par suite lui avaient donné tant d'empereurs. Avant même que Gallien ne fût revenu de la Gaule, les nouvelles des désastres de la Perse avaient provoqué une puissante attaque de barbares. Sarmates sur les confins de la Hongrie actuelle, Alemans vers le haut Danube, Goths vers l'embouchure de ce fleuve avaient franchi leur limite et épouvanté l'Italie. Rome même, Rome, cette

[1] C'est aussi à partir du temps de Gallien que disparaissent les monnaies émises au nom du Sénat et portant les lettres S. C. — Eckhel.



fainéante, déshabituée de l'épée, s'était armée; le Sénat, en l'absence de l'Empereur, avait mis sous les armes les cohortes urbaines, il avait (chose inouïe) levé des soldats parmi les habitants de la cité [1] (ne serait-ce pas pour punir le Sénat de ce jour d'enthousiasme militaire que Gallien lui interdit la milice ?) Régillianus qui commandait en Illyrie avait le même jour livré trois combats et remporté trois victoires (près de Scupi dans la Dardanie, aujourd'hui Uscup). Ingénuus lui aussi, commandant des deux Pannonies, avait soutenu heureusement l'attaque des barbares. Ces victoires étaient trop compromettantes ; Ingenuus, dit l'histoire, était trop brave, trop nécessaire à la République, surtout trop aimé des soldats, pour ne pas craindre d'être suspect aux empereurs ; et ces provinces à leur tour étaient trop menacées pour ne pas vouloir garder son appui. Les légions de Mésie et celles de Pannonie proclamèrent Ingenuus empereur [2].

A cette nouvelle, Gallien bondit. Il avait certains élans de colère dans lesquels son âme savait trouver de l'énergie et son esprit de la promptitude. Sans que nous sachions les dates ni les détails, nous le trouvons à Mursia (Eszek ?) sur la Drave près du Danube, vainqueur d'Ingenuus qui périt dans le combat ou peu après, de la main d'autrui ou de la sienne propre. Mais restait à punir les malheureuses provinces d'avoir préféré le chef qui les défendait au prince qui les délaissait. La

[1] Zosime, I, 37.
[2] Sur D. Lœlius Ingenuus, voyez Trebell. Pollio *in* XXX *tyrannis*, 8 ; et deux fragments d'un historien inconnu, recueillis par le cardinal Mai. *Scriptor. veteres*, t. II. Zonaras.

colère de Gallien qui avait su vaincre, ne savait pas épargner. Citoyens et soldats périrent également. Dans certaines villes il ne resta plus que des femmes. « Tu ne me satisferas pas, écrivait Gallien à un de ses officiers, si tu ne fais périr que les gens armés... Donne la mort à tout être masculin ; donne la mort à tout ce qui a conspiré, à tout ce qui a parlé contre moi, contre le fils de Valérien, contre le fils et le frère de tant de princes. Ingénuus s'est donc fait empereur ! Tue, brise, déchire. Tu peux comprendre ce que j'éprouve. C'est bien ma colère qui te parle, puisque c'est ma main qui t'écrit[1]. »

Mais Gallien n'était pas au bout de sa colère, et même les massacres qu'il ordonnait allaient faire revivre la révolte. Dans cette contrée où il a vaincu, des soldats, réunis en un festin, se mettent, nous dit-on, à plaisanter sur le nom de leur chef *Regillianus* : « Il peut être notre *roi*, il peut nous *régir*. Un dieu lui a donné le nom de *roi*. » Et le lendemain, lorsque ce général paraît devant le front des troupes, il est salué César. Regillianus était dace d'origine, descendant, disait-on, de ce Décébale roi des Daces, qui avait vaincu Domitien et que Trajan avait eu peine à vaincre. Nous venons de dire sa victoire de Scupi ; à ce moment-là un autre général romain, qui lui-même fut empereur, lui avait écrit : « Tu mériterais le triomphe, si nous étions comme aux siècles passés. Mais rappelle-toi un certain présage ; sois vainqueur, mais sois-le avec prudence[2]. » — Regillianus,

[1] Gallieni *epist. ad Verianum* apud Treb. Pollio, id.
[2] Lettre de Claude, depuis empereur, apud Treb. Pollio, XXX *Tyr*.. 9.

à ce qu'il paraît, n'avait pas suivi le conseil, et il faut le compter parmi ces vainqueurs imprudents que l'éclat de leur gloire réduisait à se faire empereurs par mesure de sûreté [1].

Ce n'est pas assez encore. Gallien venait à peine de quitter la Gaule, et la Gaule se révoltait derrière lui. La Gaule avait au milieu d'elle un homme d'une naissance obscure, mais « soldat courageux, magistrat plein de fermeté, grand dans toute la conduite de sa vie [2]. » En plaçant M. Cassianius Latinius Postumus [3] à côté de son

[1] P. C..... Regillianus (Trebell. Pollio et Victor *in Cæsarib.*) ou Regalianus (d'après Victor *in Epitome*, et les monnaies), né en Dacie — proclamé empereur en Mésie, 260 — tué, 261. — Ses monnaies portent au revers une femme (?) tenant une bourse, une corne d'abondance et une lance, avec LIBERALITAS AVGGG (aurait-il associé deux fils à l'empire ?), ou bien un soleil avec ORIENS AVG. ou VICTORIA. Plusieurs de ces monnaies ne sont que des coins de Caracalla modifiés; on lit encore sur l'une ANTONINVS PIVS, et la tête parait etre celle de Caracalla.

Sa femme, (à ce que l'on pense, d'après les lieux où ces monnaies ont été trouvées) : Sulpitia Dryantilla. Ce nom se trouve sur des monnaies dont les coins primitifs paraissent avoir appartenu à Caracalla, à Julia Domna ou à Mæsa.

[2] Trebell. Pollio, *In XXX tyrannis*, 2.

[3] M. Cassianius Latinius Postumus, né dans les Gaules, gouverneur d'une province gauloise ou commandant des légions du Rhin sous Valérien ; proclamé empereur en 260, cinq fois consul (entr'autres en 259 et 260), dix fois *imperator*, proclamé cinq fois *Germanicus maximus;* s'associe Victorinus en 265, tué en 267.

Sa femme : Junia Donata ?

Une fille (?) et un fils, ce dernier associé à l'empire et tué avec lui.

Seul historien spécial : Trebellius Pollio, XXX *tyr.*, 2 et 3, où il ne dit guère qu'un mot des deux Postumes.

Les dates qui précèdent sont conformes au récit de Trebellius Pollio, des deux Victors et d'Eutrope, qui placent la proclamation de Postume après la captivité de Valérien, c'est-à-dire en 260 ou plus tôt, et donnent par conséquent à Postume 7 ou 8 ans de règne au plus. Mais je dois dire qu'Orose (que je citerai plus bas) et Eutrope lui-même, comptent pour Postume un règne de dix ans. Et, ce qui est plus grave, on cite des monnaies portant la date de la neuvième ou même de la dixième année tribunitienne de Postume. Faut-il nier l'authenticité de ces monnaies ou intervertir toute une série d'événements qui se lient les uns aux autres ? Je laisse au lecteur à en juger.

(D'accord avec M. de Witte, je suis l'orthographe des médailles et des inscriptions qui écrivent *Postumus*, plutôt que celle d'Eutrope qui écrit *Posthumus* et celle de Trebellius Pollion qui écrit *Postumius*.)



fils Gallien dans les Gaules, Valérien en avait fait une sorte de mentor pour le jeune prince et le chef véritable de l'armée. « Il est digne de l'Empire, avait écrit Valérien aux Gaulois ; si un tel homme trompe mon espoir, personne au monde ne mérite désormais qu'on se fie à lui. » Cette confiance avait été justifiée ; Postume avait été pour la Gaule un utile et énergique défenseur, et les trophées monétaires que nous avons vu Gallien se décerner en abondance eussent pu, sans doute, être revendiqués par Postume. Aussi, quand, après la captivité de Valérien, le monde romain commença à se briser ; que les reproches d'insouciance et de mollesse qui pesaient sur Gallien, commencèrent à détacher les peuples de l'unité romaine ; ces légions du Rhin qui avaient vu Postume combattre avec elles, ces peuples gaulois « dont la nature est de ne pouvoir supporter les princes légers, prodigues et dégénérés de la vertu romaine [1] » ne trouvèrent pas que la pourpre pût être plus dignement portée par un autre que par Postume.

Faut-il dire que, si Postume comme soldat avait justifié la confiance de Valérien, d'un autre côté il la trahit indignement ; que, chargé de la garde du jeune Saloninus fils de Gallien, en prenant la pourpre, il le fit périr? Ou faut-il croire que le meurtre du jeune prince, commandant nominal de la Gaule, fut le premier résultat de la révolte soldatesque ou populaire et précéda le règne de Postume? Les récits diffèrent ; le meurtre est certain, mais on peut ne pas en accuser l'homme qui,

[1] Treb. Pollio *in Gallien.*, 4.



après Sacrovir, Vindex et Sabinus, devait tenir dans les Gaules le drapeau de la liberté.

Quoi qu'il en soit, ce drapeau était levé ; il y avait, comme il y avait eu deux siècles auparavant, un empire des Gaules ; non-seulement un empire des Gaules, mais un empire d'Occident ; car la Bretagne et l'Espagne, satellites habituels de la Gaule qui était le lien commun entre elles et avec Rome, nous apparaîtront entraînées dans son mouvement[1]. Cet empire d'Occident, avec des fortunes diverses, durera quatorze ans et sera même un instant reconnu par les empereurs de Rome. Le nom de Postume, son fondateur, demeurera longtemps en vénération. Non-seulement le romain Trébellius Pollion atteste « l'immense amour que lui portaient les nations gauloises, parce qu'ayant repoussé les incursions germaniques, il avait rendu à l'empire romain sa sécurité première[2] ; » mais encore, au cinquième siècle, Orose, espagnol et chrétien, historien bien supérieur à Pollion, déclare que « Postume a envahi *la tyrannie* pour le plus grand bien de la chose publique ; car, pendant dix ans, avec un grand courage et une grande sagesse, il a pu expulser les ennemis qui nous dominaient

[1] Sur l'adhésion de l'Espagne à Postume et à ses successeurs, voyez une inscription trouvée à Cordoue au nom de POSTVMVS AVG. GER. MAX. PONT. MAX. TRIB. POT COS III. PP. (Orelli, 1015). — L'Espagne figurée sur une monnaie de Lollianus (suspecte ?), — une monnaie de Victorinus avec le nom de la légion X FRETENSIS qui tenait garnison en Espagne.

Sur l'adhésion de la Bretagne : trois inscriptions de Postume, Victorinus et Tetricus trouvées en Angleterre, (Orelli, 1016. Henzen, 5548, 5549), et la mention, dans les monnaies de Victorinus, de la légion XX VAL (ens) VICTRIX, qui tenait garnison dans la Grande-Bretagne.

[2] Siquidem nimius amor ergà Postumium erat omnium in Gallica gente populorum, quod submotis omnibus Germanicis gentibus, Romanum in pristinam securitatem revocasset imperium. Pollio *in* XXX *tyr.*, 2.



et rendre aux provinces ruinées leur prospérité première [1]. »

Nous dirons plus tard le peu que nous savons sur les luttes de cet empire gaulois contre les empereurs d'un côté, contre les envahissements germains de l'autre. Quant à sa vie intérieure, elle nous est moins connue encore. Nous n'en savons quelque chose que par ses monnaies. Elles nous sont demeurées en grand nombre, ce qui atteste ou la prospérité au moins relative du pays, ou la stabilité au moins relative du pouvoir. Elles sont de meilleur aloi que les monnaies romaines du même temps [2] ; la probité monétaire était rare chez les Césars de ce siècle. Elles portent bien quelque empreinte de barbarie ou plutôt de précipitation ; certaines inscriptions sont fautives et même barbares au point d'être incompréhensibles. Mais elles témoignent à la fois et du réveil de l'indépendance et de l'attachement à la civilisation romaine. La Gaule, quelquefois les trois Gaules (Lyonnaise, Narbonnaise et Belgique) sont à genoux devant Postume ou Victorinus, *restaurateur des Gaules*, qui leur tend les mains et qui les relève. Mais, si on se sépare de Rome pour être libre, on se rattache toujours à Rome pour être civilisé ; on ne la hait pas de la haine que lui portent les barbares. On garde les insignes du pouvoir romain ; on a un sénat dont le nom figure sur la monnaie

[1] Posthumius in Gallia tyrannidem invasit, magno reipublicæ commodo. Namque decem annos, ingenti virtute et consideratione usus, et dominantes hostes expulit et perditas provincias in pristinam faciem reformavit. — Orose VII, 22.

[2] L'*aureus* de Gallien varie de 5 grammes 15 à 2, 15 ; celui de Postume, de 7, 40 à 6, 20 ; celui de Lollianus, son successeur immédiat, est de 5, 70 ; celui de Marius, de 6, 20 à 5, 60 ; celui de Victorinus, de 5, 35 à 5, 10 ; celui de Tetricus, est de 4, 40.

de Postume, tandis que le nom du sénat romain n'est plus inscrit sur les monnaies de Gallien. On écrit sur l'or et sur le bronze les légendes habituelles de la monnaie romaine; on y représente Rome sur son trône avec ces mots: *A Rome éternelle*. On ne brise donc pas avec elle; il y a plus, on la défend; qui combat-on sur le Rhin, sinon ses ennemis, les barbares ennemis de la paix et de la civilisation romaine? Le dieu que Postume vénère le plus, celui dont il aime à prendre les attributs et dont il associe la figure à la sienne, c'est Hercule le dompteur des monstres, l'ennemi de la barbarie, le gardien de la paix, le sauveur du peuple. Les monnaies de ce soldat gaulois nous présentent toute la série des travaux d'Hercule; mais ici, il faut bien le comprendre, l'hydre de Lerne et le sanglier d'Érymanthe, c'est le Chamave ou le Franc, et les exploits du demi-dieu ne sont que les symboles des victoires de l'Empereur. On écrit: *A l'Hercule Libyque* ou *A l'Hercule d'Erymanthe;* mais on écrit aussi, du nom des lieux où Postume a vaincu les barbares: *A l'Hercule de Deutz, Deusoniensi* ou *A l'Hercule de Macusa* (Magusano). Voilà ce que les trois déesses monétaires (*tres monetæ*), l'or, l'argent, et le bronze, nous apprennent de cet empire gaulois, dont la vie de quatorze ans n'a pas été sans grandeur[1].

Mais, pendant que l'Occident se détache ainsi du trône romain, que devient l'Orient? L'Orient, au premier moment après le désastre de Valérien, s'était montré fidèle et résolu. Ce n'est pas que Sapor n'eût poussé loin sa victoire; il avait pris de nouveau Antioche, en-

[1] Voyez sur cette histoire monétaire le premier volume de M. de Witte *sur les Empereurs romains qui ont régné dans les Gaules.*

vahi les frontières de l'Asie Mineure, pénétré jusque dans la Cappadoce. Ses dévastations avaient été horribles : s'il faut croire les historiens byzantins, il faisait combler les vallées de cadavres, sur lesquels il aimait à chevaucher d'une montagne à l'autre sans descendre dans la plaine ; il se faisait suivre par des milliers de captifs mourant de faim, qu'une seule fois par jour, on menait comme des bestiaux à l'abreuvoir.

Rome cependant ne pouvait être si aisément vaincue. On le savait, même dans le camp de Sapor, et sa victoire, trop inouïe, faisait peur. Des rois ses vassaux répondaient à ses lettres triomphales par de sages avertissements: « Tu n'as pris qu'un vieillard, lui écrivaient-ils, et le monde romain tout entier va s'armer pour le venger[1]. » D'autres rois de l'Asie, craignant ou d'être écrasés par sa puissance ou d'être entraînés dans sa chute, ne recevaient point ses lettres et se rattachaient au contraire à la tutelle romaine ou comme moins oppressive ou comme plus assurée de l'avenir. Appuyé par eux, Baliste, préfet du prétoire de Valérien, ralliait les restes de l'armée vaincue, et, par une tentative hardie, au moment où les Perses assiégeaient Pompeïopolis en Cicilie, il s'embarquait dans un port de Syrie et allait par mer délivrer cette ville.

Un autre auxiliaire venait en aide à la fortune romaine. Depuis soixante ans, grâce à Julia Domna, à Mésa, à Sohémias, à Mammée, aux empereurs demi-syriens ou

[1] V. dans Trébellius Pollion (*in Valeriano*, 4, 5, 6) les lettres (authentiques ?) des rois Belsolus, Balerus des Cadusiens (Mazenderan), Artabasdes des Arméniens. Ce sont les Bactriens, les Ibères (Géorgie), les Albani (Chryvan et Daghestan) et les Tauroscythes (?) qui auraient fait adhésion à la puissance romaine.



syriens, Caracalla, Élagabale, Alexandre, la race syrienne et les races ses voisines avaient grandi dans l'empire romain. Elles avaient porté la pourpre et elles pouvaient aimer à la défendre. L'arabe Philippe, les Césars éphémères Jotapianus et Uranius avaient montré que même la main d'un bédouin pouvait manier l'épée romaine.

De plus la ville de Tadmor, appelée par les Grecs Palmyre, bâtie par Salomon comme une oasis au milieu du désert [1], voyait depuis longtemps son importance s'accroître. Les sables qui l'entouraient la protégeaient contre les attaques du dehors, comme les flots de l'Océan protègent un peuple insulaire. Entre l'empire de Rome et celui des Parthes, elle avait su garder une demi-indépendance, et elle était comme un terrain neutre par lequel les deux peuples ennemis communiquaient l'un avec l'autre. Et cette sorte de neutralité et cette situation pour ainsi dire insulaire, faisaient d'elle ce que les populations des îles ont été si souvent, une riche commerçante. Elle était le point de jonction des caravanes venant, les unes par Damas du nord de la Syrie, les autres par Pétra de la Méditerranée et de l'Arabie; et c'est à Palmyre que, dépouillant pour ainsi dire leur caractère romain, elles se mettaient en route pour les villes Parthiques de Vologésia sur l'Euphrate, de Séleucie et de Ctésiphon sur le Tigre. De là les eaux emportaient leurs marchandises sur le golfe Persique, sur l'Océan et dans les Indes. Palmyre, après Alexandrie, était la seconde ville d'entrepôt du commerce entre

[1] III *Reg.*, IX, 18.



l'Europe et l'Asie, et nous voyons encore les ruines des vastes caravansérails et des immenses bazars de cette *cité* perdue au milieu du désert. Depuis un siècle et demi, les conquêtes de Trajan en Asie, le voyage d'Hadrien dont Palmyre a gardé des traces, la politique bienfaisante et paternelle d'Antonin le Pieux, avaient rendu Palmyre plus romaine ; l'avènement en Perse des Sassanides qui donnaient à Rome un rival plus redoutable, à Palmyre un voisin plus dangereux, les avait rapprochées l'une de l'autre et avait fait pencher davantage vers la souveraineté des Césars l'opulente ville de Salomon. Son titre de colonie, le surnom d'Hadrianopolis qu'elle paraît [1] avoir porté un moment, le caractère de son architecture, le double idiôme, Grec et Oriental, employé dans ses inscriptions, les noms impériaux de Julius, d'Aurélius, de Septimius que ses chefs ajoutent à leur nom d'origine, témoignent que nous sommes ici en présence d'une race asiatique protégée par Rome et civilisée par la Grèce [2].

[1] Etienne de Byzance, *de Urbibus* V°.

[2] Voyez, dans le *Recueil des inscriptions sémitiques* de M. de Vogüé, que je cite comme la publication la plus complète et la plus récente, les inscriptions de Palmyre, la plupart doubles, c'est-à-dire écrites en grec et en palmyrénien. Elles sont datées d'après l'ère des Séleucides ; la plus ancienne est de l'an 56 (256 avant J.-C.), et il n'y en a pas de postérieure à l'an 582 (271 après J.-C.) Palmyre en effet a été vers ce temps détruite par Aurélien. On remarque dans ces inscriptions les noms romains : d'Agrippa (greffier au temps du voyage du *dieu Hadrien*) en 131 ; — de Julius Aurélius Zebeïda, chef de caravane (inscription au nom des membres de la caravane) en 147 ; — de Julius Aurélius Zabdala, stratége de la colonie au moment de l'arrivée du dieu Alexandre César, (statue érigée en 242) ; — de Septimius Odénath, sénateur, vers 230 ; — de Septimius Hairan, sénateur et prince de Tadmor (en grec Παλμυρηνων), en 251, etc..... — Mentions fréquentes des caravanes ; récompenses et témoignages honorifiques accordés par le Sénat ou par les caravanes à leurs chefs, à ceux qui les ont organisées ou protégées. — Le titre de colonie est mentionné pour la première fois en 242, le Sénat et le peuple de Palmyre le sont en 139, le titre de stratége de la colonie en 242.

Or, dans Palmyre, grandissait depuis quelques années une famille que Septime Sévère avait décorée de son nom, et que, soit la richesse commerciale, soit le courage militaire, avait fait la première dans cette cité de marchands qui avaient à se défendre contre des peuplades de bandits. Déjà, sous Valérien probablement, un Septimius Odénath avait été assez puissant pour être soupçonné de méditer une révolte contre Rome; il avait été assassiné, et lorsque son fils avait demandé vengeance à l'Empereur: « Ne t'irrite pas, César, avait dit insolemment le meurtrier, mais regrette que je ne t'aie pas débarrassé du fils en même temps que du père[1] ! » La postérité d'Odénath, ainsi menacée, n'en avait pas moins été puissante après lui. L'aîné, Septimius Hairan, avait été sénateur et prince de Palmyre; le second, appelé Odénath comme son père, portait déjà sous le règne de Valérien le titre de consulaire, et les Palmyréniens l'appelait Notre Maître[2].

C'est ce second Odénath qui, ce jour-là, devait sauver Rome[3]. Dans les guerres de Valérien, il avait pris

[1] Fragment d'un continuateur anonyme de Dion Cassius. (Müller. *Fragm. Historic. Græcor.*) Ce serait peut-etre l'Odénath dont parle Trébellius Pollion *in Cyriade*.

[2] Voici les noms de cette famille, tels que les donne M. de Vogüé, d'après les inscriptions (*Syrie centrale*, 1868) :

1° Vers 200, un Septimius Odanaïth, tué dans la guerre contre les Parthes;

2° Vers 250, un Septime Haïran, sénateur, tué ;

3° En 251, Sept. Haïran, sénateur, chef des Palmyréniens, ami des Romains;

4° En 258, Sept. Odénath II, seigneur de la ville, *vir clarus*, consulaire. C'est lui qui défait les Perses et se proclame roi.

[3] Le nom sémitique est Odainath, d'un mot arabe qui répond au latin *auricula*. Une inscription grecque de Palmyre, sur un tombeau construit par son père, donne les noms des trois générations antérieures à celui-ci : Hairan, Wahballath, Naçor. — Voyez sur lui : Trébellius Pollio, XXX *tyranni* 14; Eutrope; Zosime; Procope *de Bello Persico*, II, 15.

parti pour la Perse d'abord, pour Rome ensuite. Mais quand la catastrophe du prince romain était venue le surprendre, il s'était humilié devant la fortune du grand roi, et lui avait envoyé de riches présents. Sapor était de ces hommes qui ne trouvent jamais la soumission assez servile ; la lettre d'Odénath fut déchirée, ses présents rejetés, son nom outragé.

Alors, soit pour se venger, soit pour se défendre, Odénath n'eut d'autre ressource que de s'unir au général romain Servius Balista. Il arme de nouveau ses soldats du désert, palmyréniens ou sarrasins, et de concert avec les Romains, il attaque le Roi des rois. Sapor qui a été pendant un jour un nouvel Annibal, Sapor est vaincu. Il est obligé de laisser aux mains de l'ennemi ses trésors, ses femmes mêmes ; sur son ancien territoire où il est forcé de se retirer, il n'emporte qu'un seul trophée, mais le plus douloureux pour les âmes romaines, le César captif et dégradé, Valérien. Le palmyrénien Odénath est avec Baliste le sauveur de l'Empire et continuera d'en être le fidèle auxiliaire. Il semblait que les armées romaines, pour vaincre, n'eussent besoin que d'une chose, de ne pas être commandées par leurs empereurs.

Et néanmoins on voulait des empereurs ; et pendant que l'Occident se donnait son empereur à lui, l'Orient allait aussi faire le sien.

Dans cet anéantissement du pouvoir romain, l'Arménie et la Syrie ne devaient-elles pas opposer un César aux Perses sur l'Euphrate, comme la Gaule en opposait un aux Germains sur le Rhin? Cet empereur ne fut cependant ni Baliste qui seul avait soutenu la chose romaine, ni



Odénath que l'on jugea sans doute trop étranger; ce fut ce Macrien qui avait perdu Valérien en lui conseillant la persécution contre l'Église, peut-être aussi en le trahissant en face de l'ennemi. Sollicité par Baliste de prendre la pourpre, Macrien, âgé et infirme, n'en voulut pas pour lui-même ou au moins pour lui seul. Il mit la pourpre sur les épaules de ses deux fils, hommes déjà mûrs et soldats éprouvés (261). A côté d'eux et sans prendre les insignes impériaux, il fut de fait le véritable empereur. Ambitieux, hardi, opulent, et réputé, malgré sa vieillesse, le premier homme de guerre de l'Empire, il fut reconnu jusqu'au fond de l'Égypte, et Rome se trouva ce jour-là menacée par deux empires séparés d'elle, celui de Postume dans l'Occident, celui de Macrien en Orient [1].

[1] Fulvius Junius Macrianus, — ses deux fils, T. Fulvius Macrianus, et..... Fulvius Quietus, proclamés empereurs en Orient en 261; tués, les deux premiers dans leur combat contre Auréolus en Illyrie ou en Thrace (262), le dernier à Emèse par Odénath. Leurs monnaies portant les légendes et les types ordinaires *Apollini conservatori, Romæ æternæ, soli invicto, victoria Aug., fides militum*, etc.; il y en a d'Alexandrie avec la date de leur première et de leur seconde année.

Voyez Eusèbe *H. Eccl.*, VII, 10. Trébellius Pollio *in* XXX *tyr.*, 11-13, Zosime, Zonaras, et quelques mots d'un écrivain inconnu. Mai, *Veterum scriptorum, nova collectio*, II.

CHAPITRE II

TROIS EMPIRES. — GALLIEN, ODÉNATH, POSTUME

— 262-267 —

Telle était donc la situation. De l'île de Man jusqu'aux bords du Tigre, du Zuiderzée jusqu'aux cataractes de Syène, partout on se disait romain. Mais ce monde romain, combien avait-il de maîtres ? Gallien était obéi en Italie, il ne l'était guère au delà. A l'Occident, l'énergie gauloise, entraînant après elle l'Espagne et la Bretagne, opposait Postume aux Francs et aux Alemans sur le Rhin, l'opposait à Gallien du côté des Alpes, et essayait ainsi de fonder un empire séparé qui eût été plus vaste que celui de Charlemagne. A l'Orient, Macrien, Baliste, Odénath, ces deux derniers plus modestes, puisque l'un demeurait préfet du Prétoire et que l'autre s'était seulement proclamé roi de Palmyre, avaient fondé une vaste monarchie asiatique qui eût fait contre-poids à celle de Postume si l'une et l'autre avaient pu durer. Et ce n'était pas tout encore. Entre Rome et la Gaule, entre Rome et l'Asie, des empereurs éphémères avaient surgi. Nous avons nommé un Regillianus, élu quelque part en Illyrie ou sur le Danube ; il avait déjà disparu,

assassiné, à ce que l'on croit, par ses propres soldats. Mais un Auréolus venait d'être malgré lui affublé de la pourpre par les légions illyriennes [1].—Nous ne pouvons que nommer, tant il nous est peu connu, un Celsus qu'en Afrique le proconsul lui-même et le chef militaire romain firent déclarer empereur et que le peuple revêtit en guise de pourpre impériale d'un voile enlevé à la déesse Céleste, la grande déesse de Carthage; Celsus régna sept jours, après lequels, vaincu ou trahi, nous ne savons pas, il fut massacré, son image mise au gibet et son corps dévoré par les chiens [2]. — Un Trébellianus qu'on appelait jusque-là l'Archipirate, devenait le roi ou le César des montagnards isauriens dans l'Asie Mineure; et, dans son château fort bâti sur les hauteurs, il se défendit longtemps contre les généraux de Gallien [3]. — Un Saturninus, chef d'armée, aimé de ses soldats, redouté des barbares, aimable et grave en même temps, fut aussi, nous ne savons même pas dans quelle province, revêtu solennellement de la pourpre; et dans sa harangue aux soldats il ne put s'empêcher de leur dire: « Camarades, vous perdez un bon général, et vous faites un mauvais prince. » Au bout de peu de temps, sa fermeté en fait de discipline lui faisait perdre l'affection de l'armée, et il était massacré par ceux qui l'avaient élu [4]. Voilà ce que produisait cette autocratie

[1] M. Acilius Auréolus, commandant en Illyrie, proclamé César (261) par ses soldats, puis associé par Gallien à l'empire, tué en 251 après Gallien. Ses monnaies : *concordia militum, concordia equitum*. Voir Tréb. Pollion, XXX *tyr.*, 10. Aurel. Victor *de Cæsaribus*. Id. *Epitome*. *Eutrop.*

[2] Tréb. Pollio, 28.

[3] Id., 25.

[4] Id., 22. De ces trois personnages, il y a des monnaies, mais dont on suspecte l'authenticité.

militaire qui était, à vrai dire, l'unique charte constitutionnelle de l'empire romain.

Ce malheur-là en amenait d'autres; le plus grand de tous, la persécution reparut. L'acte le plus louable de la vie de Gallien fut mis à néant, sous l'empire de ce Macrien qui avait déjà fait de Valérien un persécuteur. A Césarée en Palestine, un soldat brave, éprouvé, Marinus, allait être nommé centurion. Un envieux le dénonce comme chrétien; le juge ou le gouverneur interroge Marinus et, comme il confesse sa foi, lui donne un répit de trois heures pour décider ce qu'il doit faire. Marinus va consulter l'évêque Théotecnus, et celui-ci, tout en s'entretenant avec lui, le mène par la main à l'église et au pied de l'autel. Là, relevant la chlamyde du soldat, il lui montre son épée, met en face de lui le livre des Évangiles et lui dit de choisir. Marinus étend la main et prend le livre. « Sois donc tout à Dieu, lui dit l'évêque, que Dieu te donne la récompense que tu désires! va en paix. » Marinus sortant de l'église rencontre un messager qui vient l'appeler devant le préteur, parce que les trois heures sont passées. Avec une foi plus décidée qu'il ne l'avait montrée jusque-là, il va au tribunal et du tribunal au lieu du martyre. Un sénateur romain, Astyrius, aimé du prince, riche et noble, renommé par la hardiesse de sa foi, charge sur ses épaules le cadavre de ce soldat supplicié, l'enveloppe d'une pièce d'étoffe blanche, et lui fait de magnifiques obsèques [1]. On revenait ainsi à l'ère des persécutions et des martyrs.

[1] S. Marin et S. Astère, 3 mars (3 juin?). V. les martyrologes et D. Ruinart *Acta Selecta*.



Mais plus que jamais aussi on subissait les châtiments dus aux persécuteurs. L'Égypte qui faisait partie de l'empire de Macrien peut nous donner une idée de ce qui se passait dans l'intérieur de chaque province. L'illustre évêque, Denys d'Alexandrie, à peine revenu de la retraite à laquelle la persécution de Valérien l'avait condamné, trouve la guerre civile installée au milieu de la ville. On se bat pour Macrien, pour Gallien, pour d'autres encore. « Comment puis-je, écrit-il à un de ses collègues dans l'épiscopat, communiquer avec ceux qui sont loin de moi, quand je puis à peine me recueillir et causer avec moi-même? Pour parler à mes frères, à mes voisins, aux membres de mon église, il faut une lettre, et cette lettre a grand'peine à leur parvenir. On irait plus aisément de l'Orient à l'Occident que d'Alexandrie à Alexandrie. La rue qui partage la ville est plus difficile à traverser que le désert pour les Israélites. Le port jadis si paisible me rappelle aujourd'hui la mer que les Hébreux ont franchie, mais où les Égyptiens ont péri : je l'ai vu souvent rouge de sang.... L'air est infecté de cadavres. Et néanmoins les hommes se demandent encore pourquoi tant de pestes et de maladies; pourquoi notre ville jadis si grande, lorsqu'elle compte tous ses habitants, des enfants aux hommes les plus décrépits, n'en trouve plus même autant qu'elle comptait jadis de vieillards encore vigoureux! Sur les registres des approvisionnements, il y avait alors plus d'hommes de quarante à soixante-dix ans, qu'il n'y en a de quatorze ans à quatre-vingts. »

Et cependant, l'Égypte ne connaissait pas de tous les fléaux qui accablaient l'Empire le plus redoutable peut-

être, les invasions des barbares. Elle en était exempte; elle ne devait pas l'être toujours. Mais presque partout ailleurs, on avait à combattre les barbares, on les combattait avec gloire quelquefois, mais pas avec assez de succès pour les dégoûter de revenir.

Il ne faut pas se figurer, en effet, les invasions de barbares en ce siècle telles qu'ont pu être parfois celles du cinquième siècle: des peuples se soulevant et se déracinant pour ainsi dire du sol qu'ils habitent, arrivant tous, hommes, femmes, enfants, troupeaux, pour conquérir une autre terre et y établir leur demeure. Au temps dont nous parlons, les Francs et les Allemans sur le Rhin, les Allemans et les Goths sur le Danube sont bien plutôt des peuples que Rome a longtemps contenus, refoulés, rejetés dans leurs forêts; mais quand ils voient Rome s'affaiblir, la barrière moins bien gardée, la sentinelle moins vigilante, moitié vengeance, moitié amour du pillage, ils font une trouée sur la terre romaine ou débarquent en pirates sur le sol romain, dévastent, détruisent, emportent; et lorsqu'enfin les légions lentement réunies viennent leur opposer une résistance sérieuse, ils se retirent ou se laissent vaincre, contents et glorieux, s'ils peuvent, se sauvant eux et leurs femmes, emporter tout leur butin sur le dos de leurs captifs.

Au moment que nous racontons, c'est surtout par mer que les invasions s'opèrent. Sur le Danube et le Pont-Euxin, la ligue gothique est devenue plus puissante, en même temps que la fédération romaine l'était moins. Les Gépides brouillés avec les Goths se sont réconciliés avec eux; un peuple nouveau, les Hérules, est arrivé

du golfe Méotide avec cinq cents vaisseaux [1]. Une horde de Goths venue par terre possède un instant la Thrace, assiége Thessalonique, pénètre jusqu'en Achaïe. Toute la Grèce est épouvantée; elle garnit de nouveau de ses soldats les Thermopyles forcées tant de fois; Athènes relève ses murailles détruites depuis Sylla. Vers le même temps les Scythes, comme disent les historiens, mais pour parler plus exactement, une autre branche des Goths venue par la mer Noire sous les trois chefs, Respa, Viduco et Turvaco, attaque les côtes de l'Hellespont, brûle le temple d'Éphèse, renverse Chalcédoine, dévaste Ilion; puis, passant sur l'autre rive, occupe la Thrace, prend plaisir à faire usage des eaux chaudes d'Anchialus, et de là repart tranquillement pour son pays natal [2].

Les Francs furent des pirates plus audacieux encore. L'indomptable énergie et l'inquiète activité de ce peuple nous est peinte par un écrivain du quatrième siècle : « Une mer agitée par la tempête est pour eux comme la terre ferme, le vent glacial de l'hiver comme les tièdes brises du printemps. Le plus grand malheur à leurs yeux c'est de vivre en paix. Mutilés, ils combattent encore; ayant fui, ils retournent sur leurs pas. On n'a jamais pu ni leur persuader de vivre en repos, ni les y contraindre. Ils prennent leurs repas sans quitter leurs armes; ils se livrent au sommeil le casque sur la tête. Ils sont agités comme les flots de la mer [3]. »

Jusque-là ils avaient combattu principalement sur

[1] Georgius Syncellus.
[2] Jornandes, 20.
[3] Libanius. *Discours impérial.*

terre. Mais l'énergie de Postume les arrêtait; des châteaux forts bâtis sur la rive barbare du Rhin attestaient la puissance de l'Hercule gaulois. Les Francs se brisaient irrités contre cette barrière. Postume sauvait ainsi l'empire, en d'autres termes la civilisation romaine : « Si les Germains, dit Pollion, eussent à cette époque, rencontré le même succès que les Goths et les Perses, le nom vénéré de l'empire romain disparaissait [1]. »

Mais la race franque avait goûté aux joies du pillage, elle savait de quels trésors abondaient les villes romaines, elle ne se résignait pas à s'en passer. Vivant dans les marais de la Hollande, à moitié sur terre et à moitié sur les eaux, le Franc de soldat se fait matelot (faut-il dire de bandit se fait pirate?) et vaincu sur terre, va tenter la fortune sur l'Océan. Il aborde jusqu'en Espagne où Postume commande toujours, mais commande de loin. Cette contrée, à l'abri jusque-là des invasions barbares, par suite ayant peu de soldats, par suite ne fournissant pas de candidats à l'Empire et restant étrangère aux querelles des compétiteurs qui se disputaient la pourpre, cette contrée obéissait paisiblement à Postume, sans crainte d'être inquiétée par Gallien; elle pensait traverser impunément la crise des révolutions. Mais elle aussi avait fait couler le sang des martyrs. Les Francs l'occupèrent, ou du moins la pillèrent, douze années durant, selon le récit d'un Romain-Espagnol du cinquième siècle. Tarragone, sa métropole, fut affreusement dévastée, et cent cinquante ans après, on montrait encore les ruines que

[1] XXX *tyrann.*, 3.



ces pirates avaient faites. Ils poussèrent jusqu'en Afrique où l'on ne nous conte pas leurs exploits. L'Espagne à l'extrémité occidentale de l'Empire était trop loin de tous les Césars quels qu'ils fussent, pour qu'ils eussent le souci ou le pouvoir de la défendre.

La Gaule les touchait de plus près ; mais, si elle était défendue, elle l'était par ses empereurs à elle, non par les empereurs de Rome. Et, malgré tout, on vit à une époque impossible à déterminer, le roi des Alemans Chrocus, poussé par l'ambition de sa mère, prenant sans doute le moment où le César Postume était occupé à contenir les Francs vers le nord, envahir le pays des Séquanes (Franche-Comté), pousser à l'ouest jusqu'à Angoulême, au midi jusqu'à Arles. Les populations gauloises, abandonnées de leurs Césars, eurent pour défenseurs les évêques chrétiens.—Pendant que le peuple des Gabbali (Gévaudan) s'était retiré sur un point fortifié pour résister à l'ennemi, Privat leur évêque fut pour eux une victime expiatoire. Retiré dans une caverne hors de la ville, il jeûnait et priait, exposé à toutes les fureurs de l'ennemi. Les barbares le saisirent et eussent voulu qu'il trahît ses concitoyens et son Dieu, ceux-là en aidant à les surprendre, celui-ci en sacrifiant aux fausses divinités. Il refusa et fut mis à mort.—A Angoulême, l'évêque Ausone, assiégé avec tout son peuple et le voyant manquer de pain, se dévoue et va auprès des vainqueurs solliciter la paix : « C'est moi, dit-il, qui ai conseillé la résistance ; immole-moi, mais épargne-les. » — Ces barbares étaient des persécuteurs acharnés. On

compte dans les fastes de l'Église cinq évêques qui ont souffert la mort de leur main [1].

Or la même race qui menaçait la Gaule menaçait également l'Italie. Passant les Alpes comme Chrocus passa le Rhin, d'autres Alemans envahissaient l'Italie, descendaient jusqu'à Ravenne, épouvantaient Rome. Et pour que la terreur arrivât dans Rome du Midi comme du Nord, la Sicile, ce pays qui avait vu tant de révoltes d'esclaves, en voyait une nouvelle; et des bandes de fugitifs devenus brigands, impunis parce que la force manquait pour les punir, effrayaient et dévastaient le pays. Entre le Romain et le barbare, entre une province et la province voisine, entre l'esclave et l'homme libre, la guerre était partout, pendant que Gallien osait écrire sur ses monnaies : *La paix partout*[2].

Cette vengeance de Dieu par la guerre n'était pas encore assez directe. Il fallait que la nature elle-même s'armât contre le monde romain. Sous le consulat de

[1] Je suis ici le récit de saint Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, I, 32-34), plutôt que celui de Frédégaire et d'Aimoin, écrivains postérieurs, lesquels font Chrocus roi des Vandales et placent son invasion au cinquième siècle. Les martyrs vénérés par l'Eglise et qui se réfèrent à cette persécution sont : en Auvergne, SS. Anatolianus (Antolein), 6 février ; Limininus, 29 mars ; Cassius, Victorin, Maximin et autres, 15 mai. (Greg. Turon. *loc. cit.* et de plus *De miraculis*, 65 ; *De gloria confessorum*, 30, 35, 36.) — A Angoulême, saint Ausone, évêque, 22 mai. — A Javoulx, dans le Gévaudan, saint Privat, évêque, 21 août (Greg. Turon. ; Fortunat). — A Besançon, saint Antide, évêque, 25 juin, et saint Valérien, diacre de Langres, 22 octobre. — A Langres, saints Desiderius (Didier), évêque, 23 mai ; Florentius et Vandalitius, 27 octobre. — A Alby, Amaranthus, 7 novembre (Greg. Turon. *De gloria martyrum*, 57). — A cette liste, il faudrait ajouter neuf évêques du midi de la France, nommés dans la prière de saint Amatius, évêque d'Avignon, qu'a publiée Polycarpe de la Rivière (V. la *Gallia christiana*).

[2] VBIQVE PAX. Il y a au droit une tête avec les mots *Galliena aug.* (serait-ce, comme on l'a dit, une ironie de Postume ?). Une inscription porte : MAGNO ET INVICTO GALLIENO... PACIS R (estitutori). Pacata omnia ignaris publici mali improbe suadebat. Aurelius Victor. *De Cæsarib.*, 33.

Gallien et de Faustinus (262) il y eut à Rome, dans l'Asie Mineure, en Afrique, d'effroyables tremblements de terre; plusieurs jours de ténèbres, un épouvantable mugissement de la terre, et comme un tonnerre souterrain. Bien des édifices furent dévorés avec leurs habitants; bien des hommes moururent de la seule frayeur; la terre resta sur plusieurs points marquée de profondes crevasses, au fond desquelles se trouvait de l'eau salée. La mer, en effet, avait eu sa part à cette catastrophe, comme elle l'a souvent aux catastrophes de ce genre, et elle avait débordé sur un grand nombre de villes.

Qu'à la suite de ces maux vînt la peste, ou plutôt que la peste, endémique dans l'empire romain, eût un redoublement à la suite de tant de guerres, de dévastations et de malheurs, qui peut s'en étonner? On nous parle de cinq mille hommes morts le même jour de la même maladie (est-ce dans Rome seulement[1]?). Alexandrie eut une grande part de ces douleurs. La paix lui avait été rendue pour un instant; mais elle commençait à peine à respirer que la terrible peste survint. Ce fut pour les païens un profond sujet d'épouvante, pour les chrétiens une occasion de s'humilier, de prier, de méditer, de souffrir. Ceux-là, devenus fous de terreur, jetaient les malades hors des maisons, abandonnaient leurs amis les plus chers, les laissaient mourants dans la rue; morts, ne les ensevelissaient pas. Les chrétiens, prêtres, diacres, laïques, soignaient les malades, les guérissaient parfois; morts, leur fermaient les yeux

[1] Nam et pestilentia tanta extiterat, vel Romæ vel in Achaïcis urbibus, ut uno die quinque millia hominum pari morbo perirent. Treb. Pollio, *in Gallieno*, 5.

et la bouche, les emportaient sur leurs épaules, les lavaient, les habillaient pour la tombe, sauf à recevoir bientôt des survivants le même office qu'ils avaient rendu aux morts. Beaucoup, en effet, périrent dans ce saint exercice de la charité, moins nombreux cependant que les païens qui mouraient en foule malgré toutes leurs précautions et tout leur égoïsme. Saint Denys compare ce dévouement à celui du martyre, et l'Église en effet a mis au nombre des saints ces martyrs de la charité dont les noms inconnus sont inscrits au livre de vie [1].

Pendant ce temps de guerres civiles, de guerres étrangères, de dévastations, de tremblements de terre, d'épidémies, que faisait le César Gallien Auguste? Il est vrai, il faisait consulter les livres de la Sibylle, et par suite ordonnait un sacrifice à Jupiter gardien de la santé. Ses monnaies qui sont une curieuse, mais peu véridique histoire de son temps, sont consacrées les unes à prier pour les malheurs de l'Empire, les autres à proclamer la félicité de l'Empire. Elles invoquent Apollon, le dieu de la médecine; Esculape, conservateur d'Auguste; le Soleil, conservateur d'Auguste; Sérapis, compagnon d'Auguste; Jupiter, pacificateur du monde [2]. Mais en même temps elles osent parler de l'abondance, de l'éternité d'Auguste, de la concorde des armées, de la fidélité des soldats, de la liberté recou-

[1] Dionys. Alex. *Epist. Paschalis* apud Euseb. VII, 22. Leur fête est le 28 février.

[2] CONSERVATOR AVG (Esculape); APOLLINI CONSERV. AVG. JOVI CONSERVATORI : PACATORI VRBIS (Jupiter); SERAPIDI AVG. COMITI; ABUNDANTIA AVG. AETERNITATI AVG.; CONCORDIA EXERCIT VIII; FECVNDITAS AVG. FIDES EXERCITVS; OB CONSERVATIONEM PATRIAE; OB REDDITAM LIBERT.; OB LIBERTATEM RECEPTAM.

vrée. On gravait le mensonge alors aussi délibérément et aussi officiellement que depuis trois siècles on l'imprime.

Mais tout ceci ne préoccupait pas autrement Gallien. Il prenait les maux de l'Empire en patience; sa philosophie était admirablement joyeuse. — « L'Égypte s'est révoltée, venait-on lui dire. — Eh bien! il faudra savoir nous passer du lin d'Égypte. — L'Asie est dévastée par les Scythes d'un côté, par les tremblements de terre de l'autre. — La fleur de nitre nous manquera, voilà tout. — La Gaule est perdue. — La République, dit-il en riant, sera-t-elle bien malade parce que nous n'aurons plus de manteaux gaulois[1] ? » Cet économiste, qui appréciait ainsi la valeur de ses provinces par leurs produits industriels, allait de là dans les tavernes, les maisons de jeux et les mauvais lieux de Rome, voir ses amis les cabaretiers et les prostituées ses amies. On prétend cependant qu'il aima sa femme Salonine, et qu'elle ne fut pas sans quelque crédit auprès de lui; mais bien plus grand fut à une autre époque celui de la germaine Pipa ou Pipara, qu'il avait achetée, par le don d'une partie de la Pannonie au roi des Marcomans son père, pour en faire, disait-il à cet innocent germain, sa femme, et, disait-il aux Romains, sa concubine[2]. Voilà pourquoi Gallien, qui perdait si gaiement son empire, mettait sur ses monnaies : A la gaité (*Alacritati*).

Dans cette situation si étrange, vint cependant un moment qui fut pour Gallien un éclair de sagesse poli-

[1] Treb. Poll. *in Gallieno*, 8.
[2] Id. *in Salonino*, 3, et les deux Victor.

tique, pour sa fortune un revirement inattendu. Il sentit qu'il fallait prendre son parti de la division de l'Empire, qu'elle était même nécessaire à la défense commune contre les barbares, et que parmi tant d'ennemis, il fallait au moins se faire un allié. Entre ses deux plus proches voisins, Postume dans les Gaules, Auréolus en Illyrie, son choix ne dut guère hésiter. Il lui eût été pénible de traiter avec la révolte gauloise par cela même qu'elle était plus forte, plus nationale, moins exclusivement militaire, et qu'entraînant avec elle la Bretagne et l'Espagne, elle possédait presque une moitié de l'Empire. Aussi, après avoir quelque peu guerroyé contre Auréolus, fit-il sa paix avec lui, l'accepta ou comme son collègue ou comme son lieutenant, et le décida à marcher avec lui contre Postume. C'est peut-être à cette époque qu'il faut rapporter le singulier défi qu'on nous a transmis de Gallien à Postume : « Ouvre-moi le passage des Alpes, dit Gallien, combattons à armes égales, et un seul combat terminera la guerre. » — « Je ne cèderai pas les Alpes, répond Postume ; si des Romains m'attaquaient, je les combattrais, mais j'aurais regret de les combattre. » Gallien alors propose un combat singulier. — « Je n'ai jamais été gladiateur, telle est la réponse. J'ai veillé sur les provinces que tu m'as confiées : ce sont les Gaulois qui m'ont fait empereur ; il me suffit de gouverner et de défendre ceux qui m'ont élu [1]. »

A plusieurs reprises, autant que nous pouvons en juger par les récits tronqués et obscurs qui nous restent,

[1] Incertus auctor apud Mai. *Script. veter.*, t. II.



la guerre recommença entre Postume d'un côté, Auréolus et Gallien de l'autre, Postume éprouva des défaites ; mais le caractère national de sa royauté le soutint. Il n'avait pas seulement sous ses ordres les douze ou treize légions romaines du Rhin, de la Bretagne et de l'Espagne; les populations gauloises lui fournissaient encore des auxiliaires; les Francs même, qu'il avait énergiquement combattus, lui donnaient de bons soldats. Aussi n'était-ce pas du côté de l'Occident que la fortune allait redevenir favorable à Gallien, et que son horizon allait s'éclaircir.

C'était l'Orient au contraire qui, après s'être séparé de Rome, revenait vers elle ; c'était l'ambition du César oriental Macrien, qui allait servir Gallien, son ennemi. Ce vieux soldat, persécuteur de l'Église, qui se disait tout à l'heure trop infirme pour être empereur en Orient, se jugeait maintenant en état de conquérir le monde romain tout entier. Tenait-il à rallumer dans l'Occident comme il l'avait fait en Orient la persécution que Gallien avait fait cesser ? Quoiqu'il en soit, sa pensée s'était tournée promptement de l'Euphrate vers le Tibre. Ce n'était pas assez pour lui de maintenir l'Orient libre contre Gallien et de le défendre contre Sapor : marcher vers l'Occident, détrôner les tyrans qui le divisaient, détrôner Gallien lui-même, régner seul sur tant de ruines, reconstruire l'unité romaine au bénéfice de sa propre famille : tel était le désir de ce soldat heureux et de ce païen que les sortiléges d'Orient encourageaient à tout oser. Il n'était peut-être César que depuis peu de mois lorsque, laissant les affaires d'Orient à son fils Quietus appuyé par Baliste, il s'achemina avec

son fils aîné Junius Macrianus par l'Asie Mineure, la Thrace, l'Illyrie, pour arriver, si les dieux le permettaient, jusque dans Rome (262).

Cette expédition aventureuse allait amener un dédale de complications qu'il n'est facile ni de bien comprendre ni de bien expliquer. Une usurpation ne se produisait pas sans se heurter contre une autre. Macrien avait envoyé en avant son lieutenant Pison pour soulever l'Achaïe; Pison se rencontra avec Valens proconsul d'Achaïe, fut vaincu par lui et se retira en Thessalie où, sans que nous sachions bien comment, il se fit empereur pour quelques jours. Valens lui-même, après avoir fait périr Pison, à son tour se proclama César, « ne trouvant pas d'autre moyen de pourvoir à sa propre sûreté; » il y pourvut mal; car, peu de temps après, il était tué par ses propres soldats [1].

Macrien arrivait enfin pour balayer, il l'espérait, tous ces empereurs, Césars d'un an ou Césars d'un jour, usurpateurs ou princes légitimes (si toutefois dans l'empire romain fondé uniquement sur la force il y avait une légitimité quelconque). Mais Macrien n'eut pas même l'honneur d'être battu par le César de Rome, Gallien. Avant d'avoir atteint la frontière d'Illyrie, il se rencontra avec Auréolus, et sa fortune plia devant la fortune de cet aventurier; les troupes gagnées par son ennemi l'abandonnèrent sur le champ de bataille; une cohorte pannonienne, la dernière restée fidèle, avant de passer au vainqueur, accorda à son César la seule grâce

[1] Non aliter sibi subveniri posse existimans. Trebell. Poll. XXX *tyr.*, 18. Voyez, sur Pison, Valens et un autre Valens, oncle de celui-là, qui avait été César en son temps. *Ibid.*, 18-20.



qu'il lui demandât, celle de le tuer lui et son fils.

La chute de cet empereur oriental entraînait la chute de son empire. Bientôt celui de ses fils qu'il avait laissé en Asie, poursuivi par des envoyés d'Auréolus ou de Gallien, poursuivi même par les soldats d'Odénath, était assiégé dans Émèse ; et ses compagnons, pour faire leur paix avec le vainqueur, tuaient leur prince et jetaient son corps du haut des remparts. A cette heure-là donc il n'y eut plus (car Odénath, roi de Palmyre, ne prenait pas le titre de César) depuis les Alpes jusqu'à l'Euphrate un autre César ou un autre Auguste que le fils de Valérien.

Quelle joie de telles nouvelles apportèrent dans le palais de Gallien, il est facile de le concevoir. Quelle joie durent-elles apporter dans Rome? Elle fut probablement médiocre ; Rome vivant trop près de Gallien ne l'aimait pas ; elle avait au contraire de la sympathie pour les Césars éloignés. Mais nous avons du moins un témoignage de la joie bien légitime que la chute de Macrien fit éprouver aux chrétiens d'Orient. Il leur était certes permis de ne voir dans Macrien qu'un persécuteur, et de voir surtout dans Gallien le prince qui, dès le premier jour, avait mis fin aux persécutions. Denys d'Alexandrie remarque quelle a été en général la prompte fin des persécuteurs et en particulier de Macrien : « Macrien a péri avec toute sa famille ; mais Gallien reconnu empereur par la volonté de tous, Gallien, qui a régné avant eux, règne après eux..... Un nuage obscurcit quelquefois le soleil ; mais le nuage se dissipe et le soleil reparaît dans son éclat. Le pouvoir souverain se rajeunit, se purifie de ses anciennes taches, est plus flo-

rissant que jamais... Les impies n'ont duré qu'un jour; notre religieux empereur est aujourd'hui dans la neuvième année de son règne [1]. »

Et ce succès contre les usurpateurs de la pourpre n'était pas le seul que Gallien remportait par la main d'Odénath. Il avait eu la sagessse, d'après les conseils de son frère Valérien, de ne pas marchander le titre d'Auguste ou au moins celui d'empereur [2] au seul général qui avait eu la modestie de ne pas le prendre; en d'autres termes, unissant sa cause à celle d'Odénath, le proclamant roi des rois et *imperator*, il avait reconnu un empire, non pas vassal, mais ami du sien. Or, le César palmyrénien ne tarda pas à payer magnifiquement sa bienvenue à la pourpre romaine. Ce roi des rois, comme il s'appelait, qui ne dédaignait pas de se faire le serviteur de la chose romaine, ce Syrien plus jaloux que les Romains de la gloire de Rome, cet étranger plus attentif à venger son César que le fils même des Césars, avait au milieu des troubles de l'Empire poursuivi la glorieuse pensée de délivrer ou du moins de venger Valérien. Il entra donc en Mésopotamie, reprit toutes les villes que l'Empire persique et l'Empire romain se disputaient, pénétra sur le territoire persique, força le roi Sapor à se réfugier dans sa capitale, l'y assiégea, et, s'il ne put le prendre, revint du moins avec un glorieux trophée de provinces reconquises et de satrapes faits prisonniers. Valérien dans sa hideuse cap-

[1] Denys d'Alex. *Epistola ad Hermammonem* apud. Euseb. *Hist. Eccles.* VII, 22, 23.

[2] Trebellius Pollion dit qu'il fut fait Auguste. Cependant ses monnaies et ses inscriptions ne lui donnent que les titres de roi des rois ou d'*imperator*.

tivité dut être consolé par le dévouement de cet étranger de l'indifférence de son fils.

Malheureusement la mobilité d'esprit de Gallien compromettait tout. Lui qui n'avait jamais marché vers l'Orient, tout à coup s'achemina vers Byzance (263), non pour une guerre, mais pour une vengeance et une vengeance atroce. Cette ville s'était-elle armée pour Macrien? Nous ne le savons; ce qui est certain, c'est qu'elle était en armes, et que Gallien était irrité contre elle. Avec des promesses de clémence, il obtint que les portes fussent ouvertes; puis, manquant à ses promesses, il fit massacrer tout ce qui pouvait porter les armes. Faut-il en croire Trébellius Pollion, d'après lequel l'extermination fut si complète, que, de son temps, il ne restait dans la ville aucune famille originaire de l'ancienne Byzance, sauf celles dont les chefs, à l'époque du massacre, s'étaient heureusement trouvés absents? Le saint évêque d'Alexandrie, nous pouvons le croire, ne célébra pas le dixième anniversaire de Gallien avec autant de cœur qu'il avait célébré le neuvième [1].

Mais, ce dixième anniversaire, Gallien entendait qu'il fût célébré à Rome, sinon de grand cœur, du moins en grande pompe. C'était pour Rome une solennité extraordinaire que ce jour décennal du prince, quand, par une fortune bien rare, le prince parvenait à ses dix ans de règne. Lorsque ce jour arriva pour Gallien, sur son horizon un instant éclairci, quelques nuages nouveaux s'étaient déjà montrés. En Orient, à côté d'Odénath toujours fidèle, Baliste qui avait fait Macrien empereur

[1] Trebellius Pollio *in Gallian.*, 6, 7.

avait, à ce qu'il paraît, essayé de se faire empereur lui-même [1]. De plus, l'Égypte, un instant rentrée sous le joug de Gallien, en était sortie par une émeute: une querelle entre esclaves et soldats à l'occasion d'un soulier [2] avait ému cette population toujours turbulente; la maison du gouverneur Émilien avait été assiégée, et lui n'avait trouvé d'autre moyen de sauver sa vie que de se résigner à être empereur (c'était un bien court répit). Empereur, et par conséquent ennemi de Gallien, il ne pouvait se dispenser de fermer les greniers de l'Égypte et d'affamer Rome [3].

Malgré ces fâcheuses nouvelles, Gallien voulait que Rome se réjouît de l'avoir eu dix ans pour empereur (263). Un cortége magnifique s'achemina à travers les rues. A la tête marchaient cent bœufs blancs, leurs cornes attachées par un lien d'or, ayant sur le dos des housses de soie de couleurs brillantes et bigarrées; quatre cents brebis blanches; dix éléphants (tout ce qu'il y avait d'éléphants dans Rome); mille gladiateurs avec des manteaux dorés comme ceux des matrones: deux cents bêtes sauvages de toute espèce, non moins magnifiquement habillées; des voitures chargées de mimes et d'histrions. Et, pendant que cette pompe animale et humaine gravissait d'un côté le Capitole, un autre cortége plus exclusivement officiel y montait d'un autre côté. C'était Gallien couvert de la toge peinte des con-

[1] Trebellius Pollio *in XXX tyrann.*, 17, parle avec quelques doutes de la proclamation de Baliste empereur. Empereur ou non, il fut assassiné.

[2] Un esclave cordonnier s'était permis de dire que ses chaussures valaient mieux que celles des soldats.

[3] Sur Æmilianus Alexander *ou* Alexandrinus, v. Trebellius Poll. XXX *Tyr.*, 21; et une monnaie alexandrine, datée de la première année de ce César, mais très-suspecte.

suls et de la tunique palmée des triomphateurs, entouré du Sénat, des préteurs, des chevaliers, des soldats vêtus de blanc, précédé de tout le peuple, nous dit-on, y compris les femmes et les esclaves. Des flambeaux et des lampes allumées, cinq cents hastes d'or, cent drapeaux, drapeaux des corporations, drapeaux des temples, drapeaux des légions, flottaient au-dessus de cette foule. Et, pour que la fête eût bien le caractère d'un triomphe, des prisonniers authentiques ou apocryphes, Goths, Sarmates, Francs, Perses, deux cents au moins de chaque nation, suivaient leur prétendu vainqueur, au milieu des applaudissements, des chants de joie, des farces des baladins.

Mais Rome au fond du cœur n'applaudissait pas ; elle gémissait ou elle raillait. Elle se moquait de Gallien qui, au milieu des pompes de son triomphe, n'était occupé, disait-on, que de son souper du soir et de son spectacle du lendemain. Elle gémissait de voir le César régnant oublier le César captif, le fils oublier le père ; elle savait qu'à cette même heure où Gallien se réjouissait, Valérien vieux et flétri servait comme d'habitude de marchepied à un roi barbare. Il y avait et dans le peuple et dans l'armée des partisans de Postume, d'Émilien, de Régillianus, de Saturninus ; il n'y en avait pas de Gallien, sauf ceux qui étaient payés pour le paraître. Et dans le peuple et dans l'armée, la haine alla jusqu'à l'horreur, quand on sut comment avait été punie une raillerie assez méritée. Sur le passage du groupe des soi-disant prisonniers perses, quelques plaisants se mêlèrent à eux et se mirent à les examiner, un à un, d'un air ébahi; quand on leur demanda ce qu'ils voulaient :

« Nous cherchons, dirent-ils, le père de l'Empereur. » Gallien le sut et les fit brûler vifs.

Cependant la fortune semblait le favoriser de nouveau. Les Césars que faisait la révolte ne tardaient pas en général à être défaits par l'assassinat, et de temps en temps arrivait à Gallien la nouvelle de quelqu'une de ces sanglantes tragédies que les historiens mentionnent en un seul mot, mais qui portaient la joie au cœur du César de Rome. Régillianus, en Mésie, avait été immolé par ceux-là mêmes, citoyens et soldats, qui l'avaient fait César, et qui craignaient la vengeance de Gallien maintenant plus puissant [1]. Saturninus était tombé victime de son amour pour la discipline [2]. Baliste fut tué ou par les soldats d'Auréolus ou par ceux d'Odénath [3]. A son tour, Émilien, qui dans son gouvernement d'Égypte n'avait manqué ni d'énergie ni de sagesse, fut attaqué dans Alexandrie (264) par un général de Gallien nommé Théodote, dont il faut citer le nom, parce que, par une rare exception, il n'eut ni la fantaisie ni l'obligation de se faire César. Émilien fut vaincu, fait prisonnier, envoyé à Rome et là étranglé par l'ordre de Gallien.

A l'heure donc où nous en sommes venus (264), après toutes ces péripéties d'empereurs proclamés et d'empereurs assassinés, Gallien n'a plus que trois collègues ou compétiteurs : en Illyrie Auréolus, qu'il a fait son allié et son vassal et dont il se sert faute de pouvoir le détrôner ; dans l'Orient, Odénath reconnu par lui chef de l'Empire asiatique, et défenseur contre les Perses du nom et de la civilisation romaine ; dans l'Occident, Pos-

[1] Treb. P. *in* XXX *tyr.*, 9. — [2] Id., 22. — [3] Id., 17.



tume, portant lui-même les titres de Consul, de César, d'Auguste ; lui aussi, défenseur contre la barbarie germanique de la civilisation et du nom romain ; mais auquel Gallien ne pardonne pas, et contre lequel il combattra toujours. Rome ou du moins Gallien peut admettre une royauté lointaine, sur les bords de l'Euphrate ; mais, une royauté qui touche par les Alpes à l'Italie, qui réunit sous sa loi les peuples énergiques de la Gaule et les peuples encore à demi sauvages de la Bretagne, il ne se résigne pas à l'accepter ; il luttera contre elle toute sa vie. Et cependant, trois souverainetés militaires, l'une sur le Rhin, l'autre sur le Danube, l'autre sur l'Euphrate, ayant chacune ses barbares à repousser et sa frontière à défendre ; et au milieu d'elles, Rome, cité reine, ville fédérale, ville pacifique, foyer de la civilisation dont les empires vassaux eussent été les remparts : n'était-ce pas là un beau rêve ?

Mais, répétons-le en passant, il y avait pour le monde entier mieux qu'un beau rêve, il y avait une divine et indestructible espérance. Grâce à Dieu, à travers ce chaos de la vie romaine, et dans cette société si tristement agitée, il y avait toujours et plus que jamais des chrétiens, et leur présence fournit à l'histoire quelques-uns de ces traits qui consolent et qui reposent. Pendant quelques jours Alexandrie s'était vue partagée en deux camps : la citadelle, le Bruchium, où était renfermé le Sénat, défendait encore la cause d'Émilien et était assiégée par l'armée romaine ; le reste de la ville avait accepté l'autorité de Gallien. Les assiégés, hommes, femmes, enfants, souffraient déjà de la faim et de la soif. Mais et dans la ville et dans la citadelle, il y avait des

chrétiens. Par dessus les remparts et à travers les soldats ennemis, leur commune charité sut les réunir. Le chrétien Anatolius, chef en ce moment de l'école péripatéticienne d'Alexandrie et l'un des chefs du Sénat, put communiquer en secret avec le chrétien Eusèbe, célèbre comme lui dans la science et aimé du général romain. Eusèbe obtint du général de Gallien amnistie pour tous ceux qui viendraient se soumettre. Anatolius proposa au Sénat de profiter de cette amnistie, et de capituler : sa demande repoussée, il put du moins obtenir que les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés eussent la liberté de sortir, laissant d'autant plus de vivres aux défenseurs de la citadelle. Eusèbe de son côté réussit dans la tâche plus difficile d'obtenir du général romain de laisser libre cette sortie. Femmes, enfants, vieillards quittèrent donc la citadelle, et avec eux bien d'autres que la nuit protégea, des hommes déguisés en femmes, des chrétiens surtout auxquels il était certes permis de ne pas vouloir porter les armes contre Gallien. Ces fugitifs, ces malades, ces blessés, épargnés par la clémence du chef romain, furent remis aux mains d'Eusèbe qui les accueillit comme un père, les soigna comme un médecin. les consola comme un apôtre. L'Église ne sépara pas les deux fidèles qui avaient accompli cette œuvre de charité : ils furent l'un après l'autre évêques de Laodicée ; tous deux, ils sont comptés au nombre des saints [1].

[1] V. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 11, 32 (d'après S. Denys d'Alexandrie). Sur S. Anatole, évêque de Laodicée. V. encore Hieronym. *De viris illustrib.*, 73; sa fête le 3 juillet ; celle de S. Eusèbe le 4 octobre.



CHAPITRE III

VICTORINA ET ZÉNOBIE.

— 267-268 —

Gallien, toujours appuyé sur Auréolus, était donc entre un empire d'Orient aux mains d'Odénath qu'il lui avait bien fallu reconnaître, et un empire d'Occident gouverné par Postume contre lequel il luttait toujours; lorsque deux catastrophes simultanées changèrent, non la situation de ces deux empires, mais la personne de ceux qui les gouvernaient. Et, chose étrange! ce furent deux femmes qui, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident, eurent plus ou moins ouvertement le pouvoir entre leurs mains, et représentèrent en face de Rome et de Gallien l'indépendance des nations.

De ces deux événements qui, après tant de péripéties, vinrent encore émouvoir le monde, le premier fut la chute de Postume. Il avait vigoureusement lutté jusque-là, et au nord contre les barbares et au midi contre les soldats d'Auréolus et de Gallien. Plusieurs fois vaincu, il n'avait jamais cédé; Auréolus qui voyait en lui une sauvegarde contre Gallien ne l'avait peut-être poursuivi que mollement; et, en dernier lieu, une flèche



lancée des remparts d'une ville assiégée avait blessé Gallien, fait lever le siége et sauvé Postume. En un mot Postume s'était affermi; il avait constitué, à l'encontre des Francs et des Césars de Rome, une Gaule nationale, en même temps que romaine c'est-à-dire civilisée. Mais « les Gaulois, dit l'historien ancien, ont toujours du goût aux révolutions[1] »; Postume fut bientôt jugé un César trop sévère. Un certain Lollianus ou Elianus[2] se souleva dans Mayence. Cette ville allait être prise par les soldats de Postume, lorsque entr'eux et leur empereur une querelle s'éleva; les soldats voulaient piller Mayence, l'Empereur ne voulait pas la leur livrer. Dans cette querelle, comme on pouvait s'y attendre, les soldats eurent le dessus; Postume, le héros de la Gaule, son défenseur contre les barbares, Postume fut tué par ses soldats, et avec lui son fils qu'il avait associé à l'Empire (267).

La liberté des Gaules eut alors pour sauvegarde le courage et l'énergie d'une femme. Cette femme s'appelait Victorina[3]; elle était riche; elle avait passé une grande partie de sa vie dans les camps, à la suite sans doute de son mari; les légions l'appelaient leur mère, la mère des armées; ses monnaies la représentent le casque en tête. Comme une autre femme le faisait à la

[1] More illo quo Galli novarum rerum sunt semper cupidi. Trebellius Pollio, XXX *tyrann.*, 2.

[2] *Lælianus* dans Eutrope et Victor. — Ailleurs : *L. Ælianus.* — Une monnaie (suspecte) VLP. COR. LAELIANVS. — Une autre qui paraît meilleure : LOLLIANVS, au revers *Ara pacis*. Une monnaie avec les emblèmes de l'Espagne, ce qui semble peu admissible. V. Treb. Pollio, *ibid.*, 4.

[3] V. Trebell. Pollio, *ibid.*, 30. Voyez plus bas ses monnaies. Cette inscription lui est-elle applicable ? D. M. L. VICTORINI VICTORIA PIISSIMA VICTORINI VXOR (près de Langres. Orelli, 1017).

même heure en Orient, elle eût pu se faire proclamer chef de l'Empire; mais sa passion était, on peut le croire, l'ambition moins que le patriotisme. Un soldat seul pouvait affermir la liberté de la Gaule; et elle fit l'un après l'autre empereurs trois soldats.

Le premier fut son fils, Victorinus, qu'elle avait déjà décidé Postume à s'associer comme troisième Auguste. La Gaule se partagea un instant entre Victorinus et Lollianus : l'un et l'autre étaient braves (car tous ces *tyrans*, l'histoire leur rend cette justice, furent de courageux soldats) ; Lollianus, tout en combattant en deçà du Rhin contre Victorinus, combattait au delà du Rhin contre les Germains, et relevait sept châteaux forts que Postume avaient construits sur l'autre rive et que les barbares avaient déjà repris. Mais l'un et l'autre devaient bientôt finir. L'indiscipline des soldats était le mal radical de cette époque; plus d'empereurs furent tués par leurs soldats que par leurs ennemis. Lollianus imposait aux siens, disait-on, de trop rudes travaux; ils l'assassinèrent. Quant à Victorinus, il était jeune; il avait des qualités éminentes; un écrivain de son siècle le compare à la fois à Trajan, à Antonin, à Nerva, à Pertinax, à Sévère. Mais, ajoute-t-il, « l'amour des femmes le perdit; et l'on n'ose parler des grandes qualités de cet homme, quand on songe que, de l'aveu de tous, il a été justement mis à mort[1]. » Un greffier dont il avait séduit la femme, ourdit un complot contre lui, et il fut tué à Cologne[2].

[1] Julius Aterianus, apud Trebell. Poll., XXX *tyr.*, 5.
[2] M. Piavonius Victorinus, fils de Victorina (et de C. Victorinus ?) né dans les Gaules, associé à l'empire par Postume vers 265, règne seul après Postume

La malheureuse Victorina, frappée comme citoyenne et comme mère, ne désespéra pourtant pas. Elle avait un petit-fils, un enfant. Elle l'offrit et au prince mourant et aux légions, pensant que son âge et les derniers vœux d'un César seraient au moins respectés. Les soldats furieux ne respectèrent rien, pas plus l'innocence du fils que les services du père. L'enfant périt sous leurs coups; et plus tard, on voyait près de Cologne, deux dalles de marbre, étroites, sans ornements, l'une muette, l'autre portant cette inscription: « Ici gisent les deux Victorins tyrans[1]. »

Après cette nouvelle douleur, Victorina ne désespéra pas encore. Son ascendant sur les soldats qui n'avait pu sauver son fils et son petit-fils se réveilla pourtant, et ils voulurent encore avoir un empereur de sa main. Le forgeron Marius fut, grâce à elle, élu empereur des Gaules pour quelques jours. Il avait cette force de corps qui est un mérite auprès des esprits grossiers, et qui avait fait jadis la fortune de l'empereur goth Maximin. Il avait un autre mérite encore, si, comme on peut le croire d'après les écrivains du sixième siècle, c'était lui qui,

et Lollianus (267), tué peu après à Cologne. — Ses monnaies indiquent un triple consulat et une troisième année tribunitienne, laquelle serait en 267 ou 268. — Monnaies portant : R (estitutor) GALLIARVM VOTIS PVBLICIS. (La Gaule à genoux que l'empereur relève : la Victoire et la Félicité). ROMAE AETERNAE (Rome représentée, à ce que l'on croit, sous les traits de Victorina, mère de l'empereur). DEFENSOR ORBIS (Postume et Victorin vis à vis de trois femmes, l'une debout, les autres prosternées, les trois Gaules). — Autres, portant les noms et les emblèmes de neuf légions. — Types ordinaires : *fides militum, induljentia Aug., lætitia aug., oriens aug., pax aug., seculi felicitas, salus Aug.* (Hygie et un serpent.) *Securitas Aug., spes publica, ubertas*. etc.

Monnaies de son apothéose : *divo Victorino, consecratio*, etc.

[1] V. Treb. Pollio, XXX *tyr.*, 5 et 6.

Quelques monnaies douteuses du jeune Victorinus, associé par son père à l'Empire.



arrivé par son courage aux premiers grades de l'armée, avait vaincu auprès d'Arles le roi aleman Chrocus, dévastateur de la Gaule. Il avait le don d'une certaine éloquence énergique et soldatesque, si nous en jugeons par la harangue qui inaugura son règne de quelques jours : « Je sais, camarades, qu'on peut me reprocher le premier métier que tous vous m'avez vu exercer ; mais fassent les dieux que je ne manie jamais que le fer, que je ne m'abrutisse pas avec le vin, les fleurs, les femmes, les tavernes, cemme le fait ce Gallien, indigne de son père et de la noblesse de sa race. Qu'on me reproche d'être forgeron, pourvu que les peuples étrangers reconnaissent à leurs défaites un homme habitué à tenir le fer..... Je dis cela, parce que je sais que ce misérable débauché, fléau du genre humain, ne saurait rien me reprocher si ce n'est d'avoir forgé des épées. » Dans ces rudes paroles qu'on ne peut guère supposer inventées par un rhéteur du quatrième siècle, il y a le double sentiment qui à cette heure, à tous les bouts de l'Empire, soulevait les légions et les peuples ; le besoin de repousser les barbares et l'indignation contre Gallien. Mais l'indiscipline soldatesque ne laissait pas vivre longtemps les princes qu'elle avait faits. Dès le troisième jour de son règne, s'il faut en croire Pollion, un camarade de forge et de caserne qui se crut méprisé par Marius le perça de son épée en lui disant : « C'est toi qui l'as forgée [1]. »

[1] XXX *tyr.*, 7. Il y a cependant de lui un certain nombre de monnaies qui l'intitulent : IMP. C. AVG. MARIVS P. F. AVG., avec les légendes *concordia militum, felicitas Aug., fides militum* (!), *seculi felicitas*, et même *pacator orbis !*

Après lui, à ce qu'il semble, ce fut Victorina elle-même que les soldats voulurent mettre à leur tête ; il faut qu'une sorte d'adoration superstitieuse se soit unie au respect qu'inspiraient l'ardeur patriotique et l'énergie de cette femme. Victorina refusa pourtant ce fardeau que pouvaient seules, disait-elle, porter des épaules viriles. Son parent Tétricus, Gaulois d'origine, mais sénateur de Rome, et qui avait successivement gouverné les différentes parties de la Gaule, fut celui qu'elle choisit, qu'elle décida à accepter la pourpre, qu'elle proposa aux soldats et fit agréer par eux. Ce ne fut pas sans quelque peine; on remarque que l'or de Victorina prépara ou récompensa cette élection. Il avait fallu en effet de la hardiesse pour choisir Tétricus; c'était un magistrat pacifique mis à la tête d'un Empire qui jusque-là avait été surtout une insurrection de soldats. Victorina voulait que la souveraineté sortît enfin du joug des casernes. Ce fut loin des légions dont les campements étaient vers le bord du Rhin, ce fut à Bordeaux où il résidait comme gouverneur d'Aquitaine, ce fut dans une province et dans une cité toute pacifique que Trétricus et son jeune fils prirent la pourpre [1]. Quant aux légions, elles avaient Victorina au milieu d'elles ; elles lui décernaient solennellement le titre de *Mère* (*Mère des camps* ou *Mère des armées*), elles l'appelaient solennellement l'*Empereur Victorina*. Ayant ainsi tous les titres et

[1] C. Pesuvius (ou Esuvius) Tetricus, né dans les Gaules, sénateur romain, successivement gouverneur de différentes parties de la Gaule, et en dernier lieu de l'Aquitaine. — Empereur en 267, plus tard reconnu par les empereurs de Rome, — finit par se soumettre à Aurélien (278). Ses monnaies n'indiquent pas de date tribunitienne ou consulaire postérieure à celle-ci : TR. P. III. COS II.; mais l'une d'elles, qui porte VOTIS DECENNALIBVS avec la Victoire inscrivant

toute la dignité du souverain, [1] mère et aïeule d'empereurs soldats, portant le casque au moins sur ses monnaies, aimée du soldat et libérale envers lui, Victorina, autant qu'il se pouvait faire en pareil temps, répondait à Tétricus de la fidélité de l'armée. Et, grâce à cette harmonie entre le sénateur devenu César et l'héroïne des légions du Rhin, il se fondait pour les trois contrées de l'Occident, un gouvernement moins exclusivement militaire, par conséquent plus stable, plus réellement national, plus sincèrement civilisé que n'était alors aucun des gouvernements du monde romain.

Victorina, avant de mourir, put donc croire avoir fondé l'indépendance de sa chère nation gauloise, et

sur un bouclier le chiffre X, doit se référer à la cinquième année de Tétricus (272). Les légendes les plus remarquables des autres monnaies de Tétricus sont : (paca) T (o) R ORBIS, PAX AETERNA, (G) ALLIA REST (ituta) ROMAE AETERNAE, SECVLI FELICITAS, VICT (o) RIA GERM., HILARITAS, etc. — Beaucoup sont incorrectes ou sont devenues tout à fait illisibles.— Inscriptions en Angleterre (Henzen, 5549) ; une autre à Dijon.

Tétricus est réuni dans ses monnaies soit à Postume ou à Victorinus ses prédécesseurs, soit à l'empereur Claude, soit à son propre fils.

Monnaies d'apothéose de Tétricus et même de son fils, avec le mot *consecratio*. Elles sont suspectes, et l'on ne voit guère par qui ces princes auraient été déifiés.

V. sur Tétricus, Pollio, XXX *tyr.*, 23. De Boze, *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, XXVI, p. 504.

Tétricus le fils, (C. Pesuvius, Esuvius ou Pivesius, Tétricus) fait d'abord César, puis Auguste, — se soumet à Aurélien avec son père, et vit en paix à Rome. Inscription milliaire de Rouen (Orelli, 1019). Monnaies où il figure soit seul, soit avec son père.

Sur les variantes du nom Pesuvius ou Esuvius, V. une dissertation de M. d'Arbaumont (*Revue Archéologique*, juillet 1867), décrivant une borne milliaire nouvellement trouvée près de Dijon, et qui porte : GAIO ESVVIO TETRICO PIO FELICI INVICTO AVG.TR. P. M. TR. P. P. P.. L'inscription ci-dessus citée d'après Henzen porte IMP CC POESVIO TETRICO.

[1] IMP. VICTORINA (ou VICTORIA) AVG (sa tête casquée) ; au revers une aigle aux ailes éployées ; — autre revers : MATER EXERCIT. — Trois enseignes et cet exergue : LEG. VI. — Inscription de Saintes : ALMA MATER EXERCITVM. Les savants lisent, ici comme ailleurs, l'abréviation IMP. *imperator*. En effet, le mot *imperatrix*, peu usité dans la langue latine, n'a jamais été appliqué, que je sache, à une femme ou mère de Césars. Dans tous les cas, le titre donné à Victorina est un titre tout à fait inaccoutumé pour une femme.

(chose merveilleuse en ce siècle) les deux Tétricus, quoique souvent inquiétés par l'indiscipline des légions, n'en furent point victimes; ils eurent six années entières de règne et ne furent ni assassinés, ni détrônés par leurs soldats.

En Orient, un crime pareil à celui qui avait renversé Posthume amenait un résultat pareil, et même affermissait plutôt qu'il n'ébranlait le trône qu'Odénath avait fondé. Odénath périssait l'année même où venait d'être frappé Posthume; et ce qui apparaissait après lui, c'était, plus manifestement encore que dans les Gaules, la suprématie d'une femme. Une femme, plus heureuse que Victorina, devait donner aux peuples de l'Orient le bienfait inouï de six années sans révolution; et cette femme devait mourir vaincue, il est vrai, mais chose bien rare, mourir dans son lit.

Voici en effet ce qui se passa. Odénath avait été le vrai chasseur du désert, accoutumé dès son enfance à poursuivre à travers les sables les lions et les panthères. C'est ainsi qu'il s'était préparé à poursuivre Sapor à travers les montagnes et sous le soleil de la Perse. Son fils, le jeune Hérode [1] n'était ni un Sarrasin, ni un Arabe; mais c'était un Asiatique, un Grec dégénéré, aimant les pavillons, les tentes ornées, toutes les délicatesses chères aux Persans; et la faiblesse paternelle, comme pour encourager ces tristes penchants, lui avait livré, après la

[1] Septimius Herodes (Ourodes, Ouorodes, ou plutôt, d'après les inscriptions sémitiques, Ouorod). — V. Trebellius Pollio, XXX *tyrann.*, 15. — Est-il le même qu'un Septimius Ouorod, qui figure dans les inscriptions comme procurateur ducénaire de César, et *argabed* (αργαπετης)? Vogué, 24-26. Monnaies. etc.

victoire sur Sapor, toutes les richesses de ce prince, ses pierrreries, ses femmes, choses dont Odénath n'eût pas voulu pour lui-même. Ces vices ne furent point pardonnés à Hérode par un homme qui pourtant les avait aussi. Dans un festin solennel, Hérode et Odénath furent assassinés par leur parent Méonius (il fallait toujours que père et fils régnassent et mourussent ensemble). Méonius fut même proclamé un instant; mais les soldats virent bientôt qu'ils s'étaient trompés, et le tuèrent [1].

Heureusement, il restait pour gouverner l'Asie romaine un plus grand homme qu'Hérode ou même qu'Odénath, Zénobie, belle-mère de l'un et veuve de l'autre [2]. Elle aimait à se dire descendante de ces trois

[1] Mæonius (Mannaï), fils, à ce que l'on pense, de Septimius Hairan, frère d'Odénath. Il y a une monnaie avec une tete radiée et IMP. C. MAEONIVS. Mais elle est suspecte. V. Treb. Poll., XXX *tyr.*, 14-16; il parle comme d'une rumeur de la complicité de Zénobie dans le meurtre de son beau-fils et de son mari; supposition bien peu d'accord avec les éloges que le meme historien donne à Zénobie.

[2] Septimia Batzebinah (fille du marchand), qui changea ce nom trop vulgaire pour le nom grec de Ζηνοβία (force de Jupiter), seconde femme d'Odénath, gouverne après lui, au nom de son fils aîné Ouahballath d'abord, et ensuite de ses deux autres fils (271); qualifiée dans les inscriptions et les monnaies: souveraine (δέσποινα); pieuse et juste reine (*Inscriptions* de l'an 271); mère de l'empereur et stratège Ouahballath; Auguste (Σεβαστή), (monnaies grecques et latines, avec les légendes *abundantia, pietas Augg*). Règne pendant quelque temps d'accord avec Aurélien (monnaies où ils sont réunis); — entre en guerre avec Aurélien, vaincue par lui (272-273), — meurt longtemps après à Tibur.

Il y a des monnaies alexandrines de la 4e et de la 5e année de son règne, années 271 et 272.

Voyez sur elle: Procope, *de Bello persico*, 11, 15. Trebellius Pollio, XXX *tyrann.*, 29. Vopiscus, *in Aurelian.*, XXII, 34, 38.

Ses enfants: 1° Ouahballath, appelé en grec Athénodore; ses monnaies indiquent jusqu'à la septième année de règne (ce qui ferait supposer qu'il aurait été associé au trône par Odénath). — Les monnaies le réunissent à Aurélien et l'appellent grand roi, empereur, César, Auguste. — 2° Hairan (Herennianus). — 3° Thaimi (Timolaüs). Son nom oriental veut dire: (*Mon Dieu*). Voyez Trebellius Pollio, *ibid.*, 26, 27.



illustres reines orientales, Didon, Sémiramis et Cléopâtre. Elle avait, on pouvait le croire, toute leur beauté. Mais bien différente d'elles, elle était chaste, même plus qu'il n'est demandé à une épouse de l'être. L'annaliste dont nous nous servons décrit son extérieur comme bien rarement les anciens s'arrêtent à décrire la beauté d'une femme: « Elle était brune; son visage avait quelque chose de l'aigle (*vultu subaquilo*); il y avait dans ses yeux noirs une énergie extraordinaire, une sorte d'inspiration divine, et en même temps une grâce inexprimable; ses dents étaient si blanches qu'elle avait, disait-on, non des dents, mais des perles; sa voix était claire et forte comme celle d'un homme.» Sauf cette beauté de la femme et cette chasteté de la mère de famille, Zénobie n'avait rien de son sexe. Voyageant à cheval plus souvent qu'en char ou en litière, faisant quelquefois plusieurs milles à pied avec les soldats, buvant au besoin avec les Arméniens et les Perses, mais ne s'enivrant pas comme eux, elle avait chassé et guerroyé comme Odénath et avec Odénath; on lui attribuait la grandeur politique et même les succès militaires de son mari. Sur le trône et sur le champ de bataille, comme dans la demeure conjugale, son ascendant avait su dompter l'énergie de ce soldat du désert. Au milieu des magnificences et des largesses d'une reine, elle savait garder une économie intelligente qu'on n'eût pas attendue de la part d'une femme: « Elle était femme et elle pouvait conserver un trésor; elle était au besoin sévère comme un tyran, clémente comme les meilleurs princes [1].» Elle avait rêvé avec

[1] Severitas, ubi necessitas postulabat, tyrannorum; bonorum principum cle-



Odénath la restauration d'une Asie indépendante avec la civilisation grecque et romaine ; et l'Asie renaissait en effet sous l'influence de celle que l'on proclamait la plus illustre et en même temps la plus belle des filles de l'Orient [1].

Quand son mari fut mort et vengé, Zénobie, au nom de ses jeunes fils proclamés Augustes, régna ouvertement. De la Méditerranée à l'Euphrate, tout le pays lui obéissait ; une partie au moins de l'Asie-Mineure lui était soumise ; l'Égypte avait été conquise par ses généraux, au nom de l'Empire [2]. Elle se fit Empereur plus ouvertement que n'osait le faire Victorina. Reine de Palmyre, et proclamée Auguste peut-être par Gallien lui-même, elle porta la pourpre romaine avec le diadème oriental ; elle se fit adorer à la façon des rois de Perse, et servir à ses repas comme les empereurs romains. Elle parut devant ses soldats, avec les jeunes Augustes, Athénodore (Ouaballath), Hérennianus (Hairan) et Timolaüs (Thaïmi), le casque en tête, avec une bordure de pourpre d'où pendaient des pierres précieuses, sa tunique grecque frangée de pourpre rattachée sur l'épaule, un de ses bras nu. Après avoir vu et avoir subi de la part de la toute puissante Rome les Néron, les Caracalla, les Élagabale, l'Asie à son tour était fière de se donner pour reine cette fille de Sémiramis, si belle, si courageuse, si chaste, si éloquente,

mentia, ubi pietas requirebat. Larga prudenter : conservatrix thesaurorum ultra femineum modum. — Treb. Pollio, *in* XXX *tyr.*, 29.

[1] Treb. Pollio, XXX *tyr.*, 14.

[2] Sur cette guerre des généraux palmyréniens, Septimius Sabas (Zabdas) et Timogène en Égypte, et la possession de l'Egypte par Zénobie, comparez Trebellius Pollio *in Claudio* II, *in Zenobia* (lettres d'Aurélien) ; Vopiscus *in Aureliano*, 32, *in Firmo*.



Nul éloge n'est plus remarquable que celui que faisait d'elle, quelques années plus tard, le prince qni finit par la vaincre : « On ne sait pas, dira un jour Aurélien, ce qu'est cette femme, sa prudence dans les conseils, sa constance dans ses desseins, sa dignité en face des soldats, sa libéralité quand il faut être libérale, sa sévérité quand la sévérité est nécessaire. Je puis affirmer que c'est à elle qu'Odénath a dû de vaincre les Perses et de poursuivre Sapor jusque dans Ctésiphon. Elle a inspiré une telle crainte à l'Orient et à l'Égypte que ni Arabes, ni Sarrasins, ni Arméniens n'osaient bouger... Et je sais apprécier le service qu'elle a rendu à la république romaine, quand elle a, pour elle ou pour ses enfants, gardé contre les Perses l'empire d'Orient [1]. » C'est ce qu'un vainqueur pourra dire; mais à l'époque dont nous parlons, Zénobie n'avait encore été vaincue par personne.

Aussi était-ce le comble de la honte pour le pauvre Gallien, dénoncé par toutes les provinces et par toutes les armées comme indolent et débauché, que le spectacle de cette énergie et de cette vertu féminine. L'Augusta de Palmyre faisait un contraste trop parfait avec l'Auguste de Rome. Gallien oublia donc les services qu'Odénath avait rendus à l'Empire et à lui-même, les efforts que, seul au monde, Odénath avait faits pour délivrer l'Empereur captif, la docilité modeste avec laquelle il n'avait rien voulu tenter contre la suprématie romaine et n'était devenu empereur que par un décret de Gallien. Gallien craignit sans doute que Zénobie, livrée à elle-

[1] XXX *tyrann.*, 29.



même, ne se montrât moins modeste que ne l'avait été son mari. Aussi, sous prétexte de délivrer son père, auquel il pensait pour la première fois au bout de sept ans, mais en réalité pour détrôner Zénobie, Gallien envoya une armée en Orient. Pour la première fois depuis ces temps de révolutions, les soldats de Rome et les soldats de Palmyre qui avaient toujours combattu ensemble se rencontrèrent en face les uns des autres. Les armées de Zénobie, heureuses jusque-là en combattant pour Rome, ne le furent pas moins en combattant contre elle. Héraclianus, le général de Gallien, fut vaincu; l'Asie triompha, et la chaîne qui la rattachait à Rome était brisée.

Et l'Asie qui allait revivre, ce n'était pas l'Asie barbare, inintelligente, débauchée, superstitieuse des Nabuchodonosor ou des Cambyse. Zénobie connaissait trop bien les grandeurs et les beautés de l'Occident pour n'en savoir pas garder sa part. Quoique sa première éducation eût été celle d'une Syrienne, elle parlait la langue égytienne; elle lisait la langue grecque; elle s'essayait à la langue de Rome; elle voulut que ses fils la parlassent avant toute autre. Elle savait l'histoire de l'Orient, celle d'Alexandre, celle des Romains. Longin, l'illustre rhéteur, l'auteur, a-t-on dit, du *Traité du Sublime,* était son secrétaire.

L'élévation de son esprit et la pureté de ses mœurs devaient la mener plus loin encore.

Le sol qui lui avait donné naissance n'était pas sans contenir quelques germes de vérité. Une colonie juive y habitait depuis longtemps [1]; elle s'y retrouvait encore

[1] Tombeaux de Marthe, fille d'Iada, fille de Ouaballath, fils de Simon (en



au douzième siècle après notre ère [1]. Les inscriptions païennes de Palmyre s'adressent quelquefois sans doute au soleil et à la lune sous des noms divins; mais souvent aussi elles emploient une formule d'une pureté remarquable: « Le Bon, le Miséricordieux, Celui dont le nom est béni dans l'éternité [2]. » On croit même y rencontrer une épitaphe chrétienne du second siècle, qui serait la plus ancienne des inscriptions chrétiennes de l'Orient [3].

Il était impossible qu'une telle femme, en un tel temps, s'arrêtât aux superstitions accréditées du paganisme oriental; et il était non moins impossible qu'une telle âme fût sans Dieu, qu'elle demeurât dans ces régions avilissantes du doute et du néant, qui sont au-dessous même du paganisme. Obéissant à un entraînement qui était alors celui de bien des âmes et que nous a décrit Clément d'Alexandrie, la philosophie grecque, la philosophie de Pythagore et de Platon l'avait prise comme par la main, et l'avait menée dans une région supérieure aux aberrations païennes. Là, elle avait trouvé un autre guide, un guide divin: les livres hébraïques, si répandus dans le monde païen depuis qu'ils avaient commencé à parler la langue de Platon, lui avaient apporté une lumière nouvelle, plus sûre et plus resplendissante; elle avait trouvé dans la synagogue

179) : — de Zobéida et de Samuel, fils de Lévi, fils de Jacob, fils de Samuel (en 212).

[1] Benjamin de Tudèle.

[2] Inscriptions 75, 76, 78, etc. (des années 125, 129, 156, etc.).

[3] Inscr. 76, d'avril 135, où, après la formule citée dans le texte, on lit ces mots : Par Salomon, fils de Nésa, fils de Tsaida, fils de Barag, pour son salut et celui de ses enfants. La date (nisan 447) est entre deux X grecs, initiales du mot Χριστος, ce qui peut la faire croire chrétienne.

la vérité dont la synagogue avait en effet le dépôt, et elle s'était faite disciple de Moïse. Mais elle ne pouvait ignorer, et elle ne put voir d'un œil indifférent l'existence d'un judaïsme plus parfait; Moïse n'eut pas de peine à lui faire soupçonner Jésus-Christ. A qui elle s'adressa pour franchir ce dernier pas, et comment un enseignement hétérodoxe put tromper la sincérité de son cœur, c'est ce que nous dirons un peu plus tard.

Telle était donc cette femme qui, à l'Orient, comme Victorina à l'Occident, relevait l'indépendance des nations et protestait contre le joug de l'absolutisme romain. Ces deux femmes, séparées par l'Empire de Gallien, placées si loin l'une de l'autre, mais dignes l'une de l'autre, purent-elles s'entendre du Rhin à l'Euphrate par-dessus la tête de ce César trop orgueilleux pour s'allier à elles, mais impuissant à les vaincre? Nous pouvons le croire; et nous savons quel témoignage la reine de Palmyre rendait de la fière Gauloise qui, comme elle, mettait le casque sur sa tête et s'appelait la Mère des camps. Nous l'entendrons dire à Aurélien: « Gallien et Auréolus n'étaient pas des empereurs. Mais Victorina, elle, me paraissait faite comme moi, et, si la distance ne nous eût séparées, je lui eusse proposé de régner ensemble[1]. »

A Gallien cependant, vaincu par Zénobie, impuissant contre l'Empire de Victorina, humilié par ces deux femmes, il fallait, pensait-il, un dédommagement. Il aurait pu se le donner en combattant les barbares. Dès avant la mort d'Odénath, une invasion de Goths dans l'A-

[1] Treb. P., *In XXX tyr.*, 29.

sie-Mineure avait été funeste à sa gloire. Au lieu de marcher en hâte au secours de ses provinces ravagées, Gallien, à ce moment épris d'Athènes et de la Grèce, se faisait inscrire comme citoyen d'Athènes, exerçait cette année-là même les fonctions d'archonte, sollicitait l'honneur d'entrer dans l'Aréopage. Les Goths avaient donc pu piller tout à leur aise, et dans le sein des légions indignées s'étaient ourdis contre Gallien des complots qui, découverts, furent cruellement punis. L'Empire n'avait été délivré que par un mouvement de l'armée d'Odénath qui, instruit de ces ravages et ayant achevé sa campagne de Perse, avait ordonné de marcher sur l'Asie-Mineure. A cette nouvelle les Goths se rembarquèrent et disparurent.

Mais bientôt, quand ils surent Odénath mort, ils revinrent, et Gallien (il faut lui rendre cette justice) sut faire cette fois son métier d'Empereur. Déjà vaincus sous Byzance, repoussés énergiquement par les volontaires athéniens que commandait l'historien Dexippus, non sans avoir brûlé Athènes, Sparte et Corinthe, les Goths (et avec eux les Hérules) s'étaient retirés nombreux dans l'Épire, l'Illyrie, la Thrace, la Mésie, et, se concertant avec les peuples du haut Danube, ils devenaient menaçants pour l'Asie. Gallien venu par les Alpes les rencontra et les défit. Ces bandits vaincus surent se faire accorder les honneurs de la guerre. Gallien prit des Hérules à son service et leur *duc* ou leur chef Nauboalt reçut les insignes du Consulat[1].

[1] V. Pollio, *De Gallienis duobus*, 13 : George Syncelle, d'après Dexippe lui-même ; Zosime, I, 39. Il est difficile de distinguer ces différentes irruptions



Il n'eût pas été impossible à ce moment que Tétricus ou Victorina dans les Gaules, Zénobie en Orient, Gallien en Italie, tous également défenseurs d'un Empire qui pouvait être uni, mais qui ne pouvait plus être un, se concédassent mutuellement le droit de régner, c'est-à-dire de combattre, et par cette alliance patriotique sauvassent l'Empire. Mais il restait en dehors d'eux un quatrième César, Auréolus, jusqu'ici allié de Gallien, maître d'un seul point, l'Illyrie, mais d'un point important; car c'était la pépinière des soldats et la caserne de l'Empire. Auréolus craignit-il qu'on ne s'entendît pour l'exclure, et que Gallien, qui s'était servi de lui pour combattre les Gaulois, ne se dédommageât à ses dépens de l'affranchissement de la Gaule? ou bien, conduit par la seule ambition, Auréolus prétendit-il être l'Empereur de Rome et le centre de cette confédération qu'on désirait voir s'accomplir? Ce qui est certain, c'est qu'il entra en Italie, et que Gallien fut obligé d'y revenir en toute hâte pour le combattre.

Quelques mois après, Gallien, sinon actif, du moins heureux et bien secondé, tenait Auréolus enfermé dans Milan. Gallien avait dans son camp Aurélien qui fut depuis empereur, Martianus qui venait de remporter sur les Goths une nouvelle victoire, Héraclianus qui avait combattu contre Zénobie, un Cécropius ou Céronius qui s'était distingué en Dalmatie.

de barbares. Nos documents sont d'une pauvreté et d'une confusion désespérante.

Sur le rhéteur, historien et guerrier athénien, P. Herennius Dexippus, fils de Ptolémée, voyez Suidas *hoc verbo*; Evagr., *Hist.*, V, 24; Eunape, *Vita Porphyrii in fine*; et une inscription (Spon., t. III, p. 2), où il est qualifié de roi parmi les Thesmothètes, archonte éponyme, etc... Son discours, adressé aux soldats au moment du combat ci-dessus indiqué, est rapporté dans Mai: *Veter. scriptorum.. nova coll.*, *t.* II, p. 327 et s.



En face de tant de généraux habiles, Auréolus était perdu. Faut-il admettre l'anecdote un peu puérile de fausses lettres fabriquées par lui, qu'il aurait jetées du haut des murailles, et qui, remises entre les mains des généraux de Gallien, leur aurait fait craindre un attentat du prince contre leur vie? Cela n'est guère nécessaire; entre empereurs et généraux, la méfiance existait toujours. Ce qui est certain, c'est que, ou menacés par la perfidie de Gallien ou indignés de ses vices, ou tout simplement avides d'être les maîtres, les généraux qui servaient Gallien complotèrent de l'assassiner. Ils feignirent une alerte : Gallien sortit de sa tente seul et pendant la nuit; il fut frappé sans qu'on pût savoir qui avait porté le coup. Les légions furent d'abord révoltées de ce meurtre, puis elles acceptèrent le fait accompli, et l'acceptèrent même avec enthousiasme, lorsque Martianus, entre les mains de qui était le trésor, eut l'idée (qui n'était pas nouvelle) de distribuer aux soldats vingt pièces d'or par tête. Le Sénat de Rome, qui n'aimait pas Gallien, accepta, lui aussi, le fait accompli et avec moins de peine encore. Il l'accepta de deux façons, d'un côté mettant Gallien au rang des dieux [1], de l'autre faisant jeter du haut des gémonies ses proches, ses amis et les agents de son pouvoir. L'apothéose avait eu lieu, à ce qu'il paraît, sur les premières nouvelles de sa mort; mais quand le Sénat sut que Gallien avait été assassiné et que l'armée ratifiait cet assassinat, le Sénat se rappela qu'il avait une vengeance à satisfaire, et il la satisfit cruellement.

[1] Monnaies : DIVO GALLIENO AVG., et au revers : CONSECRATIO.



L'homme qui venait de mourir n'était pourtant pas le pire des empereurs romains. On en avait supporté et déifié bien d'autres. Le peuple de Rome lui reprochait d'aimer trop le cirque, les gladiateurs, les spectacles, le jeu, la débauche, c'est-à-dire tout ce que le peuple aimait. L'armée lui reprochait de n'être point à sa tête; mais pouvait-il être à la tête de vingt armées à la fois? Et sa vie d'empereur nous paraît-elle si complétement inerte, lorsque nous le voyons pendant le règne de son père combattre sur le Rhin; après la captivité de Valérien, battre Ingénuus en Illyrie, puis combattre Postume dans les Gaules, puis tomber sur Byzance révoltée, puis revenir contre Postume et se faire blesser en l'assiégeant; après la mort de Postume, guerroyer contre Lollianus, puis, du fond des Gaules où campe Lollianus, aller dans la Mésie que dévaste le roi des Goths; revenir de là enfin contre Auréolus, et mourir en l'assiégeant? Entre ces campagnes plus souvent contre des compétiteurs que contre des barbares, il y a eu sans doute de longs intervalles de repos, et ce temps a été tristement rempli. Mais ne doit-on pas croire que le besoin, universel à cette époque, de rompre avec l'*unité* romaine, a fait exagérer les vices de l'homme qui représentait en sa personne l'unité romaine?

Au contraire, ceux qui représentaient l'indépendance des nations ont été jugés avec une sympathie, je ne dirai pas excessive, mais bien remarquable quand on pense que ces hommes n'ont duré qu'un jour: on est généralement si dur pour les tombés, et l'on fait si facilement aux hommes un crime de leur malheur! Au contraire, nous trouvons un sentiment de regret et pour ces

hommes et pour leur entreprise dans le langage du froid et sec annaliste qui nous est resté et qui écrit à cinquante ans de distance : « Il en est parmi eux, nous dit-il, qui eurent plus qu'une vertu médiocre, et qui ont rendu de grands services à la chose publique[1]..... Il est remarquable, dit-il encore au sujet de Valérien, que tous les généraux qu'il avait choisis sont devenus empereurs par le choix des soldats..... Et plût aux dieux que ceux qui se sont ainsi emparés de la pourpre eussent pu régner et que le fils de Valérien fût tombé plus tôt ! Notre république fût demeuré libre et debout[2]. » Le monde rentré sous le joug ne se consolait pas au souvenir de cette lueur d'indépendance qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Mais cette indépendance aurait-elle pu se fonder ? Le vice capital de l'Empire romain se trouve encore là. Dans l'Empire, surtout depuis Septime Sévère, le soldat seul dominait, le soldat seul se révoltait : une armée faisait un César, une autre armée le défaisait. De l'indiscipline qui avait créé un empereur, ou de l'indiscipline qui prétendait le renverser, quelque chose de stable, de digne, de vraiment libre, pouvait-il sortir ?

Pour en finir avec Gallien, il laissait dans Rome un monument, ou plutôt l'ébauche d'un monument étrange. Ne pouvant faire rien de plus beau ni d'aussi beau que les chefs-d'œuvre du passé, il avait voulu faire quelque chose de plus grand. Il avait eu un règne des moins heureux, mais il prétendait avoir une statue des plus hautes. Le mont Esquilin était son séjour favori. Il avait là une

[1] Treb. Poll., *in Salonino*, 3.
[2] Treb. P., XXX *tyr.*, 9.

villa qui était l'objet de ses prodigalités et le théâtre de ses orgies. Un de ses serviteurs, « tout dévoué à sa divinité », y avait érigé de son chef « à l'invaincu Gallien », qui n'avait guère triomphé, et à « Salonine sa très-sainte épouse » que Gallien ne respectait guère, un arc de triomphe médiocre comme l'architecture de ce temps, mais qui est encore debout aujourd'hui[1]. Non loin de ce monument, modeste hommage que lui rendait son humble sujet, Gallien prétendait se rendre à lui-même un gigantesque hommage; sur le sommet de l'Esquilin, près du lieu qu'occupe aujourd'hui Sainte-Marie Majeure, il se faisait bâtir une statue d'une hauteur double de celle du colosse de Néron. Il voulait y apparaître revêtu des attributs du soleil, et la haste placée dans sa main devait contenir un escalier par lequel un enfant aurait pu monter. Déjà un piédestal immense était dressé, et, sur le haut de ce piédestal, un char attelé de quatre chevaux allait être posé sur lequel se serait placé le dieu du jour, Gallien. Les successeurs de Gallien eurent le bon goût de ne pas continuer cette belle œuvre et de ne pas s'installer sur le char du soleil à la place de leur fastueux prédécesseur. Pauvre grandeur qui n'est ni celle de la pensée ni celle de l'art, et qui ne se mesure qu'à la toise!

Non, la vraie grandeur, la seule grandeur de ce temps-là se trouvait chez ces chrétiens que Gallien, au milieu de tous ses torts, avait eu le mérite, sinon de comprendre, au moins d'amnistier. Les peuples pou-

[1] GALLIENO CLEMENTISSIMO PRINCIPI CVIVS INVICTA VIRTVS SOLA PIETATE SVPERATA EST ET SALONINAE SANCTISSIMAE AVG. — M. AVRELIVS VICTOR DEDICATISSIMVS NVMINI MAIESTATIQVE EORVM. Or., 1007.



vaient lutter pour l'indépendance; et qui eût voulu les en blâmer? Mais plus grand encore était ce peuple chrétien, incontestablement le plus nombreux de l'Empire qui, n'ayant, lui, que l'Église pour patrie, n'aspirait à nulle autre liberté que celle de l'Église, et la conquérait, non par les armes mais par les vertus, non par le sang d'autrui mais par son propre sang. Les chefs d'armée par leurs victoires sur les barbares pouvaient rendre service à la paix si compromise et la civilisation si dégénérée du monde romain; mais bien plus grands étaient ces soldats chrétiens, qui même au sein des armées n'avaient que le droit de combattre et de mourir et n'avaient jamais le droit de commander; qui, soldats d'une double milice, pouvaient d'un jour à l'autre avoir, comme Marinus, à opter entre l'épée et l'Évangile, et recevoir la mort par l'ordre du prince pour lequel ils combattaient. L'ambition politique était interdite au chrétien; la cité terrestre recevait de lui des services, mais n'avait á lui accorder ni récompense, ni honneur. Les chrétiens ne sauraient donc figurer parmi les héros, souvent bien contestables, des camps et des palais; mais, dans cette sphère modeste qu'ils eussent choisie s'ils avaient eu à choisir, quelles vertus cite-t-on que celles des chrétiens? Quand Alexandrie est affligée par la peste, quels médecins et quels infirmiers a-t-elle pour ses malades, quels consolateurs pour ses mourants, quels ensevelisseurs pour ses morts, si ce n'est des chrétiens? Quand Alexandrie est divisée en deux camps ennemis, quels conciliateurs trouve-t-elle entre ses citoyens, quels tuteurs pour les vaincus, quels amis pour les infirmes, les pauvres, les délaissés, si ce n'est des chré-

tiens? Lorsque les Goths, après avoir longtemps ravagé la Grèce et la Cappadoce, se rembarquent emmenant leur butin et leurs captifs, qui s'occupe de racheter les captifs, si ce n'est les chrétiens? Qui fait passer à Césarée pleurant ses concitoyens captifs, non-seulement des paroles de consolation, mais de l'or pour racheter ses prisonniers, qui donc si ce n'est le père de tous les chrétiens, Denys l'évêque de Rome?

Cependant ces captifs ne revinrent pas tous, parce que Dieu dans sa miséricorde voulait que cette heure fût celle où le peuple des Goths devait commencer à s'éclairer. Dans le butin que rapportaient ces pirates, sans le savoir, ils rapportaient l'Évangile; des fidèles, des prêtres emmenés et demeurés sous leurs tentes, furent les missionnaires qui vainquirent leur farouche vainqueur et lui rendirent ses violences par des bienfaits. Dans leur captivité, ils guérirent les malades au nom de Jésus-Christ, ils consolèrent les affligés, ils touchèrent les âmes, ils éclairèrent les intelligences. Ils eurent des disciples parmi leurs ennemis; et Ulphilas, qui fut depuis l'apôtre des nations gothiques, descendait de quelqu'un de ces chrétiens captifs qui, enlevés par force du sol romain, étaient allés porter au nord du Dniester l'exemple de leurs vertus et les leçons de leur foi[1]. Ainsi Dieu préparait ses voies et commencait à toucher de sa grâce ceux qui devaient être un jour les compagnons d'Alaric. Ainsi tout était en décadence dans l'Empire et tout grandissait dans l'Église. Mais l'Église grandissante préparait le salut, sinon de l'Empire, au moins du monde.

[1] Philostorge, II, 5. Sozomène, II, 6. Saint Basile, *Ep.* 220 et 338.



CHAPITRE IV

CLAUDE LE GOTHIQUE

— 268-270 —

Après Gallien, M. Aurélius Claudius[1] était l'élu de tout le monde. Les meurtriers de Gallien l'avaient choisi par avance, Gallien mourant lui envoyait la pourpre, les soldats l'acceptaient, le Sénat le proclamait avec enthousiasme.

C'était en effet et ce devait être tout l'opposé de Gallien. Celui-ci était né du vieux sang romain, ou de cette race patricienne ou aristocratique qui semblait aujourd'hui si effacée; celui-là (quoiqu'on ait voulu le faire descendre de l'ancienne Troie, et que d'autres aient même prétendu, contre toute possibilité chronologique,

[1] M. Aurelius Claudius, né le 10 mai 214 ou 215, en Illyrie. — Tribun sous Dèce, commande une légion sous Valérien, — commande l'armée d'Illyrie vers 258. — Combat contre les Goths et les défait avec Marcianus, en 267, — est fait empereur devant Milan, vers le 20 mars 268, — consul en... et 269. — Titres de Germanicus en 268, et de Gothicus Maximus en 269, — meurt de la peste en avril 270, à Sirmium.

V. sur lui : Trebellius Pollio *in Claudio*, les deux Victor, Eutrope, Jornandès, etc.

Claude, par son frère Crispus et sa nièce Claudia, fut grand-oncle de Constance Chlore, et arrière-grand-oncle de Constantin.



voir en lui un bâtard du dernier Gordien), fils d'un simple paysan dalmate, arrivé par la force de ses poignets et sans doute aussi par son courage à être centurion, tribun et enfin chef d'armée. L'un avait reçu la pourpre des mains de son père comme une part d'héritage, l'autre, proposé par des meurtriers, était élu par les soldats; l'un avait humilié le Sénat, l'autre devait le relever; l'un avait protégé les chrétiens, l'autre devait renouveler la persécution; l'un s'était vu accuser d'avoir par sa mollesse livré l'Empire aux barbares, l'autre devait signaler son court passage à l'Empire par un seul fait éclatant, une grande victoire sur les barbares.

Aussi voyons-nous se manifester dès l'abord l'enthousiasme du Sénat que Gallien avait humilié par sa défiance. La nouvelle de l'élection de Claude arrive au milieu d'une fête, le jour du sang (c'est-à-dire le jour où les prêtres de Bellone se déchiraient les bras à coups de couteaux), pendant qu'on est réuni dans le temple de la Mère des dieux. Le Sénat, ce jour-là, ne peut être régulièrement convoqué; en toge comme de simples citoyens, on va à la hâte au temple d'Apollon, on lit les lettres du nouvel Empereur, et les acclamations éclatent: « Claude Auguste, que les dieux te conservent pour nous (répété 60 fois)! — Claude Auguste, tu es le prince que nous avons toujours désiré (40 fois)! — Claude Auguste, la République te demandait (40 fois)! — Claude Auguste, tu es notre frère, tu es notre père, tu es notre ami, tu es un digne sénateur, tu es un vrai prince (80 fois)! — Claude Auguste délivre-nous d'Auréolus (5 fois)! — Claude Auguste, venge-nous du Palmyrénien (5 fois)! — Claude Auguste, délivre-nous de

Zénobie et de Victorina (7 fois)! — Claude Auguste, Tétricus est un fainéant (7 fois) [1]. »

Le Sénat s'abstenait d'invectives contre Gallien; ne venait-il pas de le mettre au rang des dieux et ne le savait-il pas aimé, sinon regretté, des légions d'Italie? Mais le peuple n'était pas arrêté par de tels scrupules; une multitude tumultueuse envahit le temple d'Apollon à défaut du Sénat, s'adressant aux dieux et demandant les peines du Tartare pour Gallien qu'on venait de mettre dans l'Olympe. Pour les satisfaire ou pour se satisfaire, le Sénat leur livra (c'est triste à dire) les agents du pouvoir de Gallien; il y eut des yeux crevés, des hommes jetés dans les gémonies. On peut croire que là périt le dernier fils de Gallien. Son frère, Valérien, avait été tué avec lui dans le camp. Claude eut horreur de ces représailles et d'ailleurs, il ne voulait pour rien au monde paraître le complice du meurtre de Gallien. Il écrivit de Milan au nom des soldats et les violences cessèrent.

Que n'en fut-il de même de tous les genres de violences? Mais il n'y a guère à en douter, la persécution recommença contre l'Église. L'Église avait grandi à Rome grâce à la liberté que lui laissait Gallien. Elle avait grandi dans les provinces où ceux qu'on appelait les *tyrans* avaient autre chose à faire qu'à diviser en bourreaux et en victimes les peuples dont l'adhésion les soutenait. Elle avait gagné dans les rangs de l'armée; le soldat, que les péripéties de la guerre civile rapprochaient davantage des populations et affranchissaient davantage de l'ascendant de ses chefs, le soldat qui vénérait moins

[1] Tetricus nil fecit. Pollio *in Claudio*, 4.



Jupiter depuis qu'il avait appris à moins vénérer l'aigle romaine, le soldat apprenait à comprendre, au milieu de l'instabilité des règnes de la terre, la beauté et l'immutabilité du règne de Jésus-Christ. Il y eut dans l'Italie que gouvernait Claude, et surtout dans Rome que dominait le Sénat, des martyrs, principalement sortis de l'armée. A Terni, un Claudius chef de la milice et d'autres soldats sont mis à mort, parce qu'ils protégeaient les chrétiens. A Rome, deux cent soixante soldats chrétiens triés dans toute l'armée sont d'abord condamnés aux travaux des carrières, puis à la mort ; et, réunis dans une enceinte fermée, ils sont tués à coups de javelots. Une famille de nobles persans (tant les rapports s'établissaient entre chrétiens malgré l'éloignement des lieux et l'hostilité des nations !), venus à Rome pour recueillir quelques ossements des martyrs, non-seulement en trouve un grand nombre, mais trouve de plus des confesseurs à soulager, à bénir, à vénérer dans leur pauvreté ou dans leur prison, des frères cachés à visiter dans l'humble retraite où ils chantent la nuit les louanges du Seigneur, des fidèles traduits devant les juges à encourager au milieu des supplices; et mieux que tout cela, ils trouvent eux-mêmes le martyre: venus à Rome pour en rapporter des reliques, leurs reliques, au contraire, vont accroître le saint trésor de Rome[1].

[1] Martyrs sous Claude le Gothique :
A Rome : SS. Juste, Crescentius (et Jacinthus ?), 4 août. — Théodose, Lucien, Marc, Pierre et 114 soldats, 25 octobre. — Prisca, vierge, 18 janvier. — Les Persans, Marius Calabite, Marthe sa femme, Audifax et Abacuc leurs enfants, 19 (20) janvier. — Valentin, prêtre, 14 février. — 262 soldats, 17 juin (25 mars, 1[er] février). — Cyrinus, 25 mars.

Ceci se passait à une époque indéterminée sous le règne de Claude. Peut-être même était-il encore absent de Rome. Car, avant d'y aller inaugurer son empire, il voulait en finir dans le Nord avec Auréolus; chose plus pressée et plus facile que d'en finir, comme le lui demandait le Sénat, dans les Gaules avec Victorina, dans l'Asie avec Zénobie, ou, comme le monde le lui eût bien plutôt demandé, dans tout l'univers romain avec les barbares. Auréolus, sorti de Milan, eût voulu traiter avec Claude, comme jadis il avait traité avec Gallien. Mais le nouvel empereur reçut ses propositions avec une fierté tout autre: « C'était bon, répondit-il, à demander à Gallien; cet homme était capable ou de s'accorder avec toi ou de te craindre. » On se battit donc; Auréolus fut vaincu. Son vainqueur lui eût accordé la vie; mais il fut condamné par un jugement des soldats, nous dit l'historien: le soldat gardait toujours sa toute-puissance. Tout ce qu'il voulut bien accorder à la clémence de Claude, ce fut un modeste tombeau pour Auréolus et une épitaphe où Claude témoignait de son impuissance à sauver son rival[1].

A Népi en Toscane : Ptolémée et Romain, évêques, trente clercs et huit fidèles, 24 août.
A Terracine : Julien, prêtre, et Césaire, diacre, 1er novembre.
A Terni, Claude et ses compagnons, 8 janvier.
A Pavie : Deux Maximes, évêques, 8 janvier.
En Sicile, à Catane : Cominius ou Comitius, 1er mai.

[1] Vivere quem vellet, si pateretur amor
Militis egregii, vitam qui jure negavit
Omnibus indignis et magis Aureolo
Ille tamen clemens qui corporis ultima servans.
Et pontem Aureolo dedicat et tumulum.

Ces vers sont rapportés par Trebellius Pollion (*in XXX tyrann.*, 10), comme la traduction des vers grecs inscrits sur le tombeau d'Auréolus. Ce tombeau était sur le pont (près de Milan ?) où Auréolus avait été vaincu et qui s'appela Pont d'Auréolus.

Mais, après Auréolus, restaient Tétricus et Zénobie l'Orient et l'Occident, le monde entier. Rome disait : « Depuis que la Gaule nous est ravie, la moelle de nos légions nous manque. Depuis que la Syrie a cessé de nous obéir, nous n'avons plus de si habiles archers. » Claude le savait bien, mais il savait aussi que la liberté des peuples, conquise par huit ans de guerre, n'était pas facile à subjuguer. Il acceptait peut-être dans sa pensée ce faisceau de trois empires, tous trois romains par les mœurs et les lumières, tous trois se prêtant appui contre les barbares.

Mais, surtout, un plus pressant intérêt et un devoir plus impérieux l'appelaient à combattre les barbares. Les Alemans, paisibles pendant quelques années, menaçaient de nouveau. Les Goths n'étaient jamais longtemps éloignés de la frontière romaine. Immédiatement après la défaite d'Auréolus, et peut-être avant d'avoir pu aller à Rome, Claude eut à combattre sur les bords du lac de Garde les envahisseurs germains. Il les vainquit et les rejeta au delà des Alpes, après en avoir, dit-on, fait périr la moitié [1]. Bien peu après être revenu à Rome, il fallut qu'il marchât contre les Goths, et là le danger était immense. Aussi, à ceux qui lui parlaient de Tétricus et d'une marche vers la Gaule, il répondait sagement : « La guerre contre Tétricus est mon affaire à moi, la guerre contre les barbares est l'affaire de la République tout entière [2]. »

En effet, la nouvelle invasion gothique s'annonçait

[1] Aurel. Victor., *Epit.*, 34. Vopiscus *in Aurelian.*, 18.
[2] Zonaras, XII, 26.

plus redoutable que les précédentes. Peu de mois avant la chute de Gallien (267), Claude lui-même et Marcianus, commandant ensemble les troupes romaines, avaient combattu les Goths et les avaient défaits. Claude aurait voulu les poursuivre à outrance et ne pas en laisser un seul; Marcianus ne voulut pas s'épuiser à cette poursuite, jugeant peut-être que ceux qui regagneraient leurs foyers y parleraient de la puissance des armes romaines et empêcheraient une nouvelle invasion. Mais ils parlèrent aussi sans doute de la richesse des villes et du déclin de la puissance romaine. Bientôt un immense rassemblement de nations barbares, Goths, Ostrogoths, Gépides, Hérules (tous noms que Rome un jour devait bien connaître), eut lieu sur les bords du Tyras (Dniester). On y construisit, les uns disent deux mille, les autres six mille navires, sur lesquels trois cent vingt mille hommes s'embarquèrent. Leur tactique était de ne combattre ni en pleine campagne, ni en pleine mer, mais de suivre les côtes, de saisir les navires qu'ils rencontraient, de débarquer des milliers d'hommes là où se trouvait un port opulent, de piller et de se rembarquer avec leur butin. Les habitants des côtes maritimes, que Rome ne pouvait défendre tous, étaient obligés de veiller en armes contre cet ennemi, qui, un jour ou l'autre, pouvait surgir contre eux du sein de la mer. Tomes (Kustendjé) sur le Pont-Euxin, Marcianopolis non loin de cette mer, eurent le bonheur de les repousser, non sans plusieurs combats. Vers le Bosphore, Byzance et Cyzique se défendirent également, aidées par la tempête qui fit périr bon nombre de vaisseaux barbares. Mais que pouvaient

devenir les villes ouvertes et les campagnes? On vit les barbares s'élancer sur la mer Egée, s'arrêter au mont Athos pour ravitailler leurs navires, attaquer Cassandria en Macédoine, (appelée auparavant Potidée), débarquer à Thessalonique, laissant leur flotte suivre les rives de la Grèce pour piller ses villes maritimes. Cassandria et Thessalonique allaient être prises, lorsque Claude enfin parut dans les plaines de l'Illyrie (269).

Ses préparatifs avaient été longs; Rome était si épuisée! Il avait envoyé d'abord son frère Quintillus, puis Aurélien, général déjà illustre, occuper les provinces d'Illyrie, de Thrace et de Mésie [1]. Mais il fallait un empereur et il fallait une plus puissante armée. On rapporte un trait, peut-être imaginé après la mort de Claude, mais qui peint toute la grandeur du péril et comme un réveil de l'ancien héroïsme romain. On prétend que le Sénat consulta les livres de la Sibylle et y vit que la patrie ne pouvait être sauvée que par un dévouement comme celui de Décius, par la mort volontairement acceptée du prince du Sénat. « Je suis le prince du Sénat, dit le consulaire Pomponius, je me dévoue. » — « Non, dit l'empereur Claude, c'est moi qui suis le premier du Sénat et de tous les Romains. C'est à moi de me dévouer [2]. »

Se dévouer à la face des dieux n'était pas assez; il fallait combattre; Quintillus et Aurélien étaient déjà en Mésie, mais quelles forces avaient-ils pour résister à cette masse de Goths débarqués, pour garantir contre

[1] Vopiscus *in Aureliano*, 17.
[2] Aur. Victor., *de Cæsaribus*.

leur flotte les ports de la Grèce? Claude se plaignait de l'exiguité de ses ressources militaires : « Pères conscrits, écoutez la vérité. Trois cent vingt mille barbares sont sur le territoire romain. Si je peux les vaincre j'aurai bien mérité de la patrie; si je suis vaincu, j'aurai du moins combattu comme on peut combattre après Gallien, après Valérien, après Ingénuus, après Régillianus, après Postume, après Lollianus, après Celsus, après mille autres qui par mépris pour Gallien ont fait la guerre à la République. La République est épuisée. Les boucliers, les épées, les javelots nous manquent. Les Gaules et l'Espagne, qui sont la force de la République, sont entre les mains de Tétricus. Zénobie (j'ai honte de le dire) est maîtresse de tous nos archers. Le peu que nous ferons, quel qu'il soit, sera une grande chose[1]. »

Le succès dépassa son attente. Les Goths, ou pour le rencontrer ou pour regagner le Danube, avaient, à la nouvelle de son approche, quitté Thessalonique et étaient remontés en pillant vers la Mésie. Claude, arrivant par le nord et par l'Illyrie, les rencontra à Naïsse (Nissa en Serbie). Il y eut là entre les légions romaines peu nombreuses et cette multitude de barbares, moins bien armés, mais aussi braves, une grande bataille où un instant la fortune romaine fut près de fléchir. Mais une manœuvre hardie, à travers des sentiers presque inaccessibles, surprit les barbares et amena leur déroute. Cinquante mille d'entr'eux périrent. Claude leur coupa la retraite vers la Macédoine et les força de se jeter

[1] Lettre de Claude au Sénat et au peuple, dans Pollion, *in Cl.*, 7.



dans les gorges de l'Hémus. Claude put écrire : « Nous avons détruit trois cent vingt mille Goths, coulé deux mille navires, les fleuves sont couverts de débris, les champs d'ossements. Une immense quantité de chars est abandonnée. Parmi nos captifs, il y a tant de femmes que chacun de nos soldats pourrait s'en attribuer deux ou trois[1]. »

La flotte gothique cependant avait continué à parcourir la mer Egée. Athènes avait été prise et, après s'être emparés de tout le butin utile, les barbares avaient fait un monceau de tous les livres pour les brûler. — « Ne les brûlez pas, dit un d'eux. C'est avec les livres qu'ils se déshabituent d'être soldats. » Mais, si Athènes fut prise une fois de plus, elle se vengea une fois de plus, et sous la conduite de Cléodème, les barbares dans leur retraite furent battus par les volontaires athéniens[2]. Quelques navires des Goths étaient allés jusqu'à Rhodes, d'autres jusque dans l'île de Chypre ; la plupart chargés de butin, revenus sur les côtes de Macédoine, y débarquèrent. Pendant qu'ils pillaient là encore, on brûla leurs vaisseaux, et eux-mêmes furent poursuivis.

L'année suivante, une multitude de Goths fugitifs occupait encore le mont Hémus. Claude les y attaqua et les eût aisément vaincus, si l'ardeur du pillage n'eût pris aussi à ses soldats et si deux mille d'entre eux n'eussent péri dans une surprise. Mais les malheureux Goths, traqués de toutes parts, souffrant la faim, la

[1] Claude à Junius Brocchus, gouverneur d'Illyrie. *Ibid.*, 8. V. aussi Zosim., I, 42, 43.

[2] *Excerpta ex ignoto scriptore* apud Maïum : *Scriptorum veterum nova Collectio*, t. II, Zonaras.

maladie, furent bientôt obligés de se rendre. Un chef Hérule, qu'un officier de l'empereur pressait de capituler, fit d'abord une réponse pleine de fierté : « Ami des tyrans, esclave de ton ventre, sache que je suis libre et que rien ne me manque. » Mais on prétend qu'ensuite le même chef, vaincu et forcément soumis à l'empereur, se résigna et se contenta de demander au prince de son meilleur vin afin de se réjouir avec ses compagnons. Telle était, s'il faut en croire l'anonyme byzantin qui seul nous garantit ce fait, l'esprit mobile, tantôt généreux et fier, tantôt grossier et bas de ces barbares [1].

Il put sembler alors que le monde romain allât se peupler d'esclaves goths comme, après la défaite de Persée, l'Italie s'était vue envahie par les captifs macédoniens : « La plupart de leurs rois avaient été pris ; des femmes du rang le plus illustre parmi les différentes nations barbares étaient également captives ; les provinces se remplissaient de laboureurs, de colons, de soldats barbares. Pas une région de l'Empire qui n'eût au moins en signe de triomphe un Goth prisonnier. Leurs bœufs, leurs brebis, leurs cavales depuis longtemps célèbres, quel est celui de nos aïeux qui ne les a pas connus ? » Tel est le langage emphatique de Trébellius Pollion, historien d'ordinaire peu animé, mais chaleureux panégyriste de Claude. La raison de cet enthousiasme, il ne le cache pas, c'est qu'il est sujet de Constance Chlore et que Constance Chlore est petit-neveu de l'empereur Claude. Peu importe, du reste ; la victoire était incontestablement glorieuse. C'était la

[1] *Excerpta ex ignoto scriptore* apud Maïum. Tom. II.

victoire non d'un César et d'une province, mais celle de tout l'Empire. Claude avait déjà, depuis son succès contre les Alemans, le surnom de Germanique ; le surnom de Gothique y fut ajouté par un décret du Sénat et par une acclamation du monde entier.

Du reste, sauf la tache de la persécution dont il est difficile de le laver, Claude a laissé le renom d'un sage Empereur. Selon son panégyriste, il ne porta envie à personne et ne poursuivit que les méchants. Il punit hautement la vénalité des juges, traitant avec indulgence ceux qui n'étaient qu'incapables. Il ne voulut pas souffrir qu'on lui demandât ce qu'on avait si souvent demandé à ses prédécesseurs, les biens d'un homme vivant. Lui-même, il est vrai, avait, non pas fait semblable demande, mais reçu un semblable présent des mains de Gallien ; et une femme qui avait été dépouillée de cette façon eut assez de hardiesse pour revendiquer de lui le bien que détenait injustement, disait-elle, le tribun ou le centurion Claudius. Le César Claudius eut le bon goût de ne pas s'irriter de cette revendication faite à lui-même contre lui-même : « Claude devenu empereur, dit-il, doit rendre ce qu'a pris autrefois Claude simple citoyen, moins obligé alors à respecter les lois. »

Pendant ce règne et pendant ces guerres, l'empire des Gaules et l'empire d'Orient restaient debout. — Il y a plus, Zénobie essaya par deux fois de conquérir ou d'achever de conquérir l'Egypte. Le peuple égyptien la repoussa ; les généraux de Claude la combattirent ; comment Rome se serait-elle laissé arracher sans résistance l'Égypte qui la nourrissait ? Mais un général romain une première fois vainqueur finit par se laisser

surprendre, se donna la mort, et, à la fin du règne de Claude, la reine de Palmyre était obéie sur les bords du Nil[1]. — Tétricus de son côté, après avoir vu mourir Victorina et avoir de concert avec le peuple et les soldats décerné les honneurs divins à cette libératrice de l'Occident, Tétricus voyait une insurrection se former contre son insurrection, la combattait et en triomphait. Quelques peuples de la Gaule, et, dit-on, de l'Espagne[2], depuis que le César de Rome n'était plus un Gallien, avaient imploré son aide et combattu contre le César Gaulois. Autun, assiégé pendant sept mois par Tétricus, subit les horreurs du pillage et de l'incendie; sans que Claude, appelé par la cité insurgée, pût ou voulût la secourir[3]. La guerre des Goths absorbait-elle ses ressources au point qu'il ne pût envoyer une légion dans la Gaule ? Ou bien voulait-il vivre en paix et régner de concert avec Tétricus ? On peut le croire ; sur les monnaies du César Gaulois, nous voyons son effigie d'un côté, celle de Claude de l'autre. Ne semble-t-il pas que d'un côté et de l'autre des Alpes, on était décidé à respecter également, les uns la grandeur de Rome, les autres l'indépendance de la Gaule ?

Mais le règne de Claude, militairement glorieux, politiquement sage s'il ne se fût souillé du sang des chrétiens, ce règne ne devait pas être long. La Mésie et la Thrace, parcourues par tant d'armées, dévastées par tant de pillages, étaient devenues insalubres, et la peste

[1] Zosime, I, 44.
[2] Ce retour de l'Espagne à la domination du César de Rome semble confirmé par une inscription en l'honneur de Claude le Gothique, *maximo principi nostro*, au nom du Sénat de Barcelone. (Orelli, 1020).
[3] Eumène, *Panegyr. ad Constantin.*, 4.

avait été contre les envahisseurs barbares un grand auxiliaire pour les armées romaines. Elle devait frapper aussi les Romains; Claude, après sa victoire, retournant vers le Nord pour gagner l'Italie, en fut atteint à Sirmium et mourut au milieu de ses trophées.

Depuis Septime Sévère, c'était le premier empereur mourant dans son lit. C'était aussi celui dont la gloire militaire laissait chez les peuples l'admiration et la reconnaissance la plus vive. Les hommages vinrent de toutes parts pleuvoir sur ce vainqueur si promptement enlevé à sa gloire. Il fut déifié, cela va sans dire. Nous voyons encore l'arc de triomphe qui lui fut élevé à Terni [1]. Le Sénat lui consacra, sans doute pour remplacer la statue manquée de Gallien, une statue d'or de dix pieds de haut auprès de Jupiter Capitolin, il fit placer dans la curie un bouclier d'or portant l'image de Claude. Le monde romain avait rendu à ses princes tant d'hommages de pure servitude; aimons à nous dire que cette fois les hommages qu'il rendait étaient plus sincères et un peu plus mérités.

[1] Voici l'inscription de cet arc de triomphe :

DIVO CLAVDIO GOTHICO
MAXIMO PIO FELICI VICTORI AC
TRIVMPH (atori ?) SEMPER AVGVSTO
MVNICIPI (conser ?) VATORI
AMPLIFICATORI
OB ILLVSTRIA IPSIVS GESTA
ET AMOREM IVXTA CIVES
ORDO INTERAMNATIVM
ARCVM TRIVMPHIS INSI.....
DEDICA.....
M. CLAVDIO TACIT.....
PATRO..... (Orelli, 1025).



CHAPITRE V

AURÉLIEN ET L'EMPIRE

— 270-273 —

A la mort de Claude, l'omnipotence du soldat produit son fruit ordinaire. Deux armées font chacune un empereur.

L'un d'eux est le frère du dernier prince, Quintillus. Il est doux, sage, digne, intelligent. Ne serait-il pas frère de Claude, il n'en mériterait pas moins l'empire. Rome est unanime pour lui. Soldats, sénat, peuple le proclament tout d'une voix. Il règne dix-sept jours.

La cause de cette fin si prompte, c'est qu'en Pannonie, auprès du lit de mort de Claude, sans peuple ni Sénat, une autre armée a fait un autre empereur. Elle a habillé de la pourpre son général Aurélien. La chute de Quintillus fut hâtée par sa sévérité pour la discipline militaire, à la fois si nécessaire et si impossible à établir. Fut-il tué par les soldats qui l'avaient fait prince, parce qu'il voulait être réellement leur prince? Ou, selon une autre version, faut-il croire qu'à la nouvelle de la proclamation d'Aurélien, voyant ses soldats le déserter, il les réunit, les harangua et, ne pouvant les per-



suader, se retira pour se consulter avec ses amis qui lui conseillèrent, comme le parti le plus simple, de s'ouvrir les veines ? Tant c'est une belle chose que le césarisme militaire ! Toujours est-il que tout se passa entre prince et soldats, et que, dix-sept jours, d'autres disent vingt jours, après la mort de Claude, Aurélien régnait seul en sa place [1].

Arrêtons-nous sur cet homme. Il n'est pas à dédaigner. Claude était Illyrien ; Aurélien, Dace ou Pannonien. L'empire voyait commencer une série de princes aussi peu Romains que possible par leur origine, très-peu Romains par leur éducation, nés dans les provinces du Danube, et vrais paysans du Danube; paysans et soldats, mais soldats énergiques. Les révolutions militaires cette fois rendirent à l'Empire un service qu'elles ne lui rendirent pas toujours.

Et Aurélien, si je ne me trompe, était autre chose encore qu'un soldat. Quand je songe à ce que les lieux communs de l'histoire nous ont habitués à appeler un *grand homme*, je me figure qu'il n'eût manqué à Auré-

[1] L. Domitius (Valerius ?) Aurelianus, né à Sirmium (selon d'autres en Dacie, ou plutôt en Mésie), le 9 septembre (212 ?). — Tribun militaire (sous Gordien ?), — commande les armées sous Valérien. — En 257, commande l'Illyrie et la Thrace ; — désigné consul en 258 (?). — Commande de nouveau l'Illyrie et la Thrace sous Claude. — Après la mort de celui-ci à Sirmium (août 270), il est proclamé empereur par les soldats. Surnommé, comme toujours, *pius, felix, invictus*. — Et de plus *Germanicus maximus, Guticus* (*Gothicus*) *Maximus*, *Car* (picus) *Maximus*, *Parthicus Maximus*. (Inscript. Orelli, 1028-1031), Henzen, 5631. — Consul en 271, 274, 375. — Tué en janvier 275.

Sa femme : Ulpia Severina (fille d'Ulpius Crinitus qui avait adopté Aurélien ?) — Inscriptions, Orelli, 1052. Henzen, 5552 ; et ses monnaies, dont une postérieure à la mort d'Aurélien.

Ils eurent une fille dont la postérité subsista.

V. Vopiscus *in Aureliano*, Zosime, Eutrope, etc.

Colonne milliaire, trouvée à Tain et datant de l'an 273. (Millin, *Voyage dans le midi*, chap. XXXIX, — V. aussi Orelli).



lien, pour être un grand homme, que des circonstances plus favorables. Si, au lieu d'un empire dégénéré, Aurélien avait eu à commander à une nation plus jeune, pourquoi n'eût-il pas été Alexandre ou César? Qu'étaient-ce que ces deux hommes, le dernier surtout, sinon des soldats plus habiles, plus résolus, plus ambitieux, moins gênés par leur conscience que d'autres? Aurélien eût rempli toutes ces conditions; il était de ceux qui ont, comme l'on dit, l'étoile au front, que le devoir des peuples est d'adorer, comme leur crime serait de les méconnaître. Malheureusement pour Aurélien, la postérité ne juge guère la valeur des hommes que par leur génie, et ne juge guère leur génie que par leur succès.

Voyez plutôt. — Aurélien naît sur l'extrême frontière de l'Empire romain, dans cette ville de Sirmium qui était le quartier-général des armées romaines vers le Nord. Son père est venu de Dacie ou de Mésie, on ne le sait pas bien. Sa mère est prêtresse du Soleil, des divinités de l'Empire la plus universellement adorée, qui, apportée de l'Orient, a des temples même dans les villages de la Pannonie : rappelons-nous ce sacerdoce maternel; car, chez Aurélien comme chez tous les hommes supérieurs, l'empreinte maternelle se montrera puissante. On peut dire qu'il naît soldat; dès son enfance, il ne passe pas un jour, même un jour de fête, sans s'exercer à l'arc et au javelot. Sa mère, prophétesse autant que prêtresse, reconnaît en lui un futur César, et un jour, en grondant son mari, qu'elle trouve grossier et stupide : Voilà donc, dit-elle, le père d'un empereur! Je fais grâce au lecteur de bien d'autres présages : l'ai-

gle qui enlève l'enfant de son berceau et le place sur l'autel ; le lambeau de pourpre emprunté au temple que sa mère lui met entre les mains ; un autre morceau de pourpre qui lui tombera un jour sur les épaules par accident ; une patère persane qu'on lui donnera en Orient et sur laquelle il reconnaîtra l'image du dieu Soleil que sa mère adorait en Pannonie. Remarquez seulement que tous ces présages sont en rapport direct avec le culte des dieux ; Aurélien sera essentiellement un empereur païen, païen ardent, sinon convaincu.

Il grandit, sa taille est noble et haute ; ses muscles sont vigoureux (genre de mérite que les historiens de ce temps-là apprécient beaucoup chez les empereurs et que tout à l'heure ils signalaient chez Claude). Il s'accorde les plaisirs de la table, et ne s'en accorde guère d'autres. Tour à tour soldat, centurion, tribun, son épée sort volontiers du fourreau, et, pour le distinguer d'un tribun du même nom, on l'appelle Aurélien *le fer en main*. Il arrête avec trois cents hommes une irruption de Sarmates ; il tue, raconte-t-on, jusqu'à quarante-huit ennemis de sa main le même jour, et les soldats chantent sous leurs tentes :

> Vive mille et mille fois celui qui a tué mille et mille ennemis.
> Il a versé plus de sang que jamais homme ne but de vin [1].

On chante encore après une victoire sur les Francs où sa légion a tué sept cents hommes et vendu trois cents captifs :

1 Mille, mille, mille, mille, mille, mille decollavimus,
Unus homo mille, mille, mille, mille, decollavimus,
Mille, mille, mille vivat, qui mille, mille occidit !
Tantum vini habet nemo quantum fudit sanguinis.
(Vopiscus' 6,)



Mille soldats Francs et mille Sarmates, en une fois nous avons tué ;
Mille, mille, mille, mille, mille Perses, voilà ce que nous cherchons [1].

Chef d'armée, sa sévérité est telle pour le maintien de la discipline, qu'elle fait peur aux Empereurs. « Il n'est plus de notre temps [2], » écrit Valérien qui ne veut pas lui confier la surveillance de son fils ou de peur qu'il ne soit trop dur pour ce jeune prince, ou de peur qu'il ne le forme à un commandement trop sévère. « Si tu veux être tribun, si tu veux seulement vivre, tiens le soldat en respect, » écrit Aurélien à un de ses lieutenants. Et pour le tenir en respect il ordonne qu'un soldat coupable d'adultère avec la femme de son hôte, soit attaché par les deux pieds à deux arbres flexibles dont on a rapproché les cimes ; » un signal donné, les arbres sont rendus à leur position naturelle, et chacun d'eux emporte avec lui un lambeau de l'homme déchiré.

Par cette effroyable rigueur, il protége du moins les citoyens, cruellement maltraités par ces soldats, grands électeurs de l'Empire : « Que le soldat s'enrichisse des défaites de l'ennemi, non des larmes des habitants ; qu'il dépose sa solde dans son ceinturon, non au cabaret ; qu'il soit chaste dans la maison de son hôte. Content de sa ration, qu'il ne prenne ou ne se fasse donner ni huile, ni blé, ni bois, ni sel, ni raisin [3]. »

Cette probité qu'il prescrit, il la pratique. Après avoir

1 Mille Francos, mille Sarmatas semel et semel occidimus
Mille, mille, mille, mille, mille Persas quaerimus.

2 Multus est, nimius est, gravis est, et ad nostra non jam facit tempora. *Ep. Valeriani*, apud Vopisc., 8.

3 *Ep. Aureliani* apud Vopiscum, 7.



exercé jusqu'à quarante commandements différents ; après avoir enrichi toute la Thrace des bestiaux et des captifs pris à l'ennemi ; après avoir envoyé dans la villa privée de Valérien 500 esclaves, 2000 vaches, 1000 juments, 10,000 brebis, 15,000 chevaux, Aurélien est toujours pauvre. Quand Valérien le fait consul, il est obligé de payer pour lui, « à cause de cette pauvreté qui fait sa gloire [1], » les dépenses de spectacles et de banquets que le consulat impose.

L'époque de ce consulat signale encore d'une autre façon le mérite et la pauvreté d'Aurélien. Valérien préside à Byzance une assemblée de dignitaires et de généraux de l'Empire, et là il donne à Aurélien le consulat : « La République te rend grâces, dit-il, de l'avoir délivrée de la puissance des Goths... » Aurélien remercie noblement : « Seigneur Valérien, dit-il, empereur Auguste, tout ce que j'ai fait et tout ce que j'ai souffert n'a eu qu'un but, la reconnaissance de la République et l'approbation de ma conscience. Tu m'accordes plus encore ; j'en remercie ta bonté, et j'accepte le consulat que tu me donnes. Fassent les dieux, et le soleil, le plus certain des dieux [2], que le Sénat me juge comme tu me juges. »

Alors se lève Ulpius Crinitus, parent, disait-on, de Trajan et qui va être le collègue d'Aurélien dans le consulat, chef militaire (ou, si vous voulez, duc) de la frontière d'Illyrie et de Thrace, illustre et opulent per-

[1] *Ep. Valeriani. Ibid.*, 12. Ob paupertatem quà ille magnus et ceteris major.

[2] Deus certus sol. Vopisc., 14.

sonnage, qui avait sous Valérien presque le rang d'un César. Il demande au prince la permission d'adopter Aurélien et de faire héritier de son nom, de ses biens et de son culte domestique l'indigent soldat pannonien qui est aujourd'hui son lieutenant [1].

Sous le règne de Gallien et de Claude, la réputation d'Aurélien grandit encore ; peu avant cette bataille de Naïsse qui a fait la gloire de Claude, ce prince écrit à Aurélien : « La république attend de toi les services que tu lui rends d'ordinaire... Voilà encore sur l'Hémus ces Goths que tu as jadis mis en fuite. Je te confie toute la ligne de nos frontières, toutes les armées de Thrace et d'Illyrie. Montre là ton courage accoutumé [2]. »

Tel était cet homme, qui, l'année suivante, était proclamé empereur par ces mêmes légions victorieuses à Naïsse et près de la couche où le vainqueur de Naïsse venait d'expirer. Tel il était — énergique jusqu'à la rudesse, sévère jusqu'à la cruauté, capable de quelques élans généreux, mais incapable de sacrifier son ambition à sa conscience, — manquant d'éducation, et par suite païen déterminé et superstitieux, comme en son temps les gens instruits ne l'étaient guère; trouvant néanmoins dans son bon sens assez de lumières pour comprendre, non la vérité ou la beauté, mais la puissance du christianisme, et parfois en tenir compte ; — d'un autre côté, par son éducation de Pannonien et sa vie de soldat, étranger aux grandeurs comme aux petitesses de la vie civile, aux traditions comme aux manies

[1] Vopiscus, 13-15.
[2] *Epistola Claudii ap.* Vopisc., 17.

de la vie romaine ; ennemi des voluptés, ennemi du luxe, ennemi du Sénat, contempteur de toute gloire qui ne portait pas l'épée ; — se complaisant au contraire dans une popularité vulgaire qu'il gagnait comme on la gagne toujours, c'est-à-dire en flattant le peuple, non en l'élevant ; — n'appréciant que la force et ne saluant que la force, mais sachant la conquérir. — En un mot, tout à l'opposé de Gallien qui était le patricien dégénéré, élégant, sceptique, indolent, usé, Aurélien est barbare, idolâtre, soldat démocrate, et (répétons ici le mot de M. Ampère) un paysan du Danube devenu Empereur ; « moins un bon prince, dit très-bien son historien, qu'un prince nécessaire [1]. »

A peine arrivé à Rome, où le sénat bon gré mal gré a dû le proclamer, l'occasion se présente pour lui de faire la guerre, non pas l'occasion seulement, mais l'urgente nécessité. Les armées romaines sont encore vaillantes, et les généraux jadis choisis par Valérien sont presque tous des hommes éminents ; mais telle est l'attraction des tribus barbares vers le sol romain, que l'invasion, repoussée d'un côté, reparaît immédiatement de l'autre. La digue, à peine relevée et raffermie sur un point, cède ailleurs. Il y a un an, à Naïsse, une victoire éclatante a été remportée ; 300,000 Goths ont été repoussés, refoulés, réduits en esclavage : voilà pourtant les Goths qui reparaissent en Pannonie, et il faut qu'Aurélien quitte Rome à la hâte et vienne les combattre sur le Danube. Pendant qu'il achève de les repousser, voilà un peuple germain, les Marcomans, qui,

1 « Necessario magis principi quam bono. » (Vopisc., 37.

s'apprêtant à traverser les Alpes, à son tour menace l'Italie. Il revient sur eux, bat leur arrière-garde, et, comme ils demandent la paix, la leur refuse. Mais il n'a pas remarqué que, les suivant par derrière, il leur laissait ouverts les passages vers l'Italie ; et tout en lui échappant, les ennemis pénètrent de plus en plus sur la terre romaine. Il les atteint non loin de Plaisance, et les tenant déjà pour vaincus : « Si vous voulez combattre, je suis prêt, leur fait-il dire; si vous êtes plus sages, je vous reçois au nombre de mes sujets. » « Nous n'avons jamais eu de maîtres, lui répondent-ils. Sois prêt demain et sache que tu vas combattre des hommes libres [1]. » La bataille a lieu, les hommes libres triomphent, Rome est consternée.

Elle devait l'être. Déjà sous Claude les barbares étaient arrivés jusqu'aux bords du lac de Garde et la terreur avait été grande. Maintenant ils dépassaient Plaisance, ils s'avançaient jusque dans l'Ombrie et un empereur venait d'être vaincu.

On parla à Rome d'ouvrir les livres des Sybilles, de célébrer des Amburbia et des Ambarvalia (processions sacrées à travers la ville et à travers les champs), de recourir à tous les moyens héréditaires pour calmer les dieux ou pour relever le courage du peuple. Le Sénat hésitait à proclamer si haut le danger public ; il y avait dans la curie beaucoup de sceptiques, quelques chrétiens peut-être, peut-être aussi des ennemis d'Aurélien et des hommes qui regrettaient la courte royauté de Quintillus ;

[1] Excerpta incerti auctoris apud Maï. *Scriptorum veterum nova collectio*, t, II. V. aussi Dexippe, *in Excerptis de Legationib.* Vopiscus, 18, 21, 35, 39. Zosime, I, 48, 49. Aur. Victor, *Epitom.*, 35. Eutrope, IX. 9.



il y avait aussi de zélés courtisans qui disaient qu'avec un tel empereur le secours des dieux était inutile. Le fils de la prêtresse pannonienne eut scrupule de tolérer de pareilles adulations : « Êtes-vous donc dans une église chrétienne et non dans un temple des dieux, écrivit-il de son camp, que vous hésitiez à consulter les livres sybillins ? Voulez-vous, pour satisfaire les dieux, des captifs d'une nation quelconque [1] ? Voulez-vous des victimes à prendre dans les étables impériales ? Je vous les offre avec joie. » Le Sénat se jeta donc, par ordre de l'empereur, en plein paganisme ; les livres sacrés furent ouverts, et on y lut comme toujours le détail des cérémonies à accomplir. Ces cérémonies furent entre autres des sacrifices offerts en certains points des routes qui aboutissaient à Rome, afin que ces points fussent infranchissables aux barbares. Ce furent aussi (on doit le croire d'après la lettre du prince) des immolations humaines ; selon l'usage antique que Domitien avait encore pratiqué et qu'Hadrien avait pu interdire, non abolir; il y eut quelques Grecs, Gaulois, Germains ou autres, enterrés vivants, au Forum ou ailleurs, pour faire plaisir aux dieux, nous pouvons bien dire ici, aux démons.

Quoi qu'il en soit, les barbares furent vaincus, cette fois encore ; il était temps. Ce fut sur les bords du fleuve Métaure, entre Fano et Pesaro, à cinquante lieues de Rome environ, qu'Aurélien les rencontra. Il les battit une seconde fois dans leur retraite auprès de Pavie, et l'Italie fut délivrée.

Délivrée oui, mais pour un moment ! Car, avant l'an-

[1] Cujuslibet gentis captivos. *Ep. Aureliani apud* Vopisc., 20.



née écoulée (271), Aurélien était en Pannonie, combattant les Vandales ; et après les avoir vaincus, avoir conclu avec eux la paix, selon le vœu de son armée, s'être fait donner, à titre d'ôtages, les fils de leurs deux rois, avoir enrôlé deux mille de leurs cavaliers dans l'armée romaine, après avoir fait reconduire courtoisement l'armée ennemie jusqu'au delà du Danube, il était surpris cette fois encore par la nouvelle d'une invasion en Italie. C'étaient les Juthunges, autre peuple germanique, qui suivaient la route tracée sous Gallien par les Alemans, l'année précédente par les Marcomans. Ils se retirèrent du moins assez promptement pour que l'historien se dispense d'en parler davantage ; et Aurélien, César depuis moins de deux ans, vainqueur déjà dans quatre guerres contre quatre peuples différents, fit dans Rome sa troisième entrée.

C'étaient de glorieuses victoires, mais quelle faible sécurité elles donnaient pour l'avenir ! Trois fois en deux années l'enceinte des Alpes avait été forcée, les plaines de la Cisalpine avaient été inondées par ces infatigables barbares que les échecs ne décourageaient pas ; le sol italien avait été ravagé; Rome menacée de près. Aurélien songea à la fortifier. Depuis bien des siècles, elle n'avait plus d'enceinte; le vieux *pomærium* de Servius Tullius, dépassé de toutes parts par les agrandissements de la ville, tombait en ruines ou se perdait entre les édifices qui avaient poussé autour de lui comme de jeunes arbustes autour d'un vieux tronc décapité ; ce n'était plus qu'une enceinte tout intérieure, purement légale, sacerdotale, historique ; les passants ne s'en doutaient pas, encore moins eut-elle arrêté un ennemi. Chose triste et

qu'on a peine à croire! pendant que l'empire romain s'étendait encore jusqu'au Danube ; que les passages des Alpes devaient être fortifiés et gardés par les légions ; que la Méditerranée demeurait toute romaine ; que les monarchies momentanément démembrées de l'Empire des Césars n'étaient certes pas aggressives, il fallut enfermer Rome afin de la rassurer contre des peuplades nombreuses et vaillantes, il est vrai, mais dépourvues de richesses et de science militaire, et qui avaient pour demeure les forêts de la Souabe ou celles de la Bohême! Tant la destinée de Rome la faisait pencher vers son déclin ! Tant sa puissance militaire était déchue! ou plutôt tant l'impulsion était forte par laquelle la Providence poussait vers le Midi ces peuples du Nord destinés à châtier Rome et à faire une Europe chrétienne !

L'enceinte tracée autour de Rome par Aurélien avec l'avis du Sénat et qui fut terminée, une dizaine d'années après, par Probus, est, au moins sur la rive gauche du Tibre, celle que nous voyons aujourd'hui. Elle servit peu. Cent trente ans après, n'ayant pas été attaquée par l'ennemi, elle était néanmoins en ruines, et il fallut la refaire à la hâte à une époque où l'Empire était plus menacé que jamais. Et puis, au bout de cinq ans, malgré l'enceinte, les Goths, ce même peuple que Claude et Aurélien avaient vaincu, entraient dans Rome et la saccageaient pendant trois jours. Un empire comme l'empire de Rome peut-il rester debout quand sa capitale est, je ne dirai pas prise, mais seulement assiégée [1] ?

[1] Malgré l'avis contraire de Nibby, il me paraît raisonnable d'identifier, comme on le fait généralement, l'enceinte de Rome tracée par Aurélien avec celle qui fut restaurée en 404 par Honorius, et qui, en grande partie, forme l'enceinte



Un peu rassuré contre les attaques du dehors, il était temps pour Aurélien de penser aux affaires du dedans; aux rameaux éloignés de l'empire qui demeuraient toujours détachés du tronc; au centre lui même, Rome, dont toute l'obséquiosité ne satisfaisait pas l'absolutisme défiant de son prince. Était-ce seulement haine du soldat contre la toge, de l'Illyrien contre le Romain, du paysan contre les sénateurs, du païen contre les sceptiques, de l'élu de Sirmium contre ceux qui à Rome avaient élu un autre César? L'hésitation du Sénat à consulter les livres sacrés pesait-elle toujours sur la conscience païenne d'Aurélien? Y avait-il quelque complot ou quelque ombre de complot? Y avait-il eu quelque émeute ou quelque commencement d'émeute? Toujours est-il qu'Aurélien était rentré dans Rome, mécontent de Rome et du Sénat, et Aurélien n'était pas homme à refuser satisfaction à ses méfiances. Aussi « homme excellent d'ailleurs[1] », comme veut bien le dire son historien, ne se fit-il pas faute de proscrire à la façon de Tibère. Des citoyens distingués, des sénateurs furent dénoncés, accusés, jugés, condamnés, pour des causes légères et sur la déposition parfois d'un seul témoin et d'un té-

actuelle. L'inscription même d'Honorius, qui parle d'une restauration et non d'une construction nouvelle, prouve que le tracé n'en a pas été changé (*ob instauratos urbi æternæ muros, portas ac turres*). Et comment une enceinte beaucoup plus vaste, telle qu'on suppose celle d'Aurélien, serait-elle tombée tout entière, sans qu'il en subsistât de traces aujourd'hui? Vopiscus, il est vrai, semble indiquer une enceinte beaucoup plus étendue que celle d'Honorius, quand il parle d'un périmètre de près de cinquante milles (*et quinquaginta prope millia murorum ejus ambitus teneant*, 21). Mais cette enceinte de cinquante milles (50,000 pas romains, c'est-à-dire environ 74 kilomètres) est topographiquement inadmissible, et il faut, d'après une explication très-probable, sous-entendre *pedum*, et non *passuum*, 50,000 pieds, 14 ou 15 kilomètres, ce qui est à peu près l'enceinte actuelle.

[1] Vir alias optimus. Vopisc., 21. Voyez aussi sur ces proscriptions Zosime, (1, 49), qui nomme trois des sénateurs proscrits.



moins méprisable. Aussi « cet excellent prince, reprend le même historien, commença-t-il à être redouté et non aimé, » et il ajoute : « c'était un bon médecin, mais qui traitait rudement son malade [1]. »

Rome tranquille de façon ou d'autre, il fallait songer à reconquérir l'Empire. La royauté occidentale de Tétricus, la royauté orientale de Zénobie avaient été acceptées jusque-là et par Claude et par Aurélien lui-même. Les monnaies de Tétricus, celles de Zénobie et de ses fils, portent leur effigie d'un côté, de l'autre celle de l'empereur régnant à Rome[2]. C'était un empire romain partagé en trois branches, et qui eût été plus fort peut-être de leur libre accord que de leur union forcée. Mais ainsi ne l'entendait pas l'esprit unitaire et despotique du soldat pannonien devenu empereur ; et refaire à lui seul cet empire que le Sénat et les Césars n'avaient fait qu'avec des siècles, était une tâche qui souriait à son orgueil.

Il s'avança donc vers l'Orient (272) cachant probablement ses desseins à Zénobie, plus que jamais souveraine au nom de ses deux plus jeunes fils, (l'aîné venait de mourir). Du reste, Aurélien n'allait pas être de sitôt en face d'elle. Il y eut vers cette époque un Septimius que l'armée de Dalmatie fit empereur. Il y eut de plus les infatigables Goths, acharnés à ravager et à se faire

[1] Timeri cœpit optimus princeps, non amari ;..... bonum quidem medicum, sed mala ratione curantem, 5, *ibid.*

[2] Dans la quatrième année de son règne (270), Athénodore (Ouaballath), fils de Zénobie, est qualifié : *Vir consularis, imperator, dux* (στρατήγος) *Romanorum*. Ses monnaies le représentent face à face avec Aurélien, tous deux couronnés de lauriers. Sa tête est celle d'un enfant. Exergue: Αυρηλιανος, Αθηνοδωρος. (M. de Saulcy, *Année archéologique*, novembre, 71).

battre, et qui, des bords du Dniester où Aurélien les avait refoulés, étaient revenus par leur route accoutumée jusque dans l'Illyrie et la Thrace. Septimius, comme il arrivait souvent, fut bientôt tué par ses soldats. Quant au peuple goth, son roi Cannabas ou Cannebald fut poursuivi par Aurélien au delà du Danube, perdit cinq mille hommes et livra des centaines de prisonniers et d'ôtages. Parmi ces tués et ces captifs étaient des femmes, vêtues comme les hommes et combattant comme eux. D'autres femmes, de sang noble ou de sang royal, faites prisonnières, furent gardées avec soin; Aurélien, qui pensait à tout, ordonne dans une lettre qu'on ne les disperse point, mais qu'on les fasse vivre à la même table pour que leur entretien soit et meilleur et moins coûteux. Il marie, en payant sa dot et son trousseau, la vierge royale Hunila, à un de ses généraux, Bonosus, parce que celui-ci, grand buveur, mais aguerri contre l'ivresse, se fera dire dans le vin le secret des princes goths devenus ses parents par alliance [1].

Aurélien fut libre alors de marcher contre l'Asie. Était-il provoqué par des efforts de Zénobie pour s'assujettir de nouvelles provinces? Ou au contraire ne faisait-il que démasquer par une éclatante rupture un projet depuis longtemps conçu [2]? Toujours est-il qu'il envahit l'Asie-Mineure. Tyane en Cappadoce fut une des villes qui lui résistèrent. C'était la ville natale du prophète-dieu Apollonius, célèbre de son vivant, plus célèbre encore depuis sa mort. L'armée romaine tenait à

[1] *Ep. Aureliani ap.* Vopiscum *in Firmo et Bonoso*, 15.
[2] V. Zosime, I, 49, et au contraire Vopiscus, 22 et s.

se rendre maîtresse de cette cité opulente, et, l'obstination de sa résistance irritant Aurélien, il jura qu'une fois vainqueur, il n'y laisserait pas un chien vivant. La ville, trahie par un de ses concitoyens, fut protégée par son dieu. Le traître Héraclammon indiqua à Aurélien un monticule ardu qui dominait la cité, et du haut duquel il lui suffirait de montrer au soleil sa pourpre impériale pour désigner à ses soldats le chemin qu'ils devaient suivre et pour faire comprendre aux citoyens qu'ils étaient vaincus. Mais aussi, ce jour-là ou la veille, raconte-t-on, Aurélien avait vu apparaître dans sa tente le visage bien connu du dieu Apollonius : « Si tu veux vaincre, avait dit le fantôme, épargne mes concitoyens. Si tu veux vaincre, épargne les innocents ; sois clément si tu veux vivre. » Aurélien vainqueur rendit à chacun ce qu'il devait. Tout en profitant de la trahison d'Héraclammon, il le laissa tuer par ses soldats : « Je n'aime pas les traîtres, dit-il ; il ne m'eût pas été fidèle celui qui a livré sa patrie [1]. » A Apollonius, au contraire, il promit un temple et des statues ; il fit mieux, et pour obéir à Apollonius, il se montra désormais plus clément. Quant à la ville, lorsque les soldats toujours irrités lui rappelèrent son serment : « Eh bien ! dit-il, tuez tous les chiens. »

Aurélien approchait ainsi de la contrée qui faisait la force de Zénobie, et ce fut devant les murs d'Antioche qu'il se rencontra avec cette reine pour la première fois. La cavalerie palmyrénienne, plus habile, mais plus pesamment armée que la cavalerie romaine, s'épuisa à

[1] *Ep. Aureli. apud* Vopisc., 23.



poursuivre un ennemi qui fuyait à dessein, et pendant ce temps l'infanterie fut défaite. Capitale romaine de la Syrie, Antioche était toute pour Aurélien ; Zénobie ne put y rentrer pour une nuit qu'en se disant victorieuse et montrant, à ce que l'on raconte, un prétendu Aurélien son prisonnier. Le lendemain, tout s'éclaircit ; Zénobie était en fuite, et Aurélien entra dans la ville au milieu des acclamations joyeuses[1]. Il n'oublia pas cependant le précepte d'Apollonius, et publia une amnistie, grâce à laquelle bien des fugitifs revinrent autour de lui, bien des cœurs se rattachèrent à sa cause.

Puis il avança encore, et, dans les plaines d'Émèse, il se rencontra de nouveau avec l'armée de Zénobie commandée par elle et par Zabdas (Zabaï), son général et son parent[2]. Zénobie avait soixante-dix mille hommes. Au premier choc, la cavalerie romaine fut mise en déroute ; mais Aurélien, païen dévot, avait toujours les dieux pour lui. Nos lecteurs se rappellent peut-être et les romains connaissaient bien le dieu d'Émèse, Élagabale, cette pierre brute qui, je ne sais pourquoi, représentait le soleil et qui avait été apportée de Rome par un de ses prêtres devenu empereur.

Par sa dévotion au soleil, Aurélien avait déjà gagné les habitants d'Émèse. Quant on se battit près de cette ville, le dieu, sous une forme ou sous une autre, serait

[1] Zosime, I, 51.

[2] Ce personnage était homonyme et par conséquent parent de Zénobie, ainsi que Zabda, le général qui avait conquis pour elle l'Égypte (v. ci-dessus p. 88). Voyez deux inscriptions des deux *Septimii*, Zabda général en chef, et Zabbaï général de Thadmor, l'une (août 271), en l'honneur de « *septimius* Odénath, roi des rois, regretté de la patrie tout entiere », l'autre en l'honneur de « *Septimia* Batzebinah (Zénobie), pieuse et juste reine, leur souveraine », — (Vogué, 28 et 29). Voyez Vopiscus *in Aurel.*, 25. Trebellius *in Claudio*, 11.

apparu aux Romains pour les encourager, aux ennemis pour les épouvanter. Zénobie fut rejetée vers Palmyre ; Aurélien, entré dans Émèse où la reine lui laissait un abondant butin, alla au temple, reconnut le dieu qui lui était apparu dans le combat, le combla de ses actions de grâces et de ses largesses.

Une dernière lutte devait avoir lieu, lutte décisive et dont l'issue aurait pu hâter de plusieurs siècles la transformation du monde. Entre Zénobie à moitié chrétienne et Aurélien païen plus sérieux qu'aucun des princes qui l'avaient précédé; entre Rome despotique et l'Orient émancipé; entre l'onnipotence césarienne et l'indépendance des peuples, que fut-il arrivé si le Christianisme et la liberté avaient vaincu ?

La lutte fut longue et le succès coûta cher au vainqueur. Aurélien eut d'abord à traverser le désert et à combattre, non sans péril, ces tribus arabes que les Romains appelaient des brigands syriens. Puis, quand il vit s'élever au milieu des sables cette magnifique reine du désert dont les ruines nous frappent encore d'admiration, il comprit bien vite quel grand capitaine il avait à combattre. Depuis longtemps, Zénobie, avec un soin admirable, avait tout combiné pour la défense de cette cité dont elle avait fait la capitale de l'Orient. Les flèches, les machines de guerre y étaient en abondance. Chaque portion de muraille était défendue par trois ou quatre balistes destinées à lancer des javelots ; d'autres machines lançaient du feu. Zénobie avait des auxiliaires sarrasins et arméniens; la royauté palmyrénienne, ennemie d'abord des rois de Perse, avait été forcée par l'hostilité de Rome de se réconcilier avec eux, et le suc-

cesseur de Sapor[1], touché de la grandeur du génie de Zénobie, envoyait des troupes à son secours. « On se raille de moi à Rome, écrivait Aurélien, parce que je fais la guerre contre une femme. Croit-on que Zénobie combatte seule contre moi ?... Et fût-elle seule, sachez que, lorsqu'elle combat, ce n'est plus une femme... Mais j'espère que les dieux viendront en aide à la république romaine à laquelle ils n'ont jamais manqué [2]. »

Il essayait même de faire fléchir cette fière ennemie ; il écrivait : « Aurélien, empereur du monde romain, conquérant de l'Orient, à Zénobie et à ses alliés. — Tu aurais dû faire de toi-même ce que ma lettre te prescrit. Rends-toi et je t'assure vie sauve et amnistie. Tu pourras vivre avec ta famille, là où la sentence de l'illustre Sénat aura fixé ton séjour. Remets au trésor romain tes pierreries, tes lingots d'argent et d'or, tes étoffes de soie, tes chevaux, tes chameaux. Les Palmyréniens conserveront tous leurs droits [3]. »

Voici la réponse : « Zénobie reine de l'Orient à Aurélien Auguste. — Ce que tu me demandes, personne jusqu'ici n'a osé me le demander par écrit. C'est par le courage qu'il faut vaincre. Tu veux que je me rende. Ne sais-tu pas que Cléopâtre a mieux aimé mourir que de vivre après sa défaite, même honorée? J'attends les secours de la Perse, des Arméniens et des Sarrasins. Les brigands de la Syrie t'ont déjà vaincu ; Que sera-ce quand toutes les forces de mes alliés seront réunies ? Il faudra que tu fasses fléchir cet orgueil avec lequel tu

[1] Varanes (Berham), dit le Bienfaisant, fils de Sapor, régna jusque vers 276 ou 279. Entre lui et Sapor, avait régné son frère Hormisdas (Hormouzd). 271-272 ?
[2] *Ep. Aureli. apud* Vopisc. 27.
[3] *Ibid.*, 26.

demandes ma soumission comme si tu étais partout vainqueur[1]. »

Aurélien bondit de colère. A tout prix, il lui fallait vaincre cette femme. Son armée ne le suivait qu'à grand' peine à travers le désert ; les provinces voisines eurent ordre d'apporter des vivres dans cette plaine sablonneuse où tout manquait aux soldats. Les troupes perses furent arrêtées dans leur marche et rejetées au loin. Les Sarrasins et les Arméniens séduits ou effrayés abandonnèrent la cause de Zénobie. Le siége de Palmyre fut cependant long et rude ; Aurélien y fut blessé d'une flèche ; et lorsqu'après un échec il essaya de nouveau de faire plier le courage de Zénobie, il reçut cette réponse : « J'ai peu perdu dans le combat ; tu ne m'as tué que des Romains[2]. » Mais enfin la fortune romaine l'emporta ; les vivres manquèrent dans la ville assiégée.

Alors, pour se soustraire aux outrages de la captivité, Zénobie, après un dernier conseil tenu avec ses généraux, sortit secrètement de la ville, montée sur une chamelle et cherchant à gagner la frontière de Perse. Elle arriva jusqu'à l'Euphrate et était déjà embarquée pour le traverser ; des cavaliers romains envoyés à sa poursuite la saisirent. On la mena devant le prince: « Te voilà donc, Zénobie, lui dit-il, toi qui as osé insulter un empereur romain. » — « Je te reconnais pour empereur, » répondit-elle, avec fierté mais non sans adresse, « toi qui m'as vaincue. Mais un Gallien, un Auréolus et tant d'autres n'ont jamais été pour moi des princes ; Victorina seule m'a paru me ressembler, et si la

[1] *Ep. Zenobiæ. Ibid.* 27.
[2] Ignotus auctor apud Mai. *Scriptor. veter. nova collectio*, t. 2.

distance l'eût permis, je lui eusse proposé de régner ensemble. »

C'est de retour à Emèse qu'Aurélien prononça son arrêt sur le sort de Zénobie, sur celui de ses partisans, sur celui de Palmyre. La ville fut respectée. Aurélien se contenta des immenses trésors de Zénobie et laissa, pour un temps du moins, la vie et la liberté aux habitants de Palmyre. Mais pour les généraux et les conseillers de la reine, malgré l'avis du dieu Apollonius, l'empereur fut impitoyable et les livra à la mort. Une de ces victimes fut l'illustre Longin, dénoncé, s'il faut en croire le byzantin Zosime, par Zénobie elle-même comme auteur de la lettre qui avait si profondément irrité Aurélien. Longin n'était pas un rhéteur vulgaire. Comme Zénobie, il avait appris à connaître et à admirer les Livres saints [1], et tout le monde sait de quelle manière, après avoir montré la divinité si singulièrement ravalée par les fables homériques, il admire le langage sublime de Moïse. A la fin de son livre, il fait parler un philosophe qui ose attribuer à la chute de la liberté hellénique la disparition de la haute éloquence : « Un homme né dans la servitude, dit-il, est capable des autres sciences; mais un esclave ne sera jamais orateur. Son génie est toujours comprimé, et, comme dit Homère :

Le même jour qui met un homme libre aux fers
Lui ravit la moitié de sa vertu première. »

[1] Voyez le célèbre passage du *Traité du sublime* (si toutefois ce livre est de Longin), où il cite « le législateur des Juifs, qui n'était pas un homme ordinaire et qui avait bien conçu la grandeur et la puissance de Dieu », tandis qu'il vient de relever l'*indécence* et l'*impiété* de plusieurs des fables homériques : « Homère, a-t-il dit, semble s'être efforcé de faire des hommes des dieux et des dieux des hommes. » (Ch. 7).



Longin mourut, nous dit-on, courageux et consolant ses amis indignés.

Restait Zénobie. Les soldats, lâchement honteux d'avoir eu tant de peine à vaincre une femme réclamaient son sang avec de bruyantes clameurs. Aurélien eut un plus noble orgueil; il reconnut, comme il l'écrivait plus tard au Sénat, que cette femme, en gardant pour elle et pour ses fils l'empire d'Orient prêt à tomber entre les mains des Perses, avait rendu un immense service à la République romaine [1]. Mais il ne résista pas à la puérile vanité de traîner à la suite de son char l'héroïne de l'Orient, et il la réserva comme une belle victime pour orner la pompe du Capitole.

Ensuite, comme si toute guerre fût terminée, Aurélien partit pour Rome, suivi de son armée et de ses prisonniers; il traversa toute l'Asie, et, par une cruauté d'autant plus lâche qu'elle était plus tardive, en passant le Bosphore, il y fit noyer les derniers survivants des amis de Zénobie. Mais il était dit que la guerre naîtrait sous ses pas. On ne voyageait pas dans cette malheureuse Thrace sans y rencontrer quelque invasion de barbares; des guerriers du peuple Carpe (peuple germain entre les monts Carpathes et le Danube), y étaient venus piller et se faire vaincre par Aurélien.

Et de plus, s'il rencontrait la guerre devant lui, il la laissait derrière lui. Il sut bientôt que Palmyre s'était révoltée, qu'elle avait tué le commandant laissé par lui, qu'elle avait sollicité le gouverneur de Syrie de se proclamer Auguste, que, sur son refus, elle avait proclamé

[1] *Ep. Aurelian. apud* Trebell. Poll. *in Zenobia.*

un Achillée, parent de Zénobie [1]. Cette grande et opulente cité, placée sur les frontières de l'Empire et par son commerce liée avec des nations indépendantes, avait trop goûté, sous Odénath et sous Zénobie, de la souveraineté et de la liberté ; elle ne savait plus plier sous le ceps de vigne du centurion romain. Rien n'était donc fait, la guerre d'Asie était à recommencer.

Elle ne fut pas longue, du reste, et les représailles furent terribles. Aurélien les raconte lui-même : « Nous n'avons pas besoin, dit-il, que le glaive sévisse davantage. Il y a assez de Palmyréniens tués. Nous n'avons pas épargné les femmes ; nous avons tué des enfants ; nous avons égorgé des vieillards, massacré des paysans... Le peu qui reste doit avoir été corrigé par le châtiment de la multitude qui a péri... » Après cet affreux massacre, il croit ne devoir de réparation qu'à son dieu soleil dont le temple à Palmyre avait été pillé par ses soldats ; il ordonne qu'on le rétablisse dans son état primitif : « Tu me feras, écrit-il à son lieutenant, tu me feras plaisir à moi et aux dieux. » Et, comme sans doute tous les prêtres de Palmyre ont péri, il demande au Sénat d'envoyer un pontife pour faire la dédicace du temple [2] : sollicitude vraiment touchante ! Le temple resta debout, mais la ville tomba pour ne plus se relever, et sa ruine dut entraîner bientôt celle du temple. Aujourd'hui la ville qui a trois lieues de circonférence, le temple qui forme un carré de huit cents pieds, sont de magnifiques ruines semées de quelques huttes où habitent des Arabes.

[1] Vopiscus *in Aurel.*, 31. Zosime l'appelle Antiochus, I, 60.
[2] *Epist. Aurelian. apud* Vopisc., 31.



Mais loin de Palmyre révoltée, l'Égypte n'obéissait pas encore. Elle avait été enlevée par Zénobie à Gallien, et les monnaies de cette reine prouvent que sa souveraineté fut reconnue à Alexandrie. D'accord avec elle, Firmus gouvernait l'Égypte. On le peint comme un géant (on le surnommait Cyclope), au corps velu, au visage noir quoique le reste de la peau fût blanche, aux cheveux crépus, au front sillonné de cicatrices : et on ne manque pas de remarquer qu'en un jour il dévorait une autruche; que, couché à terre ou plutôt soutenu sur ses mains, sa poitrine supportait une enclume sur laquelle on frappait (tels sont les précieux détails dont les annalistes du temps enrichissent leurs récits). Mais ce qui est plus important, ce qui caractérise et sa domination et le pays où elle s'exerçait, Firmus n'était pas un chef militaire et ne régnait pas, comme tant d'autres, en vertu de la prépondérance du soldat, Firmus était un commerçant, reconnu pour chef d'une contrée commerçante. Il avait entre les mains tout le trafic entre l'Empire romain et les Indes, qui se faisait par l'Égypte et la mer Rouge, surtout depuis que la domination des Sassanides rendait plus difficile la route par les fleuves et le golfe Persique. De nombreux vaisseaux marchands parcouraient pour lui la mer Rouge, le golfe Persique, la mer des Indes; et on a pu lui attribuer [1] la rédaction du *Périple de la mer Erythrée*, sorte de guide du navigateur romain dans ces parages. On lui rapportait de ces contrées lointaines les parfums et la soie; il y en-

[1] C'était l'opinion du savant M. Reinaud. Mais elle me paraît réfutée par M. Vivien de S. Martin (*le Nord de l'Afrique*), qui fixe la date du *Périple* au temps de Domitien.



voyait le papyrus d'Égypte qu'il fabriquait en telle abondance, qu'avec le prix de ses magasins il eût pu, disait-il, lever une armée. Ce marchand, qu'il ait pris ou non la pourpre et le titre d'Auguste [1], n'était que le *stadhouder* d'une république marchande, la gouvernant comme on gouverne un état libre. Déjà on avait vu son prédécesseur Émilien préparer une expédition à la fois militaire et commerciale pour ouvrir pleinement aux produits égyptiens les ports de l'Inde. Tant il est vrai que ces révolutions provinciales et ces empereurs provinciaux étaient au fond une résurrection des peuples sujets de Rome, tendant à se reconstituer chacun selon ses mœurs, son génie, ses intérêts !

Mais la défaite de Zénobie entraînait celle de Firmus. Il avait accueilli les partisans vaincus de Zénobie, et bientôt Aurélien ou ses lieutenants vinrent lui en demander compte. Le vieux génie militaire des Romains triompha, non sans quelque peine, de la récente liberté égyptienne. Le général romain Probus, futur empereur, fut sur le point de tomber aux mains de l'ennemi ; il finit cependant par triompher, et Firmus fut réduit au suicide [2]. « Ce brigand égyptien, écrit Aurélien au peuple romain, pour tout dire en une parole, nous l'avons mis en fuite, assiégé, torturé, tué. Vous n'avez plus rien à craindre, fils de Romulus. Livrez-vous aux jeux, aux spectacles, aux plaisirs ; les affaires me re-

[1] Vopiscus (*in Firmo*) fait dire à deux savants de ses amis : *Firmum...... purpura usum et percussa moneta Augustum vocitatum..* ἀυτοχράτορα *in edictis vocitatum.* Mais ailleurs (*in Aureliano*, 32), *sibi Ægyptum sine insignibus imperii, quasi esset libera civitas, vindicavit.* Il y a une monnaie au nom de « l'empereur M. Firmius » grecque d'Alexandrie, datée de l'an 1er de son règne. Mais elle est tenue pour douteuse.

[2] V. Vopiscus *in Firmo. Id. in Aureliano.*, 32. *In Probo*, 9 ; dans ce dernier passage, il donne à Zénobie le nom de Cléopâtre.

gardent. Je ferai en sorte que désormais nulle sollicitude n'arrive jusqu'à Rome [1]. »

Il y avait cependant bien près de Rome, sinon une cause de sollicitude, du moins une grande ombre à la gloire d'Aurélien et une protestation contre l'universalité de son pouvoir : l'Empire d'Occident encore debout sous la domination de Tétricus. Mais la domination de Tétricus n'était plus appuyée par l'ascendant de Victorina. Il semble que l'insurrection des peuples à cette époque eût besoin d'être soutenue par ce quelque chose de divin que les Germains reconnaissaient dans la femme : la liberté de l'Orient était tombée avec Zénobie; celle de l'Occident était en danger depuis la mort de Victorina. Tétricus, César pacifique, sénateur fatigué de l'indiscipline des soldats, commençait à gémir d'être César, devenait l'ennemi de son propre empire, et il écrivait secrètement à Aurélien :

Invincible guerrier, viens et délivre-moi [2].

Ses légions au contraire tenaient fermement à l'empire des Gaules. Mais tumultueuses, indisciplinées, livrées à un certain Faustinus adversaire de l'empereur, leur passion servait mal la cause de l'indépendance. Un marché honteux fut conclu par Tétricus aux abois. L'empereur livra son empire et le général trahit son armée. Aurélien, revenu en Occident avec une incroyable promptitude, passa les Alpes, pénétra dans les Gaules et livra bataille aux légions du Rhin dans les plaines de

[1] Ego efficiam ne sit aliqua sollicitudo romana. Vacate ludis ; vacate circensibus. Nos publicæ necessitates teneant ; vos occupent voluptates. *Ep. Aurel. ap.* Vopisc. *in Firmo*, 7.
[2] Eripe me his, invicte, malis.



Chalons. Au milieu du combat et comme l'armée gauloise déployait sa valeur accoutumée, Tétricus, son chef, passa à l'ennemi. Cette armée sans général fut bientôt vaincue, et la Gaule, l'Espagne, la Bretagne rentrèrent d'un seul coup sous la domination romaine. On est étonné d'avoir à raconter en quatre lignes une aussi grande révolution.

Certes, pour les contemporains qui apprécient le mérite par le succès et pour la postérité elle-même qui ne juge guère autrement, c'était une grande gloire que celle d'Aurélien. Si la victoire est le génie, et si le génie est la vertu, quel grand homme que le fils de la prêtresse pannonienne ! Il régnait depuis quatre ans à peine; et pendant ces quatre ans, il avait sauvé l'Italie prête à périr, délivré la Pannonie, l'Illyrie, la Mésie, la Thrace, la Grèce de ces invasions de barbares éternellement renaissantes ; il avait poursuivi les Goths jusque non loin du Dniester ; il avait traversé en combattant toute l'Asie-Mineure et la Syrie, atteint Palmyre au fond de son désert et par deux fois il l'avait écrasée ; il avait soumis l'Égypte, de l'Égypte bondi dans la Gaule ; et par une seule bataille il rendait à Rome trois grandes nations qui avaient cessé de lui obéir. En ces quatre ans de guerre, il avait parcouru les armes à la main autant de pays que César l'avait fait avant lui, que Napoléon le fit après lui, dans les quatorze ou quinze années de leur vie militaire. Pour ceux qui se prosternent devant la beauté des grands empires, quelle admirable chose que d'avoir reconstruit en quatre années cet Empire romain, dont la construction première avait demandé au moins quatre siècles à de si grands hommes de guerre

et à une nation si grande; d'avoir passé le niveau romain sur l'héroïsme d'une Zénobie, sur le vieux renom d'un Tétricus, sur la fierté des peuples gaulois, sur l'indépendance des tribus du désert, sur l'orgueil des légions révoltées, sur les espérances de liberté de cinquante nations; d'avoir, en un mot, fait rentrer dans l'uniformité, le silence et l'immobilité de la vie romaine toutes ces fantaisies provinciales qui avaient eu l'audace de se produire et l'entêtement de se défendre [1] ! Quel avenir cette victoire promettait-elle au monde civilisé ? On ne s'en inquiétait guère; puisque les peuples étaient vaincus, les peuples avaient eu tort; puisque l'empire était rétabli, l'empire était le salut du monde. Le vulgaire (et le vulgaire c'est nous tous, contemporains et postérité), le vulgaire a des mesures vulgaires; il mesure la beauté d'une statue à la toise et la gloire d'un empire à la lieue.

Aussi fut-ce un magnifique spectacle pour la badauderie romaine, et, s'il est permis de dire ce mot, pour l'éternelle badauderie de l'histoire, que le triomphe d'Aurélien revenant des Gaules après avoir fait en vainqueur le tour entier du monde romain. En avant marchaient vingt éléphants, plusieurs centaines d'animaux apprivoisés venus de Lybie et de Palestine (on remarque ici qu'économe au milieu de ses magnificences, Aurélien aussitôt après fit des cadeaux de ces animaux afin de ne pas grever le trésor public de leur entretien), quatre

[1] « Aurélien ne fut inférieur ni à Alexandre le Grand ni au dictateur César. En trois ans il reconquit le monde romain envahi, tandis qu'Alexandre a eu treize ans pour pousser jusqu'aux Indes ses merveilleuses victoires, que César a mis dix ans à soumettre les Gaules, quatre ans à terminer la guerre civile. » — Aurel. Vict., *Epitome*.

tigres, des girafes, des élans, d'autres animaux encore, classés par espèces; et, pour en finir avec les êtres réduits en servitude, huit cents paires de gladiateurs. — Ensuite marchaient trois chars royaux venus de l'Orient : celui d'Odénath orné de pierres précieuses, d'argent et d'or; un autre donné à Odénath par le roi de Perse; un dernier que Zénobie s'était fait faire et sur lequel, disait-on, elle avait compté venir à Rome (Zénobie hélas! n'était pas dans son char, elle était derrière le char de son vainqueur). Mais ces trois véhicules royaux ne valaient pas celui qui portait Aurélien lui-même. Plus grossier et moins brillant sans doute (car il était l'œuvre des Goths et il avait appartenu à leur roi), il était traîné par quatre cerfs apprivoisés, digne char triomphal du paysan pannonien vainqueur des Goths. Comme pour s'affranchir davantage de la tradition romaine, cet empereur demi-barbare portait le diadème sur la tête, et sur les épaules un vêtement orné d'or et de pierreries. C'était bien Aurélien, ce n'était pas Rome qui triomphait ce jour-là du monde vaincu.

Puis venaient en nombre infini des hommes de toutes les nations. La fortune de la guerre ou les relations de la paix les avaient amenés de tous les points cardinaux: de l'Afrique, des Blemyes (peuple qui au temps de Pline appartenait à la fable)[1]; de l'Asie, des Arabes, des Bactriens, des Perses, même des Indiens; ceux-là, envoyés par leurs princes pour vénérer Aurélien, portaient dans leurs mains des présents destinés au César de Rome.

[1] Pline, V. 8. Solin, 32. Vopiscus in Aurelian. Vopiscus nomme en outre des Axumites (côte ouest de la mer Rouge), des *Saraceni* (Nord de l'Arabie), des Ibères (Géorgie), des Arabes Eudæmones (Arabie heureuse).



Mais d'autres étaient des captifs : des bords du Danube, du Dniester, du Rhin, étaient venus des Roxolans, des Sarmates, des Goths, des Alains, des Suèves, des Francs, des Vandales ; tous ceux dont les petits-neveux devaient, cent-trente ans après, entrer dans Rome l'épée à la main, y entraient ce jour-là les mains liées derrière le dos. Il y avait là des amazones de race gothique, en habit de combat ; bien d'autres étaient demeurées sur le champ de bataille. Là était encore ce qui restait des chefs de la cité de Palmyre et des Égyptiens amis de Firmus.

Mais deux personnages surtout appelaient sur eux un douloureux hommage d'admiration pour l'un, de compassion pour tous deux : Tétricus et Zénobie. Le premier portait une chlamyde de pourpre, une tunique et des braies gauloises, et il conduisait avec lui ce jeune fils qui avait été proclamé César avec lui. Zénobie avec ses deux fils venait à son tour, enchaînée par des anneaux d'or aux mains, aux pieds et au cou ; condamnée par un orgueil puéril et cruel à porter sur elle toutes les pierreries qui lui avaient appartenu, elle avait résisté tant qu'elle avait pu à cette humiliation ; elle était tellement écrasée par ces ornements de sa servitude qu'elle s'arrêtait de temps à autre comme défaillante ; il fallait aussi qu'on l'aidât à soutenir le poids de ses chaînes, et par une autre dérision d'Aurélien, c'était un bouffon de Perse qui soutenait l'anneau d'or mis à son cou. Avec Tétricus et Zénobie, l'un traître envers ses propres partisans, mais qui avait été jadis l'heureux souverain de l'Occident, l'autre que l'Orient avait proclamée sa reine et qu'il appelait encore son hé-

roïne, s'évanouissait à cette heure tout espoir d'une résurrection quelconque de la liberté dans le monde romain. Mais n'oublions pas qu'en avant du cortége marchaient des hommes de cette race qui devait venger Tétricus, Zénobie et la liberté.

Pour en finir avec ces pompes de la victoire, elles furent telles qu'elles n'avaient jamais été, même au temps d'un César, à plus forte raison au temps des Fabius et des Scipions. Tout le peuple, toutes les corporations, toute l'armée suivait, avec drapeaux et bannières. Le Sénat suivait un peu humilié en pensant que, pour la première fois depuis que Rome avait vu des triomphes, un sénateur marchait à pied, enchaîné, à la suite du char triomphal; mais qu'importait à Aurélien l'humiliation du Sénat et même de Rome? Le cortége parti dès le matin n'arriva au Capitole qu'à la neuvième heure (trois heures du soir) et au palais qu'après le coucher du soleil. Les jours suivants furent employés à des spectacles, à des courses de chars, à des chasses, à des combats sur terre, à des combats sur l'eau. Les temples de Rome étaient remplis des dépouilles du monde entier, les palais étaient enrichis des hommages de toute l'Asie. Certes, si être magnifique, c'est être grand, et si la grandeur de la cité n'est autre que celle du souverain, Rome n'avait jamais été aussi grande. Aurélien le Gothique, le Germanique, le Parthique, le Sarmatique, le Dacique, l'Arméniaque, l'Adiabénique (c'étaient les titres que lui avait décernés le Sénat, sans compter celui de Carpique qu'il avait rejeté comme trop ridicule) [1]; Aurélien avait une renommée plus étendue

[1] Il ne manquerait plus, écrivit-il au sénat, que de vous voir m'appeler Car-



Mais d'autres étaient des captifs : des bords du Danube, du Dniester, du Rhin, étaient venus des Roxolans, des Sarmates, des Goths, des Alains, des Suèves, des Francs, des Vandales ; tous ceux dont les petits-neveux devaient, cent-trente ans après, entrer dans Rome l'épée à la main, y entraient ce jour-là les mains liées derrière le dos. Il y avait là des amazones de race gothique, en habit de combat ; bien d'autres étaient demeurées sur le champ de bataille. Là était encore ce qui restait des chefs de la cité de Palmyre et des Égyptiens amis de Firmus.

Mais deux personnages surtout appelaient sur eux un douloureux hommage d'admiration pour l'un, de compassion pour tous deux : Tétricus et Zénobie. Le premier portait une chlamyde de pourpre, une tunique et des braies gauloises, et il conduisait avec lui ce jeune fils qui avait été proclamé César avec lui. Zénobie avec ses deux fils venait à son tour, enchaînée par des anneaux d'or aux mains, aux pieds et au cou ; condamnée par un orgueil puéril et cruel à porter sur elle toutes les pierreries qui lui avaient appartenu, elle avait résisté tant qu'elle avait pu à cette humiliation ; elle était tellement écrasée par ces ornements de sa servitude qu'elle s'arrêtait de temps à autre comme défaillante ; il fallait aussi qu'on l'aidât à soutenir le poids de ses chaînes, et par une autre dérision d'Aurélien, c'était un bouffon de Perse qui soutenait l'anneau d'or mis à son cou. Avec Tétricus et Zénobie, l'un traître envers ses propres partisans, mais qui avait été jadis l'heureux souverain de l'Occident, l'autre que l'Orient avait proclamée sa reine et qu'il appelait encore son hé-

roïne, s'évanouissait à cette heure tout espoir d'une résurrection quelconque de la liberté dans le monde romain. Mais n'oublions pas qu'en avant du cortége marchaient des hommes de cette race qui devait venger Tétricus, Zénobie et la liberté.

Pour en finir avec ces pompes de la victoire, elles furent telles qu'elles n'avaient jamais été, même au temps d'un César, à plus forte raison au temps des Fabius et des Scipions. Tout le peuple, toutes les corporations, toute l'armée suivait, avec drapeaux et bannières. Le Sénat suivait un peu humilié en pensant que, pour la première fois depuis que Rome avait vu des triomphes, un sénateur marchait à pied, enchaîné, à la suite du char triomphal ; mais qu'importait à Aurélien l'humiliation du Sénat et même de Rome ? Le cortége parti dès le matin n'arriva au Capitole qu'à la neuvième heure (trois heures du soir) et au palais qu'après le coucher du soleil. Les jours suivants furent employés à des spectacles, à des courses de chars, à des chasses, à des combats sur terre, à des combats sur l'eau. Les temples de Rome étaient remplis des dépouilles du monde entier, les palais étaient enrichis des hommages de toute l'Asie. Certes, si être magnifique, c'est être grand, et si la grandeur de la cité n'est autre que celle du souverain, Rome n'avait jamais été aussi grande. Aurélien le Gothique, le Germanique, le Parthique, le Sarmatique, le Dacique, l'Arméniaque, l'Adiabénique (c'étaient les titres que lui avait décernés le Sénat, sans compter celui de Carpique qu'il avait rejeté comme trop ridicule) [1]; Aurélien avait une renommée plus étendue

[1] Il ne manquerait plus, écrivit-il au sénat, que de vous voir m'appeler Car-



que du vivant de César n'avait jamais été celle de César. Bien des peuples qui peut-être n'ont entendu que plusieurs siècles après prononcer le nom de Jules César, Arméniens, Bactriens, Indiens même et Chinois (*Seres*) vénéraient Aurélien comme un dieu présent sur la terre[1].

Aurélien cependant ne voulut pas être ingrat. A qui rendre grâces pour tant de triomphes, si ce n'est à ce dieu dans le temple duquel il avait été bercé, qu'il avait invoqué au jour solennel de son avènement au consulat, qui avait combattu pour lui aux portes de la ville sainte d'Émèse, qui lui avait livré Palmyre ; à son dieu Soleil, Mithra, Élagabale ? Déjà le soleil sous des noms divers avait bien des temples à Rome ; déjà Aurélien avait multiplié ses hommages envers ce dieu de son enfance[2] ; mais depuis longtemps il méditait de lui rendre un plus solennel hommage, et lui promettait dans sa pensée un temple plus magnifique que les autres, plus magnifique même que le temple élevé jadis par le César Élagabale au dieu Élagabale dont il était le prêtre. De beaux débris qui se voyaient encore il y a trois siècles au Quirinal ont été attribués à ce temple. L'argent, l'or, les pierres précieuses, les riches étoffes y brillaient, apportés de tous les pays qu'Aurélien avait vaincus[3] ; il y avait, suivant Zozime, jusqu'à 15,000 livres d'or. Pou-

piscule. (le carpiscule était une sorte de chaussure) Trébellius Pollio *in Ancel.* 30). Ce titre de Carpique se rencontre cependant dans une inscription trouvée près d'Orléans (Henzen, 5551). Remarquez que ces surnoms sont tous accompagnés de l'épithéte *maximus* : GER. M. GOT. M. PAR. M. DA. M. CA. M.

[1] *Oratio Taciti apud* Vopisc. *in Aurel.*, 41.

[2] Monnaie d'Aurélien avec l'image du soleil et les légendes : SOL. DOM. IMP. ROM. — PACATOR ORBIS. — PROVIDEN. DEORVM. — RESTITVTOR ORIENTIS. — SOLI INVICTO. — MARS INVICTVS.

[3] Vopiscus *in Aurel.*, 25, 28, 39, 48. Eutrop., IX... Victor *de Cæsarib.* et les régionnaires, Publius Victor et S. Rufus, *in regione*, VII.

vait-il y avoir rien de trop beau pour honorer celui qu'Aurélien appelait le plus certain des dieux ?

Au milieu de ces pompes de la victoire, que devenaient les captifs et les vaincus ? Zénobie et Tétricus, comme cela s'était fait encore sous Jules César et, plus tard, sous Vespasien, avaient-ils été, immédiatement après l'arrivée au Capitole, conduits dans le ténébreux et infect Tullianum de la prison Mamertine, et là honteusement et impitoyablement étranglés ? Hâtons-nous de dire qu'il n'en fut pas ainsi. Aurélien ne pouvait oublier que ces tyrans, comme on les appelait, avaient été les énergiques défenseurs de l'Empire ou au moins de la civilisation, contre les barbares. Il ne pouvait oublier qu'il avait traité avec Tétricus et n'avait dû qu'à sa connivence la conquête devenue facile de l'Occident. Il ne pouvait oublier quels éloges, en répondant au Sénat [1], il avait faits de Zénobie, de sa sagesse, de son habileté, de son empire sur les soldats, de ses victoires sur les Perses et des services qu'elle avait rendus à la chose

[1] Il est curieux de lire tout entière cette lettre d'Aurélien qui donne lieu de bien apprécier le caractère de Zénobie d'après le jugement de son ennemi et de son vainqueur. La voici : « J'apprends, Pères conscrits, qu'on me reproche d'avoir manqué à mon devoir en triomphant de Zénobie. Ceux qui me font ce reproche me loueraient au contraire, s'ils savaient ce qu'est cette femme, quelle est sa prudence dans les conseils, sa constance dans ses résolutions, vis-à-vis des soldats, sa libéralité quand il faut etre libéral, sa sévérité quand il faut être sévère. Je puis dire que c'est grâce à elle, qu'Odénath a vaincu les Perses, mis en fuite Sapor, et est arrivé jusqu'à Ctésiphon. Je puis affirmer que cette femme a inspiré une telle crainte aux peuples de l'Orient et de l'Egypte que ni Arabes, ni Sarrasins, ni Arméniens, n'ont osé bouger. Je ne lui eusse pas conservé la vie, si je n'eusse su qu'elle avait rendu un grand service à la république romaine en maintenant pour elle-meme et pour ses enfants l'empire de l'Orient. Qu'ils gardent donc pour eux le venin de leur langue, ceux à qui rien ne plait ! s'il n'y a pas de gloire à vaincre une femme et à triompher d'elle, que penseront-ils de Gallien, au mépris duquel elle a glorieusement régné ? Que diront-ils du dieu Claude, ce saint et vénérable chef de nos armées, qui, occupé à la guerre contre les Goths, a souffert qu'elle régnât, agissant en cela avec une discrète prudence, afin que, Zénobie gardant la frontière de l'Orient, lui-même pût travailler avec sécurité à l'accomplissement de ses desseins.. ? »



romaine. Il avait eu besoin de se justifier devant le Sénat, d'avoir triomphé pour une victoire remportée sur une femme ; le Sénat eût pu lui reprocher à son tour de verser le sang d'une femme après l'avoir menée à la suite de son triomphe. S'il avait eu l'orgueilleuse faiblesse de traîner enchaînés à sa suite un sénateur romain et une reine de l'Orient, c'était bien assez de leur avoir infligé cet affront. Il tint au contraire, s'il était possible, à le leur faire oublier. Tétricus reprit sa place au Sénat, et son jeune fils fut sénateur avec lui ; tous leurs biens leur furent conservés. Il se firent dans Rome une magnifique demeure où une mosaïque les représentait tous deux recevant d'Aurélien la toge sénatoriale et lui offrant un sceptre et une couronne civique; le jour où ces Césars déchus inaugurèrent cet asile de leur disgrâce, Aurélien, leur ami à tous deux, s'assit au banquet de la dédicace. Tétricus devint même un des dignitaires de l'Empire de son rival ; il eut le gouvernement d'une grande partie de l'Italie [1]. « Mon collègue et mon camarade, lui disait familièrement Aurélien, il y a plus d'honneur à administrer une partie quelconque de l'Italie qu'à être le roi des trois Gaules [2].

Quant à la pauvre Zénobie, qui jadis rappelait à Aurélien son aïeule Cléopâtre se donnant la mort pour ne pas être conduite à la suite d'un char de triomphe ; puisqu'elle n'a pas suivi cet exemple, il faut croire qu'elle était chrétienne. Du reste, sauf cet outrage, elle n'eut pas à se plaindre du vainqueur. On a dit depuis que ses deux

[1] Victor *in Cæsar*. Victor *in Epitome*. Trebell. Poll. *in Tetrico seniore*.
[2] Sublimius habendum partem Italiæ regere quam trans Alpes regnare. Vict. *Epitome*.

fils enfants, Timolaüs et Herennianus, conduits avec elle à la suite du char de triomphe, avaient été traités selon l'antique usage, c'est-à-dire étranglés ; je le crois d'autant moins qu'un autre fils de Zénobie (qui, il est vrai, n'était pas fils d'Odénath, mais né d'un mariage antérieur) eut, sous le règne d'Aurélien, une principauté quelconque en Arménie et le titre d'Auguste. Elle-même, ayant auprès d'elle ses enfants ou au moins ses filles, vécut dans toute la dignité d'une matrone romaine. Elle habita non loin de la villa d'Hadrien, à Tibur, une villa qu'Aurélien lui avait donnée et qui garda dans la suite le nom de Zénobie. Sa postérité et celle de Tétricus fut longtemps honorée dans Rome. On y connaissait à la fin du quatrième siècle des descendants de Zénobie [1]. Rome avait raison d'honorer ainsi la race de ces *tyrans* qui, en se révoltant contre elle, l'avaient sauvée [2].

[1] Hieronym., *Chronic.*

[2] Depuis ma première édition, a paru l'ouvrage de M. LUCIEN DOUBLE, *Les Césars de Palmyre*. Sa pensée est d'exalter Odénath et de diminuer Zénobie. Sans entrer dans une discussion de détails, je crois devoir, à l'exemple de la plupart des historiens modernes, préférer l'autorité du romain Trébullius Pallius qui vivait une cinquantaine d'années après les événements, à celle du byzantin Zosine qui vivait plus d'un siècle après. Je rends justice du reste aux recherches érudites de l'auteur et à la forme élégante qu'il donne à son livre. Mais il se laisse trop aller, ce me semble, à faire ce que j'appellerai le paradoxe en histoire. Ainsi, il sait mauvais gré à Aurélien d'avoir épargné la vie de Tétricus et celle de Zénobie qui tous deux avaient traité avec lui. Il voit dans ce fait une preuve de la décadence de l'esprit romain. « Aux belles époques de Rome, dit-il, Tétricus et Zénobie eussent été étranglés. » Rome s'améliorait puisqu'elle commençait à connaitre la pitié. Il n'y a pas alors de quoi regretter la grandeur romaine.

Il parle aussi de l'intolérance des premiers chrétiens. En quoi donc étaient-ils ou pouvaient-ils être intolérants ? serait-ce à cause de deux ou trois faits (celui de Polyeucte n'est pas historique) de temples envahis ou d'idoles brisées (faits du reste que l'Eglise réprouvait). M. Double appartiendrait-il à cette école qui appelle toujours intolérant celui qui croit et intolérant celui qui ne croit pas, ou même intolérant.



CHAPITRE VI

AURÉLIEN ET L'ÉGLISE

— 273-275 —

Il y eut peut-être alors pour l'Empire un instant de paix, un instant de répit pour son infatigable prince. Il l'employa à réformer à sa façon cette société romaine vieillie, que le soldat danubien ne pouvait guère comprendre et qu'il avait le droit de ne pas aimer. Personne moins que cet empereur ne ressemblait à Gallien. La simplicité de ses mœurs allait au besoin jusqu'à la rudesse, et sa sévérité devenait parfois brutale. Il n'eut jamais un vêtement de soie; à sa femme qui lui en demandait un, un seul : « Veux-tu donc, disait-il, porter sur toi des fils qui valent leur pesant d'or ? « (La livre de soie valait une livre d'or.) Sur sa table, il n'eut jamais vase d'argent du poids de plus de trente livres. Ses esclaves n'étaient pas autrement vêtus que d'autres; sa femme et sa fille, comme dans les maisons privées, portaient sur elles le sceau sous lequel toutes les provisions étaient renfermées. Point de médecin; malade, il se traitait par la diète; dans l'état ordinaire (quoique sa santé fût toujours faible), par l'exercice du cheval.

Point de mets recherchés; du rôti et du vin roux (*vinum rufum*), c'était tout ce qu'il lui fallait. C'est ce régime d'économie et d'hygiène qu'il eût voulu rendre commun à tous et il avait raison. Mais il ignorait que les peuples ne se réforment point par la force. Dur, cruel même, aimant à faire fustiger ses esclaves devant lui, condamnant à mort une femme esclave coupable d'adultère, il eût volontiers enjoint sous les mêmes peines l'épargne et les bonnes mœurs au peuple romain. Il réglait la chaussure des hommes; il fixait aux sénateurs le nombre d'eunuques qu'il leur était permis d'avoir (luxe très-répandu alors, ruineux et abominable); il interdisait l'or tissé, ou le mélange de l'or et de l'argent, permettant cependant la vaisselle d'or et les voitures argentées par suite d'idées singulières sur la production de l'or, qu'il prétendait plus abondant que l'argent, mais sujet, disait-il, à se perdre à force d'être manipulé[1]. Le paysan du Danube n'en savait bien long ni en fait d'industrie, ni en fait d'économie politique.

Mais ce qui éclatait surtout avec une sincérité brutale et inintelligente, c'était son aversion pour le Sénat et pour les riches, son désir de capter la faveur des pauvres, du peuple, du soldat. Il croyait humilier les uns en réprimant leur luxe et en se faisant surnommer le pédagogue du Sénat; il pensait se faire aimer des autres en flattant leurs appétits. Il y avait en lui une certaine brutalité d'éducation dont les plus grands hommes n'ont pas toujours su se défaire. Lui n'était pas de

[1] Plus auri esse in rerum natura quam argenti, sed aurum per varios bractearum, filorum et liquationum usus perire, argentum autem in suo usu manere. Vopiscus *in Aureliano*, 46.



ceux qui avaient la passion des spectacles et des cirques; il n'aimait que les mimes et les bouffons; et ses délices furent surtout un saltimbanque mangeur (*Phago*) qui en un jour dévorait un sanglier, cents pains, un mouton, un petit cochon, plus un pot de vin qu'il avalait au moyen d'un entonnoir.

Cette grossièreté dans les goûts rendait Aurélien courtisan du peuple et du soldat, moins parce qu'il l'estimait que parce qu'il se sentait plus en état de le gagner. Aux soldats, malgré son horreur du luxe, il accordait des agrafes en or pour leurs manteaux (jusque-là elles n'étaient que d'argent); il donnait de ses mains des vêtements ornés d'une, trois, cinq boucles d'or. Au peuple de Rome, non-seulement il accordait amnistie pour les délits passés, remise des vieilles dettes envers le trésor, poursuites sévères contre les délateurs, les concussionnaires et les dilapidateurs des deniers publics (c'est ce qu'avaient fait tous les bons princes); mais en outre il marchait plus qu'aucun de ses prédécesseurs dans cette voie impolitique des distributions gratuites qui s'ouvrait tous les jours plus large devant les Césars.

Vopiscus, en citoyen romain qui avait pu prendre sa part des largesses impériales de son temps, nous donne des détails circonstanciés sur celles d'Aurélien. Comme tous ses prédécesseurs, dans les grandes occasions, Aurélien distribuait de l'argent; et trois fois dans ses cinq années de règne, il y eut de ces largesses extraordinaires (*congiaria*) auxquelles le peuple de Rome n'était que trop habitué. Comme tous ses prédécesseurs, il distribuait du pain; et lorsque l'Égypte eut été reconquise,

lorsqu'il eut remis sur pied la flotte marchande qui naviguait d'Alexandrie à Ostie et d'Ostie à Rome, lorsqu'il eut relevé les berges et creusé le lit du Tibre, il augmenta les distributions ordinaires d'une once par chaque pain. On crut même un instant qu'au lieu de pain, il donnerait de l'or ; à son départ pour l'Orient, il avait promis, s'il revenait vainqueur, une couronne de deux livres à chaque citoyen : une couronne d'or, avait compris le peuple; une couronne de pain, selon ce qu'expliqua Aurélien à son retour. L'or fut donc changé en pain, et, chaque jour qu'Aurélien vécut, tout citoyen inscrit sur les registres en reçut deux livres, faites du plus pur froment, en forme de couronne. — Mais ce que ses prédécesseurs ne faisaient pas et ce que ses successeurs furent obligés de faire à son exemple, Aurélien distribuait de l'huile; il distribuait de la viande de porc : « Rien n'est si gai, disait-il, que le peuple romain quand il a mangé à son gré. » — « Si ce n'est, pensa-t-il plus tard, le peuple romain quand il a bu. » Et il conçut le projet de distribuer du vin gratuitement comme tout le reste. Cependant le vin était rare dans l'Empire, il eût fallu planter des vignes en Italie, acheter des terres, appeler des colons. On dressa les comptes, dont le chiffre devait être fort élevé ; Aurélien eut peur de trop allécher le peuple et de provoquer de nouvelles demandes. Il se contenta, en attendant mieux, d'étaler sous les portiques de son temple de la Santé d'innombrables tonneaux dont le vin se donna à prix réduit. — Ce que ses prédécesseurs n'avaient pas fait non plus, Aurélien distribua des tuniques de lin venues d'Égypte ou d'Afrique; il distribua des mouchoirs qu'on allait

déployer et agiter dans les courses du cirque, afin de témoigner sa faveur aux cochers qu'on aimait [1]. Puérilités vulgaires, mais puérilités funestes! Ces largesses ne relevaient pas la condition du peuple, pas plus que les lois somptuaires ne remédiaient au luxe des riches; elles appauvrissaient l'Empire au profit des fainéants de Rome; ce qu'on donne aux uns, on le prend à d'autres. Mais que voulez-vous, Aurélien était peuple; il n'aimait que le peuple, le peuple de Rome et le peuple de l'armée s'entend; et comme il n'en savait pas plus long que le peuple, il l'aimait mal.

Encore si cette popularité si triviale eût préservé Rome de toute agitation! Mais non, il y eut sous Aurélien une révolte d'une nature étrange, dont le laconisme des historiens ne nous permet pas de pénétrer le mystère. Les ouvriers de la monnaie se révoltèrent, et cette révolte devint une guerre civile. Nous savons que, dans l'antiquité romaine, le travail des monnaies, moins perfectionné qu'il n'est aujourd'hui, exigeait un bien plus grand nombre de bras. Nous savons que ce travail était confié à une corporation traitant avec l'Etat et responsable des monnaies qu'elle livrait. Nous savons que depuis quelques années ce travail, en tant qu'il se faisait au nom et sous les ordres de l'Empereur, avait dû s'augmenter, puisque sous l'influence de la centralisation croissante, les villes de l'Empire, sauf Alexandrie, paraissent avoir cessé de battre monnaie. Nous savons enfin que le commerce avec l'Orient, commerce tout de luxe, et dans lequel l'Empire romain avait peu à donner

[1] Vopiscus, 35, 47, 48.



en échange des soies et des parfums qu'il recevait, faisait écouler les métaux précieux vers l'Inde et la Perse; que l'argent surtout manquait dans le monde romain, que les monnaies d'argent, à force d'être altérées, avaient cessé même d'être de l'argent. Ces complications amenèrent-elles la révolte des ateliers? La probité d'Aurélien le conduisit-elle à exiger des monétaires une exactitude de titre qui leur sembla ruineuse? Toujours est-il que le sang coula. Un comptable appelé Félicissime se mit à la tête de l'insurrection qui ne se borna pas sans doute aux ouvriers monétaires. S'il faut en croire une lettre d'Aurélien, cette guerre dans l'enceinte des murs de Rome lui coûta sept mille soldats, et ces soldats, chose remarquable, c'étaient des Daces, des Ibères, et d'autres barbares; il n'y avait plus de Romains dans les armées romaines[1]. « Ainsi les dieux, dit-il avec amertume, ne m'accorderont jamais une victoire facile. Il y a un destin fatal par suite duquel, quelque chose que je fasse, l'agitation publique devient plus grande[2]. » C'est le cri d'un homme déçu dans sa course chimérique après une popularité qui lui échappe.

Mais il n'était pas donné à Aurélien de se venger ni de punir à demi. Si la sédition avait été redoutable, la répression fut horrible. Il fallut qu'on y mêlât encore le Sénat; on imagina une conspiration de nobles et de sénateurs; un neveu d'Aurélien, un fils de sa sœur, ne fut pas épargné.

[1] Hiberorum, Riparensium (a Dacia Ripensi?), Castrianorum (?), Daciscorum. Aurel. *apud Vopiscum* (?), 38.

[2] Quasi fatale quiddam incessit, ut, omnia quæcumque gessero, omnes motus ingravescant. *Ibid.*

A côté de cette douleur se plaça pour le prince guerrier une humiliation qui dut lui être amère.

Il avait combattu avec gloire ; il avait vaincu, repoussé, refoulé les Goths, les Marcomans, les Sarmates; mais ces peuples revenaient toujours. La Dacie, cette province romaine que Trajan avait conquise au delà du Danube, ne les arrêtait pas, et il ne semble même pas qu'aux jours d'invasions on songeât à la défendre. C'est dans l'Illyrie et la Mésie que l'on combattait ; et l'Illyrie et la Mésie étaient sans cesse dévastées. Aurélien se résigna à un de ces sacrifices qui n'évitent pas la ruine, mais qui la retardent ; il se résigna à jeter un os à ces loups dévorants. Croyant pouvoir mieux défendre une frontière moins éloignée, il renonça officiellement et pour jamais à la province de Dacie. La limite de l'Empire fut mise tout entière sous la protection du dieu Ister (le Danube). Les colons romains de la Dacie, leurs troupeaux, tout ce qui voulut suivre la fortune de l'Empire fut transporté sur la rive droite du fleuve, où les terres à défricher ne manquaient pas, grâce aux invasions ; et entre les deux Mésies on forma une province nouvelle qu'on appela la Dacie d'Aurélien. Vaine illusion de l'orgueil romain pour conserver sur les registres officiels le nom de la province qu'il abandonnait!

Le sacrifice dut être amer pour Aurélien. Né à une douzaine de lieues seulement à la droite du Danube, c'était presque son propre pays qu'il abandonnait. Il mettait les barbares aux portes de sa ville natale. Le Dieu Terme, ce dieu protecteur de Rome, ce dieu qui ne devait jamais reculer, reculait, sinon pour la première fois, au moins, plus ouvertement qu'il ne l'avait encore fait. Hadrien avait

bien renoncé à des conquêtes, mais à des conquêtes à peine terminées par Trajan, et que plus tard l'Empire devait recouvrer. Aujourd'hui la Dacie conquise par Trajan, et romaine depuis cent soixante-dix ans, était abandonnée pour jamais.

Il est vrai, Aurélien avait mis fin au démembrement de l'Empire; il avait rétabli l'unité romaine, il avait étouffé l'indépendance des provinces: c'était sa gloire, c'était au moins son triomphe, mais son unique triomphe. Les Goths et les Sarmates fussent-ils demeurés quelque temps satisfaits de l'abandon de la Dacie, la paix avec eux ne pouvait être de longue durée; et sans eux, il restait encore à Aurélien bien d'autres ennemis: Alemans sur les Alpes, Francs sur le Rhin, Marcomans sur le haut Danube, Perses sur l'Euphrate. Ces derniers surtout dont l'Empire touchait sur tous les points la frontière orientale de l'Empire romain, qui avaient fait de Valérien leur captif, qui avaient secouru Zénobie, qui étaient maîtres des communications par l'Asie entre Rome et les Indes, ces Perses, puissants, belliqueux, anciens ennemis du nom romain, étaient la préoccupation d'Aurélien. Les autres guerres terminées, il fallait un grand coup vers l'Orient; son repos et sa sécurité étaient à ce prix.

« L'Empire romain, dit un Allemand enthousiaste des Teutons ses aïeux, était désormais pareil à ce géant fabuleux dont les membres sont brisés, qui dans sa faiblesse peut encore porter des coups redoutables, mais qui n'est plus maître ni des résolutions de son âme, ni des mouvements de son corps. Les peuples teutons formaient dès lors de puissantes ligues, tout le pays des

bouches du Rhin au Palus-Méotide leur appartenait; la guerre leur avait enseigné la guerre. Les armes que Rome avait forgées pour sa propre défense étaient entre les mains des fils de la Germanie. Ils touchaient aux anciennes limites de l'Empire et regardaient avec orgueil ces terres ouvertes de tous côtés qui n'étaient plus défendues que par leur solitude[1]. »

Mais Aurélien avait encore un autre ennemi, un ennemi puisqu'il le jugeait tel, un ennemi qu'il rencontrait partout, un ennemi désarmé, utile auxiliaire à qui eût su le respecter, redoutable à qui voulait le combattre: l'Église chrétienne. Et la lutte d'Aurélien contre l'Église bien plus que sa lutte contre la Perse, allait remplir les derniers jours de son règne. Depuis la persécution de Valérien, l'Église n'avait cessé de grandir [2]. Quelques actes de violence sous l'usurpateur Macrien en Orient ou sous l'empereur Claude à Rome n'avaient point arrêté son progrès. La crise des trente tyrans l'avait probablement servi; ces princes d'un jour, défenseurs improvisés que se donnaient les nations, avaient autre chose à faire que de persécuter, par respect pour les dieux romains et pour la légalité romaine, ceux qui

[1] Luden. *Histoire du peuple allemand*, l. IV, ch. 5.

[2] Une preuve curieuse du progrès du christianisme depuis le commencemenet du troisième siècle, ce sont les signes de christianisme, intelligibles sans doute, aux seuls fidèles, qui nous apparaissent sur les monnaies de quelques empereurs, introduits là probablement par des graveurs chrétiens. Ainsi des monnaies de Septime Sévère, de Macrin et de Philippe, portent au revers l'arche de Noé où apparaissent un homme et une femme vus à mi-corps; au-dessus, deux oiseaux, dont un tient une branche d'arbre; en dehors de l'arche, un homme et une femme levant la main comme pour adorer, et le mot ΝΩΕ. Ce sont des monnaies de la ville d'Apamée en Syrie, qu'une ancienne tradition avait fait surnommer κιϐωτὸς (arche, coffre). L'arche de Noé figure souvent dans les catacombes chrétiennes.

Une monnaie de Méonia en Lydie, avec la tête de l'empereur Dèce, porte au



étaient les meilleurs soldats contre les barbares, les meilleurs auxiliaires contre la peste, les meilleurs médecins de tous les maux de l'Empire.

Aussi les Églises chrétiennes avaient tellement grandi qu'elles avaient grandi, hélas ! même en prospérité et en richesses temporelles ; et la grandeur temporelle, comme il n'arrive que trop souvent, amenait après elle quelques germes de corruption. Au temps où Aurélien guerroyait en Orient contre Zénobie, Paul de Samosate était évêque d'Antioche, et donnait un étrange exemple de ce que peut être la corruption des institutions les plus saintes. Jadis, il était païen ; il n'avait alors ni patrimoine, ni industrie. Devenu évêque, il était arrivé à une incroyable opulence. Dès ce temps et dans cette société encore païenne, c'était déjà un grand personnage qu'un évêque, et, en vendant son crédit, l'infâme Paul avait pu étonnamment s'enrichir. De plus, l'éloquence, l'enthousiasme, la séduction ne lui manquaient pas. Une pompe royale l'environnait ; revêtu par la faveur de Zénobie d'une magistrature civile (*ducenarius*), il aimait à se parer de ce titre profane. Il ne sortait pas sans un cortége magnifique, serviteurs qui le précédaient,

revers le triomphe de Bacchus, entouré de la légende ΕΠΙ ΑΥΡ. ΑΦΦΙΑΝΟΥ Β ΑΡΧ. Α... (sous Aurélius Apphianus, deux fois archonte, agonotohète, etc...) Mais il est à remarquer que les dernières lettres ΑΡΧΑ sont disposées de manière à reproduire le monogramme du Christ entre deux A, et à le placer au sommet de la médaille. (V. M. Lenormant, *Trésor de numismatique* ; M. de Witte, dans les *Mélanges d'archéologie* du P. Martin, t. III).

Enfin, plusieurs monnaies de Tétricus, toutes païennes d'ailleurs, portent des croix, l'une sur un autel, d'autres dans le champ, une autre en sautoir, peut-être pour rappeler le χ grec initial du mot χριστος. — Une autre pièce porte un homme nu et une femme, avec un arbre entre eux deux (Adam et Eve ? ou la dispute de Minerve et de Neptune ?) M. de Witte. *Les empereurs romains de la Gaule. Monnaies de Tétricus le père*, 248, 250, 251, 270.



serviteurs qui le suivaient, et à ses côtés des secrétaires auxquels il dictait des lettres en marchant ou assis dans sa litière. Dans son église il avait un trône comme celui des rois ou un tribunal comme celui des proconsuls; comme ceux-ci, un rideau derrière lequel il se dérobait avant de rendre ses sentences. Sa parole était ardente et animée; hommes et femmes réunis pêle-mêle pour l'entendre l'applaudissaient, bondissaient d'admiration et agitaient leurs mouchoirs comme au théâtre; les gens calmes étaient mal notés. Le sujet de ses harangues, c'était sa propre glorification, la critique des anciens docteurs de l'Église. Le jour de Pâque, les femmes chantaient à l'église, au lieu des psaumes, un hymne de Paul en l'honneur de Paul. Il avait su façonner son clergé à son image; l'évêché d'Antioche avait une suprématie traditionnelle sur une grande partie de l'Orient, et Paul en profitait pour tenir auprès de lui des évêques et des prêtres qui prêchaient au peuple la gloire de Paul. Dans ces hymnes et ces panégyriques il était appelé un ange descendu du ciel.

Un scandale plus grand encore, s'il se peut, s'introduisait, grâce à lui, dans le clergé d'Antioche. Peut-être l'exaltation d'une vertu trop confiante en elle-même, peut-être aussi un déguisement du vice, peut-être enfin l'exemple de ces hommes mariés qui, admis au sacerdoce, à la condition de garder la continence, vivaient chastement avec celles qu'ils avaient épousées; tout cela avait fait naître dans quelques églises un abus, au moins téméraire, quand il n'était pas criminel. Des femmes, de jeunes femmes non mariées, habitaient chastement, disait-on, sous le toit de certains clercs trop sûrs et trop

orgueilleux de leur vertu [1]. Saint Cyprien s'était déjà élevé contre cet abus, et l'Église le condamna toujours. Mais, dans l'église pervertie de Paul de Samosate, il ne trouva ni condamnation ni barrière. Le chef lui-même de cette église eut ainsi une *sœur* auprès de lui ; il en eut plus tard deux, jeunes et belles, qui le suivirent partout. Les Pères du concile qui lui font ce reproche veulent bien croire qu'il n'y avait chez lui que scandale et non désordre ; mais chez d'autres que de désordres bien souvent ! et en tout cas quel scandale !

Enfin, au milieu de tels vices, la foi pouvait-elle rester intacte ? C'était impossible. Ou pour faciliter à Zénobie le passage du platonisme au christianisme, ou simplement parce que les mystères de la vie divine pesaient trop lourdement sur l'âme de Paul enfoncée dans les bassesses de l'orgueil, il avait abaissé le dogme de la Trinité jusqu'au déisme de Platon, il avait abaissé l'Homme-Dieu à la condition d'un être purement humain. A l'exemple de Théodote et d'Artémon au commencement du siècle, il voulait que le Christ fût né de la terre, tandis que lui, Paul, était venu du milieu des anges.

Aussi la vigilance de l'Église ne tarda-t-elle pas à s'éveiller. Paul n'était pas évêque depuis plus de quatre ans qu'un concile se réunit à Antioche même (264), pour juger sa conduite. Denys d'Alexandrie, infirme, âgé et touchant au terme de sa vie, ne put y venir ; il écrivit, non à Paul qu'il ne jugeait pas digne de la salutation chrétienne, mais à l'Église d'Antioche, pour condamner les erreurs de son chef. Lui excepté, les plus illustres

[1] Sur ces Agapètes, ainsi qu'on les appelait, V. S. Cyprien ; S. Jérôme, *Ep.* 18, *ad Eustochium*.



évêques de l'Orient, Firmilianus de Cappadoce, Grégoire le Thaumaturge, Athénodore son frère, se trouvèrent là. Paul démasqué, combattu, s'humilia et promit de professer désormais une foi plus pure. Dans cette espérance, Firmilianus, qui présidait le concile, crut pouvoir ne pas prononcer de condamnation [1].

Cinq ans après (269), Paul était redevenu le même, et Firmilianus mourut à Tarse, comme il se rendait à Antioche, désabusé de sa confiante indulgence. Soixante-dix évêques réunis dans cette dernière ville n'eurent qu'à confirmer la sentence qu'avaient prononcée par avance ces deux illustres morts, Denys et Firmilianus. Ils déposèrent Paul, et mirent à sa place Domnus fils du dernier évêque d'Antioche, Démétrianus. Une lettre solennelle écrite « à Denys évêque de Rome, à Maxime évêque d'Alexandrie, à tous les évêques et diacres, et à toute l'Église catholique qui est sous le ciel » annonça ce jugement [2].

C'est ici qu'Aurélien intervient comme nul prince païen n'était encore intervenu. Domnus était devenu évêque ; les chrétiens fidèles se ralliaient autour de lui. Mais l'église même, le lieu d'assemblée, était entre les mains de Paul, et il ne voulait pas le céder. Zénobie, qui n'avait sans doute connu le christianisme que par la

[1] Euseb., VII, 27, 30.
[2] *Epistola synodalis* apud Euseb., VII, 20.
Cette condamnation est mentionnée dans les inscriptions des conciles à Bethléem : « Le saint synode d'Antioche de Syrie, composé de 33 évêques, antérieur au concile œcuménique de Nicée, a eu lieu contre Paul de Samosate, qui enseignait que le Christ est un simple homme. Le saint synode l'a anathématisé, comme auteur d'une fausse doctrine. » *Corpus inscript. græcarum*, 8956. Sur l'emploi du mot ομοουσιος par le concile d'Antioche, V. le P. de Smedt, *Dissertatio VI*,

bouche de Paul, avait dû soutenir de son pouvoir celui qu'elle appelait son apôtre. Mais, quand Aurélien vainqueur fut devenu maître d'Antioche, les chrétiens ne craignirent pas de s'adresser à lui ; tant il leur semblait qu'aux yeux de tout homme de bon sens, l'existence légale de l'Église avait été conquise par le sang des martyrs ! Aurélien, si dévot païen qu'il pût être, n'osa dans cette question toute de justice invoquer les édits de persécution qui n'admettaient pour l'Église aucun droit. Comme avaient fait Alexandre Sévère et Gallien, il reconnut et l'existence légale du christianisme, et son droit de propriété, et le signe auquel la vraie Église chrétienne doit être distinguée de toute autre : « L'édifice contesté appartiendra, dit-il, à ceux qui sont en correspondance avec le clergé d'Italie et l'évêque de Rome. » Le bon sens de ce païen lui faisait mettre le doigt sur la solution décisive de toutes les questions d'orthodoxie. Paul fut expulsé par la force publique de l'Église d'Antioche[1].

L'Église d'Antioche retrouva donc la paix; et c'est après avoir rétabli cette paix que Grégoire le Thaumaturge, retourné dans sa patrie, reçut enfin la récompense de ses labeurs : sentant sa fin approcher, il voulut se rendre compte de l'état de son Église ;. il reconnut qu'ayant trouvé dans Néocésarée dix-sept chrétiens seulement, il n'y laissait plus que dix-sept païens. Il pria pour la conversion de ces derniers restes de l'infidélité, pour la sanctification des chrétiens fidèles, recommanda qu'on l'ensevelît dans le terrain d'autrui pour ne pas

[1] Euseb., *Hist. E.*, VII, 30.

posséder un coin de terre même après sa mort[1]. Mais ce tombeau qu'il voulait si pauvre devait malgré lui être glorieux; l'église où il fut placé était debout bien des siècles plus tard, après que des tremblements de terre eurent renversé la cité tout entière[2].

Lorsqu'il rendait ainsi justice à l'Église d'Antioche, Aurélien reconnaissait un droit dans le présent; mais il ne prétendait pas engager sa politique pour l'avenir. Le prince, homme de bon sens, ne pouvait contester à l'Église chrétienne la liberté dont ses luttes pendant deux siècles et dix années de paisible progrès l'avaient mise en possession; mais s'engageait-il à la respecter à jamais? Le politique sage et prudent, à peine vainqueur de Zénobie, ne voulait pas se jeter à la hâte dans la carrière des persécutions si funestes à ses devanciers; mais le païen fervent ne gardait-il pas, pour les temps où son pouvoir serait assuré, l'espérance d'un dédommagement? Il est permis de le croire, quand on voit Aurélien, arrivé au comble de la fortune, devenir fanatique, non-seulement des dieux de l'Olympe, mais de sa propre divinité, et permettre qu'on inscrive sur ses monnaies: « A notre seigneur et notre dieu, Aurélien Auguste, restaurateur du monde[3]. »

Il paraît cependant que nul édit de persécution ne fut signé par Aurélien si ce n'est aux derniers jours de son règne. Mais le prince, absolu comme il l'était, n'avait pas besoin, s'il voulait persécuter de s'y autoriser lui-

[1] Gregorins Nyssenus *in vita Gregorii*.
[2] V. Théodore Lect., *Collectio*, II; Cedrenus *in annum XII Anastasii*. Suidas *in Histor*. Nicéphore Calliste, VI, 17.
[3] Monnaie : DEO ET DOMINO NATO (nostro ?) AVRELIANO AVG. Tête radiée ; au revers : RESTITVTORI ORBIS.



même par un édit formel. On cite quelques martyrs à Rome à une époque indéterminée de son règne, entre autres le jeune Sabas, Goth de nation, remarquable par la beauté de son visage et l'or de sa chevelure, déjà parvenu, comme il arrivait à tant de barbares, aux grades élevés de l'armée romaine, et qui, traduit devant l'Empereur, jeta à terre son baudrier et se déclara chrétien. Soixante-dix de ses soldats périrent avec leur chef [1].

On cite des martyrs principalement dans la Gaule. Peu après la défaite de Tétricus et son triomphe à Rome, Aurélien dut repasser les Alpes. La Gaule n'était encore qu'à moitié soumise. La ville de Lyon, ardente pour l'indépendance, durement traitée par Aurélien, murmurait contre lui ; les barbares étaient menaçants. Tandis que Probus, envoyé par Aurélien dans le Nord, battait les Francs vers les bouches du Rhin ; tandis que, dans la contrée où naît ce fleuve, un autre général, Flavius Constantius, petit-neveu de l'empereur Claude, triomphait dans la bataille de Vindonisse [2] d'une irruption alémannique, le jour même où lui naquit ce fils qui fut depuis Constantin le Grand ; l'empereur Aurélien qui commençait à vieillir était dans le centre de la Gaule, et le fortifiait ou contre l'ennemi du dedans ou contre l'ennemi du dehors. Il faisait de l'ancien Genabum (ou peut-

[1] **Martyrs à Rome :**
Saint Sabas et 70 soldats (24 avril), — saint Félix, pape, 30 mai (29 décembre), — 165 soldats, (10 août).
A Interamnes (Terni) : Saint Apollonius et ses compagnons, 14 avril. — A Sora, sainte Restitute vierge et Cyrille pretre, 27 mai. — A Sutri, saint Félix pretre, 23 juin. — A Cluse en Étrurie, SS. Irénée, Mustiola et d'autres, 3 juillet. — A Porto Romano, SS. Eutrope, Zosime, Bonosa et 50 soldats, 15 juillet. — A Préneste, saint Attale ou Anastase, 21 août.

[2] Windisch, dans le canton d'Argovie, au confluent de l'Aar et de la Linmat.

être de quelque bourg situé non loin de là) une ville forte destinée à garder le point le plus septentrional du cours de la Loire, et se rattachant par des routes à Bourges, Tours et Lyon[1]; il l'appelait de son nom Aurelianum. Il fondait ou fortifiait Dijon[2], car il fallait maintenant des points fortifiés dans l'intérieur même de la Gaule; ni au dedans ni au dehors, rien désormais n'était sûr.

Or, dans ce centre de la Gaule, si peu soumis encore et bien moins romain que le Midi, Aurélien rencontrait le christianisme en voie de progrès, ardent et vivace. Aurélien ne fut pas ici ce qu'il avait été en Orient; étourdi par l'orgueil de ses victoires, les chrétiens ne furent pour lui qu'une autre espèce d'insoumis. Plusieurs des apôtres de ces contrées et plusieurs de leurs disciples payèrent de leur vie l'honneur qu'ils avaient eu les uns d'apporter, les autres de recevoir des premiers la semence évangélique; tels Marcel et Anastase, chez les Bituriges; à Sens ou près de Sens, Savinien, Potentien, Sanctus, la vierge Columba; à Auxerre, Pérégrin; à Troyes, Patrocle, Sabinianus et Sabina, la plupart jetés de Rome dans les Gaules par les persécutions de Valérien quelque quinze ans auparavant. C'est ainsi que la persécution enfantait l'apostolat, et que l'apostolat à son tour enfantait le martyre[3].

1 L'opinion générale identifiait Genabum avec la ville d'Aurélien ou l'Orléans actuel. Cependant quelques savants inclinent à reconnaître Genabum dans Gien.

2 Gregor. Turon., *Hist. Francor,*, III, 19.

3 Martyrs dans les Gaules sous Aurélien : — A Autun, SS. Reverianus, évêque, Paul pretre, et dix autres, 1er juin. — A Sens, SS. Sanctianus, Augustinus, Félix, Eubertus, 6 septembre ; Beata, sœur de Sanctianus, 27 juin ; Savinien, Potentien, Altinus, Columba vierge, 31 décembre (29 octobre) ; Sidronius, 8 septembre. — A Auxerre, SS. Peregrinus, premier évêque, 16 mai ;

Mais les dangers de l'Empire laissaient peu de loisir au prince, même pour persécuter les chrétiens. Une invasion de barbares en Vindélicie l'appela promptement des bords de la Seine sur ceux du Danube; de là il fallut passer en Illyrie, et c'est d'Illyrie que, libre enfin de toute irruption de barbares et de toute guerre intérieure, il se dirigea vers le Bosphore, appelant à lui de nombreuses légions et s'apprêtant à infliger au petit-fils de Sapor une honte égale à celle qu'avait subie Valérien.

Néanmoins (comme si les Perses et les chrétiens eussent fait cause commune), dans sa folie et pour son malheur, il s'apprêtait à frapper un nouveau coup sur l'Église chrétienne à laquelle il n'avait pourtant à reprocher ni une attaque ni un outrage. Il avait jusque-là, au gré de son caprice, semé la persécution sur ses pas et laissé sur sa route quelques gouttes du sang des martyrs. Mais il s'agissait maintenant par un édit solennel de convier l'univers entier à la persécution et de renouveler les fureurs administratives que Dieu avait si promptement châtiées dans la personne de Dèce et de

Marsus prêtre, 4 octobre ; Jovien sous-diacre, Jovinien lecteur, 5 mai.— A Toussy près d'Auxerre, saints Priscus (Prix), Collus et leurs compagnons, 26 mai. — A Argenton, en Berry, SS. Marcel et Anastase, 29 juin. — A Troyes, SS. Patrocle, 21 janvier, Sabinianus, Sabina vierge et beaucoup d'autres, 29 janvier (2 juin, 29 août, 5 septembre) ; Vénérand, 14 novembre : Julie vierge, Claude, chef barbare, et beaucoup d'autres, 21 juillet. — Tous ces martyrs sont indiqués dans leurs actes comme ayant souffert sous Aurélien, et, selon ce qu'on ajoute quelquefois, à l'époque de la guerre contre les barbares. Aurélien y est qualifié d'*imperator* ; faut-il entendre par ce mot général d'armée et faire remonter ces martyrs à l'époque où Aurélien fut envoyé dans les Gaules par Valérien, les rattachant ainsi à la persécution de Valérien ? C'est ce que fait M. Thierry, *Histoire de la Gaule sous la domination romaine*. Nous suivons les actes dans leur sens le plus littéral, tout en reconnaissant que l'une et l'autre interprétation est acceptable.

Valérien. Il s'agissait de ravir au christianisme, officiellement et dans tout l'Empire, une liberté qui depuis quatorze ans ne lui avait plus guère été disputée. L'édit était prêt, Aurélien allait y ajouter son approbation quand la foudre éclata près de lui et lui paralysa au moins pour un moment le bras droit. Il fut effrayé de cet avertissement de Dieu [1], et la persécution demeura suspendue. Mais quelque temps après, la passion idolâtrique le ressaisit, il oublia Dieu et sa foudre ; l'édit lui fut présenté de nouveau et cette fois fut approuvé [2].

Mais, pendant que ces lettres sanglantes, ainsi que les appelle un Père de l'Église, parcouraient l'Empire en semant autour d'elles la terreur et le meurtre, avant même qu'elles ne fussent parvenues aux provinces éloignées, Aurélien lui-même était allé comparaître devant un autre Juge. Il avait un secrétaire sténographe (*notarius*) appelée Mnesthée, son affranchi, et qui avait reçu bien des confidences de son maître. Mnesthée en abusa ; Aurélien eut des soupçons, fit entendre des menaces ; Mnesthée savait assez que son maître ne menaçait pas en vain, et, une fois irrité, ne pardonnait jamais. Il eut recours à une ruse plus d'une fois employée à la cour des Empereurs et qui réussissait toujours : il fabriqua une fausse liste de proscription, y inscrivit les noms des principaux officiers de l'armée, et la fit parvenir aux intéressés. En pareil cas, une liste de proscrits est une liste de conspirateurs toute faite, et on se laissa d'autant plus aisément tromper par cette fraude

[1] Euseb., *Hist. E.*, VII, 30, et *Chronic.*
[2] Lactance, *De mortib. persecut.*, 6.

qu'on connaissait la dureté d'Aurélien. Avant peu de jours, Aurélien était couché sur le sol, à Cœnophrourion (Château neuf), obscure station loin de la mer, entre Héraclée et Byzance. Un des chefs de l'armée nommé Mucapor, seul ou assisté de ses complices (car on ne sait même pas les circonstances du meurtre), venait de ravir au monde romain un des plus vaillants guerriers et un des souverains les plus énergiques qu'il eut possédés.

Le meurtre ne fut pas plutôt connu que les complices s'en repentirent, et que les autres en eurent horreur. La ruse de Mnesthée fut bientôt découverte, il fut livré aux bêtes; l'armée fit à Aurélien de magnifiques obsèques, lui dressa même un temple et le proclama dieu. Les plus ardents à le déifier furent ceux qui avaient conspiré contre lui, afin de couvrir ou au moins d'excuser leur complicité.

Pendant ce temps les *lettres sanglantes* continuaient leur voyage, et, par ordre du prince mort, le sang chrétien coulait déjà dans la Thrace et l'Asie-Mineure. Ces régions qui avaient reçu les premières l'édit de persécution virent des martyres s'accomplir à Byzance, à Éphèse, à Césarée de Cappadoce et ailleurs. A Icone, le vieillard Conon qui, depuis des années, vivait de la vie des anachorètes et étonnait le monde par ses miracles, fut traduit devant le préfet Domitien avec son jeune fils, sous-diacre. Il ne demanda d'autre grâce que celle de souffrir de longues tortures avant de mourir, afin, disait-il, de sentir la joie du supplice. Pour le satisfaire, on coucha les deux saints sur un lit de fer rougi, on leur scia les mains avec une scie de bois. Ils se raillaient

de la faiblesse de leurs bourreaux : « Ainsi, des manchots, disait Conon, des manchots vous tiennent en échec. » Au dernier moment, ils firent avec leurs bras mutilés, comme ils purent, le signe de la croix, et, une voix du ciel ayant applaudi à leur mort, le préfet s'enfuit épouvanté. C'était la dernière défaite d'Aurélien [1].

Pourquoi cet homme qui a fait de si grandes choses n'a-t-il pas laissé un plus grand renom? Un puissant génie, une volonté forte, un grand pouvoir, des batailles gagnées, du sang versé, des peuples soumis, un Empire relevé ou fondé, pour quelques années ou même pour quelques jours : voilà ce qui a fait la gloire d'un Alexandre, d'un César, d'un Frédéric ; voilà même ce qui, pour le vulgaire, fait toute la gloire d'un Charlemagne ou d'un Napoléon. Rien de tout cela n'a manqué à Aurélien. Les peuples chez qui le culte de la force est si profondément enraciné auraient bien pu le mettre sur ces mêmes autels où, depuis Jupiter, ils ont adoré tant de faux dieux. Pourquoi ne l'ont-il pas fait ? Il serait difficile de le dire. La populace, contemporaine ou posthume, a ses caprices. De telles adorations sont trop peu raisonnables dans leur principe pour ne pas être inconséquentes dans leurs choix.

Qu'importe du reste ! Les adorations de la postérité

[1] Martyrs sous Aurélien en Orient : à Byzance, Lucilianus vieillard, trois enfants et la vierge Paula, 3 juin. — A Ephèse, saint Porphyre, 4 novembre. — A Césarée de Cappadoce, SS. Magnus, 19 août ; Mamat ou Mammès, 17 août. (Sur ce dernier, voy. D. Ruinart. *Acta sincera*, saint Grégoire de Nazianze, *Oratio*, 43). — A Icone, SS. Conon et son fils, 29 mai ; Cariton, (28 septembre), confesseur et non martyr, parce qu'ayant souffert sous Aurélien, il fut délivré par l'empereur Tacite. — A Ancyre, saint Philomenus, 29 novembre. — En Phrygie, saint Quintin, dit le thaumaturge, confesseur, délivré miraculeusement, 2 juillet (2 mars, 2 et 6 mai). — En Asie (sans autre désignation de lieu), saint Héliodore et ses compagnons (21 avril).

sont une récompense assez creuse pour pouvoir être distribuée au hasard. Ceux qui les ont le plus ambitionnées pendant leur vie, certainement ne s'en soucient guère après leur mort; et, s'ils reçoivent, là où ils habitent, cette vaine rémunération de leur vanité (*mercedem suam receperunt vani, vanam*), ils la reçoivent probablement avec plus d'amertume que de joie.

Mais ce qui importe, et ce qui sera la tâche de l'histoire, quand elle cessera d'être le courtisan (ou plutôt la courtisane), de tout ce qui a eu la force entre les mains, c'est de montrer combien est faux, pernicieux, insensé, ce culte que le monde et l'histoire elle-même ont voué jusqu'à présent à la force aux dépens de la vertu. Cette force, je le sais bien, s'appelle grandeur, s'appelle énergie, s'appelle génie. Mais peu importe. Ce ne sont jamais que des dons, et non des mérites : ce sont des instruments que Dieu a remis à un être humain pour qu'il fît un plus grand bien et accrût la gloire de Dieu en ce monde. D'autant plus coupable sera-t-il, si au lieu de faire le bien, il fait le mal; s'il travaille, non à la gloire de Dieu, mais uniquement à sa propre grandeur. Le plus grand homme n'est pas dispensé d'être honnête homme ; il y est même obligé plus que tout autre. Apprenons donc, s'il se peut, à bien placer nos admirations ; apprenons-le, non pour ceux que nous admirons, et à qui nos admirations importent peu, mais pour nous-mêmes.

Quoi qu'il en soit, grâce au génie et aux victoires d'Aurélien, c'en était fait de cette espérance de liberté qui avait lui pour les populations de l'Europe romaine sous le règne de ces hommes que les idiômes antiques appe-



laient des *tyrans*. Ce système de prépondérance militaire qui avait fait de Septime Sévère à Gallien le malheur et la ruine de l'Empire ; qui, un instant, à cause de l'affinité existant entre l'armée et les populations, avait semblé prêt à aboutir à des révolutions nationales ; cette prépondérance militaire reprenait son cours. Elle allait continuer à faire des empereurs, chefs absolus du monde romain tout entier. Sous la pression du danger extérieur, elle allait même en choisir quelques-uns auxquels le courage et la dignité ne devait pas manquer ; mais, ne les choisissant que pour les renverser le lendemain, elle défaisait promptement le bien qu'elle avait voulu faire. Malheureux Empire qui, n'ayant ni patriotisme ni religion, ne pouvait avoir ni la stabilité d'une monarchie ni la liberté d'une république !

LIVRE VIII

ÉPOQUE DE SÉCURITÉ RELATIVE. — TACITE, PROBUS, CARUS, ETC.

— 275-285 —

CHAPITRE PREMIER

TACITE ET FLORIANUS

— 275-276 —

Pendant les sept années qui vont suivre, la crise des trente tyrans étant finie et l'unité de l'Empire malheureusement rétablie, il se produira comme un dernier réveil de l'esprit romain, patriotique, on oserait même dire républicain. Une lueur de vie apparaîtra avant que le monde ne tombe définitivement, sous Dioclétien, dans les ténèbres du Bas-Empire.

La crise des dernières années, cette lutte des nations réclamant leurs droits contre Rome, avait-elle un peu retrempé les âmes, réveillé les nations et Rome elle-même ? L'imminence du péril, l'approche de plus en plus menaçante des barbares, les réunissait-elle dans le sentiment d'une défense commune ? Il semble par moments qu'il y ait une chose publique et que cette chose publique soit aimée.



Ainsi, après la mort d'Aurélien, l'armée qui n'aimait pas sa dureté, mais qui appréciait sa vaillance, l'armée pleure et reste stupéfaite. Elle ne veut plus désormais faire d'empereur. Les empereurs élus dans les camps, sans loi et sans droit, sont des chefs trop précaires et des princes trop peu respectés !

Et de plus, qui nommerait-elle? Pas un de ses chefs qui n'ait trempé ou ne soit au moins soupçonné d'avoir trempé dans le meurtre d'Aurélien. Par un scrupule constitutionnel inouï, elle renvoie à l'électeur légal l'élection d'un empereur, et un message parti des bords de la Propontide va demander au Sénat un prince pris dans son sein.

Mais le Sénat à son tour ne veut pas croire à une telle abnégation. Les légions qui lui imposaient des empereurs lui demandent maintenant un empereur ! Son droit, éternellement méconnu, serait reconnu pour la première fois ! Mais, ce prince, sénateur, par conséquent étranger à l'armée, puisqu'un édit de Gallien a rompu tout lien entre le Sénat et l'armée, comment sera-t-il obéi, respecté, énergiquement servi par le soldat ? Telle est la débilité des institutions romaines qu'un retour à l'ordre légal étonne comme un rêve et effraye comme un péril. Le Sénat n'ose donc se saisir de cette fortune inespérée ; son droit restitué l'étonne trop pour qu'il ose l'exercer, et un message parti de Rome pour Héraclée ou Byzance prie l'armée de désigner au Sénat un empereur que le Sénat se hâtera d'élire (3 février 275).

Et, pendant près de six mois, les messagers vont et viennent ainsi ; les électeurs de droit revêtus de la prétexte, et les électeurs de fait revêtus de la cuirasse, avec



une abnégation prudente d'un côté, généreuse de l'autre, se déchargent l'un sur l'autre du difficile choix d'un César. Cependant l'Empire a besoin d'un chef; les affaires intérieures sans doute peuvent s'en passer, et l'administration peut agir au nom du trône vacant comme elle agirait au nom du trône occupé. Mais les périls du dehors ! mais la guerre ! mais la timidité des généraux qui, s'ils combattent sans l'ordre d'un empereur, sont toujours soupçonnés de vouloir se faire empereurs ! Mais les Francs, les Alemans, les Bourguignons, les Vandales, qui, à la nouvelle de la mort d'Aurélien, ont passé le Rhin et se sont déjà emparés de plusieurs villes de la Gaule ! Mais la Perse qui peut attaquer d'un jour à l'autre ! Mais l'Afrique, mais l'Illyrie, mais l'Égypte qui, si l'on tarde encore, vont, comme elles l'ont fait, il y a peu d'années, proclamer un tyran !

Le Sénat s'assemble donc une dernière fois dans la curie de Pompilius. Le consul Vélius Cornificius Gordianus soumet aux Pères conscrits la question qu'il leur a déjà plus d'une fois soumise : « Il faut un Empereur, il le faut aujourd'hui; ou l'armée acceptera celui qu'aura choisi le Sénat, ou si elle ne veut pas l'accepter, elle en nommera un autre et du moins l'Empire aura un chef. »

Il donne ensuite, selon la prérogative du rang, la parole à M. Claudius Tacitus, le plus ancien des consulaires[1]. C'est lui qui, après la mort d'Aurélien, a donné

[1] M. Claudius Tacitus, né en septembre..... Consul en 273 (?), en 276. — Élu empereur le 25 septembre 275. — Mort à Tyanes en mars ou avril 276.
Voyez sur lui Vopiscus, *in Tacito*; les deux Victors, Zosime, Eutrope, etc.
Ses monnaies mentionnent une *victoria gothica* et une *victoria pontica* (remportées où et quand ?). — Inscription : FORTISSIMO IMP. ET PACATORI ORBIS. (En Afrique, Orelli, 1035).



au Sénat le conseil prudent de ne pas exercer le droit inaccoutumé d'élire un empereur. C'est un vieillard respecté de tous, instruit, expérimenté. On a même parlé de le faire empereur ; et, craignant ce fardeau, il s'est éloigné de Rome, s'en est allé à Baïes, y a passé deux mois, et il a fallu l'en tirer presque de force pour l'amener aujourd'hui dans la curie.

Mais au moment où Tacite se lève pour répondre à l'interpellation du consul et ne sachant peut-être pas bien ce qu'il va répondre, des acclamations se font entendre : « Tacite Auguste, les dieux te gardent ! Nous te choisissons, nous te faisons empereur !... Chose heureuse, bénie, salutaire ! Tu as été longtemps simple citoyen ; tu sais comment il faut commander ; tu as vécu sous tant de princes, et tu as su les juger ! » Tacite s'excuse, parle de son âge, de son inaptitude à la vie militaire, du peu de succès qu'aura auprès des soldats un choix si pacifique, et il dit ce mot remarquable : « L'unanimité de votre choix sera elle-même un premier sujet de défiance contre moi. » Mais les acclamations concertées, ce semble, redoublent : « Trajan, lui aussi, est arrivé vieux à l'Empire (répété dix fois). Hadrien, Antonin sont arrivés vieux à l'Empire (dix fois). Nous te faisons empereur, nous ne te faisons pas soldat (trente fois). Nous élisons ton âme et non ton corps (vingt fois). Tacite Auguste, les dieux te gardent ! »

Le Sénat avait cependant une réserve à faire. Cette assemblée, enfin rassurée, décidée à accepter le pouvoir que les dieux lui rendaient, entrant en possession du droit d'élection qu'elle n'avait jusque-là jamais sérieusement exercé, voulait s'en assurer la possession pour

l'avenir. Elle entendait que le règne de Tacite serait son propre règne et la résurrection d'une liberté semi-républicaine. Elle entendait surtout (et elle avait raison) ne pas faire de la pourpre le patrimoine d'une famille. L'hérédité, quand elle avait eu lieu, avait été trop funeste ; le régime des Césars ne la comportait pas. Se levant donc à son tour, le second consulaire [1] rappelle les Néron, les Elagabale, les Commode, ces tristes fruits de l'hérédité[2]. « Les dieux nous gardent, dit-il, des Césars enfants ! » Il supplie donc Tacite, « au nom des lois de la patrie, de « ne pas faire ses héritiers les héritiers de l'Empire, et « de ne pas disposer de la république, des Pères con- « scrits, du peuple romain, comme de sa ferme ou de « ses esclaves. »

Tous applaudissent, Tacite applaudit et consent. Dès lors on ne veut plus opiner un à un : « Tous ! tous ! » s'écrie-t-on. On va au champ de Mars ; le préfet de la ville présente le nouvel empereur aux soldats et au peuple, et le peuple crie comme d'habitude : « Très-heureux Tacite Auguste, les dieux te gardent ! » Quelques jours après, le préfet du prétoire le présente à une des armées : « Soldats, dit-il, le Sénat sur votre demande vous a donné un empereur ; le Sénat a obéi à la volonté de l'armée. » Tacite accorde aux soldats les libéralités qui sont de droit à chaque avènement. Armée, Sénat, peuple, tous sont d'accord. « Je veux, dit le prince

[1] Metius Falconius Nicomachus. Dans un manuscrit de Nuremberg, publié par Christian Schwarz, (*Miscellanea politioris humanitatis*, 1721), il est appelé Metius Voconius, et sa harangue est reproduite avec des variantes peu importantes.

[2] Nerones, Heliogabalos, Commodos seu potius semper incommodos. Vopiscus, *in Tacito*. 6.



dans sa première harangue au Sénat, gouverner comme votre élu, comme un prince résolu à suivre en toute chose votre pensée : ce que vous déciderez sera digne de nous, digne de notre sage armée [1], digne du peuple romain. »

Il n'y a donc pas à en douter. Chose merveilleuse ! Il y a des lois dans Rome; le Sénat, toujours resté de droit souverain, pour la première fois devient souverain de fait. Pour la première fois il a élu librement un empereur, et pour la première fois cet empereur, non pour la forme, mais de cœur, avec la sincérité d'une âme droite et la gravité d'un vieillard, accepte et reconnaît la souveraine autorité du Sénat. C'est presque la république romaine qui sort de ses cendres.

Les actes de ce pouvoir répondent à ses paroles. Des hommages sans doute sont rendus à Aurélien; Rome les lui devait. On lui vote une statue d'or, trois statues d'argent. Un temple sera érigé aux dieux où seront les statues des empereurs, mais seulement des bons empereurs; à ceux-là seuls, aux jours de fête, on fera des libations. On ne veut plus d'altération de monnaies, on interdit les mélanges de métaux. On ne veut plus de délations politiques; l'esclave ne sera pas entendu contre son maître, même dans les causes de lèse-majesté que les princes jusque-là ont toujours eu soin d'accepter. On continue la guerre qu'Aurélien, sur les conseils même de Tacite, avait commencée contre le luxe, ver rongeur de la richesse et des mœurs; on interdit aux hommes les vêtements de soie pure (*holosericos*); aux deux sexes, les étoffes brodées d'or.

[1] Digna modesto exercitu. *Id.*, 9.



A cet égard le prince donne l'exemple ; empereur, il n'a rien changé ni à son vêtement, ni à sa table ; il n'a rien changé dans sa vie domestique, si ce n'est qu'il a fait abandon de sa fortune mobilière évaluée à 28 millions de sesterces [1]. Ce qu'il avait de numéraire dans ses coffres, il l'emploie à payer la solde des légions ; ses terres de Mauritanie ne serviront plus qu'aux réparations du Capitole ; sa vaisselle d'argent est donnée aux temples pour les festins sacerdotaux. Ses esclaves de Rome sont déclarés libres, et pour la première fois un affranchissement d'esclaves se fait à titre de largesse impériale.

Il y avait là une noble protestation contre l'avarice, la cupidité, le faste désastreux de tant d'empereurs. — Il y en eut une aussi contre leur arrogant despotisme. Tandis que jusque-là le prince seul nommait les consuls, Tacite modestement propose un consul au Sénat. Ce consul est son propre frère, ce consul est refusé ; et l'Empereur, indulgent pour cet esprit d'indépendance qui se réveille, se contente de dire : « Le Sénat sait bien quel prince il a nommé. » — Une autre protestation contre les princes des siècles passés, ce fut chez Tacite de se glorifier du nom et de la parenté qui rapprochait l'Empereur d'aujourd'hui de l'historien d'autrefois ; c'était de mettre dans toutes les bibliothèques et d'ordonner qu'on multipliât chaque année par dix copies nouvelles, le livre de Tacite à titre de préservatif contre le césarisme futur.

[1] Patrimonium suum publicavit quod habuit in reditibus sestertium bis millies octingenties. Vopiscus, 10. Ce texte est-il exact ? et comment doit-il être compris ?



Le Sénat règne donc, et autant il s'est défié des premières lueurs de sa gloire renaissante, autant devenu confiant, il se livre naïvement à la joie. Ce ne sont que supplications aux dieux, hécatombes promises, lettres écrites aux sénats des grandes cités dans les provinces; lettres écrites par les sénateurs de Rome aux grands personnages des provinces : « La république est revenue ; le Sénat fait les empereurs, le Sénat lui-même est empereur. C'est lui qui fera les lois, c'est à lui que s'adresseront les députés des rois barbares, c'est lui qui prononcera sur la guerre ou la paix. Le préfet de la ville, sénateur, sera le juge suprême de l'Empire et dépossédera le prince de sa juridiction personelle qui a été si souvent funeste. Grâces soient rendues à l'armée vraiment romaine qui nous a restitué notre ancienne puissance ! L'antique cité refleurit ; c'est nous maintenant qui sommes les Augustes. Vous sénateurs absents de Rome, revenez vous asseoir dans la curie antique. Et vous, sénateurs des cités provinciales, vous qui êtes et qui avez toujours été libres, réjouissez-vous. Notre droit recouvré confirme le vôtre. » C'est ce que le Sénat de Rome écrit aux sénats provinciaux de Carthage, de Trèves, d'Antioche, d'Aquilée, de Milan, d'Alexandrie, de Thessalonique, de Corinthe, d'Athènes [1].

Hélas ! ce triomphe devait durer bien peu de temps. Le Sénat avait l'orgueil des grands souvenirs ; il n'avait pas l'énergie des grandes choses. Un historien s'étonne avec raison qu'il n'ait pas profité de sa toute-puissance sous Tacite pour faire révoquer l'édit de Gallien qui

[1] Vopiscus, *in Tacito*, 12. *Epist. apud* Vopiscum, *in Florian.*, 5, 6.



interdisait la milice aux sénateurs et pour montrer aux camps qui ne le connaissaient plus le laticlave des pères conscrits. Cela eût-il suffi pour faire vénérer dans les camps l'autorité du Sénat ? On peut en douter. Toujours est-il que, pour être souverain dans un empire menacé comme celui-là, il fallait savoir tenir l'épée. Les sénateurs ne le comprirent pas : la mollesse de leur temps, l'amour de leurs aises, la passion de leurs richesses qu'ils préféraient à l'immortalité de leur nom, leur faisaient trouver commode l'exclusion que Gallien avait prononcée contre eux.

A cette époque de trouble et de dangers, Rome ne pouvait être longtemps le séjour des empereurs ; ils ne pouvaient rester longtemps éloignés des frontières et des armées. Tacite partit donc (276) pour aller visiter les légions de l'Orient. Il trouva dans la Thrace ou dans l'Asie-Mineure cette armée à la sagesse de laquelle il devait la pourpre. Mais cette sagesse d'un jour ne tarda pas à s'ébranler ; le soldat, comme bien des princes, après avoir abdiqué, commençait à regretter son abdication. Le joug de la discipline auquel il avait toujours eu de la peine à se soumettre lui semblait plus dur, quand c'était un empereur non soldat qui le lui imposait. Il y eut donc, non pas des révoltes, mais des complots, peut-être des tentatives de crime. Tacite mourut-il malade ou mourut-il assassiné par ses soldats [1] ? Les historiens de ce temps sont si pauvres que nous ne pouvons le savoir. Toujours est-il certain qu'il mourut

[1] Interemptus insidiis militaribus, ut alii dicunt ;... ut alii, morbo interiit. Tamen constat factionibus eum oppressum, mente atque animo defecisse. Vopiscus, *cap. ult.* Il mourut de la fièvre, dit Victor, *de Cæsaribus*. Eutrope et l'autre Victor ne disent rien ; Zosime, I, 62, dit qu'il fut assassiné.



après avoir senti tout le poids de la tâche qu'il avait d'abord refusée avec modestie, puis généreusement embrassée.

Chose inouïe ! son frère Florianus, homme grave et respecté comme lui, non-seulement ne craignit pas de se faire empereur après lui, mais prétendit l'être à la fois sans le Sénat dont le choix avait été toute la force de Tacite et sans l'armée qui avait été le précaire appui des autres princes. C'était marcher bien follement et bien inutilement à la mort. Au bout de deux mois en effet, Florianus sut que les armées d'Orient proclamaient un autre César, Probus. Il s'avança pour le combattre, exposa imprudemment ses troupes à de longues marches par la chaleur d'un été asiatique : il fut vaincu autant par l'épidémie que par les armes. Ses soldats, une fois battus, jugèrent à propos d'en finir et de sacrifier leur empereur; ils le tuèrent ou le forcèrent à se tuer [1].

L'historien de ces deux frères empereurs nous rapporte un fait singulier. Dans une propriété appartenant à leur famille, un cénotaphe leur fut dressé, surmonté de statues en marbre. Quelques années après ces statues étaient renversées et brisées par la foudre. On consulta les aruspices et ceux-ci annoncèrent qu'un jour viendrait où un descendant de cette famille serait empereur romain, donnerait des juges aux Parthes et aux Perses, soumettrait les Francs, les Alemans, les

[1] M. Annius Florianus, frère de Tacite, proclamé en mars ou avril 276, — tué à Tarse, au bout de 60 jours de règne. — V. Vopiscus, *in Floriano*, etc. Il y a de ses monnaies avec les légendes : *Conservatori aug. perpetuitati aug.*, ect. Les inscriptions l'appellent *invictus* (Henzen, 5554). Une autre (suspecte) : *dominus orbis et pacis* (Orelli, 1036).



Sarmates aux lois romaines, ne laisserait pas un barbare dans toute l'Afrique, donnerait un gouverneur à l'ile de Taprobane (Ceylan), enverrait un proconsul dans l'île romaine (?), règnerait enfin sur toute la terre jusqu'à l'Océan; puis rendrait au sénat tout son empire, rétablirait les lois antiques, et, après avair vécu cent vingt ans, mourrait sans héritier. Cela devait arriver dans mille ans. On se railla des aruspices dont la plaisanterie à mille ans de date était trop forte même pour la crédulité païenne ; on se moqua de la famille de Tacite qui, disait-on, attendait pieusement l'accomplissement de cette prophétie. Mais les aruspices n'eussent pas prophétisé de cette façon si le nom de Tacite n'eut été populaire et si un certain sentiment de résurrection républicaine ne se fût agité autour d'eux.

Du reste, mille ans environ après cette époque, un Empire dont Rome était effectivement le centre atteignait et les Francs et les Germains et les Perses et les Sarmates, s'étendait, ou peu s'en faut, jusqu'à Taprobane, et touchait des contrées plus lointaines encore. Il y portait une loi plus durable que les lois de la République romaine, et il avait pour souverain cet éternel vieillard qui n'eut jamais d'héritier et qui aura toujours un successeur. Les aruspices ne s'étaient pas tout à fait trompés.

Quoi qu'il en soit, à cette heure l'Empire c'était la guerre. Mais, comme je viens de le dire, cette guerre entre deux prétendants ne fut pas longue. Et l'esprit militaire et même l'esprit sénatorial avaient dû être pour Probus. Né comme Aurélien dans cette ville de Sirmium qui était pour ainsi dire la pépinière des Empereurs,

courageux soldat comme Aurélien et Claude, Probus était plus humain, plus honnête et plus politique qu'Aurélien; très-jeune encore, il avait été tribun des soldats; puis il s'était illustré dans un grand nombre de guerres, avait reconquis l'Égypte pour Aurélien, et il avait déjà été proposé par Tacite lorsque Tacite refusait l'Empire. Aussi aurait-il probablement préféré au choix des légions le choix du Sénat, et le Sénat l'eût-il volontiers choisi, si le Sénat n'eût pas été si loin.

CHAPITRE II

PROBUS, CARUS, ETC.

— 276-285 —

Ainsi, huit ans s'étaient à peine passés depuis l'élection de Claude, six ans depuis celle d'Aurélien, huit mois depuis celle de Tacite, et le monde essayait encore un nouvel Empereur ! Il ne devait même pas trop se plaindre. Il faut que la crise des années précédentes eût éveillé chez les peuples une certaine énergie et dans l'armée une certaine honnêteté patriotique ; car cette armée qui avait fait sortir de son sein Claude et Aurélien, deux courageux hommes de guerre, qui avait eu la sagesse d'accepter le choix du Sénat dans la personne de Tacite, cette armée, appelée de nouveau à élire un César, donnait au monde celui que le monde pouvait le plus désirer.

En effet, pendant que Florianus s'était élu à peu près à lui seul, sans le Sénat et sans l'armée, les légions d'Orient avaient délibéré si elles ne feraient pas, elles aussi, un Empereur : il fallait se hâter, disait-on ; d'autres pouvaient prendre les devants. Les soldats, formés par



groupes, étranges électeurs, cherchaient à fixer leur choix. Leurs tribuns les haranguaient : « Cherchez, disaient-ils, un homme courageux, pur, modéré, clément, *probe.* » — « *Probe !* dit un soldat. Que Probe soit notre Empereur ! Probus Auguste, que les dieux te gardent ! » On élève un tribunal avec du gazon, les soldats saisissent leur général devenu maintenant leur serviteur, le saluent du nom d'Empereur, empruntent pour l'en revêtir un manteau de pourpre à une divinité voisine. Il a beau se défendre : « Vous avez tort, soldats, vous agissez mal avec moi, vous vous en repentirez, car je ne serai jamais homme à vous flatter...... » Et la première lettre qu'il écrit est celle-ci : « Je n'ai jamais souhaité l'Empire et je l'ai accepté malgré moi. Condamné à jouer le rôle que les soldats m'ont imposé, je ne puis me décharger de ce fardeau qui me rendra odieux[1]. » Rappelons-nous cela quand nous voulons juger les concurrents à l'Empire, et comprenons quelle était cette contrainte qui forçait les hommes les plus énergiques à subir la pourpre malgré eux.

Du reste, nommé par les soldats et confirmé par sa victoire sur Florianus, Probus était bien sûr que la Curie ne lui refuserait pas ses acclamations ordinaires : elles furent nombreuses et bruyantes. Le premier consulaire appelé à opiner fit du nouveau prince un magnifique éloge ; on cria : « Tous ! tous ! » c'est-à-dire qu'on se dispensa d'opiner à tour de rôle ; et Probus fut à la fois l'élu des soldats, du Sénat et du monde entier.

On put alors ne regretter ni Aurélien ni Tacite.

[1] Probi *epistola ad Capitonem præf. præt.* apud Vopiscum *in Probo*, 10.



Tous deux régnaient ensemble dans la personne de Probus[1].

Il y avait en lui la modération de Tacite. — Probus comprenait ce qu'Aurélien n'avait pas su comprendre, qu'il n'était besoin ni d'humilier ni de proscrire le Sénat. Partager le pouvoir, c'était partager la responsabilité; relever le Sénat, c'était faire, autant que possible, un contrepoids à la désastreuse omnipotence du soldat. Si grand qu'on le fît, le Sénat serait toujours peu à craindre; et au contraire, si discipliné qu'on pût le faire, le soldat serait toujours bien redoutable. Aussi les premières paroles et les premiers actes du nouvel empereur sont-ils pleins de déférence envers ce grand corps qu'il était au moins de bon goût de respecter: « C'est à juste titre, « lui écrit-il, que, l'année dernière votre clémence a « donné un prince au monde, et ce prince était l'un de « vous, qui tous, êtes, avez été et serez dans la per- « sonne de vos descendants les princes du monde. Plût « à Dieu que Florianus eût attendu votre choix et ne se « fût pas emparé du pouvoir comme à titre héréditaire. « Votre majesté eût pu le choisir. Faites de moi, ajou- « tait-il, ce que vous inspirera votre clémence[2]. » Et, en réponse à la nouvelle de son élection par le Sénat, son premier acte est de rendre à cette assemblée le jugement sur appel des magistrats supérieurs, la créa-

[1] M. Aurelius Probus, né le 19 août 232, à Sirmium, — tribun des soldats sous Valérien. — Sa guerre en Egypte, 272. — Commande l'armée d'Orient en 276. — Elu empereur par son armée après la mort de Tacite. — Défait Florianus près de Tarse, mai ou juin 276. — Son élection appouvée par le Sénat en juillet ou août. — Consul en 277, 278, 279, 281, 282. — Surnommé Gothique (GVTTHICO). *Inscript.*, Orelli, 1838). — Tué par ses soldats près de Sirmium, en août (novembre ?) 282. Sa vie dans Vopiscus.

[2] *Epist. Probi apud* Vopisc., *in Probo*, 11.

tion des proconsuls et des légats consulaires, la sanction des lois émises par le prince[1]. C'était une sorte de monarchie constitutionnelle où le prince, sous la souveraineté du Sénat, n'eût guère été que le chef de l'armée : ce qui était bien assez de pouvoir et une tâche bien assez lourde.

Mais, avec la modération de Tacite, Probus avait en lui la vigueur militaire d'Aurélien. — Depuis que ce prince était mort, les frontières étaient ouvertes aux barbares. Les Goths avaient de nouveau envahi l'Asie-Mineure; Tacite les avait vaincus; mais Florianus son frère, laissé par lui en Cilicie pour achever cette victoire, s'était occupé de régner plus que de combattre, et les barbares avaient pu, sans être inquiétés, retourner dans leurs demeures[2]. La Gaule, surtout depuis qu'elle n'avait plus ses Césars nationaux pour la défendre, la Gaule, envahie par terre et par mer, était dévastée par les Francs, les Alemans, les Vandales, les Burgundes, etc. Aussi le premier mouvement de Probus fut-il vers la Gaule. Parti de l'Orient où avait commencé son règne, il était dans sa chère Sirmium, le 5 mai (277); peu après il était sur le Rhin. Au bout de deux ans de guerre, quatre cent mille barbares avaient péri ; soixante ou soixante-dix villes avaient été délivrées, un butin immense repris. Probus, pour en finir, porta la guerre au delà du Rhin, refoula les nations ennemies, les unes jusqu'au delà du Necker, d'autres même jusqu'à l'Elbe. Tous les jours on lui apportait

[1] Vopiscus, 13.
[2] Zosime, 1, 63, 64.
Vopiscus, 10. Sur les Burgondes, leur origine et leur nom, v. Ammien Marcellin, XXVIII, 5 ; Orose, VII, 32.

quelque tête d'ennemi qu'il payait une pièce d'or chacune (hideuse coutume dont nos mœurs modernes ne se sont pas toujours préservées). Neuf rois ou chefs de tribus [1] étaient à ses pieds ; ils lui offraient, outre la restitution du butin, de lui livrer à titre de tribut du blé, des brebis, des bœufs et même des soldats. Probus eut un instant la pensée d'étendre sur ces rois et sur leur territoire la protection de l'Empire, à tel point que leurs peuples restassent désarmés et n'eussent, contre les attaques de leurs voisins, d'autre défense que la tutelle romaine. Mais c'était accroître l'Empire, et l'Empire était déjà trop vaste ! La Gaule délivrée était une assez grande gloire ; la Gaule agrandie de toute la Germanie eût été un grand péril.

La Gaule une fois pacifiée, c'est la Rhétie, puis l'Illyrie qui appellent Probus. Là aussi les frontières romaines ont cédé pendant qu'il n'y avait pas d'empereur pour les défendre ; là aussi il y a des barbares à repousser ou à contenir. Probus traverse la Rhétie et laisse après lui une sécurité complète. En Illyrie, les Sarmates effrayés se retirent presque sans combat. Il passe dans la Thrace et traite avec les nations gothiques habituées à la ravager ; il fait alliance avec les unes, il exige la soumission des autres.

Puis, dans l'Asie-Mineure, au nord du Taurus, il rencontre les Isaures, peuple singulièrement indépendant, peuple de brigands, disent les Romains, mais qui, lui aussi, au temps de Gallien a décoré son chef du titre

[1] Parmi lesquels un Semno, roi des Logions (peuplade franque ?) et son fils ; un Igillo, autre roi ou chef franc. Zosime, I, 67, 68. Sur le reste, v. Vopiscus, 13 et 14.



d'Auguste ; les généraux de Gallien ont vaincu le chef et n'ont pu soumettre le peuple. Claude vainqueur à son tour a essayé de transplanter ailleurs cette nation rebelle : mais il n'est parvenu ni à la transporter ni à la soumettre; elle est demeurée indépendante au milieu même du territoire romain, et les préfets impériaux qui l'entourent sont obligés de la reconnaître comme barbare, c'est-à-dire libre [1]. Probus à son tour veut venir à bout de cette enclave indépendante qui à ses yeux fait tache sur le sol romain. On nous raconte, avec des détails peut-être romanesques, le siége que ses généraux firent subir au chef des bandits isauriens, Lydius, renfermé dans la ville de Cremna au sein des montagnes. Le siége dura assez longtemps pour que dans l'intérieur de la ville, sur l'emplacement d'édifices abattus, les assiégés pussent semer, cultiver, recueillir du blé. A la fin néanmoins les vivres leur manquèrent. Lydius expulsa les bouches inutiles, et ces malheureux, enfants ou vieillards, repoussés à leur tour par les Romains, finirent par périr dans le fond des vallées qui ceignaient la ville. Des galeries souterraines, creusées avec un art admirable, donnaient aux assiégés des issues secrètes vers la campagne et ils en profitaient pour aller s'approvisionner. Mais une femme en révèle le secret aux Romains ; et alors Lydius de nouveau sacrifie une partie de la population; il massacre même des adultes, ne gardant que le nombre de soldats nécessaires à la défense, et de plus quelques femmes. Mais enfin, un

[1] Pro barbaris habentur et, cum in medio Romani nominis solo regio eorum sit, novo genere custodiarum, quasi limes includitur. Trebellius Pollio, *in XXX tyran.*, 25.



des assiégés, *artilleur* habile, que Lydius a fait fustiger pour avoir manqué son coup, passe à l'ennemi, signale aux Romains l'étroite fenêtre par où Lydius caché examine ce qui se passe au dehors, ajuste lui-même son ancien chef et lui donne la mort. Mais le bandit agonisant ordonne encore des supplices et fait jurer à ses compagnons de ne jamais se rendre. Ils se rendent néanmoins après sa mort, et Probus est vainqueur des Isaures comme l'ont été Gallien et Claude. Il parcourt leurs montagnes et, dans tous les endroits qui peuvent servir de repaire aux brigands, il plante une colonie de vétérans, exigeant que, dès la dix-huitième année, leurs fils appartiennent à la milice et ne restent pas dans ces montagnes qui leur enseigneraient le brigandage. Mais cette fois encore, la soumission ne devait être que momentanée; il n'y avait là cependant ni des bras bien robustes, ni une bien grande habileté militaire, ni une sagesse politique bien profonde; mais il y avait de très-rudes montagnes et des cœurs très-obstinés. Cent vingt ans plus tard, la Syrie et la Palestine elles-mêmes tremblaient devant les irruptions des Isaures [1].

Continuant ensuite sa marche vers l'Orient et le Midi, Probus va par l'Asie-Mineure et la Syrie jusqu'en Égypte. Là aussi, il se heurte contre une nation indépendante qui fait le désespoir des préfets romains. La géographie antique appelle du nom de Blemyes certaines peuplades nomades, à figures étranges, habitant les sables de l'Afrique. Pline les plaçait bien à l'ouest de l'Égypte dans

[1] V. Pollio, *loco cit.* Vopiscus, *in Probo*, 16, 17. Zosime, I, 69, 70. Hieronym., *Epist.* 88 *ad Theophil. episcop*. Le Lydius de Zosime est le même que Vopiscus appelle Palfurius.



les solitudes de l'Afrique intérieure; Ératosthène les mettait sur les bords de la mer Rouge, Théocrite au fond de l'Éthiopie; il semble que ce nom soit un nom générique appliqué aux peuples errants du désert [1]. Toujours est-il qu'au temps dont nous parlons, l'Égypte romaine ne connaissait que trop bien les Blemyes. Des peuplades de ce nom, noires, de haute taille, « des bêtes sauvages plutôt que des hommes » [2], habituées à l'usage du cheval et au brigandage, erraient dans le désert à droite et à gauche de la riche vallée du Nil, y pénétraient et la pillaient. Aurélien s'était donné le facile plaisir de montrer quelques envoyés Blemyes à côté de son char de triomphe. Firmus régnant au nom de l'indépendance égyptienne, avait fait des Blemyes ses alliés.

Voilà le peuple que Probus rencontre plus puissant que jamais, grace aux fréquentes intermittences du pouvoir romain, et, non pas seulement pillant, mais possédant presque un tiers de l'Égypte. Les deux grandes cités de Coptos et de Ptolémaïs sont entre les mains des Blemyes. Il parvient à les vaincre et à les rejeter, pour un temps, dans leurs déserts [3].

Or, pendant que Probus était ainsi sur les confins du

[1] Voyez Eratosthène apud Strabon, XVII. Il en fait des sujets des Ethiopiens, ἐν τῇ Λιβύῃ μεγα ἔθνος. — Théocrite, VII, v. 118. — Solin, 32. Pomponius Méla, I, 4, 34; VIII, 63. Le nom de Blemyes parait être dérivé de Bilmah, dans le pays de Tibbou, sud et sud-est du Fezzan, au sud de la ville antique d'Augilæ. Cette étymologie, qui justifierait l'indication géographique de Pline, est adoptée par M. Vivien de Saint-Martin, dans son livre : *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine.—Paris*, 1863.

[2] Vix homines magisque semiferi. Voyez Pline et Méla, d'après le roi numide Juba.

[3] Voyez Vopiscus *in Aureliano*, 34, *in Firmo*, 3. *in Probo*, 17, 19, 20. — *Mémoire* de M. Letronne (*Académie des Inscript.*, t. IX), relatif aux Blemyes, à l'occasion d'une inscription grecque, commémorative d'une victoire remportée sur eux par Silco, roi des Nubiens (au sixième siècle ?).

désert, une ambassade du roi de Perse[1] lui arrive. Il ne la trouve pas assez soumise et la renvoie avec la lettre suivante : « Au lieu de m'envoyer des présents, garde ce que tu as ; quand je le jugerai à propos, je pourrai te le reprendre. » Plus tard, lorsque le roi de Perse apprit quel massacre Probus avait fait de ces redoutables Blemyes, il envoya une nouvelle ambassade et la paix fut signée. C'est sans doute la seconde de ces ambassades, qui aurait trouvé Probus assis sur l'herbe au milieu de son camp et faisant un repas de porc salé et de pois bouillis, ne portant nul autre insigne qu'une chlamyde de pourpre. Les ambassadeurs s'attendaient à être remis à un autre jour pour une audience solennelle ; Probus s'offrit à les écouter tout de suite. Et, comme leur entretien ne le satisfaisait pas complétement : « Dites à votre maître, ajouta-t-il, que s'il se refuse à me satisfaire, je rendrai son Empire nu comme ma tête. » Et, ôtant le bonnet qui remplaçait momentanément son casque, il montra sa tête chauve. Cette simplicité du soldat fit peur au roi des rois, et il céda[2].

Il n'y avait plus maintenant pour Probus qu'à revenir à Rome et à triompher. On nous décrit en détail les fêtes de ce triomphe. Il y eut là tout ce que le peuple aimait : — chasse dans le cirque au milieu d'une forêt factice, avec droit pour les spectateurs de tuer ou prendre le gibier ; chasse de mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, ibis, brebis sauvages, tout

[1] Vararanes II ou Berhâm ; règne de 276 ou 279 à 293.

[2] Synesius (*De regno*) attribue cette anecdote à Carus ; mais les événements de son règne ne s'y prêtent guère et les modernes s'accordent pour mettre ici le nom de Probus.

ce qu'il avait été possible de trouver : malheureusement, bon nombre de ces chasseurs improvisés reçurent des flèches les uns des autres. — A l'amphithéâtre, cent lions à crinière, deux cents léopards, cent lionnes, trois cents ours et trois cents paires de gladiateurs, parmi ceux-ci des captifs des dernières guerres, Germains, Sarmates, Isaures, Blemyes, qui avaient suivi le char de triomphe pour venir mourir sur l'amphithéâtre. Les Blemyes, nous dit-on, étonnèrent le peuple par leur conformation singulière, ce qui ne nous oblige pas sans doute à croire qu'ils eussent les deux yeux au milieu de la poitrine, comme Pline, deux siècles auparavant, le disait sans les avoir vus. A part son étonnement en face des Blemyes, l'historien parle froidement de cette fête : « Toutes ces bêtes féroces, dit-il, formaient un spectacle plutôt grand qu'agréable, et les lions, malgré leurs rugissements qui ressemblaient à un tonnerre, furent jugés manquer d'entrain [1]. » Rome, malgré son déclin, voyait assez souvent de pareilles fêtes, et Aurélien, peu d'années auparavant, lui en avait donné une magnifique.

Quand l'Empereur était un grand capitaine, on triomphait des barbares, oui, sans doute ; mais c'était bientôt à recommencer, et ce circuit autour du monde romain, que Probus, les armes à la main, venait d'accomplir si vaillamment et si promptement, dès le lendemain allait être à refaire. D'où venait le mal ? Probus ne l'ignorait pas.

Mieux peut-être que ses devanciers, (si toutefois le

[1] Vopiscus, 17, 20.



manque de documents n'a pas été particulièrement dommageable à ceux-ci,) il sut, pendant un règne bien court et à travers bien des guerres, sonder le mal et essayer d'y porter remède. L'Empire se mourait d'inanition. Les habitants lui manquaient, et le pain manquait à ses habitants (preuve, entre bien d'autres, de l'erreur de ceux qui cherchent la richesse d'un pays dans la diminution de son peuple, comme si les hommes n'étaient pas eux-mêmes une richesse). La corruption des mœurs, le luxe, le dégoût du travail, la pression d'un despotisme intelligent et fastueux, l'excès de la prépondérance militaire avaient rendu et les mariages moins féconds et le labeur plus rare et le sol moins fertile. La population diminuait et en même temps elle s'affaiblissait. Il naissait moins d'hommes, et, pour ce peu d'hommes, il se faisait, proportion gardée, moins de blé. L'Empire était à la fois et trop étendu pour le petit nombre de ses habitants, et trop pauvre pour leur multitude. Il avait à craindre, faute de laboureurs, la disette, et faute de soldats, les barbares.

Probus vit le mal et chercha le remède. Il trouvait un remède dangereux, mais quel autre choisir! C'est aux barbares, ces ennemis sans cesse vaincus et sans cesse en armes, qu'il alla demander pour l'Empire affaibli des laboureurs et des soldats. Dans les siècles antérieurs, on ne demandait aux vaincus que des captifs, c'est-à-dire des esclaves, pauvre ressource. Ces esclaves, ouvriers médiocres, tristes laboureurs, ne faisaient en tout cas ni des chefs de famille, ni des soldats. Aussi plusieurs Empereurs, entre autres Marc-Aurèle, avaient-ils déjà commencé à introduire dans l'Empire des barbares

hommes libres pour cultiver et pour combattre. Ne l'avaient-ils pas même fait trop tôt? L'avaient-ils fait avec assez de précaution et de mesure? Quoi qu'il en fût, au siècle de Probus, on ne pouvait plus faire autre chose[1]. Probus employa ce moyen d'autant plus volontiers qu'après de nombreuses victoires, il avait plus de captifs et plus d'ôtages à sa disposition. Pendant que, sur le territoire germanique, il bâtissait des châteaux-forts qui étaient comme les sentinelles avancées de la frontière romaine, il emmenait dans l'intérieur de l'Empire des barbares qu'il dispersait, pour devenir, s'il était possible, des citoyens et des soldats, pour y prendre, non la corruption, mais la civilisation romaine et ce qu'on eût aimé appeler le patriotisme romain. Seize mille Germains reçus comme ôtages devinrent soldats; mais, au lieu de former un corps séparé, ils furent distribués par cinquante ou soixante dans des provinces et dans des corps différents: « Il faut, disait Probus, que, dans notre armée, l'auxiliaire barbare se sente et ne se voie pas. » D'autres furent voués à la culture: « Les barbares, écrivait ce prince au Sénat, labourent, sèment et combattent pour vous..... » Un peu plus tard, cent mille Bastarnes, tribu sarmate, furent établis en Thrace, et devinrent des sujets fidèles. Des Gépides, des Juthunges, des Vandales furent transportés ailleurs; des Francs furent établis jusque sur les bords du Pont-Euxin. Il est vrai, la fierté germanique ne se pliait pas toujours à ces

[1] Dès le temps de Valérien, nous voyons dans une même armée romaine quatre chefs, dont les noms sont évidemment gothiques ou tudesques : Hartmund, Hald-gast, Hild-mund, Cariowisk. *Epist. Valeriani* apud Vopiscum, *in Aurelian.*, 11.



volontés du vainqueur. Dans Rome même, on vit quatre-vingts prisonniers francs, dont on voulait faire des gladiateurs, se révolter, tuer leurs gardes, rallier à eux tous les bandits, et former une armée contre laquelle il fallut que marchât l'armée romaine [1]. Et, non moins hardis sur mer que ceux-ci l'étaient sur terre, d'autres Francs envoyés sur les bords du Pont-Euxin saisirent quelques navires, et s'aventurèrent sur les flots; abordant pour piller, se rembarquant pour fuir, ravageant successivement les côtes de Grèce, d'Asie, de Lybie, et même un instant maîtres de Syracuse, ils passèrent enfin le dé troit, et par le libre Océan retournèrent dans leur patrie [2].

Mais, en même temps que l'Empire empruntait le secours des barbares, il devait autant que possible user de ses propres ressources. L'état d'abandon des terres romaines était effrayant. On le comprend sans peine après tant de guerres intérieures et tant d'invasions du dehors. Ainsi, de trois provinces voisines les unes des autres, l'une, la Dacie, énergiquement colonisée au temps de Trajan, avait dû être abandonnée; la Mésie, située plus dans l'intérieur, avait pu (tant elle contenait de terres incultes!) donner place à tout ce qui restait des colons de la Dacie; plus dans l'intérieur encore, dans la Thrace, Probus avait pu implanter jusqu'à cent mille Sarmates. Que de déserts donc au sein de cet Empire si fier de sa civilisation et de sa culture [3]!

[1] Zosime, I, 71.
[2] Eumène, *Panégyr. Constantin*, 18.
[3] Aurélien rend les décurions responsables de l'impôt pour les terres qui ont été abandonnées ou dont l'on n'a pu trouver les possesseurs. Cod. Just., 1, *de omni agro deserto* (XI, 58).

Aussi Probus dans sa sagesse ne se contentait-il pas de demander aux peuples vaincus, souvent meilleurs laboureurs que les Romains, des bras pour cultiver les terres romaines, mais aussi des bœufs pour le labour, des troupeaux pour la nourriture de son peuple, des chevaux pour sa cavalerie, des grains pour les greniers de Rome. A ces barbares qu'on avait eu le bonheur de vaincre, on prenait tout parce qu'on manquait de tout. Aidé de ces ressources, Probus eût voulu relever l'agriculture qu'avec leur gouvernement exclusivement fiscal et militaire ses devanciers avaient tant contribué à affaiblir[1]. Il abrogeait la loi absurde par laquelle Domitien, pour favoriser exclusivement les vignobles d'Italie, avait interdit partout ailleurs la culture de la vigne ; il permettait à la Gaule, à l'Espagne, à la Pannonie, à la Bretagne même, de donner à l'Empire les vins dont la fiscalité romaine l'avait privé jusque-là. Il plantait lui-même la vigne sur les hauteurs du Mont Alma près de sa ville natale de Sirmium et sur celles du Mont d'Or (*Mons aureus*) dans la Mésie supérieure, deux terroirs célèbres encore aujourd'hui par le vin qu'on y recueille.

Il ne croyait pas abaisser ses légions en employant leurs bras à de tels travaux. En même temps que l'Empire romain attaqué de toutes parts avait besoin d'un nombre de soldats qu'il avait peine à trouver, le sol romain appauvri avait besoin aussi de tout ce qu'il

[1] En des temps antérieurs, nous trouvons la trace de ce procédé fiscal, qui consistait, en face de plusieurs contribuables, à n'en poursuivre qu'un seul et à exiger de lui la totalité de l'impôt, pour la « plus prompte expédition des affaires », sauf à lui à se pourvoir ultérieurement contre les autres, afin d'être remboursé par eux. Paul., 5, *pr. Dig. de censibus* (4, 15). On conçoit combien un tel procédé était ruineux pour l'agriculture.



pouvait rencontrer de laboureurs et d'ouvriers. Si le même homme n'était soldat et ouvrier à la fois ; si le légionnaire, gardien nécessaire, mais souvent oisif, d'une frontière immense, n'employait pas à la culture ses jours de trêve et ses années de repos ; les bras allaient manquer et l'Empire était perdu. Déjà en Égypte, avant d'être Empereur, Probus, grâce au labeur de ses légions, avait, par des travaux intelligents le long du cours du Nil, accru la somme de blé que Rome retirait de cette contrée; il avait dégagé quelques-unes des embouchures du fleuve, desséché des marais, construit des ponts, des temples même, des portiques et des basiliques : plusieurs cités montraient longtemps après les travaux des soldats de Probus [1]. Empereur, il ne se fit pas faute, selon l'ancienne discipline, un peu oubliée probablement depuis que les soldats étaient rois, de mettre la pioche entre leurs mains. Les vignobles de Sirmium et ceux du Mont d'Or furent plantés par eux [2] avant d'être remis à des cultivateurs ordinaires. Il avait horreur du désœuvrement pour le soldat : « Il ne faut pas, disait-il, qu'il mange son pain gratuitement. » Et, voyant la paix se faire partout, les frontières devenir plus sûres, les barbares entrer en rapports amicaux avec Rome, il envisageait l'époque où les légionnaires ne seraient plus que des ouvriers : « Bientôt viendra, disait-il, le jour où nous n'aurons plus besoins de soldats [3]. »

[1] Vopiscus, 9.
[2] Victor *in Cæsaribus ;* Victor, *Epitome* ; Eutrope ; Vopiscus, 18.
[3] Brevi milites frustra fore. Victor *in Cæsar.* — Victor, *Epitome.* — Vopiscus, 20.

Malheureusement il avait à compter avec des armées orgueilleuses, corrompues, indisciplinées, telles que les avaient façonnées un siècle et demi de domination à peu près absolue et quinze ou seize empereurs faits et défaits par elles (sans parler des *tyrans*). Ce labeur impérieusement exigé, ce congé définitif annoncé d'une manière menaçante, pouvaient-ils plaire au soldat-roi ? Nous étonnerons-nous que l'armée, même sous Probus, ait eu des caprices ; que, même après tant de victoires, Probus ait entendu parler de compétiteurs ; que, sous son règne comme sous le règne du fainéant Gallien, il y ait eu des *tyrans* ?

L'histoire de l'un d'eux, Saturninus, nous montre ce qu'étaient ces caprices des armées. Ceux qu'elles faisaient Césars étaient moins leurs héros que leurs victimes. Saturninus était Gaulois de naissance, général éprouvé ; Aurélien lui avait donné le commandement de la frontière orientale. L'Égypte était près de lui sans être de son domaine, et Aurélien lui avait dit : « N'entre jamais en Égypte. » C'était une tradition de la politique d'Auguste que nul sénateur, nul chef d'armée ne touchât, sans une permission spéciale du prince, cette Égypte qui nourrissait Rome ; cette tradition était plus importante encore à l'heure où l'Égypte, un instant indépendante, venait d'être vaincue. Saturninus s'oublie cependant et vient à Alexandrie (280) ; le peuple de cette cité, toujours turbulent et pour lequel la présence d'un haut dignitaire romain était une nouveauté, crie sur son passage : « Saturninus Auguste, que les dieux te gardent ! » A ce seul cri, le pauvre Saturninus se sent perdu, s'enfuit d'Égypte, court se cacher en Palestine.

Là, il délibère. Quoi qu'il fasse, il a été proclamé Auguste ; l'Empereur ne lui pardonnera pas ; en acceptant la pourpre, il gagnera au moins quelques jours de répit. On lui met un manteau de sa femme, on lui jette sur les épaules un lambeau de pourpre pris à la Vénus la plus proche, ses amis l'entourent et le saluent Auguste. Il pleure cependant : « La république va perdre « en moi un homme dont elle avait besoin. Je lui ai « rendu la Gaule, j'ai repris l'Afrique sur les Maures, « j'ai pacifié l'Espagne (sans doute au temps d'Auré- « lien). Mais à quoi bon ? Cette malheureuse acclama- « tion a tout effacé. » On l'encourage : « Non, dit-il, « vous ne savez pas quel malheur c'est que d'être « César ! »

Du reste il jugeait mal Probus, en le jugeant d'après ses devanciers. Probus au contraire lui écrivait en lui promettant son pardon. Mais l'omnipotence militaire déjoua cette pensée de clémence. Les soldats de Saturninus ne voulurent pas croire à la réalité du pardon et résistèrent. Les soldats envoyés par Probus ne voulurent pas respecter le pardon promis et Saturninus fut égorgé[1].

Alexandrie avait ainsi jeté un César éphémère aux hasards de la fortune ; Lyon en jeta un autre. Cette grande cité avait été le foyer de l'indépendance dans le midi de la Gaule, comme l'était dans le nord le camp des légions du Rhin. Durement traitée par Aurélien, elle aimait peu les Césars de Rome. Or un jour, quelques amis jouent aux échecs. L'un d'eux, le tribun Proculus, gagne dix

[1] S. Julius Saturninus, gaulois d'origine, maure selon d'autres. Voyez Vopiscus, *in Saturnino*, Zonaras, Zosime, I, 66. Il ne faut pas le confondre avec un P. Sempronius Saturninus, qui fut aussi *tyran* au temps de Gallien.



Malheureusement il avait à compter avec des armées orgueilleuses, corrompues, indisciplinées, telles que les avaient façonnées un siècle et demi de domination à peu près absolue et quinze ou seize empereurs faits et défaits par elles (sans parler des *tyrans*). Ce labeur impérieusement exigé, ce congé définitif annoncé d'une manière menaçante, pouvaient-ils plaire au soldat-roi ? Nous étonnerons-nous que l'armée, même sous Probus, ait eu des caprices ; que, même après tant de victoires, Probus ait entendu parler de compétiteurs ; que, sous son règne comme sous le règne du fainéant Gallien, il y ait eu des *tyrans* ?

L'histoire de l'un d'eux, Saturninus, nous montre ce qu'étaient ces caprices des armées. Ceux qu'elles faisaient Césars étaient moins leurs héros que leurs victimes. Saturninus était Gaulois de naissance, général éprouvé ; Aurélien lui avait donné le commandement de la frontière orientale. L'Égypte était près de lui sans être de son domaine, et Aurélien lui avait dit : « N'entre jamais en Égypte. » C'était une tradition de la politique d'Auguste que nul sénateur, nul chef d'armée ne touchât, sans une permission spéciale du prince, cette Égypte qui nourrissait Rome ; cette tradition était plus importante encore à l'heure où l'Égypte, un instant indépenpendante, venait d'être vaincue. Saturninus s'oublie cependant et vient à Alexandrie (280) ; le peuple de cette cité, toujours turbulent et pour lequel la présence d'un haut dignitaire romain était une nouveauté, crie sur son passage : « Saturninus Auguste, que les dieux te gardent ! » A ce seul cri, le pauvre Saturninus se sent perdu, s'enfuit d'Égypte, court se cacher en Palestine.

Là, il délibère. Quoi qu'il fasse, il a été proclamé Auguste ; l'Empereur ne lui pardonnera pas ; en acceptant la pourpre, il gagnera au moins quelques jours de répit. On lui met un manteau de sa femme, on lui jette sur les épaules un lambeau de pourpre pris à la Vénus la plus proche, ses amis l'entourent et le saluent Auguste. Il pleure cependant : « La république va perdre « en moi un homme dont elle avait besoin. Je lui ai « rendu la Gaule, j'ai repris l'Afrique sur les Maures, « j'ai pacifié l'Espagne (sans doute au temps d'Aurélien). Mais à quoi bon ? Cette malheureuse acclamation a tout effacé. » On l'encourage : « Non, dit-il, « vous ne savez pas quel malheur c'est que d'être « César ! »

Du reste il jugeait mal Probus, en le jugeant d'après ses devanciers. Probus au contraire lui écrivait en lui promettant son pardon. Mais l'omnipotence militaire déjoua cette pensée de clémence. Les soldats de Saturninus ne voulurent pas croire à la réalité du pardon et résistèrent. Les soldats envoyés par Probus ne voulurent pas respecter le pardon promis et Saturninus fut égorgé[1].

Alexandrie avait ainsi jeté un César éphémère aux hasards de la fortune ; Lyon en jeta un autre. Cette grande cité avait été le foyer de l'indépendance dans le midi de la Gaule, comme l'était dans le nord le camp des légions du Rhin. Durement traitée par Aurélien, elle aimait peu les Césars de Rome. Or un jour, quelques amis jouent aux échecs. L'un d'eux, le tribun Proculus, gagne dix

[1] S. Julius Saturninus, gaulois d'origine, maure selon d'autres. Voyez Vopiscus, *in Saturnino*, Zonaras, Zosime, I, 66. Il ne faut pas le confondre avec un P. Sempronius Saturninus, qui fut aussi *tyran* au temps de Gallien.



parties de suite, ou, comme on disait, est dix fois de suite empereur. « Salut, Auguste ! » dit un bouffon qui était là. On apporte un lambeau de pourpre, on le met sur ses épaules, et l'on se prosterne devant lui, tout cela en riant. Mais, le moment d'après, on se dit que cette plaisanterie est dangereuse et que la meilleure chance est de la prendre au sérieux. Proculus était né dans les Alpes Maritimes, d'origine franque à ce qu'il prétendait; noble, disait-on, quoique descendu de brigands et enrichi par les brigandages de ses ancêtres ; assez opulent enfin pour lever dans ses domaines une armée de deux mille esclaves ; malhonnête, débauché, se vantant de ses débauches avec un cynisme honteux; mais brave et ayant assez de sang barbare dans les veines pour bien battre les barbares ; poussé surtout par une femme aussi brave et plus ambitieuse que lui, et que sa vigueur d'amazone avait fait appeler Sampso[1]. Il régna donc un moment et non sans quelque gloire. Car les Alemans ayant cru pouvoir envahir la Gaule, Proculus, qui n'avait probablement pas de légion sous la main, leur fit la petite guerre à la façon des brigands ses aïeux, et accomplit avec honneur cet office de défenseur de la frontière que les *tyrans* dans les Gaules accomplissaient d'ordinaire mieux que les Césars. Il attendait qu'un jeune enfant né de son mariage avec l'héroïne Sampso eût seulement cinq ans pour le proclamer Auguste. Mais le temps lui manqua. Attaqué par Probus dans le midi de la Gaule, poussé jusqu'au Rhin, forcé de se jeter entre les bras des Francs ses cousins, les Francs le

[1] Son vrai nom était Viturgia. Vopiscus *in Proculo*.



trahirent, « habitués qu'ils étaient à manquer de foi en riant[1] ; » il fut une dernière fois vaincu et tué. Ce jour-là encore, il fallut que Lyon et la Gaule renonçassent à l'ambition de faire un César[2].

Mais les légions de la Gaule, les légions du Rhin, elles, n'y renonçaient pas. Avant ou après le débauché Proculus, on ne sait, elles proclamèrent le buveur Bonosus. Celui-ci tenait en quelque chose de chacun des peuples de l'Occident ; sa famille était espagnole, mais originaire de Bretagne, sa mère gauloise. C'était le fils d'un simple rhéteur ou grammairien qui mourut jeune, et la courageuse Gauloise sa mère, au lieu de lui faire enseigner les lettres, qui n'avaient pas enrichi son père, en avait fait tout simplement un soldat. Son mérite particulier était de boire sans fin et de ne jamais s'enivrer. Cet homme-là, disait Aurélien jouant sur deux mots qui se prononçaient à peu près de même, cet homme est né non pour vivre, mais pour boire[3]. Du reste, il employait ce talent à découvrir, au moyen d'une ivresse qu'il ne partageait pas, les secrets de ses convives ; et ce talent, comme je l'ai dit ailleurs, lui avait valu la main d'une fille des rois goths, prisonnière d'Aurélien, qu'Aurélien lui donna afin qu'allié des princes goths, il pût à table découvrir leurs secrets. On ne lui attribue nul autre mérite, ni militaire ni civil, mais, comme tant d'autres, il se fit empereur par peur. S'il ne s'enivrait jamais, il dormait parfois : n'ayant pu garder la ligne du

[1] Quibus familiare ridendo fidem frangere. Vopiscus *in Proculo*.
[2] T. Ælius Proculus, né à Albenga sur la côte de Gêne. Vopiscus *in Proculo*.
[3] Non ut vivat natus est, sed ut bibat. *Id*.

Rhin où il commandait, ni empêcher les Germains de mettre le feu à quelques vaisseaux romains, il craignit la colère du maître, et pour l'éviter, se fit maître lui-même. Son règne dura quelque temps; mais enfin, vaincu par Probus dans une rude bataille, il se pendit, et l'on s'écria en le voyant : « C'est une cruche et non pas un homme qui est pendu là. » Que les lecteurs nous pardonnent ! L'histoire, malgré elle, devient triviale quand il s'agit d'un empire gouverné par des corps de garde. Autre était l'empire que les barbares préparaient au monde; et la vierge Hunila, du sang royal des Goths, devenue, par l'ordre de son vainqueur, la femme du buveur Bonosus, garda dans son veuvage une dignité que Probus respecta et à laquelle Rome elle-même ne put s'empêcher de rendre hommage [1].

Mais c'était peu pour Probus d'avoir vaincu les *tyrans* au dedans, les barbares au dehors. Il aurait fallu vaincre sa propre armée et briser par la discipline et le travail cette omnipotence du soldat avec laquelle nulle sécurité n'était possible. Probus, au contraire, devait être vaincu par elle. La paresse et l'orgueil du soldat ne lui pardonnaient pas de lui avoir mis la pioche entre les mains. Auprès de sa ville natale de Sirmium, il avait entrepris un vaste défrichement de marais qui devait rendre au pays la salubrité et la fertilité ; un canal entraînant les eaux aurait à la fois assaini le sol et porté les navires jusqu'à la Save ou au Danube. Plusieurs milliers de soldats y travaillaient (282). Tantôt allant et venant au milieu d'eux, tantôt retiré dans une tour d'où

[1] Sur Q. Bonosus ou Bonosius, V. Vopisc. *in Bonoso* ; sur Hunila, *ibid.*



il pouvait voir au loin, Probus surveillait ce labeur, qui ne s'accomplissait qu'en murmurant. Tout à coup, on quitte le travail, on se jette sur lui; il peut cependant gagner cette tour que, pour la garantir des incendies, il a fait revêtir de fer; il y est poursuivi, et une fois de plus l'omnipotente oisiveté du soldat a raison d'un des chefs les plus intelligents, les plus actifs, les plus courageux qu'eût possédés l'Empire romain.

Le lendemain, comme il arrivait presque toujours, Probus fut pleuré par cette armée qui l'avait tué. On lui éleva à titre de tombeau un *tumulus* immense au haut duquel étaient écrits sur un marbre ces mots : « Ici re-« pose l'empereur Probus, vraiment probe, vainqueur « de tous les barbares, vainqueur de tous les tyrans. » On aurait dû ajouter : Vaincu par la toute-puissance du soldat.

Disons rapidement les événements qui suivirent et après lesquels viendra une époque toute différente.

Le César, ou plutôt la dynastie éphémère qui suivit Probus dura deux ans et peut se raconter en deux mots. Auprès du cadavre de Probus assassiné, comme auprès des cendres d'Aurélien, l'armée eut assez le sentiment du bien public pour lui donner un successeur qui n'était pas indigne de lui. Elle revêtit de la pourpre Carus, son ami, sa créature, son préfet du prétoire, Gaulois devenu Romain ou Romain né dans les Gaules, homme de guerre actif, éprouvé, énergique[1]. Mais cette fois le Sé-

[1] M. Aurelius *Carus* (ou Karus), né à Narbonne (selon le plus grand nombre des écrivains; d'autres le font illyrien, milanais ou carthaginois d'origine). — Proconsul de Cilicie. — Préfet du prétoire sous Probus. — Fait Auguste après la mort de Probus, en août 283. — Tué par la foudre ou par des assassins, en décembre 283 ou janvier 284.



nat ne fut pour rien dans l'élection ; tout au plus la ratifia-t-il, de bonne ou de mauvaise grâce, lorsque tardivement elle lui fut apportée à Rome. L'armée rentrait dans la plénitude de sa souveraineté.

Les barbares veillaient cependant : si Rome avait des empereurs-soldats capables de repousser les barbares, elle avait aussi de fréquents interrègnes qui leur laissaient le temps d'envahir et de piller. Probus à peine mort, déjà la Gaule est menacée ; différents peuples sarmates pénètrent en Thrace, en Illyrie, en Italie même (283). Carus envoie son fils aîné Carinus dans les Gaules ; lui-même combat les Sarmates, en tue seize mille, en prend vingt mille. Ces victoires sont célébrées à Rome, sinon par un triomphe, au moins par une grande fête (septembre 283). Il fallait que chaque empereur en donnât une au peuple romain, heureux par là de changer aussi souvent de maître. Les historiens, si laconiques quand il s'agit de l'histoire politique ou militaire, sont prodigues de détails sur ces fêtes. Il y eut des spectacles d'un genre tout nouveau : le névrobate marcheur qui semblait marcher sur les vents ; le trichobate qui, poursuivi par un ours sur les murs, s'échappait à travers une muraille ; des pantomimes, des chœurs, des orchestres sans fin ; « les jeux sarmatiques, qui sont ce qu'il y

Ses fils : 1° M. Aurelius Carinus, fait César sous son père, prince de la jeunesse et plus tard Auguste ; règne dans l'Occident ; combattant contre Dioclétien, est tué en 285...

Sa femme : Magnia Urbica (Inscription de Thamugas, Renier, 1512).

2° M. Aurelius (Numerius ?) Numerianus, César du vivant de son père, et plus tard Auguste. — Tué par son beau-père Arrius Aper, préfet du prétoire, en septembre 284. V. les inscriptions. Orelli, 1043, 1044, 1045,-5057. Henzen, 5556-5559.

Seul historien spécial : Vopiscus *in Caro; Numeriano et Carino.*



a au monde de plus délicieux [1] ; » un cyclope, etc.

Mais, l'Orient était agité comme l'Occident, et la guerre que Probus préparait déjà contre les Perses était plus motivée que jamais. L'occasion d'ailleurs était favorable : les Perses étaient en proie à une guerre civile. La Mésopotamie s'ouvre donc sans résistance devant les armées romaines. Les principales cités perses, si souvent assiégées par les Romains, Séleucie et Ctésiphon, sont prises presque sans combat. Carus gagne le surnom de Parthique ou de Persique. Il y gagne même, à ce qu'il semble, la divinité ; car, pour lui comme pour Aurélien, une monnaie frappée de son vivant porte : « A notre dieu et seigneur Carus [2]. »

Cette adulation impie allait, comme à Aurélien, lui porter malheur. Une question s'élève dans l'armée : Ira-t-on plus loin que Ctésiphon ? Jamais armée romaine n'a encore passé cette ville et l'on prétend qu'un arrêt du destin interdit de la passer ; raison de plus pour Carus de vouloir le faire. Il va donc placer son camp un peu en avant de la capitale vaincue, sur les bords du Tigre. Là se passe une singulière tragédie à laquelle la superstition a pu ajouter des détails, comme aussi l'adulation pour un pouvoir nouveau a pu altérer la vérité, et dont il est impossible à seize cents ans de distance de pénétrer le mystère.

Pendant que Carus, fatigué, malade, repose dans sa tente, un orage épouvantable éclate (décembre 283 ou janvier 284) [3]. Le jour se transforme en nuit, on ne se

[1] Ludum Sarmaticum quo nihil dulcius est. Vopiscus *in Carino*, 19.
[2] DEO ET DOMINO CARO AVGVSTO, et au revers : FELICITATI PVBLICAE.
[3] Il y a au *Code Justinien* un rescrit (3. *Quando provocare non est*

reconnaît plus, on ne voit rien qu'à la lueur des éclairs : plusieurs hommes meurent d'effroi. Au milieu de ce désordre, on voit la tente impériale toute en flammes. On crie que l'empereur est mort, et que ses serviteurs, affolés par la douleur, ont mis le feu aux draperies qui l'abritaient. C'est ce qu'écrit au préfet de Rome Junius Calpurnius, secrétaire de l'Empereur : Carus a-t-il été tué par la foudre ? Il en doute. Par la maladie ? Il le croit. Par quelque autre cause ? Il n'en dit rien. « Nous n'avions plus, écrit-il, dans le trouble qu'avait causé l'orage, le pouvoir de discerner la vérité[1]. »

Des deux fils de Carus, l'aîné, Carinus, était dans les Gaules, l'autre, Numérien, suivait son père. C'était un jeune homme doux, aimé, intelligent, plus littérateur et poète que soldat ; sa santé, sa vue surtout était délicate. On le proclame Auguste, et avec lui probablement son frère absent ; l'armée en deuil s'achemine pour quitter la Perse, plus persuadée que jamais que les aigles romaines ne doivent pas passer Ctésiphon. On marche donc. Le nouveau prince accablé de douleur, les yeux souffrants plus que d'ordinaire par suite des larmes qu'il a versées, ne voyage qu'en litière ; personne ne le voit ; des gardes empêchent de pénétrer jusqu'à lui. Arrius Aper, préfet du prétoire et beau-père du nouvel Auguste, commande l'armée, dirige la marche, donne aux soldats des nouvelles du prince malade, recom-

necesse, VII, 64), portant le nom des trois princes, antérieur, par conséquent, à la mort de Carus, et daté du 8 des kalendes de janvier (25 décembre 283), et un autre (3. *De revocandis donationib.*, VIII, (6), portant les seuls noms de Carinus et de Numérien, et daté du 2 des Ides de janvier (12 janvier 284).

[1] Igniti sideris continuata vibratio omnibus nobis scientiam veritatis sustulit. Vopiscus, *in Caro*, 8.

mande qu'on ne trouble pas son repos. Mais au bout de quelque temps, arrivé sur les bords du Bosphore, un affreux symptôme révèle un malheur ou un crime ; une odeur nauséabonde se fait sentir autour de la litière, le prince est mort. En quelques mois, deux Augustes, au milieu de leur armée, sans avoir rencontré un seul ennemi, ont péri d'une façon mystérieuse (septembre 284).

Les soupçons éclatent ; les chefs de l'armée se réunissent, on dresse un tribunal de gazon en face des aigles, aux portes du camp ; Aper est saisi et amené. Le principal instigateur de ce mouvement ou le principal organe de l'indignation commune, le Dalmate Dioclès, qui se faisait appeler Dioclétien pour avoir un nom plus romain, et qui commandait à cette époque la garde personnelle du prince[1], est proclamé Auguste et chargé de venger la mort de Numérien (17 septembre).

Ce qu'était ce Dioclétien, nous le dirons plus tard. Relevons seulement une circonstance qui prouve la puissance de la superstition sur les âmes, peu religieuses cependant, des paysans et des soldats. Dioclès avait été jadis en garnison chez les Tongres (Liége), dans le nord de la Gaule. Là une druidesse (il y en avait toujours, s'il n'y avait plus de druides ; Alexandre Sévère et Aurélien avaient jadis appris d'elles leur destinée), une druidesse se rencontre dans une auberge avec lui, et, ayant un compte à régler ensemble, elle le trouve bien parcimonieux : « Tu épargnes trop, Dioclétien, tu es trop avare, lui dit-elle. — Quand je serai empereur, je serai libéral. — Ne plaisante pas, Dioclétien, tu seras empereur quand

[1] Domesticos tunc regentem.



tu auras tué un sanglier. » Là-dessus, l'ambitieux Dalmate se met en chasse, cherche partout des sangliers, en tue un, deux, trois. Cependant, Claude, Aurélien, Tacite, Probus, Carus, deviennent empereurs et non pas lui : «J'ai tué bien des sangliers, dit-il, mais la venaison est toujours pour la table d'un autre. » Ce n'est qu'au camp de Numérien qu'il reconnut dans le préfet du prétoire Aper (sanglier) le gibier dont la druidesse lui avait parlé,

Aussi, lorsqu'après avoir proclamé Dioclétien Auguste, on se demande comment Numérien est mort et sur qui il faut le venger, Dioclétien n'hésite pas. Il tire son épée, et levant les yeux vers le soleil, atteste ce dieu qu'il n'a ni souhaité l'Empire ni trempé en rien dans le meurtre du prince. Puis se tournant vers Aper : « Voici l'auteur du meurtre. Sois glorieux, Aper, tu « meurs de la main du grand Enée ! » et, avec cette citation classique, il lui enfonce son glaive dans le corps. Rentré dans sa tente, il dit à ses amis : « J'ai enfin tué le sanglier fatal[1]. »

Que devenait cependant Carinus ? Ce fils de Carus, mis avec le titre de César en possession de tout l'occident de l'Empire, Rome y comprise, nous est peint sous de tristes couleurs. C'est, nous dit-on, un César du premier siècle, un Commode, un Elagabale, pire que Gallien : livré à d'abominables débauches, donnant les charges publiques aux êtres impurs qui en étaient les complices ; faisant l'un consul, l'autre préfet du prétoire,

[1] *Æneæ magni dextra cadis.* Virg., *Æneid.*, X, 831, cité par Vopisc. *in Numerian.*, 13-15.



après avoir mis à mort le titulaire; chargeant un autre de ces hommes de contrefaire son écriture et de souscrire à sa place les actes publics ; marié successivement à neuf femmes que presque toutes il a renvoyées enceintes ; remplissant le palais de mimes, de pantomimes, de chanteurs, de prostituées ; épuisant par un luxe fabuleux son empire appauvri, ayant des pierres précieuses à sa tunique, à son baudrier, à ses chaussures ; possédé de toutes les manies romaines, jonchant sa chambre de feuilles de rose, sa piscine de fruits et de melons, et, dans ses repas où il réunissait les plus malhonnêtes gens de l'Empire, faisant servir jusqu'à cent livres de gibier à plumes, cent livres de poisson, mille livres de viande. C'est ce que nous raconte Vopiscus, un peu suspect, il faut le dire, d'adulation envers Dioclétien successeur et ennemi de Carinus ; mais c'est ce que nous disent aussi, quoique avec moins de détail, Eutrope et Victor qui écrivaient après la mort de ces deux princes. Carus avait assez vécu pour apprendre au fond de l'Orient ce que faisait son fils à Rome et dans les Gaules : « Cet homme-là n'est pas mon fils, » s'était-il écrié. Il avait même pensé à ôter la pourpre à Carinus et à mettre à sa place un général déjà illustre, mais étranger à sa famille, celui qui avait triomphé à Vindonissa et que l'histoire connaît sous le nom de Constance Chlore.

Au milieu de ses violences et de ses débauches, la nouvelle des révolutions de l'Orient arrive à Carinus. L'élection de Dioclétien faite sans mentionner un partage de l'Empire et sans rappeler le nom de Carinus était une déclaration de guerre. Et cette déclaration de guerre n'était pas la seule. Sabinus Julianus, qui administrait la

province de Vénétie, s'était fait ou laissé proclamer empereur. Carinus, auquel, malgré ses vices, ni l'énergie ni la promptitude ne manquaient, écrase d'abord ce dernier ennemi dans les plaines de Vérone; puis, à travers les Alpes et l'Illyrie, va au devant de Dioclétien qui arrivait de Byzance. On se rencontre près du Danube à Margus entre Viminiacum et le Mont d'or. L'armée de Carinus, plus nombreuse et non moins bien commandée, triomphe; Dioclétien est vaincu. Mais Carinus, poursuivant les vaincus avec une impétuosité furieuse, est tué, non par l'ennemi, mais par ses propres soldats. Ceux-ci, satisfaits d'avoir remporté une victoire, craignaient sous leur chef affranchi de tout péril une domination plus que jamais effrénée. A cette crainte commune, s'ajoutaient des ressentiments personnels, juste châtiment d'une vie de débauche; celui qui porta le premier coup, était un tribun dont la femme avait été séduite par Carinus. Grâce à ce meurtre, Dioclétien, ce fils d'un scribe dalmate, ce général vaincu et mis en fuite, devint le maître universellement reconnu du monde romain (285).

Le règne de Dioclétien formera une période toute nouvelle par son caractère et par sa durée; car (chose inouïe!) il dura vingt ans. Il mérite d'être traité à part.

Mais, quant à la période qui vient de s'écouler depuis Gallien, elle n'avait pas été, après tout, la plus défavorisée des annales romaines. Ce réveil ou ce demi-réveil des peuples, qui contenait pour la civilisation un germe de salut, avait quelque peu retrempé les âmes, ramené dans les provinces un souvenir des anciennes luttes pour l'indépendance, et contribué énergiquement à défendre

le monde romain, ou pour mieux dire le monde civilisé, contre les barbares. Il semble aussi qu'avec des pensées plus hautes, il y ait eu des mœurs un peu moins souillées, une vie un peu plus saine ; que l'atmosphère même de l'Europe romaine ait été purifiée! Depuis la mort de Claude, nous n'avons pas entendu parler de ces épidémies qui, depuis Marc-Aurèle et surtout depuis le règne de Dèce, étaient presque permanentes dans l'Empire.

Le monde romain n'avait donc pas à se plaindre de la Providence. La part de Dieu dans les affaires humaines (si nous pouvons nous exprimer ainsi), c'est surtout le choix des hommes qu'il donne au monde pour l'éclairer ou le conduire. Comme Dieu, tout en intervenant dans la vie des nations, ne cesse jamais de respecter le libre arbitre de ses créatures, il est permis de croire qu'un de ses moyens d'action les plus efficaces, ce sont les qualités naturelles de génie ou de cœur qu'il donne à certains hommes appelés à jouer un plus grand rôle dans les affaires de ce monde. A cet égard, la Providence, depuis un quart de siècle, n'avait pas été avare envers le monde romain. Sans parler de ceux qu'on appelle *tyrans* et qui valaient au moins autant que les vrais Césars, d'un Postume, d'un Odénath, d'une Victorina, d'une Zénobie, on avait vu, à l'époque où le César de Rome avait été décidément le seul, Rome recevoir des mains de ses soldats ou plutôt de la main de Dieu les Césars qu'elle eût pu souhaiter. Mettons à part le paganisme qu'elle ne songeait guère à leur reprocher, quels autres souverains eût-elle demandés qu'un Claude, courageux soldat; qu'un Aurélien, comparable aux plus hauts génies militaires; qu'un Tacite, homme de

paix envoyé à son tour pour tenter une résurrection de la Rome civile et faire dominer les lois sur la force; qu'un Probus aussi énergique qu'Aurélien, aussi modéré que Tacite : fallait-il d'autres hommes pour relever un Empire?

Les soldats, quand ils choisissaient, ne choisissaient pas toujours mal, éclairés qu'ils étaient par le sentiment du péril commun et par le repentir du crime de la veille. Mais qu'importe, puisqu'ils ne respectaient point leur propre choix; puisqu'ils brisaient le lendemain celui en qui la veille ils avaient reconnu un élu de la Providence; puisque le règne nouveau, quel que fût le mérite personnel du prince, était toujours maintenu dans l'impuissance de bien faire par la certitude de son peu de durée; puisque le glaive d'un légionnaire turbulent était toujours comme l'épée de Damoclès suspendu sur la tête de l'Empereur et de l'Empire; puisque le vrai souverain, c'était le poignard, et l'unique charte constitutionnelle l'omnipotence des assassins? Dans l'ordre temporel d'alors comme dans l'ordre spirituel de tous les temps, les hommes se perdaient parce qu'ils voulaient se perdre. La Providence faisait, si on ose se servir de cette expression, ce qu'elle avait à faire pour les sauver; ils s'obstinaient à se perdre par leurs passions et par leurs vices.

Puisque j'ai parlé de l'assassinat politique, m'est-il permis d'ajouter un mot? On dit quelquefois, avec une confiance que je voudrais partager, que les assassins politiques manquent toujours leur coup et desservent la cause qu'ils veulent servir. Je voudrais qu'il en fût ainsi; et il en est ainsi quand les peuples sont honnêtes,



quand par suite l'indignation surpasse la peur. Mais il en est autrement, lorsque le sens moral chez les peuples est affaibli, et que le parti des assassins paraît plus à craindre qu'à détester. Pour parler de notre siècle, on ne peut dire que Louvel ait manqué son coup, car dix ans après la dynastie était tombée ; ni Alibaud et ses imitateurs, car Louis-Philippe a fini dans l'exil ; ni Milano, car, bien peu de mois après, il n'y avait plus de roi de Naples ; ni Orsini, ni les assassins de Rossi, car peu après la révolution se faisait en Italie. Et ces hommes ont été tellement utiles à leur parti, il a eu un tel intérêt à faire redouter des actes semblables dans l'avenir, qu'il ne refuse à ces scélérats ni les apologies ni les apothéoses. C'est une honte, non pas seulement pour la vieille Rome, non pas seulement pour l'Europe moderne, mais bien plutôt pour l'humanité tout entière, que le crime, abhorré moins qu'il n'est redouté, devienne si souvent une puissance.

CHAPITRE III

LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE

§ I. — Porphyre.

Nous n'avons pas dû interrompre le récit des révolutions politiques, si nombreuses encore pendant la période que nous venons de parcourir. Le monde a vécu les armes à la main ; les empereurs se sont multipliés, tour à tour vainqueurs et vaincus, assassins ou assassinés; les torrents de l'invasion germanique ont à vingt reprises différentes sillonné les vallées romaines. Mais pendant ce temps, l'esprit humain n'en a pas moins accompli son labeur et poursuivi son progrès. Je m'exprime mal, je devrais dire : il n'en a pas moins eu, lui aussi, ses révolutions, ses agitations, ses envahissements. S'il fallait, pour voir se développer l'esprit humain, attendre une époque paisible, où nulle révolution ne troublerait le monde, où nulle guerre ne le déchirerait, ne faudrait-il pas attendre éternellement ? Ou, au contraire, si les révolutions ou les invasions des barbares nous préservaient des égarements de l'esprit humain, ne faudrait-il pas les appeler et les bénir ? Pendant que le



monde gréco-romain, pour se défendre contre les envahisseurs du Nord, faisait des empereurs, puis leur suscitait des rivaux, sa tradition intellectuelle se continuait dans les écoles par un disciple de la philosophie alexandrine, par un disciple de Platon, par un imitateur et en même temps un ennemi de l'Évangile, Porphyre. Pendant que sur l'Euphrate et sur le Tigre, l'empire de Rome et l'empire persique luttaient l'un contre l'autre et se disputaient éternellement les contrées qui les séparaient ; dans ces mêmes contrées, entre ces deux empires, s'appuyant sur les doctrines de l'un et de l'autre, naissait un des faux prophètes les plus puissants, un des hérésiarques les plus insensés et les plus longtemps populaires qui aient jamais existé, Manès. Avant d'aller plus loin dans les événements de l'histoire, disons un mot de chacun de ces deux hommes entre lesquels, du reste, il ne faut pas chercher un lien, si ce n'est la contemporanéité de leur vie et leur hostilité commune contre l'Évangile.

Celui que nous appelons Porphyre, dans ses premières années s'appelait Malch. Il était né (233) dans la ville de Batanée, colonie phénicienne en Palestine. Mais, très-jeune encore, il quitta son pays, s'éprit de la philosophie grecque, traduisit son nom phénicien de Malch (roi) par le nom grec de Porphyre (empourpré), entendit peut-être Origène à Alexandrie, fut disciple de Longin à Athènes, de Plotin à Rome (263). Il fut l'héritier intellectuel, le commentateur, et, pour parler le style moderne, l'éditeur posthume de Plotin. Avec Amélius [1]

[1] Sur Amélius, voyez Porphyre lui-même *In vita Plotini, passim* ; Eusèbe, *Præp. Evangel.*, XI, 18, 19, où il montre le début de l'Evangile de



dont les écrits ne nous sont pas restés et qui semble avoir été un homme d'étude et de travail érudit plutôt que de méditations philosophiques, Porphyre fut le grand continuateur de cette école, que nous appelons alexandrine, fondée par le chrétien Ammonius Saccas et développée par Plotin; cette école qui conciliait Platon et Aristote, et qui eût voulu surtout concilier un reste quelconque du paganisme avec cette lumière intellectuelle que le christianisme faisait surgir dans toutes les âmes. Sauver le paganisme en le réformant, ne pas rompre la tradition héréditaire et cependant ne pas en garder toutes les puérilités et tous les opprobres, être raisonnable et religieux et cependant ne pas être chrétien : tel avait été, à des époques, dans des phases et en des mesures diverses, le travail d'un Plutarque ou même d'un Sénèque, celui d'un Apollonius, d'un Numénius, et plus récemment celui de Plotin.

Porphyre [1] marche dans cette voie, et comme, à mesure

S. Jean, copié par Amélius ; Théodoret, *de Græcis affect.*, II ; S. Cyrille de Jérusalem, *in Julian.*, VIII ; Suidas V° Αμηλιος. Amélius, selon quelques-uns, était d'Apamée en Syrie ; selon Porphyre, de Toscane. Il habita à Rome de l'an 246 à 269. Il écrivit cent livres de ses conférences avec Plotin, quarante livres contre la magie et d'autres volumes.

[1] Porphyre, né à Batanée (Bothin) dans le Haouran, en 233 ; vient à Rome en 252 pour peu de temps, y retourne en 263, et y devient disciple de Plotin ; — en 268, part pour la Sicile. — Vers la fin de sa vie, il épouse Marcella, veuve et mère de sept enfants, — meurt, à ce que l'on croit, vers la fin du règne de Dioclétien (305) à Rome ou en Sicile.

Jamblique fut son disciple (V. Photius, 242).

Voyez Porphyre *in Plotino* et *alibi*; Eunape, 2, 3 ; Socrate, III, 23 ; Hieronym., *in Galat. proœm.* ; *in Ezech. proœm* ; Chrysostome, I. *Cor.* VI ; Augustin, *Retractat* II, 31 ; *De civitate Dei*, X. 10-11, 23-32. XII, 20-26. XIII, 19. XIX, 22-23. XX, 24. XXII, 4. Euseb., *Hist. E.*. VI. 19. *Præp. Evang.*, IV. 6-14 ; X, 3, 9 ; Suidas V° *Porphyr.*

Les écrits de Porphyre que nous possédons sont : les *Sentences* ou *Élévations vers les intelligibles* (Ἀφορμαὶ πρὸς τὰ νοητά). — *Introduction aux catégories.* — *Lettre à Anébon.* — *Vie de Pythagore.* — *Vie de*



que les siècles s'écoulent, la lumière se fait davantage pour les âmes qui aiment la lumière, Porphyre se rapproche du Christianisme par les idées, tout en restant toujours par la volonté ennemi aussi décidé du christianisme. Sans doute, pas plus que ses maîtres, il n'abdique ni la tradition mythologique en ce qu'elle a de plus vénéré, ni surtout la tradition philosophique des anciens chefs d'école. C'est à Platon, c'est plus encore à Pythagore, qu'il demande les rayons de vérité dont il veut composer son prisme intellectuel. A bien dire, il y a de la vérité mêlée partout : et c'est toujours une grande chose et une chose salutaire que cette sagesse heureusement éclectique, qui, dans la science léguée par les siècles, démêle le vrai d'avec le mensonge ; rejette Épicure pour s'attacher à Platon et ne demande à Platon que ce qu'il a de meilleur ; interroge Pythagore ou les monuments souvent douteux de la sagesse pythagoricienne, pour n'y prendre que ce qui s'y trouve de plus grand et de plus noble ; fait de Pythagore son héros et presque son dieu, mais pour cela fait Pythagore plus pur peut-être et plus voisin de la vérité qu'il ne fut.

Ainsi l'idée du Dieu, un, suprême, dominant de toute

Plotin. — *De l'abstinence des viandes*. — *Du Styx*. — *De l'antre des Nymphes*.

Il avait écrit en outre : Divers traités sur la grammaire, la rhétorique et l'histoire (Suidas). — Cinq livres d'*entretiens curieux* (Eusèbe, *Præp. Evang.*, X, 3). — *De la vie des philosophes*, dont fait partie la *vie de Pythagore* (Eunap., 10. Socrate, III, 23). — *Du retour de l'âme* (Augustin, *Civ. Dei*, X, 9, 32). — *De l'âme contre Boëthus* (Eusèbe). — *Des facultés de l'âme* (Stobée). — *Des statues* (Euseb., *Præp. Ev.*, III, 5. —*De la Providence divine* (Cyrill. Alex.) — *De la philosophie des oracles* (August., *Civ. Dei*, XIX, 22, 23). — *Contre les Gnostiques* (*Vita Plotini*). — Et enfin ses quinze livres contre les chrétiens, sur lesquels nous reviendrons.

Auteurs chrétiens qui répondirent à Porphyre : Eusèbe, Apollinaire, Méthodius, Hieronym., *Ep.* 83 *ad magnum*.



la hauteur de son infini ces êtres inférieurs que par courtoisie on appelle encore des dieux, cette idée que nous avons déjà rencontrée chez tant de philosophes païens contemporains du christianisme, est plus nette encore chez Porphyre qui, venu plus tard, s'est familiarisé davantage avec la pensée chrétienne. Il émet cette parole si énergique dans son laconisme et qui contient en elle une démonstration complète de l'existence de Dieu : « Il était nécessaire que l'UN précédât le *Plusieurs* [1]. » — L'idée de l'Être purement incorporel, qui a été si souvent embarrassée de nuages dans la phraséologie philosophique des Grecs, apparaît ici tout à fait lumineuse. Il comprend Dieu, ou si vous voulez le premier Dieu, immuable, sans distinction de partie, présent partout parce qu'il n'est corporellement nulle part [2]. Les rapports de l'homme avec Dieu, la vie surnaturelle, les communications de l'âme avec l'Être divin par le pur acte de la pensée et sans recours à la théurgie ; la prière faite dans un sentiment généreux et pur que la prière païenne a rarement connu : rien de tout cela n'est étranger à Porphyre. Il s'indigne contre le caractère tout terrestre et tout matériel de la piété païenne : « La prière qu'accompagnent des actes mauvais n'est pas pure et ne saurait être bien accueillie de Dieu... Le sage est le seul prêtre, le seul homme religieux, le seul qui sache prier [3]. » Et ceci qui semble tout chrétien : « La religion a quatre fondements principaux : la foi, la vérité,

[1] Ο πρώτος Θέος, ἀσώματος, καὶ ἀκίνητος καὶ ἀμερίστος : *De abstin.*, II, 35. *Sentent.*, 31. *Ad Marcellam*, 15.
[2] Πρὸ τῶν πολλῶν ἀνάγκη εἶναι τὸ Εν. *Sentent.*, 15.
[3] *Ad Marcellam*, 15, 24.

l'espérance, l'amour. Il faut croire parce qu'il n'y a pas de salut pour celui qui ne se tourne pas vers Dieu ; il faut mettre tous ses soins, toute son application à connaître la vérité sur Dieu; quand on le connaît, il faut l'aimer ; quand on l'aime, il faut nourrir son âme de nobles espérances [1]. »

Porphyre également, après bien des philosophes sans doute, mais d'une manière plus accentuée, veut que l'âme brise les liens qui l'attachent au corps, se dégage des passions et de la servitude du corps. Le corps est un fardeau qui nous entraîne toujours vers le bas. Le corps n'est pas nous : « Je ne suis pas cet être tangible que les sens perçoivent ; je suis un être très-différent de mon corps, sans couleur, sans forme, insaisissable aux mains humaines, saisissable seulement à la pensée [2]. » Mais, si je me laisse dominer par cet appendice étranger à mon être et qui n'est pas plus moi que le chaume n'est l'épi [3] ; si, attaché à mes sens qui, pareils à un clou de fer, unissent deux choses si dissemblables, la chair et l'esprit, je ne sais plus vivre de ma propre vie ; si je ne sais pas dépouiller ce vêtement de la chair et des affections de la chair, afin de parcourir libre et nu le stade de la vie [4], je suis perdu. Même après la mort, l'âme qui a aimé le corps est entraînée vers les lieux bas et vit d'une vie infime et grossière [5] ; mais l'âme qui a dompté son corps et s'est séparée d'avec lui, comme il appartient au philosophe de le faire, cette âme vivra d'une

[1] *Ad Marcellam*, 24. — Euseb., *Præpa. evang.*, IV, 19.
[2] *Ibid.*, 8.
[3] *Ibid.*, 32.
[4] *De Abstin.*, 1.
[5] Apud Augustin., *Civ. Dei*, XII, 26.

vie céleste. La première chargée de grossières vapeurs et rabaissée par leur poids, habitera dans les enfers, c'est-à-dire dans l'ignorance, l'enfance, les ténèbres éternelles : l'autre, libre, dégagée, remontera en haut avec l'esprit (πνεῦμα) qu'elle a reçu d'en haut et que ne retardera nul fardeau ; elle ira plus haut que les astres, elle vivra dans une sphère divine et dans un corps éthéré [1].

Porphyre comprend en effet que l'homme est un être déchu, et que l'âme humaine, unie à son corps selon les conditions actuelles de cette union, ne vit plus dans sa dignité première. Il faut vivre selon l'esprit, et forcément nous sommes en une mesure quelconque condamnés à vivre selon la chair : « Nous sommes tombés d'une demeure plus haute à laquelle il faut revenir en nous appuyant sur deux ailes qui nous sont nécessaires, l'abnégation des choses terrestres, le désir des choses divines ; nous sommes des exilés qui veulent revenir dans leur patrie, dans cette demeure invisible et immaculée qui devait être la nôtre [2]. »

Et pour remonter ainsi, Porphyre ne l'ignore pas, il faut souffrir : « Le retour ne peut s'opérer en parcourant le stade du plaisir... Ce n'est pas sans fatigue ni sans danger que l'on gravit les montagnes... Le chemin qui mène au faite, n'est autre que la vigilance et le souvenir de la chute qui nous a fait tomber ici-bas [3]. »

[1] *Sentent.*, 32.
[2] *De Abstinentia Carnis*, 1.
[3] *Ad Marcellam*, 7, et plus bas : « La réminiscence de ce que nous avons reçu de Dieu avant notre descente sur la terre », 8.

Mais pour cela, n'est-ce pas le paganisme tout entier qu'il faut secouer? Le paganisme n'est-il pas la religion des sens et du corps? Ne nous rabaisse-t-il pas vers la terre? — Porphyre veut que le sage, afin de purifier son être, s'abstienne de la chair des animaux qui ajoute des éléments plus grossiers aux éléments déjà si grossiers de notre corps et appelle en lui l'âme des animaux comme pour alourdir et dépraver son âme [1]. Mais faut-il donc que la table de l'homme soit plus pure que l'autel des dieux? Les dieux aiment la chair des victimes et se repaissent de leur grossière fumée; l'homme se fera-t-il plus céleste que les hôtes du ciel? — Porphyre aime la contemplation intime, recueillie, dans laquelle l'homme approchant peu à peu de la Divinité par le calme de sa pensée, adore, interroge, se tait, écoute, reçoit l'inspiration et la lumière. Le paganisme s'approche avec ses flûtes sacrées, ses sistres et ses cymbales; il nous étourdit de ses hymnes et de la mythologie sensuelle dont elles sont l'écho; il nous amène ses aruspices et ses devins qui, bien plus aisément, disent-ils, nous feront connaître la volonté des dieux et au besoin la changeront; il nous récite ses incantations qui, selon lui, mieux que la prière, nous révèleront et nous sauvegarderont l'avenir; il étale ses victimes ensanglantées et fumantes dont les entrailles, dit-il, nous enseigneront les événements futurs comme la méditation solitaire ne nous l'enseignera jamais. — Que ferez-vous donc si vous voulez rester païen?

Porphyre voudrait combattre cette grossièreté et, pour

[1] *De Abstin.*, II, 48, et *alibi passim.*



ainsi dire, cette matérialité des religions nationales : mais il ne peut la combattre que faiblement. Pour ce qui le touche, il n'amènera pas de victime à l'autel, pas plus qu'il ne placera sur sa table la chair des animaux [1]. Il ne consultera pas les devins et les entrailles des victimes, cela lui est facile ; car les intérêts pour lesquels on consulte d'ordinaire les devins et les victimes, mariage, commerce, fuite d'un esclave, fortune, honneurs, le laissent indifférent. Il s'adressera moins encore aux incantateurs, aux sorciers, aux évocateurs des *démons* ; car il sait qu'on peut être dupe d'esprits intermédiaires et trompeurs, qui se donnent pour des dieux, pour des *anges*, pour des *archanges*, pour les âmes des morts, et qui nous tendent mille embûches. Point de sacrifices ni d'hommages ni pour eux, ni pour leur prince, qu'il s'appelle Sérapis, Pluton, Hécate, Belzébuth [2]. Il sait bien quel péril et quelle honte il y a au fond de tout cela ; il le dit à un prêtre des dieux égyptiens : « C'est l'ignorance et l'erreur en fait de religion qui est la cause de toutes nos souillures..... Quoi donc ! nous invoquons les dieux comme nos maîtres et nous prétendons les abaisser vers nous comme des esclaves ! Nous éloignons de nos tables la chair des animaux et les dieux aiment à en respirer la fumée ! Ils rejettent la prière qui se fait au sortir de la couche nuptiale et ils aident au triomphe d'une passion incestueuse ! Nous croyons à la puissance des dieux et nous leur parlons avec menaces, même au

[1] Apud Euseb., *Præpar. Evangel.*, IV, 10-13, 18.
[2] Apud Euseb., *Præpar. Evangel.*, IV, 22.

soleil le premier des dieux [1] ! » Porphyre lui, du moins, ne pratiquera rien de tout cela.

Prenez garde cependant : si la cité le lui ordonne, si l'Archonte ou le César commande un sacrifice, il n'aura pas le courage de ces Syriens et de ces Hébreux qu'il vante quelque part et qui sont morts plutôt que de manger des viandes défendues ; il sacrifiera. Il se dira, il est vrai, qu'il y a de mauvais *démons* qui veulent passer pour des dieux et qui peuvent nuire à la cité ; il faut donc que la cité leur fasse des sacrifices pour les apaiser, des sacrifices immondes à une puissance immonde [2] ! Sans cesse, en un mot, il faiblit et se contredit, entraîné d'un côté par la puissance de la tradition païenne, ramené de l'autre par sa raison que le voisinage du christianisme a éclairée; tantôt refusant tout culte aux *démons*, c'est-à-dire aux dieux terrestres, tantôt citant et commentant les oracles d'Apollon qui forment comme le rituel de ces cultes divers. Et, quant à Apollon lui-même, dit saint Augustin, Porphyre ne devrait-il pas, s'il était conséquent, l'appeler un démon [3] ? Pauvre philosophe ! saint Augustin peut bien le dire : « pour discerner et démasquer les ruses du démon, il avait moins de liberté et moins de courage que n'en a la dernière bonne femme d'une famille chrétienne [4] ! »

Si c'est Porphyre qui faiblit ainsi, quelle ne sera pas

[1] *Epistola ad Anebontem*. Elle est citée par saint Augustin, *de Civitate Dei*, X, 11.
[2] *De abstin.*, II, 33, 34, 42, 43.
[3] Sur ces contradictions de Porphyre, voyez saint Augustin, *de Civitate Dei*, X, 10, 26. Eusèbe, *Præpar. Evang.*, IV, 9-11.
[4] Difficile quippe fuit tanto philosopho cunctam diabolicam societatem vel nosse vel fidenter arguere, quam quælibet anicula christiana nec nos cunctatur et liberrime detestatur. Aug., *loc. cit.*

la faiblesse d'un autre? Si un grand philosophe ne résiste pas davantage au torrent, que ne fera pas le vulgaire? Nous touchons ici au vice capital de toute la philosophie païenne, disons même de toute morale et de toute religion purement philosophique. Elle n'est pas faite pour l'humanité; elle n'est que pour le petit nombre, pour une élite, puisqu'elle se nomme ainsi, mais non pour tous. C'est une aristocratie intellectuelle, pleine d'orgueil et de dédain, qui tient bien plus à se séparer qu'à s'augmenter, et qui, loin d'élever le peuple vers elle, le fait descendre le plus bas qu'elle peut, pour marquer davantage la distance. J'ai signalé cette tendance chez Épictète, chez Plutarque, chez tous; j'ai répété les termes méprisants avec lesquels ils parlent du vulgaire [1]. Porphyre ne prêche que pour les sages. C'est à eux qu'il prescrit de s'abstenir des viandes[2]; pour les autres, grossiers, nul aliment n'est trop grossier. Ce sont les sages qui doivent s'interdire les sacrifices, les incantations, les consultations des devins : les autres, liés aux choses extérieures et dominés par leurs passions sensuelles, sont trop sous la dépendance des démons pour ne pas offrir aux démons tous les hommages qu'ils demandent; les théologiens (les Pythagoriciens)

[1] Voyez encore, au sujet des esclaves et de leur incapacité en matière de philosophie, le philosophe Themiste, ami de l'empereur Julien.,

« Croit-on que des hommes nés d'un boulanger ou d'un cuisinier, élevés parmi les mesures et les instruments de leur état, puissent atteindre jamais à la dignité et à la sublimité de la philosophie ? Le vice de leur extraction basse et servile ne doit-il pas laisser son empreinte dans leur âme ?.... Tout sentiment droit, élevé ou libéral, a dû etre étouffé dans un tel homme par l'éducation ou la servitude ; servitude qui apprend à suivre les voies ténébreuses et détournées de la fraude. » Themestius, *Oratio* XXI.

[2] *De abstin.*, I...

le leur permettent [1]. Ce sont les philosophes seuls qui peuvent connaître la prière, la contemplation, le rapport direct de l'âme avec Dieu ; prêtres du Dieu suprême, ils doivent se purifier avant de paraître devant lui, afin d'y paraître seuls et de n'être pas suivis en la divine présence par ces compagnons profanes, leurs passions, qui les troublent et les rabaissent [2] : mais les autres, qu'ont-ils besoin d'une telle pureté? « A eux la vertu ordinaire, la vertu du citoyen, » ou pour mieux dire, la vertu de l'*homme pratique* « suffit ; c'est-à-dire les vertus vulgaires, la prudence, la force, la justice envers le prochain. Mais la vertu qui purifie l'homme, celle qui le sépare de toutes les choses basses et de toutes les affections du corps, celle qui lui donne l'entière liberté de l'âme, celle-là n'appartient qu'à l'homme qui aspire à la contemplation et qui est déjà contemplateur [3]. »

« N'admets pas un profane, » écrit-il à la femme qu'il a épousée dans sa vieillesse parce qu'elle était digne de la philosophie et digne de lui, « n'admets pas un profane aux entretiens qui ont Dieu pour objet. Parler de Dieu à ceux dont le jugement est perverti est dangereux. Il y a un égal péril à leur enseigner la vérité ou l'erreur. L'homme souillé ne doit pas parler de Dieu ;..... de tels discours ne sont pas pour le vulgaire ; entre de tels discours et les âmes vaines il n'y a rien de commun [4]. »

[1] *Ibid.*, II, 43, 53.
[2] *Ibid.*. 49.
[3] Ἄλλαι ἀρεταί τοῦ πολιτίκου, ἄλλαι τοῦ πρὸς ταν θεωρίαν ἀνιοντος καὶ διὰ τουτο λεγουμένου θεωρήτικοῦ, καὶ ἤδη θεάτου. Sentent., 34.
[4] *Ad Marcellam*, 15.

Aussi le rêve de ces sages, c'est de sortir d'une foule qui n'est pas digne d'eux. Éloignons-nous, dit Porphyre, du forum et de la vie commune [1]. Et encore : « Le philosophe se séparera du commerce de la vie humaine ; aussi n'aura-t-il besoin ni de solliciter les démons ni de consulter les oracles ou les entrailles des animaux. Il se sera privé volontairement des biens pour lesquels on a recours à la divination. Il ne se jettera pas dans les liens du mariage » (bien que Porphyre lui-même ait fini par s'y jeter) « afin de n'avoir pas à interroger la Divinité sur le succès de son mariage; il ne fera pas de commerce, il n'aura à consulter ni sur un achat d'esclaves, ni sur l'agrandissement de sa fortune ou sur aucune des pompes de la vie humaine [2]. » Il leur faudrait une cité à part, et ils auraient volontiers accepté le don d'une ville de Campanie que Gallien voulait jadis offrir à Plotin leur maître, pour y réaliser la république de Platon [3]. Ils auraient quitté le monde comme les anachorètes du christianisme, mais sans laisser rien derrière eux, si ce n'est des leçons dont le vulgaire avait été exclu et des écrits, incompréhensibles pour lui, que personne n'eût pris la peine de lui expliquer. La grandeur et la dignité du philosophe est toute personnelle; l'éducation de l'humanité ne le préoccupe pas. Ce n'est pas l'homme qu'il veut élever et ennoblir ; il ne veut élever et exalter que lui-même.

Voilà ce qui sépare et ce qui sépare radicalement la philosophie de Porphyre du christianisme et de la phi-

[1] *De abstinent.*, I.
[2] Apud Euseb., *Præpar. Evang.* IV, 19.
[3] Porphyre, *in vita Plotin.*

losophie chrétienne. Sans affirmer sur un témoignage assez grave, mais unique [1], que Porphyre ait d'abord été chrétien et que seuls des ressentiments personnels lui aient fait abandonner le christianisme, il est certain qu'il a lu les livres saints et il les a présents à l'esprit plus que ne les a eu présents aucun de ses devanciers. Porphyre a vu l'action du christianisme sur le monde plus puissante et plus incontestable à chaque siècle et à chaque génération; il a vu le christianisme grandir par la persécution et grandir par la liberté. Chaste, détaché de la vie des sens, plein de la pensée de la Divinité, il ne peut méconnaître de pareils dons chez les chrétiens. Aussi n'en est-il plus aux calomnies de Fronton ni aux arguties de Celse : il ne croit plus, et personne ne peut plus croire, aux orgies incestueuses et sanguinaires des chrétiens; il ne trouve plus la science chrétienne et les livres chrétiens si grossiers et si barbares que les jugeaient ceux qui ne les avaient pas lus. Mais comment se faire à l'idée que ces chrétiens, ces hommes si méprisés, si persécutés, ces esclaves soient les docteurs du monde et le modèle de l'humanité ? Il n'aurait eu qu'à réfléchir un peu pour trouver dans le christianisme le remède universel pour la délivrance que « Dieu, dit-il, a certainement donné à l'homme, mais que cependant ni la philosophie des Indiens, ni celle des Chaldéens, ni aucune autre n'a encore pu lui enseigner. » Mais comment accepter un Maître qui est né dans une crèche, qui a vécu dans un atelier, qui est mort sur une croix, et dans un tel Maître reconnaître

[1] Socrate, III, 23.

un Dieu? L'orgueil du philosophe ne pouvait fléchir à ce point; et Porphyre chez qui nous rencontrons des pensées si hautes, parfois un sentiment moral si pur, un si grand goût pour les choses de l'âme, Porphyre, il est triste de le dire, écrivit quinze livres pour combattre une doctrine qui était la source indirecte de tout ce que sa philosophie avait de grand, de noble et de pur [1]. La philosophie alexandrine, née avec Ammonius Saccas du christianisme, reniait son origine; au lieu d'être une fille respectueuse de la foi chrétienne, elle en devenait désormais l'ennemie acharnée.

[1] Le livre de Porphyre contre les chrétiens parait avoir été composé en Sicile vers 287. Cité souvent par les Pères de l'Église; Euseb., *Hist.*, IV, 19. *Præp. Evang.*, I, 9. — Théodoret, *Græcar. affect.*, I, 7. — Hieronym.. *in Daniel.* pr. *Viri illustr.*, 81-83. *Ep. ad Ctesiphont. in Matth.*, I. 9, *Ep. ad Augustin.*, 73, *ad Pammach.*; Socrate. I, 9; Cyrille, *in Julian.*. I, 6; S. Augustin, *Civ. Dei*, XIX, 23. *Ep.* 102; S. Greg. Nazianz., *in Julian.*, 5.

Il avait été réfuté par saint Méthodius, évêque de Tyr, martyr en 311. (Hieronym., *Ep.* 84. *Viri illustr.*, 83. Euseb., *H. E.*, VIII, 13) : par Eusèbe de Césarée, en trente livres (Hieronym., *ibid.*); et par Apollinaire. Ces réfutations, comme le livre de Porphyre, sont perdues.

CHAPITRE III

LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE

§ II. — Manès.

Manès comme Porphyre avait des ancêtres. Une centaine d'années avant lui, un homme appelé Scythianus, originaire de la race des Sarraceni, était venu dans la haute Égypte, s'y était enrichi par le commerce avec l'Inde, y avait appris les secrets ou ce qu'on appelait les secrets des sanctuaires égyptiens, avait reçu aussi l'enseignement de la philosophie grecque, avait surtout puisé aux sources gnostiques et avait laissé des livres où il cherchait principalement à faire prévaloir l'idée gnostique de deux principes supérieurs en lutte l'un contre l'autre ; il appelait l'un l'harmonie, l'autre la discorde. Ses livres étaient intitulés *le Livre des secrets, le Livre des principes, la Bonne nouvelle* (en d'autres termes, l'Évangile), *le Trésor*. Il avait fini par venir à Jérusalem, soit pour y conférer avec les docteurs chrétiens qui n'arrivèrent pas à le convaincre, soit pour mettre fin par sa puissance surnaturelle à une peste, laquelle, dit-on, l'emporta, mais disparut après sa mort.



Un de ses disciples, Térébinthe, hérita de ses richesses et de ses écrits. Mais il se vit repoussé de Jérusalem où la doctrine de son maître avait été mal accueillie. Il alla en Perse où les adorateurs du soleil ne le reçurent pas mieux. Près d'être emprisonné, une veuve lui donna un refuge. Il habitait chez elle, lorsqu'étant monté sur le toit pour invoquer les démons de l'air, il tomba et mourut de sa chute. En Perse il s'était fait appeler Bouddha; avait-il entendu parler du Bouddha de l'Inde, qui lui-même avait pris ce nom d'un dieu plus ancien ? et prétendait-il être un de ces Bouddhas vivants comme au Thibet il s'en rencontre encore aujourd'hui ?

Les livres et les trésors passèrent à la veuve, et n'ayant ni enfants ni parents elle les légua à un esclave perse, Cubricus, qu'elle avait acheté âgé de sept ans, qu'elle avait affranchi, adopté et fait instruire dans la religion des Mages. A douze ans, possesseur de tant de richesses, initié à tant de mystères, doué d'une intelligence vive et d'une imagination enthousiaste, l'orgueil du jeune homme s'exalta. Il voulut être prophète, et changea d'abord son nom servile de Cubricus, au nom de Mani (en babylonien, vase, vase d'élection ; en langue perse, parole, parole divine). Les Grecs plus tard l'appelèrent Manès (insensé) tandis que ses disciples le nommaient Manichée (qui verse la manne).

Il n'eut cependant au commencement qu'une vingtaine de prosélytes. Mais, ardent à répandre et à compléter sa doctrine, il vint à Ctésiphon, l'ancienne capitale de l'empire des Parthes ; il y traduisit en langue perse les écrits de Scythianus, envoya trois de ses disciples à Jé-

rusalem pour en rapporter nos Livres saints, un autre en Égypte, un autre en Scythie, pour enseigner et pour apprendre. Lui-même, confiant ou dans sa science, ou dans son pouvoir surnaturel, osa répondre de guérir le fils du roi malade. La foule des médecins qui environnait le lit du jeune prince, sur une exigence de Manès, se retira. Mais Manès ne fit point de miracle et le prince mourut.

Le roi irrité le fit jeter en prison. Il y resta longtemps, puis parvint à s'échapper. Son refuge naturel était la frontière romaine. Le château d'Arabion sur le fleuve Stronga, dans un désert qui sépare la Mésopotamie de la Perse, fut l'asile du fugitif, et quelques prosélytes nouveaux commencèrent à s'y réunir autour de lui.

Cependant le progrès de sa doctrine était bien lent. Les disciples qu'il avait envoyés vers le nord, ceux qu'il avait envoyés en Égypte, lui rapportaient tous la même réponse. Le christianisme les arrêtait partout et gardait contre eux les âmes humaines. C'était par le christianisme que Scythianus lui-même avait déjà été repoussé et vaincu à Jérusalem. Manès voulut essayer de tromper ou de séduire ce puissant défenseur de la vérité divine et de la raison humaine.

Le chrétien Marcellus qui habitait, les uns disent Charres (Harran) dans l'Osrohène, les autres disent Cascar en Arménie, homme vénéré pour sa piété et sa charité, reçut une lettre de « Manichée, apôtre de Jésus-Christ, des saints et des vierges résidant avec lui » dans laquelle l'hérésiarque, en louant sa charité, lui reprochait sa doctrine contraire, disait-il, au dogmes de l'Évangile ; lui reprochait de n'admettre qu'un seul principe

et de vouloir rapporter au Dieu bon l'origine de toutes choses, même du mal; lui reprochait enfin de croire que le Christ, le Fils de Dieu, a pu être le Fils d'une femme et vivre dans la corruption de la chair. « Je m'expliquerai plus au long, était-il dit, lorsque je serai auprès de toi[1]. »

Par suite de cette lettre, une conférence solennelle eut lieu entre Manès et l'évêque de Cascar ou de Charres, Archélaüs. On n'avait voulu choisir pour juges ni des chrétiens, ni des disciples du faux prophète, ni des Juifs; car Manès, comme tous les gnostiques, était ennemi acharné du Judaïsme. Quatre païens, philosophes illustres, furent les arbitres de cette dispute entre l'évêque et un homme que les chrétiens avaient droit de considérer moins comme un chrétien hétérodoxe que comme un philosophe rêveur. Un procès-verbal de cette conférence fut dressé et nous a été en partie conservé. La distinction vraiment insensée que Manès, à la suite des gnostiques, voulait établir entre le Dieu de l'Ancien Testament qu'il rejette et le Dieu du Nouveau Testament dont il se prétend le fidèle disciple, paraît avoir été le sujet principal de la discussion. Archélaüs n'eut pas de peine à justifier contre Manès l'Ancien Testament par son accord avec le Nouveau, de même qu'en face des Juifs il pouvait justifier le Nouveau Testament par son accord avec l'Ancien. Les philosophes païens donnèrent raison à l'évêque. Le peuple s'en mêla, les huées des enfants et même les pierres accueillirent Manès à sa sortie; Archélaüs eut besoin de le défendre. Une seconde confé-

[1] *Epistola Manetis apud* Epiphan., *Hær.*, 66.



rence eut lieu, en présence d'un prêtre que Manès aurait voulu prendre dans ses filets, et qui, peu sûr de sa propre parole, appela son évêque à son secours. Cette fois encore, Manès fut vaincu, et cette fois encore protégé contre la multitude par son vainqueur.

On nous le montre ensuite errant de retraite en retraite, ralliant sans doute à lui quelques prosélytes dont le nombre ne paraît pas avoir été important, n'attirant pas autrement sur lui l'attention du pouvoir romain occupé ailleurs et qui ne sévissait pas en général contre les chrétiens hétérodoxes. La vie de Manès se perd ainsi dans l'ombre jusqu'au jour où il tombe entre les mains des satellites du roi de Perse. Le roi ne connaissait peut-être pas la doctrine de Manès; mais il avait à venger la mort de son fils et l'imposture dont il avait été victime en livrant son fils à Manès. Il fit écorcher Manès avec un roseau aigu, et sa peau empaillée, suspendue dans un lieu public, se voyait encore un siècle après, au temps de saint Épiphane. Ce malheureux, qui n'était pas même le martyr de sa doctrine, ne se doutait guère de la place qu'elle tiendrait dans le monde; triste auteur d'une des plus complètes et des plus durables erreurs qui se soient enracinées dans les âmes humaines.

Tel est le récit que les Pères de l'Église, saint Jérôme, saint Épiphane, saint Cyrille de Jérusalem, écrivant un siècle ou moins d'un siècle après lui, nous font de la vie de Manès[1]. Certaines narrations orientales, datant du neuvième ou du dixième siècle, racontent d'autres circonstances en partie conciliables avec ce qui précède,

[1] Epiphan., *loc. cit.*; Cyrill. Hieros., *Catech.*, VI; Hieronym., *de illust. viris*, 72; Socrate, I, 22; Théodoret, *Hæret. fabulæ*, 26.



mais marquées assez évidemment de l'empreinte du génie asiatique. Mani, comme elles l'appellent, est d'une race illustre, fils de mage, élevé avec toute la sollicitude possible et doué de tous les dons, astronome, médecin, géographe, musicien, peintre surtout. Il se fait chrétien, il devient prêtre, il explique les Écritures; il discute victorieusement contre les Juifs, les mages, les païens; sa réputation est éclatante. Cependant l'Église chrétienne l'excommunie, on ne nous dit pas pourquoi. Il va alors à la cour du roi Schapour (Sapor) qui lui est d'abord favorable. Mais les mages, plus puissants que jamais depuis la révolution qui a détruit l'Empire parthique et rendu la Perse à sa vie nationale, les mages changent le cœur ou forcent la volonté du roi. Mani, dont la vie est menacée, s'enfuit dans le Turkestan (ce qui veut dire sans aucun doute l'Empire romain), s'y rend célèbre et comme docteur et comme peintre; puis tout à coup s'enferme dans une grotte, disant à ses disciples qu'il va au ciel et en reviendra au bout d'un an. Au bout de l'année, il reparaît tenant en mains un livre, les *Évangiles*, orné de magnifiques peintures et qu'il apporte du ciel.

Cependant Schapour était mort (271). Son fils Hormouzd (Hormisdas) reçoit le livre, l'admire, en protége le porteur, et, pour le mettre à l'abri de la colère de ses ennemis, lui bâtit un château-fort qu'il lui donne pour demeure. Mais Hormouzd règne à peine deux ans, et son fils Berhâm (Vararanes, 273), dérogeant à son tour aux volontés paternelles, prend Mani en aversion, le fait sortir de son château sous prétexte d'une conférence avec les mages, et le livre à la mort.

Quelle doctrine contenait ce merveilleux *Évangile*? Quelle doctrine était renfermée dans les différents écrits transmis par Scythianus à Manès ou composés par celui-ci, les vingt-cinq livres des *Mystères*, les *Principes*, l'*Évangile vivant*, le *Trésor de la vie*, le *Livre des Géants*, etc.? Il est assez évident que, hormis les livres judaïques qu'il repoussait à outrance, Manès avait puisé à toutes les sources : chez les chrétiens qu'il eût aimé à séduire en gardant le plus possible le langage de l'Évangile; chez les mages de la Perse, ses ennemis; chez les Indiens eux-mêmes; mais surtout chez les Gnostiques, dont la pensée dominante, celle du dualisme, était devenue entre ses mains plus absolue encore.

La question de l'origine des choses est la grande pierre d'achoppement des âmes incrédules; et lorsqu'elles n'arrivent pas, ce qui était moins facile alors qu'aujourd'hui, à étouffer complétement toute pensée supérieure, c'est leur grande préoccupation. L'idée d'un Dieu créateur, cette idée, dans laquelle il y a, comme il doit y avoir inévitablement, une part faite au mystère, mais qui en elle-même est si simple, si logique, si lumineuse; l'idée de la matière créée par l'intelligence, du monde conçu, voulu, produit, ordonné par la pensée; cette idée n'est pas acceptable pour de telles âmes; nous le voyons bien aujourd'hui. Comment un Dieu créateur du monde ne le gouvernerait-il pas? Le gouvernant, comment ne lui eut-il pas donné une loi? Cette loi qu'il lui a donnée, comment ne la lui aurait-il point fait connaître? Une fois connue, comment ne pas en subir les conséquences, et ne pas en observer les préceptes? Comment ne pas s'attendre à un châtiment si on les viole? — A la pensée du

Dieu créateur se lient donc l'idée de providence, l'idée de loi divine, de loi positive et révélée, de loi dogmatique, rituelle et morale, telle qu'elle se trouve dans le judaïsme complété par le christianisme; l'idée enfin de rétribution dans une vie future; et ces idées se lient par une chaîne tellement invincible que les passions elles-mêmes se sentent hors d'état de la rompre. C'est donc le premier anneau qu'à toute force il faut briser; et ne le voyons-nous pas à l'heure qu'il est par les tentatives, désespérées jusqu'à la folie, qui se font, pour concevoir, s'il se peut, l'origine des choses sans reconnaître un Dieu créateur? Par là, il est vrai, on se jette plus que jamais dans l'obscurité et dans le mystère; on part de ce qui pour la science est tout au plus une hypothèse, et l'on prétend arriver à ce qui est pour la raison une impossibilité, pour le sens commun un objet de risée, pour le cœur une dégradation honteuse. Qu'importe si on a atteint le but, et si ces mots de Dieu et de création, on les a, ne serait-ce que pour un jour (car ce ne peut-être pour longtemps), rayés du vocabulaire de son intelligence?

L'antiquité rend à cet égard le même témoignage que les temps modernes. Qu'avait été le paganisme si ce n'est une grande révolte contre le dogme de la création? La Divinité n'y était pas niée; l'unité divine ne l'était même pas absolument puisque parmi les dieux on reconnaissait assez volontiers un Dieu suprême dont les autres, improprement appelés dieux, n'étaient que les ministres. Mais ç'avait été l'art du séducteur d'éteindre l'idée de la création de sorte qu'il n'en restât pas une lueur. Le monde n'étant point créé, la matière est immortelle,

elle est égale à Dieu ; la suprématie se partage, et, à bien dire, il n'y a plus de Dieu. C'est là l'erreur première, l'ignorance première, le premier effacement de la vérité, au moyen duquel le paganisme s'est fait et qui est resté jusqu'au bout son caractère dominant.

Et ce caractère est demeuré celui du gnosticisme, qui n'était autre chose qu'un retour, sous des apparences quelque peu chrétiennes, de prosélytes relaps vers le paganisme. Seulement le paganisme se tirait d'embarras par l'incohérence de ses fables, par la confusion de ses idées, par l'obscurité de ses doctrines ou plutôt par son absence de doctrines ; le paganisme n'avait charge de rien expliquer et laissait ce soin aux philosophes. La Gnose, au contraire, arrivant après les philosophes, arrivant en face du christianisme ou plutôt sortie de son sein, ne pouvait éviter de s'expliquer davantage devant des intelligences devenues plus exigeantes ; si elle supprimait la création, elle devait la remplacer par quelque chose. De là, ces traditions que nous avons dites, ces rêves à demi philosophiques, cette mythologie dogmatique, ces généalogies d'*éons*, tendant à expliquer comment Dieu est, et cependant n'est pas maître absolu du monde, comment la matière existe et n'a cependant pas été créée de Dieu. Pour trouver une origine commune à ces deux principes contraires, on a recours à la nuit primordiale, à l'abîme père de toute chose. On fait sortir le monde des ténèbres éternelles plutôt que de le faire sortir de l'éternelle volonté et de l'éternelle pensée de Dieu.

Mais Manès [1], lui, est plus complet et plus hardi en-

[1] Sur la doctrine manichéenne, voyez, outre les auteurs cités plus haut, Augustin, *Ep.* 236, *de Hæresib.*, 46 ; *De bono credendi, ad Honoratum*.



core. Non-seulement il conserve ce dualisme cher à quiconque nie la création, mais il le veut primordial, il le veut éternel. Il balaye cette nuit primitive dans laquelle la Gnose menait se perdre les origines du monde. Ce qui existe aujourd'hni a existé de toute éternité : Dieu et Satan, l'esprit et la matière, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal. L'opposition est permanente, primordiale, finale, fondamentale; elle a tout précédé et durera toujours. Jamais le dualisme n'avait été aussi absolu; bien autre était le dualisme de Zoroastre dans lequel la balance penchait ouvertement pour Ormuzd, dans lequel Ahriman n'était qu'un rebelle destiné tôt ou tard à être vaincu.

Seulement cette opposition, selon la théologie de Manès, a eu des phases diverses. Longtemps le mauvais principe a ignoré l'existence du bon. Lui et ses éons vivaient dans le monde des ténèbres; ils ne vivaient pas dans la paix; car la paix ne peut être parmi eux. Dans un de leurs combats, les vaincus furent poussés jusque vers les extrémités de leur monde et, parvenus au haut des montagnes qui le séparent du monde de la lumière, pour la première fois celui-ci se révéla à leurs yeux. Ils en admirèrent la beauté, et alors, appelant leurs vainqueurs à le contempler, les deux partis ennemis jusque-là s'unirent pour marcher à la conquête de ces régions merveilleuses.

De duabus animabus contra Manichæos ; *Acta contra Fortunat. Manichæum* ; *contra Adimantem Manich.* ; *contra epistolam manich.* dictam *Fundamenti* ; *De sua conversione. adv. Faust. Manich.* ; *Acta cum Felice manichæo* ; *De natura boni contra Manich.* ; *Secundini epistola et Augustini responsio.* Archelaï, *Contra Manetem disputatio.* — Titus Bostrensis, *Contra Manichæos.*



Ainsi commence la grande guerre, l'éternelle guerre entre le bien et le mal. Mais cette guerre, comme il arrive même dans les guerres terrestres, amènera entre les deux mondes qui se combattent une sorte de mélange ; elle fera naître un monde, des régions, des êtres intermédiaires ; par suite des péripéties et des besoins de la lutte, elle suscitera à l'existence des êtres nouveaux qui à leur tour en susciteront d'autres, comme les éons du gnosticisme. Ainsi le Principe du bien engendre d'abord par sa seule puissance la *mère de lumière*. La *mère de lumière* enfante le *premier homme* (bien différent de celui que nous appelons Adam). Le *premier homme* devient le chef des armées lumineuses ; mais il est vaincu ; bon nombre d'âmes, ou, selon l'expression manichéenne, bon nombre de parcelles de la lumière animée, devenues captives, sont dévorées par les princes des ténèbres : première introduction d'éléments lumineux mêlés au monde de la nuit. Mais alors le Principe du bien, Dieu, à qui le *premier homme* s'adresse dans son péril, pour le secourir, engendre de nouveau. L'*esprit vivant* naît de Dieu, tout semblable à Dieu. Il relève la cause sainte, bon nombre d'âmes ténébreuses sont par lui conquises ; mais ces âmes sont des âmes féminines ; devenues enceintes avant leur captivité, elles ne pouvaient donner que des fruits de ténèbres ; elles implantent dans le monde de la lumière la race des bêtes féroces et des serpents.

C'est maintenant le tour de Satan d'avoir une postérité et il engendre la race humaine. L'éon qui est devenue son épouse (car dans le monde des ténèbres, on connaît le mariage) met au monde Adam et Ève. Êtres

mêlés (car les âmes captives ont apporté dans le monde des ténèbres quelques parcelles du monde de la lumière), Adam et Ève ont chacun deux âmes, l'une passionnée et qui domine dans la personne d'Ève, l'autre raisonnable et qui chez Adam est supérieure. Mais la raison cède devant la passion ; Adam se laisse séduire par Ève, et la race humaine va se multipliant sous l'influence du prince des ténèbres.

Le Principe divin a pitié d'elle. Pour la ramener, s'il le peut, à la lumière, il lui donne une habitation bâtie par son ordre. Pour lui obéir, l'*esprit vivant* construit le monde que nous habitons aujourd'hui; mais il le construit avec des éléments qui ne peuvent tous être purs, parce que déjà le mal s'est trop profondément mêlé au bien. Sur la terre que nous habitons, le mal est dominant; dans les planètes sa puissance est moindre; la lune, le soleil seuls sont faits avec des éléments entièrement purs. C'est cette échelle ascendante de pureté que les âmes doivent remonter si elles sont destinées à revenir à la lumière.

Cependant, pour continuer la lutte contre le mal et sauver la race humaine qui se perd, le Principe du bien fait plus encore qu'il n'a fait. Il met au monde deux puissances plus grandes que celles qui ont précédé : le *Christ* et l'*Esprit saint*; l'un qui habite le soleil comme le dieu Mithra de la théologie persique, l'autre qui, vivant dans l'éther, environne notre monde, éclaire et échauffe les âmes, réveille le principe lumineux caché au fond de leur être et suscite en elles l'étincelle qui doit les rendre dignes du monde et de la lumière.

C'est ainsi que le bien et le mal se disputent les âmes.



L'un envoie sur la terre des anges et des hommes inspirés, l'autre envoie des faux prophètes, parmi lesquels Manès, à l'exemple des gnostiques, compte Moïse et les prophètes hébreux. Il envoie sous toutes les formes l'iniquité et la douleur, la peste, la faim, la soif, la maladie; il envoie le vin, qui n'est autre chose que le fiel de Satan répandu sur la terre. Mais pour vaincre cette haine infernale, il plaît à Dieu de faire à la terre un don suprême. Le Christ descend des hauteurs lumineuses qu'il habite ; il prend, non la nature humaine, mais l'apparence humaine (la chair est trop essentiellement impure pour qu'il puisse s'en revêtir); il naît, il vit, il souffre, il meurt, il est enseveli, il ressuscite, tout cela en apparence (c'est ce que dit Manès après les Docètes et bien d'autres). Il combat le règne des ténèbres en combattant les païens et les Juifs. Enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, il promet après lui le Paraclet qui doit achever de conduire les hommes à la vérité, et ce Paraclet longtemps espéré est enfin venu; ce Paraclet, c'est Manès lui-même.

Grâce à cette sollicitude divine, qu'advient-il des âmes humaines? Les plus fidèles et les plus pures ont toujours à se défaire des impuretés de leur nature première. Une roue immense formée de douze éléments, ou, à ce que l'on croit, des douze signes du zodiaque, soulève les âmes, les porte successivement dans le monde lunaire, grand lac où elles sont lavées, dans le soleil où elles sont purifiées par le feu, ensuite aux pieds du Christ où elles se sentent rafraîchies, et enfin dans le monde de la lumière où elles reposeront éternellement. D'autres, qui ont été plus coupables, subissent les phases de la mé-



tempsychose et passent tour à tour dans des corps d'hommes, d'animaux, d'insectes, de plantes, jusqu'à ce que l'expiation soit complète. D'autres ne peuvent être purifiées que par le feu de l'enfer ; puis, ramenées sous des formes diverses à la vie terrestre, si elles n'y deviennent pas meilleures, elles sont rejetées dans l'enfer jusqu'à la fin des temps. Et celles enfin, qui, sans être aussi obstinément coupables, n'auront pu être par aucune épreuve rendues dignes du monde de la lumière, demeureront, lorsque cette terre aura été détruite par le feu, dans une contrée intermédiaire entre le monde de la lumière et le monde des ténèbres, pour garder l'un et repousser les attaques de l'autre. Dans tout ceci, il n'est question que des âmes : quant à la chair, elle est maudite ; œuvre du mal, prison de l'âme, le Christ n'a pas voulu d'elle et elle ne ressuscitera pas.

Telle était en abrégé la cosmogonie et la théologie du manichéisme, empruntée de tous côtés, on peut le voir, mais marquée du sceau d'une certaine hardiesse et d'un caractère absolu qui a toujours de l'empire sur bien des âmes. Un autre empire était donné au manichéisme : par la constitution de son église et la vie pratique imposée à ses membres, il réunissait deux sortes d'attraits opposés l'un à l'autre, l'attrait d'une austérité éclatante et l'attrait de la volupté cachée.

La partie austère de la société manichéenne s'appelait les *élus*. Hommes et femmes, vierges, ou, s'ils avaient contracté mariage, affranchis désormais des liens du mariage, ils devaient vivre dans une continence absolue, s'imposer des jeûnes fréquents et austères, s'abstenir de vin, de chair, de poisson, d'œufs et de laitage. Ils ne

possédaient aucun bien, n'exerçaient aucune profession, ne devaient pas même cueillir les fruits ni récolter les légumes dont ils se nourrissaient. Ces fruits et ces légumes, en effet, pouvaient être le séjour d'une âme condamnée à y vivre, et détruire la demeure terrestre de cette âme, c'était commettre un meurtre. La contemplation était leur occupation unique. Parmi eux se recrutait le clergé manichéen, constitué sur le type du clergé catholique, des diacres, des prêtres, soixante-douze évêques figurant les septante-deux disciples, douze docteurs à la place des douze apôtres, et Manès lui-même qui s'était proclamé Paraclet, osant tenir la place du Sauveur [1].

Mais la classe inférieure de la société manichéenne, celle qu'on appelait les *auditeurs*, n'était ni si élevée en dignité, ni astreinte à tant de devoirs. A vrai dire, ce n'étaient que des disciples incomplets, vivant encore trop de la vie des ténèbres pour être appelés enfants de lumière ; par suite écartés du baptême ; mais tolérés parce qu'on avait besoin d'eux ; accomplissant des œuvres vicieuses, mais nécessaires ; maintenus dans l'état d'incertitude où est un coupable sur lequel le juge, sans l'absoudre, consent à fermer les yeux. Ainsi, malgré l'anathème attaché aux travaux qui fournissent à l'homme sa nourriture, ils cultivaient la terre, en recueillaient les fruits, les faisaient servir (c'était leur devoir) à la subsistance des *élus*, s'en nourrissaient eux-mêmes, se nourrissaient même de la chair des animaux quoiqu'ils s'abstinssent de leur donner la mort. Tout cela leur était

[1] Chrysost., *De virginitate*.



permis, parce que, disait-on, dans chacune de ces plantes ou de ces animaux, il peut y avoir une parcelle de la lumière, une âme. Sous la dent d'un manichéen, cette âme se dégage des liens de la matière ; sous la dent d'un infidèle, elle serait plus que jamais enchaînée. Ils exerçaient des métiers, ils remplissaient même les charges publiques ; la guerre seule leur était interdite. Ils se mariaient ; mais donner naissance à des corps humains, mais enfermer des âmes filles de la lumière dans la prison maudite de la chair, non, cela ne pouvait pas être toléré, et on arrivait à ce hideux résultat dont les conséquences morales sont trop aisées à comprendre : permettre le mariage et interdire la paternité.

En un mot (par une de ces contradictions que tous les sectaires se prêtent aisément à admettre), la vie de l'*auditeur* manichéen était une vie tolérée, mais en même temps rabaissée ; il accomplissait une fonction nécessaire, et pourtant l'accomplissement de cette fonction devait être expié par les souffrances de la vie future. Les *saints* ne pouvaient se passer de lui et les saints le méprisaient. Vivant ainsi sous un reproche permanent de sa conscience auquel il lui fallait bien rester sourd, vivant sciemment et forcément dans ce qu'il devait appeler le mal, il perdait la notion de ce qu'est le mal et le bien véritable, et il tombait dans les plus grands désordres, d'autant plus aisément qu'on lui avait appris à se reprocher, tout en les accomplissant, les actions les plus innocentes.

Là peut-être est le secret du développement et de la persistance du manichéisme. Les âmes orgueilleuses étaient attirées par la dignité austère des élus, les âmes



sensuelles par les voluptés honteuses qu'on tolérait chez le vulgaire des croyants. La vie ascétique des uns décorait, pour ainsi dire, le vestibule de la secte et permettait d'y entrer sans rougir. Mais, pourvu qu'on eut la modestie de demeurer dans les rangs inférieurs, on y trouvait une liberté dans le mépris qui ne déplaît pas au vulgaire des âmes. L'ascétisme est glorieux et tutélaire quand il a pour but de plaire à Dieu, d'expier les fautes, de vaincre les penchants mauvais; mais quand il ne se base que sur un superstitieux mépris des créatures de Dieu, il est permis de le traiter avec dédain ; et quand il ne sert qu'à recouvrir, sous l'austérité des uns, la licence clandestine des autres, ne doit-il pas être un objet d'horreur ?

C'est là ce qui explique pourquoi le manichéisme a été si répandu et si vivace. Ce n'est pas qu'il ait jamais dominé dans aucun pays. Partout l'honnêteté publique s'est soulevée contre lui ; païens et chrétiens, Romains et Perses, se sont bien des fois unis pour le repousser, même par le fer. Mais partout aussi, sa séduction a été ressentie ; il a eu des adhérents jusque dans l'Inde et dans la Chine d'un côté, de l'autre dans l'Égypte, l'Afrique, l'Italie, la Gaule, l'Espagne. En aucun siècle, il n'a été la religion d'un peuple ; mais pendant plus de mille ans, il a occupé une place plus ou moins cachée, presque toujours assez considérable, dans le sein de toutes les nations. Priscillianistes au quatrième siècle, Pauliciens au septième, Cathares, Henriciens, Albigeois au moyen-âge, naissant les uns des autres, mais tous venus primitivement de l'arbre que Manès avait planté, conservèrent, non pas peut-être son dualisme absolu,

mais toujours sa haine pour la création, mais par suite ses blasphèmes contre Moïse et l'Ancien Testament, mais enfin les désordres qu'une telle malédiction n'a jamais manqué d'entraîner.

Il ne faut pas oublier cependant qu'un siècle après Manès, un grand génie et une grande âme, celui que l'Église appelle aujourd'hui saint Augustin, adhéra longtemps à cette doctrine dont la folie nous étonne et dont la dépravation nous révolte. Mais de quoi n'a pas besoin et à quelle ressource désespérée n'a point recours l'âme qui, une fois asservie par ses propres passions, s'est imposé de se séparer de Dieu ? On peut même dire que les plus grands génies acceptent alors les plus grandes erreurs. Le besoin de se justifier à ses propres yeux, plus vif d'autant que la pensée est plus vive; la logique qui pousse d'une erreur à l'autre, plus impérieuse là où l'intelligence est plus alerte; la volonté hardie et persévérante de retrouver à quelque prix que ce soit une doctrine sur laquelle on se repose, plus énergique par cela seul que l'âme est naturellement plus énergique; tout cela nous explique assez pourquoi de grands génies abordent certains rivages et gravissent certaines sommités de l'erreur, en face desquelles nous, âmes ordinaires, nous passons en souriant. Il n'était pas au pouvoir d'un Augustin d'être un libertin vulgaire et un incrédule abruti, comme le premier venu de Carthage ou de Paris.

A l'époque dont nous parlons, le manichéisme, répandu surtout dans la partie de l'Empire romain voisine de la Perse, était loin des succès qu'un peu plus tard il devait obtenir. Nous voyons cependant peu après

la mort de Probus, le pouvoir romain s'armer contre cette invasion des dogmes de la Perse, qui viennent pervertir l'innocence des peuples sujets de Rome; et nous lisons un édit de Dioclétien adressé à un proconsul d'Afrique qui décrète contre les manichéens la peine du feu et celle des mines, ni plus ni moins que si c'étaient des chrétiens[1]. Mais, malgré les prédications manichéennes, comme malgré les attaques de Porphyre, soit en Orient, soit en Occident, l'Église grandissait. Elle était pleine encore de l'esprit de ces illustres évêques qui avaient traversé les règnes sanglants de Dèce et de Valérien ou qui les avaient illustrés par leur martyre, d'un Étienne et d'un Sixte à Rome, d'un Cyprien, d'un Grégoire le Thaumaturge, d'un Athénodore, d'un Firmilianus, d'un Denys d'Alexandrie. Cette pléïade de docteurs et de saints illustres venait à peine de s'éteindre. L'éclat qu'elle avait donné à l'Église, le noble rôle joué par les chrétiens au milieu des calamités de l'Empire, cette énergie de la société chrétienne en face du déclin de la société profane, avaient rehaussé la foi et aidé à son progrès.

Attaquée par un double ennemi, l'hérésie orientale et la philosophie païenne, l'Église n'avait pas de peine à se défendre. Mais n'avait-elle pas, comme auparavant, à combattre son vieil ennemi, la persécution?

Pendant les vingt-deux ans qui s'étaient écoulés depuis la captivité de Valérien, il n'avait pas été question

[1] Édit de Dioclétien et de Maximien Augustes, adressé à Julianus, proconsul d'Afrique, publié par Pithou dans la *Collatio legum mosaicarum et romanarum*, tiré du Code Grégorien, livre VII, tit. *de maleficis et manichæis*, cité par Baronius, *ad ann.* 287. Il est daté d'Alexandrie, veille des kalendes d'avril (31 mars), (286, 287 ou 290 ?).



encore d'une persécution universelle et systématique comme la sienne. Aurélien au moment de s'y engager avait été arrêté par la mort. Il n'en est pas moins vrai que des actes nombreux de violence avaient de temps à autre souillé plus d'une cité et couronné bien des âmes chrétiennes. Les Césars, défenseurs d'un Empire attaqué de toutes parts, n'eussent certes pas dû songer à l'ensanglanter par la persécution quand la guerre les obligeait déjà à répandre tant de sang. La guerre si nécessaire contre les barbares eut dû faire oublier et fit souvent oublier la guerre si inutile et si funeste contre les chrétiens. Par malheur, les Césars illyriens ou dalmates, mis à la tête de l'Empire pour sa défense, étaient des soldats courageux, mais de pauvres philosophes. Paysans souvent grossiers, élevés dans des contrées où la lumière du christianisme avait peu pénétré, la lumière de la philosophie pas davantage, il restait en eux ce qui ne restait guère au cœur des Romains civilisés, une foi superstitieuse et brutale à leurs dieux ou plutôt à tel ou tel de leurs dieux. Le pannonien Dèce, le persécuteur le plus acharné et le plus systématique qui eût paru encore, avait dû être de ces hommes-là; de même aussi l'illyrien Claude sur la mémoire duquel est restée la tache de quelques chrétiens immolés. Tel avait été certainement le pannonien Aurélien, fils d'une prêtresse du soleil. Probus, pannonien lui aussi, mais qui apparaît dans l'histoire avec des sentiments plus élevés et un cœur plus généreux, peut-il être lavé de toute souillure de sang chrétien, et faut-il imputer à la volonté arbitraire de ses officiers les trois ou quatre martyres qu'on signale sous son règne? Je ne sais. Quant à la dynastie

de Carus, bien que gauloise, romaine, civilisée, elle ne semble pas non plus tout à fait pure. Des martyres sont signalés sous ce règne et doivent être attribués, non à Carus qui ne cessa de guerroyer en Orient, ni à Numérien qui ne régna que malade et dans sa litière, mais au brutal et voluptueux Carinus, ce Néron attardé en un siècle qui ne comportait plus les Néron. Après lui allait venir Dioclétien, un autre de ces soldats illyriens à la façon d'Aurélien et de Dèce, et sous lui le sang chrétien devait couler avec une tout autre abondance.

De ces sanglantes tragédies ou plutôt de ces glorieux triomphes de la vérité, qui avaient lieu parfois à Rome et sous les yeux même d'un Empereur, parfois dans un coin d'une province et à l'insu de l'Empereur, je ne veux citer qu'un seul exemple :

Sous Probus [1], deux hommes viennent à Antioche de Pisidie pendant qu'on y célèbre le jour natal du prince. Ils se récrient contre ces pompes païennes et ces adulations serviles. Ils comparaissent devant le vicaire Atticus : « Quel est ton nom ? » dit-il à l'un d'eux. — « Le monde m'appelle Trophime. » — « Ton état ? » — « Esclave du péché, affranchi et ennobli par le Christ. » — « Je te demande ton état et ta religion, impie ! » — « Chrétien de l'Église catholique. » — « As-tu lu les ordres de l'Empereur ? » — « Je les ai lus. » — « Obéis donc aux souverains et sacrifie aux dieux. » — « Nous ne devons pas obéir aux ordres d'hommes pécheurs. Les chrétiens sont les serviteurs de Jésus-Christ, le grand

[1] SS. Trophime, Sabbatius et Dorymédon, martyrs à Antioche de Pisidie et à Synnade, 19 novembre (18 ou 19 septembre). *Martyrol. Roman* ; *Menolog. Basil.*, etc.



Empereur. » — On le maltraite, son sang coule. « Sacrifie, dit encore le juge, ou je t'envoie au préfet Dionysius, qui te fera mettre à mort. » — « Devant le préfet, devant l'Empereur, nous ne renierons jamais notre Dieu. » — On le torture et on appelle son compagnon. « Je ne te demande pas, dit cette fois le vicaire, si tu es chrétien, mais quel est ton rang. » — « Ma gloire et ma noblesse, répond Sabbatius, c'est le Christ roi des siècles. » — « Souffletez-le et dites-lui : Tu réponds une chose pour une autre. » — « Pourquoi t'irriter, lui dit Sabbatius, tu me demandes ma noblesse, je te la dis tout entière. » — « Avant que je ne te fasse torturer, sacrifie. » — « Je suis prêt à tout souffrir pour le Christ ; si tu veux me torturer, torture-moi. » — On le torture à plusieurs reprises. Les bourreaux se succèdent et se retirent épuisés. Le juge l'interpelle une fois encore ; mais il ne peut plus répondre, tant ses entrailles et ses flancs ont été déchirés par le fer. Le juge le fait jeter dehors, et, à peine emporté, comme un agneau innocent, il expire.

Trophime, lui, est envoyé à Synnade devant le gouverneur. Avant de le faire partir, on a mis des clous aigus dans l'intérieur de sa chaussure. Il n'en chemine pas moins allégrement trois jours durant. Le gouverneur Denys l'interroge : « Obéis aux ordres de l'Empereur. » — « Mon Empereur est celui qui viendra avec l'éternelle lumière. » — On lui déchire les côtes, on met du vinaigre, du sel, de la moutarde dans ses plaies. « Tes serviteurs te trompent, dit-il au gouverneur, leur vinaigre n'est rien. Mon âme ni ma chair n'en souffrent. Invente autre chose si tu peux. » On le renvoie en prison.

Cependant le Sénat de la ville de Synnade s'assemble pour sacrifier en l'honneur de Castor et de Pollux. Dorymédon, l'un des sénateurs, manquait; on l'envoie chercher, on le trouve dans la prison soignant les plaies de Trophime. « Je suis, dit-il, chrétien, sénateur de la cité du Christ; je suis auprès de l'archonte de mon Sénat, je ne puis le quitter. » On le saisit, on l'emprisonne, on le dégrade, et le lendemain la tête du sénateur et celle de son frère le chrétien d'Antioche tombent sous la hache du bourreau.

Ces grands exemples et ce fier langage prouvaient assez qu'une persécution générale, quand elle viendrait, rencontrerait des âmes capables de lui résister; et c'est encouragée par de tels héroïsmes, ornée de telles vertus, fortifiée également par ses heures de souffrances et par ses heures de liberté, que l'Église, entrant dans sa dernière période de lutte sous l'Empire romain, vit commencer le règne de Dioclétien.

LIVRE IX

DIOCLÉTIEN.

— 284-305 —

CHAPITRE PREMIER

RECONSTRUCTION DE L'EMPIRE.

Sous Dioclétien [1], les choses paraissent changer, l'empire se rasseoit et l'on peut croire à sa durée. Ce n'est pas que l'empire n'ait été comme toujours transféré par un meurtre; mais il n'a pas été transféré au meurtrier, il l'a été au contraire au vengeur du meurtre. Il y a eu une révolte militaire; mais la révolte, au lieu de se faire contre un empereur, s'est faite contre l'assassin d'un empereur. La pourpre dont se revêt Dioclétien n'est pas tachée de sang impérial.

[1] C. Valérius Aurélius Dioclétianus (auparavant Dioclès), né à Dioclée ou Docléa en Dalmatie, vers l'an 245; fils de..., greffier, et de Dioclea; selon d'autres, esclave, puis affranchi du sénateur Anullinus. — Commandant de la Mésie — puis chef des gardes (*domesticorum*) de l'empereur Carus — proclamé Auguste, le 29 août 284 — seul empereur par la mort de Carinus en 285; — consul en.., 285, 287, 290, 293. 296, 299, 303, 304. — Surnommé *Germanicus Maximus* (6 fois), *Sarmaticus Max.* (4 fois), *Persicus Max.* (2 fois), *Britannicus Max.*, *Carpicus Max.*, *Armenicus Max.*, *Medicus Max.*, *Adiabenicus Max.* (Ces titres lui sont donnés par une inscription de 301; il a pu en avoir d'autres depuis.) — Appelé aussi Jovius, — abdique le 1er mai 305, — meurt en 313.

Sa femme, appelée par Lactance Prisca, chrétienne, apostasie au moment de

Aussi Dioclétien sera-t-il plus libre dans son action, et, grâce à cette liberté jointe à l'habileté naturelle de son génie, il suspendra cette domination de la force militaire, qui, pendant près d'un siècle, a pesé sur l'empire. Les armées resteront puissantes, mais non maîtresses absolues. Elles feront encore des empereurs ; elles ne les déferont plus facilement.

Quels hommes vont apparaître aujourd'hui à la tête de la monarchie romaine ? Des hommes braves, énergiques, cléments parfois, mais des barbares. C'est un groupe étrange que celui de Dioclétien et des associés que nous le verrons successivement se donner.

Si Rome eût été à cette époque une cité ou une nation au lieu de n'être qu'un empire ; si le nom de Romain eût été le nom d'une race, plutôt qu'une vague dénomination commune à tout ce qui se prétendait civilisé ; s'il y avait eu alors un patriotisme romain, certes le patriotisme romain aurait dû rougir. Depuis quatre-vingts ans au moins Rome n'avait guère été gouvernée, défendue, sauvée que par les moins Romains parmi les sujets de son empire. Trois ou quatre provinces, semi-barbares de notre

la persécution, — est mise à mort en 313. Certains actes des martyrs parlent, les uns d'une Séréna, les autres d'une Alexandra, femme de Dioclétien et chrétienne (V. actes de Ste Suzanne, 11 août ; de Ste Séréna, 16 août ; de S. Marcel pape, 16 janvier ; de S. Georges, 23 avril). La différence des noms n'empêcherait pas l'identité des personnes. Mais le récit de Lactance ne se concilie pas avec ces actes. Ce qui est remarquable, c'est que nulle monnaie ou inscription ne nomme la femme de Dioclétien : est-ce qu'on aurait évité de la nommer par haine pour le christianisme qu'elle avait embrassé ?

Fille de Dioclétien et de Prisca : — Galéria Valéria, mariée au César Galère, fut chrétienne aussi et apostasia comme sa mère. — Licinius la fait mettre à mort en 313. — Inscription en son honneur (Orelli, 1065), et monnaie à son nom avec VENERI VICTRICI.

Les actes de Ste Suzanne et du pape S. Marcel parlent aussi d'une Artémia, vierge chrétienne, fille de Dioclétien et de Ste Séréna. — Voyez aussi la *Vie de la sœur Emmerich*, chap. XIII, t. III, p. 348.



temps, bien plus barbares en ce siècle-là, peuplées, sauf un petit nombre de colonies italiennes, par des races que Rome avait vaincues mais non assimilées, étaient en possession de lui donner des soldats, des généraux, par suite des empereurs. Maximin avait été un Goth implanté en Thrace ; Philippe, un Arabe ; Dèce, né à Sirmium, un Pannonien ; Émilien, un Africain comme Septime Sévère ; Claude, un Illyrien ; Aurélien et Probus étaient nés tous deux à Sirmium ; Dioclétien était Dalmate, et les associés qu'il se donnera viendront des bords du Danube. Aussi les panégyristes de ce prince exaltent-ils, non sans raison, ces contrées danubiennes, « infatigables aux peines et aux labeurs, placées en face d'un ennemi qu'il faut toujours repousser, formant une frontière toujours en armes, au sein desquelles toute la vie est une milice, et où les femmes elles-mêmes sont plus courageuses que les hommes ne le sont ailleurs [1]. » Le Danube, en effet, les peuples riverains du Danube, les légions que ces peuples recrutaient, formaient une barrière sans laquelle, depuis longtemps, l'Empire aurait cessé d'exister. C'étaient des pays de soldats, mais rien que de soldats. Rome avait enseigné à ces races vaincues la culture des terres, non celle des esprits. Nulle autre contrée de l'Empire probablement n'avait plus complétement échappé à l'influence des lettres latines ou de la philosophie hellénique. Dans ces casernes, toujours menacées par l'ennemi, le temps manquait pour lire les poëtes ou entendre les rhéteurs. Nous avons montré dans Aurélien, avec un

[1] Mamertinus, *Genethliacus Maximiani*, 3. L'Italie, dit-il ailleurs, est la reine des nations par l'antiquité de sa gloire, la Pannonie par son courage. *Panegyri.*, 2.



génie supérieur, le vice d'une éducation qui lui laissait les préjugés, les colères, les petitesses d'un homme du peuple, d'un soldat, d'un barbare. Dioclétien, moins violent sans être plus civilisé, avait la défiance cauteleuse, sournoise, réfléchie de certains barbares ; il n'était pas toujours cruel, mais au besoin il savait l'être ; il était moins soldat, sans être plus philosophe ni plus lettré. C'était le *sachem*, le sage de la tribu, le barbare prudent, craintif, prévoyant. Et quand nous verrons surgir les associés ou les héritiers de son empire, Maximien, Galère, Constance, plus tard Maximin Daïa et Licinius, nous remarquerons chez eux comme chez lui des traits divers de la nature barbare.

Mais chez tous ces hommes, Constance excepté, nous trouvons deux sentiments et deux aversions communes : à tous manquent l'intelligence et le respect soit de Rome, soit du christianisme. — Ils n'aiment point Rome. C'est a peine s'ils y entreront une fois dans leur vie [1]; ils ne comprennent pas que le nom romain, quoique ce ne soit plus qu'un nom, est nécessaire, et que l'empire qu'ils s'efforcent de soutenir n'a plus de raison d'être s'il n'est l'Empire romain. Rome, ses institutions, son Sénat, ses souvenirs, n'ont rien qui les touche. Ce grand débris ne leur inspire rien que cette aversion naturelle avec laquelle le barbare, l'homme du peuple, l'enfant, s'acharne volontiers sur les restes d'un monument détruit. — Ils n'aiment pas non plus le christianisme, quoiqu'ils soient

[1] Voyez combien le rhéteur Mamertin se met en frais d'éloquence pour engager Dioclétien et Maximien à venir triompher dans Rome. *Panegyric.*, 13, 14. Ils n'y vinrent que 14 ans après.
Voyez encore *id. in Genethliac.*, 12. Maximien y était venu une fois auparavant. *Epithalam. Constantini*, 8.



de médiocres païens et sans grande attache à la religion romaine ou à la religion hellénique. Ils se sont laissé enseigner par une mère barbare sous leur chaume pannonien, quelque superstition danubienne ou orientale (car les cultes de l'Orient se répandaient partout) [1] ; ils ont un dieu quelconque ou un rit quelconque auquel ils tiennent obstinément sans être pour cela plus respectueux envers les autres rits ou les autres dieux [2]. Leur parler de la vérité du christianisme serait possible ; car la vérité est faite pour toutes les âmes et peut trouver son chemin pour arriver à toutes. Mais leur parler simplement sagesse politique, modération nécessaire, respect pour une doctrine de l'aveu de tous grande, pure, inoffensive et qui rallie de nombreux fidèles ; leur parler ce langage qui a été entendu d'un Antonin, d'un Alexandre Sévère et même d'un Gallien, serait pour la plupart d'entre eux peine perdue. Peut-être les plus intelligents vous écouteront-ils un instant ; mais bientôt, comme nous l'avons vu chez Aurélien, le superstitieux enragé, caché sous le politique, fera explosion.

Ne nous étonnons donc pas si lui-même, le fondateur de cette association, Dioclétien, quoiqu'intelligent et habile, quoiqu'il ait réformé et affermi l'Empire romain, n'en a pas guéri les vices radicaux, et ne l'a pas renouvelé pour un long avenir ; ne nous étonnons pas s'il n'a guère fait autre chose que compléter l'œuvre du passé, couronner une révolution à moitié accomplie, rendre

[1] Ainsi un sanctuaire de Mithra, protecteur de leur empire, est rétabli par Jovius et Herculius (Dioclétien et Maximien), RELIGIOSISSIMI AVGVSTI ET CAESARES. Inscription de Vienne en Autriche (Orelli, 1051).

[2] Voyez dans Mamertin l'éloge de leur piété. Genethl., 6.



officiel ce qui existait déjà. Faire cela peut être d'un politique habile, faire plus serait d'un grand homme. Il peut y avoir sagesse à obéir à son siècle, mais il y a gloire à le combattre. Une habileté vulgaire suffit à la première de ces deux tâches ; le génie seul est capable de la seconde.

Ainsi la division de l'Empire que Dioclétien opéra avait déjà commencé à se faire. La crise des *trente tyrans* avait été une démonstration de l'impossibilité pour le monde romain d'être gouverné par un seul homme et défendu par une seule épée. A cette époque, quand les plus éphémères de ces tyrans eurent été balayés, on avait vu deux grands Empires commençant à se former, l'un sous Postume vers l'Occident, l'autre sous Odénath vers l'Orient ; là s'était montré le point de partage, et on avait pu comprendre qu'un jour la division devait se faire d'une manière définitive entre l'empire européen et l'empire asiatique. L'agglomération romaine était trop vaste, trop diverse, trop peu une d'esprit et de race, son lien moral était trop faible pour que son unité politique pût demeurer absolue. Dioclétien ne fit donc que suivre les indications du passé et se conformer à la loi des événements en partageant son empire en deux, plus tard même en quatre parties, comptant sur la priorité de son pouvoir et la supériorité de son génie pour rester le nœud de ce quadruple empire et faire que le lien ne se rompît pas.

Une autre tendance des époques précédentes était d'ôter à Rome quelque chose de sa grandeur, au nom romain, quoique toujours respecté, quelque chose de sa force. Ce qui restait des institutions antiques avait

chaque jour une existence moins réelle. Un autre prince eût peut-être tenté de relever ce prestige du nom et des institutions romaines, seul lien moral de l'Empire. Dioclétien au contraire ne se fit pas faute de ternir encore ce prestige qui s'effaçait. Rome resta sans doute la capitale nominale du monde qu'elle avait conquis ; mais en fait, elle ne fut pas même la capitale de l'Italie ; elle ne fut la résidence ni d'un Auguste, ni d'un César, ni d'un préfet du prétoire ; elle fut celle d'un *vicaire* gouvernant une moitié de la Péninsule. A la ville de Rome, Dioclétien, dont toutes les tendances, comme celles de son siècle, étaient vers l'Orient, opposa la cité, secondaire jusque-là, de Nicomédie, en fit son séjour, prétendit en faire par ses monuments la rivale de la vieille Rome. Le Sénat de Rome ne put plus que déchoir; élire les Empereurs était un droit qu'en fait il avait exercé une fois tout au plus ; dès lors il n'eut plus même l'apparence de ce droit. Les consuls et les préteurs également ne furent dans la république que des personnages enrubannés et insignifiants ; seulement il fallait qu'il y eut encore des sénateurs, des consuls, des préteurs ; pourquoi ? Pour donner des jeux au peuple. C'est là tout ce qui restait des institutions républicaines ; et, prenez-y garde, Dioclétien ne les méprisait pas comme impuissantes, il les annulait comme dangereuses. Rome, le Sénat, le consulat, tout cela avait encore, historiquement parlant, une saveur de liberté qui déplaisait à la délicatesse de son palais. Et en tout, c'est chose étrange combien ces restes si effacés et si inoffensifs de la république ont troublé le cerveau, excité la méfiance, provoqué les cruautés des empereurs. Hélas ! c'est toujours là le

malheur des gouvernements de ne pas savoir quel est leur véritable ennemi et leur véritable péril : « Comme ils n'ont point invoqué Dieu, ils ont tremblé de crainte, là où il n'y avait pas sujet de craindre [1]. »

Mais puisqu'il n'y avait plus ni Sénat, ni peuple romain, ni république, sur quoi reposait donc la souveraineté, et d'où dérivait le pouvoir de l'Empereur? Le temps était passé du modeste principat d'Auguste qui, lui, n'avait voulu être qu'un *imperator*, un magistrat républicain, investi par le Sénat de pouvoirs un peu plus larges et un peu plus durables. Depuis un demi-siècle surtout, la puissance impériale n'était qu'une puissance de fait ; elle n'était l'élue ni du Sénat, ni du peuple, mais du soldat, c'est-à-dire de la force. Les souverains, en général, aiment assez à être les élus de la force, car ils croient volontiers que la force leur restera toujours. Mais cette force personnifiée en eux-mêmes, ils prétendent l'ennoblir, la diviniser, la mettre, en guise de dieu, sur les autels où il n'y a plus de Dieu. C'est ce qu'Aurélien et d'autres plus anciens avaient déjà fait quand ils s'étaient fait appeler *Notre seigneur et notre dieu.* Dioclétien suivra cet exemple. Son type ne sera point Auguste quoiqu'il en porte toujours le nom, mais bien plutôt les rois déifiés de l'Orient. On l'appellera lui aussi *Notre seigneur et notre dieu.* Il sera un Jovius, c'est-à-dire un fils ou un cousin de Jupiter, descendu de l'Olympe dans le camp d'Héraclée, monarque par lui-même et par la vertu de sa propre

[1] Deum non invocaverunt, illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. — *Psalm.* 52.



divinité; il sera à lui-même sa source, son principe, sa loi. Certains rois sont absolus parce qu'ils tiennent leur pouvoir de Dieu, d'autres parce qu'ils le tiennent du peuple. Mais Dieu met à sa délégation des conditions qu'il faut bien que son délégué reconnaisse; le peuple, à bien dire, en met une seule, le droit qu'il se réserve de se révolter quand bon lui semblera. L'un impose des devoirs, l'autre est sujet à des caprices. Bien plus absolus sont donc les rois qui, ne reconnaissant pour leur auteur ni Dieu ni le peuple, croient tenir tout d'eux-mêmes et ne devoir rien qu'à eux-mêmes.

Ce pouvoir divinisé avait ses emblèmes et ses pompes. Les emblèmes de la royauté avaient été odieux aux Romains tant qu'il y avait eu des Romains, et Auguste avait légué à ses successeurs la tradition longtemps respectée de ménager ce dernier préjugé venu des siècles républicains. Mais ce préjugé avait fait son temps. Nous avons vu Aurélien ceindre le diadème, et tout à l'heure encore le fils de Carus pendant son règne éphémère s'accorder cette puérile satisfaction. Dioclétien, quelle que fût la maturité de son esprit et de son âge, ne sut pas non plus se la refuser. Il s'affubla d'un manteau, non seulement de pourpre, mais de pourpre, de soie et d'or; sa chaussure fut couverte de pierres précieuses. On l'adora à la façon des Perses[1], on se prosterna à terre devant lui; le style officiel fut de dire « les saintes largesses, les lettres sacrées, la divine chambre à coucher » de l'Empereur[2]. Puérilités d'un barbare! sottises

[1] Eutrop., IX, 26. Aurel. Victor *de Cæsarib.*, 39. Zonaras, XIII, 31. Joan. Lydus *de Magistr.*, 1, 4.

[2] SACRAE COGNITIONES. Inscript. d'un préfet de Rome (305). Orelli. 1046. Ailleurs AETERNI IMPERATORIS. Id., 1055.



d'un parvenu! Et, pour que le parvenu se montrât davantage, le fils du greffier dalmate, parlant de Trajan, de Marc-Aurèle et de tous les empereurs, ne manqua pas de dire mes pères ou mes aïeux[1].

Une autre tendance de son siècle contre laquelle Dioclétien n'eut garde de se révolter était l'abaissement de la vie municipale et en général de toute action des peuples sur eux-mêmes. Auguste, en fondant l'Empire, avait eu un sentiment tout autre. Il avait respecté comme nécessaire, il avait même, on peut le croire, accepté comme salutaire et utile, la vie intérieure des cités; il avait fait une certaine part à des forces qui n'émanaient pas de lui; il avait laissé une certaine sève monter du sol dans le tronc de l'arbre, au lieu de vouloir que toute vie et toute force tombassent d'en haut et des nuages de l'Olympe impérial. Dans une grande province comme l'Égypte, la Syrie, le tiers de l'Espagne, le quart de la Gaule, il avait placé un seul délégué de son pouvoir. Ce proconsul ou ce propréteur gouvernait, administrait, jugeait; oui sans doute, mais il ne pouvait être partout, ni tout faire; et, en dehors de lui, il n'y avait d'autres magistrats que des magistrats municipaux. Une province romaine était alors une fédération de quinze ou vingt grandes municipalités, n'ayant au dessus d'elles qu'un seul délégué de César. Mais au temps dont nous parlons tout cela était changé.

Que penseriez-vous si aujourd'hui on venait vous

[1] Divus Marcus parens noster *C. J.*, 5. *De Repudiis*, (V, 17). — Divi parentes nostri. *Ibid.*, 1. *Divortio facto*, (V, 24). — Divus Trajanus parens noster. *Ibid.*, 5. *De magistratib. conveniendis*, (V, 75). — Principes parentes nostri. *Ibid.*, 11. *De accusat. et inscript.*, (IX, 2). — 5 *de his qui numero liberor.*, (X, 51).



dire[1] qu'un de vos voisins, élu membre du conseil général de son département, a refusé cet honneur ; que, son refus n'étant pas accepté, il se cache ; que les gendarmes le poursuivent pour le ramener à son siége ; qu'il va passer en Amérique pour éviter la dignité qu'on lui impose ; qu'il se fera soldat pour y échapper, mais que le devoir municipal, toujours impitoyable, le poursuivra jusque dans la caserne, défendra au colonel de l'y recevoir et lui arrachera l'épaulette de laine ; qu'il y a exil, prison, confiscation, rigueurs de toute sorte contre un réfractaire de cette espèce ? Figurez-vous encore, que, par suite de répugnances semblables chez les autres élus, les conseils généraux sont abandonnés, qu'il faut s'ingénier pour les recruter ; que tantôt on imagine d'attacher ces fonctions à certains immeubles dont l'acquéreur est aussitôt appréhendé au corps et conduit au lieu des séances ; que tantôt, on rend cette charge héréditaire, et, le père mort ou en fuite, le fardeau retombe sur le fils à peine majeur ; que la porte d'entrée est aussi largement ouverte que la porte de sortie est exactement fermée ; que faute de candidats volontaires on reprend ceux qui ont fait leur temps, qu'on appelle les fils d'esclaves, les bâtards, les prolétaires[2] ; mais aussi que tous sont si sévèrement gardés, qu'il ne leur est pas même permis d'habiter la campagne[3], et que, s'ils émigrent dans un autre département, le préfet a

[1] Pour ne pas confondre les époques, je fais remarquer que les textes qui vont suivre appartiennent à l'époque de Dioclétien ou par exception aux époques antérieures, mais jamais à celle des princes chrétiens.

[2] Callistrate, 12. *Digeste. De decurionib.* (L, 5). Paul, 9. *ibid.* Ulpien, 3, § 2, *ibid.*

[3] Qui in fraudem ordinis... ad colonos prædiorum se transtulerunt... hinc excusationem sibi non paraverunt. Ulp., 1, § 2. *Dig. de vacationib.*, (L, 5).



charge de les saisir et de les faire reconduire de brigade en brigade au domicile qui leur est assigné[1]. Nous n'y comprendrions rien et c'était cependant, nous l'avons dit ailleurs, un cas fort ordinaire dans l'Empire romain.

Le mot de cette énigme, le lecteur doit déjà le tenir. J'ai dit, et plus d'une fois, comment la tendance naturelle de tout pouvoir à tout envahir, le nivellement des conditions municipales sous Caracalla, la prépondérance militaire des époques suivantes, et plus encore peut-être la diminution graduelle de toute espèce de vie dans l'Empire romain, avaient diminué de jour en jour la vie municipale[2]. Les empereurs avaient amoindri cette liberté locale respectée par Auguste, par suite du goût naturel qu'a tout pouvoir à amoindrir toute liberté : ils avaient, d'abord temporairement et par exception, puis d'une manière plus durable et plus générale, institué çà et là des agents impériaux de second ordre, curateurs, collecteurs ou autres, pour surveiller, contraindre, diriger les magistrats municipaux. Ils avaient par là attristé la cité, découragé les ambitions locales, ôté aux honneurs municipaux la séduction qui pouvait leur rester encore, en même temps que, soumis eux-mêmes à l'impérieuse prépondérance du soldat, ils faisaient peser plus lourdement sur la cité le fardeau écrasant des exactions militaires. Il y avait donc à être magistrat dans les villes et moins de satisfaction et plus de charges ; moins riches et moins honorées, moins importantes à leurs propres

[1] Decuriones quos... in alia loca transmigrasse probabitur, præses provinciæ in patrium solum revocare et muneribus congruentibus fungi jubet. Ulpien, 1. *Dig. de decurionib.* (L, 11).

[2] V. ci-dessus, t. I. p. 159, 331 et s., t, II, p. 151 et s., et *les Antonins*, t. III, L. VI, ch. 9.



yeux, les cités ne trouvaient plus dans leur sein ni autant d'ambition ni autant de dévouement. Être décurion, c'est-à-dire sénateur, être duumvir c'est-à-dire consul, devenait de moins en moins une gloire, de plus en plus un fardeau.

Et cependant il fallait et des duumvirs et des décurions; il en fallait d'autant plus qu'on avait plus de charges à leur faire porter; le métier devenait plus nécessaire par cela même qu'il devenait plus difficile. Il faut se rappeler que l'antiquité ne possédait pas cette perfection de police administrative qui sait tellement pénétrer dans un pays et s'emparer de tous les canaux par où passe sa vie, que, sans demander aucun service aux hommes du pays, elle en usurpe toutes les ressources, elle en fait agir toutes les forces, elle en épuise au besoin toutes les richesses. Il fallait, si puissant que l'on fût, s'adresser au pays même, lui trouver des représentants, par leur intermédiaire lui signifier ses volontés et lui faire part de ses exigences. L'Empire romain, pour subsister, avait besoin que les municipalités subsistassent; elles lui étaient d'autant plus indispensables qu'il faisait leur situation plus dure. Les pauvres magistrats des municipes étaient d'une manière permanente ce qu'est, de notre temps, le maire ou le bourgmestre d'une ville que les armées ennemies ont envahie; l'intermédiaire forcé, malheureux, maltraité et en même temps odieux, des réquisitions et des consignes; le représentant du pays conquis sur le dos duquel le pays reçoit la bastonnade et auquel le pays s'en prend quelquefois de l'avoir reçue.

Cela étant, voulant avoir des municipes et des magistrats municipaux, et faisant chaque jour leur vie



plus dure et moins honorée, n'est-il pas clair qu'il fallait en venir à les avoir par force? Sous Domitien, nous avons vu encore les comices des villes provinciales vivant et se modelant sur les comices républicains de l'ancienne Rome [1]. Alors on prévoyait à peine le cas où les candidats pourraient manquer et où le peuple nommerait le plus digne, non pas malgré son refus, mais seulement malgré son silence. Aujourd'hui, dignes ou indignes, tous s'accorderaient, non pas seulement à se taire, mais à refuser. Pourquoi donc le peuple s'assemblerait-il? Pourquoi la Curie (le sénat) prendrait-elle la peine de voter le choix des décurions (sénateurs)? Elle n'a pas affaire à des ambitions, mais à des abstentions rivales. Aussi que fait-on? On produit la liste (*album*) des éligibles (lisez: des corvéables) et l'on pointe celui qui, cette année-ci, fera sa corvée [2]. Mais le duumvir qui fait cette désignation est responsable envers la ville si le magistrat ainsi nommé fait mal les affaires de la ville, responsable envers sa victime s'il l'a nommée

[1] Voyez *les Antonins*, t. II. L. VI, ch. 2 (d'après la table de Malaga).

[2] La curie approuvait pour la forme le choix fait par le duumvir; mais, le duumvir en demeurant responsable, le vote de la curie ne pouvait etre sérieux. Quant à la nomination du duumvir lui-même, voyez *Digest.*, 11, § 1; 13, 15, § 1. *Ad municipalem*, (L. 11). *Code J.*, 1, 2, *de periculo nominatorum*, (XI. 33); *id.*, 3. *Quo quisque ordine*, (XI. 35). — Sur le vote de la curie, 1, § 3, 4. *Dig. quando appelland.*, (XLIX, 4). *Code J.*, 46, *de Decurionibus*, (X, 31); 8, *de suscept.*, (X, 70).

Quelquefois, cependant, le peuple intervenait par une supplique (*expostulatio*), qui n'avait aucune force légale et contre laquelle l'individu désigné comme magistrat pouvait réclamer par l'appel, 12. *Dig, de appellationib.*, (LIX, 11). Un magistrat est dit nommé *populi beneficio*. Orelli, 3847. Un autre *ex postulatione populi*. Id., 2020.

Cependant la loi Julia sur la brigue pouvait parfois encore s'appliquer dans les provinces, tandis qu'à Rome elle était « sans application, parce que la nomination des magistrats appartient à la sagesse du prince et non au caprice du peuple. » Modestin., *L. un. Dig,, de Leg. Jul. ambitus* (XLVIII, 14), et aussi Paul V. *Sentent.*, 30.



illégalement et par inimitié; on prend à partie le juge qui, par haine, vous a fait magistrat, comme on prendrait à partie le juge qui, par haine, vous eût envoyé aux galères.

Tel est le degré d'inclination qu'on éprouve à se mêler des affaires publiques, à illustrer son nom, à s'attirer les hommages, les marques d'estime et la reconnaissance de ses concitoyens! Le décurionat est une peine et la nomination une sentence pénale [1]: trop heureux si le juge d'appel vous en décharge [2], ou si la toute-puissante clémence du prince vous amnistie [3]! On n'admet guère d'excuse: la cécité n'en est pas une si elle n'est complète [4]. La vieillesse n'en est pas une pour celui qui a volontairement accepté le décurionat [5]. Pour celui à qui il a été imposé, le temps de service est de vingt-cinq ans à cinquante-cinq. [6]. L'ignorance n'est pas une excuse; on peut être décurion sans savoir lire [7]. La goutte n'excuse pas [8]. Le nombre des enfants n'excuse pas [9]. L'enfance elle-même, si elle est une excuse, n'est pas une exclusion [10]. Bien souvent la sentence qui

[1] A l'époque de la persécution, des Chrétiens qui n'appartenaient pas à la curie y furent inscrits par voie de pénalité. Constantin ordonna leur radiation. Eusèbe, *in vita Constantini*, II, 30 (lettre de Constantin).

[2] Valérien, *C. J.*, 1, *de Decurionib.*, (X, 31). 2 *ibid.* (Dioclétien).

[3] Ulpien, *Digeste. De vacation. et excusat. munerum.* (L., 5).

[4] Gordian., *C. J.*, 1. *Qui morbo se excusant.* (X, 50).

[5] Dioclétien et Maxim. *C. J.*, 3. *De decurionib.*, (X, 31). De même pour celui qui, devenu riche dans un âge avancé, n'a pas payé sa dette à la cité. Callistrate. *D.*, 5, pr. et § 1. *De jure immunitatis*, (L. 7).

[6] Callistrate, 11. *D. de decurionib.* (L., 2). Sous Trajan, on n'était pas obligé au décurionat avant 30 ans. Pline, *Ep.* X, 83, 84).

[7] Dioclétien, 6, *C. J. de decurionib.*

[8] Dioclétien, 13, *C. J. de decurionib.*

[9] Un rescrit de Pertinax fait, par exception, grâce de la curie au père de seize enfants. Callistrate, *loc. cit.*, 2.

[10] Inscriptions qui mentionnent la collation honorifique du décurionat à des enfants de cinq et de quatre ans, Orelli, 3746, 3749.

vous décharge ne vous décharge pas pour toujours [1]. Il y a plus, le crime même ne décharge pas : « La note d'infamie, disent les princes, doit être une honte et non un privilége [2] ; » et ce serait un privilége que de pouvoir ne pas être décurion, c'est-à-dire sénateur d'une des grandes cités de l'Empire.

J'ai cependant tort de dire qu'on n'honore pas ces sénateurs provinciaux ; on les honore, mais d'une façon étrange. S'ils se rendent coupables de quelque crime, eux, leurs fils ou leurs petits-fils, leur peine est plus douce ; on leur épargne les châtiments corporels, les fers, la torture, la bastonnade [3] (c'est là aussi, sauf de fréquentes exceptions, un privilége de la noblesse en Russie). Mais si, par hasard, eux et leurs descendants restent toujours honnêtes gens, le décurionat ne leur vaut autre chose qu'une responsabilité pécuniaire, parfois ruineuse. Ils sont chargés de lever l'impôt et responsables de l'impôt envers le prince ; chargés d'amuser le peuple et responsables de son amusement ; chargés d'acheter le blé pour la cité et responsables s'ils le paient trop cher [4] ; chargés de gérer les finances municipales fort diminuées souvent par les usurpations du

[1] 13, *C. J. de decurionib.* (X, 41).
[2] 12, *ibid.*
[3] 11, *De quæstionibus*, (IX, 41). 4, *de decurionib.*, (X. 31). *De pœnis*, (IX, 67) : Dioclétien et Maximien Augustes ont dit dans le consistoire : « Les fils de décurions ne doivent pas etre exposés aux betes, » et le peuple, (ou par sentiment démocratique ou par prédilection pour les betes), ayant réclamé, les Augustes ont dit : « Ces clameurs sont vaines ; il ne faut pas les écouter, « il ne faut accorder aux clameurs du peuple ni l'absolution d'un criminel, ni la « condamnation d'un innocent. » Cette exemption s'étend jusqu'aux arrière-petits-fils, à moins que les degrés intermédiaires n'aient encouru quelque déchéance. 11, *de quæstionib.*
[4] Marcien. *Digeste*, 8, *ad municipalem*. (L. 1). Paul, 5, *de administr. rer. ad civ. pertinentium*, (L. 8).

prince et responsables de leur gestion[1]. Passe encore s'ils étaient seuls responsables ; mais la responsabilité se transmet du père au fils[2], du fils au père[3], du frère au frère qui possède par indivis le même bien, du vendeur à l'acquéreur (puisque la charge du décurionat est souvent patrimoniale), d'un collègue à son collègue, d'un magistrat au magistrat qui l'a nommé[4]. Comprenez-vous pourquoi c'était une si lourde charge d'être conseiller général des départements de l'Empire Romain ?

Mais le mal n'était pas là seulement. Cette absence de vie et par suite cette contrainte que nous trouvons dans le gouvernement de la cité, nous la trouvons également partout. Nous venons de voir les décurions, les riches de la cité, ne faisant que par force les affaires de la cité. Les pauvres de la ville, les ouvriers ne sont guère plus heureux. Jadis l'artisan était esclave, et lié à son travail par la volonté de son maître. Aujourd'hui l'artisan est fréquemment un homme libre, mais pas toujours libre de quitter son métier. Il n'a plus de maître en chair et en os ; mais il a, au moins dans un certain nombre

[1] Sur la responsabilité des décurions, voyez *Dig.*, 2, 21, 22, *ad municipalem*, (L. 1) ; *C. J.*, 2, *de administrat. rerum publicarum*, (X, 11) ; *Digeste*, 1, § 1, *de munerib. et honoribus.* — Ils étaient responsables de l'impôt pour les terres abandonnées ou dont le propriétaire était inconnu, d'après un édit d'Aurélien. 1 *C. J.*, *de omni agro deserto*, (XI, 5, 8) ; *Digeste*, 1, § 22, *de muneribus.* — Ils répondaient aussi de la capitation dont le débiteur était mort, (*ibid.*, § 26). Cette responsabilité des décurions était une charge à la fois personnelle et patrimoniale. *D.* 1, § 1, *de munerib.*

[2] A moins que le fils n'ait été émancipé. 3, *C. J.*, *ne filius pro patre*, (IV, 13). La femme n'était pas responsable pour son mari. 11, *C. J.*, *de decurionib.*

[3] *C. J.*, 4. *Ne filius pro patre*, le père n'est pas responsable si le fils a été fait décurion volontairement et sans le consentement du père.

[4] *C. J.*, 4, *de administrat. rerum publicarum.* (X, 11) ; 5, *de decurionib.*

d'industries, un autre maître, la corporation, la corporation à laquelle il appartient par son choix ou quelquefois par sa naissance, et à laquelle il ne peut se soustraire. Pour nos corporations en France, le travail était un monopole qu'elles avaient sollicité et que leur accordait la faveur du prince; pour les corporations de l'Empire romain, le travail était une obligation que leurs membres bien souvent n'eussent demandé qu'à secouer. Celles-là étaient un atelier exclusif et privilégié; celles-ci une chiourme. Elles n'étaient pourtant pas trop odieuses parce qu'elles mettaient à l'abri de la curie de tous les ateliers forcés celui qu'on redoutait le plus [1].

Et les pauvres de la campagne, les laboureurs, étaient-ils plus libres et plus heureux? Tout au contraire, car depuis bien longtemps la campagne était sacrifiée à la ville. C'était la tendance de l'antiquité d'enfermer la liberté dans des murailles et de laisser la servitude égner au dehors. La patrie, l'État, la république, c'était la ville (πόλις ville ou état; πολίτης citoyen; πολιτεία gouvernement; πολιτικός politique). Rome n'avait été si supérieure aux autres républiques, que parce qu'elle avait longtemps maintenu le principe contraire, mis les tribus rustiques au dessus des tribus urbaines, et laissé la charrue entre les mains des hommes libres. « C'est ainsi qu'avait grandi la vaillante Etrurie ; c'est ainsi que Rome était devenue la reine du monde [2]. » Ses lé-

[1] V. entr'autres au *Digeste*, Callistrate, 5, § 12, *de jure immunitatis*, (L. 6). Scevola, 5, *de muneribus*. (L. 4).

[2] . . . . . Sic fortis Etruria crevit
Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma.
Virgile, *Georg.*, II, *in fine*.

gions de paysans avaient vaincu les soldats citadins de la Grèce et les soldats esclaves de l'Asie. Mais au temps de la décadence de la république, la campagne avait été abandonnée ; la charrue mise entre les mains des esclaves ; la prépondérance de la ville avait été sans contrepoids. C'est alors que la campagne de Rome était devenue déserte, l'Italie insalubre, le recrutement de l'armée difficile. Ces immenses aqueducs construits au profit exclusif des villes n'ont-ils pas aidé eux-mêmes à cet appauvrissement du sol romain, en faisant passer sur des arcades, ou en cachant dans des canaux souterrains l'eau destinée à fertiliser les campagnes ?

Au siècle dont nous parlons, quelle était donc la situation des campagnes ? Depuis les derniers temps de la République, la culture, comme le travail industriel, s'était faite surtout par des esclaves ; mais, d'un côté, le nombre des esclaves diminuait ; de l'autre, les champs étaient ravagés par les barbares ; les populations agricoles, libres ou non, s'enfuyaient dans les villes ou dans les déserts, ou même sur la terre barbare. De vastes territoires restaient à l'abandon. Peu d'hommes libres étaient disposés à devenir fermiers dans ces temps d'invasions toujours redoutées, d'exactions militaires et fiscales toujours à craindre. Les capitalistes qui voulaient tirer parti de leurs terres furent réduits à faire surgir, s'il se pouvait, une classe nouvelle de cultivateurs pour accomplir le difficile labeur de nourrir le peuple romain. Ou avec des esclaves affranchis sous condition, ou avec des aventuriers se résignant, faute de mieux, à la charrue, ou plus souvent encore avec des barbares transplantés sur le sol romain, il se forma

peu à peu une classe de colons (*coloni, inquilini, adscriptitii*) assez semblable aux serfs de la glèbe du moyen âge et qui ont probablement été leurs ancêtres, dépendant du propriétaire, lui payant redevance, pouvant même être vendus par lui, mais vendus seulement avec la terre. Ils différaient de l'esclave parce qu'au moins la terre leur appartenait, comme ils appartenaient à la terre; ils en différaient encore par un côté plus élevé, parce qu'ils pouvaient, avec toute la plénitude du droit, se marier, élever des enfants, fonder une famille sous un toit et sur un champ qu'ils ne quitteraient pas [1]. Transition probablement nécessaire et certainement utile entre l'esclavage et la pleine liberté, progrès sérieux puisqu'il mettait au timon de la charrue, au lieu d'une nichée d'esclaves, une famille ! Mais là encore, c'était sur la contrainte que reposaient les relations sociales. C'étaient des hommes légalement forcés

[1] Le colonat nous est connu surtout par les lois des princes chrétiens (*Cod. Justin.*, XI, titres 47, 52, 63, 67. *Cod. Théod.*, V, tit. 10, 11). Mais il y en a des traces aux époques antérieures. Ainsi Alexandre Sévère donne à des hommes qu'il veut récompenser, des terres, et, pour les cultiver, non-seulement des *servi*, mais des *rustici* (?). Lampride, *in Alex.*, 40). Sous Claude le Gothique : Impletæ barbaris servis senibusque cultoribus provinciæ. Factus miles barbarus et colonus. (Trebell. Poll., *in Claud.*, 9). Beaucoup de passages des panégyristes au sujet de transplantations pareilles sous Dioclétien et ses successeurs. V. encore Ulpien : Si quis inquilinum vel colonum non fuerit professus, vinculis censualibus tenetur. *Dig.*, 4, § 8, *de censib.* (L. 15). La définition du colonat nous est donnée par Isidore de Séville : Coloni sunt cultores *advenæ*, dicti a cultura agri. Sunt enim *aliunde venientes* atque alienum agrum tenentes et debentes conditionem genitali solo propter agriculturam sub dominio possessoris pro eo quod locatus est fundus.

Cette définition et la situation qu'elle implique me semble par dessus tout applicable aux barbares transférés sur le sol romain, comme cela se fit dès le temps de Marc-Aurèle et surtout depuis Aurélien et Probus. Aussi ces transplantations me semblent-elles l'origine principale du colonat, et je ne saurais, comme le fait un écrivain, du reste très-érudit et très-lumineux, n'y voir qu'un résultat d'une mesure législative de Constantin, dont il n'y a du reste point de trace. (V. l'*Etude sur l'histoire du colonat chez les Romains*, par M. Réveillout, professeur au lycée de Grenoble. — Paris, 1856.)



de cultiver, comme le soldat est forcé de combattre ; aller habiter la cité, aller même habiter la caserne, pour le colon, c'était rompre son ban, c'était changer arbitrairement sa corvée contre celle d'autrui ; le colon se faisant soldat, comme le soldat se faisant colon, était un déserteur.

Et savez-vous enfin quelle corporation d'un autre genre se recrutait et se maintenait par une contrainte pareille ? Le Sénat de Rome ! Cette ruine grandiose, mais arrivée si complétement à l'état de ruine sous Dioclétien, cet inutile Sénat que le prince maintenait et forçait à vivre parce que sa disparition totale eût été un présage trop sinistre ; je me trompe, pour une autre raison plus vulgaire, parce que le Sénat enrichissait son trésor ! La curie romaine, si grande par ses souvenirs et si annulée en fait de pouvoir, était, elle aussi, un bagne où l'on entrait et où l'on restait malgré soi. Depuis cette dernière velléité d'existence politique qu'il avait eue sous Tacite et sous Probus, le Sénat n'était plus pour l'Empire que ce que les curies provinciales étaient pour la province : une assemblée de gens riches ou censés tels, désignés par l'hérédité ou arbitrairement triés par l'Empereur[1] qui les punissait de leurs richesses en les livrant au fisc, comme un malade à la sangsue. On les revêtait, il est vrai, de belles robes prétextes, on les assemblait parfois solennellement en se gardant de rien leur donner à délibérer. Mais, en revanche, il y avait un cens particulier pour les biens des sénateurs (*senatoriæ professiones*), un impôt particulier pour les sénateurs, et on

[1] Nazarius, *Panégyriq.*, 35.



devait en venir un jour à leur interdire d'aliéner leurs biens pour ne pas diminuer la matière imposable. Pour les charges, les consulats, les prétures, même nullité de pouvoir, mêmes obligations pécuniaires, même contrainte.

Tous donc, agriculteurs, artisans, magistrats des provinces, magistrats romains, étaient rivés les uns à leur métier, les autres à leur prétendue dignité ; et tous, remarquez-le, étaient garantis contre les ardeurs belliqueuses qui les eussent portés à changer leur corvée pacifique pour la corvée du soldat. Quelque besoin que le monde romain eût de légionnaires, il avait encore plus besoin de pain, de laboureurs pour le produire et de gens riches pour en faire des largesses. Gallien, il y avait déjà longtemps, avait exclu les sénateurs de l'armée pour les consacrer exclusivement à l'alimentation et à l'amusement du peuple de Rome ; et Dioclétien à son tour interdisait aux fils des décurions et à tous les débiteurs de charges publiques, l'acte frauduleux par lequel ils seraient passés de la milice sans armes à la milice armée [1].

Quelle était la cause suprême de ces embarras du pouvoir et de ce régime de contrainte imposé à toute une population ? C'est que les hommes manquaient. L'Empire romain se dépeuplait ; il se dépeuplait d'hommes libres, ce qui était la loi à peu près nécessaire des nations antiques ; il n'était plus assez victorieux ni assez conquérant pour se repeupler d'esclaves. Les hommes

[1] 2, *Cod. J.*, *qui militare possunt*, (XII, 34). Non tantum decurionum filiis, sed omnibus in fraudem civilium munerum nomina armatæ militiæ dantibus, fraudem prodesse displicuit.



manquaient donc au sol et par suite le sol manquait aux hommes ; car, malgré tout ce que certains économistes ont pu dire, la terre est plus féconde à mesure que plus de bras la cultivent, et les populations nombreuses vivent mieux que les populations restreintes. L'Empire était trop grand pour ceux qui avaient à le cultiver et à le défendre. Pour l'armée, pour le labour, pour l'industrie, pour les charges municipales, les hommes faisaient défaut. Ne vous étonnez donc pas qu'on se les disputât; que chaque sénat provincial, chaque corporation, chaque province, gardât soigneusement ceux qui lui appartenaient, et ne leur permît pas de se donner à d'autres; que la curie revendiquât ses hommes contre l'armée, que la cité internât les siens pour que la campagne ne les lui ravît pas; que le toit du colon rustique à son tour devînt une geôle dont on n'était libre de sortir ni pour la curie, ni pour la caserne; que le curial italien ne pût aller se fixer en Orient sans que sa municipalité le rappelât à grands cris. On naissait ainsi serviteur forcé de tel office ou de telle cité; on était attaché à la glèbe, car dès cette époque le mot était en usage, même pour le servage le plus honoré, puisqu'on disait *la glèbe sénatoriale*. Plus tard on en vint à marquer avec un fer chaud, comme on marquait les criminels voués au travail des mines, l'homme qui appartenait à certaines fonctions. Disons-le donc, beaucoup d'esclaves avaient été affranchis, il faut en bénir Dieu; mais à leur tour beaucoup d'hommes libres étaient devenus, non pas esclaves, mais serfs; il faut en accuser la décadence et la corruption du monde romain.

Dioclétien comprenait-il ces maux et cherchait-il à y



porter remède ? Que le gouvernement municipal ne marchât plus, sinon par la force, que la vie des cités s'éteignît, que leur dignité s'effaçât, que leur liberté s'anéantît, c'était là un péril qu'à la rigueur il pouvait méconnaître ; mais qu'il fallût remplacer des pouvoirs ainsi affaiblis pour donner un gouvernement quelconque à ces provinces que des administrations libres avaient jadis gouvernées, c'était une nécessité qu'il lui était impossible de ne pas sentir. Comme il arrive à tous les gouvernements, même aux plus modérés et aux plus sages, il ne sut guère trouver de remède que dans l'extension de son propre pouvoir. Les services volontaires faisant défaut, les services forcés étant peu productifs, il crut trouver un moyen terme en faisant aux services salariés une place plus grande. Si le salarié n'a pas toute l'alacrité de l'homme libre, il n'a pas non plus le découragement de l'esclave. Dioclétien donna au monde romain ce qu'il commençait à peine à connaître, des fonctionnaires publics, et pensa obtenir par la hiérarchie, les honneurs, les salaires, ce qu'il était triste d'obtenir et de n'obtenir qu'à moitié par le commandement et la menace.

Ainsi l'empire fut divisé et subdivisé. Il y avait eu jusque-là trente-huit provinces ou environ, et au dessous des chefs de ces provinces de simples pouvoirs municipaux. Il y eut désormais quatre-vingt-seize provinces, lesquelles se réunirent en douze diocèses, lesquels à leur tour formèrent quatre grands districts : — à la tête de chaque province, sous des noms divers, un gouverneur; à la tête de chaque diocèse un proconsul ou un vicaire; à la tête de chacun de ces grands districts, quand



le partage de l'empire fut complet, un Auguste ou un César, et sous lui une armée, une multitude d'officiers ou de serviteurs : — dans chaque diocèse, et dans chaque province, une hiérarchie politique et fiscale, se développant et se compliquant de plus en plus. Toutes les fonctions furent multipliées afin d'être mieux remplies, mais aussi afin de donner satisfaction à plus d'appétits ; toute une nation *de clarissimes* et de *perfectissimes* s'imposa à la nation serve des colons, des curiales et des sénateurs, à ceux en un mot qui ne pouvaient vivre que de leur patrimoine ou de leur travail. Tous, depuis l'Auguste collègue de Dioclétien jusqu'au dernier agent du fisc, descendirent plus ou moins directement de l'Olympe impérial. Ce furent des rayons de la divinité du prince, qui échauffèrent, éclairèrent, mais qui brûlèrent parfois. Ils ne durent rien au peuple qui ne les avait pas faits, mais tout au prince et au prince personnifié en eux-mêmes. Le peuple n'eut pas le droit de choisir, ni de juger, mais de s'incliner. Toute force vint du prince, et le prince lui-même d'où pouvait-il venir, sinon du ciel ?

Les États modernes, depuis le seizième siècle, ont vu quelque chose de semblable. Mais le monde romain n'était pas fait comme le nôtre, pour supporter le poids de cette hiérarchie resplendissante qui s'appuie sur les colonnes d'or de nos budgets. La fiscalité pesait déjà lourdement sur lui et tendait à s'accroître par les mêmes raisons qui appauvrissaient les cités et accroissaient les attributions du pouvoir suprême. A cet égard, Dioclétien suivit encore le mouvement de son siècle, et il le suivit d'autant plus qu'habile et perspicace en tout autre



chose, il semblait avoir gardé en fait de finances toute l'ignorante grossièreté de l'esprit barbare. Ce soldat dalmate croyait sans doute inépuisables les ressources pécuniaires de l'Empire romain. Il ne craignait pas d'ajouter aux charges de l'État celles de son avarice, celles de son faste (car il était avare et fastueux en même temps), celles de ses monuments, celles d'une capitale nouvelle qu'il voulait faire aussi glorieuse que Rome. Malgré les éléments de prospérité que donnait une paix extérieure et intérieure plus grande que celle du siècle précédent, l'Empire devait finir par plier sous le faix. Les peuples supportent longtemps les exactions de leurs gouvernements ; à la fin pourtant ils résistent, et ils ont deux manières de résister : l'une est la révolte, et, celle-là, on en vient souvent à bout ; l'autre, pour me servir d'un mot moderne, c'est la grève, et à cette grève il n'y a pas de remède.

Nous verrons Dioclétien en face de l'une et de l'autre. Les colons gaulois vont déserter leurs champs, se livrer au brigandage, se révolter, c'est ce qu'on appellera la guerre des Bagaudes ; on en viendra à bout. Mais, peu après, le monde écrasé et découragé se laissera aller à l'ennui ; le travail s'arrêtera, languira, les denrées seront hors de prix, et Dioclétien fera des lois de *maximum* qui, comme toujours, aggraveront le mal.

Le mal à plus forte raison se continuera après lui. Lui peut-être eût été à même d'y remédier ; mais vingt ans plus tard, qu'y pourra-t-on ? On en viendra à des restrictions nouvelles, à des contraintes plus rigoureuses, à un enchaînement plus étroit de l'homme à son labeur ; et le labeur n'en sera pas plus productif, ni l'Empire



plus riche, ni la population plus nombreuse, ni l'armée plus forte. Pouvait-on sortir de ce dilemme ? et peut-on accuser les empereurs chrétiens de n'avoir pas su guérir un mal depuis longtemps invétéré, quand Dioclétien, venu avant eux, n'avait pas su guérir un mal moins avancé ?

Nous ne prétendons pas même faire un crime à Dioclétien de n'avoir pu, malgré l'affermissement momentané de sa puissance, trouver de remède à cette maladie de l'Empire déjà si grave et si compliquée. On ne peut exiger de tout souverain qu'il soit à la fois et un grand génie militaire et un grand génie financier. C'est même être bien rigide que d'exiger qu'il n'ait ni passions ni faiblesses ou qu'il mette au dessus de ses passions et de ses faiblesses ses devoirs et les besoins de son peuple. Demander qu'il soit honnête homme c'est déjà beaucoup. En ce genre, l'étude de l'histoire doit nous apprendre à nous contenter de peu.

Néanmoins, fallait-il un grand effort de raison pour étouffer les deux passions que je signalais au commencement de ce chapitre, chez Dioclétien et ses collègues, l'aversion du nom romain et l'aversion du christianisme ?

L'aversion du nom romain n'était-elle pas insensée ? Rome et les souvenirs de Rome pouvaient-ils être à craindre pour un empereur ? N'étaient-ils pas, au contraire, même dans leur décadence, une force pour lui, un lien pour son Empire ? Sans doute quelque chose de plus romain chez le prince n'eût pas suffi pour résoudre le problème de la vie de l'Empire, pour donner à la fois des laboureurs à ses champs, des magistrats à ses

cités, des soldats à ses armées, des denrées à ses marchés, des enfants à ses familles ; mais il eût aidé à maintenir un peu plus de patriotisme dans les cœurs, un peu plus de résignation dans le travail, un peu plus d'énergie dans le camp, un peu plus de zèle dans la cité, un peu plus de satisfaction sous le toit domestique. C'est quelque chose, après tout, que d'avoir une patrie, et le sujet de l'Empire romain n'en avait pas. Il n'avait pour patrie ni Rome, qui ne lui apparaissait que comme une dure et arrogante maîtresse, ni sa province ou sa cité qui ne lui apparaissait que comme une humble vaincue dépouillée de toute gloire et de tout prestige. Car on abaissait Rome sans relever la province, et en face de cette déification de la force qu'on nommait l'Empereur il n'y avait pas plus de municipalité libre et honorée qu'il n'y avait de glorieuse métropole.

L'aversion du christianisme ! C'est ici que le crime était bien plus grand, la folie bien plus évidente. Comment ne pas sentir qu'au milieu de cette atonie de toute chose et de cette extinction de toutes les grandeurs du passé, il y avait dans le christianisme une force, une vie, quelque chose de nouveau et d'inconnu peut-être, mais à qui on pouvait aller demander le secret de sa puissance ? Je parle ici comme pouvait parler en ce siècle-là un politique mondain et un païen ignorant ; mais, par malheur, c'est l'illusion de tous les pouvoirs d'avoir peur de toute force autre que la leur, et de n'aimer à laisser vivre que ce qui vit de cette vie factice émanée d'eux.

Cependant le penchant des peuples vers le christianisme était à cette heure-là si manifeste, la foi nouvelle



ralliait tant d'âmes ; proscrite ou à peine tolérée, elle avait déjà rendu de si grands services ; elle s'était montrée capable d'inspirer le zèle, l'énergie, le goût du travail, l'amour, en ce siècle où zèle, énergie, amour étaient si rares. C'était une patrie si grande, si forte et si puissamment aimée, comparée à ces patries terrestres alors si complétement discréditées. Aussi, avant d'entrer pleinement dans les voies de la persécution, Dioclétien devait-il hésiter longtemps. Il avait au moins du sens et de la prudence ; pas assez hardi pour affranchir hautement le christianisme, il n'était pas non plus assez téméraire pour l'attaquer sans nécessité ; qu'il y vît un auxiliaire possible ou un ennemi redoutable, il était plutôt porté à rester neutre et à tolérer. Mais serait-il longtemps tolérant ? le serait-il toujours ? C'était la question que les chrétiens pouvaient se poser et que va résoudre l'histoire de ce long règne.

CHAPITRE II

LES DEUX AUGUSTES — PERSÉCUTION DANS LA GAULE

— 285-292 —

Nous venons de caractériser la politique générale de l'Empire renouvelé ou du despotisme rafraîchi par Dioclétien. La suite des événements, quelque grands qu'ils aient pu être, ne sera pas bien longue à relater. Dioclétien n'a pas eu d'historien, et deux petits abrégés nous disent en quelques pages tout ce qu'il est possible de savoir des actes purement politiques de son règne.

Au début, Dioclétien nous apparaît sous des traits qui devaient inspirer au peuple quelque confiance dans l'avenir. Numérien a péri; mais, loin d'avoir causé sa mort, Dioclétien l'a vengée. Carinus a été vaincu; mais Dioclétien a épargné les amis de Carinus; il les a maintenus dans leurs charges, et une amnistie a été le premier acte du pouvoir nouveau devenu complet par le combat de Margus.

Mais l'Empire romain, rassuré de ce côté-là, n'en est pas moins menacé par les ennemis du dehors. Il y a toujours au delà du Rhin des campements d'Alemans et de Burgondes, prêts à passer le fleuve dès qu'ils voient la

Gaule mal gardée. Il y a toujours sur la Manche des barques de pirates saxons ou francs, prêtes à envahir les côtes de la Neustrie comme le feront cinq cents ans plus tard leurs cousins normands ou danois. Le Danube coule toujours entre une rive droite hérissée de corps de garde romains et une rive gauche où les barbares pullulent, Goths, Marcomans, Sarmates. La Perse est toujours à craindre, et elle l'est plus que jamais en ce moment où une armée romaine revient d'Orient, en deuil de deux empereurs. En Syrie, ce sont les Sarrasins et les Arabes; en Égypte, ce sont les flèches des Blemyes et des Éthiopiens qu'il faut craindre; en Afrique, ce sont les invasions ou les révoltes des Maures. La seule Espagne peut-être, lorsque les pirates francs ne s'aventurent pas à la visiter, la seule Espagne ne donne pas de souci à l'Empire. Car Rome et l'Italie savent par expérience que, par le Haut-Danube et les Alpes Juliennes, les barbares peuvent tomber sur elles.

Un seul empereur suffirait peut-être à gouverner un tel Empire, mais non à le défendre. J'ai dit pourquoi on se défiait des généraux qui n'étaient pas empereurs. D'ailleurs Dioclétien, quoique homme de guerre, n'avait jamais commandé les armées. Il était le chef des *domestici*, c'est-à-dire capitaine des gardes de l'empereur Carus. Dioclétien, politique intelligent, ne fut qu'un homme de guerre timide. C'était un barbare, mais un barbare craintif et vieux avant l'âge.

Aussi, choisit-il pour se l'associer un vrai soldat et un vrai barbare[1]. Après avoir tracé à travers son Empire

[1] C. Aurelius Valérius Maximianus, né près de Sirmium en Pannonie, vers l'an 250. — Auguste le 1er avril 285. — Consul en 287, 288, 290, 293,



cette ligne de délimitation entre l'Orient et l'Occident que la nature semblait indiquer et qui resta fixée pour jamais, il donne à Maximien l'Occident, c'est-à-dire l'Italie, l'Espagne, la Bretagne, la Gaule, la Gaule si menacée. Maximien, lui, était un homme de guerre hardi, prompt, intelligent, heureux. Il n'avait guère que trente-cinq ans, cinq ans de moins environ que Dioclétien. Moins politique, moins pénétrant, et, s'il se peut, moins lettré encore que Dioclétien, celui-ci le considérait avec raison comme un instrument utile et maniable. Mais, en même temps, Maximien était brutal, dur, emporté, rapace, cruel. Sa débauche n'avait point de limites ; elle ne reculait devant aucune monstruosité ni devant aucune violence[1]. Et de plus c'était un païen, un païen grossier et barbare, haineux et superstitieux. En ce temps de guerre toujours renaissante, et de persécution toujours prête à renaître, Maximien devait trouver bientôt l'occasion de témoigner de son courage

296, 299, 303, 304. — Surnommé *Germanicus Maximus* (5 fois). *Sarmaticus*..... (les autres titres manquent). — Appelé aussi Herculius. — Abdique le 1er mai 305. — Se proclame de nouveau Auguste en octobre 306. — Dépouillé de la pourpre, 307. — La reprend une 3e fois, 308. — Est fait prisonnier et abdique, 308. — Est mis à mort, 310.

Sa femme : Galeria Valeria Eutropia, vivait encore en 312.

Sa fille : Flavia Maximiana Fausta, épouse Constantin en 307. — Mise à mort en 325.

Son fils : Maxence, dont il sera question plus tard.

N. B. — J'indique l'année 285 comme celle de l'élection de Maximien, contrairement aux chronologies antérieurement suivies, qui la plaçaient en 286. Je suis à cet égard l'avis des savants modernes, Borghesi, Mommsen, M. Waddington, qui se fonde sur le préambule de l'édit de *maximum* de Dioclétien, dans lequel la 18e année de Dioclétien, la 17e de Maximien, la 9e des Césars Constance et Galère, sont coïncidentes. La première année de Dioclétien étant sans contestation l'an 284, la première de Maximien est 285, la première des deux Césars serait 293 (et non 292 comme on le disait autrefois) ; la date de l'édit 301.

[1] Lactance, *De mortibus persecutorum*, 9.

contre les ennemis de l'Empire et de sa haine pour les disciples de l'Évangile.

Maximien eut encore, et dès le premier moment, un troisième ennemi à combattre. A travers tant de révolutions intérieures et tant d'invasions du dehors, la richesse des provinces n'avait fait que diminuer et les exigences du fisc n'avaient fait que s'accroître. Le fisc s'adressait aux villes et demandait de l'argent au décurion. Le décurion le demandait au propriétaire rural, et le propriétaire à ses colons. Tous étaient indigents parce que personne n'était libre. Faut-il s'étonner, si cette classe des laboureurs, souffre-douleurs habituels des gouvernements et du fisc, portant en dernier résultat le poids de la pénurie universelle, se révoltait quelquefois, rompait le lien qui l'attachait à la glèbe, entrait en guerre avec son maître ?

Ajoutons qu'au maître et à l'empereur les barbares étaient venus se superposer ; le Franc et le Vandale avaient parcouru les campagnes, brûlant, ravageant, détruisant ; et le fisc venait encore glaner sur le peu qu'avaient laissé les Barbares. Ajoutons que, de l'autre côté du Rhin et quelquefois plus près encore, ces barbares avaient leur camp qui au besoin pouvait être un refuge, et qui, en tous cas, absorbant l'attention des légions, laissait l'intérieur de la Gaule sans soldats. Aussi à peine Carinus, emmenant avec lui les légions du Rhin, eut-il quitté la Gaule pour aller combattre Dioclétien sur le Danube, que l'insurrection éclata dans le nord et l'est de la Gaule ; les colons des divers domaines se réunirent, firent un festin des bœufs qui leur restaient, montèrent leurs chevaux de labour, changèrent leurs

faux et leurs bêches en épées, attaquèrent les grandes fermes, pillèrent et détruisirent comme les barbares leur avaient appris à le faire [1]. Ils attaquèrent même les villes, où la misère et la corruption leur firent aisément trouver des auxiliaires ; ils eurent des chefs, des généraux, même des empereurs ; « ces singuliers Césars qui avaient pour peuples des voleurs, pour empire la terre qu'ils dévastaient, pour *pallium* des haillons, pour palais les forêts et la voûte du ciel, s'appelaient Ælianus et Amandus [2]. » Il y eut même des monnaies frappées en leur nom, avec une tête d'empereur couronnée de rayons [3]. L'insurrection eut bientôt (on peut le croire) sa capitale et son château fort. Marchant vers le midi, les révoltés s'emparèrent d'Autun; cette ville la plus romaine de la Gaule et qui, par son amour pour Rome, s'était déjà fait vaincre et ruiner une première fois par Tétricus, vit détruire ses temples, ses thermes, ses palais. Mais en même temps l'insurrection voulait s'assurer une place d'armes et un lieu de retraite vers le nord. A peu de distance à l'est de la cité des Parisii, un peu au-dessus du confluent de la Seine et de la Marne [4], une presqu'île formée par un détour de cette dernière rivière fut par un large fossé, changée en île, et contint une vaste forteresse dont les ruines gigantesques, plusieurs siècles après, s'appelaient encore le château des Bagaudes [5].

[1] Mamertin, *Paneg. Maxim.*, 4.
[2] Leurs monnaies les appellent A. Pomponius Ælianus et C. Salvius Amandus. Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, ch. IX, t. II.
[3] IMP. C. C. AMANDVS P. T. AVG. (tête radiée) SPES PAIVPIII (?) (Pallas), ailleurs VENVS AVG. Eckhel admet l'authenticité de ces monnaies.
[4] Saint-Maur-les-Fossés, à deux ou trois lieues du centre de Paris.
[5] Voyez sur les Bagaudes, Eutrop., IX, 13 ; — Eumène, *pro restauran-*

Y avait-il quelque liaison entre le Christianisme et ces paysans révoltés ? Au moyen âge on se plut à le croire ; la tradition populaire prétendit faire d'Ælianus et d'Amandus deux confesseurs de la foi, qui n'avaient levé l'étendard de la révolte que pour ne pas être contraints à des sacrifices impurs. Vénus et Pallas, gravées sur les monnaies d'Amandus, démentent assez cette assertion que nul témoignage antérieur au septième siècle ne justifie. Mais, si l'on se rappelle combien sous Aurélien la persécution avait sévi dans le nord et le centre de la Gaule, combien de chrétiens fugitifs pouvaient errer encore dans ces forêts et ces déserts que multipliait la main des barbares ; on comprend que ces fugitifs purent être confondus ou même se mêler imprudemment avec les échappés de la ferme ou des prisons fiscales. Nous n'aurions donc pas à nous étonner quand il serait vrai que des contemporains eux-mêmes s'y fussent trompés et parmi les enseignes des Bagaudes eussent soupçonné la présence de la croix [1].

Maximien, avec la violence de ses passions païennes,

dis scholis, 3, 4 ; *Gratiarum actio*, 4 ; — Mamertin., *Paneg. Maxim.*, 4 ; — Aurel. Victor, *de Cæsarib.*, 39. Les anciens écrivent Bagaudæ, Bacaudæ, Vacaudæ, Βακαυδαι, Baticades, Bangadas. On fait dériver ce nom du celtique *Bagad*, troupe, bande ; peut-etre simplement du latin *vagari, vagabundus*.

Les Bagaudes existaient encore au cinquième siècle. V. Salvien, *De gubernatione Dei*, V, et Zosime, V, 12. Prosper Tiro, (*Chronicon*). *Cod. Théod.* c. V, 12.

On a trouvé près d'Autun une pierre marquée d'une croix, avec le mot BACAVDA. *Mémoires de Trévoux*, 1706, t. IV. p. 2102, 2113, et M. Leblant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, 10.

La colonne de Cussy, près d'Autun, serait un monument de la victoire remportée, au temps de Dioclétien et de Maximien, sur les Bagaudes. (V. la description Millin., *Voyage dans le midi*, t. I, ch. XXI).

Il y eut aussi des Bagaudes en Espagne. Idatii *Chronicon*.

[1] Voyez la vie de S. Babolein, écrite au septième siècle.



put le croire ou affecter de le croire. Mais ces chrétiens qu'il espérait exterminer sous le nom de Bagaudes, il les avait rencontrés même sous la tente romaine et les détestait là plus que nulle part ailleurs. Depuis vingt ans le christianisme avait grandi partout, et particulièrement dans l'armée. Si, en d'autres temps, Origène et Tertullien avaient cru devoir éloigner les chrétiens du drapeau, l'eussent-ils fait à cette époque où, chaque jour et dans chaque province, le soldat avait à défendre contre les barbares la vie de ses frères, la sécurité des familles, l'honneur des femmes, la sainteté de l'Église ? Si c'était une pieuse mission inspirée par les calamités des temps nouveaux d'aller à prix d'or racheter les captifs emmenés par les barbares, n'était-ce pas également une pieuse mission que d'empêcher, au prix de son sang, les barbares d'emmener des captifs ? Aussi, aux temps où nous en sommes venus, comptons-nous dans les rangs de l'armée plus de chrétiens et plus de martyrs que jamais. Faisant la guerre aux chrétiens sous le nom de Bagaudes, Maximien allait donc être obligé de faire la guerre dans son propre camp.

Cette campagne contre les Bagaudes paraît avoir été la première occupation de Maximien devenu Auguste si toutefois il ne fut pas fait Auguste exprès pour cette campagne. Le 1er avril, il est proclamé dans Nicomédie qui, dès cette époque, était pour Dioclétien le centre de l'Empire. Au mois de septembre, ayant passé les Alpes Pennines (le Saint-Bernard), il est à Octodurum (Martigny) se reposant des fatigues de la route et réunissant autour de lui ses légions.

Ce n'étaient pas les vieilles légions du Rhin. Celles-là,



qui avaient combattu sur le Danube pour Carinus, avaient assez à faire contre les barbares du Nord et inspiraient peut-être trop peu de confiance pour être employées contre un ennemi intérieur. Au contraire, les légions de l'Orient qui avaient marché avec Dioclétien contre Carinus, n'étaient guère plus éloignées et inspiraient une confiance plus grande.

Une légion cependant manquait au camp d'Octodurum. C'était la légion que l'Histoire a depuis désignée sous le nom de Légion thébéenne [1]. Formée jadis par Trajan, l'Egypte supérieure, la Thébaïde était sa garnison ordinaire et fournissait à son recrutement. De lá, les

[1] Je dois rendre compte ici brièvement des difficultés qui ont pu s'élever au sujet du martyre de la Légion Thébéenne.

Le fait en lui-meme n'est pas contestable. Nous en avons un double récit, l'un d'un moine anonyme vers 524; l'autre, sur lequel je m'appuie principalement, de saint Eucher, évéque de Lyon vers 435. Ce dernier est un discours prononcé par lui en commémoration des martyrs. Il se base sur le témoignage de saint Isaac, éveque de Genève, et celui-ci avait recueilli les souvenirs de Théodore, évèque de Sion en 381 au plus tard. Ce Théodore avait reconstruit l'église d'Agaune, élevée (au plus tard au temps de l'empereur Constance) en l'honneur des martyrs et pour conserver leurs reliques. L'existence et la célébrité de cette église sont attestées par la vie de saint Séverin, vers la fin du cinquième siècle, et par saint Avit, éveque de Vienne, au commencement du sixième.

Mais il y a quelque difficulté au sujet de l'année où le martyre a eu lieu. Les récits ne l'indiquent pas d'une manière précise, et les Bollandistes ne se prononcent pas. Plusieurs savants suisses font descendre l'époque du martyre jusqu'à l'an 302. Mais il faut penser qu'à ce moment, la Gaule n'était plus gouvernée par Maximien, mais bien par Constance Chlore, dont la tolérance envers les chrétiens est connue. On suppose en outre que la guerre des Bagaudes venait seulement de finir et que la légion passait par Agaune pour regagner l'Egypte, sa garnison ordinaire. Mais le panégyriste Mamertin parle de la guerre comme finie et meme oubliée dès l'an 289, où il prononce son discours (*Panégy.*, I, 4). En 286, au contraire, lorsque la guerre contre Carinus était à peine finie, la présence d'une légion d'Egypte sur les bords du Rhin, et sa marche du nord au midi vers Martigny, s'explique tout naturellement. Les traditions de Cologne, de Trèves, etc., qui parlent de martyrs Thébéens dans ces contrées, confirment encore cette supposition.

On discute aussi sur le chiffre et le nom officiel de la légion en question. M. Thierry (*Histoire de la Gaule*) croit que c'est la 22e. Trois légions ont porté ce numéro : une, XXIIe *Dejotariana*, avait été licenciée sous Trajan ou Marc-Aurèle; — une, XXIIe *Primigenia*, formée par Claude, ne parait avoir



nécessités de la guerre contre les Perses l'avaient appelée en Palestine ; un peu plus tard, sans doute, la guerre de Dioclétien contre Carinus l'avait conduite sur le Danube et elle pouvait se trouver maintenant non loin du Rhin. Les contrées orientales où elle avait séjourné jusque-là lui avaient montré le Christianisme plus libre qu'il n'était en Occident, sa foi admirablement pratiquée, ses grands souvenirs tout vivants encore. Cette légion n'avait admis ou du moins ne comptait dans son sein que des chrétiens. Elle avait même eu déjà un martyr ; son chef Secundus, sommé par les empereurs d'adorer les dieux, avait refusé et payé de sa vie son refus. Le *primicerius* (premier centurion ?) Mauritius commandait la légion ; avec lui le *campiductor* (instructeur ?) Exsuperius et le *sénateur des soldats* [1] Candide maintenaient dans les rangs de la Légion la foi en même temps que le courage. Dans ces six mille hommes, en qui les chrétiens voyaient des saints, les païens étaient obligés de reconnaître des héros. Ils avaient servi jusque-là avec une inébranlable fidélité ; mais, comme l'ordre qui les appelait à Octodurum parlait de marcher contre des chrétiens rebelles, et annonçait, selon quelques versions,

été que momentanément en Egypte, et Dion (LV, 23), d'accord avec les monuments, fixe son séjour dans la Germanie supérieure ; — une dernière, XXIIe *Trajana*, n'a laissé de traces que dans la Germanie. Nous ne voyons de légion séjournant habituellement en Egypte que la IIe *Trajana* (voir Dion et la liste des légions gravée sur une colonne), et plus tard (à partir de quelle époque ?), la I^e *Maximiniana* et la IIIe *Diocletiana*. La *Notitia dignitatum* du cinquième siècle les mentionne toutes trois. Ces deux dernières n'ont pu être formées que sous le règne de Dioclétien et par conséquent n'existaient pas lors de la guerre contre Carinus. Les probabilités me paraissent donc pour la IIe *Trajana*.

[1] Ces dénominations militaires sont peu d'accord avec la terminologie ordinaire de la milice romaine, ce qui s'explique par la différence d'époque entre l'événement et le narrateur.



un sacrifice solennel avant d'entrer en campagne, Maurice comprit que cette fois son devoir était de désobéir; il fit arrêter sa Légion à neuf milles d'Octodurum, à Agaune [1]. Quelques détachements laissés en arrière se trouvaient encore aux environs de Cologne et de Trèves.

Bientôt arrive au camp de la Légion un message furieux de Maximien : il ordonne que la Légion sera décimée et proclame plus hautement encore qu'il s'agit de marcher contre les chrétiens. Les soldats n'avaient peut-être pas compris toute la pensée du prince; cette pensée connue, leur protestation éclate. Ils protestent par leurs cris qu'ils ne seront jamais les soldats des idoles et ne feront jamais la guerre à la foi chrétienne. Ils n'en laissent pas moins la décimation s'exécuter, parce que la loi chrétienne leur permet toujours de subir la mort. Furieux de leur protestation, Maximien ordonne une décimation nouvelle, elle s'exécute encore; mais Maurice, en son nom et au nom de toute la Légion, écrit à l'Empereur les belles paroles qui suivent :

« Empereur, nous sommes tes soldats, mais nous sommes les serviteurs de Dieu... Nous pouvons t'obéir, mais non jusqu'au point de renier Dieu notre créateur et, que tu le veuilles ou non, ton créateur. Si on veut bien ne pas nous pousser à la triste nécessité de l'offenser, nous t'obéirons : sinon, nous obéirons à Lui plutôt qu'à toi... Nos mains savent frapper des ennemis et des

[1] Ou plutôt Tarnada qui est le nom que portent les itinéraires. Le nom d'Agaune dont se sert saint Eucher lui aurait été donné postérieurement. On sait que le nom actuel est Saint-Maurice. Sur l'étymologie celtique du nom d'Agaune (*acounos* ou *acaunum*.), V. M. d'Arbois de Jubainville, *Revue archéol.*, sept. 1869.



coupables, non des compatriotes et des hommes purs. Nous avons pris les armes pour nos concitoyens, non pas contre eux. Nous avons juré fidélité à Dieu avant de jurer fidélité aux princes ; si nous violions notre premier serment, pourrais-tu compter sur le second? Tu nous ordonnes de rechercher des chrétiens pour les punir : si tu veux des chrétiens, en voici... Nous avons vu égorger les compagnons de nos travaux et de nos périls, nous avons été couverts de leur sang ; mais nous n'avons ni pleuré ni gémi sur la mort de nos frères, nous les avons loués et nous avons envié leur bonheur, parce qu'ils ont été jugés dignes de souffrir pour Dieu notre Seigneur. Et cette dernière nécessité où tu nous places, elle-même ne nous rendra pas rebelles. Le désespoir, si hardi dans l'extrême péril, ne nous armera pas contre toi... Nous aimons mieux mourir que tuer, et mourir innocents que de vivre coupables... Nous sommes prêts à tout souffrir... »

Ils tinrent parole. Quand Maximien, au comble de sa colère insensée, eut décidé l'extermination de cette vaillante légion, ces cinq ou six mille hommes, armés et habitués à se servir de leurs armes, défendus, s'ils eussent voulu se retirer un peu en arrière, par des défilés presque inaccessibles[1], ces cinq mille hommes ne résistèrent pas. Conciliant jusqu'au bout la fermeté du chrétien et l'obéissance du soldat, un petit nombre essaya de fuir, nul

[1] Le lieu du campement et du martyre est situé à 7 ou 800 mètres au sud de Saint-Maurice, sur la rive gauche du Rhône ; là, dans une chapelle, au lieu nommé Vérolliez, on montre la pierre sur laquelle saint Maurice aurait eu la tête tranchée. Plus au nord, à Saint-Maurice, la route passe le Rhône et est étroitement resserrée entre le fleuve et les rochers, telle que saint Eucher la décrit. Voyez sur tout ceci M. Aubert au sujet des reliquaires de l'église d'Agaune. (*Revue archéologique*, 1868, t. I, p. 105 et s.)



ne tira l'épée. Ils tombèrent les uns sur les autres, s'exhortant à mourir, couvrant le sol de leurs corps et teignant le Rhône de leur sang. Comme le dit avec raison l'évêque de Lyon, saint Eucher, qui nous raconte ce martyre : « Les crimes commis par une multitude presque toujours restent impunis, mais cette fois-ci les justes injustement condamnés n'ont pas été protégés même par leur grand nombre. Ainsi périt, ajoute-t-il, cette légion vraiment angélique qui aujourd'hui, nous le croyons, jointe aux légions des anges, bénit éternellement dans le ciel le Seigneur Dieu des armées. »

Le soir de ce jour, des soldats païens ivres de sang et de vin étaient assis à un festin. Un vétéran vient à passer et on l'invite ; mais quand il les entend se vanter de leur abominable exploit du matin et qu'il apprend que le butin enlevé au corps des martyrs a fourni aux frais du banquet, il se sent saisi d'horreur. « Es-tu chrétien, lui dit-on ? — Je suis chrétien et le serai toujours. » On se jette sur lui, et, au même lieu, le même jour, il rejoint ceux qui l'avaient précédé au ciel.

Maximien s'acharna sur les débris de la Légion thébéenne partout où il put en rencontrer quelqu'un. Ceux d'entre ces soldats qui avaient fui s'étaient dispersés dans les vallées des Alpes, dans le Piémont et dans la Lombardie, dans la vallée de l'Aar et dans celle de la Linmath ; quelques-uns furent découverts à Marseille et y gagnèrent le martyre. Les cohortes ou centuries antérieurement détachées de la Légion ne tardèrent pas à être comme elle sommées d'apostasier et à être immolées comme elle. Deux cents hommes périrent à Schoz près de Lucerne ; de même à Cologne, Géréon et ses trois

cent dix-huit compagnons, ensevelis aujourd'hui sous ces voûtes brillantes de mosaïque qui les ont fait appeler *les saints d'or*; à Trèves, Thyrse, Boniface et trois cents autres. Il fallut que, même dans ce massacre de soldats, il y eût une place pour le sexe le plus faible, aussi courageux que l'autre pour le martyre. Le soldat Félix et la vierge Regula sa sœur, fugitifs du champ de martyre d'Agaune, vécurent longtemps en ermites auprès de Turicum (Zurich) jusqu'à ce qu'enfin la persécution les y découvrît et les envoyât rejoindre leurs compagnons. Une autre vierge, Véréna, née en Égypte, avait appris à Milan le péril des Thébéens, ses frères. Arrivée trop tard pour être témoin de leur martyre, elle vécut, elle aussi, en solitaire, près du tombeau de l'un d'eux, jeûnant, chantant des psaumes et faisant d'humbles ouvrages qu'une vieille femme allait vendre à la ville. Mise en prison, elle vit pendant la nuit apparaître Maurice et toute sa légion resplendissant de lumière et vêtus de chlamydes de pourpre. Elle n'obtint pas la grâce du martyre ; délivrée par le préfet qu'elle avait guéri, elle n'eut à fuir que sa propre renommée et alla d'ermitage en ermitage mourir en paix sur les bords du Rhin[1].

[1] Martyrs qui ont appartenu à la Légion Thébéenne :

Le 26 août 286.	— A Intemelium en Ligurie (Vintimille) : S. Secundus, chef de la légion.
Même jour	— A Bergame et à Milan : SS. Alexandre, Cassius, Séverus, etc.
22 septembre	— A Agaune (St-Maurice) : SS. Maurice, Candide, Exupère, Vital et beaucoup d'autres. Le vétéran Victor, étranger à la légion.
30 septembre	— A Soleure : SS. Victor et Ursus.
4 octobre	— A Trèves : SS. Thyrse, Boniface, Secundus et 300 soldats.



Après cette sanglante épuration de son armée, Maximien n'avait plus qu'à marcher en avant contre les deux ennemis qu'il avait prétendu confondre l'un avec l'autre, la Bagaudie et le Christianisme, et à les faire disparaître l'un comme l'autre du sol gaulois.—La Bagaudie combattit et fut vaincue au moins pour quelques années, après une lutte qui ne paraît pas avoir été longue. — Le Christianisme, selon son usage, ne combattit pas et fut vainqueur. Après avoir sacrifié à son intolérance six mille de ses meilleurs soldats, on ne devait pas s'attendre que Maximien épargnât des hommes du peuple, des artisans, des vieillards, des enfants, des femmes. Pendant qu'il guerroyait contre l'ennemi armé, le préfet du prétoire, Rictius Varus, poursuivait, dans tout le nord de la Gaule, une guerre, selon lui, plus importante, contre l'ennemi désarmé. Il paraît avoir d'abord recherché dans l'Helvétie quelques-uns des thébéens fugitifs, puis être venu vers ceux qui, laissés en détachement sur le Rhin, attendaient de pied ferme le martyre, puis avoir parcouru Reims, Soissons, Amiens, toute cette région que les Romains appelaient du nom

10 octobre		— A Cologne : SS. Géréon et 50 autres, selon saint Grégoire de Tours, (selon Hélinand, 318).
10 octobre		— A Troja (Xanten) : S. Victor et 17 (d'autres disent 369) compagnons.
28 octobre		— A Côme : S. Fidèle.
20 novembre		— A Schoz, près de Lucerne, 200 soldats.
Id.		— A Augusta Taurinorum (Turin) : SS. Octavius, Solutor, Adventus.
2 janvier	287	— A Fossano en Piémont : SS. Sébastien et Alvérius.
Id.		— A Marseille : S. Défendant et ses compagnons.
14 avril		— A Milan : S. Maxime.
24 avril		— A Pignerol : SS. Georges, Maurice et Tibère.
1er septembre		— A Aquæ-Duræ (Zurzach), dans le diocèse de Constance : sainte Vérène.
11 septembre		— A Zurich : SS. Félix et Regula sa sœur.

de Belgique. Les églises du nord et de l'ouest de la Gaule étaient jeunes encore. Elles avaient été fondées en partie par ce groupe sorti de Rome à l'époque de la persécution de Dèce et de celle de Valérien. Il restait encore plus d'un de ces vétérans de l'apostolat. A Beauvais, Lucien, prêtre, mais non évêque (son humilité ne lui avait pas permis de le devenir); à Amiens, l'espagnol Firmin et le romain Quintinus; à Soissons, deux frères, Crispinus et Crispinianus, romains d'origine, fils de sénateurs, mais par humilité devenus cordonniers et dont l'humble échoppe était en même temps une chaire; plus au nord, dans ce qui s'appelle aujourd'hui la Flandre, Eubert, Chrysolius, Platon, tous venus de Rome, les mains pleines de la semence de la foi et qui voyaient avec bonheur la moisson lever autour d'eux; puis des vierges, Romana à Beauvais, Benedicta auprès de Laon, qui avaient apporté dans ces contrées lointaines les premiers rudiments de la vie monastique : tous ces apôtres périrent. Mais les églises semées par leurs mains avaient déjà leur pleine vigueur; elles avaient vu passer sans péril le court orage de la persécution d'Aurélien; elles ne devaient pas plier pendant les années d'épreuve que Maximien leur préparait. Les disciples furent dignes de leurs maîtres, et au sang des apôtres romains se mêla le sang de leurs néophytes gaulois. Près de Paris, le jeune Justin, qui, voyageant avec son père, avait donné sa tunique à un pauvre, fut récompensé par le martyre, et sa mère ne revit de lui que sa tête coupée, douloureuse et sainte relique. A côté des soldats de la légion Thébéenne, Trèves envoya au martyre plusieurs de ses sénateurs. A Nantes, deux frères, l'un baptisé, l'autre encore catéchumène, Dona-

tien et Rogatien, menés devant le juge, insensibles à ses caresses et à ses menaces, n'ont qu'un regret, c'est que le baptême ait manqué à l'un d'eux : « Mais, dit l'autre, devant Dieu les vœux équivalent à des actes ; quand nous pouvons prier, il nous suffit de vouloir..... Seigneur, que la foi de votre serviteur Rogatien soit pour lui comme le don du baptême et, si demain le gouverneur lui donne la mort, que l'onction du sang soit pour lui l'onction du saint chrême [1] ! »

Après cette double consécration par le sang sous Aurélien et sous Maximien, les églises de notre patrie étaient irrévocablement fondées, et l'unique survivant, autant que nous pouvons le savoir, parmi ceux qui au temps de Dèce avaient apporté dans certaines de nos contrées la foi de Rome, Régulus, évêque de Senlis, put s'endormir en paix au milieu des fidèles désor-

[1] Saints martyrs de la Gaule, sous Maximien et le préfet Rictius Varus (286-290) :

A Fimes, dans le territoire de Reims, Macra, vierge, 6 janvier. — A ...., ses compagnes, Elenaria et Sponsaria, 2 mai.

A Nantes, Rogatien et Donatien, 24 mai. (V. Greg. Turon., *De gloria martyrum*, 60 ; D. Ruinart, *Acta sincera*).

A Louvres en Parisis, Justin enfant, originaire d'Auxerre, 1er (8) août.

A Soissons, Crispinus et Crispinianus (Crépin et Crépinien), 25 octobre.

A Beauvais, Lucien prêtre, Maximien prêtre, Julien diacre, martyrisés *in monte Melio* (mont Mille), 8 janvier ; Romana vierge, 3 octobre.

A Origny près de Laon, Benedicta vierge, 8 octobre.

A Amiens, Firmin, premier évêque, originaire de Nîmes, 25 septembre. — Quintinus, 31 octobre, (son corps enseveli à Augusta Vermandorum, qui a pris le nom de Saint-Quentin). Victoricus, Fuscianus et Gentianus leur hôte, 11 décembre.

En Flandre, Chrysolius (Chryseuil), martyrisé à Vrelengehem, près de Lille, patron de Commines, 7 février. — Platon ou Piatus (Piat), premier évêque de Tournay, martyrisé près de Seclin, 1er octobre.

A Trèves, plusieurs martyrs, 6 octobre. — Palmatius (qualifié consul), Maxentius et dix autres, (5 octobre et 11 décembre).

Vers le meme temps probablement, à Marseille : Victor, Alexandre, Longin, Felicien, Eleuthère (ou Deuthère), soldats (V. Ruinart), 21 juillet.



mais éprouvés et d'autels consacrés par le sang des martyrs [1].

Mais ce n'était encore là que la première campagne du nouvel empereur contre les ennemis de l'Empire et aussi sa première campagne contre les chrétiens. Il dut se croire vainqueur des uns et des autres. Sa gloire en fut médiocrement augmentée, si on en juge par la brièveté avec laquelle son panégyriste passe sur cette époque de son histoire [2].

Mais pendant les années qui suivirent, en même temps que de loin en loin quelques immolations de chrétiens venaient réjouir le cœur de Maximien, il put compter de nouveaux triomphes sur les barbares dont sans cesse il triomphait et qui revenaient sans cesse. — Une irruption de Francs, de Burgundes et d'autres peuples fut vaincue en partie par la famine qui surprit ces multitudes d'hommes au milieu des champs dévastés de la Gaule, en partie par l'épée de Maximien qui, dit son panégyriste, leur ayant fait l'honneur de leur livrer bataille, n'en laissa pas un seul pour porter à

[1] Apôtres de la Gaule Belgique, outre les martyrs indiqués ci-dessus :
S. Euchaire, premier évêque de Trèves, 14 septembre (8 décembre).
S. Sixtus (Xiste), premier évêque de Rheims, (1er septembre).
S. Sinicius, de Soissons, (4 novembre et 1er septembre).
S. Regulus (Rieul), de Senlis, 30 mars (23 avril).
S. Memmius (Mesme ou Menge), de Châlons, 5 août ; avec Poma vierge, sa sœur, 27 juin.
S. Eubert, apôtre de Lille, 1er février.
Les derniers venus de ces apôtres semblent appartenir à la mission contemporaine de Dèce tels : S. Firmin, S. Lucien, S. Eubert, S. Chryseuil, S. Quentin, S. Rieul. Ceux de Soissons, de Rheims, appartiendraient à une mission postérieure, contemporaine du pape Caïus (283-296).—Ceux de Trèves ont peu de liaison avec les précédents et l'époque de cette mission n'est pas facile à déterminer.

[2] « Je passe à la hâte sur ce sujet, dit-il ; car avec un cœur comme le tien (*qua pietate es*), tu aimes mieux, après telle victoire, l'oubli que la gloire. » Mamertin, *Panegyr.*, I, 40.

leurs femmes la nouvelle de la déroute [1]. — Une autre fois, le premier janvier (287), à l'heure même où il prend solennellement possession de son second consulat, il est surpris par une attaque des barbares dans les environs de Trèves : il quitte à la hâte la toge et la trabée, et le même jour qui l'a vu le matin sur la chaise curule le voit revenir le soir vainqueur, au milieu de la fumée des sacrifices renouvelés pour sa victoire [2]. — L'année suivante (288) Maximien passe le Rhin, brûle, tue, ravage et établit au moins de nom la domination romaine sur les déserts qu'il a faits : « Tout ce que je découvre au delà du Rhin est romain » [3], s'écrie le rhéteur Mamertinus dans son enthousiasme. — Un roi franc, Atech, vient demander la paix ; un autre, Genobaude, dépossédé de son trône, est rétabli par la main des Romains [4]. Des Francs, captifs ou achetés, sont amenés dans les campagnes de la Belgique pour les repeupler ; une nation qu'on appelle du nom de Lites, nation voyageuse, transportée jadis en Germanie, est de nouveau transportée dans les Gaules (291). « Nos rues et nos places publiques, disent les rhéteurs, se sont remplies de troupes de barbares étonnés de se voir captifs, avec leurs mères et leurs femmes étonnées elles-mêmes de la résignation de leurs époux, tous prêts à être distribués à nos concitoyens pour les servir, en attendant qu'on les envoie peupler quelque désert. Le Chamave et le Frison labourent pour nous ; ces déprédateurs va-

[1] Mamertin, *Paneg.*, I. 5; II, 7.
[2] Mamertin, *Paneg.*, I, 6.
[3] Quidquid ultrà Rhenum prospicio romanum est. *Id.*, 7.
[4] *Id.*, 10.

gabonds mènent nos bestiaux au marché et le labeur d'un barbare fait baisser chez nous le prix du blé [1]. » Tels étaient les triomphes de l'Empire en Occident; car, à travers les hyperboles des panégyristes, il est impossible de méconnaître que, sous le soldat Maximien, les armes romaines se relevaient glorieusement.

En Orient aussi, Dioclétien, moins guerrier que son collègue, plus tolérant, moins avide de triomphes sur les barbares et de triomphes sur les chrétiens, Dioclétien avait sa part de succès militaires et sa part de panégyriques. Les lauriers de Maximien avaient troublé un peu son pacifique sommeil; il avait voulu avoir, lui aussi, quelques barbares à vaincre. Il avait franchi du côté de la Rhétie la frontière romaine et l'avait même poussée plus loin (288) [2]. Il avait eu quelques succès contre les Sarmates (289). Il avait conclu avec le roi de Perse une paix qui rendait la Mésopotamie à l'Empire et faisait de plus entrer dans les ménageries impériales quelques bêtes féroces des plus belles, hommage du roi de Perse à l'empereur romain (286) [3]. A quoi bon du reste faire la guerre aux barbares? Ils se la faisaient entre eux; sur le Danube et sur le Rhin, Goths contre Alemans et Burgundes, Goths et Taïfales contre Vandales et Gépides, Alemans contre Burgundes; sur le Nil, Blemyes contre Éthiopiens; en Afrique, Maures contre Maures donnaient (291) à Rome ce spectacle qui jadis avait réjoui le cœur de Tacite, des ennemis de l'Empire se détruisant les uns les autres [4]. Et, lorsqu'après quatre ans

[1] Mamertin, *ibid.* — *Epithalam. Constantin.*, 8.
[2] Mamertin, I, 9, II, 5, 16.
[3] Mamertin, I, 7, 9, 10, II, 5.
[4] Mamertin, II, 16, 17.

de séparation, les deux empereurs arrivant, l'un par les Alpes Pennines, l'autre par les Alpes Juliennes, se rencontrèrent à Milan (290) au milieu des acclamations du peuple et des hommages du Sénat romain venu là par députés (ces Césars ne prenaient pas la peine d'aller jusqu'à Rome), on doit croire que leurs embrassements et leurs félicitations furent sincères et pleins de joie.

C'est au moins ce que nous disent leurs rhéteurs, les seuls historiens, hélas! de cette époque. Le bonheur de l'Empire, selon eux, passe la mesure humaine. Depuis que Dioclétien règne, tout a changé; la disette et la mortalité étaient habituelles au temps de Carus; aujourd'hui plus de mortalité, plus de disette, les champs tiennent au laboureur tout ce qu'ils lui promettent; les grains et les hommes se multiplient; à ceux-là les greniers ne suffisent plus; ceux-ci peuplent et relèvent des villes jadis abandonnées et transformées en bois et qui n'avaient que les bêtes sauvages pour habitants. On récolte là où il y avait hier des forêts; les vendangeurs succombent à la tâche[1]. Le Ciel ne se permet pas de contrarier les Empereurs. Quand ils ont besoin qu'il n'y ait pas d'hiver, il n'y en a pas, et les ouvriers peuvent travailler toute l'année à la construction de leurs navires. Quand le Rhin ne doit porter pour eux que de légères embarcations chargées des matériaux de leur flotte, le Rhin n'a d'eau que ce qui est nécessaire; mais, quand ils ont à y faire naviguer de grands navires, Jupiter se hâte, la pluie tombe à flots, et le Rhin, soulevant

[1] Mamertin, II, 15. Eumène, *de Restaur. scholis*, 18



doucement les nefs impériales, les conduit aux chants des matelots plutôt qu'au bruit des rames[1]. Plus tard, lorsqu'au milieu d'un hiver déjà commencé et très-rigoureux, ils ont passé les Alpes pour leur conférence de Milan, ils ont trouvé sur ces hauteurs des brises tièdes envoyées tout exprès pour eux, et les rayons du soleil qui suivent toujours leurs pas ; ce qui n'empêche cependant point le panégyriste de les comparer, pour cet héroïque passage des Alpes exécuté en pleine paix, à Annibal et à Hercule[2].

Comment pourrait-il en être autrement, puisque les Empereurs sont des dieux? Dioclétien est Jupiter et Maximien est Hercule. Une lumière divine entoure leur front. Ils ne se reposent point, parce que « ce qui est immortel ne peut s'arrêter et que l'éternité se maintient par la perpétuité du mouvement »[3]. C'est « le flambeau de leur divinité qui a rendu la fertilité à la terre[4]. C'est la lumière de leur visage qui, du haut des Alpes, a éclairé l'Italie. On se demandait quel dieu, surgissant sur le sommet des montagnes ou descendant du haut du ciel, mettait le pied sur les Alpes ; mais quand on a vu de plus près ce Jupiter et cet Hercule présents sur la terre, les peuples ont tout quitté pour courir à leur lumière et pour adorer leurs sacrés visages[5]. Et ce qu'on

[1] *Id.*, I, 12.
[2] *Id.*, II, 9.
[3] Præsentem intuemur deum. Mamertin, I, 2. Lux divinum verticem claro orbe complectens, *ibid.*, 3. Vestra numina... Quidquid immortale est stare nescit, sempiternoque motu se servat æternitas, II, 3. Et Eumène, habituellement plus modéré, dit pourtant : « Les volontés exprimées par un simple regard des empereurs sont suivies de l'assentiment de Jupiter. *De restaurandis scholis*, 15.
[4] Mamertin, II, 15.
[5] Mamertin, 10, 11.

a le plus admiré, c'est l'union et l'amour mutuel de ces deux dieux : » « Vois-tu Dioclétien, disait-on, vois-tu « Maximien? Les voilà tous deux ! comme ils sont heu- « reux d'être assis l'un près de l'autre ! comme leurs « paroles sont en perpétuel accord ! mais hélas ! comme, « leur passage est court[1] ? »

Hélas ! en effet, toute gloire est courte et toute gloire est mêlée. Sans doute ces exagérations de rhéteur ne sont pas tout à fait mensongères ; les auspices plus heureux sous lesquels ce règne avait commencé, l'habileté de Dioclétien, la valeur militaire de Maximien, le laps de six années depuis leur avènement (ce qui constituait déjà un long règne) ; tout cela faisait pour l'Empire une situation plus belle qu'il ne l'avait eue depuis la mort de Probus. La sécurité extérieure de l'Empire était certainement plus grande. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à ce tableau fantastiquement tracé par une adulation qui va jusqu'à l'impiété, il y a une grande ombre que les panégyristes eux-mêmes ne peuvent dissimuler. Je ne parle pas ici du christianisme et de la persécution dans les Gaules, dont ils ont au moins la pudeur de ne pas dire un mot. Mais pendant que Maximien, Francique, Germanique, Alémanique et le reste, trônait dans l'Occident comme Dioclétien dans l'Orient, une perle et des plus précieuses s'était échappée de sa couronne : la Bretagne lui était ravie, la Manche et l'Océan ne lui appartenaient plus, les côtes de la Gaule étaient sans défense. Pour repousser les invasions maritimes des Francs et des Saxons, il avait mis à la tête de sa flotte le


[1] *Id.*, 11.



ménapien[1] Carausius, qui, né d'une obscure famille sur les bords de la mer du Nord parmi ces populations de pêcheurs visitées souvent par des pirates, était devenu en bien peu d'années un vieux marin. Carausius avait eu des succès; mais Maximien le trouva ou trop doux envers les barbares, ou trop avare de leurs dépouilles, ou trop lent à en rendre compte. Il fut condamné à mort, et pour sauver sa vie, il résolut de se faire empereur (287). Maître de la flotte, il la conduit dans les ports de Bretagne, trouve là une légion qu'il séduit sans peine et qui lui met la pourpre sur les épaules; il y ajoute des barbares qu'il prend à son service et des gaulois qu'il enlève sur mer; par les Francs qui occupent la Batavie, il se fait un appui sur le continent, il y entretient des troupes, tient fermés les ports romains et au besoin débarque des soldats sur le sol romain. On comprend la fureur de Maximien, et ses panégyristes nous la traduisent en beau style mythologique quand ils appellent Carausius un pirate, un Géryon, un monstre à trois têtes, une bête féroce [2]. « Mais, patience, disent-ils, le monstre sera bientôt traqué dans son repaire. Maximien, il est vrai, n'est point marin, et n'a pas de flotte; mais sa flotte est sur le chantier, et c'est pour elle que les dieux travaillent, distribuant, comme nous le disions tout à l'heure, le froid et le chaud, la sécheresse et la pluie, les basses eaux et les grandes eaux selon les besoins de Maximien. Bientôt le monstre n'aura plus d'autre ressource que de fuir vers quelque île plus loin-

[1] Les Menapii étaient un peuple de la Gaule-Belgique vers l'embouchure du Rhin.

[1] Mamertin, I, 2, 12.

taine encore, ou de se laisser entraîner au fond de cet Océan qui seul jusqu'ici a retardé sa chute [1]. »

Il n'en fut pourtant pas ainsi. Malgré la faveur des dieux romains, la *grande armada* de Maximien échoua contre l'expérience nautique de Carausius. Maximien s'en prit aux intempéries du ciel et aux caprices de la mer ; mais il ne renouvela pas sa tentative. Il fallut que lui et Dioclétien se résignassent à traiter avec l'empereur de la mer, devenu Auguste par leur défaite (289). On déclara que Carausius, gardant la Bretagne contre les pirates, la défendant par terre contre les Pictes, ayant relevé la muraille de Sévère, rendait des services à la cause romaine (nous dirions en français à la civilisation), et que sa rebellion pouvait lui être pardonnée. Le vieux pêcheur flamand régna donc avec la pourpre, le titre d'Auguste, des légions sous ses ordres ; il battit monnaie, et, de l'aveu ou sans l'aveu de ses collègues involontaires, écrivit sur le bronze : *Paix des trois Augustes*. La Bretagne qui, depuis qu'elle était romaine, n'avait fait que suivre le mouvement de la Gaule, ce jour-là pour la première fois, eut un monarque à elle [2].

Le danger était grave ; car l'exemple pouvait être contagieux. D'autres généraux, d'autres provinces n'allaient-ils point faire ce qui avait réussi à Carausius et à la Bretagne ? Il en devait être et il en fut ainsi. Trois ans après, Carausius régnait toujours en Bretagne (292) ;

[1] Mamertin, I, 12.

[2] On a cru trouver en Angleterre un grand nombre de monnaies de Carausius, qui paraissent suspectes à Eckhel ; elles portent les légendes ordinaires et nomment les IIe, IVe, VIIe, IXe, XXe (*Valens Victrix*) et XXXe (*Ulpia*) légions. La monnaie que je rappelle dans le texte porte : CARAVSIVS ET FRATRES SVI (les trois têtes de Dioclétien, de Maximien et de Carausius), et au revers : PAX AVGGG.

un certain Julianus était proclamé en Afrique, un Achillée en Égypte où il régna cinq années; cinq nations africaines se révoltaient. On revenait à l'époque des trente tyrans; l'Empire allait de nouveau se dissoudre; les proscriptions des chrétiens ne l'avaient pas sauvé, et les beaux rhéteurs de la Gaule qui avaient assuré l'éternité à Maximien allaient voir cette éternité finir.

Mais Dioclétien était prudent et sage : il sut aviser.





CHAPITRE III

LA TÉTRARCHIE. — PERSÉCUTION DANS L'ARMÉE

— 292-302 —

Oui, l'on revenait aux temps des *Trente tyrans*, mais avec l'expérience de plus. La crise de cette époque avait appris au monde que tant de peuples, une frontière si vaste, des armées si éloignées les unes des autres, réclamaient plusieurs chefs, c'est-à-dire plusieurs empereurs. Dioclétien avait cru satisfaire à ce besoin par le partage de l'Empire en deux moitiés; il n'avait pas assez fait et il le comprit. Il partagea l'Empire une seconde fois et le monde romain eut quatre empereurs (292) [1].

Ce n'était pourtant pas là tout ce que les instincts des

[1] La date de 292 est celle qu'assignent les anciennes chronologies. Mais j'ai exposé plus haut (p. 267) les motifs des savants modernes pour adopter la date de 293. Je vois cependant à cette opinion une difficulté que d'autres sans doute pourront résoudre. L'édit de rétractation de Galère, rapporté par Eusèbe (H. VIII, 17), et par Lactance (*De mortib. persec.*, 34), porte dans l'un et l'autre de ces auteurs, la date du huitième consulat de Galère (311), et cette date est évidemment exacte, puisque Galère n'a pas survécu à son huitième consulat. Dans l'une et l'autre également, l'année tribunitienne est la 20e; Eusèbe le dit expressément d'après l'édit, et Lactance, qui supprime l'intitulé de l'édit, dit (ce qui revient au même) que Galère, quelques mois après, allait célébrer son vingtième anniversaire. Or, si le principat de Galère datait seulement de 293, sa vingtième année eût commencé en 312 et son vingtième anniversaire fût tombé en mars 313.



peuples et les nécessités du moment avaient réclamé pendant la période des *Trente tyrans*. Cette crise, qui aurait pu être féconde, donnait aux provinces des empereurs choisis ou du moins acceptés par elles, des chefs qui avaient grandi au milieu d'elles et défendu leurs frontières. De cette crise fussent peut-être sorties des nations distinctes et vivantes comme celles de l'Europe moderne. Mais Dioclétien ne voulait ou ne pouvait essayer rien de semblable. Les princes qu'il nomma émanèrent de lui et ne furent que des reflets de sa divinité. Il se contenta de demander à sa chère Dalmatie ou aux contrées voisines, habituées à fournir des empereurs, deux soldats de plus, comme il leur avait demandé le soldat Maximien. Ni origine, ni souvenirs, ni services rendus ne formèrent un lien entre eux et leurs peuples. Dioclétien faisait des quarts d'empire ; il ne fondait pas des nations.

Il ne songea peut-être même pas qu'avec la détresse financière du monde romain et ses périls extérieurs, il fallait que les chefs de l'Empire fussent des généraux plutôt que des Césars. Il trouva bon que toutes les splendeurs impériales les accompagnassent sur les bords du Rhin ou du Danube, qu'ils eussent chacun non pas seulement un camp, mais un palais. Les provinces ne revirent donc ni un Postume ni un Odénath ; elles eurent seulement un empereur romain quadruplé.

Quoi qu'il en soit, le même jour (1er mars 293 [1]),

[1] Quelques doutes peuvent exister sur la question de savoir lequel des deux Césars a été adopté par Dioclétien, et lequel par Maximien ; et même s'il y a eu adoption dans le sens légal du mot. Mais il me paraît certain, d'après Lactance (*De mortib. persecut.*, 19), que Galère a été proclamé à Nicomédie,



Maximien à Milan décora du titre de César et du surnom d'Herculius le Mésien ou Illyrien Flavius Constantius [1]; Dioclétien à Nicomédie (car l'un et l'autre se tenaient éloignés de Rome) proclama, de la même manière, en le surnommant Jovius, le Dace ou l'Illyrien Galère [2]. Il fallait, dit le panégyriste avec son emphase ordinaire, que « la terre s'assimilât au ciel et que le Jovius et l'Herculius de la terre, parents du Jupiter et de l'Hercule célestes, gouvernassent l'Empire comme ceux-ci gouvernent le monde. Or il y a quatre éléments; il y a

et par conséquent par Dioclétien. De plus, la situation géographique de son domaine le rapprochait de Dioclétien; et à l'opposé, la situation du domaine de Constance le rapprochait de Maximien. Quant aux titres de Jovius et d'Herculius donnés aux deux Césars, voyez *Inscrip.* Orelli, 1051, 1061; Henzen, 5560 à 5566. Le nom de Maximianus donné à Galère viendrait peut-être d'une adoption légale qui aurait été contractée entre lui et Maximien pour établir un lien de plus entre les empereurs d'Orient et ceux de l'Occident.

[1] ..... Flavius Julius Constantius (surnommé par les Grecs Chlorus, à cause de la pâleur de son teint ?) — né dans la province de Dardanie, voisine de la Mésie et de l'Illyrie, le 31 mars 250, — fils d'Eutropius et de Claudia, nièce de l'empereur Claude le Gothique. — D'abord, garde des empereurs (*protector*), puis tribun. — Ses guerres sous Aurélien, sa victoire à Vindonissa sur les Alemans (V. ci-dessus, p. 142). — Il gouverne la Dalmatie vers 282 ou 283. — Proclamé César le 1er mars 293. — Consul en 294, 297, 302. — Auguste, le 1er mai 305. — Meurt le 25 juillet 306.

Épouse : 1° sainte Hélène, 2° (en 293) Flavia Maximiana Théodora, fille d'un premier mariage de la femme de Maximien Hercule.

Ses enfants : — du premier mariage, Constantin, dont nous parlerons plus tard.

Du second mariage : Dalmatius, Annibalianus; Julius Constantius, père de Julien l'apostat; Flavia Valeria Constantia, femme de Licinius; Anastasia; Eutropia.

[2] C. Valérius Galérius, né près de Sardique dans la nouvelle Dacie, en un lieu qu'il appela depuis Romulianum, fils de... et de Romula, celle-ci originaire de l'ancienne Dacie. — Proclamé César le 1er mars 293, prend le nom de Maximien. — Consul en 294, 297, 302. — Titres de Persique, Sarmatique, Adiabénique, Britannique (Orelli, 1062, Henzen, 5560), etc... — Auguste, par suite de l'abdication de Dioclétien, le 1er mai 305. — Mort en mai 311.

Epouse successivement : 1° N..., répudiée en 293, 2° (en 293), Galéria Valéria, fille de Dioclétien (V. ci-dessus, p. 234).

Fille née du premier mariage de Galère : Valéria Maximilla, mariée à Maxence, fils de Maximien.

Fils bâtard : Candidianus, né en 296, — mis à mort en 314.



quatre saisons; un double Océan partage le monde en quatre parties; les lustres reviennent après un laps de quatre années; le soleil a quatre chevaux à son char; et les deux astres qui nous éclairent joints à l'étoile du matin et à celle du soir forment les quatre flambeaux du monde [1]. »

L'Empire, pour ces raisons et d'autres plus graves, se partagea donc entre quatre princes. L'Orient resta à Dioclétien. Le César Maximien Galère eut la Grèce, la Thrace et toutes les contrées danubiennes, avec les Goths, les Marcomans, les Sarmates à repousser. Maximien, à Milan, garda l'Italie, l'Afrique, peut-être l'Espagne [2], ayant à combattre les Germains sur les Alpes, les tribus du désert sur l'Atlas. Constance eut la Gaule et la Bretagne, c'est-à-dire la tâche peut-être la plus pénible. De son camp ou de son palais de Trèves, il avait à gouverner la Gaule, à combattre les Francs vers le Nord, les Alemans sur le Haut-Rhin, les pirates sur toutes les côtes; il fut chargé de détrôner, quand il se pourrait faire, l'usurpateur plus ou moins légitimé, Carausius, que l'on traitait selon les circonstances d'Auguste ou de pirate [3].

[1] Eumenii, *Panegyric. ad Constant.*, 4.

[2] Il peut y avoir du doute sur la question de savoir à qui l'Espagne fut attribuée. Il est certain que, dans les péripéties des époques précédentes, elle avait suivi le sort de la Gaule, à laquelle sa situation géographique la rattachait davantage. Julien (*Orat.*, 1) la compte expressément dans le domaine de Constance. Les abréviateurs Aurélius Victor (*de Cæsaribus*) et Eutrope (X *in princip.*) le supposent aussi. Mais Lactance (*De mortibus persecutorum*, 8) nomme l'Espagne avec l'Italie et l'Afrique comme ayant formé le domaine de Maximien; et plus bas, en parlant de la persécution à laquelle Constance a eu la gloire de se refuser, il dit que le monde entier, *la Gaule seule exceptée*, était dévasté par ces trois betes féroces (Galère, Dioclétien et Maximien). Les autres témoignages chrétiens (V. les Donatistes dans Optat) exceptent la Gaule seule de la persécution, quoiqu'elle ait eu du reste quelques martyrs.

[3] Les noms des quatre princes se lisent réunis, entre autres monuments, dans

Deux mariages, et, pour arriver à ces mariages, deux divorces, accompagnèrent l'élection des nouveaux empereurs. Une épouse, pas plus alors que du temps d'Auguste, ne comptait pour grand'chose. Il fut convenu que Galère et Constance répudieraient les leurs pour épouser, l'un Valérie fille de Dioclétien, l'autre Théodora fille de la femme de Maximien. La femme répudiée de Constance était Julia Helena, Bithynienne d'origine, aubergiste de profession (*stabularia*), que dans ses expéditions militaires à travers le monde il avait unie à son sort, et que nous vénérons aujourd'hui sous le nom de sainte Hélène [1]. Qu'elle lui fût unie par le lien du mariage (*justæ nuptiæ*) selon la loi romaine, ou par ce lien légal, mais

l'inscription suivante : AETERNI IMPERATORES DIOCLETIANVS ET MAXIMIANVS AVGVSTI ET PERPETVI CAESARES CONSTANTIVS ET MAXIMIANVS (sur un pont près de Fossombrone. Orelli, 1055). Remarquez les épithètes *æterni* appliquées aux Augustes, et *perpetui* aux Césars, pour établir la gradation. Comme on le voit ici et dans bien d'autres endroits, les actes de chacun étaient faits au nom de tous.

L'ordre dans lequel les quatre noms sont placés n'est pas arbitraire. Nous avons des monnaies des quatre princes, semblables entre elles, mais qui diffèrent seulement par les lettres indicatives, P (*rima)* pour celles de Dioclétien, S (*ecunda*) pour celles de Maximien, T (*ertia)* pour Constance, Q (*uarta*) pour Galère. Les monnaies grecques indiquent les mêmes différences par les lettres numérales Α Β Γ Δ.

[1] Quoique les Anglais veuillent faire naître sainte Hélène à Colchester, et les Allemands à Trèves, les autorités les plus anciennes la font originaire du bourg de Drépane en Bithynie qui, de son nom, fut appelé par Constantin Hélénopolis. (Nicéphore Calliste, VII, 49. Eusèbe, *Chron.*, 328. Procope, *De ædificiis Justin.*, V, 2).

Quant à la nature de l'union contractée par elle avec Constance Chlore, il ne peut guère y avoir de doute. Les *justæ nuptiæ* n'étaient pas permises entre un gouverneur ou commandant de province et une femme de sa province. Il fallait donc avoir recours à cette sorte de mariage morganatique appelé *concubinat*, qui, plus tard et lorsque l'empechement cessa, put prendre le caractère du mariage solennel. C'est ce qui concilie les expressions si différentes employées par les écrivains : ἐξ ὁμιλιας γυναικὸς οὐ σέμνης καὶ οὐ κάτα νὸμον συνελθοῦσης, (dit Zosime, II, 8). — *Spurius* (Constantinus), dit la *Chroniq. Alexand.* — *Ex concubitu Helenæ*. Euseb., *Chronic. apud Hieronym.* Et au contraire : *Imperium nascendo meruisti*, dit Eumène à Constantin (*Paneg. Constantin.*, 3). — *Te paterni lares successorem videre le-*



secondaire, que l'on appelait alors du nom de concubinat, peu importe ; ces deux sortes d'unions, exclusives l'une de l'autre, étaient également permises par la loi et acceptées par l'Église. L'humble Bithynienne, sacrifiée à cette tyrannie de la politique que les cours modernes elles-mêmes sont loin d'avoir toujours ignorée, alla gémir dans l'obscurité et dans l'exil, emmenant avec elle le jeune homme de quinze ans, son fils, qui devait bientôt changer la face du monde.

Les nouveaux Césars du reste étaient loin de se ressembler entre eux. Tous deux étaient des généraux braves, énergiques, habiles; tous deux, nés du même pays, avaient du sang barbare dans les veines; et leur éducation avait été celle de ces barbares quelque peu romanisés qui formaient la moelle des armées impériales [1]. Mais Galère, d'une nature assez analogue à celle de Maximien, Galère qui, dans les montagnes de la nouvelle Dacie, avait commencé par garder les troupeaux et auquel le surnom de Bouvier (*armentarius*) était resté, Galère était le barbare violent et brutal, incapable de résister à aucune passion. Il était de plus païen superstitieux, et, comme Aurélien, il devait ses superstitions à sa mère. Celle-ci, habitant la Dacie transdanubienne, avait été forcée par les incursions sarmatiques de fuir sur l'autre rive du fleuve; fervente adoratrice de

gitimum, ibid. 4. — *Helena, uxor repudiata.* Eutrop. — *Dirempta conjugia.* Aur. Victor., *in Cæsarib.* — *Abjecta uxor prior.* Aur. Victor. *Epitome.* — VXORI DIVI CONSTANTII. Inscr. de Naples. Gruter, 1086. — DIVI CONSTANTII CASTISSIMAE CONIVGI. Inscr. de Salerne. Orelli, 1094.

Sous le règne de son fils, elle porta le titre d'Augusta. Voyez les inscriptions et les monnaies, cités ci-dessus. Sa fete est, comme on le sait, célébrée par l'Église le 18 août.

[1] Qui, quanquam humanitatis parum, ruris tamen et militiæ miseriis imbuti satis, optimi reipublicæ fuere. Aurel. Victor., *De Cæsaribus*.



ses dieux, elle leur offrait de fréquents sacrifices, et conviait ses voisins et ses serviteurs à des festins où l'on mangeait les viandes immolées. Mais parmi eux étaient des chrétiens qui s'éloignaient de ces banquets idolâtriques, jeûnaient ces jours-là et priaient avec une ferveur plus grande. Ce souvenir avait laissé à la montagnarde Romula une haine violente contre les chrétiens, et elle avait transmis cette haine à son fils [1].

Le César Constantius était tout autre. Il avait souffert, lui aussi, les misères de la vie de paysan et les rigueurs de la vie de soldat ; et, quoiqu'il fût petit-neveu de l'empereur Claude [2], ce qui était un honneur, non une richesse, dans sa jeunesse on l'avait surnommé le pauvre [3]. Mais sa nature plus distinguée et son intelligence plus pénétrante l'avaient élevé au-dessus de la rusticité agreste et militaire de ses collègues. C'était bien comme Dioclétien le barbare sage, intelligent, maître de lui-même ; mais en même temps, avec plus de hardiesse et d'activité, il avait davantage le goût de ce qui est élevé et le sentiment de ce qui est honnête ; il était à la fois et plus homme de guerre et homme plus intelligent. La Gaule devait se rappeler cette victoire de Vindonissa sous Aurélien par laquelle elle avait été délivrée d'une irruption menaçante des Alemans. Et, d'un autre côté, quoique les lettres ne lui eussent pas été enseignées, il les appréciait, les aimait, les protégeait. Sans être chrétien, il sentait mieux qu'aucun de

[1] Lactance, *De mortib. persecut.*, 9, II.
[2] Julien qui était, lui aussi, de cette race, fait dire par les dieux à Claude que, pour le récompenser de son amour pour sa patrie, sa postérité arrivera à l'Empire et le gardera longtemps. *De Cæsaribus*.
[3] Suidas, 1.

ses collègues la puissance et la supériorité morale du christianisme ; il ne se faisait pas faute de se railler des dieux. Et ce n'était pas chez lui le scepticisme brutal et insouciant des Épicuriens : en ce siècle, plein de lumières s'il eût voulu en profiter, il y avait place pour un déïsme plus complet, plus certain, plus avoué que celui de Platon [1] ; Constance croyait ouvertement au Dieu unique [2].

Un autre mérite de Constance, secondaire sans doute, mais bien important néanmoins, le distinguait de ses trois collègues. Bien qu'il eût vécu paysan, barbare, pauvre, le faste et la richesse ne l'éblouissaient pas. Il y avait ou dans sa nature ou dans sa race une certaine distinction qui l'empêchait de ressembler aux parvenus vulgaires dont le défaut est de ne se croire jamais assez riches. La sagesse de Dioclétien l'abandonnait en fait de finances ; et, en même temps qu'il pourvoyait habilement à la défense de l'Empire contre les déprédations

[1] J'ai cité (V. *les Antonins*, t. I, l. II, ch. IX et t. II, l. IV, ch. III ; et ci-dessus, p. 198, au sujet de Porphyre), des passages des philosophes du siècle précédent sur l'unité de Dieu. Voici un rhéteur païen qui parle devant Constantin : « Suprême Auteur de toutes choses, dit-il, vous qui avez autant de noms que vous avez donné aux peuples de langages différents (car, le nom que vous voulez qu'on vous donne, nous ne le savons pas) ; soit qu'il y ait en vous une force et une pensée divine par laquelle, melé au monde entier, vous vivez dans tous les éléments et vous mouvez de vous-même, sans recevoir aucune impulsion du dehors ; soit que, distinct de ce monde, vous soyez une puissance élevée au-dessus de tous les cieux, et, de là comme d'une citadelle, fassiez descendre vos regards sur le monde qui est votre ouvrage ; nous vous prions, etc.... » *Panegyr.* VIII, *incerti ad Constantin.*, 26. — Et un autre : « Dieu, arbitre de toutes choses, nous regarde d'en-haut, et, quelle que soit la profondeur des pensées humaines, il les pénètre toutes. Il n'est pas possible que, nous donnant le souffle qui nous fait vivre et les aliments qui nous nourrissent, la Divinité renonce au gouvernement de la terre, et ne juge pas la conduite de ceux dont elle protège les intérets. » Nazarii, *Panegyr.*, 7.

Il ne faut pas cependant s'étonner de trouver un hommage de Constance à Mercure. Orelli, 1061.

[2] Eusèbe, *de Vita Constantini*, I, 17.

du dehors, il le ruinait au dedans par les déprédations du fisc. Constance comprit que c'était là un fléau pire que les barbares et qui, appauvrissant l'Empire, en ouvrait la porte aux barbares. Petit-neveu d'empereur, il sut se passer du faste grandiose et vulgaire qui entourait ses collègues ; fils de paysan, sa vie fut celle d'un soldat ; sa cour de Trèves fut un camp ; au lieu de faire des Gaulois riches ou pauvres les victimes de son avidité, il aima mieux s'en faire des amis par sa modération et son désintéressement. Ces amis-là, quand il donnait un festin, lui portaient volontiers leur argenterie pour orner sa table. Ces amis-là vinrent à son aide, un jour où Dioclétien, qui ne comprenait rien à un tel système financier, reprocha à Constance sa pauvreté : « Sois donc riche ! » lui écrivait-il en voyant combien dans la Gaule les agents fiscaux étaient modérés et les contribuables à leur aise ; « tu trahis la république. Où est ton épargne? où sont tes trésors? Je t'envoie de mes amis, montre-leur tes richesses. » Et les agents de l'avare Auguste réclamèrent en effet de l'économe César l'ouverture de ses coffres. Mais Constance avait eu soin de s'entendre avec quelques capitalistes ses voisins et ses amis ; et dès le lendemain, des millions de lingots et d'écus apparurent aux yeux des investigateurs étonnés. « Voilà mes trésors, dit-il, je les laisse d'ordinaire entre les mains d'amis fidèles et sûrs, mais les voilà. » Grande sagesse, s'il voulait dire par là, ce que les rois modernes eux-mêmes ont eu tant de peine à comprendre, que leur vraie richesse est la richesse de leurs sujets ! Le jour suivant, les envoyés repartaient émerveillés, les trésors retournaient à leurs

légitimes possesseurs; et, si Dioclétien se fâcha quelque peu du tour qu'il ne manqua pas sans doute de découvrir, la Gaule, lorsqu'elle le sut, dut n'y voir qu'un sujet de satisfaction [1].

Mais quelle que fût la supériorité morale de Constance sur ses collègues, Dioclétien y compris, tous à cette heure-là rendaient service à l'Empire. L'Auguste Maximien et les deux Césars en étaient les utiles soldats; Dioclétien en était et en fut longtemps le chef suprême, le chef politique prudent et habile.

Le métier de César n'était pas, en effet, un métier d'oisif. A peine le règne des quatre empereurs proclamé, ou, comme on disait, la *Tétrarchie* installée, il fallut courir à l'ennemi. Maximien avait les *Quinquegentiens* (les cinq nations) à combattre en Afrique [2]; Galère rencontrait sur le Danube la nation sarmatique ou germanique, appelée Carpes; Constance avait les Chauques et les Francs à repousser, et il avait Carausius ouvertement allié à ces barbares à chasser du port de Boulogne qu'il avait pris. Tout réussit à la gloire de l'Empire renouvelé. — L'Afrique fut pacifiée; le tyran Julianus, qui y avait régné quelque temps, fut réduit à se frapper de son épée et, n'ayant pu se donner ainsi la mort, à se jeter tout sanglant dans les flammes [3]. — Les nations danubiennes furent vaincues; la race carpique

[1] Euseb., *De vita Constantin.*, I, 14.

[2] Eumen., *Panegyr. Constant.*, 5. *Epithalam. Constantin.*, 8. Euseb., *in Chron.* Quelles étaient ces cinq nations ? on l'ignore.

[3] Ce Julianus est nommé seulement dans les deux Victors ; et celui de l'*Epitome* le place en Italie ; mais c'est évidemment une faute de copiste. On a trouvé des monnaies impériales d'un M. Aurelius Julianus, que l'on croit pouvoir identifier avec lui. J'ai parlé plus haut d'un autre Julianus qui avait usurpé la pourpre et que Carinus avait vaincu.

qui avait, à bien des époques, donné du souci aux empereurs, se soumit tout entière et se laissa transporter dans quelque partie inhabitée de la province de Pannonie (295) [1]. — Dans la Gaule enfin, on ne se contenta pas de défendre la frontière, on la franchit; l'Alémannie fut ravagée depuis le Rhin jusqu'au Danube [2]. Constance rendit Gessoriacum (Boulogne) à l'Empire et lui rendit en même temps les marins jadis romains qui avaient défendu ce port contre lui-même et qu'il eut la sagesse d'épargner [3]. La Gaule refleurit; des milliers de barbares transportés dans ses champs incultes lui rendirent la fertilité [4]; Autun dévasté fut rétabli et recouvra, grâce aux libéralités des empereurs, ses thermes, ses temples, son Capitole, ses écoles. En un mot, pendant un an ou deux, il semble que sur aucune frontière il ne fût plus question de barbares.

La Tétrarchie impériale et Dioclétien qui en était le chef avaient attendu ce moment pour compléter enfin l'unité romaine, et faire disparaître tout ce qui n'émanait pas directement du dieu de Nicomédie. Jusque-là, en effet, deux larges taches diminuaient encore la splendeur du tableau; deux vastes provinces vivaient en dehors de la loi commune : Achillée, proclamé en Égypte, s'y maintenait toujours, et la Bretagne demeurait indépendante sous le principat longtemps toléré, sinon accepté, de Carausius. On crut qu'il était temps d'en finir

[1] Eumen., *Panegyr. Constantin.*, 8.
[2] A ponte Rheni (à Cologne ou à Strasbourg ?) usque ad Danubii transitum Guntiensem (le confluent du Danube et de la Günfl à quelques lieues au-dessous d'Ulm ?) Eumène, *ibid.*, 2.
[3] *Ibid.*, 6, 7.
[4] *Ibid.*, 1.

avec ces deux monarchies nationales. Dioclétien lui-même (296) se chargea de détruire celle d'Égypte. L'Auguste égyptien, Achillée, fut par lui assiégé dans Alexandrie pendant huit mois, pris et mis à mort [1]. Cette royauté avait été réellement nationale, et la preuve en est la proscription cruelle que Dioclétien jugea nécessaire pour affermir sa victoire. Deux grandes cités, Coptos et Busiris dans la Haute-Égypte, furent livrées par lui au pillage; il y eut de nombreuses sentences d'exil, de nombreuses exécutions. La guerre fut même faite au sacerdoce égyptien et à ses livres [2]. Mais, en même temps qu'elle versait ainsi le sang, la puissance romaine donnait un autre témoignage de sa faiblesse. Pour se préserver des attaques de ses anciens ennemis, les Blemyes, elle cédait, non-seulement aux Nubiens pour qu'ils défendissent la frontière romaine, mais même aux Blemyes pour qu'ils la respectassent, une bande de terre au sud d'Éléphantine, longue de sept journées de chemin, à condition que les Nubiens, placés là comme en sentinelle, seraient les défenseurs de la province romaine. Un tribut annuel fut assuré à ces barbares, et, dans l'île de Philé située sur le Nil auprès d'Éléphantine, un temple fut bâti en témoignage de l'alliance des deux peuples, romain et nubien; des sacrifices s'y firent pour l'un et pour l'autre par des prêtres des deux

[1] Un cartouche a été trouvé dans le temple d'Esneh, portant, selon l'interprétation de M. F. Lenormant, ces mots écrits en hiéroglyphes : *Aschils le grand dominateur*. Ce ne pourrait etre qu'Achillée. Ce serait une des dernières inscriptions hiéroglyphiques, l'usage des hiéroglyphes ayant cessé en ce siècle, et par suite de la domination anti-égyptienne de Dioclétien, et plus tard par suite de l'influence chrétienne. F. Lenormant, *Revue archéologique*, février 1870.

[2] Suidas, v° χημεια. Jean d'Antioche.



races. Là aussi, Rome ne se défendait contre les barbares qu'avec des barbares [1].

La guerre de Bretagne devait être plus grave. Moins nécessaire sans doute que l'Égypte à la vie de l'Empire, la Grande-Bretagne était néanmoins une province riche, peuplée, industrieuse ; ses mines alimentaient le monde romain ; ses artisans étaient devenus indispensables aux autres provinces ; et dès cette époque sa position au milieu de l'Océan assurait à qui régnait en Bretagne la domination de la mer. En s'alliant aux Francs et à d'autres barbares, Carausius s'était fait comme un royaume de terre ferme, voisin de la Gaule et menaçant pour elle ; il avait ainsi pied sur les deux rives de la mer du Nord. La cause de l'indépendance bretonne eût peut-être triomphé si elle eût pu garder Carausius. Mais un de ses officiers, Allectus, l'assassina (293) ; et, comme c'était d'usage dans le monde romain, l'assassin fut le successeur de la victime. Sous ce règne d'un meurtrier, l'indépendance bretonne devint anarchie ; les Francs barbares furent les seuls maîtres, mais aussi la seule force, du pays opprimé par eux ; les Bretons indigènes qui étaient romains

[1] Le panégyriste Eumène n'en dit pas moins : Niliaca tropea sub quibus Æthiops et Indus intremuit. *Panegyr. Constantin.*, 5. Voyez Procope, *De bello persico*, I. 19. Olympiodore (au cinquième siècle) compte, comme appartenant de son temps aux Blemyes, toute la vallée du Nil, de Syène jusqu'à Primis, comprenant les villes de Taphis et de Talmis, sur une longueur qu'il estime à cinq journées de chemin. C'était sans aucun doute ce territoire appartenant jadis à l'Empire, où les Blemyes s'étaient établis, et que Dioclétien, désespérant de les en chasser, céda aux Nubiens (Νουβάδαι), ennemis des Blemyes, pour qu'ils tâchassent de les en expulser. Ils n'y réussirent pas, d'après le témoignage d'Olympiodore, et l'inscription citée plus haut (p. 170), et qui nous montre au cinquième siècle les Nubiens encore aux prises avec les Blemyes. Sur les hostilités de ces deux peuples dès l'an 291, V. le discours de Mamertin pour le jour natal de Maximien, (*Genethl. Maxim.*, 17), et le mémoire de M. Letronne, cité ci-dessus avec l'inscription.



par les mœurs commencèrent à soupirer pour le retour à la domination romaine.

Constance ne marcha cependant que pas à pas. Il fallait avant tout donner à l'Empire une marine ; car la défection de Carausius lui avait enlevé la sienne, et les tentatives de Maximien pour en former une avaient été malheureuses. Cependant, dès le vivant de Carausius, Constance, nous l'avons dit, avait repris Gessoriacum ; un peu plus tard, une guerre difficile et heureuse dans les marais bataves abattit les alliés continentaux de la Bretagne [1] ; et enfin, pendant que Maximien, venu d'Italie, tenait en échec les peuplades germaines du Rhin, Constance songea à s'embarquer. L'ardeur des soldats romains qui suivent, malgré une mer orageuse et un vent défavorable, la nef aventurée de leur général ; la brume envoyée par les dieux qui cache à la flotte d'Allectus, stationnée près de l'île de Wight, le débarquement de l'armée romaine ; la terreur éperdue de l'ennemi ; la facile défaite des Francs dont l'habit barbare et la chevelure rutilante se font reconnaître sur des milliers de cadavres ; Allectus trouvé mort vêtu d'une simple tunique et sans cette pourpre qu'il a usurpée ; Londres surprise par une partie de la flotte romaine, qui, séparée du reste par le brouillard, remonte la Tamise presque sans s'en douter ; Londres surprise, et en même temps sauvée, car les barbares fugitifs allaient la piller pour se dédommager de leur défaite ; la joie des Bretons délivrés de leur royauté nationale et ravis de redevenir romains ; la province romaine tout entière re-

[1] Eumen., *Pan.*, l. II, 3, 8.



cueillie ; les Barbares du nord de la Bretagne, Pictes et Scots, amenés à respecter la suprématie de Rome : tout cela est décrit avec enthousiasme, avec quelque exagération peut-être, par le rhéteur Eumène dans un panégyrique solennel [1]. Quoi qu'il en soit, la gloire fut grande pour Constance, plus grande encore pour son préfet du prétoire Asclépiade qui avait été le véritable chef de la flotte romaine ; la joie de la Gaule délivrée d'un redoutable voisinage fut vive et sincère ; la satisfaction des empereurs dut être complète ; car désormais ils tenaient entre leurs mains le monde romain tout entier, après avoir vaincu tous les barbares et châtié tous les usurpateurs.

Il leur manquait cependant quelque chose : une victoire sur la Perse, pour venger les humiliations de Valérien que les victoires de Probus n'avaient pas encore assez vengées. Le roi de Perse Narsès (Narsy) [2] servit l'Empire à souhait en envahissant l'Arménie, royaume à demi indépendant, vassal de Rome et de Ctésiphon, pomme de discorde entre les deux États. Dioclétien, content de ses lauriers égyptiens, fit venir Galère du fond de l'Illyrie, pour le charger de cette guerre orientale. Cette première attaque, dirigée avec une confiance trop hâtive, ne réussit pas ; Galère fut vaincu et vint demander à Dioclétien les moyens de réparer sa défaite. Il fut reçu avec une singulière hauteur ; Dioclétien, qui

[1] Eumène, *Panegyr. Constantini*, 11-20. Id., *Pan. Const.*, 5, 7. — Incerti, *Pan. ad Constantinum*, 25.

[2] Berham (*Vararanes*), qui avait fait la guerre à Probus, était mort en 293. Son fils appelé comme lui Berham, et surnommé Séistàntichâh, avait régné quatre mois seulement (?). Narsy, second fils de Berham, régna jusqu'en 302 ou 303.

était en route quand il rencontra Galère, le laissa marcher plusieurs milles à côté de sa litière, revêtu de la pourpre. Dioclétien était un esprit intelligent, mais une âme basse; deux choses qui par malheur ne sont pas incompatibles. Ne disons pas aux grands hommes que le génie est une de leurs vertus; trop souvent ils en font un vice. Cette fois du reste Dioclétien commettait une faute; il semait un ressentiment qui devait le perdre.

A force d'humiliations et de prières, Galère obtint cependant une armée. Il connaissait maintenant la puissance de son ennemi. Il ne l'attaqua point du côté de la Mésopotamie où il venait d'être vaincu; il l'attaqua par la frontière plus vulnérable de l'Arménie, il l'attaqua avec des troupes plus nombreuses et mieux préparées: marchant avec précaution, faisant lui-même des reconnaissances avec un ou deux cavaliers seulement, se déguisant même pour aller à titre de parlementaire explorer le camp ennemi. Aussi cette fois Narsès fut vaincu, blessé; ses femmes, ses sœurs, ses enfants, ses trésors tombèrent entre les mains de Galère; et, retiré dans les déserts à l'autre extrémité de son royaume, il fut réduit à envoyer une ambassade redemander sa famille et demander la paix. Il ajoutait : « N'éteins pas l'empire persique. Cet empire et le tien sont les deux soleils et les deux yeux de la terre. L'un disparu, l'autre perdra sa beauté. »

Galère ne manqua pas de cette noblesse que le premier moment après le triomphe donne quelquefois même à des âmes peu élevées. Les femmes prisonnières furent traitées avec un respect auquel elles ne s'atten-

daient pas et qui rehaussa dans l'esprit des Perses la dignité morale de la race romaine. Quand l'ambassadeur de Narsès arriva au camp romain, Galère répondit d'abord avec colère en rappelant l'affront que Narsès avait fait subir à Valérien. « Mais, ajouta-t-il, il est dans nos « mœurs de briser les superbes, et d'épargner ceux qui « se soumettent. » Je renverrai à ton roi sa famille, et je parlerai de la paix à Dioclétien Auguste. »

Quand, après cette campagne, l'Auguste et le César se revirent, Dioclétien eut à payer par des honneurs et des courtoisies envers le César vainqueur l'affront qu'il avait fait subir au César vaincu. Galère eût volontiers rêvé une immense conquête : la Perse devenant romaine, les aigles de Rome touchant l'Inde et peut-être la Chine. Dioclétien, plus mûr, avait compris que l'empire romain n'était déjà que trop grand, et que c'était une folie de ne pas souffrir un roi à Ctésiphon ou à Persépolis, lorsque, si récemment encore, il avait fallu en souffrir un à Alexandrie et un à Londres. Le roi de Perse de son côté commençait à se montrer plus récalcitrant ; et lorsqu'un envoyé romain lui arriva, il le fit longtemps attendre, pour le laisser reposer, disait-il, mais en réalité pour rassembler les restes de son armée et lui faire croire que la Perse n'était pas épuisée. Quoi qu'il en soit, la paix se fit, glorieuse pour les Romains ; car cinq provinces, du côté de l'Arménie, furent ajoutées à l'Empire [1]; le Tigre et plus au Nord l'Araxe furent déclarés frontières ; la Mésopotamie, tant de fois

[1] Ces cinq provinces sont l'Intelène, la Sophène, l'Arzacène, la Cardnène et la Zabdacène, situés à l'ouest du lac de Van et au sud de l'Arménie. V. Petrus Patricius, *De legationibus*, dans la collection des historiens byzantins.



disputée, fut définitivement province romaine. L'Arménie vassale de Rome fut agrandie ; l'Ibérie voisine du Caucase reçut un roi de la main des empereurs : paix glorieuse et en même temps équitable, qui put se maintenir pendant quarante ans (297).

Telle était donc et telle fut pendant les cinq années suivantes la fortune des empereurs et celle de l'Empire; Aurélien et Probus ne l'avaient pas vue si complète. La sûreté des frontières de plus en plus grande, quelques tribus de barbares qu'on achève de vaincre et dont les captifs vont féconder les terres romaines, sont les seuls souvenirs que laissent à l'histoire ces heureuses années, oubliées comme les années heureuses le sont en général dans la vie des peuples, et même dans la vie des hommes. Une seule fois, on nous parle d'un grand péril et d'une grande victoire de Constance : surpris auprès de Langres, par une subite incursion des Alemans à travers les Vosges, il eut à peine le temps de regagner cette ville dont les portes étaient déjà fermées et de se faire hisser au moyen d'une corde par dessus le rempart. Mais quelques heures après ses légions arrivèrent et il remporta une éclatante victoire.

On aurait donc pu croire que l'empire romain allait retrouver sa jeunesse, et nous admettons que le langage du panégyriste n'était pas ici trop exagéré : « Tout ce que Rome a possédé à différentes époques, disait-il, elle le tient réuni aujourd'hui... et réuni dans la paix. Toute cette grandeur, qui par son excès même parut jadis prête à se dissoudre, est maintenant unie et consolidée. Pas une région, pas un peuple qui ne soit ou maintenu par la crainte, ou soumis par les armes, ou attaché par

un respectueux amour. S'il y a encore sur certains rivages des contrées que votre désir ou votre intérêt soit de posséder, vous pouvez les conquérir. Mais, par delà l'Océan, y a-t-il autre chose que la Bretagne ? et la Bretagne vous a été rendue... Nous ne pouvons aller plus loin, à moins de marcher vers les limites mêmes de l'Océan que la nature interdit à nos recherches. Invincibles princes, à vous appartient tout ce qui est digne de vous [1]. »

Et même, la vie intérieure de l'Empire, ne pouvait-on pas espérer qu'elle allait se relever ? L'Empire romain, depuis longtemps, manquait d'hommes, de cultivateurs, de soldats. Aujourd'hui la victoire lui en donnait. Des milliers de *Læti* (puisque c'était le mot adopté), c'est-à-dire de barbares à demi esclaves, avaient été mêlés à la population romaine, dans cette condition du colonat qui, les répartissant entre des maîtres divers, assurait mieux leur résignation, et, ne les privant pas de la famille, assurait la perpétuité de leur race. Des colons d'Asie étaient ainsi transférés par Dioclétien dans les plaines devenues désertes de la Thrace. Des Francs, sous Maximien, étaient venus remplir les vides que leurs ancêtres avaient faits dans la population agricole nervienne (Flandre) ou trévire (Trèves) ; Constance avait livré à d'autres barbares vaincus par lui les champs restés sans culture chez les Ambiens (Amiens), les Bellovaques (Beauvais), les Tricasses (Troyes), les Lingons (Langres) [2]; jusque dans les environs d'Autun, des Chamaves et des Frisons étaient devenus les serfs des pro-

[1] Eumène, *Panegyr.*, II, 20.
[2] *Ibid.*, *Panegyr.*, II *in fin.*



priétaires gaulois, et Autun se relevait par les mains d'ouvriers bretons. Des Carpes et des Bastarnes vaincus par Galère et par Dioclétien labouraient les champs de Pannonie [1]. On pouvait espérer que, dans cette demi-liberté qui leur était donnée, gagnés par la civilisation qui les entourait, ces ennemis de l'Empire formeraient un jour comme une nouvelle race romaine. Les Romains du temps de Dioclétien n'étaient guère que les esclaves affranchis des Romains du temps de César; les Romains de l'avenir eussent été les serfs affranchis des Romains de Dioclétien.

Le règne de Dioclétien durait déjà depuis dix-sept ans. Pour les hommes de cette époque, qui, pendant un demi-siècle, n'avaient guère vécu deux années sans une catastrophe, dix-sept ans c'était une éternité. La Tétrarchie, cette conception nécessaire sans doute, mais difficile à réaliser et à maintenir, subsistait depuis neuf ans, et depuis neuf ans nul froissement n'avait encore troublé l'union des quatre chefs; l'Empire était partagé sans être désuni. On le devait sans aucun doute à l'habileté de Dioclétien, à la sagesse de Maximien et de Galère qui reconnaissaient en Dioclétien leur maître, au désintéressement de Constance qui l'acceptait comme tel quoiqu'il pût se croire son égal. Mais surtout une pareille union entre des hommes chez qui bien des vices se mêlaient à de grandes qualités, dont les liens de famille étaient fictifs, qui n'étaient Romains ni de sang ni de cœur, qui étaient collègues et étaient à peine concitoyens; le miracle d'une telle union était l'œuvre

[1] *Ibid.*, 9.



de la Providence qui voulait donner au monde romain un temps de paix et de sécurité afin qu'il en profitât pour se faire chrétien.

Car cette sécurité et cette paix étaient bien comme une journée de répit donnée à un malade, qui le console et le repose, mais ne le guérit pas. A tout prendre, le genre humain, cet éternel malade, quoiqu'il vive toujours, ne guérit jamais.

Les plaies fondamentales de la société romaine subsistaient. Dans l'ordre matériel, que d'années de paix il eût fallu pour arrêter cette diminution de la race et cet appauvrissement du sol que nous avons décrits, plaies matérielles amenées par des causes morales et qu'une action morale seule aurait pu détruire ! Les transplantations de barbares destinées à recruter les nations et à fertiliser la terre pouvaient-elles se faire sur une assez grande échelle pour remédier au mal d'une façon sérieuse ? Si tous les Francs, Chauques, Carpes, Sarmates implantés dans l'Empire, doivent être évalués à un million d'hommes, c'est plus que nous ne pouvons croire ; et c'est vingt millions d'hommes peut-être qu'il eût fallu pour recruter le monde romain.

Que d'années non-seulement de paix, mais de sagesse, il eût fallu pour guérir un autre mal et remédier aux plaies qu'avait faites l'imprévoyante et inintelligente rapacité du fisc ! Ce que Dioclétien donnait au monde par ses victoires et celles de ses collègues, il semble que par ses exigences fiscales, il eût hâte de le lui ôter. Il était à la fois avare et prodigue. Il fallait que des millions de lingots sommeillassent dans ses coffres exactement fermés : et il fallait en même temps que les

dignitaires de son administration et de sa cour se multipliassent sans cesse ; il fallait que sa Nicomédie dont, par haine pour Rome, il voulait faire une autre Rome, que cette ville jadis royale fût bouleversée pour être la digne résidence de l'auguste cousin de Jupiter ; « ici il lui fallait sa basilique, là son cirque, là son arsenal, là son hôtel des monnaies, là le palais de sa femme, ou le palais de sa fille. Un beau jour, un vaste quartier de la pauvre capitale est exproprié tout entier (*exciditur* ou *exceditur?*) Hommes, femmes, enfants partent en pleurant comme d'une ville prise. Et pendant que Nicomédie embellie gémit ainsi, les autres cités gémissent, requises qu'elles sont d'envoyer à Nicomédie ouvriers, matériaux, chariots, etc. Puis, lorsqu'il semble que l'œuvre soit finie, lorsque les provinces se sont épuisées à la transformation de la capitale : « Ce n'est pas bien, dit le maître; démolissez et refaites autrement [1]. »

Et pour faire face à de telles dépenses, quelles ressources? Les ressources d'un financier ignorant et d'un pays aux abois ; les ressources du sauvage qui coupe l'arbre pour en avoir le fruit ; les ressources d'un César embarrassé qui, ne sachant comment percevoir l'impôt, charge autrui de le percevoir, rend les décurions responsables pour la cité, le propriétaire pour ses colons ; les ressources même de Tibère et de Néron, s'il faut en croire Lactance, des dénonciations contre les riches, des peines capitales prononcées sous prétexte de complot et en réalité pour cause d'opulence [2]. La pauvreté

[1] Lactance, *De mortib. persecut.*, 7.
[2] *Ibid.*, 7, 8.



de l'Empire poussait à ces tristes moyens qui accroissaient encore la pauvreté de l'Empire. Même en son temps le plus prospère, sous un Auguste ou sous un Trajan, le monde romain eût-il pu faire face à cette administration si lourde, à ces fantaisies si coûteuses, à cette fiscalité si imprévoyante pour ne pas dire si criminelle? Sous Dioclétien, il ne suffira pas; et, malgré les nouveaux citoyens que la guerre fournit à l'Empire, malgré le colonat qui rive le cultivateur à la charrue, on fuit, on va se faire brigand, se faire barbare, se faire Bagaude; les champs se dépeuplent, et dans la Gaule, dans l'Italie même, commencent à naître ces grandes forêts qui ne seront défrichées qu'au bout de cinq ou six siècles par le labeur patient des fils de saint Benoît.

Nous objectera-t-on que nous parlons ici surtout d'après Lactance, presque contemporain, mais chrétien et qu'on peut soupçonner d'exagérer par haine pour la mémoire de Dioclétien? Mais voici un autre témoignage. Lactance a vu surtout l'Orient; nous allons voir ce qu'était même dans la Gaule l'appauvrissement du sol et de la race. Un peuple, des plus puissants jadis, des plus civilisés et des plus riches de la Gaule romaine, le peuple Éduen (Saône-et-Loire et Côte-d'Or) habite loin de la frontière; les incursions des barbares l'ont rarement visité; il a souffert sans doute sous le règne de Tétricus et au temps de la révolte des Bagaudes, mais à l'époque dont nous allons citer un témoignage [1],

[1] Il s'agit ici du discours du rhéteur Eumène, rendant grâce, au nom de la ville de Flavia Æduorum (Augustodunum, Autun), à Constantin pour la remise d'impôt qu'il lui a accordée. Voici plus au long le passage que j'analyse dans le texte :



c'est-à-dire six ans après la fin du règne de Dioclétien, il jouit de la paix depuis un quart de siècle. Maximien, Constance, Constantin ont énergiquement et heureusement défendu le sol gaulois; ils ont même donné aux propriétaires éduens des Germains prisonniers pour cultiver leurs terres; les guerres du Rhin ont donc été pour leur pays plus profitables que nuisibles. L'administration intérieure sous Constance et sous Constantin a été modérée. Et cependant, lorsque Constantin paraît sous les murs d'Augustodunum, l'orateur qui le harangue

« Nous avons en effet, dit-il, le nombre de colons et la quantité de terres portés au cens, mais les uns et les autres sont mauvais : les hommes paresseux, les terres infertiles. Que l'on ne compare pas nos profits à ceux des Remi (Reims), des Nervii (Flandre), ou de nos voisins les Tricasses (Troyes)..... Les champs ne répondent pas au travail des cultivateurs; ceux-ci les désertent. Les cultivateurs, pauvres et obérés, n'ont pu ni creuser des canaux pour l'écoulement des eaux, ni défricher des bois; tout ce qu'il y avait autrefois de terres seulement passables sont envahies ou par les marais ou par les ronces.

« On fait, au canton *Arebrignus* (Beaune, Nuits, etc. ?) une réputation imméritée; il y a bien dans ce canton un terroir fertile pour la vigne; mais tout le reste n'est que rochers, forets, repaires de betes fauves. La plaine qui s'étend du pied des montagnes jusqu'à l'Arar (la Saône) était belle autrefois, à ce que j'ai ouï dire, parce que des ruisseaux venus des montagnes se répandaient sans obstacles sur toutes les portions du sol partout cultivé; mais par suite de l'abandon de la culture, les eaux sont devenues stagnantes, et les terres basses, jadis les plus fertiles de toutes, ne sont que gouffres et marais. Les vignes même, qui font l'admiration de ceux qui ne les ont pas vues, ont tellement vieilli qu'elles profitent à peine de la culture (*ut culturam jam pœne non sentiant*); leurs racines, dont nous ne savons plus l'âge, mille fois repliées sur elles-mêmes, comblent les fossés...

« Dans les autres cantons, tu n'as pas vu ce que tu vois ailleurs : un sol cultivé presque tout entier et couronné de riches moissons, des chemins commodes, des fleuves d'une navigation aisée, baignant les murailles meme des cités. Mais à partir de ce coude où la route revient sur ses pas pour aller vers la Belgique » (Châlon, où Constantin venant de Trèves avait dû quitter les bords de la Saône pour aller à Autun), « tout est dévasté, inculte, ruiné, silencieux, ombragé par les bois. La route militaire elle-même est inégale, entrecoupée de pentes ardues que les voitures à demi pleines, parfois meme les voitures vides ont peine à gravir. Aussi ne pouvons-nous arriver que lentement, quand il s'agit d'apporter au fisc les redevances que nous lui devons. Il nous est plus difficile de voiturer peu qu'à d'autres de voiturer beaucoup. Et nous devons d'autant plus, Empereur, rendre grâces à ta piété, toi qui as bien voulu, à travers ces routes difficiles, te détourner de ton chemin pour nous visiter. » Eumenius, *Oratio Flaviensium nomine*, 6, 7.

au nom de la cité ne lui parle que de la misère du pays: « Les terres ont été abandonnées par les colons et sont retombées en friche; les vignes plantées au temps de Probus, il y a quatre-vingts ans à peine, et qui faisaient la gloire de cette contrée, ont vieilli, ont été désertées par les cultivateurs; elles sont sans valeur aujourd'hui; les chemins sont dégradés; on ne peut plus payer l'impôt.» Et Constantin a reconnu la justice de ces plaintes, et, au milieu des larmes de tristesse et de reconnaissance que les citoyens versaient autour de lui, il a réduit l'impôt d'un cinquième [1]. Voilà où en était, six ans après l'abdication de Dioclétien, un pays qui, depuis vingt-six ans, n'avait pas vu la guerre. Lactance, chrétien et juge sévère, Eumène, païen et panégyriste, se rencontrent ici dans le même témoignage.

Un autre témoin va parler de même.

Le bronze et la pierre se sont chargés de confirmer le récit de Lactance. Au milieu de cette sécurité intérieure

[1] Sur cette diminution d'impôts, voyez Eumène, *pro Flaviensiu.*, 9, 11, 13. Elle fut de 7,000 *têtes* (*capita*) sur 35,000. Cette expression fiscale de *caput* ne se rapporte pas, comme on pourrait le croire, à l'impôt de la capitation, mais à l'impôt foncier. Le *caput* était une quote-part d'impôt, toujours la même, afférente à telle ou telle partie du sol. Ainsi plusieurs petits domaines ne formaient qu'un seul *caput*, tandis qu'un grand domaine pouvait former plusieurs *capita*. Saint Sidoine Apollinaire parle de ses trois tetes, c'est-à-dire de sa triple cote d'impôt, qu'il serait enchanté qu'on lui enlevât :

Hic capita, ut vivam, tu mihi tolle tria. (XIII, 20).

Autant un pays contenait de *capita*, autant de fois il payait une somme déterminée d'impôt. Quand on voulait alléger ses charges, on diminuait le nombre de ses *capita*.

M. de la Malle (*Economie politique des Romains*, t. I, l. II, ch. 8) tire de ce passage des déductions ingénieuses. Il cherche d'abord à établir quelle était la valeur du *caput*, et, d'après une novelle de Majorien (*Novell.* IV, 1. *Cod. Théod.*, t. VI), il l'estime en moyenne à une valeur foncière de 1,000 sous d'or, laquelle payait au fisc 2 sous 1/2 (le demi-sou à titre de frais de perception). Evaluant ensuite le territoire des Eduens à 1/48 de la France actuelle, il estime que la France tout entière renfermait 1,536,000 *capita*, ou



de l'Empire, de ces triomphes sur les barbares, de ces phrases harmonieuses des rhéteurs qui célèbrent la prospérité publique, Dioclétien arrive à prendre une mesure à la fois extrême et maladroite, par laquelle il témoigne en même temps et de l'étendue du mal et de son ignorance du remède.

Il est arrivé à Dioclétien ce qui depuis est arrivé à la Convention. Plus coupable que lui parce qu'elle seule était cause du mal, la Convention, après avoir découragé le travail, anéanti le commerce, créé la disette autant qu'on peut la créer, crut répondre aux clameurs du peuple et remédier au mal en donnant aux uns le droit d'acheter et en forçant les autres à vendre les denrées moins qu'elles ne valaient. Elle fit une loi de *maximum* qui n'est certes pas sa plus grande honte, mais une de ses hontes. Les économistes du palais de Dioclétien furent aussi ineptes que ceux du Comité de salut public. Dioclétien, comme la Convention, crut faire la for-

1,529,000 après la réduction de Constantin. Elle payait donc à cette dernière époque 3,827,500 sous d'or, que ce savant évalue à 57,737,975 fr.

Maintenant, se fondant sur le prix moyen du *jugère* de terre cultivée, telle que le donne Columelle (III, 3), et sur la valeur de 1,000 sous que Majorien attribue au *caput*, il croit pouvoir évaluer la contenance du *caput* à 60 et quelques *jugères*. Le sol français actuel ne contenait donc à cette époque que 101,500,000 *jugères* environ, ou 25,660,000 hectares (le jugère était de 25 ares 28 centiares) de terres imposables.

Et enfin, le meme auteur, se fondant sur les rapports qu'il a cru pouvoir établir entre l'étendue des terres cultivées, la production du blé et le chiffre de la population dans le monde romain, induit de ce qui précède que la population du sol actuel de la France était, au temps des Romains, de 10,617,000 âmes seulement. Pour résumer en un mot sa triple conclusion, le territoire actuel de la France contenait à cette époque 10,600,000 âmes, vivant sur 25 millions 660,000 hectares de terres cultivées et payant 57 millions d'impôt. Nous sommes aujourd'hui beaucoup plus riches en hommes, en terres et surtout en impôts.

Je donne ces résultats qui méritent attention, mais où l'on sent bien que la conjecture peut avoir sa part. Les temps de Columelle, de Constantin et de Majorien sont bien différents, et il ne faut pas abuser du rapprochement de textes datant d'époques si éloignées.

tune des acheteurs en ruinant les vendeurs (sans penser que ceux qui vendent achètent aussi) ; et, voyant le travail découragé, le sol infertile, le commerce languissant, le peuple souffrant et exaspéré, il fit lui aussi sa loi de *maximum*, témoin irrécusable de la pauvreté de l'Empire et du peu d'intelligence du prince. On avait jadis proposé à Alexandre Sévère une loi de *maximum* relative seulement à certaines denrées; mais, honnête et intelligent, il l'avait rejetée et avait su trouver à un mal passager d'autres remèdes. Ici le mal était radical et la main du chirurgien profondément inhabile. Dans le préambule de son édit, dont la latinité barbare et entortillée est elle-même un signe de décadence, après avoir fait un emphatique éloge de son propre règne et de la félicité qu'il a donnée à son peuple, il se plaint de la cupidité qui « élève le prix des denrées à des taux que nulle langue humaine ne saurait exprimer »[1]. C'est un fléau qui s'accroît sans cesse. Les peuples souffrent des exigences du commerce; les armées souffrent davantage encore; partout où elles passent, le prix des denrées décuple sur leur route; grâce à l'accaparement d'une seule denrée, le soldat ne profite ni de sa solde, ni des largesses des empereurs[2]. (N'est-ce pas dire assez clairement que l'Empire s'appauvrit, que l'entretien des armées pèse lourdement sur les peuples, que leur passage est ruineux pour une province?) Dioclétien convient cependant qu'il n'en est pas de même dans toutes les provinces, que quelques-unes jouissent des avan-

[1] Pretia venalium rerum non decuplo aut octuplo... ut (exp) licare humanæ linguæ ratio non possit. (Edit de Dioclétien).

[2] Distractione unius rei donativum militem stipendioque privari.

tages du bon marché [1]. Il ne se demande pas comment cela se fait, et si ces provinces favorisées ne sont pas celles de l'Occident où Constance modère l'élan de la fiscalité. Il aime mieux s'en prendre aux trafiquants, propriétaires, ouvriers, qui exigent un prix excessif [2] de leurs denrées, de leurs marchandises, de leurs travaux ; en d'autres termes, il s'en prend à tout le monde de la souffrance de tout le monde. Il a averti, dit-il, il a attendu, il a patienté bien des années ; la cupidité de ces gens qui nagent dans les richesses [3] croît de jour en jour, d'heure en heure. Il faut en finir d'autant que le mal pèse sur les peuples, mais pèse aussi sur l'Empire lui-même ; si cela continue, il sera impossible d'avoir une armée [4]. Dioclétien fait donc ce que fera plus tard la Convention. Il fixe le prix de toutes les denrées depuis le blé et le seigle jusqu'à la soie, de tous les travaux depuis celui de l'ânier et du *bardeaunier* [5] jusqu'à celui du professeur et de l'avocat, sans égard pour les nuances infinies qui existent entre deux marchandises de même nature, sans respect pour la liberté des contrats, sans

[1] Cum plurimæ interdum provinciæ felicitate optatæ vilitatis et velut quodam affluentiæ privilegio glorientur.

[2] Improbos qui tot annorum reticentiam nostram præceptum modestiæ sentientes, sequi tamen noluerunt. — La Convention s'en prenait aussi à « l'avidité et à la mauvaise foi des cultivateurs, qu'il fallait contraindre à main armée à vendre leur blé... » (Thuriot, faisant passer le décret qui établit un maximum pour les grains. Séance du 3 septembre 1793).

[3] Quamvis singuli maximis divitiis affluentes. — De même : « Faut-il pour enrichir quelques individus affamer la nation entière ? Faut-il que le salut de l'Etat soit entre les mains des laboureurs ? » Et ce dernier mot qui est sublime : « Ce décret empêchera les agents de Pitt d'acheter les blés pour les cacher dans des souterrains ! » Thuriot, *ibid.*

[4] Et omnem totus orbis ad sustinendos exercitus collationem detestandis quæstibus diripientium cedere.

[5] *Burdonarius*, conducteur de bardeaux. Le bardeau (*burdo*) est un métis du cheval et de l'ânesse, plus commun à cette époque qu'il ne l'est aujourd'hui.

ménagement pour le sens commun. Comme la Convention, il ne donne pas à sa loi d'autre sanction que l'échafaud ; il prononce la peine capitale non-seulement contre celui qui vend trop cher [1], mais aussi contre celui qui achète trop cher [2], mais même contre celui qui se refuse à vendre et qui trouvant trop bas les prix du tarif garde chez lui ses denrées [3] (et en effet il ne faut rien moins que la crainte du supplice pour faire pratiquer une loi aussi impraticable) ; et il justifie cette législation sanguinaire par une raison bien digne de la Convention, et qui justifierait au besoin les lois les plus atroces : « Que personne ne se plaigne, dit-il, de la dureté de la loi, on n'a qu'à observer ce qu'elle prescrit et on évitera le supplice [4]. » Il n'en fut pourtant pas ainsi. Comme la loi de la Convention, celle de Dioclétien, malgré les nombreux supplices qui la suivirent, réussit mal à se faire respecter ; et (cela devait être), augmenta les prix au lieu de les diminuer. Le jour où elle disparut, les peuples furent heureux d'en revenir à leur misère première et de n'avoir à souffrir que le ma

[1] Placet, ut si quis contra formam statuti hujus conixus fuerit audentia capitali periculo subigetur. — Nous reproduisons textuellement l'inscription telle qu'elle est transcrite par les épigraphistes, sans décider si sa latinité excentrique doit être attribuée à Dioclétien ou à ses lapicides.

La Convention est aussi sévère que Dioclétien, soit contre les vendeurs, soit contre les acheteurs : « Ceux qui vendront ou achèteront au-delà du maximum devront etre inscrits sur la liste des personnes suspectes et traités comme tels. » (Art. 7, loi du 8 vendémiaire, an II, séance du 25 septembre 1793). C'est bien là le « *capitali periculo subigetur*. »

[2] Eidem autem periculo etiam illi subdentur qui comparandi cupiditate avaritiæ distrahentis contra statuta consensere.

[3] Ab ejusmodi quoque noxa immunis nec ille præstabitur qui habens species victui atque usui necessarias post hoc sui temperamentum existimaverit subtrahendas, cum pœna vel gravior esse debeat inferentis pecuniam quam contra statuta quatientis.

[4] Nec quisquam duritiam putet, cum in promptu adsit perfugium declinandi periculi modestiæ observantia. Ligne, 49, 50.



et non le remède. Voilà ce que nous racontent d'un commun accord et le bronze et le marbre et Lactance [1].

La plaie matérielle de l'Empire romain n'était donc pas en voie de guérison. Mais que dirons-nous de sa plaie morale? Le mal, le paganisme, était-il en progrès? Le remède, le christianisme, commençait-il à se faire accepter?

Oui, certes, il était accepté de plus en plus; de plus en plus les peuples, dégoûtés des impurs breuvages qu'ils avaient connus jusque-là, cherchaient la coupe de vérité pour y tremper leurs lèvres. Mais les gouvernants, qu'en pensaient-ils? Et la Tétrarchie eût-elle été capable de cette grande et salutaire résolution qui, en affranchissant le christianisme, n'eût pas tardé à rendre le monde chrétien?

A cet égard, la Tétrarchie n'était pas une, et on s'était probablement gardé de poser dans les conseils communs cette question du christianisme qui avait fait le tourment de tant d'empereurs. Chacun des Césars suivait de son côté les tendances de son esprit; les plus intelligents, sinon les meilleurs, portés à la tolérance;

[1] Lactance se montre beaucoup meilleur économiste que Dioclétien : Cum variis iniquitatibus immensam faceret caritatem (Diocletianus), legem pretiis rerum venalium statuere conatus est. Tunc ob exigua et vilia multus sanguis effusus, nec venale quidquam metu apparebat, et caritas multo deterius exarsit, donec lex necessitate ipsa post multorum exitium solveretur. — *De mortib. persecut.*, 7. Lactance me confirme dans la pensée que le *capitale periculum* dont parle l'édit est bien la peine de mort.

Il semble, d'après son texte, que la loi ait été au bout de peu de temps formellement abrogée. Nous ne trouvons pas trace de cette abrogation; mais sous les princes chrétiens, nous voyons prévaloir le principe contraire à celui de Dioclétien, et l'Etat lui-même payer ses réquisitions aux prix courants. Théodose, (384), 2. *C. Th.*, XI, 15. Anastase, (494), 2. *C. Just.*, XXVII, 2.

Sur les inscriptions qui nous ont conservé l'édit de Dioclétien et sur les détails de cet édit, voir l'appendice à la fin du volume.



les plus violents et les plus aveugles à la persécution.

Ainsi Constance, le plus digne sans aucun doute et le plus intelligent de tous ces princes, était en même temps le plus tolérant pour les chrétiens. Depuis qu'il gouvernait les Gaules, elles n'avaient plus de martyrs; les églises étaient florissantes; les fidèles grossissaient en nombre [1] ; et nous pouvons, nous qui n'appartenons pas au midi de la France, faire dater de cette époque la conversion à la foi du plus grand nombre de nos ancêtres.

Ainsi encore Dioclétien, que sa prudence, sinon son équité, avertissait de ne pas se heurter inutilement contre la puissance du christianisme, Dioclétien, à cette heure, était tolérant; il n'imposait peut-être pas expressément la tolérance à tous ses délégués (car il était dans sa nature circonspecte et timide de ne proclamer trop haut ni ses actes ni sa volonté), mais de sa personne il la pratiquait. Son palais était plein de chrétiens, sa femme Prisca était chrétienne, sa fille Valérie l'était aussi. Le christianisme, ayant ainsi accès jusque dans la famille impériale, ne se faisait pas faute de gagner à lui les pages, les chambellans, les serviteurs du prince[2].

[1] Eusèbe, *De vita Constantini*, I, 14, 17, 11, 12.

[2] Nous avons une lettre de « Théonas, évêque, à Lucien, chef des chambellans (*cubicularii*) de notre invincible prince. » On y voit qu'un grand nombre de ces fonctionnaires étaient chrétiens, entre autres celui qui tenait la cassette privée du prince, celui qui veillait sur sa garde-robe, d'autres qui étaient attachés au soin de sa personne. Cette lettre atteste en même temps le régime de tolérance sous lequel on vivait : « La paix qu'un bon prince a donnée aux églises... Un prince qui n'est pas encore disciple de notre foi a cru devoir confier à des chrétiens la garde de sa vie et le soin de sa personne. ».

Cette lettre a été publiée par D. Luc d'Achery, dans son *Spicilége* en 1728. Elle me semble se référer évidemment aux dix-huit et surtout aux treize dernières années du gouvernement de Dioclétien en Orient, et dès lors il est naturel de l'attribuer à saint Théonas, qui fut évêque d'Alexandrie de 288 à 300.



Dioclétien connaissait assez les hommes pour attendre une fidélité plus grande de la part de ceux qui étaient fidèles à leur Dieu. Cet exemple du prince, peut-être sans prescription expresse de sa part, était suivi dans les provinces. Eusèbe, qui avait vécu à cette époque et vécu en Orient, c'est-à-dire sous le sceptre de Dioclétien, nous décrit la paix et la prospérité des églises sous le règne de celui qui devait en être plus tard l'atroce persécuteur. L'empereur mettait même des chrétiens à la tête des provinces et les dispensait des cérémonies païennes qui eussent entaché leurs consciences. Les évêques étaient honorés même par les magistrats. Des anciennes et monstrueuses accusations contre les chrétiens, il n'y avait plus trace ni en Orient, ni ailleurs; elles étaient tombées, on peut le croire, par le seul progrès du nombre des fidèles qui rendait leur vertu plus manifeste. Et, dès le jour où un préjugé ne faisait plus d'eux d'infâmes criminels, le bon sens faisait voir en eux les plus hommes de bien de l'Empire. Aussi le peuple allait-il en masse vers eux; comme dit Eusèbe, « on se réfugiait dans la foi du Christ », car on avait trop éprouvé combien on était mal partout ailleurs. Les lieux de prière étaient insuffisants pour la foule qui venait s'y presser; on les construisait plus vastes, plus nombreux dans chaque cité.

Il en était autrement dans l'empire de Maximien et dans celui de Galère. Non que la pente des esprits ne fût là aussi vers le christianisme; là aussi les prosélytes affluaient, il s'élevait des églises, Rome en comptait plus de quarante dans son enceinte. Mais ce progrès se faisait sous le feu, ou au moins sous la menace de la persécu-

tion. Ces deux princes, jadis pâtres et soldats, n'avaient appris dans les étables et les corps-de-garde où leur jeunesse s'était passée, ni ce que doit être la prudence d'un homme d'État, ni quelle est la valeur d'un honnête homme. Le christianisme les révoltait surtout dans l'armée; et le christianisme, depuis que les légions avaient tant de labeurs et tant de périls à subir, se propageait de plus en plus dans l'armée. La supériorité du soldat chrétien, le calme de son courage, son obéissance consciencieuse, sa modération, son humanité, l'élévation de son intelligence, irritaient ces deux caporaux daces ou illyriens, qui avaient pu être courageux mais par tempérament, obéissants mais par nécessité. La grossièreté de l'esprit et des mœurs faisait pour eux partie de l'habit du soldat, et une âme pure, sous la casaque militaire, leur paraissait un scandale.

Aussi l'exemple donné par la légion Thébéenne se renouvela-t-il plus d'une fois, et dans les Gaules, et partout où commandait Maximien. A Marseille, avant que les Gaules ne fussent sous la domination de Constance, le chrétien Victor, officier de l'armée, prisonnier, prêt à mourir, entraîne au baptême, puis au martyre, les trois soldats qui le gardent. A Cagliari, Éphysius est martyrisé après avoir converti les soldats qu'il commandait. A Rome, il semble que les massacres de soldats fussent continuels. Trente périssent un même jour sur la voie Appia, d'autres ensuite sur la voie Ardéatine. D'autres, ayant à leur tête le tribun Zénon, condamnés à cause de leur foi à travailler comme des manœuvres à la construction des thermes de Dioclétien, sont plus tard envoyés mourir aux eaux *Salviæ*, lieu déjà consacré par

le martyre de saint Paul. Et le plus illustre de tous, Sébastien, chef d'une cohorte des *domestici*; après avoir été pour ceux qui l'approchaient, soldats, gardes, juges, amis, ennemis, hommes, femmes, un apôtre dont la parole et l'exemple étaient irrésistibles; Sébastien deux fois condamné, deux fois supplicié, monte au ciel précédé ou suivi de la foule de ses prosélytes [1].

Même dans l'Orient soumis à Dioclétien, lorsque Galère traversa les provinces d'Asie pour la guerre contre le roi de Perse, il mena la persécution avec lui. Dioclétien, que le souvenir de son arrogance forçait d'être humble, se taisait sans doute devant le vainqueur des

[1] Soldats martyrs à Rome sous Maximien (284-302) :

30 soldats sur la voie Appia, 1er janvier. — SS. Sébastien, Claude, Nicostrate, Castor, Victorin (20 janvier), auxquels se rattachent les saints Castulus (26 mars), Tiburce sous-diacre et Chromace son père (11 août), Marc et Marcellin (11 juin), Tranquillinus leur père (6 juillet), Anthimus prêtre et ses compagnons (11 mai), Zoé (5 juillet), Irène (29 janvier), saint Zénon, tribun, et 193 soldats condamnés au travail des thermes, puis mis à mort (9 juillet).

Autres martyrs à Rome, à la même époque :

Saint Caius, pape, 22 avril 296 (Voyez Eusèbe, VII, 32, et les livres pontificaux), auquel se rattache sainte Suzanne, vierge, (11 août) ; — saints Maximin de Cumes, Prepedigna sa femme, ses deux fils et Claude son frère, (18 février); — Gabinius, prêtre (19 février), — saints Primus et Félicien, frères (9 juin), — Genès, comédien (26 août), — Anastasie, (25 décembre).

Martyrs en Italie : SS. Crescentius, six autres et deux femmes (2 juillet), en Campanie ; — Julien prêtre et Césaire diacre, à Terracine, (1er novembre) ; — Prudentius, évêque à Atinum, (1er avril) ; — Serena à Spolète ? (30 janvier), (son culte à Metz) ; — Domninus, près de Parme (Borgo-San-Donnino), (9 octobre) ; — Félix et Fortunat, (11 juin ou 4 août) ; — Chrysogone, (24 novembre) ; Cant, Cantien, Cantianilla et Protus leur précepteur, (31 mai), tous à Aquilée ; — Zénon et Justine à Trieste, (13 juillet) ; — Ephysius, officier de l'armée, à Cagliari, (15 juillet).

En Afrique : à Césarée en Mauritanie, Marciana vierge, (2 ou 9 janvier). — A Thébeste en Numidie, Maximilien, fils de soldat, (12 mars 295). V. les *Acta sincera*. — A Tanger, Severus, Securus, Januarius, Victorinus, (2 décembre), et le greffier Cassianus, (12 mars). — Le centurion Marcellus et ses douze fils, (23 et 30 octobre). V. les *Acta sincera*.

En Espagne : à Girone, SS. Vincentius, Orontius, Victor, Aquilina et son mari, (22 ou 30 janvier). — Justa et Rufina vierges, à Séville, (19 juillet).

En Illyrie : S. Ursicinus ou Ursicius, soldat, (11 août). — En Macédoine : Agape, Chionie et Irène, sœurs, à Thessalonique, (3 ou 5 avril).

Perses et lui laissa faire sur son passage tout ce qu'il voulut. C'est ce qui nous explique pourquoi, malgré la tolérance de Dioclétien, l'Orient nous présente pendant cette période de son règne un aussi long martyrologe. A Byzance moururent quarante soldats convertis par Callistrate qui périt avec eux ; trois cents, dit-on, à Nicomédie ; en Cilicie, le tribun André et toute sa cohorte, qui après avoir reçu le baptême, se retirant dans les montagnes, furent atteints dans les défilés du Taurus, firent en commun une dernière prière, et, comme les Thébéens, se livrèrent sans résistance aux bourreaux. C'est là cette persécution contre les chrétiens de l'armée dont parle Eusèbe, et qui pour lui, vivant en Orient, fut, après un long temps de tolérance, le prélude et la première annonce de la persécution universelle [1].

Il paraît qu'au moment de ces cruelles exécutions, les chefs de l'armée hésitèrent, non par un sentiment d'humanité et de justice, mais par un pur sentiment de prudence. Tant de braves soldats de moins ! se disaient-ils, et dans un temps où l'Empire a un tel besoin de soldats ! Les empereurs eux-mêmes semblent avoir hésité. Dans les actes des martyrs, nous voyons Galère ordonner d'abord aux soldats chrétiens de quitter la milice ;

[1] Eusèbe, *H. Eccl.*, VII, 1, VIII, 4.
Soldats martyrs en Orient avant la grande persécution (284-302) :
Saint Callistrate et 49 soldats, probablement à Byzance, 26 (24, 27 ?) septembre. — 6628 soldats, parmi lesquels cinq préfets, (on nomme SS. Aithale, Junius, Philippe, Théodote à Nicomédie, 2 septembre. (Ils se confondent probablement avec les martyrs nombreux, mentionnés au 4 septembre et au 28 décembre). — Saint André, tribun, et un grand nombre de soldats, en Cilicie, 19 août, au temps de la guerre contre les Perses. — Saint Hipparque et sept autres, à Samosate, le 9 décembre, au retour de la guerre de Perse. — SS. Sergius et Bacchus, tous deux appartenant au palais de l'empereur, en Comagène, 7 octobre. — Les lieux indiqués appartiennent aux provinces que l'armée de Galère a dû parcourir en allant en Perse ou en en revenant.



mais bientôt il est effrayé du grand nombre de ceux qui se retirent, et met à mort ceux qu'il n'a fait que licencier [1]. Mais après tout, ce scrupule de prudence militaire n'avait fait épargner ni les Thébéens ni tant d'autres qui eussent été si nécessaires sur les champs de bataille. Maximien et Galère, plus païens encore que soldats, continuèrent d'accepter cette politique insensée; il fut admis par eux que la milice et le christianisme étaient incompatibles, et qu'un tiers au moins de la population de l'Empire ne devait pas compter pour sa défense.

Dès lors, que restait-il à faire aux soldats chrétiens? Il était entendu que porter les armes, marcher sous le drapeau, c'était faire acte d'idolâtrie; que le chrétien, par cela seul qu'il était dans l'armée, reniait sa foi. Qu'avaient-ils à faire, sinon se dénoncer à leurs chefs, jeter leurs épées, demander le martyre? C'est ce que pensèrent au moins quelques-uns d'entre eux. A Tanger, le jour de la fête de l'empereur, l'armée est appelée à des sacrifices et à des banquets. Le centurion Marcellus s'éloigne de cette fête païenne, jette son baudrier, s'écrie en face de la légion: « Je ne suis plus que le soldat du Roi éternel, le Christ; si telle est la condition de ceux qui portent les armes qu'ils doivent sacrifier aux dieux et aux empereurs, voilà mon cep de vigne et ma ceinture, je refuse de servir..... » On l'envoie devant le juge, qui, ayant lu le rapport dressé contre lui, lui demande: « Est-ce ainsi que tu as parlé? — Oui, c'est

[1] Ainsi, dans les actes de S. André, Maximien (Galère), voyant le grand nombre de soldats arrêtés pour fait de christianisme, les fait mettre en liberté et les laisse s'éloigner; un peu plus tard on se met à leur poursuite.



ainsi. — Tu servais comme centurion ordinaire? — Oui. — Quelle est donc ta folie? — Il n'y a point de folie chez ceux qui craignent le Seigneur. — Tu as donc jeté tes armes? — Je les ai jetées. — Menez-le à la mort. — Que Dieu me soit propice. » On lui demande son nom. « Qu'importe mon nom? Il ne m'est pas permis d'être soldat puisque je suis chrétien. » Et à chaque parole du proconsul, il répète : « Je suis chrétien et ne puis servir. » On le condamne, il répond : « Grâces à Dieu! » Et il parle avec tant de dignité qu'il semble le juge de son juge; le greffier qui note ses paroles jette son stylet et ses tablettes, se refuse à écrire une sentence inique et va à la mort comme l'accusé [1].

Maximien et Galère eussent pu juger cependant, par les suites mêmes de ces exécutions sanglantes, quelle était la puissance de la popularité croissante du christianisme. Le spectacle du martyre était plus contagieux maintenant que les peuples savaient mieux ce qu'étaient les chrétiens. — Tout le monde a lu comment, au milieu d'une vie de désordre, une pensée pieuse a traversé l'esprit d'Aglaé et de Boniface. Boniface, envoyé par elle en Asie pour rapporter des reliques des mar-

[1] Actes de saint Marcellin (30 octobre), et de saint Cassien, greffier (3 décembre), dans les *Acta sincera* de Ruinart. De même saint Maximilien (12 mars, *ibid.*), appelé pour la milice comme fils de soldat, répond qu'il ne peut être soldat parce qu'il est chrétien. On lui objecte que, dans le palais des empereurs, il y a des chrétiens soldats : « Ils savent, répond-il, ce qu'ils ont à faire. Je suis chrétien, et ne peux faire le mal. » De même un peu plus tard, pendant la grande persécution, saint Taraque déclare qu'il a renoncé à la milice parce qu'il était chrétien (*Ibid.*, 11 octobre). On comprend que le service militaire, possible autrefois pour les chrétiens, possible encore sous le régime tolérant de Dioclétien et de Constance, ne le fût plus désormais à raison des exigences idolâtriques de Maximien et de Galère.



tyrs, est séduit par le spectacle du martyre, et ce sont les reliques de Boniface lui-même qui vont satisfaire le pieux désir d'Aglaé [1]. — Les bouffons eux-mêmes, que les empereurs faisaient venir sur le théâtre pour railler les mystères de la foi, étaient, au milieu de leurs momeries, saisis de la grâce, de chrétiens pour rire devenaient des chrétiens sérieux et de martyrs fictifs de vrais martyrs. Le baptême ironique que Gélasius reçoit sur la scène se trouve par une action de la grâce être pour lui le vrai baptême; les spectateurs qui l'applaudissaient tout à l'heure le tuent à coups de pied, et il meurt dans le vêtement blanc du néophyte [2]. — Ailleurs, un chrétien timide, appelé par les magistrats à participer à un sacrifice païen, n'ose ni refuser ni consentir; il s'adresse à un joueur de flûte païen, le revêt de ses habits, l'envoie sous son nom remplir son rôle dans la fête idolâtrique; mais au milieu de la fête, le joueur de flûte, soudainement éclairé, s'écrie : « Je suis chrétien », et il va au martyre [3]. — En même temps que l'apostolat par l'exemple, l'apostolat par la parole continuait son œuvre. Six évêques martyrs gagnaient la Cherso-

[1] Saint Boniface, romain, martyr en Cilicie, 14 mai (19 décembre). V. Ruinart, *Acta sincera*.

[2] S. Gelasius, comédien, martyr à Héliopolis en Egypte (27 février). *Chronique pascale* sur l'an 13 de Dioclétien (297). — Ce fait n'est-il pas le même que celui de saint Génésius qui, à Rome (?), devant Dioclétien, reçut le baptême de la même façon, se déclara chrétien et mourut décapité par ordre de l'empereur (26 août. V. Théodoret, évêque de Cyr, *Sermo* V, 11, *de martyribus*). En Orient, le mime Ardalion, jouant devant Maximien (Galère) et représentant un martyre, souffre de véritables tortures ; comme les spectateurs admirent sa patience, il déclare qu'il est véritablement chrétien et est jeté au feu (14 avril).

[3] Saint Philémon, martyr à Antinoé en Egypte, 8 mars. Avec lui périrent pour la foi, Apollonius qui l'avait envoyé à sa place, Arianus son juge, Théotychus, un des gardes et trois autres.

nèse Taurique [1]. Des cités presque entières devenaient chrétiennes. Lorsque à Samosate, Hipparque et six autres sénateurs de cette ville sont condamnés comme chrétiens par Galère, la cité tout entière se presse en pleurs sur leur passage; les duumvirs, sous prétexte de leur parler des affaires de la ville, sollicitent du prince une entrevue avec eux, leur font ôter les cordes qui les baillonnent, se mettent à leurs pieds: « Nous n'avons pas à vous parler d'affaires, disent-ils, priez Dieu pour nous et bénissez-nous. » Ces duumvirs, ce Sénat, ce peuple étaient chrétiens. En face d'une telle puissance du christianisme, un pouvoir tant soit peu sensé aurait reculé [2].

Aussi Dioclétien, là où il était le maître, continuait-il comme Constance à laisser aux chrétiens la liberté. Il comprenait qu'une doctrine arrivée à ce degré d'autorité et d'énergie doit nécessairement être tolérée; que retrancher de la vie civile et de l'armée, ne fût-ce qu'un quart des citoyens, est un acte de démence partout, et, dans la situation où était son Empire, un acte de démence plus grave encore. Il gémissait sans doute de l'aveuglement de ses collègues, tandis que ses collègues, accusant sa tiédeur, appelaient de leurs vœux

[1] SS. Ephrem, Basilæus, Eugenius, Agathodore, Elpidius, Ætherius, Capito. — 7 mars (22 septembre).

[2] Saint Hipparque et sept compagnons, martyrs à Samosate, 9 décembre 297 (à l'époque du retour de la campagne de Perse). — Autres martyrs en Orient : sainte Cléopatrine, vierge en Asie, 8 mars. — SS. Maxime, Quintilien et Doda, à Dorostore en Mysie, 13 avril. — A Eges en Cilicie, Sabbatius, 27 septembre; Claude, Aster, Neo, Domnina et Théonilla, 23 août (V. Ruinart); Côme et Damien, frères jumeaux, médecins, et trois autres, 27 septembre (1er juillet, 17, 28 octobre). — A Laodicée d'Asie, Trophime et Tallus, 11 (16 mars). — A Byblos en Phénicie, Aquilina, vierge, martyre à 12 ans, 13 juin 291. — En Egypte, Sabinus ou Abibus, 13 (12) mars. — A Cyrène, Cyrilla ou Cyprilla, veuve, Lucia et Aræa, ses servantes, 5 juillet.

une persécution universelle, seule efficace à leurs yeux puisque les persécutions antérieures ne l'avaient pas été.

En cela Dioclétien suivait les conseils de la sagesse humaine; mais la sagesse humaine, même lorsqu'elle est dans le vrai, est bien faible contre les passions. Jusque-là l'ascendant de Dioclétien avait dominé dans l'Empire; l'ascendant de Dioclétien serait-il toujours le même?

CHAPITRE IV

LA GRANDE PERSÉCUTION

— 230-305 —

Nous arrivons maintenant à la lutte suprême du christianisme contre la persécution, à ce dernier combat, qui, terminant une guerre de quatre siècles, donnera enfin la victoire à la vérité. La persécution de Dioclétien est demeurée dans le souvenir des peuples comme la plus sanglante proscription que la tyrannie ait jamais infligée et que la vérité ait jamais soufferte. Cet acte ne pouvait être que le dernier de la tragédie; puisque la vérité devait triompher, il fallait qu'elle triomphât ce jour-là. Plusieurs peuples chrétiens ont compté leurs années à partir du règne de Dioclétien et ont appelé cette ère l'ère des martyrs.

C'est bien l'ère des martyrs; car ils se rencontrent plus abondants que jamais. Déjà, pressés d'en finir, nous avons souvent abrégé le récit des persécutions, afin de ne pas fatiguer le lecteur par la répétition des mêmes cruautés et des mêmes héroïsmes. Nous allons être obligés d'abréger plus encore: la moisson est si abondante qu'on ne peut la prendre ni épi par épi, ni



gerbe par gerbe. Nous ne jetterons qu'un regard sur la plaine où les bourreaux fauchent et où les anges recueillent. Nous passerons sous silence bien des noms que l'Église a inscrits dans ses annales; bien des noms des plus célèbres dans les souvenirs populaires : que ces saints nous pardonnent de ne voir en eux que les membres du Saint des saints, de Celui en qui tous nous sommes un.

A l'époque où nous en sommes arrivés, à la dix-huitième année du règne de Dioclétien (302), on devait s'attendre à une grande lutte : elle était même rendue nécessaire, nous dit Eusèbe, par le relâchement et les vices de certains chrétiens. « La liberté que Dioclétien dans les premières années avait laissée aux églises orientales avait fini par engendrer la négligence et la langueur. On se divisait entre chrétiens. On guerroyait par la parole. Les évêques s'élevaient contre les évêques, les peuples contre les peuples... On se disputait l'épiscopat comme les mondains se disputent la tyrannie. Ce n'étaient que querelles, menaces, jalousie [1]. » Il fallait que Dieu intervînt et sauvât son Église en la faisant souffrir.

Les actes de cruauté de Galère dans son passage en Orient et les persécutions au sein de l'armée furent sans doute le premier avertissement que, selon Eusèbe, Dieu voulut donner aux chrétiens. « Les églises restèrent debout, les assemblées des fidèles ne furent pas interrompues; la vengeance divine se fit sentir, cette première fois, par des coups modérés. Mais cet avertisse-

[1] *Hist. Eccl.*, VIII, 1.



ment ne fut pas écouté et ceux qui péchaient ne songèrent pas davantage à apaiser la colère divine. Alors, comme dit Jérémie, « Dieu, dans sa colère, couvrit de « ténèbres la fille de Sion, et la gloire d'Israël tomba du « haut des cieux. » L'épreuve décisive, l'épreuve sanglante, l'épreuve du fer et du feu, que Dieu ne ménage guère aux maux de son Église, dut lui être appliquée cette fois encore.

D'ailleurs, entre les Augustes et les Césars qui se partageaient l'Empire romain, le dissentiment sur ce point était trop grand pour pouvoir durer. Maximien et Galère continuaient avec plus ou moins d'insuccès, mais avec une passion persévérante, la guerre contre le christianisme. Dioclétien l'avait au moins tacitement suspendue. Constance l'avait fait cesser plus complétement encore. Pour que les princes n'en vinssent pas à guerroyer les uns contre les autres, il fallait qu'ils réglassent de concert la question du christianisme et fissent acte de concorde ou par la persécution ou par la tolérance. Pour leur malheur, ce fut dans la persécution qu'ils crurent pouvoir s'unir ; en s'unissant ainsi, ils se divisèrent et se perdirent.

D'ailleurs, cette déférence que Dioclétien avait rencontrée jusque-là parmi ses collègues et qui avait été le lien de leur union, cet ascendant supérieur de celui qui avait fait les autres Augustes ou Césars, commençait à décliner. Galère s'était vengé par une éclatante victoire de l'humiliation injuste que Dioclétien lui avait infligée; l'affront retombait sur son auteur et Dioclétien à son tour se trouvait humilié. C'était plus qu'il n'en fallait pour exalter Galère et faire tourner la tête de ce bouvier

gerbe par gerbe. Nous ne jetterons qu'un regard sur la plaine où les bourreaux fauchent et où les anges recueillent. Nous passerons sous silence bien des noms que l'Église a inscrits dans ses annales ; bien des noms des plus célèbres dans les souvenirs populaires : que ces saints nous pardonnent de ne voir en eux que les membres du Saint des saints, de Celui en qui tous nous sommes un.

A l'époque où nous en sommes arrivés, à la dix-huitième année du règne de Dioclétien (302), on devait s'attendre à une grande lutte : elle était même rendue nécessaire, nous dit Eusèbe, par le relâchement et les vices de certains chrétiens. « La liberté que Dioclétien dans les premières années avait laissée aux églises orientales avait fini par engendrer la négligence et la langueur. On se divisait entre chrétiens. On guerroyait par la parole. Les évêques s'élevaient contre les évêques, les peuples contre les peuples... On se disputait l'épiscopat comme les mondains se disputent la tyrannie. Ce n'étaient que querelles, menaces, jalousie [1]. » Il fallait que Dieu intervînt et sauvât son Église en la faisant souffrir.

Les actes de cruauté de Galère dans son passage en Orient et les persécutions au sein de l'armée furent sans doute le premier avertissement que, selon Eusèbe, Dieu voulut donner aux chrétiens. « Les églises restèrent debout, les assemblées des fidèles ne furent pas interrompues ; la vengeance divine se fit sentir, cette première fois, par des coups modérés. Mais cet avertisse-

[1] *Hist. Eccl.*, VIII, 1.



ment ne fut pas écouté et ceux qui péchaient ne songèrent pas davantage à apaiser la colère divine. Alors, comme dit Jérémie, « Dieu, dans sa colère, couvrit de « ténèbres la fille de Sion, et la gloire d'Israël tomba du « haut des cieux. » L'épreuve décisive, l'épreuve sanglante, l'épreuve du fer et du feu, que Dieu ne ménage guère aux maux de son Église, dut lui être appliquée cette fois encore.

D'ailleurs, entre les Augustes et les Césars qui se partageaient l'Empire romain, le dissentiment sur ce point était trop grand pour pouvoir durer. Maximien et Galère continuaient avec plus ou moins d'insuccès, mais avec une passion persévérante, la guerre contre le christianisme. Dioclétien l'avait au moins tacitement suspendue. Constance l'avait fait cesser plus complétement encore. Pour que les princes n'en vinssent pas à guerroyer les uns contre les autres, il fallait qu'ils réglassent de concert la question du christianisme et fissent acte de concorde ou par la persécution ou par la tolérance. Pour leur malheur, ce fut dans la persécution qu'ils crurent pouvoir s'unir; en s'unissant ainsi, ils se divisèrent et se perdirent.

D'ailleurs, cette déférence que Dioclétien avait rencontrée jusque-là parmi ses collègues et qui avait été le lien de leur union, cet ascendant supérieur de celui qui avait fait les autres Augustes ou Césars, commençait à décliner. Galère s'était vengé par une éclatante victoire de l'humiliation injuste que Dioclétien lui avait infligée; l'affront retombait sur son auteur et Dioclétien à son tour se trouvait humilié. C'était plus qu'il n'en fallait pour exalter Galère et faire tourner la tête de ce bouvier

devenu empereur. Le plus barbare, le plus sauvage, le plus grossier des quatre princes, aurait voulu être le premier parmi eux. En vain lui avait-on décrété ou s'était-il décrété à lui-même les titres de Persique, Sarmatique, Britannique, Médique, Adiabenique [1]; ces titres ne lui suffisaient pas sans celui d'Auguste. « Jusqu'à quand ne serai-je que César [2]? » s'écriait-il, lorsqu'en tête d'une lettre il lisait ce dernier titre qui jadis lui avait paru si beau. Il voulut même que sa mère, instigatrice de sa haine anti-chrétienne, eût été comme la mère de Romulus, comme la mère d'Alexandre, comme la mère d'Hercule, souillée par un adultère divin; Mars sous la forme d'un serpent était apparu à sa mère et lui-même était fils de Mars [3]. Le peuple et les soldats applaudissaient peut-être à ces folies; et Galère, vainqueur des Perses, ce sauvage aux formes gigantesques et grossières, gagnait en fait de popularité dans les cabarets et les corps de garde ce que perdait le timide, le prudent, le sagace Dioclétien.

Dioclétien était pourtant seul et loin de l'influence de Galère, un certain jour où, accomplissant un sacrifice, il faisait examiner les entrailles de la victime pour y trouver, selon la superstition païenne, des signes de l'avenir. Des chrétiens de sa cour, et il y en avait beaucoup, étaient présents, et, pour se séparer de ce rite païen dont ils étaient témoins, ils marquèrent leurs fronts du signe de la croix. Ce signe troubla le démon qui présidait au sacrifice; les entrailles de la victime ne

[1] Orelli, 1062.
[2] Quousque Cæsar? Lactance, *De mortib. persecut.*, 9
[3] Lact., *ibid.*

donnèrent pas les indices accoutumés ; les prêtres furent confondus. Une autre victime fut amenée, il en fut de même. Après plusieurs immolations : « Il y a ici des ennemis des dieux, s'écria l'aruspice, le rite ne peut s'accomplir. » Dioclétien, tolérant jusque-là par prudence, n'en avait pas moins la superstition au cœur ; il n'était pas plus philosophe qu'il n'était chrétien. Les serviteurs du palais furent sommés de prendre part aux sacrifices païens ; ceux qui refusèrent furent fustigés. L'ordre vint aux généraux de faire la même sommation aux soldats chrétiens, et, s'ils refusaient, de les licencier [1]. Il n'y eut donc pas encore cette fois de sang versé.

Mais on ne devait pas permettre à Dioclétien d'en rester là. Galère, que le Bosphore seul séparait des États de son collègue, vint passer l'hiver à Nicomédie (302). Pendant ce séjour, la lutte fut continuelle entre l'Auguste vieilli et le jeune César, entre la sagesse politique de l'un et la passion de l'autre, entre cette âme faible et cette âme violente. Dioclétien savait bien le péril ; il voyait l'abîme où une guerre générale contre le christianisme allait jeter l'Empire. Poussé vers cet abîme, il reculait, s'arrêtait, tâchait de résister à un ascendant aussi puissant que le sien dans l'Empire et plus puissant sur lui-même que sa propre raison.

Lactance et Eusèbe nous montrent les péripéties de cette lutte : « Eh bien donc ! dit Dioclétien, point de chrétiens au palais, point de chrétiens dans l'armée. » C'était déjà une grande perte et pour le palais et surtout

[1] Lact., 10.



pour l'armée; mais Galère ne s'en contente pas. « Réunissons un conseil, » dit l'Auguste qui aimait, quand il faisait le bien, à le faire seul, quand il faisait le mal, à en partager la responsabilité. Quelques chefs de l'armée, quelques grands magistrats de l'Empire sont réunis : mais ils savent d'où souffle le vent de la faveur impériale, et ils ne déplairont pas à la redoutable passion de Galère pour plaire à la raison timide de Dioclétien; ils opinent pour la persécution. « Consultons Apollon de Milet, » dit encore Auguste; Apollon consulté ne manque pas d'être contre les chrétiens [1].

Dioclétien cède donc, mais ne cède qu'à demi. Galère veut imposer à tous le sacrifice païen et brûler vifs ceux qui ne sacrifient pas. « Non, dit son beau-père, pas de supplices. Détruisons seulement les églises; brûlons les livres chrétiens. » Le 7 des kalendes de mars (23 février 303), jour des Terminales, le préfet de Nicomédie, accompagné de sa police, va à l'église chrétienne, en ferme la porte, cherche l'idole du Dieu qu'on y adore, ne la trouve pas, cherche les livres saints, les brûle, pille et détruit tout ce qu'il trouve. De la terrasse de leur palais, Dioclétien et Galère contemplent l'église qui est située sur un point élevé de la ville; Galère opine pour qu'on la brûle au lieu de la démolir, Dioclétien ne veut pas et craint pour les maisons voisines. Les prétoriens, en ordre de bataille, armés de haches et de pioches, ouvrent l'attaque contre l'édifice sacré; au bout de peu d'heures, il n'y en a plus de traces [2].

[1] Lactance, 11.
[2] Lactance, 12.



En même temps un édit est affiché et envoyé dans les provinces (février 303); il ordonne la démolition des églises, il ordonne la destruction des livres saints. C'est en effet un trait caractéristique de cette dernière persécution que la guerre faite aux livres chrétiens. Les pouvoirs de l'antiquité païenne s'en prenaient rarement à la parole écrite parce qu'elle était rare et que les peuples en ressentaient peu l'influence. Mais, entre les mains des chrétiens et sous la dictée de l'Esprit-Saint, la parole écrite s'était autrement multipliée et s'était montrée autrement puissante. Nous pouvons être bien sûrs que nul écrit de l'antiquité n'avait été autant de fois transcrit et autant de fois lu que telle ou telle des épîtres de saint Paul.

Aussi brûlait-on les livres chrétiens avant de brûler les chrétiens eux-mêmes; si l'on eût cru certains païens, le Sénat eût même condamné au feu les écrits de Cicéron, parce que Cicéron avait soupçonné l'unité divine, raillé les dieux de la fable et avait été comme un précurseur inscient du christianisme.

A plus forte raison sévissait-on contre les personnes. L'édit ordonne que tout chrétien persévérant dans le christianisme, s'il est revêtu d'une dignité, perdra sa dignité et sera sujet à la torture comme seuls les esclaves y étaient sujets autrefois; tout chrétien de condition ordinaire, s'il persiste à être chrétien, deviendra esclave. Nulle action en justice ne sera ouverte à un chrétien; toute plainte contre un chrétien sera admise sans examen. Un fidèle de Nicomédie, homme élevé en dignité, jette les yeux sur cet édit du prince, il l'arrache, le déchire : « Voilà donc quelles sont aujour-

« d'hui, s'écrie-t-il, vos victoires sur les Goths et les « Sarmates ! » Il est saisi, livré à la torture, rôti à petit feu, puis enfin jeté dans les flots. Il meurt avec un courage, une patience, une sérénité, une joie admirables [1].

Les peines portées par l'édit n'excluaient donc pas la peine de mort. Galère ne s'en contente pourtant pas. Par ses soins ou à son profit, un incendie éclate dans le palais; mais il en saura bien deviner les auteurs, c'est une vieille ressource du temps de Néron. « Qui peut être coupable, sinon les chrétiens? ce sont eux qui, d'accord avec leurs frères du palais, ont voulu faire périr dans les flammes les deux Empereurs? » Dioclétien doute, mais il est surtout effrayé. Il fait lui-même l'enquête, et une enquête sanglante. Galère est auprès de lui et le stimule. Les serviteurs de Dioclétien, les officiers du palais, les préfets eux-mêmes comparaissent devant lui, sont torturés sur le gril. Il y a entre les agents du pouvoir émulation à qui découvrira quelque chose. Mais rien ne se découvre; et l'on remarque tout bas que dans la domesticité de Galère, aucune enquête n'a été faite, aucun serviteur n'a été interrogé, aucun esclave mis à la torture [2].

Au bout de quinze jours, nouvel incendie au palais. Il est promptement éteint; mais l'auteur reste également inconnu. Cette fois Galère déclare qu'il n'y peut tenir, et avec une hâte affectée il quitte cette ville où il

[1] Lactance, 13. — Eusèbe, VIII, 2, 5.
On fait sa fête le 7 septembre, (selon quelques martyrologes, le 24 février). Son nom serait Palphetrus ou Petrus, selon d'autres, Jean.
[2] Lactance, 18.



a peur de brûler tout vif. Depuis longtemps il méditait ce coup ; et ses préparatifs de départ étaient faits depuis le milieu de l'hiver [1]. Dioclétien reste donc seul avec sa peur qui vaut bien l'éloquence de Galère ; cette fois, la persécution, au moins dans le palais, devient telle que Galère pouvait la souhaiter. La femme et la fille de l'Empereur (au moins selon le récit de Lactance) [2], dont le christianisme était jusque-là ou inconnu ou toléré, sont sommées d'apostasier et ont le malheur de le faire. Leurs serviteurs plus courageux, les pages ou chambellans de Dioclétien, ceux qu'il a le plus aimés et ceux qu'il a le plus justement admis à sa confiance, confessent leur foi au milieu d'affreux tourments. L'un d'eux, Pierre, digne de ce nom, dit Eusèbe, est successivement fustigé jusqu'à lasser le bourreau, mis à nu, ses plaies inondées de vinaigre et de sel, son corps rôti sur le gril, puis ce qui en restait est consumé sur le bûcher [3]. Ce qui a eu lieu dans le palais se répète dans la ville. Nicomédie est passée au crible, sinon comme chrétienne, au moins comme coupable de l'incendie. On emprisonne, on brûle, on noie ; on allume le feu autour d'un groupe de suspects et tous périssent dans les flammes. L'évêque Anthime périt le premier, puis ses prêtres et ses acolytes [4]. Pour reconnaître les chrétiens,

[1] Je ponctue ainsi : Tunc Cæsar, media hieme profectione parata, prorupit. Lact., *ibid.*

[2] Voyez plus haut la note 1, p. 235.

[3] Martyrs de la maison de Dioclétien : SS. Eunuchulus et d'autres, 11 mars. — Pierre et 17 autres, 12 mars. — Eutychus, 13 mars. — Pancharius, préfet du palais, 19 mars. — Apollon, Isaac, Quadratus, 21 avril. — Dorothée, Pierre et Gorgonius, 9 septembre.

[4] Martyrs de Nicomédie pendant la grande persécution : SS. Saturnin et d'autres, 6 mars. — Rusticus, Salatinus et Firmianus, 10 mars. — Macédo-

un autel où le feu brûle est au pied de chaque tribunal, et, quel que soit le procès, tout plaideur, accusateur, accusé, témoin, est, avant d'être entendu, sommé de sacrifier. Du reste les chrétiens ne se cachent pas; les fidèles de la ville impériale donnent l'exemple à tout l'Empire; des hommes, des femmes se jettent avant qu'on ne les y pousse dans les bûchers qui leur sont préparés. Aussi Dioclétien a-t-il peur que les reliques de ces martyrs ne fassent de nouveaux martyrs; après avoir permis d'ensevelir les serviteurs du palais, il les fait ensuite déterrer et jeter à la mer, pour que les chrétiens ne se mettent pas à les adorer [1].

Cependant la persécution sanglante n'est pas encore sortie de l'enceinte de Nicomédie. Mais des événements d'une autre nature viennent accroître les terreurs et par suite les cruautés de Dioclétien qu'affaiblit une vieillesse prématurée. Des actes de révolte, parfaitement étrangers à la cause chrétienne, lui sont signalés en

nius, prêtre, sa femme, sa fille et d'autres, 13 mars. — Lucius, évêque, et d'autres, 15 mars. — Maria, Aprilis, Servulus et 23 soldats, 18 mars. — Dix mille autres décapités, le meme jour (V. Eusèbe, VIII, 6). — Juliana et huit autres, 29 mars. — Victor, Zoticus et huit autres, 20 avril. — Georges, tribun des soldats, appelé par les Grecs Megalomartyr (le grand martyr), 23 avril. — Eusèbe, Néon et six autres, 24 avril. — Anthime, évêque de Nicomédie, et une foule d'autres (V. Eusèbe, VIII, 6, 13, 27 avril (3 septembre). — Eusèbe, Romain et leurs compagnons, 29 (30) mai. — Le comte Anicet, son frère et d'autres, 12 août. — Cyprien, magicien, puis clerc; Justine et Théoctiste, 26 septembre. — Eleuthère, soldat, et beaucoup d'autres, 2 octobre. — Dasius et 13 autres soldats, 21 octobre. — Papyrius, Victoria et d'autres, 24 octobre. — Vingt martyrs, 23 décembre. — Glycerius, prêtre, 21 décembre, avec Jules, Domnina, pretresse des idoles, 26 ou 28 décembre. — Zénon, soldat, 22 décembre. — Mygdonius et 22 autres, 23 décembre.

Le grand nombre des martyrs indiqués pour le mois de mars justifie bien la date de février assiguée à l'édit de Dioclétien.

Nous n'essaierons pas de donner les listes des martyrs de la grande persécution pour le reste de l'Orient, pour l'Italie et pour l'Afrique, à cause de leur trop grand nombre.

[1] Eusèbe, VIII, 6. Lactance, 15.

Arménie et en Syrie. En Syrie, un chef militaire, Eugène, qui faisait travailler quelques soldats, au pont de Séleucie, les voit se révolter, ne sait pas arrêter leur révolte, et comme il arrivait souvent, pour sauver sa vie, accepte la pourpre de leurs mains. Les soldats, ivres de vin et de colère, se portent sur Antioche où il n'y a pas de garnison, pillent, détruisent tout sur leur passage, installent dans le palais leur Empereur d'un jour. Mais, chose inouïe dans l'Empire romain, la population désarmée se soulève ; hommes et femmes se jettent sur les soldats, les tuent et les mettent en fuite. Le règne d'Eugène finit ainsi dans les vingt-quatre heures. Mais la terreur de Dioclétien ne sait pas s'apaiser si vite ; dans sa folie cruelle, il s'en prend aux magistrats d'Antioche et de Séleucie, et, exécutés sans forme de procès, ils paient de leur tête la révolte qu'ils ont combattue [1].

Mais il fallait aussi s'en prendre aux chrétiens : ils étaient certes bien innocents de cette révolte ; elle nous est racontée par un païen acharné, Libanius, qui ne dit pas un mot d'une complicité chrétienne, et compte au contraire deux de ses ancêtres parmi les victimes de la fureur de Dioclétien. Mais tout mouvement de peur dans l'âme de Dioclétien devait aider au succès de Galère. Un nouvel édit ordonne l'arrestation de tous les évêques, prêtres, lecteurs, exorcistes. Un autre suit bientôt qui ordonne leur mise en liberté s'ils apostasient, d'affreuses tortures s'ils persévèrent. C'est un second pas que Dioclétien fait dans la voie de la proscription, un second sacrifice que sa raison fait à sa faiblesse et à sa peur.

[1] Libanius, *Orat.*, 14 et 15. Eusèbe, *H. Eccl.*, VIII, 6.



Le sang qui coulait déjà à Nicomédie coulera maintenant partout, sur le chevalet sinon sous la hache [1].

En effet les prisons se remplissent, et, comme au temps de notre révolution, à force d'y entasser les gens de bien, on n'y laisse plus de place pour les malfaiteurs. Les prisons se remplissent des hommes les plus saints, de ces évêques et de ces prêtres que les païens eux-mêmes avaient appris à respecter. Quel triomphe ce serait que d'amener des apostasies parmi de tels hommes ! Hélas ! les apostasies ne manquèrent pas complétement : parmi ces pasteurs ambitieux ou relâchés dont nous parlions tout à l'heure, on en rencontra quelques-uns, je ne dirai pas seulement timides et se cachant au jour du péril, mais faiblissant devant les tourments et reniant leur foi ; Eusèbe le dit avec douleur et jette un voile sur ces opprobres des jours d'épreuves comme il a jeté un voile sur les scandaleuses rivalités des jours prospères [2]. Mais ces apostasies sont peu nombreuses et la preuve de ce petit nombre, c'est la peine que se donnent les persécuteurs afin de pouvoir proclamer, à défaut d'apostasies véritables, des apostasies prétendues. On prend de force un chrétien, on le pousse après de l'autel des dieux ; on l'y porte brisé par la torture; on l'y traîne couché par terre et à demi mort. Il n'a touché ni à l'encens ni à la victime ; mais on déclare qu'il a sacrifié. Quelquefois par lâcheté il se tait; quelquefois, il est hors d'état d'entendre et de parler. Même, quand il peut élever la voix et crier qu'il est chrétien, qu'il n'a pas sacrifié et ne sacrifiera

[1] Eusèbe, VIII. 2. *De martyrib. Palæst. proœm.*
[2] Eusèbe, *H. E.*, VIII, 2.

jamais, même alors on le force de se taire en le frappant au visage, et on le renvoie libre comme ayant sacrifié [1].

Mais contre le plus grand nombre on épuise en vain les tortures. Le juge qui interroge a en face de lui des corps humains déchirés par le fouet, étranglés par les liens qui les serrent, attachés à des poteaux, suspendus sans que les pieds touchent à terre; passant de l'un à l'autre, il laisse après lui des bourreaux pour arracher par le fer l'apostasie que ses paroles n'ont pu obtenir. Quand la séance est levée, les accusés restent étendus par terre, sanglants, inanimés; quelques-uns, auxquels on ne laisse pas de répit, sont livrés au supplice permanent des entraves; d'autres, épuisés, rendent l'âme; d'autres sont reportés en prison pour y mourir le lendemain; d'autres, malgré tout, survivent, et demeurent d'autant plus aguerris pour de nouvelles épreuves. Car, remarquez-le, Dioclétien n'a pas encore prononcé le mot de peine capitale; on torture, puis on laisse mourir; on ne tue pas encore [2].

En effet, ce dernier pas dans la voie de la persécution devait se faire attendre. Dioclétien savait ce qu'il en avait coûté à ses devanciers pour avoir versé le sang chrétien. Son premier édit avait été rendu au mois de février. Vers la fin de novembre, il était à Rome pour célébrer la fête de ses vingt ans de règne [3]. Maximien probablement s'y était donné rendez-vous avec lui et pour la première fois les deux Augustes se rencontraient dans cette capitale qui semble avoir été en aver-

[1] Eusèbe, VII, 3. *De mart. Palæst.*, I.
[2] Eusèbe, VIII, 10.
[3] Lact., 17.

sion à tous deux. Rome leur devait cependant et leur avait promis depuis bien des années les honneurs d'un triomphe qu'ils s'étaient montrés peu empressés de recevoir. Ils triomphèrent donc des Sarmates, des Germains, des Perses même que Galère avait vaincus; les images des femmes et des enfants de Narsès furent portées devant leur char [1]. Mais ces fêtes furent sans joie. Maximien n'était qu'un sauvage et un libertin brutal. Dioclétien était vieilli, affaissé, attristé par la conscience du mal qu'on lui faisait faire. Il était avare, les fêtes furent peu brillantes; le peuple murmura. Si abaissé qu'il fût, le peuple romain n'avait pas la souplesse des Grecs ni l'obséquiosité servile des Orientaux. Depuis plus de vingt ans d'ailleurs, il était déshabitué de voir et de vénérer des empereurs; il avait vécu presque en république. Aussi Dioclétien, que Nicomédie avait accoutumé à des adorations plus ferventes, trouva-t-il le peuple de Rome trop libre dans ses propos. Il le quitta brusquement. C'était au milieu de décembre (303); treize jours plus tard, le 1er janvier, il devait commencer solennellement son neuvième consulat. Il priva Rome de cette fête, et malgré la pluie, le froid, une maladie dont il ressentait les premières atteintes, il alla, voyageant le plus souvent en litière, prendre le consulat à Ravenne, afin de se retrouver treize jours plus tôt dans sa chère Nicomédie [2].

En y arrivant ou peut-être même avant d'y arriver

[1] Les prisonniers avaient été rendus : cela est certain. Aussi j'entends de leurs images ce que dit Eutrope (IX, *in fin.*) : Pompa ferculorum illustris quia Narsei conjuges et liberi ante currum ducti sunt. V. encore *Epithalam. Constant.*, 8.

[2] Lactance, 17.



(car son voyage à cause de sa santé ne put se faire qu'avec une extrême lenteur), la dernière concession lui fut arrachée. On mit en œuvre un oracle d'Apollon, oracle au moins ambigu et qui eût pu s'interpréter en un autre sens. Du fond de son antre, sans emprunter la voix de la prêtresse, le dieu avait fait entendre ces paroles : « Mes oracles sont devenus menteurs ; le trépied ne dit plus rien de vrai ; des hommes justes qui habitent sur la terre m'empêchent de dire la vérité. » — « Qui sont ces justes ? » demanda Dioclétien. — « Ce sont les chrétiens, » répondirent les prêtres [1]. Et le malheureux, égaré par la superstition et la peur, mit le sceau impérial sur un dernier édit (304) qui ordonnait à tous, quel que fût le sexe, la condition, la demeure, de sacrifier aux dieux sous peine de mort [2]. Dioclétien, sans avoir consulté Maximien et Constance, leur envoya son édit, de même qu'il leur avait sans doute envoyé les édits précédents, leur demandant d'agir comme lui [3]. C'est ainsi qu'après un an de résistance, il entra pleinement dans les voies de la persécution implacable, absolue, universelle, telle que Dèce et Valérien l'avaient pratiquée.

Maximien et Galère avaient commencé d'obéir à l'or-

[1] Constantini *epistola* apud Euseb. *De vita Constantini*, II, 50, 51.

[2] Cette succession des édits est indiquée dans les Actes des martyrs. Tot admonitiones totque edicta proposita, dit un magistrat. (*Acta S. Agapes*, 3 avril, Ruinart). — « Theotecnus vint dans notre province. Il envoyait messager sur messager pour annoncer la proscription et répandre la terreur. A peine les premiers avaient-ils secoué la poussière de leurs pieds, d'autres arrivaient, annonçant des mesures plus cruelles encore. Puis venaient d'autres encore, apportant des édits du prince qui ordonnaient de détruire toutes les églises, de traîner tous les prêtres aux autels des faux dieux. » *Acta sancti Theodoti*, 4, apud Ruinart.

[3] Lactance, 15. Eusèbe, *De martyrib. Palæst.*, 3, *De vita Constantini*, 15.

dre ou à l'invitation de Dioclétien avant même qu'elle ne leur eût été transmise. Constance seul s'y refusa, non pas complétement; les édits qui prescrivaient la démolition des églises et la destruction des lieux sacrés s'exécutèrent dans ses États comme ailleurs; mais les véritables temples de Dieu, dit Lactance, les fidèles furent respectés [1]. Le palais de Trèves vit une scène bien différente de celles qui s'étaient passées dans le palais de Nicomédie; car les serviteurs chrétiens abondaient dans l'un comme dans l'autre. A tous ces chrétiens, officiers du palais ou dignitaires de l'État, Constance proposa le choix entre leur charge et leur croyance. Quand chacun d'eux se fut déclaré, il fit ranger les persévérants d'un côté, les apostats de l'autre, il leur déclara qu'il avait voulu les éprouver ; que les derniers, infidèles à leur Dieu, ne serviraient pas mieux leur Empereur, et qu'il les chassait de son palais ; que les autres, au contraire, fidèles à tous les serments, garderaient leur foi envers leur prince comme ils la gardaient envers le Christ, qu'ils étaient pour lui des serviteurs trop précieux pour qu'il consentît à s'en séparer[2]. Il n'y eut donc pas de sang versé, au moins dans l'est et dans le nord de la Gaule, car il ne semble pas que, dans le reste du domaine de Constance, son exemple ait été suivi par tous ses délégués. On parle de quelques martyrs dans la Grande-Bretagne [3] ; et un certain Dacianus,

[1] Lactance, 15. Eusèbe, *Hist.*, I, 16.

[2] *De vita Constantini*, I, 16 : *De mortibus persecut.*, 15. Sozomène I, 6.

[3] Plusieurs martyrs à Lichfield (*Campus cadaverum*), 2 janvier. — SS. Alban, Amphimalle et autres, à Verulam, 22 (25) juin. — S. Jules, Aaron et d'autres, à Caerleon (*Castrum Legionis*), 1[er] juillet.

qui paraît avoir eu sous son gouvernement le nord de l'Espagne et la partie de la Gaule la plus voisine des Pyrénées, est cité comme un des plus acharnés persécuteurs [1].

Le combat fut donc à peu près universel, et en chaque contrée il se répéta mille fois. Il est clair que nous ne pouvons connaître qu'une petite partie des actes de violence qui s'exercèrent contre les chrétiens, et le peu que nous en connaissons est déjà trop long pour que nous ne soyons pas forcés de l'abréger extrêmement. Nous parlerons surtout d'après Eusèbe qui, habitant la Palestine, ayant séjourné en Égypte et en Syrie, raconte avec l'autorité d'un témoin, quelques-

[1] Les actes des martyrs où figure le nom du *præses* Dacianus se rencontrent — à Saragosse : sainte Engratia, SS. Optat, Successus, 16 et 17 avril, et plusieurs martyrs appelés *massa sancta*, dont parle Prudence, 3 novembre. — A Valence, saint Vincent, archidiacre de Saragosse, 22 janvier. — A Girone, SS. Eovald et Sixte, 7 mai, Félix et Romain, 1[er] août. — A Avila, SS. Vincent, Sabine, etc., 27 octobre. — A Mérida (?), sainte Léocadie, 23 décembre.

Pour les Gaules, le nom de Dacianus se rencontre à Colibre dans le Roussillon, (saint Vincent, 18 avril; mais n'est-il pas le même que celui de Saragosse? Colibre (*Cancoliberi*) est porté dans les actes comme appartenant à l'Espagne citérieure. — A Agen, sainte Foi (*Fides*), 6 octobre, et saint Caprais, premier évêque d'Agen, 20 octobre.

Indépendamment de ceux où figure le nom de Dacianus, les martyrs sont nombreux en Espagne. Ainsi, — à Malgue, royaume de Grenade, sainte Cyriaque et saint Paul (18 juin). — A Alcala de Hénarès (*Complutum*), SS. Juste et Pastor (6 août). V. St. Paulin de Nole, *Poemes*, 15 (32). — A Cordoue et ailleurs, V. en général l'espagnol Prudence, *Peristephanon*. Le concile d'Elvire, par ses prescriptions relatives aux *tombés*, indique bien que les persécutions avaient été nombreuses en Espagne.

Aux martyrs gaulois nommés ci-dessus, ajoutons : SS. Julien, à Brioude, 27 avril (Greg. Turon., *De gloria mart.*, 11 ; Sidoine Apollinaire, *Ep.* VII, 1 ; Ruinart, *Acta sincera*). — Ferréol, à Vienne, 18 septembre (Greg. Tur., *ibid.*, II, 2. Sidoine, *ibid.* Ruinart, *ibid.* Fortunat, VIII, 47). — Tibère, Modeste et Florentia, à Agde, 10 novembre. — Métrias, à Aix en Provence, 13 novembre (Greg. Turon., *De gloria confessor.*, 17). — Honorine, vierge, à Graville dans le pays de Caux, 27 février (où son tombeau existe encore. *Rapport* de M. l'abbé Cochet, 1867, et *Revue archéologique*, février 1870). Que l'Espagne fît ou non partie du domaine de Constance (V. ci-dessus, p. 294, n° 2), il est donc certain que ses intentions de tolérance n'ont pas été partout obéies.



uns des martyres qui se sont accomplis dans ces contrées [1].

Cette dernière persécution, de l'aveu de tous, fut plus terrible qu'aucune autre. Elle eut cependant moins que les précédentes, l'appui de la passion populaire. Rarement cette fois-ci le peuple intervint pour dénoncer, provoquer, gourmander la lenteur des magistrats. Quelquefois au contraire il intervint pour plaindre les victimes, pour témoigner sa pitié, pour demander grâce [2]. Le paganisme avait vu décroître et le nombre de ses croyants et sa puissance sur les âmes. Le peuple païen n'était plus celui du siècle précédent. Les chrétiens avaient vécu trop nombreux, ils avaient vécu trop ouvertement, trop librement au milieu du peuple pour qu'il n'eût pas appris à les mieux connaître. Bien des âmes, indifférentes ou tolérantes, arrivaient à concevoir le culte de Dieu et le culte des dieux, comme le dit quelque part Tertullien, vivant à côté l'un de l'autre; leur raison inclinait pour le premier, quoique leur cœur dépravé le redoutât. Ce qu'il y avait de païens sincères, c'étaient des gens du peuple, de peu de réflexion et de savoir, aux yeux desquels le tort des chrétiens, honnêtes gens du reste, était de trop savoir et de trop réfléchir (et ce tort-là, aux yeux de la grande masse qui ne veut ni savoir ni réfléchir, n'est-il pas au-

[1] Sur l'authenticité des actes des martyrs rapportés par Eusèbe, V. *Thesaurus Historiæ Ecclesiasticæ*, Rome..., fascicule 12 et 13.

[2] Ainsi, lorsque, à Tarse, saint Andronicus et ses compagnons condamnés sont introduits dans l'amphithéâtre, il y a une grande émotion et le peuple s'écrie : C'est un juge inique qui a jugé ainsi ! Beaucoup de spectateurs sortent de l'amphithéâtre en murmurant contre le juge Maxime. Celui-ci fait noter par les soldats ceux qui s'en vont, afin de les mettre en jugement plus tard. *Acta SS. Tarachi, Probi et Andronici*, ch. 10 (11 octobre), Ruinart.

jourd'hui encore le tort des chrétiens?). On ne méconnaissait donc pas ou du moins on ne méconnaissait pas toujours leurs vertus; les aruspices, conseillers de Dioclétien, interprétant l'oracle d'Apollon, reconnaissaient les chrétiens sous le nom de justes; et, lorsque le magistrat de Sirmium voit amener devant lui la courtisane Afra accusée de christianisme, cet homme qui connaît la pureté des mœurs chrétiennes, mais ne connaît pas la profondeur des miséricordes divines, cet homme s'écrie: « Tu n'es pas digne du Christ, c'est en vain que tu nommes ton Dieu celui qui ne te connaît pas comme sienne. La courtisane ne peut pas s'appeler chrétienne [1]. » Souvent pendant le cours de cette persécution, des chrétiens furent aidés, secourus, cachés par des païens [2].

Mais, si l'appui populaire manquait davantage à la persécution, par compensation elle avait une puissance administrative qu'elle n'avait pas eue en d'autres temps. La révolution politique qui s'accomplissait depuis plus d'un siècle et à laquelle Dioclétien venait de mettre le couronnement avait fait de l'administration de l'Empire une administration à la moderne. Tout dérivait de la volonté suprême; le César, moins que jamais, était un magistrat, plus que jamais un monarque, César était dieu, et les rayons de sa divinité qui se répandaient sur toute la circonférence de l'Empire, sous les noms de ducs, de comtes, de *præsides*, de *rationales*, avaient bien complétement éclipsé par leur splendeur ou brisé

[1] Actes de sainte Afre, 5 août. Apud Ruinart, et d'autres encore.
[2] Eusèbe, VIII; Lactance, *Div. Inst.* V; saint Athanase, t. I, partie I, p. 382.



par leur puissance ce qui avait pu rester jusque-là d'initiative chez les peuples, d'indépendance au sein des cités, d'autorité légale ou même morale, chez les sénats ou les magistrats des provinces. C'était un grand corps, puissant dans son unité, un immense mécanisme régi par une seule main, fait ce semble pour écraser toute résistance, effacer toute différence, asservir toute volonté. La persécution, au siècle précédent, partait moins d'en haut que d'en bas ; le peuple provoquait ; le magistrat, selon ses instincts, résistait ou cédait ; l'empereur bien souvent ne savait pas, quoique trop souvent il approuvât. Aujourd'hui l'Empereur ordonnait, les magistrats obéissaient, le peuple n'avait plus qu'à se taire. Le christianisme semblait ne pouvoir plus que rentrer sous terre et mourir écrasé sous l'effort de cette immense machine impériale qui allait aplanissant la surface intellectuelle et morale de l'Empire comme les machines qui aplanissent la surface de nos grands chemins. Il arrivait, il est vrai (mais sans doute on s'en inquiétait peu), ce qui arrive toujours en pareille circonstance : entreprenant contre des milliers et des millions d'hommes une lutte qui trouvait dans le reste du peuple, sinon des improbateurs, au moins beaucoup de neutres et d'indifférents, on avait besoin de prendre comme auxiliaire et comme appui la partie du peuple la plus méprisable. Les gouvernements même honnêtes emploient souvent de malhonnêtes gens ; à plus forte raison les gouvernements qui proscrivent. La proscription et la terreur ne se font pas avec des gens de bien ; les bandits sont en place quand les justes sont en prison. En 1793 on admirait la sécurité des grandes

routes ; elles étaient sûres, par la raison toute simple que les brigands n'étaient pas sur les routes, mais dans les comités révolutionnaires. Il fallait à Dioclétien des agents de cette espèce, attirés par l'amour de l'or plus que par l'amour des dieux, pour faire perquisition dans les maisons des chrétiens, insulter, maltraiter, piller. Il lui fallait des magistrats comme un Théotecnus nommé au gouvernement de la Galatie pour son improbité même, et qui entrait en place, jurant à l'Empereur que bientôt il ne resterait pas un seul chrétien dans toute la province [1].

Faut-il s'étonner maintenant, si, avec de tels hommes sur le tribunal proconsulaire, avec un tel entourage à leurs pieds, avec de tels agents pour servir leur fureur, avec la multitnde des chrétiens en face d'eux, l'orgueil blessé, le dépit, la rage, ont enfanté des cruautés inouïes ? Il y eut sans doute de lâches chrétiens, et le *secretarium* du juge (chambre du conseil) put enregistrer plus d'une apostasie. Il y eut des prêtres et des diacres *traditeurs* qui livrèrent les saintes Écritures pour être brûlées. Mais les apostasies elles-mêmes, si je puis ainsi dire, avaient pour contre coup les glorieuses confessions de la foi que l'indignation dictait et qui leur servaient de réponse. Si les livres saints eurent leurs traîtres, les Livres saints eurent aussi leurs martyrs qui « écrivirent avec leur sang l'anathême prononcé par l'Église contre les *traditeurs* ». En Afrique, quelques chrétiens et même un indigne évêque trahirent le dépôt des Écritures ; mais un bien plus grand

[1] *Acta sancti Theodoti Ancyrani*, 18 mai, Ruinart.



nombre refusèrent, et l'évêque Félix entre autres mourut en s'écriant: « Je les ai, mais je ne les donne pas [1]. » Une autre fois, un grand nombre de chrétiens, hommes et femmes, amenés devant le tribunal du proconsul, répondirent aux demandes multipliées et accompagnées de tortures ces simples mots: « Les Livres chrétiens, oui, je les ai, je les ai dans mon cœur.... L'assemblée chrétienne, oui, j'y suis allé, j'y suis allé librement et sans y être entraîné par personne... L'assemblée chrétienne (le *dominicum*), oui, elle s'est tenue chez moi; nous ne pouvons vivre sans le *dominicum*; la loi le veut ainsi.... Oui, j'ai reçu mes frères; ils étaient mes frères; je ne pouvais pas ne pas les recevoir.... Le *dominicum* ne peut être abandonné; la loi l'ordonne, la loi le veut.... Je suis chrétien.... Je suis chrétienne. » Et, au milieu des tourments: « Christ! je vous prie, exaucez-moi.... Mon Dieu! je vous rends grâce.... Fais-moi décapiter; Christ, je vous prie, ayez pitié de moi; Fils de Dieu, soutenez-moi. » Ce jour-là vit souffrir quarante-neuf martyrs dont un prêtre et ses quatre fils (le dernier, un enfant que le proconsul menace de lui faire couper le nez et les oreilles et qui répond: « Fais de moi ce que tu voudras, car je suis chrétien »); deux

[1] Sur cette destruction des Saintes Ecritures et l'amour que les chrétiens leur portaient, voyez encore les actes de saint Philippe, évêque d'Héraclée (22 octobre, Ruinart), où le diacre Hermès dit ces belles paroles: « Tu aurais détruit toutes nos écritures, il ne resterait plus sur la terre de traces écrites de notre tradition, que nos descendants, par respect pour la mémoire de leurs pères et par amour pour leurs propres âmes, écriraient des volumes plus nombreux encore, et enseigneraient plus fortement encore la crainte que nous devons avoir envers le Christ. » Voir encore, sur ceux qu'on a appelés les *martyrs des Livres saints*, Eusèbe, VIII, 2, et les *Notes* de Valois; Lactance, *De mortibus persecutorum*, 15 et 18; Ruinart, sur les actes des SS. Saturnin, Félix et autres. Ces martyrs sont honorés en masse le 2 janvier.

lecteurs, une femme consacrée à Dieu (*sanctimonialis*), dix-neuf autres femmes [1].

Il y a plus encore : le spectacle des aspostasies produisait non-seulement des martyrs, mais des martyrs ardents, empressés, volontaires. Cette offrande de soi-même, cette hâte de courir au supplice, que l'Église blâmait d'ordinaire comme une témérité présomptueuse, mais qu'elle révérait aussi parfois comme une inspiration de l'Esprit-Saint, me semblent avoir été plus fréquentes que jamais dans cette lutte suprême. Il y avait assez de lâches et de déserteurs pour rendre légitime et nécessaire la sublime témérité de ces enfants perdus de l'Église. — Le diacre Euplus à Catane, s'approche du rideau derrière lequel le juge vient de se retirer et dit à haute voix : « Je suis chrétien, et je désire mourir pour le nom du Christ [2]. » — Le diacre Romanus, passant à Antioche, voit une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, païens ou chrétiens apostats, qui vont sacrifier devant le temple des dieux : il s'en indigne et, à haute voix, leur reproche leur idolâtrie. Le juge le condamne au feu, et comme le bûcher tarde à s'allumer : « Où est donc le feu ? » demande-t-il en souriant. Dioclétien intervient, ordonne qu'on lui coupe la langue ; le martyr la présente avec joie. Il souffre ensuite plusieurs mois dans la prison et enfin il est étranglé [3]. — Eusèbe nous raconte que dans la Thébaïde, il a vu, après une pre-

[1] *Acta SS. Saturnini, Datii et alior.*, 11 fév., à Abilina en Afrique, sous le proconsul Anulinus. Ruinart. — *Acta S. Felicis, episcopi* à Tibiura (?) en Afrique (30 août 303). Ruinart.
[2] *Acta sancti Eupli* 12 août 304, Ruinart.
[3] Eusèbe, *De martyribus Palæst.*, 2.



mière exécution, des chrétiens s'élancer vers le tribunal, avouer leur foi, entendre leur sentence en riant, et aller à la mort, chantant jusqu'au moment des cantiques d'action de grâces[1]. — Il dit comment, dans la ville de Gaza, au milieu d'une fête que devait embellir la mort de plusieurs chrétiens condamnés aux bêtes, il a vu six jeunes gens, les mains liées derrière le dos à titre de captifs volontaires, arriver en courant jusqu'au proconsul prêt à partir pour l'amphithéâtre, se déclarer chrétiens et demander la mort[2].

Ce courage faisait reculer comme d'étonnement et d'épouvante les bêtes féroces elles-mêmes. Eusèbe a vu à Tyr plusieurs bêtes lancées successivement contre des chrétiens nus, désarmés, et qui, loin de fuir, les provoquaient par leurs gestes; il les a vues reculer devant leurs victimes et se tourner de préférence vers les païens qui les excitaient. Un de ces chrétiens, âgé à peine de vingt ans, debout, sans liens, les bras ouverts en forme de croix, attendait, en priant Dieu et sans reculer d'un seul pas, les ours et les léopards, qui, l'un après l'autre, arrivaient sur lui, furieux, haletants, prêts à le dévorer, puis tout à coup, retenus comme par une force inconnue, s'arrêtaient et se retiraient. Un taureau, saisissant sur ses cornes un infidèle, le jetait en l'air et le laissait retomber à demi mort; mais au contraire, placé en face d'un martyr, il piétinait le sol, faisait voler avec ses cornes le sable à droite et à gauche, et, malgré toutes les excitations des bourreaux qui l'aiguillonnaient avec un fer rouge, il finissait par reculer. Cette fois il fallut re-

[1] *Hist. Eccles.*, VIII, 9.
[2] Eusèbe, *De martyrib. Palæst.*, 3.



courir à la férocité humaine et accorder à ces martyrs l'honneur d'un coup d'épée [1].

Un autre jour, trois martyrs, déjà couverts de plaies et incapables de marcher, sont apportés à l'amphithéâtre. Les bêtes viennent sur eux, puis s'arrêtent devant ces hommes étendus sur le sable. Un ours lèche les pieds d'Andronicus, une lionne se couche aux pieds de Tarachus, humble, disent les actes, comme une brebis : en vain les martyrs les excitent, les provoquent ; en vain le juge irrité fait-il battre de verges les gardiens des bêtes, et tuer l'ours coupable de trop de clémence. Quand on veut exciter la lionne, celle-ci devient furieuse contre ses conducteurs, fait entendre d'affreux rugissements, et le peuple qui la voit prête à se jeter sur lui s'écrie dans sa terreur : « Rouvrez à la lionne la porte de sa cage [2]. »

En face de ce courage des chrétiens, les misérables qui faisaient le métier de proconsuls ou de préfets, désespérés de se voir vaincus, multipliaient les interrogatoires, les tortures préliminaires, les cruautés ingénieuses et raffinées qui font souffrir sans donner la mort. Tarachus, Probus et Andronicus furent chacun interrogé trois fois dans trois villes différentes, et chaque fois avec accompagnement de tortures. Donatien à qui Lactance adresse son traité *De la mort des persécuteurs* fut torturé neuf fois par trois gouverneurs qui se succédèrent [3]. Rien n'égale la hardiesse et le noble laconisme des réponses que faisaient entendre ces hommes deve-

[1] Eusèbe, *Hist. Eccles.*, VIII, 8.
[2] *Acta sancti Tarachi, Probi et Andronici*, 11 octobre. Ruinart.
[3] Lact., *De mortibus persecut.*, 16.



nus d'avance citoyens du ciel et pour qui la terre n'était plus rien. « Quel est ton nom? » — « Mon premier nom et le plus noble, c'est le nom de chrétien. On m'appelle Probus. » On le fustige : — « Aie pitié de toi-même, lui dit-on, vois ton sang couler. » — « Mon corps vous appartient; vos tourments sont un baume pour moi. » — « La terre est inondée de ton sang. » — « Plus mon corps souffre, mieux se trouve mon âme. » — A un autre : « Obéis aux Empereurs, nos princes et nos pères. » — « Vous faites bien de les appeler vos pères, ils sont comme vous de la race de Satan. » — « Mettez du sel et du vinaigre dans ses plaies. » — « Ton vinaigre m'est doux et ton sel est insipide. » — « Mettez-lui du vinaigre et de la moutarde dans les narines. » — « Tes serviteurs te trompent; leur moutarde est du miel. » — « A une autre séance, j'inventerai d'autres tourments. » — « Je suis prêt à tout ce que tu inventeras. » — « Brûlez-le avec un fer chaud. » — « Ton fer n'est que tiède; tes serviteurs se jouent de toi. Si tu as quelque autre invention, essaie-la, pour connaître que je suis vraiment le serviteur de Dieu. » — « On coupera ta langue. » — « Tu m'ôteras l'organe de la parole, mais j'ai en moi une langue immortelle qui te répondra toujours. » Et Andronicus, qui avait subi ces tortures, reparaît le lendemain sain et sauf : « Que sont devenues tes plaies? » dit le juge.— « Notre Médecin, répond-il, est un grand et miséricordieux médecin, ô insensé : il n'a besoin ni d'onguent ni de remède; sa parole guérit tous ceux qui espèrent en lui. » Et tous répètent sans cesse : « Mon corps t'appartient; fais de moi ce que tu voudras; vivant,

traite-moi comme tu voudras; mort, traite-moi comme tu voudras [1]. »

Alors, il ne restait plus qu'à tuer; et la seule consolation des persécuteurs désappointés était désormais d'avoir le plus de victimes possible et de leur infliger la mort la plus douloureuse. Ainsi, dès le début de cette dernière période de la persécution, les évêques et les prêtres déjà renfermés dans les prisons et qui avaient refusé d'apostasier avaient été sommés une dernière fois de le faire et, sur leur refus, mis à mort [2]. Ainsi, toute une ville de Phrygie, y compris les sénateurs, les magistrats, le curateur même nommé par l'Empereur, ayant refusé de sacrifier, les soldats l'avaient entourée, y avaient mis le feu; hommes, femmes, enfants, tous avaient brûlé en invoquant le nom du Christ [3].

Les supplices variaient de province à province; en Arabie, on était plus humain, on employait la hache; en Cappadoce, on rompait les jambes et on laissait l'homme mourir [4]; à Tyr, on crucifiait le condamné la tête en bas, ou on le laissait cloué à la croix jusqu'à ce qu'il mourût de faim [5]; en Mésopotamie, au dessous d'un homme suspendu la tête en bas, on allumait un feu qui l'étouffait [6]. Dans le Pont, on faisait pénétrer des roseaux aigus depuis l'extrémité des doigts jusqu'au poignet, ou bien on brûlait les reins avec du plomb fondu; à d'autres on déchirait les entrailles; il y avait lutte entre les juges

[1] *Actes de saint Tarachus, Probus, Andronicus*, cités ci-dessus.
[2] Eusèbe, *H. E.*, VIII, 10.
[3] *Ibid.*, 11.
[4] Eusèbe, *H. E.*, VIII, 12.
[5] *Ibid.*, 8.
[6] *Ibid.*, 12.

à qui inventerait une nouvelle variété de supplice[1]. Les massacres ont-ils été plus nombreux qu'ailleurs dans la Thébaïde ? Ou bien Eusèbe qui se trouvait là a-t-il été plus à même d'apprécier le nombre des victimes ? « Ce ne fut pas seulement, dit-il, pendant quelques jours ni quelques mois, mais pendant des années, que les supplices continuèrent. Tantôt dix, tantôt vingt et davantage, quelque fois trente, et jusqu'à soixante ou même cent victimes, hommes, femmes, enfants, périssaient le même jour, tantôt par un supplice, tantôt par un autre. Séjournant dans ces contrées, nous avons vu des amas de cadavres, les uns décapités, les autres morts dans les flammes. Les glaives s'émoussaient et cessaient de couper. Les bourreaux épuisés de fatigue se faisaient remplacer par d'autres[2]. »

Contre les femmes, on avait depuis longtemps imaginé un supplice pire que la mort. Non-seulement on les suspendait par un seul pied, nues, souffrant à la fois de la torture et de la honte[3]; et elles eussent pu dire alors comme le disait un peu auparavant une veuve chrétienne à son bourreau : « Ce n'est pas moi que tu outrages, c'est ta mère, ta sœur, ta femme : toutes les femmes n'en font qu'une[4]. » Mais en outre, depuis longtemps, Tertullien en fait foi[5], les magistrats païens avaient prétendu donner aux vierges chrétiennes un lieu infâme pour prison et le déshonneur pour supplice.

[1] Eusèbe, VIII, 12.
[2] *Ibid.*, 9.
[3] *Ibid.*, 9.
[4] *Acta SS. Theonillæ et Domninæ.* Ruinart, p. 268.
[5] Christiana ad leonem potius damnanda quam ad lenonem. « Vous confessez donc, dit-il, que la perte de la pudeur est pire pour nous que toutes les peines. » *Apologet. cap. ult.*

Les dignitaires de l'absolutisme déifié sous Dioclétien n'étaient pas hommes à oublier une telle tradition. Mais Dieu veillait et sut toujours obliger les bourreaux à donner à ses martyres, au lieu du déshonneur qu'elles redoutaient, la mort qu'elles ambitionnaient. Une terreur surnaturelle écarta d'Irène tous ceux qui voulaient approcher d'elle [1]. Marciana, livrée à la brutalité d'une troupe de gladiateurs, non-seulement leur échappa, mais convertit l'un d'eux [2]. Un ange descendit auprès d'Agnès, et quiconque voulut entrer dans la hideuse cellule où elle était enfermée, frappé de cette vision, tomba en prière [3]. Un chrétien courageux pénétra à travers la foule des libertins jusqu'au lieu où était Théodora, lui donna ses propres vêtements, et, ainsi déguisée, la fit sortir de son infâme prison; quelques instants après, le sauveur et la sauvée, amenés devant le juge, se disputaient à qui revenait l'honneur de mourir; le juge les mit d'accord en les couronnant tous deux [4]. D'autres, inspirées par l'Esprit-Saint, crurent pouvoir s'affranchir elles-mêmes des outrages qui leur étaient préparés. Sachant bien, dès l'instant où on les

[1] V. apud Ruinart. *Acta SS. Irenes, Chioniæ, Agapes,* 3 avril, à Thessalonique.

[2] Sainte Marcienne, de Rusucur en Mauritanie, 9 janvier (la même que sainte Marcienne, de Tolède, 9 juillet ?)

V. encore le récit intéressant des souffrances de sainte Marie, esclave du sénateur romain Tertullus. Son maître commence par la torturer, pour la forcer à abjurer, la met dans un cachot, puis est dénoncé lui-meme, comme ayant recélé une chrétienne. Elle est livrée au juge, mise sur le chevalet, et tellement tourmentée que le peuple, qui demandait sa mort, finit par avoir pitié d'elle. Elle est mise sous la garde d'un soldat, mais, craignant pour sa chasteté, elle s'échappe et va mourir dans le désert. (V. ses actes, publiés par Baluze : *Miscellanea*, t. II. — Bide, Adon, Usuard, au 1[er] novembre).

[3] Sainte Agnès, martyre à Rome, 21 janvier.

[4] Ruinart : *Acta sanctæ Theodoræ et S. Didymis*, à Alexandrie, 28 avril.

appelait vers le proconsul, qu'elles auraient à craindre plus de turpitudes encore que de tortures, elles profitaient de leur dernier moment de liberté, montaient sur les toits comme Pélagie pour se briser sur le sol [1]; ou, comme Domnina et ses filles, pendant le sommeil de leurs gardes, faisaient une dernière prière, s'enveloppaient modestement dans leurs vêtements et s'abandonnaient aux eaux d'un fleuve [2].

Quand il en était ainsi; lorsque, trompé dans son espérance, il n'avait pu ni obtenir une apostasie, ni flétrir une couronne virginale; quand il avait été réduit à couronner les vœux du chrétien en lui donnant la mort: que restait-il à faire au persécuteur, si ce n'est de s'acharner honteusement sur ce cadavre dont l'âme était au ciel? On savait avec quels soins et quelle vénération les chrétiens recueillaient les restes de leurs frères martyrs. On savait que la vue de ces précieuses dépouilles les animait au combat et était pour eux comme le gage d'une nouvelle victoire. On voulait même voir dans ce culte une adoration mystérieuse, et dans ces fragments de qui avait été un martyr, des talismans magiques; on ne savait pas, ou l'on ne voulait pas savoir, que le culte des reliques et le culte des martyrs ne sont autres que le culte de Dieu mis en commun pour ainsi dire entre les saints du ciel et ceux de la terre. C'est pour rendre

[1] Sainte Pélagie, à Antioche, 9 juin. Voyez saint Jean Chrys., t. I, *Homélie* 40. Saint Ambroise, *de Virginibus*, III, 7. *Ep.* 37.

[2] Sainte Domnina et ses filles, Bernice et Prosdocée, près d'Hiérapolis en Syrie, 4 octobre. Saint Jean Chrysostôme, tome I, *Homélie* 51. Eusèbe, *Hist. Eccl*,, VIII, 12. Ruinart, etc. — On est porté à identifier leur histoire avec celle de la mère et des sœurs de sainte Pélagie, lesquelles aussi, selon S. Ambroise, se noyèrent dans un fleuve pour échapper à la poursuite des soldats.

ces hommages impossibles qu'à Nicomédie, nous le disions, les magistrats faisaient jeter au fond des eaux les corps qui n'avaient pas été détruits par le feu. « Je te ferai brûler et je ferai jeter ta cendre au vent », disait le juge Maxime à Andronicus ; « ainsi n'espère pas que des femmelettes puissent jamais envelopper tes reliques de riches étoffes et les embaumer avec des parfums. » Comme on avait mis des soldats en faction auprès du sépulcre de Jésus-Christ, on en mettait sur le bord des eaux où les martyrs avaient été jetés. Mais les chrétiens dans leur zèle intrépide savaient fouiller parmi les cendres, plonger au fond des eaux, tromper la vigilance des gardes, acheter leur sommeil. Ils risquaient leur vie à ces recherches, c'est-à-dire que, pour honorer les martyrs, ils risquaient de devenir martyrs eux-mêmes; souvent ils conquirent pour leurs propres dépouilles les honneurs qu'ils rendaient à celles de leurs frères.

C'est ainsi que Théodote fut martyr du culte des reliques. Ce pieux cabaretier, dont l'histoire, écrite par un témoin oculaire, nous est arrivée si détaillée et si naïve, passait sa vie, soit à fournir aux fidèles pour leur nourriture, et aux prêtres pour le saint sacrifice, un pain et un vin non souillés par le contact des idoles, soit à secourir les chrétiens fugitifs ou prisonniers, soit à rechercher, ensevelir, honorer les restes des martyrs qu'il arrachait parfois à la dent des chiens. Un prêtre le rencontre un jour cheminant avec plusieurs frères : « Qui es-tu donc ? lui dit ce prêtre, ton visage m'est apparu en songe et il m'a été dit que tu m'apportais un trésor. » — « Oui, je porte un trésor, dit-il : les restes du martyr Valens que j'ai retirés des gouffres de l'Ha-

appelait vers le proconsul, qu'elles auraient à craindre plus de turpitudes encore que de tortures, elles profitaient de leur dernier moment de liberté, montaient sur les toits comme Pélagie pour se briser sur le sol [1] ; ou, comme Domnina et ses filles, pendant le sommeil de leurs gardes, faisaient une dernière prière, s'enveloppaient modestement dans leurs vêtements et s'abandonnaient aux eaux d'un fleuve [2].

Quand il en était ainsi ; lorsque, trompé dans son espérance, il n'avait pu ni obtenir une apostasie, ni flétrir une couronne virginale ; quand il avait été réduit à couronner les vœux du chrétien en lui donnant la mort : que restait-il à faire au persécuteur, si ce n'est de s'acharner honteusement sur ce cadavre dont l'âme était au ciel ? On savait avec quels soins et quelle vénération les chrétiens recueillaient les restes de leurs frères martyrs. On savait que la vue de ces précieuses dépouilles les animait au combat et était pour eux comme le gage d'une nouvelle victoire. On voulait même voir dans ce culte une adoration mystérieuse, et dans ces fragments de qui avait été un martyr, des talismans magiques; on ne savait pas, ou l'on ne voulait pas savoir, que le culte des reliques et le culte des martyrs ne sont autres que le culte de Dieu mis en commun pour ainsi dire entre les saints du ciel et ceux de la terre. C'est pour rendre

[1] Sainte Pélagie, à Antioche, 9 juin. Voyez saint Jean Chrys., t. I, *Homélie* 40. Saint Ambroise, *de Virginibus*, III, 7. *Ep.* 37.

[2] Sainte Domnina et ses filles, Bernice et Prosdocée, près d'Hiérapolis en Syrie, 4 octobre. Saint Jean Chrysostôme, tome I, *Homélie* 51. Eusèbe, *Hist. Eccl*,, VIII, 12. Ruinart, etc. — On est porté à identifier leur histoire avec celle de la mère et des sœurs de sainte Pélagie, lesquelles aussi, selon S. Ambroise, se noyèrent dans un fleuve pour échapper à la poursuite des soldats.

ces hommages impossibles qu'à Nicomédie, nous le disions, les magistrats faisaient jeter au fond des eaux les corps qui n'avaient pas été détruits par le feu. « Je te ferai brûler et je ferai jeter ta cendre au vent », disait le juge Maxime à Andronicus ; « ainsi n'espère pas que des femmelettes puissent jamais envelopper tes reliques de riches étoffes et les embaumer avec des parfums. » Comme on avait mis des soldats en faction auprès du sépulcre de Jésus-Christ, on en mettait sur le bord des eaux où les martyrs avaient été jetés. Mais les chrétiens dans leur zèle intrépide savaient fouiller parmi les cendres, plonger au fond des eaux, tromper la vigilance des gardes, acheter leur sommeil. Ils risquaient leur vie à ces recherches, c'est-à-dire que, pour honorer les martyrs, ils risquaient de devenir martyrs eux-mêmes ; souvent ils conquirent pour leurs propres dépouilles les honneurs qu'ils rendaient à celles de leurs frères.

C'est ainsi que Théodote fut martyr du culte des reliques. Ce pieux cabaretier, dont l'histoire, écrite par un témoin oculaire, nous est arrivée si détaillée et si naïve, passait sa vie, soit à fournir aux fidèles pour leur nourriture, et aux prêtres pour le saint sacrifice, un pain et un vin non souillés par le contact des idoles, soit à secourir les chrétiens fugitifs ou prisonniers, soit à rechercher, ensevelir, honorer les restes des martyrs qu'il arrachait parfois à la dent des chiens. Un prêtre le rencontre un jour cheminant avec plusieurs frères : « Qui es-tu donc ? lui dit ce prêtre, ton visage m'est apparu en songe et il m'a été dit que tu m'apportais un trésor. » — « Oui, je porte un trésor, dit-il : les restes du martyr Valens que j'ai retirés des gouffres de l'Ha-

lys. Mais, puisque tu veux des reliques pour l'église que tu désires construire, n'hésite pas, bâtis ton église, je te promets des reliques. En gage reçois mon anneau.» Quelques jours étant passés, le prêtre, venant à Ancyre avec l'anneau de Théodote, y trouvait les reliques que Théodote lui avait promises, c'est à dire le corps même de Théodote devenu martyr[1].

J'abrége ce récit, et il faut que j'en omette bien d'autres. Ce qu'il y a de plus beau, de plus touchant, de plus héroïque dans les *Actes des Martyrs*, je suis obligé de le taire, pour m'en tenir à de froides généralités. Parlant d'un seul de ces héros de la foi, il faudrait parler de bien d'autres, et l'admiration, si vite rassasiée dans notre pays et en notre siècle, se lasserait de cette longue suite de tragédies divines. Mais qu'on les lise là où elles ont toute leur valeur et tout leur prix, dans l'admirable simplicité ou dans la touchante prolixité du langage contemporain ; qu'on lise ces actes écrits par les témoins oculaires, quelquefois par des païens, quelquefois par la main froide et indifférente du greffier sténographe auquel les chrétiens ont acheté à prix d'or une copie de son procès-verbal ; que, pour ne pas embrasser toute l'histoire de cette héroïque multitude, on lise seulement le livre de D. Ruinart, livre qui ne contient pas tout et ne prétend pas tout contenir ; mais tout ce qu'il contient est admirable. Je ne me pardonnerais pas d'abréger de pareils récits.

Cette lutte effroyable de la persécution contre la foi

[1] Ruinart : *Actes de saint Théodote, sainte Técusa et six autres vierges*, à Ancyre, 18 mai.



devait durer, au moins pour la plus grande partie de l'Empire, dix années encore ; calculez, s'il est possible, le nombre des martyrs ! Pensez qu'Eusèbe qui ne connaît guère que l'Orient et ne nomme que dix-sept provinces, dans une seule d'entre elles nous montre dix, vingt, cent martyrs en une même journée [1]; pensez que Lactance nous fait voir l'Empire tout entier, excepté la Gaule, ravagé par trois bêtes féroces, Dioclétien, Maximien et Galère, et qu'empruntant le langage du poëte, il demande une voix de fer, cent langues et cent bouches pour décrire tous les supplices [2]; pensez que les documents des siècles suivants comptent quinze ou dix-sept mille martyrs en un seul mois [3] ! Pensez que nous ne connaissons par leurs noms qu'un nombre proportionnellement bien petit de martyrs, et que ce nombre s'élève à plusieurs centaines [4] !

L'empereur Constantin nous est encore un témoin de ces massacres dans lesquels, dit-il, « on n'a pas même eu pour des concitoyens le degré d'humanité qu'on a pour des ennemis » ; et il ajoute : « La terre en a pleuré,

[1] *De Martyribus Palæst.*, 13. *Hist. Eccl.*, VIII, 7, 12.

[2] Non mihi, si linguæ centum sint oraque centum
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

Virgile, *Eneid.*, ap. Lactantium. *De mortibus persecut.*, 16.

[3] *Liber Pontificalis seculi sexti*, Usuard, etc.

[4] Voyez en particulier, sur les martyrs d'Afrique, une inscription trouvée à Milève, et qui doit dater des premiers temps de la paix constantinienne. — A Sétif, une épitaphe des martyrs Justus et Décurius, gravée, par suite d'un vœu, par Colonicus et sa femme. — A Kalama (Ghelma), les restes d'une église, consacrée aux martyrs Nivalis, Matrona, Salvius, dont le *natalitius* est le 9 des Ides de novembre. — Sur ces inscriptions, d'autant plus précieuses que nous avons moins de documents sur les martyrs africains de cette époque, V. M. de Rossi, *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1875, 4. — Ces martyrs ont péri sous Florus, gouverneur de Numidie, au moment de la *thurification*, (contrainte exercée pour leur faire brûler de l'encens aux faux dieux). Optat de Milève (I, 13), confirme ces deux faits.



lys. Mais, puisque tu veux des reliques pour l'église que tu désires construire, n'hésite pas, bâtis ton église, je te promets des reliques. En gage reçois mon anneau.» Quelques jours étant passés, le prêtre, venant à Ancyre avec l'anneau de Théodote, y trouvait les reliques que Théodote lui avait promises, c'est à dire le corps même de Théodote devenu martyr[1].

J'abrége ce récit, et il faut que j'en omette bien d'autres. Ce qu'il y a de plus beau, de plus touchant, de plus héroïque dans les *Actes des Martyrs*, je suis obligé de le taire, pour m'en tenir à de froides généralités. Parlant d'un seul de ces héros de la foi, il faudrait parler de bien d'autres, et l'admiration, si vite rassasiée dans notre pays et en notre siècle, se lasserait de cette longue suite de tragédies divines. Mais qu'on les lise là où elles ont toute leur valeur et tout leur prix, dans l'admirable simplicité ou dans la touchante prolixité du langage contemporain; qu'on lise ces actes écrits par les témoins oculaires, quelquefois par des païens, quelquefois par la main froide et indifférente du greffier sténographe auquel les chrétiens ont acheté à prix d'or une copie de son procès-verbal; que, pour ne pas embrasser toute l'histoire de cette héroïque multitude, on lise seulement le livre de D. Ruinart, livre qui ne contient pas tout et ne prétend pas tout contenir; mais tout ce qu'il contient est admirable. Je ne me pardonnerais pas d'abréger de pareils récits.

Cette lutte effroyable de la persécution contre la foi

[1] Ruinart : *Actes de saint Théodote, sainte Técusa et six autres vierges*, à Ancyre, 18 mai.



devait durer, au moins pour la plus grande partie de l'Empire, dix années encore ; calculez, s'il est possible, le nombre des martyrs ! Pensez qu'Eusèbe qui ne connaît guère que l'Orient et ne nomme que dix-sept provinces, dans une seule d'entre elles nous montre dix, vingt, cent martyrs en une même journée [1]; pensez que Lactance nous fait voir l'Empire tout entier, excepté la Gaule, ravagé par trois bêtes féroces, Dioclétien, Maximien et Galère, et qu'empruntant le langage du poëte, il demande une voix de fer, cent langues et cent bouches pour décrire tous les supplices [2]; pensez que les documents des siècles suivants comptent quinze ou dix-sept mille martyrs en un seul mois [3] ! Pensez que nous ne connaissons par leurs noms qu'un nombre proportionnellement bien petit de martyrs, et que ce nombre s'élève à plusieurs centaines [4] !

L'empereur Constantin nous est encore un témoin de ces massacres dans lesquels, dit-il, « on n'a pas même eu pour des concitoyens le degré d'humanité qu'on a pour des ennemis » ; et il ajoute : « La terre en a pleuré,

[1] *De Martyribus Palæst.*, 13. *Hist. Eccl.*, VIII, 7, 12.

[2] Non mihi, si linguæ centum sint oraque centum
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim.

Virgile, *Eneid.*, ap. Lactantium. *De mortibus persecut.*, 16.

[3] *Liber Pontificalis seculi sexti*, Usuard, etc.

[4] Voyez en particulier, sur les martyrs d'Afrique, une inscription trouvée à Milève, et qui doit dater des premiers temps de la paix constantinienne. — A Sétif, une épitaphe des martyrs Justus et Décurius, gravée, par suite d'un vœu, par Colonicus et sa femme. — A Kalama (Ghelma), les restes d'une église, consacrée aux martyrs Nivalis, Matrona, Salvius, dont le *natalitius* est le 9 des Ides de novembre. — Sur ces inscriptions, d'autant plus précieuses que nous avons moins de documents sur les martyrs africains de cette époque, V. M. de Rossi, *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1875, 4. — Ces martyrs ont péri sous Florus, gouverneur de Numidie, au moment de la *thurification*, (contrainte exercée pour leur faire brûler de l'encens aux faux dieux). Optat de Milève (I, 13), confirme ces deux faits.



le ciel est apparu tout sanglant, la lumière du jour s'est obscurcie ». Il nous peint les chrétiens trouvant chez les barbares un asile pour leurs personnes et une liberté pour leur culte qu'ils ne trouvaient pas sur leur terre natale [1]: « sujet de honte, dit-il, pour les Romains » ; mais, pouvons-nous dire à notre tour, germe de salut pour les barbares. Et ailleurs il prononce ce mot qui nous donne une juste idée de la multitude des martyrs : « Si nos soldats eussent tué autant de barbares que les bourreaux ont tué de chrétiens, la sécurité de l'Empire serait pour jamais assurée [2]. »

Telles étaient en la vingt-unième année de Dioclétien (305) les souffrances de l'Église, plus cruelles qu'elle n'avaient jamais été; et elles étaient loin encore de toucher à leur terme. Mais ce qui touchait à son terme, c'était la prospérité de l'empire de Dioclétien. Cette paix intérieure, cette série de victoires contre les barbares, cet état de bien-être inouï pour elle dont la société romaine avait joui sous le quadruple empire de Dioclétien et ses collègues, tout cela était fini. C'en était fait de cette supériorité morale de Dioclétien qui avait maintenu pendant vingt ans l'union des quatre princes. Galère injustement humilié par lui et vengé par une victoire; Galère qui lui avait imposé la persécution, et qui, de degré en degré, l'avait mené, malgré toute sa prudence, d'une répression soi-disant modérée à la proscription la plus violente ; Galère désormais était le maître de Dioclétien. Et, souffrant depuis longtemps de

[1] Constantini *epistola* apud Euseb. *De vita Constantini*, II, 52, 53.
[2] *Oratio ad sanctorum cœtum*, 25, *apud Euseb.*



l'infériorité de son rang, ennuyé de passer sa vie sur une frontière à demi sauvage, dans d'obscures victoires sur les Carpes ou les Sarmates, Galère n'était pas homme à ne point user dans l'intérêt de sa propre grandeur de l'ascendant qu'il venait de conquérir. Être Auguste, peut-être même seul Auguste ; tout au moins tenir dans l'Empire la place qu'y tenait Dioclétien ; vivre sous le soleil d'Asie, loin des pays barbares et des combats contre les barbares, se reposer de la guerre par l'orgie : tel était non pas le rêve, mais la passion ardente, l'unique désir du pâtre illyrien devenu César.

Or l'état où se trouvait Dioclétien ne favorisait que trop ces ambitieuses pensées de Galère. Dioclétien, coupable plus que personne du crime de la persécution (puisqu'il l'avait acceptée, contre sa propre raison, non par passion, mais par faiblesse), Dioclétien était aussi le premier puni. Il vieillissait ; quoiqu'il n'eût pas encore soixante ans, les historiens parlent de lui comme d'un vieillard. Dans le monde païen, la vie humaine était plus courte ; et surtout pour un César la vieillesse arrivait plus tôt ; un empereur qui avait régné vingt ans semblait avoir traversé toute une éternité. Dioclétien était revenu malade de Rome à Nicomédie et, malade, il avait scellé le décret qui avait mis le comble à la persécution.

Depuis ce temps, il avait paru en public (304) pour la dédicace d'un cirque construit par lui dans sa nouvelle capitale ; puis on avait cessé de le voir. Son état de langueur s'était aggravé : des prières avaient été adressées aux dieux pour son rétablissement, et, le jour des ides de décembre, les larmes et l'agitation du palais

avaient fait croire dans Nicomédie à sa mort : « Le prince a expiré, se disait-on; on cache sa mort pour que le César Galère ait le temps de revenir et que les soldats ne se hâtent pas de faire un autre choix. »

Ce n'était pourtant qu'une crise et une crise heureuse en un certain sens. Aux kalendes de mars (1er mars 305), Nicomédie revit son empereur [1].

Elle le revit, et au premier moment elle ignora par quelle triste compensation Dioclétien avait payé son retour à la vie. Dès l'abord, on fut frappé de l'aspect de cette figure qui, altérée par la maladie, n'était plus reconnaissable ; mais plus tard on s'aperçut que cette raison sagace et pénétrante, cette intelligence fine plutôt qu'élevée, tous les dons que le ciel avait mis dans cette âme de soldat, peut-être pour lui épargner, s'il le voulait, le crime de persécution, tous ces dons dont il n'avait pas su faire usage lui étaient ravis ; les lumières par lesquelles il n'avait pas voulu se laisser conduire lui étaient retirées.

Vaincue par les obsessions de Galère, par les suggestions des prêtres païens, sa raison était demeurée abattue. « Toujours il avait vécu dans un état d'angoisse » (c'est un écrivain païen qui parle ainsi), « comme troublé par l'imminence de quelque péril ; mais maintenant il lui semblait entendre le craquement de l'Empire près de s'écrouler et des annonces fatales de guerres intestines [2]. » Ces craintes trop légitimes le ramenaient à ses

[1] Lactance, 17.
[2] Namque imminentium scrutator, ubi fato intestinas clades et quasi fragorem quemdam impendere comperit statui romano..., curam reipublicæ abjecit. Aurel. Victor, *de Cæsaribus*.



dieux et à ses devins, mais ni les uns ni les autres n'avaient le pouvoir soit de l'éclairer dans le présent, soit de le rassurer sur l'avenir. Les fréquents incendies du palais lui faisaient peur ; sa chambre avait été frappée de la foudre, et il croyait toujours voir la foudre prête à tomber sur sa tête [1].

C'est alors que Galère arriva à Nicomédie. Que se passa-t-il entre eux ? Les menaces et les obsessions de Galère allèrent-elles jusqu'à de la violence ? Jusqu'à quel point Dioclétien fut-il persuadé, obsédé, effrayé, ou contraint ? Lactance nous le représente se débattant contre Galère qui le presse d'abdiquer ; lui objectant la honte de descendre dans la vie privée, les haines qui l'y poursuivront ; proposant à Galère de faire de lui un troisième Auguste afin qu'il n'ait plus de supérieur : Galère de son côté refusant cette dignité purement nominale ; disant que, si l'on prétend le maintenir éternellement dans un rang inférieur, lui-même pourvoira à sa propre élévation : enfin le vieillard languissant, vaincu, malade, affaibli, laissant tomber sa tête, pleurant et disant : « Puisque tu le veux, qu'il en soit ainsi [2]. »

On n'en fut pas moins autorisé à dire et l'on n'en dit pas moins que l'abdication de Dioclétien avait été spontanée. Les abréviateurs païens en font même honneur à sa philosophie et à sa sagesse, bien qu'en même temps ils parlent de sa vieillesse, des terreurs qui agitaient son esprit, et avouent que des rumeurs diverses circu-

[1] Constantini. *Oratio ad sanctos*, 25.
[2] Lactance, 18.



laient à ce sujet [1]. Eusèbe dit que Dioclétien a abdiqué on ne sait pourquoi [2]. Ni les uns ni les autres n'étaient obligés de savoir les scènes de l'intérieur du palais que Lactance, habitant Nicomédie et précepteur d'un fils de Constantin, a pu mieux connaître.

L'abdication de Dioclétien n'eût pas été complète pour Galère sans celle de Maximien. Galère l'avait obtenue, dit Lactance, avant même de venir à Nicomédie ; des lettres de Maximien apportées par lui en faisaient part à Dioclétien et lui conseillaient une résolution pareille. Selon d'autres, ce fut Dioclétien au contraire qui imposa, non sans peine, à Maximien, la retraite qu'il s'imposait à lui-même.

Maximien et Dioclétien se retirant devaient être remplacés par Constance et par Galère devenus Augustes ; mais à côté de ceux-ci, il fallait de nouveaux Césars. L'idée du gouvernement quadruple avait réussi, et il importait de donner des chefs aux armées afin qu'elles ne s'en donnassent pas. Les liens de famille semblaient indiquer le jeune Maxence fils de Maximien, et Constantin fils de Constance Chlore. Constantin surtout, âgé de trente et un ans, marié et père d'un fils, commandant une légion à Nicomédie même, chéri de ses soldats, fils du meilleur et du plus aimé des quatre empereurs, promettait de valoir plus même que son père [3].

[1] Victor, *de Cæsaribus*, *Epitome*. Eutrope, IX, *in fine*.
[2] *De vita Constantini*, 18.
Ailleurs, il parle de la maladie et de l'affaiblissement d'esprit du prince. *Hist. Eccl.*, VIII, 13. V. aussi : *De martyrib. Palæstinæ*, 3.
[3] Voyez Eusèbe, *De vita Constantini*, I, 19, 29.

Mais ces qualités mêmes étaient pour Galère une raison de l'éloigner, et l'éloignement de Constantin était une raison d'écarter Maxence. Contre celui-ci, lorsque Dioclétien en parla, Galère objecta son insolence: « Il ne nous a jamais *adorés*, dit-il; s'il m'a méprisé avant d'être César, comment me traitera-t-il étant César? » Contre le fils de Constance, quand Dioclétien vanta les hautes qualités de ce prince, Galère répondit crûment: « Vis-à-vis d'un tel homme, je ne serai pas le maître: je veux des Césars qui dépendent de moi. » — « Et qui donc? » — « Sévère. » — « Comment! ce danseur, cet ivrogne qui fait du jour la nuit et de la nuit le jour! » — « Oui: il a fidèlement accompli sa charge de payeur des soldats; je l'envoie à Maximien pour qu'il lui donne la pourpre. » — « Mais quel sera l'autre? » — « Celui-ci »; et Galère montra placé à quelque distance d'eux, son neveu, jeune homme auquel il venait d'ôter son nom barbare de Daïa pour l'appeler Maximin. — « Qui est-il donc? » — « Mon parent. » — « Mais », dit Dioclétien en gémissant, « ce ne sont pas là des hommes qui puissent sauvegarder la république. » — « Je les tiens pour éprouvés. » — « Cela te regarde, puisque c'est toi qui dois gouverner. J'ai fait ce qui était en moi, pour que la république, moi régnant, ne fût pas ébranlée. Si quelque malheur arrive, la faute n'en sera pas à moi [1]. »

Tel est le récit de Lactance, et ce récit n'est ni invraisemblable ni contredit. Galère était tout-puissant; l'abdication une fois consentie de Dioclétien et de Maxi-

[1] Lactance, 18.

mien, l'éloignement de Constance au fond des Gaules, ne lui laissaient aucun obstacle à craindre. Les choses se passèrent à Nicomédie et à Milan comme il le désirait. — A Milan, Maximien se dépouilla solennellement de la pourpre et la donna à Sévère avec le titre de César, en même temps qu'il faisait passer à Constance le titre d'Auguste. — A Nicomédie, la même solennité eut lieu, et Lactance en a été témoin. A trois milles en dehors de la ville, était une colonne portant une statue de Jupiter, au pied de laquelle Galère avait autrefois reçu la pourpre en qualité de César. Les soldats se rassemblèrent en ce lieu; ils ne savaientquel nouvel empereur on allait faire, mais tous leurs regards étaient tournés vers Constantin.

Là, Dioclétien parle le premier, les larmes aux yeux: « il est vieux, dit-il, il a besoin de repos, il est temps de remettre l'Empire en de plus jeunes mains. » Et, au milieu d'un silence plein d'une anxieuse attente, il prononce les noms de Sévère et de Maximin. Ces noms inconnus amènent une stupéfaction générale. On se demande s'il ne s'agirait pas de Constantin, décoré, comme cela se faisait si souvent, d'une appellation nouvelle.... Mais Galère, se retournant, écarte Constantin placé immédiatement derrière lui et que sa haute taille faisait apercevoir de tous. Il saisit Daïa, le pousse en avant, et lui ôte son habit vulgaire pour que Dioclétien le revête de la pourpre. Peuple et soldats restent confondus, muets d'étonnement, ne faisant entendre ni acclamation ni murmure.

Un instant après, Dioclétien, en habit privé, montait dans une voiture, traversait la ville et partait pour sa

cité natale de Salone d'où il ne devait plus sortir [1]. Le plus long règne et, à tout prendre, le plus paisible que l'Empire eût vu depuis Marc-Aurèle, était fini; Dioclétien emportait avec lui toute la dose de modération et de bon sens qu'une tête d'empereur païen pouvait contenir. L'union entre les princes, leur commun labeur sous une supériorité librement acceptée, était chose qu'on ne devait plus espérer revoir désormais; cette tétrarchie que l'Empire avait pu appeler glorieuse avait fait son temps. Les deux étranges choix que Galère et Dioclétien venaient de faire témoignaient assez quelle avait été la faiblesse de l'Auguste déchu, quelle était la toute-puissance et l'aveugle despotisme du nouvel Auguste.

Dieu punissait ainsi Dioclétien, l'Empire et Galère lui-même [2].

[1] Lactance, 19.
[2] Voyez l'application que fait Bossuet à la persécution de Dioclétien et à ses différentes phases, des chapitres XI et XII de l'Apocalypse. (*Explication de l'Apocalypse*).



LIVRE X

FIN DE L'EMPIRE PAIEN.

— 305-323 —

CHAPITRE PREMIER

LA TÉTRARCHIE BRISÉE

— 305-310 —

Nous approchons maintenant du terme de notre labeur, de cette époque, immortelle dans l'histoire du monde, où pour la première fois un souverain confessa la vérité du christianisme, et où trois siècles de persécution furent payés à l'Église par une liberté solennellement proclamée. Quels que soient les événements qui ont suivi, quelques taches qu'on puisse signaler dans le caractère de Constantin, quels que soient les nuages qui ont pu assombrir sa gloire et mettre en péril la liberté de l'Église, toute âme tant soit peu élevée au dessus des vulgarités de la terre appellera un grand jour ce jour où le maître du monde (si jamais homme a pu se nommer ainsi) reconnut au dessus de lui un autre Maître et abaissa sa royauté d'une heure devant l'éternelle royauté du Christ.

De plus, pour que cette victoire de la vraie foi fût

plus complète et manifestât plus hautement l'intervention de la divine Providence, il s'est trouvé que ce triomphe dans l'ordre moral de la religion sur l'idolâtrie et de la vérité sur le mensonge a été en même temps un fait bien rare dans l'histoire, le triomphe dans l'ordre politique de l'équité sur l'injustice, de la modération sur la violence, de la clémence sur la barbarie. Cette fois, Dieu a permis que les dons qui font les rois et les conquérants, le sens politique, le génie militaire, la séduction du caractère et de la parole, se trouvassent dans le camp de l'équité; des futurs vainqueurs il a commencé par faire d'honnêtes gens afin qu'à la veille de leur victoire ils devinssent plus facilement des chrétiens.

Après l'abdication de Dioclétien, celle de Maximien et la création de deux nouveaux Césars (1er mai 305), c'était toujours la tétrarchie, deux Augustes et deux Césars; le quadruple empire subsistait, le même dans la forme, mais entre les hommes quelle différence[1] !

Jusque-là ceux qui étaient arrivés à la pourpre sous la suprématie de Dioclétien avaient été précédés par une

[1] Inscription de la seconde tétrarchie :
DD. NN. FLAVIO VALERIO CONSTANTIO ET GALERIO MAXIMIANO INVICTIS AC CLEMENTISSIMIS AVGG. ET DD. NN. FLAVIO VALERIO SEVERO ET GNEIO VALERIO MAXIMIANO DAIA NOBILISSIMIS AC FORTISSIMIS (*cœsaribus*). (Orelli, 1057).

L'ordre de préséance s'établit, d'après les monnaies, comme il suit :

1° Constance Auguste : marqué A dans les monnaies de Carthage, P(*rima*) et un soleil dans les monnaies de Rome. 2° Galère Auguste : á Carthage B, à Rome S(*ecunda*) et une couronne. 3° Sévère César : à Carthage Γ, à Rome T(*ertia*) et un soleil. 4° Daïa César : à Carthage Δ, à Rome Q(*uarta*) et un soleil.

Il y a aussi des monnaies à l'effigie de Dioclétien et de Maximien abdiqués : elles les intitulent *les heureux vieillards* et parlent de leur repos : BEATISS (*imus*) SEN (*ior*) AVG (*ustus*). — PROVIDENTIA DEORVM. — QVIES AVG ou AVGG.



certaine illustration militaire. Maintenant il n'en était plus ainsi. Il n'est pas même dit de Sévère, l'un des deux nouveaux Césars, qu'il ait jamais été soldat ; on ne sait rien de son origine si ce n'est qu'il était illyrien [1]. Quant à l'autre, Daïa ou Daza, que Galère, pour lui donner un nom moins barbare, faisait appeler Maximin et qu'il surnommait Jovius pour le rattacher à Dioclétien, Daïa était fils d'une sœur de Galère, c'était là son seul mérite. Il avait comme ses ancêtres fait paître des troupeaux en Illyrie, puis on l'avait enlevé à son étable pour le faire passer rapidement par deux ou trois grades militaires [2]. Sévère et lui étaient de grands buveurs, des débauchés insatiables et Daïa de plus était un païen effréné [3]. Au temps où Dioclétien avait choisi des Césars, il avait su les mieux choisir.

De plus, les quatre empereurs qui régnaient suivaient une politique bien différente et faisaient à leurs peuples des conditions bien opposées.

En Orient, Galère, enfin délivré de l'incommode tutelle de Dioclétien, dominait depuis le Danube jusqu'au Tigre, ayant à sa droite et à sa gauche les deux Césars ses créatures. Sa nature barbare, libre enfin, avait fait explosion. Le spectacle du despotisme persique avait

[1] Flavius Valerius Severus, César en 305, gouvernant l'Italie et l'Afrique ; Auguste en 306 ; consul en 307 ; vaincu et pris par Maxence en 307 ; tué en 308. Ses monnaies portent : *perpetuitas, concordia, utilitas publica, Herculi victori*, etc. Inscription milliaire en son nom et au nom de Daïa, en Afrique. (Renier, 4040).

[2] Galerius Valerius Maximinus Daïa (ou Daza), neveu de Galère, originaire comme lui de la *Dacia ripensis* ; César en 305, et surnommé Jovius ; gouverne la Syrie et l'Egypte, Auguste en 308, vaincu par Constantin et Licinius en 313, s'empoisonne et meurt à Tarse. Ses monnaies : *Gaudium romanorum*, etc.

[3] *De mortib. persecut.*, 19.



tourné la tête à ce vainqueur de la Perse (le despotisme a tant de séduction pour celui qui l'exerce, et quelquefois même pour ceux qui le subissent!) En Perse, Galère avait vu le sujet réduit ouvertement à l'état d'esclave, le roi ouvertement élevé à l'état de dieu. Dans l'Empire romain, à quelque hauteur de despotisme qu'on fût parvenu, on n'était pas encore parvenu jusque-là. Et ce régime, Galère, qui le proclamait hautement admirable, commençait à le mettre hardiment en pratique.

Ainsi, le droit de torture qui auparavant n'existait contre aucun homme libre, qui depuis un siècle respectait du moins les sénateurs et les magistrats des cités, dut exister désormais contre tous, tant Galère aimait l'égalité! Pour tous aussi, les supplices étaient aggravés; les privilégiés étaient mis en croix, les plébéiens brûlés à petit feu, les mendiants dont l'Empire était encombré étaient entassés sur des barques et coulés en pleine mer. Et le nombre des mendiants s'accroissait de plus en plus; car le chiffre des impôts ne faisait que s'accroître. Chaque jour on possédait moins, et chaque jour il fallait payer davantage; le tortureur était appelé en aide au percepteur; le recensement des propriétés et des personnes qui jusque-là s'était fait au moyen de libres déclarations, se faisait maintenant sur le chevalet. Pour découvrir les secrets du maître on torturait les esclaves; pour connaître les richesses du mari on donnait la question à la femme; pour faire parler le père on torturait les enfants. Ne soupçonnons pas ici Lactance d'exagération [1]; rien n'est atroce comme la rapa-

[1] *De mortib. persecut.*, 21-23.



cité fiscale qui, après avoir appauvri un pays, l'accuse toujours de dissimuler sa richesse et ne veut jamais croire aux pauvres qu'elle a faits [1].

Ajoutez à cela la haine pour les lettres et les lettrés, le droit et les jurisconsultes; ajoutez les juges militaires, ignorants et violents, qu'on envoyait dans les provinces juger seuls et sans assesseurs du patrimoine et de la vie des citoyens. Ajoutez un libertinage effréné, violent, tyrannique; il semblait que toutes les femmes appartinssent de droit au gynécée du prince, comme tous les hommes à ses bourreaux [2]. Le libertinage était le honteux écueil sur lequel venait échouer la dignité personnelle et la modération politique de tous ces Césars; Maximien s'y était brisé comme Galère; et après Galère, Daïa, et plus tard Maxence et Licinius : qui n'était pas tyran par politique, l'était par libertinage.

Tel était le régime de l'Asie-Mineure, de la Grèce, de la Thrace, des provinces danubiennes sous Galère; tel allait être probablement celui de l'Italie et de l'Afrique sous Sévère, et certainement celui de la Syrie et de l'Égypte sous Daïa. Sévère et Galère étaient liés l'un à l'autre par la dépendance de l'homme obscur et sans mérite envers celui qui a fait sa fortune. Galère et Daïa, ces deux bouviers illyriens, étaient du même sang et avaient les mêmes mœurs. Les provinces qu'ils gouvernaient voyaient donc dominer toutes les mauvaises passions, revivre toutes les traditions mauvaises que pendant vingt ans l'autorité de Dioclétien avait refrénées.

En face de cette servitude de l'Orient, la liberté rela-

[1] *Ibid.*
[2] *Ibid.*, 21.



tive de l'Occident; en face de ces pâtres devenus Césars, Constance et après lui Constantin, devaient former le contraste le plus frappant. Eux aussi avaient du sang barbare dans les veines; ils en avaient l'énergie, et Constantin en eut quelquefois la dureté. Mais une éducation meilleure, une origine plus romaine puisque leur famille avait déjà donné à Rome des Empereurs, les rapprochaient davantage des populations civilisées. Je ne dirai pas le scepticisme, mais bien plutôt le déisme religieux de Constance, sa tolérance pour les chrétiens, le faisaient aimer des chrétiens sinon de tous ses sujets. Chez tous deux, une intelligente courtoisie pour les les lettres et pour les lettrés témoignait d'un goût meilleur et d'une âme plus élevée. Leur chasteté à tous deux, remarquable et remarquée en ce siècle, faisait contraste avec la débauche insatiable et violente des autres princes; mariés de bonne heure, époux fidèles parce que leur âme était assez haute pour apprécier la dignité d'un amour pur, Constance et Constantin avaient passé sans se souiller à côté du bourbier Césarien.

Une autre différence existait encore entre cette famille et les autres familles décorées de la pourpre. Ils avaient le respect de la vieille Rome; ils l'avaient, sinon comme des fils pieux, du moins comme des politiques éclairés. Ils savaient que cet empire et cette civilisation ne pouvaient se maintenir qu'à la condition de demeurer romaine; et nous verrons plus tard Constantin se faire gloire de délivrer la ville de Rome tandis que Galère à Nicomédie rêve d'appeler l'Empire romain, Empire dacique. Sous la domination de Constance, l'Occident, vaillamment défendu sur le Rhin et sur les

monts Cheviots, ne connaissant (sauf ses exceptions) ni la persécution antichrétienne ni les abus de la tyrannie fiscale, avait la paix intérieure et extérieure, la paix civile et la paix religieuse. Les princes de la famille Flavia étaient évidemment parmi les gouvernants du monde romain les honnêtes gens, les politiques sages, l'espérance de l'Empire [1].

Or, entre ces princes si divers, le lien était désormais brisé [2]; le génie, l'ascendant, la suprématie de Dioclétien manquait; le respect n'était plus rendu à personne par personne. Sans doute, Constance, dont l'âge était à peu près celui de Dioclétien, aurait eu le droit de prétendre à être, après lui et de la même façon que lui, le chef réel de la tétrarchie. Mais Constance n'aspirait pas à jouer ce rôle, ou plutôt il le savait impossible; donner la paix et la prospérité à un tiers de l'Empire romain lui semblait une assez belle tâche. Galère d'ailleurs ne lui eût jamais permis de diriger de loin et par son ascendant personnel l'Empire romain tout entier. Si, après avoir subi pendant treize ans l'ascendant de Dioclétien, Galère avait fini par le secouer et par détrôner Dioclétien lui-même, ce n'était pas pour transporter sur Constance, fait César en même temps que lui, la déférence

[1] Le témoignage des historiens païens est ici conforme à celui des chrétiens : « Constance à qui suffisait la dignité d'Auguste refusa de se charger de l'Italie et de l'Afrique ; homme supérieur, d'une simplicité parfaite, adoré comme un dieu par les habitants de sa province, ne soutenant pas avec passion les intérets du fisc, jugeant qu'il valait mieux que la richesse fût aux mains des particuliers que dans les coffres de l'État ;.... aimé et vénéré des Gaulois qui échappaient, grâce à lui, à la prudence soupçonneuse de Dioclétien, et à la brutalité sanguinaire de Maximien. » (Eutrope, X, 1.)

[2] « A la belle harmonie de Dioclétien et de ses collègues, succéda une musique discordante et confuse. Aussi Némésis empécha-t-elle deux des concertants (Maxence, et Daïa) d'arriver meme au vestibule du lieu où étaient les héros. » Julien, *De Cœsaribus*.

qu'il avait eue pour Dioclétien, le père commun de leur pouvoir.

Aussi, loin d'accepter la suprématie d'un autre, il rêvait maintenant la suprématie pour lui-même. Il avait auprès de lui son vieux camarade Licinius, son conseiller habituel ; et il rêvait, lorsque Constance âgé et maladif aurait été enlevé par la mort, de faire Licinius Auguste et de maintenir ainsi la Tétrarchie compléte sous sa domination suprême. Puis, quand la vieillesse serait venue, après avoir célébré solennellement le vingtième anniversaire de son règne, il aurait proclamé Auguste le César Sévère à la place duquel il aurait fait César son bâtard Candidianus (c'était à l'époque dont nous parlons un enfant de neuf ans) ; cela fait, il aurait déposé la pourpre, et, laissant les soins du monde aux deux Augustes et aux deux Césars, il aurait pu, retiré dans quelque olympe terrestre, achever au sein d'une paix splendide sa vieillesse déifiée [1]. Tel était son rêve ; et déjà, pour écarter un obstacle à ses projets, il gardait auprès de lui sous un prétexte ou sous un autre, tantôt dans le palais de Nicomédie, tantôt dans les périls de la guerre, le jeune Constantin [2], le fils et bientôt l'héritier de Constance.

Voilà les deux influences qui se partageaient et qui bientôt, on devait le croire, allaient se disputer l'Empire veuf de son chef suprême.

Quelques mois néanmoins se passèrent en paix, parce que Galère attendait la mort de Constance. Comme té-

[1] *De mortibus persec.*, 20.

[2] Sur les dangers que courut Constantin dans la guerre contre les Sarmates, V. l'anonyme édité par Valois.

moignage de cet accord momentané des quatre princes régnants et des deux princes en retraite, nous avons l'inscription qui dut figurer à Rome sur les thermes de Dioclétien enfin achevés. Elle est écrite au nom de « nos seigneurs invaincus Dioclétien et Maximien anciens Augustes [1]; des Césars invaincus, Constance et Maximien (Galère) Augustes; de Sévère et de Maximien (ou plutôt Maximin, c'est-à-dire Daïa), très-nobles Césars » et ceux-ci « consacrent au nom de Dioclétien leur frère les thermes heureusement achevés qu'ils dédient à leurs chers Romains [2]. »

Mais cet accord, officiel sinon réel, allait cesser à la mort de Constance.

Il se sentait vieillir, et, inquiet sur le sort de son fils après lui, il voulait l'arracher de Nicomédie et le redemandait à Galère. Galère cherchait toujours à retenir auprès de lui le jeune tribun des soldats. Il ne voulait point rompre ouvertement avec le père; mais le fils était un gage qu'il eût aimé garder, peut-être aussi un obstacle qu'il eût aimé détruire. Les demandes cependant se renouvellent, Galère ne peut plus s'y refuser : un soir (306) il donne à Constantin, avec la permission de partir, le diplôme au cachet impérial nécessaire pour se procurer des chevaux sur la route. « Attends seulement jusqu'à demain, lui dit-il, j'aurai quelque ordre à te donner. » Il se réservait ainsi l'espace d'une nuit pour dresser des embûches au voyageur, ou pour faire dire à Licinius, commandant en Thrace et en Illyrie, de l'arrêter. Mais le lendemain, Galère, resté dans son

[1] SENIORES AVGVSTI.
[2] THERMAS FELICES ROMANIS SVIS. (Orelli, 1056.)



lit jusqu'à midi pour retarder le départ, quand il jugea à propos de s'éveiller, ne trouva plus Constantin ; la veille au soir, au sortir du souper, Constantin était parti. Galère veut envoyer à sa poursuite ; on ne trouve plus de chevaux : à chaque relai Constantin a emmené avec lui le plus de chevaux qu'il a pu ; il a fait mutiler le reste. Galère en pleure de rage ; tous ses rêves sont détruits [1].

Constantin traverse donc rapidement la Bithynie, la Thrace, l'Illyrie, le nord de l'Italie, la Gaule ; il arrive auprès de son père qu'il trouve prêt à s'embarquer à Boulogne pour une expédition dans l'île de Bretagne [2]. Il l'y accompagne et cette fois encore un succès militaire couronne les armes des Flavii ; les Pictes qui envahissaient la Bretagne romaine sont repoussés dans leurs montagnes. Mais cette dernière victoire a épuisé les forces de Constance, et bientôt, dans la ville d'York, ses sept enfants et les chefs de son armée entourent son lit de mort. En leur faisant ses derniers adieux, il désigne pour lui succéder le fils d'Hélène, qui échappé des mains de Galère est arrivé jusqu'à lui comme par miracle ; les autres, nés de Théodora, sont encore des enfants. Tous, frères, sœurs, généraux, soldats, acceptent ce vœu du mourant. Constantin ne voudrait être que César : ses soldats veulent qu'il soit Auguste ; un roi alleman, Eroc (Eric ? Crocus ?) auxiliaire de l'armée romaine, se montre de tous le plus ardent à faire un empereur romain. Constantin tout en larmes est couvert de la pourpre, amené

[1] *De mort. persec.*, 24, les deux Victor, Zosime, II, 8, et l'anonyme de Valois.
[2] Eumène, *Panegyr. ad Constantinum*, 7.

par les chefs de l'armée devant le front des légions; et le moribond, qui de son lit de douleur entend les acclamations des soldats, s'écrie : « Je meurs maintenant en repos » (25 juillet 306) [1].

Ce fut un nouveau déboire pour Galère, lorsque lui arriva, avec l'image de Constantin [2] ornée de lauriers comme c'était l'usage, la nouvelle de cet événement. Il avait compté sur la mort de Constance; et la mort de Constance lui donnait, au lieu d'un rival vieux et affaibli, un rival jeune, énergique, populaire, ambitieux [3], un fils de Constance dont le beau visage reproduisait les traits de son père [4]. Il fut sur le point de faire brûler le message et même le messager. Mais le séjour forcé de Constantin à Nicomédie lui avait donné l'occasion de s'y faire aimer des soldats; Galère prévit que ses propres légions ne toléreraient pas une telle insulte envers Constantin. Il se résigna donc, envoya, comme c'était l'usage, la pourpre au nouvel Empereur, mais à titre de César seulement, non d'Auguste. Pour maintenir la hiérarchie établie par Dioclétien, ce fut Sévère

[1] Aurel. Victor, *De Cæsarib. De mort. persec.*, 24. Eumen., *Panegyr. Constantini*, 8. Euseb., *Hist. Eccl.*, VIII, 13. *Vita Constantini*, 1, 21, 22. Socrate, I, 2. Zosime, 11, 9.

[2] C. Flavius Valerius Aurelius Claudius Constantinus, né le 27 février vers l'an 274, à Naïsse, ville de la Dardanie, fils de Constance Chlore et de sainte Hélène, — fait la guerre d'Égypte avec Dioclétien en 296. — Proclamé Auguste par les soldats (25 juillet 306), n'accepte que le titre de César. — Auguste en 308, — consul en 307, 312, 313, 315, 319, 320, 326, 329, — meurt le 22 mai 337.

Epouse : 1° Minervine..; 2° (en 307), Flavia Maximiana Fausta, fille de Maximien Hercule et d'Eutropie, née à Rome : — Augusta, en 308 ; — elle périt étouffée en 326.

[3] Cujus jam a puero ingens potensque animus imperitandi ardore agitabatur. Victor, *de Cæsarib.* — Vir ingens et omnia efficere nitens quæ animo præparaverat, simul principatum totius orbis affectans. Eutrop., X, 4.

[4] Eumène, *Panegyr. ad Constantin.*, 4.

qu'il fit Auguste. Constantin ne se plaignit point ; il ne perdait rien à avoir un titre inférieur et il gagnait à faire preuve de modération [1].

La paix de l'Empire ne fut donc pas encore troublée. Et plus tard, quand elle le fut, quand il y eut un acte d'hostilité contre Galère, Constantin n'en fut pas l'auteur. Sous les premiers empereurs, lorsque les cités provinciales gardaient encore une certaine liberté, Rome, plus directement soumise aux Césars, était de toutes les villes la moins libre. En ce siècle-ci au contraire, où la liberté des villes avait été si complétement absorbée, Rome, protégée par ses souvenirs, par la grande ombre de son sénat bien qu'il ne fut plus qu'une ombre ; et surtout, depuis Dioclétien, émancipée en quelque sorte par l'absence de tout César ; Rome était devenue la ville de l'Empire la moins subjuguée et la moins servilement obséquieuse. Nous avons déjà vu Dioclétien abréger l'unique visite qu'il lui fit parce qu'il était choqué de la liberté de ses propos ; tant on était devenu difficile en fait de servitude ! Aussi lorsque Galère, ou Sévère, qui n'était que son lieutenant, voulut étendre à l'Italie et à la ville de Rome, le système de fiscalité aveugle qui florissait en Orient, Rome se rappela de vieilles franchises en fait d'impôt, bien oubliées ou bien diminuées. En même temps qu'on voulait la faire payer comme l'Orient, on prétendait éloigner d'elle les prétoriens qui étaient devenus les soldats de la cité plus que ceux de l'Empereur. Soldats et peuple se soulevèrent, tuèrent les censiteurs et les juges ; et, comme

[1] Lactance, *ibid.*, 25.



ils avaient à peu de distance de Rome [1] un fils ou un prétendu fils de l'Empereur émérite Maximien, ils lui mirent la pourpre sur les épaules (28 octobre 306) [2]. Maxence était le nom de ce cinquième Empereur que la force populaire prétendait imposer aux quatre autres [3].

Cette nouvelle émut Galère sans trop l'effrayer. Quoiqu'il eut donné sa fille à Maxence, il le haïssait comme arrogant et le méprisait comme incapable. On nous représente Maxence comme contrefait de corps et d'esprit et n'ayant jamais su se faire aimer de personne. Il était, disait-on, fils d'un Syrien ; et la femme de Maximien, se voyant stérile, avait eu l'audace de le faire passer pour son fils afin de s'attacher par une paternité prétendue le cœur de son mari. Maximien semblait se douter de cette fraude, tant il était froid et dédaigneux pour celui qu'on appelait son fils ! Mou, paresseux, dé-

[1] In villa sex millibus ab urbe discreta, itinere Lavicano. Victor, *Epitome.* Qui haud procul urbe in villa publica morabatur. Eutrop., X, 2.

[2] Lactance, *ibid.*, 26. Aur. Victor, *de Cæsarib.* Eutrope, X, 2. Zosime, II. Maxence est mentionné 17 ans auparavant par le panégyriste Mamertinus: Alacrem sub dextera filium, etc. *Panegyr. ad Maximian.*, I, 14.

[3] M. Aurelius Valerius Maxentius, fils (ou au moins supposé tel) de Maximien Hercule et d'Eutropia, proclamé Auguste à Rome en octobre 306. — Consul, 308, 312, — vaincu et noyé au Pont Milvius, 28 octobre 312. — Ses monnaies l'appellent *conservator urbis, — victor omnium gentium.* — Inscriptions en son nom, Orelli, 1066, 1067 : RESTITVTORI LIBERTATIS ET PUBLICAE SECVRITATIS, à Palerme, *ibid.*, 1071.

Sa femme : Valeria Maximilla, fille de Galère (Victor, *Epit.* 40 : *De mor. tib. persecut.*, 18).

Leurs fils : 1° M. Valerius Romulus, consul en 308, meurt jeune et est déifié par son père. Les traces de cette apothéose sont nombreuses. Monnaie : DIVO ROMVLO AETERNAE MEMORIAE ; inscription : DIVO ROMVLO, dans le cirque dit de Romulus, sur la voie Appia (Orelli, 1069).

Une double inscription, dédiée par ce Romulus à son père et à sa mère, *pro amore caritatis ejus*, etc., à Zagarolo, maintenant à Rome, au palais Rospigliosi (Henzen, 5371 ; Muratori, p. 753).

2° Un autre fils, qui survécut à son père, mais dont on ne sait rien.

bauché, Maxence ne semblait pas à Galère un rival redoutable, et il crut que Sévère aurait promptement reconquis la ville éternelle.

Il n'en fut pas ainsi. Quand Sévère, sur l'ordre de son impérieux collègue, se mit en marche contre Rome (307), il trouva qu'il avait à faire, non au seul Maxence, mais au vieux Maximien sorti de sa retraite. Celui-ci avait abdiqué à contre-cœur et, lorsque, dans la Lucanie où il habitait, il vit la pourpre lui arriver de la part de son fils, il eut un transport de joie; le fils sentait le besoin d'être soutenu par une renommée moins jeune que la sienne, et le père n'eut garde de refuser son aide à la royauté naissante de son fils [1]. Les deux Augustes, nouveau et renouvelé, auraient même voulu s'associer Dioclétien sans lequel Maximien n'avait jamais su marcher; et un message traversant l'Adriatique alla offrir la pourpre à ce vieil ermite trop perspicace et trop prudent pour l'accepter [2]. Sévère avait donc en face de lui, non-seulement Rome, non-seulement Maxence et sa naissante fortune, mais Maximien et sa vieille renommée. Et il n'avait pour les combattre que les légions d'Italie, c'est-à-dire d'anciens soldats de Maximien ou des soldats qu'un long séjour dans Rome avait faits les amis du peuple romain. Avec un peu d'or, Maxence acheva de les gagner. Arri-

[1] Il y a des monnaies de cette seconde royauté de Maximien : MAXIMIANVS SEN (*ior*) P. F. AVG. — CONCORDIA MILIT (*um*), FELICIT (*as*) ROMANA, etc.....

[2] Zosime place cette négociation un peu plus tard, après la défaite de Galère par Maxence et pendant le voyage de Maximien hors d'Italie. Mais peut-etre la confond-il avec une autre négociation dont nous parlerons ci-après. Il attribue le refus de Dioclétie à l'inspiration divine qui lui faisait prévoir des révolutions, II, 10.

rivés sous les murs de Rome, ils se refusèrent à combattre, et Aurélien préfet du prétoire de Sévère fut le premier à le trahir. Sévère ne put que s'enfuir dans Ravenne, n'osa pas s'y défendre, et se rendit à Maximien en lui remettant la pourpre qu'il avait portée deux ans. La seule chose qu'il gagna à cette soumission fut quelques mois de captivité, et, quand on fut las de le laisser vivre, la permission de mourir à sa guise ; sur sa demande on lui ouvrit les veines (avril 308) [1].

Ce premier succès des deux nouveaux empereurs fut bientôt suivi d'un autre. C'était le tour de Galère d'aller se faire battre en Italie ; mais, tandis qu'il s'y préparait lentement, Maximien eut le temps d'aller dans les Gaules y chercher un appui pour sa cause. Il y mena sa fille Fausta et la fit épouser à Constantin (31 mars 307, [2]) (on ne sait si Minervina, la première femme de Constantin, était morte ou si elle fut répudiée). Constantin était séparé ainsi de Galère dont il savait la haine irréconciliable ; il acceptait la révolution qui s'était ac-

[1] Lactance, *ibid.*, 26 ; Aur. Victor (*de Cæsaribus*) dit seulement : Ravennæ obiit. L'autre Victor (*Epitome*) met sa mort aux *Tres tabernæ* près de Rome. Eutrope (X, 2), à Ravenne. V. encore *Panegyric. incerti ad Constantin.*, 3.

Hunc per perjurium Maximianus decepit, in villa publica Appiæ ad XXXII milliarium custodiri jubet. Postea, veniente Galerio, jugulatur, et in monumentum Gallienum ad VIII. mill. refertur. (*Anonymus apud Valesium.)* — Zosime le fait périr traitreusement aux *Tres tabernæ*, allant de Ravenne à Rome (!), II, 10.

[2] Voyez l'*Epithalame* prononcé à l'occasion de ce mariage par un rhéteur inconnu (dans la collection des panégyriques), et ce qui est dit du premier mariage de Constantin : (Te ab ipso fine pueritiæ illico matrimonii legibus tradidisti..., novum jam tum miraculum, juvenis uxorius, 4.) — Sa liaison d'enfance avec Fausta (6). — Les prières adressées à Maximien par la ville de Rome, pour qu'il daignât reprendre la pourpre, et l'héroïsme avec lequel, sur la prière de cette mère vénérée, Maximien a repris le fardeau de l'empire qu'il avait déjà porté pendant vingt ans (11).



complie dans Rome [1]. Il ne déclarait, il est vrai, la guerre à personne, il ne promettait à son beau-père aucun secours armé ; mais enfin, toute la moitié occidentale de l'Empire se trouvait désormais réunie, sinon sous les mêmes drapeaux, du moins dans les mêmes espérances.

C'est alors que Galère entre en Italie, fier, menaçant, annonçant qu'il va brûler Rome et exterminer le Sénat. Il approche même de cette cité ; Empereur romain, César ou Auguste depuis seize ans, il voit ce jour-là Rome pour la première fois; il reste confondu de sa grandeur, effrayé de ses préparatifs de défense. Il essaie de traiter; il espère que Maxence consentira à lui demander la pourpre qu'il porte déjà et la tenir non de sa propre volonté, mais de la main du plus ancien des Augustes. Maxence lui refuse cette satisfaction, assuré que Galère, comme Sévère l'année précédente, sera abandonné par ses troupes. En se prosternant devant les soldats, en les suppliant, en leur promettant d'immenses largesses, Galère obtient seulement de n'être pas livré à son ennemi. Il se retire à travers l'Italie, accordant à ses soldats, comme première récompense, la liberté de piller, de brûler, de tuer, de violer. Tels sont les adieux de ce César, après sa première et dernière visite à la terre romaine [2].

[1] C'est sans doute au désir de Maxence de s'attirer les bonnes grâces de Constantin qu'il faut attribuer la déification faite par lui de Constance Chlore. (Monnaies : DIVVS CONSTANTIVS. — IMP. MAXENTIVS DIVO CONSTANTIO ADFINI.) C'est donc à tort que Zosime voit dans le mariage de Fausta une manœuvre de Maximien, toujours tracassier et perfide (φιλοπράγμων καὶ ἄπιστος), contre son fils Maxence. *Id., ibid.*

[2] *De mortib. persec.*, 27 ; Aurel. Victor, *de Cæsaribus* ; Zosime, II. 10 ; Anonym. Vales.



Mais ses ennemis, plus heureux que lui, n'ont pour cela ni plus de sens ni plus d'honnêteté. Le vieux Maximien devrait être satisfait ; il porte la pourpre, il la porte avec son fils, ce qui ne devrait pas être pour lui un sujet de regret. Ne craignant plus rien de Galère et de l'Orient, rassuré du côté de l'occident par son alliance avec Constantin, il est désormais affermi dans la possession de l'Italie. Mais Maximien n'est pourtant pas satisfait : il est mécontent de l'Afrique qui tarde à reconnaître son Empire ; il est mécontent de son gendre qui n'a pas voulu prendre les armes contre Galère, il est mécontent de son fils qui prétend être Auguste comme lui et même plus que lui. Pour l'écarter, Maximien un jour rassemble ses soldats ; il les harangue, plaint les maux de l'Empire, en accuse Maxence, le saisit et lui arrache la pourpre. Il comptait sur sa vieille popularité parmi les soldats : mais Maxence, lui, pouvait compter sur son or ; le fils, protestant contre la violence de son père, se jette en bas du tribunal où ils siégeaient tous deux, se réfugie dans les rangs de l'armée et est accueilli par une acclamation favorable. Maximien, hué par les soldats, cherche à leur persuader que ce qu'il vient de faire était un jeu et qu'il a voulu seulement mettre à l'épreuve leur amour pour son fils. On ne l'écoute pas, il s'enfuit loin de Rome ; et le catalogue si variable des empereurs en exercice, corrigé cette fois encore par une révolution militaire, compte un Auguste de moins [1].

L'Empereur rayé ne se tient cependant pas pour battu.

[1] *De mortib. persec. Ibid.*, 28. Eutrope, X, 2.

Cet infatigable doyen de la pourpre (puisque Dioclétien ne compte plus) court à Trèves implorer son gendre contre son fils. Mais Constantin sait trop bien juger ces ambitions vaniteuses et passionnées pour intervenir en faveur de l'une ou de l'autre. Repoussé à Trèves, Maximien court vers Nicomédie, et de ce côté-là il sera plus heureux. Le hasard fait que Galère, venu à Carnuntum en Pannonie, se rencontre avec lui dans ces parages; l'ambition dépitée de Maximien se réconcilie sans peine avec l'ambition dépitée de Galère et tous deux sont résolus de relever contre Maxence le drapeau de la vieille tétrarchie. Mais quelle gloire et quelle force si à la tête de la tétrarchie restaurée on pouvait remettre son ancien chef toujours vénéré, Dioclétien ! Ils font venir Dioclétien de Salone, et leurs ambitions réunies espèrent réveiller cette vieille ambition qui sommeille. Mais le vieillard en avait assez de pareilles entreprises et de pareils colloques : « Venez à Salone, dit-il, vous verrez les beaux légumes que j'y cultive de ma main et vous jugerez si la pourpre doit me tenter encore [1]. » Rare sagesse, même quand il s'agit de la pourpre la plus ternie et la plus difficile à porter ! Que de malheurs eussent été épargnés à notre siècle si un autre César détrôné eût pris autant de goût aux choux et aux laitues de l'île d'Elbe !

En effet, ses anciens collègues demeurés ou rentrés sur la scène pendant qu'il se reposait dans les coulisses, c'est-à-dire dans son magnifique palais de Spalatro [2], ses anciens collègues jouaient un bien pauvre rôle. Son re-

[1] *De mort. persec.*, 29. Aur. Victor, *Epitome.*

[2] La ville archiépiscopale de Spalatro en Dalmatie, non loin de l'ancienne Salone, n'est autre chose que le palais de Dioclétien transformé en cité. Les

fus ayant fait manquer la restauration projetée de la tétrarchie, qu'allaient devenir ces alliés d'un jour, Galère et Maximien ? Galère avait à remplacer son *co-auguste* Sévère, et choisit, comme on pouvait s'y attendre, son ami et son ancien lieutenant Licinius qui lui avait rendu de grands services dans la guerre de Perse, Dace ou Illyrien comme tous ces Césars, grossier comme eux, débauché et païen comme eux. Mais le faire César, c'est-à-dire adopter pour son fils un homme probablement plus âgé que lui-même, eût été de la part de Galère trop ridicule ; il le fait donc tout de suite Auguste (11 novembre 307) [1], et pour donner à son investiture une solennité plus grande, il appelle à cette cérémonie le vieux Dioclétien. Dioclétien ne lui refuse pas cette complaisance, et faisant acte d'empereur pour la dernière fois, le grand prêtre de la tétrarchie consent à *sacrer*, en lui donnant la pourpre, le nouveau prince [2].

Mais Galère comptait sans son neveu, Maximien Daïa, lui aussi Illyrien, païen, débauché, barbare. Gouvernant depuis deux ans à titre de César la Syrie et l'Égypte, Daïa trouve qu'il avait droit à cet avancement plus que le nouveau venu ; il l'écrit insolemment à Galère. Celui-

ruines de ce palais ou celles des édifices voisins ont fourni une cathédrale, deux autres églises, etc. Trois portes, des portions d'aqueducs, d'autres ruines subsistent encore.

[1] C. Flavius Valerianus Licinius ou Licinianus, originaire de la *Dacia ripensis*, vers 260, — proclamé Auguste par Galère et surnommé Jovius, le 11 novembre 307. — Consul en 312, 313, 314, 318, — défait par Constantin, à Andrinople et à Chrysopolis, en 323, — pris et mis à mort à Thessalonique.

Sa femme : Constantia, fille de Constance Chlore et de Théodora, mariée en 313, meurt vers 330.

Son fils : Valérius Licinius Licinianus, fait César à l'âge de vingt mois en 317. Consul en 319, dépouillé de la pourpre en 323, tué en 326.

[2] *De mortib. persec.*, 25.

ci qui ne veut pas se brouiller avec l'Occident et l'Orient tout à la fois répond modestement en faisant valoir les droits que l'âge et les services militaires donnent à Licinius. Essayant de contenter tout le monde, il propose à Daïa de le faire *fils d'Auguste*, dénomination nouvelle qu'il invente, puisque personne ne veut plus être César. Mais le pâtre Dace n'entend rien à ces distinctions, il veut être Auguste et se fait proclamer tel par son armée (novembre 307 ou janvier 308?). Il l'écrit à Galère, et Galère, vaincu par l'arrogance de son neveu, admet qu'il y aura dans l'Empire quatre Augustes égaux en titre et en droit. Vaines querelles, mais qui suffisent à envenimer les cœurs et après lesquelles l'édifice élevé par Dioclétien reste à jamais brisé[1] !

De son côté, que fait Maximien? Repoussé de toutes parts mais non résigné, il joue un rôle plus pauvre encore que celui de Galère. Il retourne auprès de Constantin, une seconde fois se dépouille solennellement de la pourpre et ne demande, dit-il, que l'hospitalité. Elle lui est accordée, amicale, honorable, respectueuse même ; Constantin veut qu'on lui obéisse, il lui demande conseil, il le fait presque régner auprès de lui. — Cependant un armement des Francs menace la Gaule. Constantin part, n'emmenant d'après le conseil de Maximien qu'une faible partie de son armée. Maximien l'accompagne quelque peu vers le Nord, puis redescend lentement vers le Midi, le long de la Saône et du Rhône, épuisant les magasins sur sa route afin de rendre une poursuite plus difficile. Au bout de quelques jours,

[1] Lactance, 33.



lorsqu'il présume Constantin entré sur la terre barbare, il reprend la pourpre, s'empare du trésor, jette l'argent autour de lui, se met à la tête des soldats, écrit aux légions éloignées pour les gagner à sa cause. Constantin, averti de cette trahison, revient sur ses pas avec une célérité merveilleuse, descend la Saône et le Rhône, débarque à Arles lui et son armée. Maximien perd la tête, ses soldats l'abandonnent, il va s'enfermer dans Marseille; Constantin investit cette ville. Du bas des remparts il a un colloque avec son beau-père; il lui parle sans colère, Maximien répond par des injures. Mais pendant cette conférence, à l'autre bout de la ville, habitants ou soldats ouvrent les portes aux assiégeants. Maximien est fait prisonnier; amené devant le vainqueur, il quitte une troisième fois la pourpre et il a grâce de la vie [1]. Nous verrons encore une fois se réveiller son éternelle monomanie de la pourpre.

Pendant ce temps, un nouvel incident troublait la vie orageuse de ces Césars. Maxence qui avait l'Afrique dans sa part de l'Empire y envoyait ses images pour les faire adorer, comme on disait. La légion qui était là ne les recevait pas, et, jalouse d'être sous le sceptre de Daïa plutôt que sous celui de Maxence, elle s'embarquait pour Alexandrie. La flotte de Maxence l'obligeait cependant à rentrer au port, et l'Auguste de Rome était proclamé à Carthage. Mais ensuite, se fiant peu au phrygien Alexandre qui commandait dans ce pays, Maxence lui demandait un otage, et pour otage son fils; Alexandre refusait

[1] *De mort. persec.*, 29, 30; Eumen., *Panegyr. Constantin.*, 14, 20; Eutrope, X, 1.



parce qu'il craignait pour ce jeune homme les voluptés de Rome et le voisinage d'un prince débauché; Maxence répondait à ce refus par une tentative d'assassinat, et les soldats indignés, se révoltant de nouveau, mettaient hardiment la pourpre sur les épaules d'Alexandre (308) [1].

A cette heure-là donc, Maxence était réduit à la seule Italie; Daïa gouvernait la Syrie et l'Égypte; Licinius occupait la Grèce, la Thrace et les provinces danubiennes; Galère, entre ces deux Augustes qu'il avait faits, trônait à Nicomédie; le fils de Constance gardait la Gaule, la Bretagne et l'Espagne. Ce partage de l'Empire entre cinq Augustes, sans compter l'usurpateur Alexandre, sans compter Maximien déchu et Dioclétien retiré, ne s'était pas fait amicalement, on l'a vu; Galère ne reconnaissait peut-être point encore Maxence; Maxence ni personne ne reconnaissait Alexandre; Constantin était au moins froidement avec Galère; et Daïa ne pouvait guère avoir de déférence pour l'Empereur par lequel il s'était fait faire Auguste bon gré mal gré. Dioclétien, « cet homme divin, comme disait vers ce temps un panégyriste; Dioclétien, qui le premier de tous avait d'abord partagé puis abdiqué le pouvoir et qui, lui du moins, ne se repentait pas de sa retraite toute volontaire »; Dioclétien qui, « homme privé, disait-on encore, recevait les hommages de tant de princes et se plaisait à vivre sous l'ombre de ces jeunes arbres sortis de son propre tronc » [2]; Dioclétien pourtant ne devait guère recon-

[1] Zosime, II, 12. Aur. Victor, *de Cæsaribus* et *Epitome*. — Monnaie d'Alexandre, portant : IMP. ALEXANDER P F. AVG. et au revers, INVICTA ROMA FELIX KARTHAGO, ou encore, GLORIA EXERCITVS KARTH.

[2] Eumène, *ibid.*, 15.



naître son œuvre et comptait peu sans doute sur la durée de tels ombrages.

Il y eut cependant un certain temps, non de réconciliation, mais de répit; il y eut un an ou deux sans nouvelle tragédie et sans nouvel empereur. Mais ce qui ressort clairement des querelles d'ambition et d'orgueil de cette étrange famille impériale, c'est que parmi tous ces Césars, un seul grandissait, un seul pouvait être pris au sérieux, un seul pouvait être une espérance pour l'Empire : Constantin. Depuis qu'il était César, il n'avait pas une seule fois passé les Alpes, laissant à leurs dissentiments et à leurs colères Maxence et Galère, Galère et Daïa, Maximien et son fils. Étranger à ces luttes, il avait consacré sa vie et ses forces à la tâche, honorée de tous, de la défense de l'Empire sur le point où l'Empire était le plus vigoureusement attaqué. En face des Francs, à cette heure les plus redoutables ennemis de l'Empire romain, en face d'autres peuples encore, sur le Rhin et sur la Tweed, il avait courageusement combattu. L'année même de la mort de son père (306), il rejetait au delà du Rhin les Francs qui, enhardis par cette mort, avaient manqué à la foi jurée ; il livrait deux de leurs rois, Ascaric et Gaïs, au supplice de l'amphithéâtre (acte de cruauté romaine et païenne qu'exalte son panégyriste [1] païen) ; il passait même le Rhin, pénétrait sur le territoire des Francs Bructères et en faisait périr un grand nombre ou sur le champ de bataille ou sur l'arène [2]. Comme pour défier les barbares et montrer qu'il comptait plus souvent les attaquer que se

[1] Eumène, *Panegyric. Constantini*, 10, 11, 13.
[2] *Ibid.*, 12. Nazarii *Panegyr.*, 16, 18, 19.



défendre contre eux, il bâtissait à Cologne un pont sur le Rhin, garnissait de châteaux forts la rive de ce fleuve, entretenait sur ses eaux une flotte nombreuse, voyait les chefs barbares effrayés par cette menace s'humilier devant lui [1], et fondait des jeux franciques (du 14 au 20 juillet), pour célébrer chaque année sa victoire. Un peu plus tard (308), pendant que se tramait le complot de Maximien ou pendant que Constantin l'étouffait, les Francs étaient de nouveau vaincus; reparti de Marseille pour achever de les repousser, Constantin apprenait que d'eux-mêmes ils s'étaient retirés; il n'avait plus qu'à rendre grâces dans le temple d'Apollon le plus voisin [2].

Ainsi, pendant que l'Italie et l'Orient étaient déchirés par les querelles de leurs Empereurs, la Gaule, l'Espagne, la Bretagne étaient paisibles. Elles pouvaient compter, grâce à la famille Flavia, treize années au moins de sécurité au dehors, de repos au dedans. Si, des invasions franciques ou alémaniques des années précédentes, de l'invasion permanente du fisc impérial si lourde avant que Constance n'en eut atténué le fardeau, il restait encore dans l'intérieur même de la Gaule [3] des traces désolantes, la prospérité de ces contrées n'en était pas moins supérieure à celle du reste de l'Empire. La Bretagne elle-même, sortie depuis peu de temps de la barbarie, nous est peinte par un rhéteur gaulois comme une terre fortunée; le ciel et le sol lui sont également propices; ses hivers ne sont pas trop

[1] Eumène, *ibid.*, 13.
[2] A Lyon ou à Vienne, croit-on. — Eumène, *ibid.*, 21, 24.
[3] Eumène. *Oratio pro Flaviensibus*, 5, 8, cité ci-dessus, p. 313 et s.

rigoureux, ni ses étés trop brûlants ; elle recueille les dons de Cérès et ceux même de Bacchus ; elle n'a ni bêtes féroces ni serpents ; ses nombreux troupeaux lui donnent en abondance le lait et la laine [1]. Trèves, cette capitale militaire de la Gaule, voyait ses murailles relevées, ses temples restaurés, son cirque, ses basiliques, son Forum renaître plus grandioses que jamais ; si bien qu'elle se réjouissait presque d'avoir été ruinée puisque Constantin la refaisait plus belle [2]. Libre des querelles qui occupaient les autres Augustes, plus vigilant et plus intelligent qu'eux, Constantin veillait sur ses provinces et son premier soin avait été de les visiter toutes [3]. Il leur donnait la paix ; il leur épargnait les guerres du dehors, les guerres du dedans, et la guerre plus déplorable encore que la persécution faisait à la vérité. Ce dernier mot nous ramène à l'Église, et nous avons à voir ce que faisaient d'elle ces Empereurs insensés et ce sage Empereur.

[1] Eumène, *Panegyr. Constant.*, 9.
[2] *Id.*, *ibid.*, 22.
[3] Eusèbe, *De vita Const.*, I, 25.

CHAPITRE II

SUITE DES PERSÉCUTIONS

— 305-312 —

La réponse peut être courte. Là aussi, entre l'Occident et l'Orient, entre Constantin et ses collègues, l'opposition était complète.

En Orient, ni Galère ni Maximien Daïa n'avaient interrompu la persécution que le premier avait provoquée, à laquelle le second, aussi violent et d'un esprit plus grossier, ne pouvait manquer de prendre sa part. Il n'y avait plus, ni près d'eux la vieille sagesse de Dioclétien pour les contenir, ni loin d'eux la modération et la popularité de Constance pour leur faire honte et les effrayer. Constantin, jeune encore et empereur nouveau, ne pouvait avoir sur eux la même influence. Et lorsqu'ils se virent humiliés ou blessés, l'un par sa déroute en Italie, l'autre par l'accession de Licinius à l'empire, ils trouvèrent tout simple de faire retomber leur dépit sur les chrétiens : ne s'en prenait-on pas aux chrétiens de tout, même de la peste et de la famine ?

La persécution de Galère a laissé des traces dans toutes les parties de son domaine. Nous trouvons des



martyrs dans toutes les provinces de l'Asie-Mineure, en Arménie, en Grèce, en Pannonie. Nous trouvons parmi eux, comme toujours, grand nombre de soldats; Galère ne pouvait pardonner aux soldats chrétiens de son armée; c'était bien assez qu'il eût à redouter des soldats chrétiens sous les glorieux drapeaux de Constantin. Nous relèverons tout au plus deux ou trois d'entre les traits qui caractérisent ces martyres.

Ce qu'était la pureté des chrétiens, nous le voyons dans la personne du pieux jardinier Serenus. — Une femme impudique entre à une heure indue dans son jardin, pour se promener, dit-elle. Il la fait sortir en lui reprochant son effronterie. Mais elle a un mari crédule et serviteur aimé du prince; elle se plaint d'avoir été insultée; elle fait appeler Serenus devant le juge. Il raconte naïvement ce qui s'est passé, démasque la fourberie de cette misérable, la force de se taire; son mari indigné l'emmène du prétoire. « Mais, se dit le juge, quel autre qu'un chrétien a pu avoir un tel scrupule? Qui es-tu, demande-t-il à Serenus? — Je suis chrétien. — Comment as-tu donc échappé à nos recherches? N'a-tu pas sacrifié aux dieux? — Tant que Dieu a voulu, il m'a mis à part; j'étais comme la pierre rejetée par ceux qui bâtissent. Maintenant il veut bien se servir de moi, je suis prêt. » Et le chrétien est mis à mort [1].

Ce qu'était la puissance de l'exemple et la noble émulation du martyre, nous le voyons dans un chrétien de Byzance. — L'Empereur passant par Nicodémie entend

[1] Saint Serenus (Sernen), à Sirmium, 23 février. *Acta sincera et selecta.*



des hymnes chrétiennes dans une caverne; quelques fidèles s'y sont cachés. « Ne connaissez-vous pas mes ordres ? » leur dit-il. — « Nous les connaissons tes ordres insensés et nous les raillons. » On les torture; un officier de l'armée, Hadrien, étonné de leur courage, s'approche d'eux : « Je vous adjure au nom de votre Dieu, quelles sont donc ces espérances dont vous parlez ? » Et, après avoir entendu leur réponse, il s'adresse au greffier : « Inscris, lui dit-il, mon nom avec leurs noms. » Le César ne veut pas entendre, il veut qu'Hadrien efface ce nom qu'il a fait inscrire. Hadrien refuse et il est emprisonné. Quand la nouvelle de son arrestation vient à sa femme, elle déchire ses vêtements : « Pour quel crime, demande-t-elle, est-il donc en prison ? » — « Comme chrétien. » La figure de Natalie change, la joie inonde son visage, elle demande ses plus beaux vêtements pour aller à la prison voir et féliciter son mari; Natalie est chrétienne et fille de chrétiens. Cependant le jour du jugement approche, et Hadrien a promis à sa femme (à sa sœur, dit-il), de l'avertir quand le moment sera venu. Il achète des gardes la permission d'aller chez lui. On l'aperçoit dans la rue et on l'annonce à Natalie : « Ton mari a été absous et il vient », lui dit-on. — « Absous ! il a donc apostasié ! » elle s'enfuit et refuse de le voir : « Loin de moi, dit-elle, celui qui a menti à son Dieu. Je n'étais donc pas digne d'être l'épouse d'un martyr ! Je suis donc la femme d'un apostat ! » C'est à grand'peine qu'Hadrien lui fait comprendre qu'il n'est pas apostat, mais futur martyr; et, lorsque Natalie enfin persuadée se jette dans ses bras : « Bienheureuse es-tu entre les

femmes, lui dit Hadrien, toi qui as su dignement aimer ton époux sur la terre et qui n'auras pas besoin de souffrir dans ton corps pour obtenir la grâce du martyre [1]. »

Ce qu'était la hardiesse des chrétiens et la sainte liberté de leur langage, nous l'apprenons par la réponse de l'évêque pannonien Quirinus. — « Pourquoi te cachais-tu? » lui dit le juge. — « J'obéissais à mon Maître. » — « Ne sais-tu pas que les ordres des Empereurs peuvent te trouver partout? Et celui que tu appelles le vrai Dieu ne te secourra pas. » — « Notre Dieu est toujours avec nous; il était avec moi quand j'ai été saisi, il est avec moi et te répond par ma bouche. » — « Lis les édits de nos grands rois et obéis. » — Je n'écoute pas les ordres de tes empereurs qui sont sacriléges et contraires à la loi de Dieu. » Il est traduit devant un juge supérieur : « Les réponses que tu aurais faites à Siscia devant le juge Maxime sont-elles vraies? » — « A Siscia, j'ai confessé le vrai Dieu, nul homme ne me séparera de lui. Adresse tes exhortations à d'autres vieillards qui soupirent peut-être pour voir se prolonger leur vie; j'ai appris de mon Dieu qu'à la fin de cette vie, je dois arriver par la mort à une vie que la mort ne terminera pas. » Telles sont en partie les réponses notées par le greffier païen et que des mains chrétiennes nous ont conservées. Il était bien permis aux chrétiens d'abjurer le respect envers le pouvoir des Césars, ce pouvoir à cette heure si divisé qu'on ne pouvait plus même appeler l'élu des soldats et qui,

[1] SS. Adrien, Natalie et 22 autres, à Nicomédie, 8 septembre et 26 août.



malgré tous les avertissements du passé, déclarait plus ouvertement que jamais la guerre au Dieu qui fait les rois [1].

Mais le plus atroce des persécuteurs paraît avoir été le pâtre Daïa [2]. Lui n'est ni un Romain, ni un homme civilisé, ni même un soldat ; c'est un loup des forêts pannoniennes, que la politique n'arrêtera pas plus que l'humanité ni la justice. Il a autour de lui une garde de soldats barbares, des Carpes qui jadis, expulsés de leur territoire par les Goths, ont trouvé un refuge sur les terres romaines. Il les paie, il paie les agents de sa tyrannie avec une honteuse monnaie ; leur jetant des femmes qu'il leur permet de ravir si elles sont pauvres et mal protégées, qu'il contraint, sous peine de mort, au mariage, si elles appartiennent à des familles riches et puissantes. Il marie ainsi des filles de famille à ses esclaves. Il donne, on le pense bien, à ses propres passions autant de liberté qu'à celles de ses serviteurs ; des eunuques, de sales trafiquants de luxure, vont par tout son empire, pour recruter aux dépens des plus nobles maisons le sérail de leur maître. Qui refuse, est noyée ; sous le règne de ce débauché la pudeur est crime de lèse-majesté. Une seule femme, une chrétienne d'Alexandrie, a rejeté ces honteuses sollicitations et n'a pas payé ce refus de sa vie ; son courage a étonné Daïa et sa richesse l'a tenté. Il lui a ôté tous ses biens et l'a envoyée indigente et heureuse en exil [3].

On comprend que sous lui la foi des chrétiens fut

[1] Saint Quirin, évêque de Siscia (Sissek), martyr à Sabaria (Stein-am-Anger), 4 juin. *Acta sincera*.

[2] V. les édits de Maximien Daïa, accordant à certaines villes le droit de persécuter les chrétiens. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IX, 7, 9.



[3] *De mortib. persecut.*, 38. Eusèbe, VIII, 14.



moins respectée encore que la chasteté des femmes. Eusèbe nous peint la série des persécutions dans une seule et étroite province du domaine de Daïa, la Palestine ; mais son récit indique bien les phases par laquelle la persécution a passé, et, d'après ce qu'elle a été dans une seule province, on peut juger de ce qu'elle a dû être dans toute l'Asie romaine.

Maximien Daïa vient à Césarée; des spectacles magnifiques s'y préparent pour célébrer sa fête ; le peuple se réjouit des splendeurs qui vont s'étaler dans l'amphithéâtre. Après les lutteurs, après les bêtes de l'Éthiopie ou de l'Inde, au moment le plus solennel des jeux, deux condamnés paraissent dans l'arène : l'un est un esclave qui a tué son maître ; l'autre le chrétien Agapius, depuis longtemps emprisonné, torturé, exposé aux bêtes. L'esclave assassin pleure et demande sa grâce, Maximien Daïa la lui accorde, et le peuple célèbre par des acclamations la divine clémence de son Empereur ; le chrétien au contraire à qui le prince promet grâce et liberté refuse de déserter sa foi. Un ours le déchire et, vivant encore, il est reporté en prison pour être le lendemain jeté à la mer. C'est ainsi qu'au jour de la passion Barrabas a été absous et le Juste mis à mort [1].

D'autres supplices suivent celui-là ; on s'aperçoit cependant que l'on n'y gagne rien, que le spectacle des martyres touche les païens de compassion, anime et encourage les chrétiens. On proclame alors qu'on a résolu désormais d'être clément (308). Les empereurs sont si bons ! Il leur en coûte tant d'ensanglanter les villes,

[1] Eusèbe, *De martyr. Palæst.*, 6.



serait-ce du sang le plus impur! La peine de mort va disparaître (les czars de Russie ont bien aboli la peine de mort, et Robespierre lui-même, disait-il, ne souhaitait rien tant que de l'abolir!) il n'y aura plus d'échafauds pour les chrétiens, quelque pervers que soient les chrétiens; ils seront purement et simplement mutilés; on leur crèvera ou on leur brûlera l'œil droit, on leur coupera le jarret gauche, et, à peu près incapables de travailler, on les enverra au travail des mines. Des centaines de chrétiens, hommes, femmes, enfants même, ainsi mutilés, quelques-uns plus cruellement encore, sont envoyés aux mines d'airain de Phenné. Il en est parmi eux que, par une sotte dérision, on a prétendu conserver comme lutteurs gagés pour les jeux de l'amphithéâtre et qui dans leur fierté chrétienne n'ont voulu ni recevoir les gages ni subir l'apprentissage de ce vil métier [1].

Tel fut l'acte de la philanthropie impériale [2]; mais

[1] Eusèbe, *H. E.*, VIII, 12. *De martyr. Pal.*, 7, 8. *De vita Constant.*, I, 5, 8.

[2] J'ai déjà, dans les *Antonins*, (t. III, VIII, 9), parlé de ces fluctuations des magistrats persécuteurs, et de ce combat qu'ils livraient aux chrétiens avec l'aide de la torture, pour amener l'apostasie et éviter la sentence de mort qui était un triomphe pour l'Église. Mais c'est le cas, en parlant de la dernière persécution, de citer Lactance, qui écrit en face d'elle et développe énergiquement la même pensée : « En imaginant des tortures, ce qu'ils cherchent, c'est une victoire. Ils savent que c'est là une lutte et une bataille. J'ai vu en Bithynie un gouverneur, merveilleusement joyeux, comme s'il eût dompté toute une nation barbare, parce qu'un chrétien, après avoir courageusement résisté pendant deux ans, avait enfin cédé. Ils luttent de toute leur puissance pour obtenir une telle victoire et font souffrir au corps les tourments les plus raffinés, évitant seulement de donner la mort à leurs victimes, comme si la mort seule faisait le bonheur des martyrs, et si les tortures elles-mêmes, d'autant qu'elles sont plus douloureuses, n'étaient pas une plus grande source de gloire. Dans leur sotte obstination, ils ordonnent de prendre soin de la victime, afin que ses membres se trouvent prêts pour de prochaines tortures, et qu'un sang nouveau se refasse pour couler sous la main du bourreau. Y eut-il jamais tant de compassion, d'humanité, de bienfaisance? Ils ne soigneraient pas ainsi ceux qu'ils aiment. » Lactance, *Div. inst.*, V, 11.

cette philanthropie ne pouvait être qu'éphémère et partielle ; l'affinité était trop grande entre Daïa et les bourreaux. D'ailleurs ces chrétiens obstinés lui permettaient-ils la clémence ? Que faire par exemple de cette Théodosia, jeune fille de dix-huit ans, qui, voyant passer des confesseurs enchaînés, s'approche d'eux et les salue, sinon la torturer et la jeter à la mer [1] ? — Une femme, saisie pour être envoyée aux mines, et menacée d'un supplice plus cruel encore, s'emporte contre le tyran qui donne à ses sujets des juges aussi barbares, et, pendant qu'elle est livrée à la torture, une autre chrétienne lance au juge cette apostrophe : « Jusqu'à quand tortureras-tu ainsi ma sœur ? » On l'amène à l'autel pour sacrifier, elle renverse l'autel d'un coup de pied. Que faire de ces deux sœurs en Jésus-Christ si ce n'est de déchirer leur chair et de les livrer aux flammes ? — Que faire de trois chrétiens qui, tout à coup, au milieu d'un sacrifice solennel que le gouverneur accomplit, arrivent auprès de lui en criant : « Cesse tes sacrifices à des dieux mensongers, il n'y a qu'un Dieu maître et créateur du monde », que faire d'eux sinon les mettre à mort [2] ? — Les choses avaient été poussées si loin, le fanatisme des idoles était si évidemment une hypocrisie, l'expérience de la persécution avait été si longue, elle se continuait par une si grande barbarie, qu'une noble insolence, payée de leur sang, était bien permise aux chrétiens.

[1] Sainte Théodosie, vierge, à Césarée de Palestine, 2 avril 308. (Eusèbe, *De mart. Pal.*, 7, et les *Ménées* grecques). — Son culte à Venise : écrit de François Nero, protonotaire apostolique, où il rapporte plusieurs guérisons opérées par cette sainte, et une entre autres sur lui-même. (V. les Bollandistes au 2 avril.

[2] *Ibid.* 9.

Tous du reste n'agissaient pas de même; d'autres, fidèles à l'exemple du Sauveur, gardaient jusqu'à la fin la mansuétude de la brebis que l'on mène à la boucherie. Ainsi, en même temps que les deux femmes dont je parlais tout à l'heure, le chrétien Paul était conduit au supplice. Comme le bourreau allait lui couper la tête, le condamné demanda un délai d'un moment; puis, commençant sa prière, il pria Dieu pour que la paix fût rendue à tout le peuple chrétien; puis il pria pour les Juifs et leur conversion; ensuite pour les Samaritains, enfin pour les Gentils que l'erreur et l'ignorance tenaient encore éloignés du vrai Dieu; il ajouta une prière particulière pour les assistants, une autre pour le juge qui l'avait condamné, une troisième pour les empereurs, et une dernière pour son bourreau, demandant que ni aux uns ni aux autres Dieu n'imputât sa mort. Après avoir ainsi prié à haute voix, au milieu des larmes de tous, il arrangea ses vêtements, et présenta son cou mis à nu au glaive qui devait le frapper [1].

Il y avait donc des exceptions à la loi de clémence si solennellement proclamée. Et cependant sous l'empire de cette loi il semblait que le peuple chrétien respirât un peu plus librement: le séjour des mines devenait un peu moins dur pour ceux qui y avaient été envoyés; on espérait des jours meilleurs. Mais tout à coup, je ne sais quel caprice passe par la tête du maître, des édits nouveaux plus terribles que les précédents arrivent aux gouverneurs des provinces : « Relevez d'abord les

[1] Eusèbe, *ibid.*, 8. Saint Paul, martyr avec les vierges Valentine et Thée, 25 (18) juillet 308. V. aussi les Martyrologes grecs.



temples des dieux qu'une coupable négligence laisse tomber en ruines. Menez aux sacrifices tout le monde, hommes, femmes et enfants; faites-leur manger les victimes sacrées, faites des libations sur tout ce qui se vend au marché. Mettez des gardes à la porte des bains publics et que tous les baigneurs soient contraints de sacrifier. » Les tortures, les supplices recommencent donc. La vierge Ennathas, nue jusqu'à la ceinture, est promenée dans toute la ville pendant qu'on la frappe de verges, et enfin brûlée vive [1]. On s'acharne sur les cadavres, les corps des martyrs sont gardés jour et nuit pour que nul ne les enlève et que les chiens ou les bêtes sauvages puissent les dévorer à leur aise; les chiens emportent çà et là ces tristes débris et les rues en sont souillées. On arrête au passage les chrétiens qui vont porter quelques consolations aux confesseurs renfermés dans les mines; on les conduit eux-mêmes dans les mines, mais on les y conduit mutilés [2]. Au contraire, ceux qui habitaient les mines depuis longtemps et croyaient y achever leur vie sont ramenés sur la place publique pour y mourir. Ils arrivent là, portant les cicatrices de tortures endurées vingt fois. Mais sur le lieu même du supplice leur nombre se grossit encore. Un jeune homme ose demander au juge qu'après l'exécution, les corps des martyrs lui soient remis; il est immédiatement rangé au nombre des martyrs et périt avant eux. Un autre chrétien donne aux confesseurs la nouvelle de ce premier triomphe; il est saisi et envoyé

[1] Sainte Ennathas, vierge, à Ascalon, 14 (12) novembre 308. Eusèbe, 9.
[2] Eusèbe, *ibid.*



le second au ciel. Un troisième chrétien, serviteur du juge Firmilianus, ose s'approcher des confesseurs ; il est mis en croix. Un étranger, Julien, arrivant à Césarée, apprend qu'il s'y fait des martyrs, court sur la place, embrasse un corps sanglant, et il est livré aux flammes. Ainsi l'on avait amené des mines huit confesseurs et l'on en fit périr douze. Cette fois, quoi que pût ordonner le juge, leurs saintes reliques furent recueillies par les chrétiens ; nulle bête, nul oiseau n'osa y toucher [1].

Cependant le génie étroit de Daïa flottait d'un système à l'autre. Un nouveau répit est donné aux chrétiens (310) ; les églises croient encore pouvoir espérer. Dans les mines et les carrières, les confesseurs prient en liberté ; ces borgnes et ces mutilés se rassemblent au pied des autels ; ils se construisent même des églises. — C'est trop cette fois, et l'administration va couper court à cet abus. Par ordre de l'empereur, les confesseurs sont dispersés. On en avait déjà envoyé d'Égypte en Palestine, on en fait partir de Palestine pour l'île de Chypre et pour le Liban. D'autres sont triés pour être envoyés au supplice ; parmi eux l'évêque de Gaza, Silvain, qui avait commencé à souffrir dès les premiers jours de la persécution, et qui était réservé pour en marquer de son sang le dernier jour ; parmi eux encore un confesseur égyptien nommé Jean, depuis longtemps aveugle, mais qui n'avait pas moins été, comme les autres, mutilé par le fer rouge, et dont on avait eu la barbarie de

[1] SS. Pamphile, Valens, Paul, Elie, Jérémie, Isaïe, Samuel, Daniel, confesseurs dans les mines ; Porphyre, Seleucus, Théodule, Julien, adjoints à eux sur le lieu du supplice, 16 février (1er juin) 308, à Césarée de Palestine. Eusèbe, *ibid.*, 11.



brûler les yeux éteints. Trente-neuf hommes périrent ce jour-là, les derniers martyrs, non de l'Empire romain, mais de la Palestine [1].

Tel était le sort des chrétiens de l'Orient sous Galère, Licinius et Daïa.

L'Italie sous Maxence était-elle plus heureuse? L'avènement de Maxence avait été dû en partie à la faveur populaire; ou du moins le peuple, ce qui était rare, avait figuré là auprès des soldats. Les premiers temps furent paisibles. La plupart des princes persécuteurs avaient été pour leurs sujets des tyrans si durs, que la tolérance envers les chrétiens était désirable aux païens eux-mêmes; épargner les chrétiens, c'était annoncer à tous une domination humaine et équitable, comme aux premiers siècle de l'Empire épargner les sénateurs, c'était donner à tous les sujets une garantie de modération et de justice.

Aussi Maxence commença-t-il par faire cesser la persécution. Un instant, l'Église de Rome, quoique toujours menacée, fut libre [2]. Mais Maxence n'était pas homme à rester longtemps fidèle à ces heureux débuts. Constantin pouvait bien, lui capitaine déjà illustre, fils du plus glorieux d'entre les Césars, accepter une politique de modération et de tolérance à laquelle sa nature même le

[1] SS. Silvain, évêque de Gaza, Jean égyptien et trente-huit autres, 4 mai 310 (14 ou 20 octobre). V. Eusèbe, *De mart. Pal.*, 7, 13. *Hist. Eccl.*, VIII, 14; les *Ménées*, etc.

[2] Ces faits nous sont connus surtout par l'épigraphie dont les monuments ont été si admirablement élucidés par M. de Rossi. Les livres pontificaux nous apprennent que le pape saint Marcel fut élu en mai 308, après un interrègne de trois ans et demi (ce qui prouverait bien que la liberté de l'Eglise n'avait pas été entière); qu'il mourut le 16 janvier 310, et que son successeur, saint Eusèbe, élu après un intervalle de 4 mois, mourut en Sicile, le 26 septembre.



poussait. Mais Maxence, fils vrai ou supposé de Maximien ; Maxence, contrefait, dissolu, indolent, pour qui c'était, disait-on, un grand voyage que d'aller de son palais à sa villa des faubourgs ; Maxence était poussé par l'infériorité même de sa nature et de sa situation à une politique violente. Des dissentiments dans le sein de l'Église lui donnèrent lieu d'intervenir, à titre sans doute de protecteur, comme depuis on l'a fait tant de fois ; deux pontifes, Marcel et Eusèbe, furent successivement exilés pour avoir maintenu contre les chrétiens apostats la nécessité de la pénitence [1]. Dès lors Maxence n'était pas loin de faire couler le sang, et on peut bien croire que le sang chrétien coula par son ordre puisque le sang païen lui-même coulait en abondance. Il n'y eut pas de retraite assez absolue ni d'obscurité volontaire assez profonde pour garantir l'homme qui avait contre lui sa naissance, sa dignité, sa fortune. Des gens du peuple eux-mêmes périrent ; il y eut des massacres dans les rues de Rome. Et de plus, Maximien se signalait par cette

Mais de plus, le fait de leur double exil pour la même cause est établi par deux inscriptions damasiennes, pour ainsi dire parallèles, qui attestent d'abord des dissensions entre chrétiens :

> Seditio, cædes, bellum, discordia, lites,

excitées par un apostat nommé Héraclius, lequel niait la nécessité de la pénitence :

> Crimen ob alterius Christum qui in pace negavit ;...
> Heraclius vetuit lapsos peccata dolere.

— Puis, le bannissement des deux papes par l'empereur :

> Finibus expulsus patriæ est feritate tyranni...
> Exemplo pariter pulsi feritate tyranni.

Et la mort de saint Eusèbe en Sicile :

> Littore Trinacrio vitam mumdumque reliquit.

Celle de ces deux inscriptions qui concerne saint Eusèbe nous a été conservée, comme l'autre, par les copies qu'en ont faites les pèlerins du moyen âge ; et de plus, dans le cimetière de Callixte, on en a retrouvé quelques fragments, précédés de ce titre : EVSEBIO EPISCOPO ET MARTYRI.

[1] Eusèbe, *H. E.*, VIII, 14.

brutalité de mœurs qui semble avoir été le stigmate obligé des persécuteurs. Vierges, veuves, femmes mariées, furent obsédées, saisies, menacées, déshonorées sous l'empire de Maxence comme elles l'étaient sous celui d'un Maximien, d'un Galère, d'un Daïa. Sous Maxence comme sous les autres, il arriva que la flétrissure imprimée à presque toutes fut épargnée à quelques-unes par l'excès de leur désespoir. Eusèbe raconte, avec une admiration qui n'est peut-être pas assez chrétienne, comment Sophronie, femme du préfet de Rome (car Maxence ne reculait ni devant la dignité, ni devant la noblesse), Sophronie chaste et chrétienne, est mandée par l'Empereur. Elle sait pourquoi, et son lâche mari ne la défend pas. Elle demande à se retirer un instant pour revêtir une toilette plus digne du prince, et dans sa chambre, avec une épée peut-être gardée à dessein, elle se donne la mort [1].

Maintenant, à cette hideuse domination des quatre Césars persécuteurs qui s'étendait sur les deux tiers environ de l'empire, c'est-à-dire sur tout l'Orient et sur le centre, opposons la domination du fils de Constance. Là seulement, depuis dix-huit ans, le pouvoir, resté dans les mêmes mains ou transmis paisiblement de père en fils, avait été noble, humain, rassurant. Là,

[1] Eusèbe, *H. E.*, VIII, 14. *Vita Constant.*, I, 33, 36.

L'épitaphe suivante me paraît précieuse, comme rappelant les persécutions, et composée sans doute lorsqu'elles étaient à peine terminées :

« Démétria, fille de Gaïus, qui a acheté ce monument, repose ici avec son fils, serviteur de Dieu. Ils sont morts dans la persécution qui a eu lieu sous Æbutius Longus. (ΕΠΙ αΙΒΟΥΤΙΟΥ λΟΓΓου διωγΜΟΥ ΓΕΝΟΜΕΝΟΥ). Consacré par Callippus son mari, et le beau-père de celui-ci, Caïus, et son gendre Théobule. Seigneur, souvenez-vous de celui qui est dans ce tombeau. » A Cyrène. Boeck. *Corpus inscriptionum græcar.*, 9136.

l'armée, mieux conduite que partout ailleurs et d'autant plus une que païens et chrétiens y étaient fraternellement réunis, maintenait glorieuse et respectée la frontière de l'Empire qui, même sous le belliqueux Maximien, avait été plus d'une fois violée. Là, malgré le fardeau de cet état de guerre ou au moins de précaution permanente sur toute la ligne du Rhin et sur toute la côte de la Gaule et de la Bretagne, les impôts étaient moins lourds que partout ailleurs, parce que là on ne connaissait pas cette charge plus pesante qu'une armée, le faste d'un César et de ses favoris. Là en un mot, on avait la paix au dedans, la sûreté au dehors, la diminution des impôts, parce qu'on n'opprimait personne et surtout parce qu'on n'opprimait pas les chrétiens ; à cette tolérance, les païens eux-mêmes devaient leur propre sûreté et leur repos. Constance et Constantin furent sans doute plus que des hommes de bon sens ; mais il eût suffi qu'ils fussent hommes de bon sens pour que le père conçût, et pour que le fils imitât cette politique.

Constantin, en effet, suivait fidèlement la voie tracée par son père. Un de ses premiers actes fut de donner aux chrétiens la liberté de leur culte et de leurs personnes, plus complète encore que Constance ne l'avait fait[1]. Les chrétientés de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne, jouirent d'une paix et d'une sécurité qui pour la Gaule, à l'époque dont nous parlons, remontait à dix-huit ans au moins et que leur enviaient les

[1] Suscepto imperio, Constantinus Augustus nihil egit prius quam christianos cultu et Deo suo reddere. Hæc fuit prima ejus sanctio sanctæ religionis restitutæ, dit Lactance, immédiatement après avoir raconté la mort de Constance. *De mortib. persecutorum* 24.



églises, constamment désolées depuis huit années, de l'Italie, de la Grèce, de l'Asie romaine. Ce n'étaient pas du reste les chrétientés seules, c'étaient les populations tout entières de l'Italie et de l'Orient qui enviaient les heureux sujets de Constantin.

Cette paix des églises nous est attestée par un monument précieux de notre histoire chrétienne, le premier concile dont les actes nous soient demeurés. L'Espagne n'avait pas été aussi heureuse que la Gaule; la grande persécution, grâce à Maximien, y avait fait des martyrs. Mais, libres enfin sous le règne de la famille Flavia, les églises d'Espagne purent s'occuper de réparer les plaies que la persécution avait faites. Dix-neuf évêques, vingt-six prêtres, vingt-six diacres, se rassemblèrent dans la ville d'Illiberis (Almeria dans le royaume de Grenade, ou Elne dans le Roussillon ?). Parmi les évêques, Valérius de Saragosse et l'illustre Osius de Cordoue avaient confessé la foi dans la prison ou dans l'exil. La réunion eut lieu ouvertement, en présence de tout le peuple fidèle, les évêques et les prêtres étant assis, les diacres debout. On régla la discipline de l'Église, les conditions sous lesquelles les apostats pourraient être pardonnés, les peines de la délation, de l'adultère, du divorce ; et pour mieux maintenir l'intégrité sacerdotale, on voulut, non-seulement que les évêques, diacres, ou prêtres mariés observassent la continence, mais encore que jamais un clerc ne laissât une femme habiter sous son toit, fût-ce sa mère ou sa sœur consacrée à Dieu. On renouvela la loi du jeûne ; on veilla à la pureté des vierges consacrées. L'Église, même dans cette contrée éloignée du centre de l'Empire, avait toutes ses ins-

titutions, toutes ses prévoyances, tout son pouvoir[1].

Du reste, là même où la persécution sévissait toujours, l'Église savait ne point faillir à son gouvernement intérieur. Sous l'empire de Daïa (306), Pierre, évêque d'Alexandrie, réglait, par des canons qui nous sont restés, les conditions de la pénitence pour les *tombés*. Il recommande, comme le faisaient aussi les Pères d'Illiberis, de ne pas s'exposer témérairement au combat : « Priez, disait-il, pour ceux qui, exaltés par l'exemple des martyrs, se sont jetés d'eux-mêmes dans la lutte au risque d'y jeter leurs frères avec eux, et qui ensuite, punis de leur présomption, n'ont pu soutenir la prison, la faim, les tortures et ont failli. » Ces lois de l'église d'Alexandrie nous rappellent celle de l'église de Carthage sous saint Cyprien. Aussi, comme au temps de saint Cyprien, se trouva-t-il des chrétiens pour taxer l'Église de trop d'indulgence. Mélétius évêque de Lycopolis, comme jadis Novatus, se sépara de Pierre d'Alexandrie parce qu'il ne le trouvait pas assez rigide envers les *tombés*[2]. Ce schisme rigoriste dura un siècle et demi dans quelques chrétientés et dans quelques monastères de la Thébaïde[3].

L'Église approchait donc, et approchait glorieusement de la fin de ses épreuves. Cette persécution qui durait depuis huit années, plus atroce et plus persévérante qu'aucune autre, était aussi plus évidemment impuissante. Ce n'est pas que la parole et le stylet ne fus-

1 *Canons du concile d'Elvire*, apud Labbe, Mansi, etc.
2 Petri Alexandrini *epistola canonica*.
3 Epiphan *Hœres*, 67 ; Athanas *Apol.* 2 ; Théodoret, 2;*Hist. Eccles.* I, 9 *Hœret. fab.*



sent venus en aide au bourreau. Les rhéteurs et les philosophes n'avaient pas manqué d'attaquer avec plus d'ardeur les chrétiens plus cruellement proscrits. Lactance cite en particulier deux de ces écrivains, tous deux courtisans, panégyristes et panégyristes payés des princes, l'un dont le nom nous est inconnu, l'autre dans lequel nous reconnaissons cet Hiéroclès, philosophe, préfet de Bithynie, qui est demeuré célèbre parmi les ennemis de l'Église [1]. Au moment où les chrétiens périssaient en foule dans les amphithéâtres, ces doctes rhéteurs, riches et vivant dans leurs demeures plus magnifiquement qu'ils n'eussent vécu dans le palais du prince, venaient du haut de leurs chaires avec le *pallium* et la longue chevelure des philosophes, insulter ces chrétiens qui avaient la folie de se faire tuer pour leur foi. Quelques-uns de ces chrétiens étaient leurs auditeurs et la loi de prudence que l'Église imposait à ses disciples les obligeait à se taire ; mais l'indignation que leur causait une haine si lâche était tempérée par le sourire qu'amenait sur leurs lèvres une raison si sotte et un orgueil si mal justifié.

Néanmoins, à cette heure où le christianisme, par le sang qu'il versait, répondait d'une façon assez péremptoire, les réponses écrites ne manquèrent pas. Cette époque est celle où saint Méthodius, évêque de Tyr, qui, lui aussi, couronna sa vie par le martyre, dans ses écrits combattait Porphyre, combattait les erreurs d'Origène, rendait honneur à la virginité, au libre arbitre, à la résurrection des morts [2]. Cette époque est

[1] Lact. *Div. Instit.* V, 2, 3.
[2] Saint Méthodius, évêque d'Olympe en Syrie, puis de Tyr, martyr en Grèce

celle où vivait Lactance, ce païen converti, qui éleva le fils de Constantin et qui écrivit ses *Institutions divines*, avec le style et parfois avec l'éloquence de Cicéron[1]. Un autre rhéteur célèbre, et qui fut le maître de Lactance, florissait vers ce temps à Carthage; il était païen, il avait écrit et parlé contre le christianisme. Tout à coup il se présente devant un évêque chrétien et demande le baptême. L'évêque se défie de cette conversion si prompte et demande du temps avant d'ouvrir à cet ennemi les portes du sanctuaire. Mais, peu après, comme gage du changement de son âme, le rhéteur Arnobe, cet adversaire du christianisme, apporte une apologie du christianisme composée par lui; il s'est fait l'avocat de l'Église afin que l'Église lui fasse l'honneur de le recevoir parmi ses catéchumènes. Cet écrit en effet révèle plus l'amour que la science du christianisme. Il y a l'âme du néophyte; il n'y a pas encore la foi éclairée du catéchumène, encore moins du chrétien baptisé. Mais il atteste d'autant mieux quel spectacle d'héroïsme et quelles victoires surhumaines l'Église faisait voir au monde : « Vous avez, dit-il aux païens, prononcé contre les chrétiens tous les genres de peines, et leur religion n'en est pas moins triomphante. Malgré vos menaces et à cause même de vos menaces, le peuple n'a que plus d'ardeur pour croire à cette religion que vous voulez entourer de tant d'épouvante..... D'illustres

vers 311 (Saint Épiphan. *Hœreses* LXIV, Hiéronym. *Viri illust.* 83.) Il reste de lui le *Festin des vierges*. Plus quelques fragments sur la résurrection et le libre arbitre, la création. Sa fête au 18 septembre.

[1] Lactance semble avoir écrit pendant la durée de la persécution. Voyez *Divin. Institut.* V, 9, 11, 19.

sent venus en aide au bourreau. Les rhéteurs et les philosophes n'avaient pas manqué d'attaquer avec plus d'ardeur les chrétiens plus cruellement proscrits. Lactance cite en particulier deux de ces écrivains, tous deux courtisans, panégyristes et panégyristes payés des princes, l'un dont le nom nous est inconnu, l'autre dans lequel nous reconnaissons cet Hiéroclès, philosophe, préfet de Bithynie, qui est demeuré célèbre parmi les ennemis de l'Église [1]. Au moment où les chrétiens périssaient en foule dans les amphithéâtres, ces doctes rhéteurs, riches et vivant dans leurs demeures plus magnifiquement qu'ils n'eussent vécu dans le palais du prince, venaient du haut de leurs chaires avec le *pallium* et la longue chevelure des philosophes, insulter ces chrétiens qui avaient la folie de se faire tuer pour leur foi. Quelques-uns de ces chrétiens étaient leurs auditeurs et la loi de prudence que l'Église imposait à ses disciples les obligeait à se taire ; mais l'indignation que leur causait une haine si lâche était tempérée par le sourire qu'amenait sur leurs lèvres une raison si sotte et un orgueil si mal justifié.

Néanmoins, à cette heure où le christianisme, par le sang qu'il versait, répondait d'une façon assez péremptoire, les réponses écrites ne manquèrent pas. Cette époque est celle où saint Méthodius, évêque de Tyr, qui, lui aussi, couronna sa vie par le martyre, dans ses écrits combattait Porphyre, combattait les erreurs d'Origène, rendait honneur à la virginité, au libre arbitre, à la résurrection des morts [2]. Cette époque est

[1] Lact. *Div. Instit.* V, 2, 3.
[2] Saint Méthodius, évêque d'Olympe en Syrie, puis de Tyr, martyr en Grèce

celle où vivait Lactance, ce païen converti, qui éleva le fils de Constantin et qui écrivit ses *Institutions divines*, avec le style et parfois avec l'éloquence de Cicéron[1]. Un autre rhéteur célèbre, et qui fut le maître de Lactance, florissait vers ce temps à Carthage ; il était païen, il avait écrit et parlé contre le christianisme. Tout à coup il se présente devant un évêque chrétien et demande le baptême. L'évêque se défie de cette conversion si prompte et demande du temps avant d'ouvrir à cet ennemi les portes du sanctuaire. Mais, peu après, comme gage du changement de son âme, le rhéteur Arnobe, cet adversaire du christianisme, apporte une apologie du christianisme composée par lui ; il s'est fait l'avocat de l'Église afin que l'Église lui fasse l'honneur de le recevoir parmi ses catéchumènes. Cet écrit en effet révèle plus l'amour que la science du christianisme. Il y a l'âme du néophyte ; il n'y a pas encore la foi éclairée du catéchumène, encore moins du chrétien baptisé. Mais il atteste d'autant mieux quel spectacle d'héroïsme et quelles victoires surhumaines l'Église faisait voir au monde : « Vous avez, dit-il aux païens, prononcé contre les chrétiens tous les genres de peines, et leur religion n'en est pas moins triomphante. Malgré vos menaces et à cause même de vos menaces, le peuple n'a que plus d'ardeur pour croire à cette religion que vous voulez entourer de tant d'épouvante..... D'illustres

vers 311 (Saint Épiphan. *Hœreses* LXIV, Hiéronym. *Viri illust.* 83.) Il reste de lui le *Festin des vierges*. Plus quelques fragments sur la résurrection et le libre arbitre, la création. Sa fête au 18 septembre.

[1] Lactance semble avoir écrit pendant la durée de la persécution. Voyez *Divin. Institut.* V, 9, 11, 19.



orateurs, des grammairiens, des rhéteurs, des jurisconsultes, des médecins célèbres, des hommes même initiés à tous les secrets de la philosophie, vont s'instruire à cette école et méprisent ce qu'autrefois ils vénéraient. Des esclaves s'exposent à la cruauté de leurs maîtres, des femmes à l'abandon de leurs époux, des enfants à l'exhérédation paternelle plutôt que de rompre avec la foi chrétienne. Les confiscations, l'exil, les supplices, la dent des bêtes de l'amphithéâtre ne les arrêtent pas..... Même dans les contrées éloignées, il n'y a pas de nation si barbare et si étrangère à tous les sentiments humains qui ne s'adoucisse et ne tempère la férocité de ses mœurs par amour pour le Christ. Croyez-vous que ce ne soit là qu'un hasard et que ces hommes ne soient dirigés que par un caprice de leurs cœurs? Ne voyez-vous pas qu'il y a là quelque chose de divin et de sacré; que, sans un Dien, de tels changements ne pourraient s'opérer dans les âmes; qu'il faut une intervention divine pour que ces hommes, menacés des crocs et de tous les instruments de supplice, mais attirés par une incroyable douceur et par un amour soudain de toutes les vertus, reçoivent l'enseignement qui leur est donné, et à tous les biens de ce monde préfèrent l'amitié du Christ[1]? »

Puis, dans un élan tout chrétien, cet homme, qui était à peine sur le seuil du christianisme, se rappelant les paroles du Calvaire : « O Roi suprême, disait-il, faites grâce à ceux qui persécutent vos serviteurs; pardonnez avec la miséricorde qui vous est propre à ceux qui

[1] Arnobe, *Contra gentes*, II.

s'éloignent encore du culte religieux qui vous est dû. Il n'est pas étonnant que l'homme vous ignore ; ce qui est admirable, c'est que l'homme aujourd'hui puisse vous connaître[1]. »

Oui, le moment était venu où le monde allait connaître Dieu, et les deux écrivains que nous venons de nommer nous sont témoins des progrès que faisait la lumière chrétienne à travers ces huit ans de persécutions. Nous venons d'entendre Arnobe ; mais Lactance surtout nous fait bien comprendre ce qu'était la puissance du martyre. Non-seulement il montre « la loi chrétienne reçue partout, depuis le levant jusqu'au couchant ; Dieu servi avec un égal courage par des personnes de tout sexe, de tout âge, de toute race, de tout pays ; partout la même patience et le même mépris de la mort. » Mais il montre encore « le nombre des fidèles s'accroissant toujours aux dépens du paganisme et ne diminuant pas, même aux époques de la plus atroce persécution[2] » ; mais il ne craint pas de dire que « les persécutions sont permises de Dieu pour que le nombre des fidèles augmente. Et comment augmente-t-il ? Il est aisé de le montrer. L'horreur que tant de cruautés inspire éloigne quelques-uns du culte des idoles... La foi et le courage des chrétiens plaît à d'autres... Ils désirent savoir quel est ce bien si précieux que l'on défend jusqu'à la mort, qu'on préfère à tous les biens de cette vie... Le peuple, spectateur des supplices, entend dire à ceux qui souf-

[1] Non est mirum si ignoraris. Magis est dignum admiratione si sciaris. *Ib.* I.
[2] *Div. Institut.*, V, 13.



frent qu'ils ne sacrifient pas à des pierres taillées de main d'hommes, mais au seul Dieu qui est dans le ciel. Cette pensée demeure dans bien des cœurs ; on se demande, comme des gens qui doutent, quelle est la cause de cette conviction si persévérante ; on s'interroge, on se souvient, et, à travers ces incertitudes de l'âme, la vérité finit par triompher[1]. »

Le christianisme triomphait donc par la vérité contre la force, par la liberté de l'esprit contre la servitude du corps. « Il n'est pas besoin ici, dit Lactance aux païens, de violences ni de contrainte, la religion ne s'impose pas. Servez-vous de la parole et non du fer ; tirez du fourreau le glaive de l'esprit ; si vos raisons sont vraies, donnez-les-nous ; parlez-nous, nous sommes prêts à vous entendre. Votre silence ne nous convaincra pas, puisque vos cruautés elles-mêmes ne nous font pas céder... Non, nous ne cherchons pas à séduire comme on nous le reproche ; nous enseignons, nous prouvons, nous exposons. Nous ne retenons personne malgré lui, car Dieu n'a pas besoin de l'homme qui est sans foi et sans amour ; non, c'est la vérité qui retient les âmes au milieu de nous[2]. »

[1] *Id.*, V, 23.
[2] *Idem*, V, 20.

CHAPITRE III

CHATIMENT DES PERSÉCUTEURS. — MAXIMIEN ET GALÈRE

— 310-311 —

Le dénouement approchait. Les dissentiments entre les Césars devaient après une courte trêve se traduire par une guerre nouvelle. Et surtout, le cri de l'Église persécutée devait enfin monter jusqu'au ciel ; le châtiment des persécuteurs allait commencer.

L'Empire souffrait. Six années de guerre civile, et d'une guerre civile que chacun sentait prête à renaître, avaient jeté le trouble et la désolation partout. La guerre civile avait engendré, comme il arrive toujours, le brigandage sur terre, la piraterie sur mer ; la Méditerranée, au lieu d'être un lien entre les peuples de l'Empire, était une barrière qui les séparait ; les navires craignaient la population des côtes ; les riverains de la mer craignaient les navires qu'ils croyaient toujours chargés de pirates ; on saisissait les nouveaux débarqués, on les torturait, on les jugeait pirates et on les mettait en croix [1]. Avec ces révolutions perpétuelles, ces guerres des Césars

[1] Eusèbe, *Hist. Eccl.*, VIII, 15.



contre l'Église, ces guerres des Césars les uns contre les autres, la défiance était partout.

Cette situation où naissaient tant de soupçons et de crainte amena d'abord le châtiment de quelques-uns des agents secondaires de la persécution. Eusèbe nous cite deux préfets de Palestine qui l'un et l'autre s'étaient signalés par leur cruauté envers les chrétiens ; tous deux furent punis avant la fin de la persécution et par la main même du persécuteur Daïa. L'un d'eux, Urbanus, ami, favori, convive habituel de Daïa, lui fut dénoncé je ne sais pour quel crime ; du jour au lendemain, il fut dépouillé de toutes ses dignités, livré aux insultes et à la risée du peuple, et, malgré ses supplications et ses larmes, condamné à mort par Daïa dans cette ville de Césarée où il avait fait périr tant de chrétiens [1]. L'autre, Firmilianus, eut aussi la tête tranchée par ordre du prince [2].

Mais le tour des princes eux-mêmes était venu.

Le vieux, l'insensé, l'opiniâtre Maximien devait le premier porter la peine du sang versé. Comme il arrive si souvent aux natures basses, il ne pouvait pardonner à Constantin de lui avoir pardonné. Il vivait libre dans le palais du prince ; Fausta, fille de l'un et femme de l'autre, était un lien entre ces ennemis irréconciliables. Mais un jour, Maximien, toujours insatiable de régner, aborde Fausta et veut la faire conspirer contre la vie de son époux : « Il saura bien, dit-il, lui procurer un mari plus digne d'elle. Qu'elle laisse seulement ouverte la

[1] Eusèbe, *De martyribus Palæstin.*, 7.
[2] *Ibid.*, 11.



porte de la chambre où Constantin repose. » Fausta, qui ne peut sauver son mari sans perdre son père, feint de consentir à tout, mais révèle tout à Constantin. La porte de la chambre reste ouverte, les gardes sont écartés, mais un eunuque est mis dans le lit du prince. Au milieu de la nuit, Maximien se lève et traverse le palais ; à ceux qu'il rencontre, il dit qu'il a rêvé et veut parler de son rêve à son gendre (prétexte plausible à cause de l'importance qu'on attachait aux songes). Il entre dans la chambre, tue l'eunuque et court proclamer au dehors la mort de Constantin. Mais le premier personnage qu'il rencontre c'est Constantin lui-même entouré d'hommes armés. On lui laisse le choix de la mort ; et, pour accomplir la prophétie de je ne sais quel démon qui lui avait annoncé qu'il mourrait par le lacet, le superbe Maximien, glorieux empereur pendant vingt ans, est réduit à se pendre (310) [1].

Pendant que la justice de Dieu s'exerçait ainsi sur le premier des persécuteurs, son collègue et sa créature Galère approchait lui aussi de son vingtième anniversaire et plus encore du jour marqué de Dieu pour sa punition. L'approche de cette fête qu'il voulait célébrer avec magnificence lui servait de prétexte pour aggraver les impôts et ruiner plus complétement ses peuples,

[1] Lactance, *De mortibus persec.*. 30. — Eusèbe, *De martiryb. Palæst., in proœmio.* — Aur. Victor, *De Cæsarib.*, dit de Maximien : Jure interierat. L'autre Victor : Pænas, mortis genere postremo, fractis laqueo cervicibus luit. — Eutrope : Justissimo exitu, (X, 1). — Zosime, quoique païen ardent et très-ennemi de Constantin, dit qu'ayant dressé des embûches à Constantin, Maximien fut découvert par Fausta, qui révéla tout à Constantin et qu'il mourut désespéré à Tarse, (II, 11). L'indication de Tarse est évidemment erronée, quoiqu'elle se retrouve dans Socrate. Ils auront confondu Maximilien Herculius avec Maximien Galère.



lorsque « le Seigneur Dieu, qui voit tout, le frappa », comme il avait frappé le persécuteur Antiochus, « d'une plaie inguérissable (311). Une douleur atroce déchira ses entrailles et cela avec justice, comme il avait déchiré les entrailles [1] » des chrétiens. « Celui qui avait cru commander aux flots de la mer, et qui s'était montré orgueilleux au delà de l'humaine mesure, humilié maintenant jusqu'à terre, sentit en lui la puissance de Dieu qui se manifestait par ses douleurs [2]. » Ce fut une maladie hideuse et humiliante, provoquée par l'intempérance qui avait donné à ce corps gigantesque un embonpoint excessif et malsain [3]. Lactance et Eusèbe nous en donnent une description dont nous épargnons les détails à nos lecteurs. Des plaies sans cesse renaissantes et laissant échapper des flots de sang qu'on avait peine à arrêter ; le haut du corps affreusement décharné ; les membres inférieurs, pâles, enflés, difformes comme ceux d'un hydropique ; les pieds semblables à des outres ; tels sont quelques-uns des symptômes qui nous sont décrits. Mais surtout, comme pour le persécuteur Antiochus, « du corps de cet impie sortaient des vers [4] » ; les viandes cuites et fumantes qu'on leur présentait pour les attirer au dehors en attiraient des milliers, mais sans épuiser leur multitude. Les chairs vivantes dissoutes par la douleur tombaient en lambeaux que les médecins étaient forcés de couper et de recouper sans cesse ; une « odeur pestilentielle dégoûtait ceux qui

[1] II *Mach.*, IX, 5, 6.
[2] *Id.*. 8.
[3] Il avait été réduit à prescrire qu'on n'obéit pas à ses ordres donnés après le repas. *Anonym. Vales.*
[4] II, *Machab.*, IX, 9.

voulaient s'approcher, et rendait intolérable le voisinage de l'homme qui peu auparavant croyait toucher les étoiles du ciel [1] ». Le palais, la ville même, dit Lactance, en étaient infectés; les médecins fuyaient; il fallait les appeler et les retenir sous peine de mort. Mais leur science s'épuisait en vain; les plus célèbres, amenés de toutes parts, ne pouvaient trouver aucun remède. Galère faisait consulter Apollon et Esculape; Apollon et Esculape donnaient à celui qui leur avait offert tant d'hécatombes humaines des remèdes qui aggravaient son mal [2].

Alors, Galère, comme Antiochus, « descendant des hauteurs de son orgueil, en vint à se reconnaître; averti par ce coup de la main divine dont les douleurs étaient à chaque instant plus cruelles, ne pouvant plus même supporter la puanteur de son corps, il dit: « Il est juste d'obéir à Dieu, et, mortel, de ne pas se faire l'égal du Seigneur [3]. » Il n'y avait guère en ce siècle d'âme païenne jusqu'au fond; une certaine lueur de vérité perçait à travers les plus épaisses ténèbres; on ne faisait pas la guerre au Christ sans avoir la conscience que c'était au vrai Dieu qu'on faisait la guerre. Ainsi « ce scélérat priait le Seigneur de qui il ne devait pas obtenir miséricorde; et, la cité [4] chrétienne « vers laquelle il

[1] *Ibid.*, 10.
[2] Lactance, *De mortib. persec.*, 33. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, VIII, 17. — Serdicæ (?), morbo ingenti sic distabuit, ut aperto et putrescenti viscere moreretur. Anonymus Valesii. Les auteurs païens ne sont pas en désaccord avec eux : Vulnere pestilenti consumptus. Victor, *De Cæsarib.* — Consumptis genitalibus defecit, dit Victor (*Epitome*), qui semble attribuer cette blessure à la guerre en Italie contre Maxence. — Une blesure incurable mit fin à sa vie, dit Zosime, II, 11.
[3] II, *Mach.*, IX, 11, 12.
[4] *Ibid.*, 13.

était en marche pour la détruire et en faire le tombeau de ses habitants entassés, il voulait maintenant lui rendre la liberté [1] ». Ces chrétiens « qu'il n'avait pas même jugés dignes de la sépulture, mais qu'il avait jetés aux oiseaux et aux bêtes pour être dévorés, qu'il devait exterminer jusqu'aux plus petits enfants, il promettait » comme Antiochus « d'en faire les égaux du peuple d'Athènes [2] » ou de Rome. « Ce temple saint », cette église de Nicomédie « qu'il avait pillée », il ordonnait de la relever. Il rassemblait autour de son lit les dignitaires de son palais, leur prescrivait de faire cesser la persécution, de faire reconstruire les églises, afin que les chrétiens, réunis comme autrefois, priassent Dieu pour la santé de leur Empereur. « Enfin ses douleurs ne cessant point (car le juste jugement de Dieu était tombé sur lui), dans son désespoir il écrivait comme une prière à Dieu. » L'édit suivant (30 avril 311) semblable à la lettre suprême d'Antiochus au peuple juif présente un singulier mélange ; l'orgueil du prince et l'obstination du païen y luttent encore contre les terreurs du moribond. Cet édit, bien certainement authentique, car nul ne l'eût ainsi inventé, est transmis dans les mêmes termes en grec par Eusèbe et en latin par Lactance :

« L'Empereur César Galérius Valérius Maximianus, invaincu, Auguste, pontife suprême ; grand Germanique, grand Égyptiaque, grand Thébaïque, cinq fois grand Sarmatique, grand Persique, deux fois grand Carpique,

[1] *Ibid.*, 14.
[2] *Ibid.*, 15.



six fois grand Arméniaque, grand Médique, grand Adiabénique » (en tout dix-neuf victoires !) ; « revêtu pour la vingtième fois de la puissance tribunitienne, dix-neuf fois *Imperator*, huit fois consul, père de la patrie, proconsul »..... (Suivent les titres de Constantin et de Licinius, car tous les empereurs s'associaient dans leurs actes).

« Un des objets de notre sollicitude pour le bien et la prospérité de la République avait été jusqu'ici de rétablir les lois anciennes et la tradition héréditaire du peuple romain, et de pourvoir à ce que les chrétiens qui ont déserté le culte de leurs pères [1] revinssent à des sentiments meilleurs. Tel avait été en effet le changement de pensée de ces hommes et l'erreur qui avait obsédé leur esprit, que, au lieu de suivre les anciennes coutumes peut-être établies par leurs propres aïeux, ils s'étaient fait des lois à leur guise, les avaient mises en pratique et avaient tenu en divers lieux des conciliabules [2]. Par suite de l'édit que nous avons rendu pour les rappeler aux institutions anciennes, grand nombre d'entr'eux se sont trouvés exposés aux plus grands périls ; beaucoup, mis en face du supplice, ont subi divers genres de mort [3]. Mais, puisque la plupart persévèrent dans leur désobéissance, et, tout en cessant

[1] Qui parentum suorum sectam reliquerant. (Lactance). Eusèbe traduit : Οἵ τινες τῶν γονέων τῶν ἑαυτῶν καταλελοίπασι την αἵρεσιν.

[2] Quas observarent et per diversa varios populos congregarent. Καὶ ἐν διαφόροις διάφορα πλήθη συνάγειν.

[3] Multi periculo subjugati, multi etiam deturbati, dit Lactance, qui me semble peu clair. Le texte d'Eusèbe me parait préférable. Πλεῖστοι μὲν κινδύνῳ ὑποβληθέντες, πλεῖστοι δε ταραχθέντες, παντοίους θανάτους ὑπέφερον.

de pratiquer les cérémonies chrétiennes, se refusent à rendre aux dieux le culte qui leur est dû; ne consultant que notre inépuisable clémence et notre constante habitude d'user de grâce envers tous les hommes, nous voulons, cette fois encore, manifester la plus large indulgence. Nous permettons à ces hommes d'être chrétiens et de relever les maisons où ils s'assemblaient[1], sans être obligés à rien de contraire à leurs traditions[2]. Par une lettre spéciale, nous ferons connaître aux juges la conduite qu'ils doivent tenir. Mais que maintenant, après cette grâce que nous leur accordons, les chrétiens adressent à leur Dieu des prières pour la conservation de notre vie, pour le salut de la République et pour leur propre salut, afin que partout la République soit à l'abri de tout péril et qu'eux-mêmes vivent en paix chacun dans sa patrie[3]. »

Étrange contradiction de cet homme qui commence par traiter les chrétiens de rebelles et leur Dieu de faux Dieu, puis finit par ordonner à ces rebelles de prier leur Dieu pour la santé du prince ! Peu de jours après, ce nouvel Antiochus, comme le premier, « homicide et blasphémateur, cruellement frappé après avoir frappé tant d'autres, mourait misérablement[4] », rongé par le mal qui faisait tomber sa chair en lambeaux, remettant sa femme et son fils entre les mains de Licinius qui ne

[1] Et conventicula sua componant. Καὶ τοὺς οἴκους ἐν οἷς συνήγοντο συνθῶσιν.

[2] Ut ne quid contra disciplinam agant. Ὥστε μηδὲν ὑπεναντίον τῆς ἐπιστήμης αὐτοὺς πράττειν.

[3] Lactance, 34, Eusèbe, *H, E.*, VIII, 17.

[4] II, *Machab.*, IX, 28.

devait pas justifier cette confiance. Sa mort eut-elle lieu hors de Nicomédie ? Ou bien Lactance suppose-t-il qu'elle fut tenue cachée pendant quelque temps, lorsqu'il ajoute « qu'elle fut connue à Nicomédie le jour des Ides de mai » (15 mai 311) ? Le 1er mars suivant était ce vingtième anniversaire qu'il avait prétendu célébrer avec tant de gloire [1].

Ainsi mourait, après Maximien l'auteur de la persécution dans les Gaules, Galère le promoteur de la persécution universelle.

On put croire un instant morte avec lui la persécution qu'il condamnait en mourant. L'iniquité en était si évidente, elle avait révolté tant d'âmes, que la rétractation de Galère expirant se trouva comme imposée à ses collègues Licinius et Daïa. L'audace leur manqua pour continuer le régime atroce que son plus ardent promoteur abolissait au lit de mort. Daïa cependant aurait voulu dans les provinces qu'il gouvernait tenir secret l'édit de Galère ; il défendit de le publier. Mais il l'exécuta quoique de mauvaise grâce ; une lettre non ostensible de son préfet du prétoire [2] répéta de sa part aux gouverneurs des provinces à peu près ce que Galère disait dans son édit : « Le prince se confessait vaincu par l'obstination des chrétiens, et sa clémence reculait devant l'effusion du sang, plus abondante que jamais, que leur entêtement eut rendue nécessaire ; les gouverneurs devaient donc écrire aux curateurs des villes et aux magistrats des bourgades de ne plus s'occuper de semblables affaires. » Cet ordre si discrètement

[1] Lactance, 35. Eusèbe, *H. E.*, VIII, 16, 17. *De vita Constantini*, I, 57.
[2] Elle est rapportée dans Eusèbe, *H. E.*, IX, 1.



donné s'exécuta avec éclat. On était tellement las et révolté de la persécution que les magistrats, honteux et pleins de remords, eurent hâte d'en déposer le fardeau; Daïa fut obéi, peut-être plus qu'il n'eût voulu. Toutes les prisons s'ouvrirent en Syrie et en Égypte, comme elles s'étaient déjà ouvertes à Nicomédie et dans l'Asie-Mineure pendant les derniers jours de la vie de Galère; les ateliers des mines s'ouvrirent aussi, et des cortéges de confesseurs, mutilés, mais radieux, partirent de là pour retourner dans leurs villes natales. Ils passaient, chantant des hymnes, triomphants, pleins de joie, au milieu des acclamations, non-seulement des chrétiens, mais de tous. Les églises se rouvraient; les assemblées chrétiennes recommençaient au grand jour; on y accueillait avec un respect plein de joie ces martyrs de Jésus-Christ qui avaient subi jusqu'à deux et trois fois la torture, qui avaient porté les chaînes, quelques-uns pendant huit ou neuf ans, et qui revenaient avec les glorieux stigmates de leur héroïsme. On voyait plus que jamais les *tombés* accourir en foule, suppliant et à genoux, dans les larmes et sous la cendre, pour que l'Église leur tendît les bras. Le peuple païen ne s'indignait pas, il admirait; ceux qui s'étaient montrés les plus acharnés contre les chrétiens persécutés venaient féliciter les chrétiens triomphants; et, à la vue de ce retour inespéré, de cette force de la patience protégée de Dieu qui avait vaincu la force des puissances humaines, les multitudes s'écriaient : « Le Dieu des chrétiens est le seul grand et le seul vrai Dieu[1] ! »

[1] Eusèbe, IX, 1.



Mais cette heure de joie par malheur devait être courte. Pendant qu'on se demandait qui allait remplacer Galère, ce dernier reste enfin disparu de la tétrarchie de Dioclétien; Daïa, audacieux et violent, avait envahi les états de Galère; pour s'y faire bien accueillir, il n'avait eu qu'à proclamer l'abolition du cens que son oncle avait imposé. Que faisait cependant Licinius? Où était-il? Comment ne s'opposa-t-il pas à cette invasion que rien ne justifiait? Tout ce que nous savons, c'est qu'après s'être regardés quelque temps eux et leurs armées d'une rive du Bosphore à l'autre, un accord se fit entre Licinius et Daïa, et l'héritage de Galère, l'Asie-Mineure fut abandonnée à celui-ci [1].

Ce succès de Daïa devait être funeste à ce qui demeurait de la famille de Dioclétien. Sa fille Valérie, veuve de Galère, avait été confiée par son mari mourant à Licinius; se défiant de lui, elle aima mieux suivre Daïa, parce que, dit Lactance, celui-ci avait sa femme près de lui. Elle aurait dû savoir quel faible lien c'était qu'un mariage; à peine au pouvoir de Maximien Daïa et portant encore ses habits de deuil, elle reçoit de lui un message : Daïa, prêt à divorcer, dit-il, lui demande sa main. — « Sous ce triste vêtement, répond-elle, quand la cendre de son mari, père adoptif de Maximien, est tiède encore, elle ne peut entendre parler de mariage; et lui ne doit pas se séparer d'une épouse fidèle. Il est honteux et sans exemple qu'une veuve de son rang se soit remariée. » Ainsi, irrité dans sa passion pour celle

[1] Lact., *ibid.*, 36.



que du vivant de Galère il appelait sa mère, le pâtre illyrien passe de l'amour à la haine. Valérie est proscrite, ses biens confisqués, ses serviteurs lui sont enlevés, ses eunuques mis à mort ; elle et sa mère sont promenées d'un exil à un autre ; des femmes de haut rang, leurs amies, sont condamnées à mort sur de calomnieuses accusations d'adultère. Valérie reléguée dans les déserts de Syrie parvient cependant à faire tenir un message à son père ; et Dioclétien, de sa retraite de Salone, multiplie pour elle les prières, les lettres, les messages auprès de Daïa. Mais il n'obtient rien pour sa fille et pour sa femme de l'homme qu'il a fait César. Nous verrons plus tard s'achever sur ces malheureuses femmes la vengeance divine qui poursuivait la famille de Dioclétien [1].

Quand on traitait ainsi une fille d'empereur, devait-on épargner les chrétiens ? Daïa était maintenant seul maître de toute la partie asiatique de l'empire. Aucun César à cette heure n'avait autant de sujets ni un aussi vaste domaine. Il n'osa cependant pas rentrer tout de suite et sans détour dans les voies de la persécution. L'héroïque patience des chrétiens lui semblait redoutable ; et Constantin, à l'autre bout du monde, suivant en paix et avec gloire les voies d'une politique toute autre, Constantin lui faisait peur ; ou par ses menaces ou par ses conseils Constantin le forçait de dissimuler [2]. Daïa affecta d'abord une dévotion païenne excessive, multipliant les sacerdoces, les donnant ou les imposant aux notables de chaque ville ; faisant faire des sacrifices

[1] Lact., *ibid.*, 39-41.
[2] Lact., *ibid.*, 36, 37.

quotidiens, dans son palais surtout; mettant des prêtres au service de sa cuisine afin de ne rien manger qui n'eût été immolé comme victime ; répandant sur tous les plats de sa table le vin des sacrifices afin que nul chrétien, s'il y en avait là quelqu'un, n'échappât à la souillure [1]. Il ravivait en même temps la haine assoupie du peuple païen contre les chrétiens. De prétendus Actes de Ponce Pilate, remplis de blasphèmes contre Notre-Seigneur, étaient par son ordre colportés, affichés, enseignés dans les écoles où le mal s'enseigne toujours si facilement, le bien avec tant de peine. Il faisait colporter aussi un interrogatoire subi dans les tortures par deux misérables femmes qui n'avaient jamais été chrétiennes et qui renouvelaient contre les chrétiens les accusations d'infanticide et d'inceste, populaires autrefois, alors oubliées. Il obtenait sans beaucoup de peine que les magistrats de Nicomédie [2] et de quelques autres villes dénonçassent à lui et au peuple la perversité des chrétiens et lui demandassent comme une grâce de recommencer la persécution. Un certain Jupiter surnommé Philius, qu'il avait installé tout exprès à Antioche, était mis à l'œuvre dans ce but, et ses oracles, d'accord avec la municipalité, insistaient pour que les chrétiens fussent expulsés de cette cité. A ces demandes qui lui étaient si agréables, Daïa répondait par une longue lettre, pieuse, dévote, complimenteuse ; louant la piété des villes qui lui écrivaient ainsi ; attribuant à la présence impure des chrétiens les calamités des temps

[1] Id., *ibid*. Eusèbe, *H. E.*, IX, 4.
[2] Nicomédie est mentionnée dans la lettre de rétractation de Daïa. Eusèbe, *H. E.*, IX.

passés, à la piété païenne ressuscitée la prétendue félicité du temps présent, accordant aux cités, comme une douce récompense, l'ordre d'éloigner d'elles ceux qui persévéraient dans le christianisme. Requêtes des villes, réponses du prince, anciens édits contre les chrétiens, tout cela était gravé sur le bronze et se lisait sur les places publiques : le bronze était le *Journal officiel* de ce temps-là, ce qui ne fait pas que le bronze fut toujours véridique. Six mois étaient à peine passés et la persécution recommençait [1].

Cette fois encore, elle eut la prétention philanthropique de ne pas tuer. Des yeux crevés, des membres amputés, des mains, des nez, des oreilles coupés devaient lui suffire. Cependant on noyait secrètement quelques victimes et l'on comptait bien que la Méditerranée discrète n'en irait rien dire à Constantin [2]. Mais la passion et la passion dépitée ne supporte pas longtemps ces déguisements. On les rejeta bientôt quand il s'agit de certains évêques, illustres prédicateurs de la foi. A Émèse, trois d'entre eux furent jetés aux bêtes le même jour, parmi lesquels Sylvain, évêque depuis quarante ans et parvenu à l'extrême vieillesse [3]. A Alexandrie, l'évêque Pierre, dont nous avons mentionné les luttes pour la pureté de la foi, fut avec d'autres évêques égyptiens saisi tout à coup et décapité par ordre exprès du prince [4]. A Nicomédie, Lucien, prêtre d'Antioche, avant d'obtenir la mort, subit mille tortures et

[1] Eusèbe, *H. E.*, IX, 2-7, où il donne le texte de la lettre de Daïa.
[2] Lact., *ibid.*, 36, 37.
[3] Saint Sylvain, évêque d'Émèse, et deux autres évêques, 6 février.
[4] Saint Pierre, évêque d'Alexandrie, 26 novembre. Saint Fauste, prêtre, et 660 autres, sainte Catherine, vierge, 25 novembre.

en particulier celle de la faim ; pour la rendre plus atroce, on avait dressé en face de lui une table chargée de viandes, mais de viandes immolées aux idoles et qu'il ne pouvait manger sans apostasie ; il résista à cette tentation si cruellement perfectionnée, et quand on l'interrogea une seconde fois, il n'eut qu'une réponse : « Quel est ton nom ? — Je suis chrétien. — Ta patrie ? — Je suis chrétien. — Ta profession ? — Je suis chrétien [1]. »

Ce jour-là donc, où après un court repos, après un éclair d'espérance et de joie, les chrétiens voyaient la persécution se renouveler, ils semblèrent au premier moment juger l'épreuve au dessus de leurs forces : « Cette lettre de Maximien affichée partout, dit Eusèbe qui vivait sous l'empire de ce tyran, nous ôtait, dans la mesure où l'homme peut le faire, notre dernière espérance. Il nous semblait être à ce moment où, selon les divins oracles, les élus eux-mêmes, s'il est possible, seront troublés. L'attente du secours céleste se refroidissait dans l'âme de quelques-uns. Mais, ajoute-t-il, les messagers qui portaient la lettre du prince dans les provinces les plus lointaines n'étaient pas encore au terme de leur course, et déjà Dieu, protecteur de son Église, commençait à briser l'orgueil du tyran et manifestait la présence de son bienfaisant pouvoir [2]. »

En effet, quoi qu'eut pu dire tout à l'heure Maximien Daia de la prospérité de son empire, son empire n'était point heureux. Cette tradition fiscale que les empereurs

[1] Eusèbe, *H. E.*, IX. Saint Chrysost., *Homil.* 46. *Acta sincera*, 7 janvier.
[2] *H. E.*, IX, 7.



se transmettaient en l'aggravant amenait comme une disette permanente ; Daia, il est vrai, à son entrée dans l'Asie-Mineure, avait aboli solennellement le cens de Galère ; mais ni sa tête ni son cœur n'étaient faits pour tenir une telle promesse. Bientôt il recommença en fait de fiscalité Galère et Dioclétien ; il glana après eux les épis qu'ils avaient laissé tomber ; revendiquant les vieilles dettes ; revendiquant les troupeaux pour ses sacrifices quotidiens ; nourrissant, enrichissant, habillant d'or et de soie les milliers de courtisans, prêtres, devins, soldats barbares qui fourmillaient autour de lui ; leur donnant les biens de l'un, les biens de l'autre ; tellement, dit Lactance, que, lorsqu'il se contentait de confisquer, il fallait lui rendre grâce comme on rend grâce à un brigand qui vous dépouille sans vous tuer. Que sous une telle domination l'Empire fut affamé, nul ne s'en étonnera. Les greniers se fermaient, les boutiques étaient mises sous le scellé ; avec des récoltes abondantes le prix des denrées haussait toujours [1]. Les prétendus *pactes de famine* sont un rêve ; mais la tyrannie peut bien créer la famine ; elle l'a créée en 1793.

A plus forte raison quand des causes naturelles de disette vinrent s'ajouter à l'épuisement fiscal, quand des pluies continuelles amenèrent une mauvaise récolte, la famine parut, et après elle l'épidémie. Un seul médimne (cinquante-deux litres) de froment se vendit deux mille cinq cent drachmes attiques (deux mille cent cinquante francs) ; on vendit ses propriétés, ses enfants même, pour avoir du pain. On voyait sur les places des femmes

[1] Lact., *ibid.*, 37.



dont la physionomie et le costume trahissaient l'opulence passée et qui mendiaient. Des êtres décharnés, chancelants, tombaient tout à coup dans les rues agonisant et ne pouvant dire que ce seul mot « du pain » ! On essaya de se nourrir d'herbe et de foin ; ces tristes aliments amenaient ou aggravaient l'épidémie. Dans certains villages le livre du cens où étaient inscrits bon nombre de cultivateurs dut être biffé comme d'un seul trait, tant la mort faisait vite son office ! Pendant quelque temps les riches vinrent au secours des pauvres : mais, à force de voir tant de misère, leurs cœurs s'endurcirent, et ils commencèrent à redouter le jour où eux-mêmes seraient mendiants ; ils n'étaient pas chrétiens. Les chrétiens seuls, ces prétendus ennemis publics, luttèrent jusqu'au bout, nourrirent les affamés, soignèrent les malades, ensevelirent les morts, qui restaient nus sur la place et que les chiens dévoraient. Une fois de plus, il fallut que des bouches païennes louassent le Dieu des chrétiens et vissent dans ces persécutés les vrais adorateurs du Maître du monde [1].

Aux souffrances de la disette et de la peste s'ajoutaient celles de la guerre, et d'une guerre provoquée par Daïa en haine du christianisme. A cette époque, auprès de l'empire romain toujours païen, il y avait un pays, un peuple, une royauté chrétienne. Ce royaume d'Arménie que Rome et Ctésiphon s'étaient si longtemps disputé, que Probus avait accru pour s'en faire un rempart contre la Perse, était devenu un royaume chrétien. Le fils d'un usurpateur du trône d'Arménie renversé par les Ro-

[1] Eusèbe, *H. E.*, IX, 8.

mains avait échappé tout enfant et comme par miracle au massacre de sa famille. Transporté dans la ville romaine de Césarée en Cappadoce, il y avait reçu la semence de la foi et, sous le nom chrétien de Grégoire (vigilant), ce nom que l'Église semble avoir créé pour quelques-uns de ses plus grands saints, il était retourné dans son pays natal. Là, il y avait prêché, il avait souffert, il avait formé des néophytes et des martyrs. On comptait jusqu'à soixante-dix hommes et trente-trois femmes ou vierges consacrées, qui, convertis par lui, avaient souffert pour la foi. L'une d'elles, Ripsima, avait par sa beauté éveillé malgré elle les désirs du roi Tiridate (Dirtad), et, pour la punir de ses chastes refus, il l'avait fait périr dans d'atroces supplices. Mais ce sang n'avait pas été perdu; le martyre de tant de saints avait amené la conversion de leur patrie; le martyre de Ripsima avait amené la conversion du roi son bourreau [1]. Il s'était fait là, avant l'heure de Constantin, une nation chrétienne et indépendante sous un roi chrétien [2].

C'est ce voisinage du christianisme et de la liberté que le despote païen ne pouvait souffrir. Daïa, maître de toute l'Asie romaine, marcha contre le petit peuple

[1] Saint Grégoire l'Illuminateur, né vers 240, — sa prédication et ses souffrances sous le roi Tiridate, vers 310, — meurt entre 325 et 330. — Épître de lui à saint Jacques de Nisibe. — Sa vie par Agathangelus, extraite par Métaphraste. — Son éloge attribué à saint Jean Chrysostome. Il est honoré le 30 septembre, ainsi que les vierges Ripsima et Gaïana, et un grand nombre d'autres martyrs, hommes et femmes.

[2] On cite quelques traces antérieures de christianisme en Arménie; des martyrs sous Valérien et Dioclétien, à Sébaste, Nicopolis, Mélitène, Comana. Tertullien parle de chrétiens en Arménie (*adv. Judæos*), et Eusèbe (*H. E.*, VI, 46), d'une lettre de saint Denys d'Alexandrie aux Arméniens, dont l'évêque s'appelait Meruzanes. Mais on peut répondre qu'il s'agit ici, non de la grande Arménie qui était indépendante, mais de la petite Arménie, province romaine. C'est à cette province qu'appartiennent les villes nommées ci-dessus.

arménien pour l'obliger à renier son Dieu (312) ; et, pour la première fois dans l'histoire du monde (si nous exceptons celle des Juifs), eut lieu ce spectacle, si souvent renouvelé depuis le quatrième siècle jusqu'au dix-neuvième, d'une nation libre défendant les armes à la main sa religion et sa liberté. Par malheur les événements de cette guerre nous sont restés inconnus ; et ni les annales du monde romain remplies par ses querelles intérieures, ni même les annales arméniennes ne nous en font connaître le détail. Ce qui est certain par le témoignage d'Eusèbe, c'est que Daïa ne put vaincre l'Arménie chrétienne. L'armée romaine échoua non sans de grandes pertes dans cette guerre contre un petit peuple montagnard, et Daïa porta la peine de son aveugle haine contre les chrétiens [1].

Sept ans après (319), l'empereur Constantin et le roi Tiridate faisaient alliance dans Rome ; un peu plus tard, Grégoire justement surnommé l'Illuminateur, après avoir porté le flambeau de la foi jusqu'au pied du Caucase, déposait l'épiscopat et mourait dans une cellule d'ermite entouré de la vénération universelle.

Ainsi, pendant ces deux années, le persécuteur Maximien et le persécuteur Galère venaient d'être brisés, et le châtiment avait commencé pour le persécuteur Daïa.

[1] Eusèbe, *H. E.*, IV, 8. La liste des pères du concile de Nicée (325), publiée en arabe par Selden, porte : « Grégoire, évêque de la grande Arménie. » Mais la liste grecque met à sa place Aristarcès ou Rostacès.

CHAPITRE IV

CHUTE DE MAXENCE

— 311-313 —

Tel était pour Maximien Daïa le commencement du châtiment; mais pour Maxence il allait être complet.

Celui-ci cependant venait de remporter une victoire. L'Afrique était retombée sous sa domination (311); les troupes qu'il y avait envoyées n'avaient pas eu de peine à venir à bout du *tyran* Alexandre, âgé, infirme, et que seule la distance avait protégé jusque-là. Alexandre avait été étranglé, et l'Afrique se trouvait de nouveau, selon l'ordre primitivement établi par Dioclétien, sous la même main qui gouvernait l'Italie. Mais l'Afrique payait cher ce bonheur, si c'en était un. On poursuivait les partisans d'Alexandre, c'est-à-dire tous ceux dont la spoliation pouvait être profitable aux vainqueurs. Par ordre de Maxence on pillait, on saccageait, on brûlait Carthage redevenue, comme chacun sait, à titre de ville romaine, une grande et opulente cité; et, contrairement à l'ancienne coutume romaine qui n'admettait pas de triomphe après une guerre civile, Maxence triom-

phait dans Rome de l'Afrique où il n'était pas allé [1].

Des ruines, visibles encore aujourd'hui dans l'enceinte de Rome, nous sont témoins de ce triomphe de Maxence. Son règne ne dura que six ans et se passa au milieu de bien des agitations et des alarmes. Mais, pour la première fois depuis vingt ans, Rome possédait dans son sein un empereur et un empereur qu'elle avait fait; et, comme pour fortifier ce lien qui l'unissait au peuple de la ville éternelle, Maxence voulut laisser des traces monumentales de son passage. Le temple de Vénus et de Rome fut restauré sous le nom de temple de Rome seulement ; la déesse de l'Olympe tombait dans l'oubli, mais la déesse Patrie avait encore une place dans les cœurs. Une vaste et puissante basilique fut construite; puis un Forum, que plus tard Constantin vainqueur acheva ou embellit et qui fut appelé basilique Constantinienne. En dehors de la ville, sur la voie Appia, en face des catacombes chrétiennes, un cirque et un temple furent élevés à la mémoire du jeune fils de Maxence, Romulus ; c'est ainsi que, chrétiens d'un côté de la voie, païens de l'autre, honoraient leurs morts, ceux-là par des prières, ceux-ci par des jeux. Une multitude de statues, enlevées sans doute à des temples, car il ne s'en faisait guères de nouvelles ; un obélisque sur lequel jadis Domitien avait fait graver son nom en caractères hiéroglyphiques, furent apportés pour embellir ce lieu où les courses des chars et les applaudissements du peuple devaient réjouir les mânes du jeune César.

[1] Aur. Victor, *De Cæsaribus* ; et Aur. Victor, *Epitome*, qui, par une erreur évidente, attribue la défaite et le supplice d'Alexandre aux soldats de Constantin.



C'était sans doute un art en décadence que celui qui se mettait au service de l'empire païen agonisant, et les proportions de ce cirque nouveau étaient bien inférieures à celui de l'ancien; mais il y avait encore là une certaine grandeur, et on voit que l'aventurier Maxence s'était cru un moment le héros de Rome et le maître du monde[1]. Dans ses monnaies, il s'appelle le vainqueur de toutes les nations[2].

L'orgueil de la victoire devait lui être funeste. Enthousiasmé de son propre triomphe, il craignit moins de hâter une lutte où il devait périr. Comme on vient de le voir, l'empire, à ce moment, se partageait entre quatre Augustes : Maxence en Italie et en Afrique, Constantin dans l'Occident, Licinius dans les provinces du Danube et de la mer Égée, Maximien Daïa en Asie. L'accord pouvait-il subsister ou même s'établir entre eux? Constantin régnait par une sorte de droit héréditaire que Galère avait reconnu non sans regret; Licinius régnait par le choix libre de Galère; Maximien Daïa s'était fait faire Auguste par Galère malgré lui; enfin le pouvoir de Maxence était né d'une émeute populaire ou soldatesque par laquelle Galère avait été vaincu. Ces origines si différentes laissaient subsister un état permanent de rupture, sinon de guerre.

[1] Aur. Victor, *De Cæsarib.*, atteste ce goût de Maxence pour les monuments. L'identification de sa basilique avec celle de Constantin est établie par le même Victor et par un médaillon d'argent, trouvé dans cette basilique, lequel porte : MAXENTIVS P. F. AVG. (tete laurée) ; au revers : CONSERV. VRBIS SVÆ (le temple de Rome). — Le cirque de Romulus, dont les différentes parties sont encore visibles, est en face de Saint-Sébastien. L'obélisque dont il est question est celui qui a été transporté place Navone.

[2] Monnaie : IMP. C. MAXENTIVS P. F. AVG. ; au revers : VICTOR OMNIVM GENTIVM ; l'empereur (?) donnant la main à un homme armé ; aux pieds de l'empereur, e femme suppliante (l'Afrique ?).



La guerre fut-elle provoquée par Constantin ou par Maxence? Constantin ne se sentait pas libre encore ; les Francs qu'il avait vaincus, qu'il devait vaincre de nouveau, l'occupaient sur le Rhin et lui enlevaient une bonne partie de son armée [1]. Maxence, au contraire, délivré d'Alexandre, n'avait plus d'ennemis, si ce n'est au nord des Alpes. Les vieilles légions de son père, les prétoriens de Rome, les anciens soldats de Sévère qui avaient abandonné leur empereur, formaient sous lui une armée vaillante, nombreuse, aguerrie, fière d'avoir vaincu, par les armes ou autrement, Sévère, Galère et Alexandre. Maxence, en leur livrant l'Italie, en les autorisant à piller, en les exhortant à jouir de toutes les voluptés que leur offrait une contrée opulente, Maxence croyait se les être attachés. Et de plus ne devait-il pas comprendre qu'un jour ou l'autre les gémissements de l'Italie opprimée et des chrétiens persécutés seraient entendus dans les Gaules, et que Constantin descendrait du haut des Alpes pour délivrer le peuple de Rome du maître qu'il avait eu le malheur de se donner [2]? On peut donc croire que c'est Maxence qui a donné le signal des hostilités. Pour venger, disait-il, la mort de son père que lui-même avait détrôné [3] et que maintenant il déifiait [4], il fit abattre dans Rome les statues de Constantin ; c'était lui déclarer la guerre.

[1] Sur tout ceci, V. Incerti, *Panegyric. ad Constantin.*, 22.

[2] Aurel. Victor (*De Cæsaribus*) semble attribuer à Constantin, ému de pitié pour l'Italie, l'initiative de la guerre : Is, ubi vastari urbem atque Italiam comperit, pulsosque seu redemptos exercitus (Severi et Galerii), composita pace per Gallias, Maxentium petit.

[3] Aur. Victor lui reproche son indifférence à la première nouvelle de la mort de son père : Cum ne patris quidem exitu moveretur.

[4] Monnaies : DIVO MAXIMINIANO SEN. OPTIMO. AETERNAE MEMORIAE.

Pour se fortifier dans cette lutte depuis longtemps prévue de part et d'autre, on avait cherché des alliances. Constantin était rentré en négociations avec Licinius et l'avait fiancé avec sa sœur. D'un autre côté, jaloux de voir Licinius pencher vers Constantin, Maximien Daïa s'était rapproché de Maxence et lui avait envoyé en Sicile une députation. Maxence avait bondi de joie à la pensée de cette aide qui lui venait de l'Orient; l'amitié s'était faite, les images de Maxence et de Daïa avaient été peintes ensemble, en signe d'alliance. C'étaient, remarquons-le, les deux princes tolérants d'une part (car jusqu'ici Licinius ne semble pas avoir pris une part bien active à la persécution), les deux princes persécuteurs de l'autre [1].

Aussi, lorsque Constantin, voyant cette guerre désormais inévitable et marchant déjà à la rencontre de son ennemi, se demandait quelle serait l'issue de cette crise et quels pouvaient être ses alliés ou ses adversaires, il était naturel que la question du christianisme se présentât à son esprit. Lui et son père, en protégeant les chrétiens, avaient obéi à une sage politique en même temps qu'à un sentiment d'humanité et de justice. Ils avaient attaché à leur cause une minorité sans doute, mais une minorité composée d'hommes dévoués, courageux, aimés et respectés malgré tout: et ils n'avaient pas blessé la majorité devenue plus tolérante et plus juste à force d'avoir eu le spectacle de persécutions

[1] *De mortib. persec.*, 43. « Constantin, ce pieux empereur, et avec lui Licinius, tous deux remarquables par leur piété et leur sagesse, ces deux princes religieux, réservés de Dieu pour combattre deux tyrans impies. » Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IX, 5. Une inscription appelle Licinius *restitutor libertatis ac fundator publicæ securitatis*. En Sicile, Orelli, 1071.

atroces et inutiles ; ils avaient donné à leurs peuples une paix intérieure d'autant plus grande ; ils en avaient été d'autant plus populaires.

Mais fallait-il aller plus loin ? se faire chrétien ? proclamer, non pas seulement l'innocence des chrétiens, mais la vérité du christianisme ? dépouiller le pouvoir et la personne impériale du prestige, si affaibli qu'il fût, que pouvait leur donner le culte des faux dieux ? exiler les idoles du palais, du Sénat, des armées ? La majorité païenne était-elle assez éclairée pour le permettre ? Sans doute, ce serait un titre de plus à l'attachement des chrétiens ; mais les chrétiens pouvaient-ils être ou plus dévoués ou plus fidèles qu'ils ne l'étaient déjà ? Sujets de Maxence, se révolteraient-ils contre lui par cela seul que son adversaire était chrétien ? Soldats de Constantin, pourraient-ils lui donner autre chose que leur sang qu'ils étaient déjà prêts à lui donner tout entier ? L'amour des chrétiens appartenait déjà à Constantin, l'amour des païens aurait été perdu pour lui. En de telles circonstances, une conversion, si elle eut été un calcul politique, aurait été un mauvais calcul.

C'est en méditant de telles pensées que Constantin cheminait un jour à travers la Gaule, marchant vers les Alpes, quelques soldats marchant auprès de lui. Mais les pensées politiques n'étaient pas les seules qui l'occupaient. Il s'élevait plus haut, et se demandait ce que pouvait être, si nous osons nous servir de ce mot, la politique de Dieu ; pourquoi Dieu avait brisé l'un, fait prospérer l'autre. Les princes ses devanciers avaient mis leur confiance dans les nombreuses divinités de l'Olympe ; leurs oracles les avaient trompés, nul dieu n'était



venu à leur secours, et ils avaient misérablement péri. Seul, son père, qui, sans être chrétien, avait eu foi et confiance au Dieu unique, avait achevé sa vie, paisible, glorieux, aimé. Puis, élevant davantage encore son âme, il se mit à prier ce Dieu unique qui était pour lui le Dieu inconnu. Il le supplia de se faire connaître à lui, et de lui donner, comme il avait fait à Constance, le secours de son bras dans une lutte aussi hasardeuse [1].

Les faits qui suivent ont pu être mis en doute par les modernes ; mais ce doute s'écroule, ce me semble, par cette seule réflexion qu'Eusèbe les raconte d'après le témoignage personnel de Constantin, que Constantin les lui avait déclarés sous la foi du serment, que la conversion de Constantin, comme nous venons de le dire, était désintéressée, par conséquent sa sincérité inattaquable. Du reste Constantin n'en fut pas seul témoin ; en plein jour, peu d'heures après midi, un signe étrange apparut au-dessus du soleil ; ce signe était une croix lumineuse avec cette inscription : ΕΝ ΤΟΥΤΩ ΝΙΚΑ, *par ceci sois vainqueur ;* Constantin, les soldats, d'autres encore le virent de leurs yeux [2].

[1] Eusèbe, *De vita Constantini*, I, 27, 28.

[2] Eusèbe, *ibid.*, I, 27-30. Sozomène, I, 3. Lactance (*De mortib. persec.*, 44 ; mais lui ne parle que d'un songe qu'il place à la veille du combat du pont Milvius). Prudence, *ad. Symmach.*, I, 464-466, 487-489. Philostorge, *H. E.*, I, 6. Socrate, *H. E.*, I, 3. Théodoret, *H. E.*, I, 1.

Les panégyristes païens de Constantin parlent aussi des promesses divines qui encourageaient Constantin marchant avec 25,000 hommes contre les 100,000 de Maxence, des conseils d'en haut qui le conduisaient, tandis que Maxence, lui, ne s'attachait qu'à des superstitions et à des maléfices. (*Quid in consilio nisi divinum numen habuisti ?... Te divina præcepta, illum superstitiosa maleficia sequebantur.*) (*Panegyrici veteres.*)

Voyez l'inscription subsistante encore sur l'arc triomphal érigé à Rome, par le Sénat et le peuple, en l'honneur de Constantin, pour avoir, « par l'inspiration



Une autre révélation vint bientôt compléter celle-ci. Cette première vision lui avait montré la croix ; mais la croix à cette époque ne rappelait pas toujours exclusivement et immédiatement l'idée du Christianisme. Un songe, la nuit suivante, lui montra le Christ tenant la croix telle qu'elle lui était apparue dans le ciel. « Mets-la, lui fut-il dit, sur les drapeaux de tes soldats. »

Constantin était subjugué. Dès le lendemain il racontait le songe de la nuit à ses amis réunis autour de sa personne ; des orfèvres étaient mandés ; et Constantin, assis au milieu d'eux, leur décrivait l'image qu'il avait vue au ciel et dans son rêve, leur commandait un étendard revêtu d'or et garni de pierres précieuses, dont l'antenne figura la croix, et au dessous de la croix, le monogramme du Christ formé des deux premières lettres grecques de son nom [1]. Mais surtout des prêtres

de la Divinité, et la grandeur de son âme (*instinctu Divinitatis mentis magnitudine*), délivré la république du tyran qui l'opprimait. »

Et la statue que, d'après Eusèbe, Constantin se fit ériger dans Rome, où il était représenté tenant une lance terminée par une croix, avec ces mots : « Par ce signe salutaire, indice du vrai courage, j'ai délivré votre cité du joug des tyrans, j'ai rendu la liberté au Sénat et au peuple romain, et je les ai rendus à leur dignité et à leur splendeur première. » (Eusèbe, *in vita Constantini*, 1, 40.)

[1] « Une haste un peu longue revêtue d'or est traversée dans le haut par une antenne, formant avec elle la croix. Au sommet de la haste est fixée une couronne, formée d'or et de pierres précieuses. Dans l'intérieur de la couronne est le signe de notre salut, c'est-à-dire les deux premières lettres (grecques) du nom du Christ, la lettre P étant coupée au milieu par la lettre X ; ces lettres sont inscrites aussi sur le casque de l'empereur. De l'antenne qui traverse la haste pend une sorte de voile de pourpre avec un rang de pierres précieuses mêlées d'or, qui brillent d'un éclat incomparable. Ce voile a une longueur égale à sa largeur. Au-dessous de la croix sont les images en or de notre empereur et de ses enfants aimés de Dieu. » Eusèbe, *De vita Constantini*, II, 31.

Les monnaies et les monuments confirment cette description d'Eusèbe. C'est cette enseigne qui est restée connue sous le nom de *Labarum*, nom déjà usité avant Constantin pour désigner l'enseigne impériale. On discute sur l'étymologie de ce mot, qu'on a voulu faire dériver du mot teutonique *lap*, pièce d'é-



et des évêques chrétiens étaient appelés auprès de l'Empereur pour lui apprendre ce qu'était leur Dieu et ce que signifiait cette vision. Dès lors, les évêques chrétiens et les livres chrétiens ne quittèrent plus Constantin. Sans recevoir encore le baptême, sans même être canoniquement admis au nombre des catéchumènes, il professa désormais la foi à la vérité chrétienne [1]. Au bout de peu de temps, sa mère, sa sœur, fiancée de Licinius, sa belle-mère Eutropie, probablement aussi sa femme Fausta furent chrétiennes. Le plus grand acte que jamais prince de la terre ait fait pour le bien de la race humaine était accompli.

Et, pour que l'opposition fût parfaite, Maxence, contre lequel Constantin marchait à cette heure, Maxence attendant à Rome son ennemi, était entouré de prêtres, de devins, de magiciens. Il s'était fait défendre par eux de marcher à la tête de ses troupes, et, dans sa lâche inertie, croyait mieux servir sa cause par les pratiques d'une sorcellerie atroce. Il évoquait le démon; il cher-

toffe, et que M. Oppert fait venir du mot assyrien *labar* (donner). *Comptes rendus de l'Académie des Inscript.*, avril 1862. Il cite une inscription assyrienne : NABOU LABAR ISKEM ; *Nebo dat victoriam.* Ce mot aurait été apporté à Rome par les astrologues chaldéens.

Sur l'image du *Labarum* chrétien dans l'armée de Constantin, voyez Eusèbe, *in vita Constant.*, II, 7, 9, 16. La lettre de Constantin dans Eusèbe, *ibid.*, II, 55. Sozomène, I, 4. Prudence, *contra Symmachum*, I, 486 et s.

A partir du temps de Constantin, la croix qui, jusque-là, n'apparaît que bien rarement dans les inscriptions chrétiennes des trois premiers siècles, se montre bien plus fréquemment, ainsi que le *Labarum* et le monogramme du Christ, tels que nous venons de les décrire ; comme aussi les mots : *in hoc signo vinces*, ou simplement les initiales *V* (*ictoria*), en grec : N (ικα). Inscriptions de Carthage, 15 et 16 ; de Cirta (Renier, 2145). — Monnaies de Constance et d'autres Césars. — Inscriptions des catacombes (Bosio, p. 400. Boldetti, p. 63. M. de Rossi, *Epistola ad D. Pitra de titulis Carthagin.* — Dans le spicilége de Solesme, t. IV, p. 517 et s., 533).

[1] Eusèbe, *ibid.*, III, 47, 52.

chait la volonté des dieux dans les entrailles des victimes. Mais c'étaient des victimes que le paganisme romain lui-même ne connaissait guères ; c'étaient non-seulement des lions qu'il faisait immoler, c'étaient encore (chose atroce !) des femmes enceintes qu'il faisait ouvrir, des enfants dont il fouillait les entrailles [1]. Cette hideuse agonie du paganisme expirant devait achever de révolter les esprits, depuis longtemps irrités par la tyrannie de Maxence.

Dans le camp de Constantin on était plein d'espoir. En vain, ses plus sages amis avaient-ils jugé hasardeuse sa marche vers les Alpes. En vain savait-on l'ennemi de beaucoup supérieur en nombre, puisque Maxence avait cent soixante-dix mille hommes et dix-huit mille chevaux, des légions d'Italie, de Sicile et d'Afrique ; tandis que Constantin, qui n'avait pu laisser désarmée sa frontière du Rhin, ne comptait que vingt-cinq mille légionnaires et cinquante-cinq mille auxiliaires barbares ou volontaires gaulois [2]. En vain les aruspices païens, pressentant la ruine de leurs autels, s'étaient-ils d'avance prononcés contre un Empereur prêt à devenir chrétien [3]. Chrétiens et païens n'en marchaient pas moins avec joie sous ce *Labarum* inauguré par une vision divine. On disait même (c'est un rhéteur païen qui nous le raconte, ne faisant probablement autre chose qu'amplifier à sa façon le fait attesté par Eusèbe), on disait dans toute la Gaule que des légions célestes étaient ap-

[1] Eusèbe, *Vita Constant.*, I, 36.
[2] Eutrope, Zosime, II, 15. Il n'avait, dit son panégyriste, que le quart de ses forces. *Incerti panegyr.*, 3, etc.
[3] Contra consilia hominum, contra aruspicum monita. *Incerti panegyr.*, 2.

parues au dessus des légions constantiniennes, volant elles aussi vers les Alpes, armées de boucliers et de cuirasses qui étincelaient d'un éclat divin ; et que de leurs rangs étaient descendues ces paroles : « Nous marchons au secours de Constantin [1]. »

Le premier fruit de cette ardeur des soldats fut la rapidité de leur marche. D'après les desseins de Maxence, l'armée de ce prince devait pénétrer dans les Gaules par les montagnes de la Rhétie, afin de séparer du premier coup Constantin de Licinius (si toutefois Licinius intervenait), et de les menacer tous deux à la fois. Mais Constantin ne laissa pas à son ennemi le temps de l'attaquer. Avant que l'armée de Maxence eût atteint les Alpes Rhétiques (le Brenner), Constantin était déjà sur les Alpes Cottiennes (mont Genèvre). Les Alpes, cette barrière de l'Italie, toujours inutile faute d'être défendue, s'ouvrirent devant lui. Suze (*Segusio*) voulut résister, elle fut forcée. Mais on n'avait plus à faire à un vainqueur barbare ; hommes et biens, habitants et soldats furent respectés, et les troupes de Constantin éteignirent elles-mêmes le feu qu'elles avaient allumé pour brûler les portes de la ville [2]. Turin (*Augusta Taurinorum*) n'essaya pas même de résistance; un corps nombreux de troupes régulières avait voulu arrêter Constantin en avant de cette ville; cette cavalerie redoutable, toute bardée de fer, hommes et chevaux (*clibanarii*), effrayait les soldats gaulois; Constantin leur ordonna d'ouvrir

[1] Nazarius, *Panegyr.*, 14. — Ces armées célestes, ajoute-t-il, en parlant à Constantin, t'avaient été envoyées depuis longtemps, mais l'œil humain ne les voyait pas; aujourd'hui elles se sont laissé voir.
[2] Nazar., *Paneg.*, 21. Incerti, *Paneg.*, 5, 6.

leurs rangs devant elle, ils purent l'envelopper et la détruire. Quant à l'infanterie de Maxence, elle s'enfuit vers la ville ; mais les habitants, las du joug de leur tyran, fermèrent les portes à ses soldats et firent avec joie leur soumission au vainqueur [1]. Milan se rend de même ; puis Brescia, où la cavalerie de Maxence prit la fuite sans combat ; puis toute la Gaule Transpadane jusqu'à Vérone [2] devient l'heureuse sujette du prince chrétien qui la délivre de Maxence. A Vérone, il y eut une lutte plus sérieuse ; là dut probablement se rencontrer la masse principale de l'armée de Maxence, dirigée vers les passages des Alpes Rhétiques. Elle était commandée par un général célèbre, Ruricius Pompeianus, chef de la garde de Maxence ; mais Constantin sut trouver un gué pour passer l'Adige, tourna l'ennemi, battit Pompeianus, le refoula dans Vérone et crut l'y avoir renfermé. Pompeianus put néanmoins en sortir et, surpris la nuit en rase campagne, livra à Constantin un rude combat. Les deux généraux ne ménagèrent pas leur vie ; Constantin se jeta lui-même dans la mêlée, Pompeianus se fit tuer. Ses soldats, épargnés contre la coutume romaine, furent gardés par milliers dans des chaînes forgées avec leurs propres épées [3].

Après ce triple combat de Turin, de Brescia et de Vé-

[1] Nazar., 22-24. Incertus, 7.
[2] Nazar., 25.
[3] Incertus, 8-10. Nazarius, 25, 26. Lactance, 44 : Dimicatum, et Maxentiani milites prævalebant donec postea, confirmato animo, Constantinus, etc.... — Il existe un monument singulier de la victoire de Constantin. Un cippe qui se voit aujourd'hui à Vérone portait une inscription en l'honneur de Maxence *pieux, heureux, invaincu*. Après sa défaite, on a simplement retourné le cippe, mis en terre ce qui était en haut, et sur cette extrémité on a gravé une inscription en l'honneur des fils de Constantin. (Orelli, 1067.)

rone, rien ne semble plus avoir arrêté Constantin [1]. Aquilée et Modène lui envoient leur soumission; il marche vers Rome; approchant de cette ville (si toutefois le récit de Lactance ne doit pas se confondre avec le récit d'Eusèbe cité plus haut), un nouveau songe l'avertit d'inscrire sur le bouclier de ses soldats le monogramme du Christ. Pendant que l'armée flavienne s'avance ainsi, marquée une seconde fois du sceau du Christianisme et attirée au Christianisme par la victoire, Maxence est livré plus que jamais à la superstition et à la peur. Depuis deux ans il n'habite plus le palais impérial; lui, sa femme et son jeune fils Romulus, mort aujourd'hui, ont vécu dans une maison privée. Soumis, dit-il, aux ordres des dieux, il se refuse à combattre par lui-même; son armée éprouvât-elle une défaite, il pourrait, à ce qu'il pense, tenir encore longtemps dans Rome, dont naguère les fortifications ont épouvanté Galère; il y garde près de lui des forces nombreuses; ses magasins renferment du blé d'Afrique en abondance. Quelle que soit la fortune des armes, ses généraux la tenteront pour lui; lui-même restera dans Rome pour y célébrer par des jeux le sixième anniversaire de son empire.

L'armée de Maxence, mais non Maxence, sort donc de Rome et marche en avant; elle traverse le Tibre sur le pont Milvius (Ponte Molle) et sur un pont de bateaux construit un peu au-dessus. Un mécanisme [2] a été établi sur ce pont pour le couper instantanément et dérober,

[1] Eusèbe, *De vita Constantini*, I, 36.

[2] Avec des agrafes en fer, πέρόναις σιδήραις, dit Zosime, II, 15.

s'il en est besoin, l'armée en retraite à la poursuite du vainqueur. Le combat va donc s'engager, non loin du Tibre, sur sa rive droite, dans la plaine des Rochers Rouges (*Saxa rubra*), à neuf milles seulement de Rome. Maxence, général peu habile, a cru affermir le courage de ses soldats en mettant le Tibre derrière eux.

Lui, cependant, célèbre sa fête et convoque le peuple aux jeux du cirque. Mais les présages sont sinistres; des nuées de hiboux voltigent sur les murs[1]. Au cirque le peuple se montre agité, murmurant, indigné de voir là son Empereur pendant qu'aux portes de Rome le sang coule pour sa cause. On crie devant lui : « Constantin est invincible » ; dans les rues, on se soulève, et le prince s'enfuit épouvanté. Néanmoins, comptant toujours sur ses dieux, il va avec des sénateurs consulter les livres sibyllins, dans lesquels on lui fait lire un oracle qui le comble de joie : « Ce jour-là, est-il dit, l'ennemi du peuple romain doit périr » ; l'ennemi du peuple romain, c'est Constantin ! s'écrie Maxence. Se croyant, grâce à cet augure, assuré de la victoire, il veut en être témoin ; il se décide à sortir de Rome et va assister au combat déjà commencé (28 octobre 312).

Mais le peuple, ou au moins une grande partie du peuple comprend tout autrement l'oracle de la Sibylle ; pour ceux-là, l'ennemi c'est Maxence, et Maxence sera vaincu. Avant le soir, l'événement devait leur donner raison. L'armée de Maxence était cependant plus nombreuse que celle de Constantin, et une partie de cette armée combattit avec acharnement. Mais ce combat,

[1] Zosime, II, 16.



engagé par elle sans avoir son Empereur à sa tête, et avec les eaux du Tibre derrière elle, ce combat soutenu contre le vœu du peuple et contre la volonté du ciel, ne devait pas aboutir à un triomphe. Les auxiliaires italiens de Maxence, peu attachés à sa cause, se débandèrent promptement et laissèrent les prétoriens, sa garde favorite, couvrir inutilement la plaine de leurs cadavres. Maxence se trouva n'être venu que pour assister à une déroute; son armée refoulée jusqu'aux rives du fleuve se pressa en désordre sur le pont de bateaux situé plus à portée du champ de bataille que le pont Milvius. Ou par accident, ou autrement, le mécanisme qu'on y avait placé joua trop tôt, et le pont s'ouvrit sous les pas des fuyards. Hommes et chevaux tombèrent pêle-mêle dans le Tibre; Maxence y fut entraîné avec son cheval; enfoncé dans la vase du fleuve, alourdi par le poids de sa cuirasse, il s'y noya. Son corps fut retrouvé le lendemain à la place même où il était tombé, et sa tête fut promenée dans Rome, au milieu de ces railleries et de ces insultes que la cruauté du peuple n'épargne jamais aux vaincus, quels qu'ils soient [1].

En même temps, un spectacle plus consolant et plus digne s'offrait aux yeux du peuple romain. Le vainqueur faisait son entrée solennelle dans la ville des Césars. Constantin était un illyrien dont toute la vie s'était passée hors de Rome; il était depuis six ans le César de la Gaule; il détrônait un prince qu'une insurrection populaire dans Rome avait élevé; enfin, il était chrétien, et

[1] Lactance, 44. Eusèbe, *De vita Constant.*, I, 37-38. Nazarius, 28-30. Incertus, 16-28. Victor, *Epitome*. Victor, *De Cæsaribus*. Eutrope, X, 3. Zosime, II, 16, 17.



les insignes du christianisme figuraient sur ses drapeaux. Et cependant, les écrivains, même païens, attestent la joie avec laquelle il fut reçu. Il y avait une telle démence dans la tête de ces Césars idolâtres, ils étaient si effrontément avides et si inutilement cruels, leur débauche était si monstrueuse et si insultante, que Maxence païen semble n'avoir laissé à Rome païenne aucun regret. La preuve, ce ne sont pas seulement les honneurs décernés à Constantin par le Sénat, comme le Sénat en décernait hélas ! à tous les vainqueurs ; ce ne sont pas seulement les paroles des rhéteurs idolâtres, auxquels il coûtait probablement assez peu d'adapter leur phraséologie mythologique à l'éloge du prince chrétien ; c'est l'historien païen Aurelius Victor qui nous dit : « Il est incroyable quelle allégresse et quelle joie fut celle du peuple de Rome et du Sénat en apprenant la mort de Maxence. Car nul homme n'est plus aimé et plus populaire que celui qui châtie un tyran [1]. »

En effet, la royauté du César chrétien était tout l'opposé de la royauté désordonnée de tous ces Césars païens. — C'était la paix : la Gaule en faisait depuis six ans l'expérience, tandis que l'Italie avait subi tant de guerres et tant de ravages. — C'était la clémence : à l'exception d'un petit nombre, les partisans de Maxence, ceux même dont le peuple demandait le supplice, conservaient leur vie, leurs biens, leurs dignités même ; la peine de mort était prononcée, non contre les vaincus mais contre les dénonciateurs des vaincus [2]. Les pré-

[1] Aurel. Victor, *De Cæsarib.* Eusèbe, *in vita Constant.*, 39.

[2] L'édit de Constantin contre les délateurs, du 19 janvier 313, rappelle un édit déjà rendu dans le même sens. L. I, *Code Théodos.*, X, 1.

toriens qui avaient régné sous Maxence et régné avec autant de licence que leur maître, les prétoriens qui avaient combattu avec acharnement pour sa cause étaient simplement licenciés, et leur caserne dans Rome détruite, pour que cette dangereuse milice ne se reformât pas à l'avenir [1]. — C'était la liberté : sur des ordres partis immédiatement de Rome, les proscrits de Maxence sortaient de prison, revenaient de l'exil, reprenaient leurs biens usurpés [2]. — C'était l'amour du pauvre et l'assistance pour le pauvre ; non ces largesses grossières et intéressées faites à ceux qui pouvaient gagner leur pain, mais la charité intelligente qui soignait les infirmes, assistait les veuves, dotait les orphelins [3]. — C'était l'honneur rendu, au lieu des humiliations infligées ; le Sénat traité comme l'avaient traité jadis les bons princes, mais comme nul prince maintenant ne le traitait plus, avec courtoisie et avec déférence ; les vides nombreux que les proscriptions de Maxence avaient faits dans ses rangs dignement remplis. — C'était le respect pour les mœurs : autant Maxence et ses partisans, encouragés par lui, avaient, au mépris de tout honneur, de toute dignité, de toute liberté, satisfait leurs passions, autant le fils de Constance était irréprochable à cet égard. La beauté d'une femme n'était plus pour elle un sujet de terreur ; « sous un prince réglé dans ses mœurs, la beauté, dit le païen Nazarius, n'était plus l'aiguillon des passions impures,

[1] Voyez le païen Zosime (II-17), qui parle comme les écrivains chrétiens de la clémence de Constantin et de la joie des Romains.
[2] Eusèbe, *ibid.*, I, 41.
[3] Eusèbe, *ibid.*, I, 43.

elle n'était que l'ornement de la chasteté [1]. » — C'était en un mot une atmosphère plus pure et plus noble qui remplissait cette vieille Rome infectée par tant de tyrannie et de corruption. On ne savait peut-être pas bien d'où elle venait, ni quel vent du ciel l'avait amenée; mais n'importe, on la respirait avec joie.

Il était juste pourtant qu'au milieu de tous ces proscrits rendus à la liberté, l'Église chrétienne, cette proscrite de trois siècles, ne fût pas oubliée ; que le réparateur de tant d'injures ne négligeât pas, de toutes, la plus ancienne et la plus grave ; que l'Empire reconnût au moins la liberté de l'Évangile quand il goûtait déjà les bienfaits de l'Évangile. Chrétien lui-même, et ne craignant pas de manifester son christianisme, Constantin cependant ne prétendit pas faire immédiatement l'Empire chrétien avec lui, ni donner le baptême, soit au peuple [2], soit même au pouvoir. Le pouvoir, quelque temps encore, resta officiellement païen avec ses souvenirs, ses formes, ses cérémonies païennes. L'Empereur se contentait de ne pas prendre à ces rites une part personnelle; le jour de son triomphe, il ne monta pas au Capitole, mais le Sénat put y monter. Seulement, nul au monde n'aurait pu prétendre, je dirais volontiers nul au monde n'eût souhaité que le Christianisme demeurât un culte proscrit. Il faisait assez de bien dans l'Empire pour avoir gagné le droit de cité, et les plus fanatiques auraient eu honte de le traiter encore comme un malfaiteur. L'humanité commençait

[1] Nazarius, 34.
[2] V. la lettre de Constantin aux magistrats des villes, dans Eusèbe ; *Vita Constantini*, II, 56, 60.

enfin à reconnaître d'où lui venaient le jour et la vie. Entre le paganisme puissant encore et la vérité chrétienne désormais invincible, la liberté rendue à l'Église était chose nécessaire, inévitable, prévue.

Déjà, à ce qu'il paraît, quelque édit, ou de Constantin ou de Licinius, avait assuré au Christianisme une liberté partielle ou provisoire ; mais on prévoyait sans doute la mesure définitive qu'allait amener la réunion de ces deux empereurs à Milan. D'un côté, Constantin, demeuré à Rome pour inaugurer son troisième consulat (1er janvier 313), en partit peu après pour le nord de l'Italie, où devait s'accomplir le mariage résolu depuis longtemps entre Licinius et Constantia (mars 313); et de l'autre côté, le vieil ami de Dioclétien avait hâte, on peut le croire, de venir s'allier avec le jeune vainqueur du pont Milvius [1]. L'édit suivant fut leur œuvre commune et, accepté, quoique de mauvaise grâce, par Maximien Daïa, il devint la loi de tout l'Empire:

« Nous avons jugé depuis longtemps, disaient les deux princes, que la liberté de la religion doit être respectée et qu'il faut permettre à chacun d'agir selon la conviction de son âme en ce qui touche le culte de la Divinité ; aussi avons-nous ordonné que tous, chrétiens ou autres, suivent en paix les pratiques de leur religion ou de leur secte. Mais, comme ce rescrit imposait certaines conditions, on a pu abuser de ses termes, et le laisser parfois sans exécution [2].

« Nous donc, Constantin Auguste et Licinius Au-

[1] Lactance, *ibid.*, 45.
[2] Ce premier paragraphe se trouve dans Eusèbe (*Hist. Eccl.*, V, 5), mais non dans Lactance (*ibid.*, 48). Nous traduisons ici le mot αἱρεσεις par con-

guste, nous étant heureusement trouvés ensemble à Milan, et traitant de tout ce qui pouvait contribuer à l'avantage et à la sûreté de l'État ; parmi bien des mesures que nous avons jugées utiles à plusieurs de nos sujets, nous avons cru devoir mettre ordre avant toutes choses à ce qui concerne le culte de la Divinité, et accorder, soit aux chrétiens, soit à tous autres, la liberté de s'attacher à la religion qu'ils préféreront. Puisse ainsi, du haut de sa demeure céleste, la Divinité être indulgente et propice pour nous et pour tous ceux que nous gouvernons ! Par ces motifs de raison et de sagesse, nous déclarons que nul ne doit être privé du droit ou d'embrasser le Christianisme, ou d'adopter telle autre religion qui lui aura paru digne de son choix ; afin que la Divinité suprême à laquelle nous apportons nos libres hommages nous témoigne en toutes choses sa faveur et sa bienveillance accoutumée. *Ton Dévouement* [1] saura donc, qu'abrogeant toutes les conditions imposées aux chrétiens dans les rescrits qui t'ont été envoyés, nous voulons purement et simplement que ceux qui veulent pratiquer le Christianisme le fassent sans être inquiétés ni maltraités par personne. Nous croyons devoir le faire connaître ici pleinement à ta sollicitude, pour que tu saches que nous accordons aux dits chrétiens une liberté absolue de suivre leur religion. *Ton Dévouement* com-

ditions, parce qu'un peu plus bas nous retrouvons le mot αἱρέσεις remplacé dans le texte original que nous donne Lactance par *conditiones*.

Ce qui est dit de rescrits antérieurs, et que nous appliquons à un rescrit récent de Constantin ou de Licinius, pourrait à la rigueur s'entendre, soit des édits de rétractation de Galère et de Daïa, soit peut-être même (tant la latinité de cet édit prête aux équivoques) des rescrits hostiles aux chrétiens.

[1] *Dicatio tua*. Ce mot s'adresse au magistrat auquel le rescrit est envoyé.

prend aussi, que, comme nous l'accordons aux chrétiens, nous accordons également à tous autres cette liberté de suivre leur religion et leur secte, propre à assurer la paix de notre Empire. Que chacun adore ce qu'il voudra adorer, nous ne prétendons rien supprimer des hommages qu'il rend à la Divinité.

« Et, en ce qui touche particulièrement les chrétiens, nous statuons que, si les lieux dans lesquels ils se réunissaient, et pour lesquels les lettres que tu as reçues contenaient d'autres dispositions, ont été acquis ou de notre fisc ou de tout autre possesseur, ils soient restitués aux chrétiens gratuitement, sans aucune répétition du prix, sans chicane et sans ambage. S'ils ont été donnés, que les donataires également les rendent aux chrétiens dans le plus bref délai. Acheteurs et donataires pourront s'adresser à notre vicaire afin d'obtenir de notre Bienveillance ce qu'elle jugera à propos de faire pour eux ; mais veille avant tout à ce que sans retard ces biens soient rendus à la corporation des chrétiens. De plus, comme les chrétiens, non pas en leur nom privé, mais au nom de leurs corporations ou de leurs églises, possédaient, outre ces lieux de réunion, d'autres propriétés encore ; nous voulons que suivant la même règle, sans difficulté et sans chicane, tout soit rendu aux chrétiens, c'est-à-dire à leur corporation ou association ; admettant toujours que par suite de cette restitution gratuite, les possesseurs pourront espérer de notre Bienveillance une indemnité. En tout ceci, étends sur la susdite corporation des chrétiens une protection efficace et exécute aussi promptement que possible l'ordre par lequel notre Clémence pourvoit à la tran-

quillité publique. Par là nous obtiendrons, comme nous disions tout à l'heure, que la faveur divine, tant de fois éprouvée par nous, continue à assurer l'heureux succès de notre règne et le bonheur de notre Empire. Et pour que ces ordres de notre Bienveillance soient connus de tous, fais-les transcrire sous ton seing et afficher partout, et que personne n'ignore cet acte de notre volonté. »

Je me figure dans un coin retiré de l'Empire où la persécution durait encore, un pauvre chrétien bien isolé, bien étranger aux révolutions politiques, un sujet de Maxence par exemple, à qui les noms mêmes de Constantin et de Licinius sont peut-être inconnus ; je me le figure entendant lire un tel décret. Quelle merveille ! des Césars, des Augustes, parlent du Christianisme sans le maudire ! ils ne le qualifient ni d'impie ni de rebelle ! Même à l'époque où l'Auguste Galère, à son lit de mort, pressé par sa conscience, a suspendu la persécution, bientôt reprise après lui, ce n'a pas été sans blasphêmer le Christ et sans injurier les chrétiens. Cette fois il n'y a plus blasphème, il y a respect, il y a liberté proclamée, et ce mot de liberté est redit même à satiété. Cette longue persécution est donc finie ! Sans parler des anciens Césars presque tous ennemis et tout au moins indifférents, l'Auguste Dioclétien a persécuté en Orient, l'Auguste Maximien en Italie ; puis, après Dioclétien Galère, après Maximien Maxence, après Galère Daïa ; jamais, depuis dix ans et quatre mois, la persécution n'a cessé de sévir, sinon dans tout l'Empire, au moins dans une grande partie de l'Empire. Et maintenant ce n'est plus une trêve, c'est la paix. On ne fait pas seu-

lement cesser la guerre, on en répare les désastres; on ne peut ressusciter les morts, mais on relève les églises où les morts, c'est-à-dire les martyrs, seront présents par leurs saintes reliques, vivants par leur intercession auprès de Dieu. Qui est donc ce Constantin, qui est cet envoyé du ciel, venu pour sauver l'Empire, en le délivrant d'une lutte criminelle et insensée contre Dieu? Quel grand jour que ces Ides de juin (13 juin)[1], qui mettent fin à deux cent quarante-neuf ans de haine, de désastres et d'impiété!

Eusèbe, témoin de la joie des chrétiens, commence ainsi le dixième livre de son histoire : « De toute chose, gloire soit rendue au Dieu tout-puissant, Roi du monde; grâces soient rendues au Sauveur et au Rédempteur de nos âmes, Jésus-Christ!..... « Chantez au Seigneur un « cantique nouveau, parce qu'il a fait des merveilles[2], ».. parce qu'après toutes ces atrocités dont nous avons été les témoins, il nous a donné de voir et de célébrer ce que tant de justes et de martyrs ont souhaité de voir et n'ont pas vu... « Venez et voyez les œuvres de Dieu et « les prodiges qu'il a accomplis sur la terre; il a fait « disparaître la guerre de la surface du monde, il a « rompu l'arc, il a brisé les armes, il a brûlé les bou- « cliers[3]. » Puisqu'à notre temps était réservé le spectacle de telles merveilles, continuons notre récit, pleins de reconnaissance et de joie[4]. »

Et il dit ensuite comment « un jour pur et serein s'é-

[1] Lactance nous indique cette date qui est celle de la publication faite de cet édit à Nicomédie par Licinius, vainqueur de Daïa.
[2] *Psaume* XCVII.
[3] *Ps.* XLV.
[4] Eusèbe, *Hist. Eccl.*, X, 1.

tant levé pour l'Église, les païens eux-mêmes en recevaient un reflet et jouissaient de cette paix donnée aux âmes fidèles. Quelle était la sécurité de tous, délivrés maintenant du règne des tyrans ! quelle était surtout l'incroyable allégresse et la joie peinte sur le visage des chrétiens, lorsqu'ils voyaient les sanctuaires profanés leur être enfin rendus ; leurs églises se relever bien plus grandes, bien plus belles, bien plus ornées qu'autrefois [1] ! » Il semblait que ce fût une fête dans le monde entier, et le Christianisme, se révélant tout à coup à la clarté du jour, surprenait les païens par la multitude ignorée jusque-là de ses fidèles. Autour des captifs sortant de prison, autour des confesseurs que rendaient à leur patrie les mines, les carrières, les ateliers serviles, autour des exilés revenus de l'exil [2], des foules immenses venaient baiser leurs fers, révérer leurs glorieuses cicatrices, chanter des hymnes sur leur passage. « Il n'était pas une ville dans laquelle, soit un sanctuaire enfin relevé et consacré de nouveau, soit un oratoire récemment construit, n'attirât le pieux concours des chrétiens. Là, des pèlerins arrivaient des provinces éloignées ; là, des évêques se réunissaient en synode, et le peuple dispersé par la persécution se sentait un dans les liens de l'affection et de la charité... Il n'y avait qu'un esprit dans tout le corps de l'Église, il n'y avait qu'une âme, partout la même allégresse de la foi, les mêmes chants dans toutes les bouches. » Le sacrifice chrétien qui était resté forcément dans une indigente

[1] *Ibid.*, X, 2.
[2] Voyez la lettre de Constantin aux évêques, ordonnant cette libération, probablement peu après la défaite de Maxence, dans Eusèbe. *De vita Constant.*, II, 29-32.

obscurité s'entourait de toute la splendeur que sa sainteté appelle et que la foi aime à lui donner : « Les prêtres célébraient avec une solennelle exactitude tous les rites augustes du culte divin, » qui depuis dix années surtout se faisaient d'une manière furtive et précipitée. « Les uns chantaient des psaumes et prêtaient l'oreille aux paroles qui sont descendues d'en haut; les autres accomplissaient le plus secret et le plus divin ministère; les mystérieux emblèmes de la passion apparaissaient au grand jour. Une foule de tout sexe et de tout âge, multipliant les prières et les actions de grâces, se pressait pour entendre la parole de leurs évêques et faisait monter à Dieu, auteur de tout bien, l'hymne joyeux de leur reconnaissance [1]. »

Lactance nous donne un écho de cette joie des chrétiens, lorsqu'après avoir parlé de la manière dont les fidèles étaient naguères obligés de cacher leur foi, et des calomnies longtemps répandues contre eux, il ajoute, en parlant à Constantin : « Mais il n'en est plus ainsi, depuis que Dieu t'a appelé, pieux empereur, pour rendre à la justice la place qui lui est due et prendre le genre humain sous ta garde. Depuis que tu veilles sur la république romaine, les adorateurs de Dieu ne passent plus pour des scélérats et des impies. On ne nous accuse plus d'iniquité, nous qui faisons l'œuvre de la justice. On ne nous reproche plus le nom de Dieu. On ne nous appelle plus impurs, nous qui seuls sommes religieux, puisque méprisant les images des morts, nous n'adorons que le Dieu vrai et vivant [2] ! »

[1] Eusèbe, *H. E.*, X, 3. V. aussi, *De vita Constantini*, I, 42.
[2] Lact., *Divin. Instit.*, VII, 26.

Cette joie était-elle trompeuse ? Comme la plupart des joies humaines, présageait-elle de nouvelles douleurs ? Devait-on, ainsi qu'il arrive si souvent, regretter comme une déception le jour où on s'était réjoui ? Cette révolution chrétienne dans l'empire romain devait-elle, ainsi que les révolutions politiques, manquer aux promesses qu'elle faisait ? Nous pouvons dire hardiment : non, ces promesses ne furent pas trompeuses. Sans doute il n'y a pas dans le cœur de l'homme de joie qui dure longtemps sans aucun nuage ; il n'y a pas dans notre vie de beaux jours dont le lendemain n'ait perdu quelque chose de la sérénité de la veille ; il n'y a pas de fête nuptiale qui se continue toute la vie, aussi exempte de peines, aussi belle d'espérance que le premier jour. A cette heure où elle sortait des catacombes, l'Église savait qu'elle avait encore bien des épreuves à traverser ; c'était le jour du triomphe, non le jour du repos. Si nous devions continuer l'histoire des siècles suivants qui a déjà été si éloquemment racontée, nous énumérerions bien des souffrances, bien des périls, bien des scandales, bien des discordes et dans l'Église et dans l'Empire. Comparez cependant ce qui a suivi à ce qui a précédé. Comparez à cet empire idolâtre, corrompu et décrépit, cette société chrétienne si vivace et si puissante même au milieu de ses troubles et de ses souffrances. A cette antiquité païenne, illustrée sans doute par de grands génies, mais où la masse des hommes était placée si bas, si méprisée, si asservie, si ignorante, si corrompue, comparez le monde moderne, — ne disons pas cela, — le monde chrétien, auquel les beaux génies n'ont pas manqué et qui de plus, tant

qu'il a été chrétien, a toujours fait monter la masse du genre humain à une dignité, à une noblesse, à une liberté, à une science, à une pureté plus grande et surtout à une plus intime alliance avec son Dieu. Poussez jusqu'au bout ce parallèle que je puis à peine indiquer ici, et vous jugerez peut-être que, si jamais acte politique a été bienfaisant et salutaire pour l'espèce humaine, ça été l'édit de Milan; que, si jamais révolution fut heureuse (il y en a si peu d'heureuses!) ce fut bien cette révolution victorieuse au pont Milvius et qu'a glorifiée le pinceau de Raphaël; que, si jamais prince ou homme d'État a pu un jour se croire l'instrument bienfaisant de la Providence, ça été le fils de Constance Chlore et de sainte Hélène[1].

[1] Ajoutons ici ce que dit saint Augustin, qui, écrivant longtemps après la mort de Constantin, savait toutes les tristesses des derniers temps de son règne. « Dieu a voulu que l'empereur Constantin qui, lui, n'offrait point de sacrifices aux démons, mais adorait le seul vrai Dieu, fût comblé de plus de dons terrestres que nul n'oserait en souhaiter. Il lui a été donné de fonder une ville, associée au gouvernement de l'empire romain, comme une fille de l'ancienne Rome, mais cette ville sans un temple, sans une image des démons. Il a régné longtemps, il a été seul Auguste, gouvernant et protégeant l'empire romain, victorieux à la guerre, heureux contre les usurpateurs de l'empire, il a réussi en toutes choses, et, après une longue vieillesse, il a laissé l'empire à ses fils. » *De civitate Dei*, V, 25.

Cette joie était-elle trompeuse? Comme la plupart des joies humaines, présageait-elle de nouvelles douleurs? Devait-on, ainsi qu'il arrive si souvent, regretter comme une déception le jour où on s'était réjoui? Cette révolution chrétienne dans l'empire romain devait-elle, ainsi que les révolutions politiques, manquer aux promesses qu'elle faisait? Nous pouvons dire hardiment: non, ces promesses ne furent pas trompeuses. Sans doute il n'y a pas dans le cœur de l'homme de joie qui dure longtemps sans aucun nuage; il n'y a pas dans notre vie de beaux jours dont le lendemain n'ait perdu quelque chose de la sérénité de la veille; il n'y a pas de fête nuptiale qui se continue toute la vie, aussi exempte de peines, aussi belle d'espérance que le premier jour. A cette heure où elle sortait des catacombes, l'Église savait qu'elle avait encore bien des épreuves à traverser; c'était le jour du triomphe, non le jour du repos. Si nous devions continuer l'histoire des siècles suivants qui a déjà été si éloquemment racontée, nous énumérerions bien des souffrances, bien des périls, bien des scandales, bien des discordes et dans l'Église et dans l'Empire. Comparez cependant ce qui a suivi à ce qui a précédé. Comparez à cet empire idolâtre, corrompu et décrépit, cette société chrétienne si vivace et si puissante même au milieu de ses troubles et de ses souffrances. A cette antiquité païenne, illustrée sans doute par de grands génies, mais où la masse des hommes était placée si bas, si méprisée, si asservie, si ignorante, si corrompue, comparez le monde moderne, — ne disons pas cela, — le monde chrétien, auquel les beaux génies n'ont pas manqué et qui de plus, tant

qu'il a été chrétien, a toujours fait monter la masse du genre humain à une dignité, à une noblesse, à une liberté, à une science, à une pureté plus grande et surtout à une plus intime alliance avec son Dieu. Poussez jusqu'au bout ce parallèle que je puis à peine indiquer ici, et vous jugerez peut-être que, si jamais acte politique a été bienfaisant et salutaire pour l'espèce humaine, ça été l'édit de Milan; que, si jamais révolution fut heureuse (il y en a si peu d'heureuses!) ce fut bien cette révolution victorieuse au pont Milvius et qu'a glorifiée le pinceau de Raphaël; que, si jamais prince ou homme d'État a pu un jour se croire l'instrument bienfaisant de la Providence, ça été le fils de Constance Chlore et de sainte Hélène[1].

[1] Ajoutons ici ce que dit saint Augustin, qui, écrivant longtemps après la mort de Constantin, savait toutes les tristesses des derniers temps de son règne. « Dieu a voulu que l'empereur Constantin qui, lui, n'offrait point de sacrifices aux démons, mais adorait le seul vrai Dieu, fût comblé de plus de dons terrestres que nul n'oserait en souhaiter. Il lui a été donné de fonder une ville, associée au gouvernement de l'empire romain, comme une fille de l'ancienne Rome, mais cette ville sans un temple, sans une image des démons. Il a régné longtemps, il a été seul Auguste, gouvernant et protégeant l'empire romain, victorieux à la guerre, heureux contre les usurpateurs de l'empire, il a réussi en toutes choses, et, après une longue vieillesse, il a laissé l'empire à ses fils. » *De civitate Dei*, V, 25.

CHAPITRE V

FIN DE DIOCLÉTIEN, DE DAIA ET DE LICINIUS

— 313-323 —

Nous avons atteint le terme de notre travail, l'Empire païen est anéanti et ne sera pas rétabli, si ce n'est pour un jour. La persécution commencée par Néron est vaincue, et, si Julien la relève, ce sera pour être bientôt vaincu avec elle.

Ajoutons pourtant quelques lignes, non pour raconter l'histoire des années qui suivirent, mais pour dire brièvement le sort des derniers acteurs de la persécution dioclétienne.

Dioclétien d'abord; — retiré depuis huit ans dans ses jardins de Salone, Dioclétien n'y trouva pas la paix. Il n'était pas assez ambitieux pour regretter l'empire; mais, malgré la philosophie dont on veut lui faire gloire, il était trop craintif pour ne pas être inquiet de son propre sort. Il apprit qu'à Rome, par ordre de Constantin, on abattait les statues et faisait disparaître les images du vieux Maximien et que les siennes propres qui y étaient jointes n'étaient pas non plus épargnées;



que ce fut crainte ou colère, il fut pris d'une sombre tristesse. Agité, sans sommeil, il retombait dans ces accès de délire sinistres qui, à Nicomédie, sous la pourpre, avaient été pour lui le premier châtiment de sa guerre contre le christianisme et la cause première de son abdication. Bien peu après, un message de Constantin et de Licinius le mandait à Milan pour que le mariage qui unissait leurs familles se fît plus solennellement en présence du doyen des Empereurs. Dioclétien refusa à cause de sa santé et de son âge. On fut mécontent de ce refus, on le lui écrivit; on l'accusa même, bien injustement, d'avoir participé au complot de Maximien pour reprendre la pourpre, on l'accusa de prendre part à d'autres machinations tramées par Maximin Daïa. Ci-devant Empereur et accusé par les Empereurs, le péril était trop grand pour sa raison ou pour son courage [1]. Prit-il du poison? se laissa-t-il mourir du mal de la folie ou de la peur (313)? L'écrivain païen ne le sait pas bien [2]. Ce fut toujours sous le coup de la terreur que mourut cet homme qui, plus que Maximien et plus que Galère, portait sur lui le crime de la persécution. Ceux-ci l'avaient faite par passion, lui par une lâche connivence; eux étaient des aveugles, lui avait fermé les yeux pour ne point voir.

Une autre vengeance du ciel ne tarda pas à éclater. Maximin Daïa avait, lui aussi, appris les événements de Rome avec crainte et colère. Il perdait un allié dans la

[1] Lactance, 42.
[2] Morte consumptus, ut satis patuit, per formidinem voluntaria... Venenum dicitur bausisse. Aurel. Victor, *Epitome*.

personne de Maxence, et il s'indignait que le sénat de Rome eût décerné à Constantin, au moment de son triomphe, une sorte de préséance sur les autres Augustes. Il crut néanmoins prudent de dissimuler ; et, quand l'édit de Milan lui arriva, il le reproduisit dans un autre édit, où en termes équivoques il justifiait tant bien que mal sa conduite passée et faisait aux chrétiens des promesses de liberté auxquelles ils n'osèrent pas se fier [1]. Maximin cependant sous ces dehors pacifiques méditait la guerre. Constantin était déjà reparti de Milan pour aller combattre les Francs sur le Rhin ; et Licinius, au sortir des fêtes de son mariage, avait à peine quitté l'Italie ; quand l'armée de Maximin, partie de Syrie, traverse l'Asie-Mineure, prend Byzance et commence à envahir les États de Licinius. Contre ce prince, bien plus habile général que lui, Maximin comptait sur l'éloignement et la surprise, sur la supériorité du nombre, sur l'or avec lequel il pensait gagner l'armée ennemie (on a déjà vu que, dans ces guerres entre Césars, on achetait les soldats, pour le moins autant qu'on les combattait). Mais son espérance fut trompée. Licinius arrivé en hâte d'Italie avec trente mille hommes qu'il avait pu réunir, contre soixante-dix mille qu'avait Maximin, l'attaqua néanmoins et le vainquit [2]. D'après Lactance [3], Licinius, défenseur ce jour-là, quoique peu digne défenseur, de la cause chrétienne, fut aidé par une intervention divine. Un ange lui dicta une prière adressée « au Dieu saint et suprême » qu'il fit répéter

[1] Voyez le texte de son édit dans Eusèbe, IX, 9.
[2] Lactance, *De mortib. persec.*, 45.
[3] *Ibid.*, 46.

par toute son armée. On peut, même, sans croire à l'ange, croire à la prière ; et c'est un trait de plus de ce déisme religieux fréquent en ce siècle où bien des âmes n'étaient déjà plus païennes et n'étaient pas chrétiennes encore, Maximin Daïa s'enfuit à la hâte, jetant bas sa pourpre, se mêlant aux simples soldats, déguisé enfin en esclave. Il arriva ainsi en Cappadoce où il put rassembler quelques troupes et mettre encore la pourpre sur ses épaules [1]. Mais, poursuivi par Licinius, après avoir inutilement cherché à se fortifier dans les montagnes du Taurus, incapable de résister, il se réfugia à Tarse ; c'était là qu'il devait mourir. Un de ses derniers actes fut, comme pour Galère, une nouvelle rétractation en faveur des chrétiens ; une proclamation de tolérance plus complète et moins équivoque que les précédentes [2]. Pour ce qui est de sa fin, Eusèbe parle de maladie, Lactance de poison ; leurs récits cependant se concilient sans peine. D'après Lactance, Maximin, prêt à être attaqué par terre et par mer, dans une affreuse angoisse, eut recours à la mort. Mais il voulut avoir un voluptueux suicide ; après un repas somptueux, gorgé de vin et de viande, il prit du poison. Comme il arrive souvent, l'estomac surchargé résista à l'action du venin ; au lieu d'une prompte mort, Maximin se donna une lente et effroyable agonie. Malade pendant quatre jours, ses entrailles brûlées par le poison, on le vit fou de douleur se rouler sur le sol et s'emplir la bouche de la terre qu'il prenait avec ses mains. Sa fi-

[1] Lactance, 47.
[2] V. le texte de son édit dans Eusèbe, *H. E.*, IX, 10.



gure n'était plus reconnaissable, son corps décharné comme après une longue maladie ne laissait voir pour ainsi dire que des os ; il se frappait la tête contre les murailles ; ses yeux sortaient de leurs orbites ; il devint aveugle et, dans les ténèbres où il était plongé, il croyait voir Dieu venir avec des anges vêtus de blanc pour le juger. Il hurlait, gémissait, priait le Christ, avouait ses crimes, demandait pardon, faisait à Dieu mille promesses afin que Dieu le laissât vivre. C'était l'agonie d'Antiochus se reproduisant une seconde fois dans le même siècle et dans la même famille[1].

Cependant Licinius, instrument inique d'une juste sentence de Dieu, sévissait avec une rage impitoyable sur tout ce qui tenait à la race de Dioclétien, à celle de Galère, à la famille d'un César quelconque. La femme de Maximin Daïa, qui avait été la complice de sa tyrannie et qui avait fait périr pour de prétendus adultères de nobles et vertueuses femmes, était jetée dans les eaux de l'Oronte où elle les avait fait jeter. Avec elle, une abominable cruauté ou une abominable politique, digne de Néron et du Comité de salut public, faisait périr jusqu'à des enfants ; son fils âgé de huit ans et sa fille âgée de sept ans, déjà fiancée à Candidianus, fils de Galère. Le jeune Sévérianus, fils du César Sévère, fut d'autant moins respecté qu'à raison de son

[1] Eusèbe, *H. E.*, VIII, 9, 10, (où il donne sa lettre de rétractation en faveur des chrétiens), et *in vita Constantini*, I, 47, 58, 59. Lactance, *De mortibus persec.*, 49. — Aurel. Victor (*De Cæsaribus*), avec son laconisme ordinaire, raconte tout par ce seul mot : Maximinus ad Orientem, post biennii Augustum imperium, fusus fugatusque a Licinio, apud Tarsum perit. — Et l'autre Victor (*Epitome*), plus brièvement encore : Apud Tarsum morte simplici perit. — Eutrope, (X, 3) : Vicinum exitium fortuita morte prævenit.



âge, on pouvait à la rigueur l'accuser d'avoir voulu se faire César. Candidianus enfin fut d'abord épargné, traité même avec honneur ; mais quoique bâtard, il était né trop près de la pourpre, et bientôt Licinius le fit mettre à mort.

Il ne restait plus de tout ce qui s'était appelé en Orient César, Auguste, ou Augusta, que deux femmes déjà bien malheureuses, la mère et la fille, Prisca veuve de Dioclétien et Valérie veuve de Galère. Comme je l'ai dit, Valérie avait été confiée, elle et Candidianus, par Galère mourant aux soins de Licinius. Le sort de Candidianus fit voir comment Licinius justifiait cette confiance. Consternée et désolée à la fois (car elle aimait cet enfant comme le sien), Valérie disparut d'auprès du vainqueur, se déguisa, erra pendant quinze mois dans diverses provinces avec sa mère, impératrice comme elle et par conséquent proscrite comme elle. On les arrêta enfin à Thessalonique. Leur crime aux yeux de Dieu était d'avoir renié leur foi ; leur crime aux yeux de Licinius était d'être nobles, vertueuses et veuves des deux princes auxquels il devait sa fortune. Le peuple pleura en les voyant mener au supplice ; elles furent décapitées au bord de la mer et leurs corps jetés dans les flots comme on avait fait tant de fois pour des martyrs chrétiens (315) [1].

D'autres victimes moins regrettables furent les hommes qui avaient été les instruments de la haine de Maximin contre les chrétiens. Il ne fut pas difficile à Licinius de trouver dans les déprédations et dans les

[1] Lactance, 50, 51.



violences de ces magistrats persécuteurs une cause légitime pour se défaire d'eux. Entre autres, ce Théotecnus qui, à Antioche, au moyen d'un prétendu oracle de Jupiter Philius, avait provoqué le renouvellement de la persécution, devenu pour ce fait gouverneur de Syrie, fut honteusement démasqué et mis à mort avec les complices de sa fraude. Les chrétiens égorgés étaient vengés ainsi, et, grâce à Dieu, ils ne l'étaient pas par des chrétiens [1].

En effet, Licinius qui exerçait de si cruelles représailles sur les complices et sur les proches des Césars persécuteurs, Licinius n'était ni un chrétien, ni un homme juste indigné des souffrances des chrétiens. Licinius satisfaisait sa politique et sa haine, sans savoir même qu'il satisfaisait la justice de Dieu. Frappant aujourd'hui les persécuteurs, demain il allait persécuter ; tenant aujourd'hui en main le glaive de Dieu, demain il allait être frappé par ce glaive. Au bout de cette longue tragédie il devait être et le dernier des persécuteurs et le dernier des châtiés. La justice divine se révèle ainsi au monde, plus souvent par des châtiments que par des récompenses ; le vice est souvent puni, la vertu rarement glorifiée ; c'est que les récompenses dignes de la vertu ne sont pas en ce monde-ci, mais en l'autre.

L'amitié entre Constantin et Licinius devait peu durer. Chacun d'eux était empereur romain et eût voulu l'être seul [2]. Dès l'année (314) qui suivit le mariage de

[1] Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IX, 11.

[2] Qui, quamvis per Flavii sororem nuptam Licinio, connexi inter se erant, ob diversos mores tamen anxie triennium (?) congruere quivere : namque illi

Licinius avec la sœur de Constantin, il y eut guerre entre les deux beaux-frères ; défaite de Licinius à Cibales en Pannonie, puis à Mardie en Thrace (8 octobre 314) ; traité de paix et nouveau partage de l'Empire entre les deux Augustes, par suite duquel le domaine de Constantin fut accru. Cette paix dura quelques années [1]. Mais Licinius, vaincu et humilié, ne se consolait pas. Il comprenait que les vœux de ses peuples se tournaient vers l'Occident et demandaient Constantin pour maître. Il comprenait qu'il en était ainsi surtout chez les chrétiens. Il se mit donc à les « opprimer sagement, » comme disait jadis le Pharaon égyptien. « Le christianisme est libre, oui sans doute, disait le prince ; mais je suis libre aussi de ne pas vouloir de chrétiens à ma cour, et les chrétiens du palais auront à choisir entre l'apostasie et l'exil ; je suis libre aussi de ne pas vouloir de chrétiens dans mon armée, et les chrétiens de l'armée auront à choisir entre l'autel des faux dieux et l'abandon de la milice. » Licinius jugeait les conciles inutiles aux intérêts de l'Église, et, comme les légistes modernes, il interdisait tout concile et toute réunion d'évêques. Licinius, qui, âgé de plus de soixante ans, passait sa vie à enlever des femmes en faisant mettre à mort leurs maris [2]; Licinius jugeait

(Constantino) præter admodum (?) magna cetera ; huic parcimonia, et ea quidem agrestis tantummodo, inerat. Aur. Victor, *De Cæsaribus*. — V. sur le détail de cette guerre, Zosime, II, 18-20, et l'anonyme publié par Valois. Celui-ci en donne pour cause le complot formé contre Constantin par son beau-frère Bassianus. Zosime, toujours ennemi des chrétiens, veut que la guerre soit imputable à Constantin, qui, « selon son habitude, tenait mal ses engagements et avait voulu détourner quelques peuplades de l'obéissance due à Licinius. »

[1] Quod quidem fœdus vix diuturnum, neque his assumebatur felix fore, defectu solis fœdato iisdem mensibus die patefactum, dit le meme Victor qui, comme tant d'autres païens, avait peur des éclipses.

[2] Eusèbe, *De vita Constantini*, I, 55.



dangereuse pour les mœurs la réunion des hommes et des femmes dans les églises. Il interdisait aux femmes l'entrée des lieux de prière et la participation à l'enseignement donné par les évêques ; il prétendait leur imposer des prédications féminines. Il jugeait malsain l'air des églises et voulait qu'on ne se rassemblât qu'en plein air. Nous, peuples de l'Europe moderne, nous connaissons quelque chose de ces persécutions administratives [1].

Que ce genre de persécution menât promptement à la persécution sanglante, on ne saurait s'en étonner. Bientôt la peine de mort fut prononcée contre les prosélytes d'abord, contre les évêques ensuite, enfin contre tous. Seulement, pour que les supplices ne fussent point trop publics, on enferma les chrétiens et on les laissa mourir de faim dans les prisons, en menaçant de la même mort ceux qui leur feraient passer des aliments [2]. La nuit cacha d'autres supplices ; qui n'a lu l'histoire de ces quarante chrétiens, attachés pendant une nuit d'hiver nus à des poteaux, ayant à côté d'eux un bain prêt à réchauffer leurs membres si toutefois ils consentent à abjurer ? Trente-neuf sont trouvés le lendemain matin glacés mais vivants encore ; on les jette sur un bûcher et ils périssent ; un seul faillit ; mais, à peine plongé dans le bain qui doit le ranimer, il y meurt asphyxié ; et le satellite chargé de la garde de ces suppliciés, touché de l'héroïsme des autres, du châtiment de celui-ci, se dépouille de ses vêtements et prend la

[1] Id., *ibid.*, I, 50-53.
[2] Id., *ibid.*, I, 54. II, 1, 2.



place du déserteur sur la croix, au bûcher et dans le ciel [1].

Aussi la guerre, lorsqu'elle éclata de nouveau entre Constantin et Licinius, eut-elle tout le caractère d'une guerre religieuse. D'un côté, Licinius entouré de devins égyptiens, d'aruspices, d'interprètes de songes, offrait des sacrifices aux faux dieux ; les oracles, les entrailles des victimes, les rêves lui promettaient une éclatante victoire ; la veille même de la bataille, dans un bois sacré, au milieu des images de ses dieux et de flambeaux allumés en leur honneur, haranguant les chefs de son armée, Licinius proclamait que la victoire allait décider cette fois et pour jamais entre les mille dieux de l'Olympe et le Dieu unique des chrétiens, « ce Dieu étranger et inconnu » ; Licinius faisait jurer, si on triomphait, l'extermination des chrétiens. D'un autre côté, cinquante des gardes de Constantin, choisis parmi les plus braves, environnaient et tour à tour portaient le labarum, reproduction de la croix, telle que Constantin l'avait vue dans le ciel. Des évêques suivaient son camp ; eux-mêmes, les soldats païens de cette armée, se réunissaient à des heures marquées par ordre du prince pour invoquer dans les termes qu'il avait prescrits le Dieu suprême, père commun de tous les hommes [2]; et le matin de la première bataille, Constantin

[1] Les XL martyrs de Sébaste, 10 mars, *Acta sincera;* Basile, *Homil.* XX; Greg. Nysse., *Panegyr.*, (t. II et III); Assemanni, *in Calendar. univ. ad 11 martii.*

Aur. Victor, *De Cæsaribus*, 42, dit : Licinio ne insontium quidem ac nobilium philosophorum servili more cruciatus adhibiti modum fecere. Ces philosophes illustres et innocents ne seraient-ils pas des chrétiens ? Je le croirais vovontiers, tant il est dans l'habitude de ces historiens païens vivant sous des empereurs chrétiens d'éviter toujours de nommer le Christianisme.

[2] Voici le texte de cette prière :

donnait pour mot d'ordre *Dieu Sauveur*. On se rencontra d'abord à une lieue d'Andrinople (3 juillet 323), dans la même contrée où dix ans auparavant Licinius, alors vengeur de la cause de Dieu, avait défait Maximin Daïa. Cette fois encore, les soldats de la vengeance divine triomphèrent ; Licinius fut rejeté de l'autre côté du Bosphore. Une seconde bataille eut lieu à Chrysopolis près de Chalcédoine (18 septembre) et Licinius, de nouveau vaincu, n'eut plus d'espérance que dans la pitié de son vainqueur [1].

Nous ne saurions ici effacer la tache de sang qui souille la victoire de Constantin. Pourquoi Licinius, épargné d'abord, réconcilié avec son beau-frère par les prières de Constantia, admis même à sa table, fut-il peu après mis à mort ? Est-ce parce que les soldats demandèrent son supplice [2] ? Est-ce parce que le Sénat, appelé par le vœu des soldats à juger Licinius, prononça sa condamnation [3] ? Est-ce enfin, parce que Licinius, resté libre, profita de sa liberté pour conspirer, nouer des intelligences avec les barbares, former le noyau d'une nouvelle armée [4] ? Chacune de ces allégations a pour elle le témoignage d'un historien chrétien. Quant à Eusèbe, il parle de la défaite et du supplice, non de la

« Nous vous reconnaissons, ô Dieu unique, nous vous déclarons notre roi ; nous vous invoquons comme notre protecteur. A vous nous devons d'avoir remporté des victoires et triomphé de nos ennemis. Nous vous rendons grâces de vos bienfaits passés, nous espérons vos bienfaits pour l'avenir. Nous vous supplions de nous conserver tous, aussi longtemps que possible, bien portants et victorieux, notre empereur Constantin et ses très-pieux enfants. » Eusèbe, *In vita Constant.*, IV, 20.

[1] Sur cette guerre, V. Eusèbe, *De vita Constant.*, II, 2-17. *Hist. Eccl.*, X, 8. Zosime, II, 21-28. Anonymus apud Valesium.

[2] Anonymus apud Valesium.

[3] Zonaras.

[4] Socrate, I, 4.

réconciliation [1]. Les auteurs païens se plaignent de la foi violée [2], et saint Jérôme copie l'un d'eux sans le contredire [3]. Certes, si un prince païen eût agi comme le fit alors Constantin, nous pourrions n'être ni étonnés, ni même indignés. Dans cette histoire, nous avons vu passer devant nous des empereurs ou des compétiteurs à l'Empire, défaits par un rival ; et à peine un ou deux ont-ils survécu à leur défaite. Mais c'est l'honneur du christianisme qu'on doive être plus sévère envers un prince chrétien. Il entrait peut-être dans les desseins de la Providence que Licinius après avoir commis tant d'iniquités fût frappé par une sentence inique, pareil en cela à Dioclétien supplanté par Galère, à Maximien détrôné par son fils, à Galère humilié par Daïa, à Daïa périssant avec les siens sous la vengeance impitoyable de Licinius lui-même. Jamais ne fut si frappante la vérité de ce mot d'un penseur illustre : le coupable qui frappe un autre coupable est l'instrument injuste d'une juste sentence [4].

Quoi qu'il en soit, une grande révolution s'était accomplie. L'empire romain, divisé par Dioclétien, se retrouvait de nouveau dans sa parfaite unité. L'Empire naguères partagé entre des mains païennes se retrouvait

[1] Eusèbe, *De vita Constantini*, I, 50. II, 17-18. *Hist. E.*, X, 8.
[2] Zosime, II, 28 ; Aur. Victor, *Epitome;* Eutrope, (X, 4) : Contra religionem sacramenti. Victor (*De Cæsaribus*) dit seulement, avec son laconisme ordinaire : Cum Martiniano ad imperium cooptato, oppressus est.
[3] *In Chronico.*
[4] Dans l'écrit de Julien l'apostat *sur les Césars*, Licinius, quoique païen et mis à mort par le chrétien Constantin, est jugé sévèrement. On le voit repoussé de la table des dieux par Minos, et on ajoute : « Constantin a vaincu deux tyrans, déjà à demi vaincus, l'un (Maxence) par sa lâcheté et sa faiblesse, l'autre par sa vieillesse et sa mauvaise destinée, tous deux objets de la haine de Dieu et des hommes. »

un sous un sceptre chrétien. Ce même pouvoir impérial qui avait fait de la persécution contre l'Église une de ses lois fondamentales appartenait maintenant à un enfant de l'Église.

Le monde recueillait déjà les fruits de cette heureuse révolution. Non-seulement Constantin lui-même et dans ses édits et dans ses lettres au roi de Perse, non-seulement le chrétien Eusèbe, non-seulement le panégyriste païen Nazaire, mais les païens Victor et Festus qui ne sont point panégyristes, nous peignent la paix du monde romain, l'abondance qui renaît partout, les cités qui s'embellissent ; l'impôt foncier réduit d'un quart malgré les libéralités de Constantin qui, lorsqu'il a jugé un procès, va faire un don au plaideur vaincu pour le consoler, de sorte que tous deux s'en reviennent joyeux de l'audience impériale ; les lois d'Auguste contre le célibat, si dures et en même temps si impuissantes, abrogées au moins en grande partie [1]; la femme relevée en partie au moins de son abaissement légal ; la forme de testament simplifiée [2]; les rigueurs de la prison adoucies, les lenteurs de la procédure criminelle diminuées ; les sévérités du fisc tempérées [3]; et, en même temps, la grandeur du nom Romain se relevant au dehors, elle qui avait tant fléchi ; les Scythes à qui Rome payait jusque là un tribut, vaincus et, dans une certaine mesure, civilisés par elle ; les Sarmates devenus les vassaux de l'empire ; les Perses eux-mêmes

[1] *Code Théodosien.* 1. *De infirmandis pœnis cœlibum,* (VIII, 16.) *Code Justin.,* I, *ibid.,* (VIII, 58). Eusèbe, *in vita Const.,* IV, 26.
[2] Eusèbe, *ibid.,* IV, 26. *Code Just.,* VI, tit. XXIII, l. XV.
[3] *Cod. Théod.*

obligés, pour vivre en paix avec l'Empire, de respecter la liberté des Églises chrétiennes fondées sur leur territoire [1]. Et enfin Eusèbe, témoin oculaire, nous représente l'audience impériale de Constantin où se pressent aux portes du palais des hommes de toute race, de toute langue, de toute couleur, Blemyes, Indiens, Éthiopiens, apportant les présents les plus divers, ceux-ci des couronnes d'or et des diamants, ceux-là de blonds enfants qu'ils voulaient au service du prince, ceux-ci des chevaux, ceux-là des lances et des boucliers. Et chacun à son retour, pour cet hommage du vassal, reçoit les présents du suzerain ; à l'un de l'or, à l'autre la cité ou même des dignités Romaines, et, souvent, enivrés de cette magnificence, ils oublient leur patrie et demeurent auprès du prince [2].

Gibbon et bien d'autres après lui se sont plu à rabaisser cette époque chrétienne de l'empire ; ils ont voulu voir dans le christianisme de Constantin la cause qui a amené ou précipité la chute de Rome. Je sais parfaitement quels reproches ont pu mériter et la politique et le caractère de Constantin. Je sais quels ont été souvent les vices et les fautes de ses successeurs. Je sais en particulier combien a été funeste ce zèle théologique, excessif, téméraire, égaré, qui les a portés bien souvent à se faire juges dans les questions de foi, à intervenir dans les controverses religieuses avec le caractère du prince qui commande, non du chrétien qui se soumet. Plusieurs d'entre eux ont eu de grands torts,

[1] Eusèbe, *ibid.*, IV, 5, 6, 8.
[2] Eusèbe, *ibid.*, 7.



mais des torts envers l'Église beaucoup plus qu'envers l'empire.

Et de plus qu'avait donc de si regrettable l'empire païen? Et en quoi les Césars chrétiens du quatrième siècle sont-ils inférieurs aux Césars idolâtres du troisième?

En ce qui touche la défense contre les ennemis du dehors, quels soldats le paganisme avait-il jamais donnés à la race romaine plus braves et plus énergiques que Constantin, que Gratien, que Théodose? Lorsque mourut ce dernier prince, la frontière romaine avait-elle reculé? Etait-elle moins forte? Les barbares avaient-ils conquis une province de plus, comme ils avaient conquis la Dacie sous le belliqueux Aurélien? La force des barbares pouvait s'être accrue par l'agglomération des peuples qui se pressaient contre la limite romaine pour la franchir; mais la force militaire de l'empire avait-elle diminué?

En ce qui touche la sécurité du dedans —, oui sans doute, les partages de l'empire toujours à refaire, les guerres de César à César, la succession impériale troublée par la révolte des soldats ou par le poignard des assassins, ces traditions funestes qui avaient fait le malheur de l'empire païen furent loin de disparaître sous les princes chrétiens. Quelle différence pourtant! Dans le siècle qui précéda Constantin (212 à 312), nous comptons vingt-quatre règnes successsifs, et trente-cinq personnages décorés de la pourpre et reconnus à Rome sous le titre d'Augustes ou de Césars (je ne parle pas des tyrans dans les provinces): or, vingt-sept d'entre ces princes sont morts assassinés, deux ont péri à la guerre ou en captivité (Dèce et Valérien), un seul



(Claude) est mort sous la pourpre, un seul (Dioclétien) a pu vivre après avoir abdiqué. Dans le siècle qui suivit la victoire de Constantin (312-412), nous comptons dix règnes seulement, douze empereurs reconnus à Rome ou à Constantinople ; cinq périssent victimes de l'assassinat ou de la guerre civile, six meurent en paix, deux (Julien et Valens) meurent en combattant contre l'étranger.

Sans doute encore, la maladie mortelle de l'Empire romain, aggravée par la tyrannie, par l'insouciance, par l'instabilité des gouvernants, n'a pu, même sous un régime meilleur, trouver de remède. Ce sol épuisé n'est pas tout à coup devenu fécond ; cette population si diminuée n'a pas tout à coup débordé sur le monde. Sous les plus illustres princes païens l'armée avait besoin de se recruter parmi les barbares ; et les barbares figurent encore sous les drapeaux de Rome et sous la pourpre même des consuls. La vie des cités, éteinte par la tyrannie fiscale et militaire, n'a pas refleuri tout à coup. L'industrie, si longtemps languissante et réduite à se voir stimulée par la contrainte, quoique le travail servile et infécond ait commencé à faire place au travail libre et fécond, l'industrie aura encore besoin [1] du même stimulant. Et pendant ce temps, les barbares se pressent aux portes de l'Empire ; quoique énergiquement repoussés (car jusqu'au dernier jour Rome saura trouver de vigoureux capitaines), ils briseront la barrière et pénétreront dans

[1] Sur ce progrès du travail libre, par suite de l'affranchissement des esclaves et de la réhabilitation morale de la condition de l'ouvrier par le christianisme, telle qu'elle s'opéra dans le IV[e] et V[e] siècle, je ne puis que renvoyer à l'excellent ouvrage de M. Allard, déjà cité : *Les esclaves chrétiens*, l. III. ch. III et IV.



cet Empire qui fléchit sous le poids de sa crise intérieure. Ils le trouveront, quoique le nombre des esclaves ait diminué, plein encore d'esclaves à demi émancipés, de colons sans liberté, de citoyens sans patrie ; ils arracheront, je puis le dire, le malade à son médecin, et lui feront subir le traitement terrible mais salutaire, qui le guérira mais après des siècles.

Je l'avouerai aussi : ces règnes des empereurs chrétiens ont été trop imprégnés encore de paganisme ; le pouvoir impérial et l'Empire tout entier ne se sont pas assez énergiquement associés à la vie chrétienne ; les princes eux-mêmes ont moins fait acte de christianisme par leur gouvernement et par leur vie que par leur passion pour les luttes théologiques, et ces luttes ont troublé l'Empire. Mais après tout, quel règne en ce monde n'a pas été troublé ? quelle période de dix années seulement, dans l'histoire d'une nation quelconque, s'est écoulée sans luttes, sans passions ennemies, sans violence ? Le Christ lui-même nous le dit, « il n'est pas venu au monde pour y apporter la paix, mais le glaive [1]. » Et ces querelles théologiques du quatrième siècle que l'on déplore tant, sont-elles de toutes les querelles les plus déplorables ? Mille fois moins sanglantes que les luttes d'ambition du siècle précédent, elles n'ont mis les armes à la main à personne ; elles ont sans doute amené des violences, des séditions populaires, des sentences iniques, prononcées contre les défenseurs de la foi par les princes que l'hérésie avait séduits, mais non des guerres civiles, et (sauf la persécution des catho-

[1] Matth., X, 34.

liques par les ariens) point de supplices. Puisqu'il faut que l'homme se passionne pour quelque chose, puisque la discussion et le débat sont un signe de la vie des intelligences, lesquelles n'arriveraient à l'accord parfait que par l'insouciance parfaite; puisque, le cœur de l'homme étant donné, la discussion et le débat touchent de si près à la dispute; puisque dans les sociétés humaines la lutte est un mal inévitable; pour quel intérêt l'homme aurait-il le droit de discuter, de se passionner, de lutter, plus que pour les intérêts de sa vie éternelle, de son éternelle foi, de l'éternelle vérité? Nous trouvons naturelle et même légitime la lutte entre les hommes pour ce que nous appelons des intérêts politiques, ce qui veut dire au fond pour un peu de célébrité, un peu de pouvoir, un peu d'or, un peu de volupté; la lutte pour l'amour du vrai, pour l'amour de Dieu, pour faire surgir la lumière dans les âmes, nous paraîtra-t-elle de toutes la seule incompréhensible et la seule inexcusable? Nous admirerons celle-là, même quand elle verse le sang; nous condamnerons celle-ci même quand elle se passe tout entière en paroles! Non! ne condamnons pas la première société chrétienne, pour avoir apprécié la vérité à ce point que les études, les controverses, les luttes, les querelles même passionnées ne lui semblassent pas de trop pour la connaître et la faire triompher.

On affecte trop de parler de « ces vaines querelles théologiques propres, dit-on, à la subtilité de l'esprit byzantin. » Quelques siècles plus tard, sans doute, Byzance, séparée du tronc de la vie chrétienne, abusa de la subtilité grecque et disputa sur des arguties, dont la

foi n'a pas besoin de s'enquérir. Mais au quatrième siècle il n'en était pas ainsi. Il s'agissait pour l'Eglise d'écrire en lettres ineffaçables et intelligibles à tous la doctrine sur laquelle repose tout l'édifice chrétien; il s'agissait de dire qui était son Sauveur; il s'agissait de définir le Christ. La notion du Christ diminuée, abaissée, faussée, le Christianisme tout entier devenait moindre, devenait infime, devenait faux. Arius, Eutychès, Nestorius, dans leur folie et dans leur orgueil, ont fourni à l'Église l'heureuse occasion d'asseoir par des définitions solennelles la base fondamentale du dogme chrétien. Ils lui ont involontairement rendu le service de l'amener à prononcer du haut de la chaire et en un langage complétement adéquat à la pensée, ce que d'avance pensaient tous les cœurs et disaient toutes les bouches en un langage moins un, moins précis, moins solennel, moins magistral. Ils ont, en la contredisant, fait ressortir la vérité; car la vérité ne ressort que par l'approche de l'erreur, comme la lumière ne ressort que par le contraste avec l'ombre. Bien insensées eussent été les églises, les pasteurs, les peuples, que de telles luttes, de telles erreurs d'un côté, de si solennelles décisions de l'autre, eussent laissés indifférents.

Le quatrième siècle a donc pu être malheureux comme le précédent, mais moins malheureux; troublé comme lui, mais beaucoup moins troublé et surtout moins inutilement troublé. Mais que dirons-nous si nous comparons sa vie intellectuelle et sa vie morale, avec celle du siècle ou même des siècles qui l'ont précédé?

Non certes, le parallèle du règne des Césars chrétiens



avec le règne des tyrans païens leurs devanciers, même avec l'époque si renommée des Antonins, ne sera pas désavantageux à ceux qui furent nos ancêtres dans la foi. Pour les choses de l'intelligence, qu'avait donc produit le temps d'Hadrien et de Marc-Aurèle (je ne dis même pas le temps de Dèce et de Dioclétien) ? Des rhéteurs, de froids, médiocres, insipides rhéteurs, chez lesquels la forme, plus ou moins sonore, mais dépourvue de toute originalité, ne relève ni la pauvreté des idées, ni la banalité du sujet. Qu'est-ce, dans l'histoire de l'esprit humain, que le grammairien Aulu-Gelle, le poète Némésianus, le conteur Apulée, ou même, chez les Grecs, le rhéteur Aristide, et toute cette interminable école d'artistes en beau langage, parlant par suite de l'habitude qu'ils ont de parler de quelque chose, et applaudis par suite de l'habitude qu'on s'est faite d'applaudir quelqu'un? Qu'est-ce que de tels hommes auprès de cette pléiade de grands génies et de génies sérieux, d'hommes auxquels l'art de la rhétorique n'était pas plus étranger qu'à d'autres, mais qui l'appliquaient à des sujets autrement graves, à des sentiments autrement vrais, à des idées autrement puissantes, avec un génie bien plus élevé et une influence mille fois plus salutaire? Qui ne reconnaît, je ne dirai pas un des grands âges littéraires, ce mot ne suffirait pas, mais une des grandes époques de l'intelligence humaine, dans le siècle qui a vu les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, les Ambroise? Il semble même que la pauvre littérature païenne, si dégénérée, réduite à de la rhétorique (et à quelle rhétorique !), reçoive comme un reflet de ces gé-

nies chrétiens, qu'elle se sente agitée et soulevée par les grandes questions qui remplissent l'atmosphère depuis que l'atmosphère est chrétienne; Libanius, Thémiste, Julien l'Apostat, sans être d'illustres penseurs, sont bien supérieurs aux Aristide et aux Fronton, leurs prédécesseurs.

Quant à la vie morale, que dirons-nous? Je ne veux pas ici me donner la facile satisfaction de rappeler les effroyables plaies du paganisme romain, que j'ai tant de fois décrites et que tant d'autres ont décrites mieux que moi. Plaçons-nous sur un terrain où nous avons trouvé à l'Empire païen quelque mérite. J'ai noté avec un soin minutieux, en traitant les trois grandes époques de son histoire, tout ce qui pouvait ressembler à un progrès moral dans les institutions et dans les lois; tous les signes d'une réaction contre l'esclavage, toutes les traces d'un souci quelconque pour la classe pauvre et laborieuse, tous les indices de respect pour le travail libre; tous les pas faits pour introduire l'équité dans le droit civil, pour adoucir les relations de famille, pour améliorer les mœurs, pour tempérer l'âpreté de la justice antique envers les malheureux qu'elle jugeait. J'ai recueilli, je puis le dire, un à un, les moindres vestiges d'humanité, d'équité, de respect pour la vie et la liberté de l'homme que j'ai trouvés sur la route de ces législateurs, si souvent capricieux et cruels, du mont Palatin; et de ces épis j'ai fait une gerbe, où les Hadrien, les Antonin, les Marc-Aurèle, les Alexandre Sévère, quelquefois même les Septime Sévère et les Caracalla, ont leur part. J'ai dit, il est vrai, ce qui est incontestable, que l'esprit chrétien, se répandant autour

d'eux, et s'infiltrant dans l'air qu'ils respiraient, était le promoteur inaperçu de ces salutaires réformes [1]. Mais combien le progrès n'a-t-il pas été plus rapide lorsque l'esprit chrétien a vu s'ouvrir devant lui les portes du palais et lorsque le successeur d'un Antonin et d'un Alexandre Sévère a été un chrétien! Alors l'esclavage a été plus que jamais adouci dans ses rigueurs, et diminué par les affranchissements; les lois se sont occupées du pauvre; elles ont eu pitié de l'enfant; l'avortement, l'exposition, la vente de l'enfant nouveau-né ont été plus sévèrement réprimés; la loi despotique de la famille romaine, déjà adoucie, s'est adoucie encore; la femme a été plus respectée et plus libre; le droit de succession a été plus équitable [2]; la pensée du souverain est descendue jusque dans les cachots pour y faire entrer le jour, pour y apporter la miséricorde et l'équité; la croix, objet de bénédictions et d'hommages, a cessé d'être un instrument de supplice [3]; la marque a disparu du front des condamnés pour ne pas défigurer, a-t-on dit, un visage fait à l'image de Dieu; les obscénités du théâtre ont été réprimées, et surtout, elles n'ont plus été imposées par la tyrannie de la loi aux malheureux qui en étaient les instruments; une autre contrainte encore plus révoltante mais plus profondé-

[1] Voyez les *Antonins*, tome I, l. VII, § 2. II, 3, 9, § 3. — Tome II, l. III, ch. II, V, § 2, IX, 4. — Tome III, l. VI, 6.

[2] Voyez sur tout ceci : M. Troplong : *De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains*, 1843. — M. Allard : *Les esclaves chrétiens*, Paris, 1876, (couronné par l'Académie française. — M. Schmidt : *Essai historique sur la société civile dans le monde romain*, 1853, (également couronné). — Et d'autres encore.

[3] Eo pius, dit, en parlant de Constantin, le païen Victor, ut vetus veterimumque supplicium patibulorum et cruribus suffringendis primus removerit. *De Cæsaribus*.

ment enracinée dans les mœurs romaines, la servitude du gladiateur, a disparu : un moine, martyr de l'humanité, a répandu son sang sur l'arène, et ce sang est le dernier qui y ait coulé.

Nous n'excusons ni ne justifions en toutes choses les princes chrétiens du IVe siècle. La plupart ont commis de grandes fautes ; des fautes contre l'Église, je le disais, des fautes contre la justice et contre l'humanité, des fautes contre leurs familles et contre eux-mêmes. Mais il n'en est pas moins vrai que leur domination comparée à celle des princes païens était un bienfait. Dire que le christianisme ouvertement accepté par un peuple ne lui a pas apporté immédiatement des fruits de bénédiction et de paix ; dire que la première société humaine qui a vu la croix sur le diadème de son prince et sur le drapeau des armées n'a pas été beaucoup meilleure que la société idolâtre qui la précédait : c'est un mensonge lorsque les ennemis du christianisme le disent ; ce serait une impardonnable faiblesse aux disciples du christianisme de le laisser dire.

CONCLUSION

Je termine ici, et je ne termine pas sans quelque émotion, ces études sur l'Empire romain qui ont rempli pour moi plus de trente années et qui, avec l'aide de Dieu, m'ont soutenu et consolé à travers les peines de la vie privée, et à travers les révolutions de la vie nationale, les unes bien amères, les autres, quelles qu'elles fussent, toujours douloureuses.

Je crois savoir, autant et mieux que personne, ce qui manque à ce travail. Je sais qu'entrepris sans une vue d'ensemble et comme par hasard, l'unité de style et de ton doit lui faire défaut. Je sais que les sources de la science ne se sont ouvertes pour moi que peu à peu, et que j'ai compris trop tard ce qu'il faudrait toujours comprendre dès le début, combien il est difficile de bien savoir une seule chose et de bien exposer un seul fait. Je n'ignore pas non plus que tant d'années passées sur ma tête et tant de révolutions passées sur mon pays ont pu, en bien des choses secondaires, modifier ma pensée



ou changer l'accent de ma parole. Aussi n'est-ce pas un livre unique que j'offre ici au public, ce sont plusieurs livres que je réunis devant lui, dans lesquels les phases diverses de ma vie, de notre vie, ont dû se refléter. Non pas que, dans mon obscure indépendance, j'aie beaucoup subi l'influence des pouvoirs ou des opinions qui dominaient; mon esprit est de ceux qui se mettent en contradiction avec les événements plus volontiers qu'ils ne se laissent persuader par eux.

Mais, quelles que soient ces études, puisque le public a bien voulu les accueillir, il me reste à y ajouter un mot qui en est l'évidente conclusion.

En voyageant comme je l'ai fait, du siècle de Jules César à celui de Constantin, j'ai vu passer devant moi douze générations humaines en présence desquelles s'est opérée la plus grande révolution intellectuelle, morale, sociale, que présente l'histoire du monde; une révolution qui n'a pas son égale dans le passé, qui n'aura jamais, je ne crains pas de l'affirmer, son égale dans l'avenir : la révolution qui a fait le monde chrétien.

D'où est-elle venue? Comment s'est-elle faite?

D'où elle est venue? J'ai plusieurs fois abordé cette question, et d'autres surtout l'ont traitée plus complétement et plus éloquemment que je ne saurais le faire. Il y a d'un côté des récits antiques, nets, simples, positifs, que l'humanité jusqu'à ces derniers siècles a entendus à la lettre, et qui, pris ainsi à la lettre, donnent de cette grande révolution une explication qui peut se dire en un mot et qui par ce seul mot tranche tout :

l'intervention de Dieu dans les choses de ce monde. D'un autre côté, il y a des hypothèses savantes, je le veux bien; profondes, on le suppose; fortifiées par un grand attirail d'érudition cherchée au loin et surtout par une grande puissance d'imagination, par une critique sûre d'elle-même qui, dédaignant le vulgaire, s'impose à lui plus qu'elle ne cherche à le persuader : et ces hypothèses, d'ailleurs divergentes et contradictoires entre elles, donnent pour explication de ce grand fait des causes qui ne sont pas toujours faciles à saisir. Entre cette narration si purement historique et littérale d'un côté, de l'autre ces hypothèses à la fois si peu intelligibles et si diverses, chacun peut juger par soi-même, et de plus cette controverse n'est pas celle qui rentre le plus directement dans mon sujet.

Mais la seconde question : comment cette révolution s'est-elle opérée? C'est celle-là que tout mon travail a pour but d'éclaircir.

Et au fond, fallait-il tant de travail? N'y a-t-il pas un fait clair comme le jour et qui subsistera malgré tout; un fait connu même de ceux qui ont à peine les premières notions d'histoire? A la mort d'Auguste, il n'y avait pas un seul chrétien au monde; à la mort de Constantin, trois cent vingt-trois ans après, le monde était plus qu'à moitié chrétien.

Or, est-ce la force matérielle, l'autorité des princes sur les peuples ou l'insurrection des peuples contre les princes qui avait opéré ce changement? On peut se demander sans doute si tel empereur a été ou non persécuteur et jusqu'où la persécution s'est étendue, si elle



a été davantage l'œuvre du pouvoir ou davantage l'œuvre de la multitude, si elle a été plus politique ou plus populaire. On peut avec Dodwell réduire au plus bas possible le chiffre des martyrs; on peut comme d'autres les compter par millions. Il y a des faits de détail sur lesquels on peut disputer, des légendes qu'on peut à tort ou à raison traiter d'apocryphes. Mais ce qui est certain, c'est que pendant ces trois siècles, la force, quand elle a été employée et dans la mesure où elle a été employée, l'a été toujours contre le christianisme, jamais pour lui; car la force impériale ou populaire, le bourreau et l'émeute, ont ici joué un rôle, sinon permanent, du moins habituel (le doux Marc-Aurèle lui-même ne parle-t-il pas des chrétiens comme de gens accoutumés à aller à la mort? Il fallait donc qu'on les y menât habituellement). Ce qui est certain, c'est que la persécution plus ou moins violente, parfois suspendue, mais bientôt reprise, a été l'état légal de l'Empire romain; le christianisme a été constamment un proscrit auquel certains empereurs plus humains que les autres ont laissé parfois des heures de répit, mais toujours légalement un proscrit, contre lequel la proscription ne tardait pas à reprendre son cours.

Et à cette force antichrétienne, quelle force a répondu? Où est-il question d'une insurrection, d'une ligue, d'une émeute chrétienne? Il n'y a eu ici ni ligue de Smalkade, ni conjuration d'Amboise, ni serment du Jeu de paume, ni rien de ce qui fait d'ordinaire les révolutions. Proscrit, on s'est caché, on a fui; atteint, on s'est laissé tuer, et tout a été dit. Et cela s'est répété des milliers de fois (ce chiffre-là, personne ne le dé-

mentira, pas même Dodwell), et à chaque siècle cela s'est répété plus souvent, et chaque fois que la force a voulu sévir, elle a trouvé plus de têtes à abattre, et elle en a abattu davantage. Si bien qu'à la fin, dans cette guerre entre deux partis dont l'un donnait la mort sans la recevoir, dont l'autre la recevait sans la donner, celui qui mourait a triomphé de celui qui tuait[1]. Le glaive s'est brisé contre ces poitrines qui s'offraient au glaive.

Or ce fait est unique dans l'histoire du monde. Ni de cette résignation si universelle, ni de ce courage si héroïquement et si constamment passif, ni surtout de ce triomphe obtenu à force de mourir, il ne s'est vu un second exemple. On veut se persuader quelquefois que le glaive ne triomphe pas des idées; ce serait à souhaiter pour l'honneur de la race humaine, mais on se trompe. Il y a eu des idées, des doctrines, des religions vaincues par la force. Le boudhisme combattu par la force a été expulsé de l'Inde où il était né. La religion de Zoroastre a été extirpée de la Perse par l'épée mahométane. Le druidisme a été anéanti dans les Gaules et la Grande-Bretagne et n'a pas trouvé de refuge ailleurs.

Sans doute les idées ont quelquefois vaincu la force, mais c'est quand elles ont usé de la force à leur tour; quand, poursuivies par le glaive, elles ont, légitimement ou non, combattu avec le glaive. Le mahométisme a vaincu parce qu'il a pris l'épée; le protestantisme a régné en Europe parce qu'il a répondu au fer et au feu

[1] « Si bien qu'un jour, à force d'immoler les chrétiens, le monde s'est trouvé chrétien, » dit M. Alberi, dans son excellent ouvrage : *Il problema dell' umano destino*. (Florence, 1872, l. IV, ch. IV).

par le fer et par le feu. L'un et l'autre ont pu avoir leurs missionnaires, mais ils n'eussent pas triomphé s'ils n'eussent eu aussi leurs soldats. Nulle secte, nulle doctrine n'a connu cette impassibilité absolue devant le glaive qui a caractérisé les premiers chrétiens, ou, si quelqu'une l'a jamais pratiquée, elle a bientôt succombé. Seul, si je ne me trompe, le christianisme a eu une telle abnégation ; seul, bien certainement, le christianisme a par son abnégation remporté une telle victoire.

N'est-il pas clair que ce triomphe contre toute force humaine ne peut être dû qu'à une force divine ? La question des moyens qui ont opéré la victoire du christianisme résout la question de son origine : il n'a vaincu ici-bas, que parce qu'il était d'en haut [1].

Cette conclusion est si évidente et le fait sur lequel elle se fonde si incontestable que, si j'eusse seulement voulu démontrer cela, je n'aurais eu ni tant de peine à me donner, ni tant de faits historiques à parcourir, ni tant de questions à soulever. Mais je n'ai pas écrit seulement pour prouver le christianisme, j'ai écrit pour le faire aimer.

Qu'on veuille bien y penser. Notre siècle décore du nom d'idées bien des intérêts et bien des passions ; du

« [1] Cet établissement prodigieux de l'empire (romain), la plus grande des merveilles, avant que le Christianisme fût devenu le plus grand des miracles. » (Proudhon : *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, t. III, p. 133).

Si le monde avait pu, sans miracle, etre amené à croire les mystères incompréhensibles, à se plier aux plus rudes devoirs, à compter sur un avenir de félicité surhumaine, ce serait quelque chose de plus miraculeux que tous les miracles. S. Thomas, *contra Gentes*, I, 6.

Il nous suffirait de ce seul miracle, que le monde eût été converti sans miracle. S. Augustin, *C. Dei*, XXII, 5.

Se il mondo si rivolse al cristianesmo
Diss'io, senza miracoli, quest' uno
E tal che gli altri non sono il centesmo. Dante, *Parad.*, XXIV.



nom de questions de principes, bien des questions de fait. La plupart des choses qui l'occupent ne sont que des choses transitoires ; ce sont des institutions humaines, non des lois divines; ce sont des faits qui passent, non des vérités qui restent. Mais la grande, l'éternelle question est celle qui se pose dans l'ordre des vérités supérieures. On les dédaigne, on affecte de les oublier, on les tient systématiquement dans l'ombre et dans le vague ; mais elles reviennent et elles s'imposent. On se réfugie alors dans la négation complète, brutale, absolue, de Dieu, de la vérité, de soi-même, et on s'y réfugiera de plus en plus. Et de plus en plus, on pourra dire que deux choses seules sont en présence, laissant dans l'ombre tous les intermédiaires: d'un côté l'athéisme le plus cyniquement radical, de l'autre, le christianisme le plus littéralement pratique. Il faudra bien qu'on se décide à aller vers l'un ou vers l'autre; les termes moyens ne seront plus tenables [1].

Au milieu de cette grande lutte de notre siècle, comment, si faible et si obscur que l'on soit, ne pas apporter son humble concours? Disons mieux: au milieu du grand labeur de tous les siècles pour l'édification de la vérité dans le cœur de l'homme, malheur à celui qui, ayant la vérité dans le cœur, ne travaillerait pas pour elle et n'apporterait pas son grain de sable au monument que Dieu bâtit avec les pensées humaines ! Dans l'étroite mesure des forces qui ont été départies à mon intelligence et de la bonne volonté, si souvent chancelante, que mon cœur a pu entretenir,

[1] Moins que jamais aujourd'hui (1878).



j'ai taché de contribuer à ce labeur. Il a à peu près rempli ma vie et je regrette qu'il ne l'ait pas remplie plus complètement encore. L'étude est une grande consolation et un grand appui au milieu des découragements de la vie humaine; mais l'étude elle-même lasse, dégoute, pèse à notre âme lorsqu'elle n'est pas entreprise pour le bien, pour la vérité, pour Dieu.

Jour de la Toussaint, 1er Novembre 1869.

APPENDICE

SUR L'ÉDIT DE MAXIMUM DE DIOCLÉTIEN

(Voir pag. 314 et s.)

Cet édit nous est connu par le passage de Lactance cité dans le texte, par Idace (*Fasti consulares, ad annum* 302), et par de nombreux fragments d'inscriptions qui nous permettent d'en recomposer une grande partie. La première connue a été une inscription de Stratonicée en Carie ; puis d'autres se sont trouvées, dont une en Égypte qui a été apportée à Aix en Provence, d'autres dans l'Asie-Mineure et en Laconie. On peut les lire soit dans le cardinal Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, tom. V, p. 301, soit dans un ouvrage, le dernier paru, si je ne me trompe, et le plus complet, l'ouvrage de M. Waddington : *Édit de Dioclétien établissant le maximum dans l'Empire romain, avec nouveaux fragments et commentaires.*—Paris, 1864.

L'édit débute par les titres des quatre princes au nom desquels il est publié. Ce préambule est cité par Henzen (5560). J'en ai fait usage dans plusieurs endroits de



mon ouvrage pour établir les titres et la chronologie des quatre empereurs. Mais quoique l'édit soit fait, comme c'était l'usage, au nom des quatre princes, il est probable qu'il a été l'œuvre de Dioclétien seul et ne s'est exécuté que dans ses états. Les inscriptions qui le relatent ne se rencontrent que dans les états de Dioclétien.

Après ce préambule viennent des considérants en style ampoulé, je les analyse et j'en cite quelques fragments dans le passage ci-dessus indiqué.

Puis enfin, la série des prix *maxima*, classés par chapitres selon les différents genres de travaux ou de marchandises. Nous retrouvons la trace de dix-sept de ces chapitres. Le premier traitait des céréales, le second des vins, bières, etc..., le troisième de l'huile, vinaigre, sel, etc.., le septième, du salaire des ouvriers, etc...

Je ne puis entrer dans tout le détail. Je relève seulement d'après les calculs de M. Waddington, quelques-unes de ces fixations de *maximum*, réduites en poids, mesures et monnaies modernes. Il faut ne pas oublier que ce sont des prix limités par l'autorité, par conséquent inférieurs à ce qu'aurait été le taux naturel du commerce.

Ainsi nous voyons le prix du seigle (*sicale sive centenum*) fixé à 21 fr. 55 ou 25 fr. 25 l'hectolitre ; celui de l'avoine à 10 fr. 75. Le litre de vin (qualité ordinaire) est de 0 fr. 92 cent., l'huile 38 ; la viande de porc, le kilogramme, 2 fr. 28; celle de bœuf, 1 fr. 52 ; une paire de poulets, 3 fr. 72 ; un lièvre, 9 fr. 30, etc.

L'ouvrier ordinaire gagne par jour, étant nourri, 1 fr. 55 ; le maçon et le charpentier, 3 fr. 10; le peintre en



bâtiment, 4 fr. 65; le peintre décorateur, 9 fr. 30; le berger, 1 fr. 24; le barbier, par chaque personne rasée, 12 cent.

Le maître de lecture (par élève et par mois), 3 fr. 10. Le maître de calcul, 4 fr. 65, le maître d'écriture, 3 fr. 10; le grammairien, 12 fr. 40; le rhéteur ou sophiste, 15 fr. 50.

Une requête d'avocat se paie 12 fr. 40; l'obtention d'un jugement 62 fr.

Le cent d'œufs se paie 6 fr. 20, le cent d'huîtres de même, etc.

Une grande *caracalle* 25 fr., une petite, 20.

L'espace me manque ici pour examiner les conclusions à tirer de ces faits au sujet de la rareté ou de l'abondance des denrées dans l'Empire romain.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

LIVRE VII.

L'ÉPOQUE DITE DES TRENTE TYRANS

260-275

CHAPITRE PREMIER

DÉCHIREMENTS DE L'EMPIRE SOUS GALLIEN

260-262



CHAPITRE II

TROIS EMPIRES, GALLIEN, ODÉNATH, POSTUME

262-267



CHAPITRE III

VICTORINA ET ZÉNOBIE

267-268

CHAPITRE IV

CLAUDE LE GOTHIQUE

268-270



CHAPITRE III

AURÉLIEN ET L'EMPIRE

270-273



CHAPITRE VI

AURÉLIEN ET L'ÉGLISE

273-275



LIVRE VIII.

ÉPOQUE DE SÉCURITÉ RELATIVE. TACITE, PROBUS, CARUS, ETC.

275-285

CHAPITRE PREMIER

TACITE ET FLORIANUS

275-276



CHAPITRE II

PROBUS, CARUS, ETC.

276-285



CHAPITRE III

DES ENNEMIS DE L'ÉGLISE

§ I. — Porphyre.

§ II. — Manès.



LIVRE IX.

DIOCLETIEN

284-305

CHAPITRE PREMIER

RECONSTRUCTION DE L'EMPIRE

CHAPITRE II

LES DEUX AUGUSTES. PERSÉCUTION DANS LA GAULE

285-292



CHAPITRE III

LA TÉTRARCHIE. PERSÉCUTION DANS L'ARMÉE
292-302



CHAPITRE IV.

LA GRANDE PERSÉCUTION.

302-305.



LIVRE X.

FIN DE L'EMPIRE PAIEN.

305-323

CHAPITRE PREMIER

LA TÉTRARCHIE BRISÉE

305-310.



CHAPITRE II

SUITE DES PERSECUTEURS

305-312

CHAPITRE III

CHATIMENT DES PERSÉCUTEURS. — MAXIMIEN ET GALÈRE

310-311



CHAPITRE IV

CHUTE DE MAXENCE

311-313



CHAPITRE V

FIN DE DIOCLÉTIEN, DE DAIA ET DE LICINIUS

313-323

APPENDICE

696. — Abbeville. — Typ. et stér. Gustave Retaux.



